ARCHIVES

William Leaf.

2 Cae

2E

14 £25.00

2vols

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s22id11852830

ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.

L'homœopathie, accueillie d'abord avec défiance, voit se multiplier chaque jour le nombre de ses partisans. Ses doctrines, si différentes de celles que le temps a consacrées, lui donnaient les couleurs d'un système fantastique et incapable de soutenir l'examen : cette épreuve, qu'elle-même demandait, loin de l'affaiblir, n'a fait que la consolider; elle en est sortie prouvant que, si elle marche en sens inverse de la routine et des idées reçues, elle a pour elle l'expérience et les lois de la raison.

C'est dans l'*Organon* et la *Matière médicale pure* qu'on trouve les principes et les moyens d'application de la doctrine nouvelle. Mais, quelque indispensables que soient ces deux livres fondamentaux, bien des questions secondaires, soulevées par la théorie et la pratique, n'ont pu y trouver place. Ces questions importantes ont cependant été examinées, discutées, approfondies à l'étranger, en Allemagne surtout. Le journal que nous annonçons reproduira, parmi les fruits d'une polémique longue et animée, tout ce qui pourra mettre en état de mieux apprécier le caractère et la haute portée de l'homœopathie : il fera connaître aussi les résultats des recherches auxquelles on commence à se livrer en France, et qui ne peuvent manquer de prendre bientôt un grand développement. Nous ne doutons pas que tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la médecine ne secondent une entreprise dont l'unique but est d'arriver à la vérité par l'exposition sincère des faits et par une discussion consciencieuse des théories.

PARIS — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMOEOPATHIQUE,

PUBLIÉES PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE DOCTEUR **A.-J.-L. JOURDAN**,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Veritas ubique locorum eadem est.
CICÉRON.

TOME PREMIER.

PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13 *bis*.
LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

1834.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

329113

ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMOEOPATHIQUE.

DE L'ÉTAT PRÉSENT DE L'HOMŒOPATHIE EN ALLEMAGNE.

Le sort de la médecine est le même que celui des empires : à une révolution succèdent de nouveaux bouleversemens. L'idole du jour est foulée aux pieds le lendemain, et l'objet d'un culte éphémère, dépouillé bientôt de sa brillante auréole, ne tarde pas à être ignominieusement traîné dans la fange. Plus d'une fois on a essayé de ramener l'expérience à un principe unique, et d'arracher l'art de guérir à l'esclavage de l'empirisme, pour l'élever à la dignité de science. Mais toutes ces tentatives ont avorté: tombées tour à tour dans l'oubli, elles ont sans cesse fait place à d'autres. Aucun des systèmes dont la médecine a vu éclore un si grand nombre ne s'est transmis d'une génération à la suivante. De même que, dans la nature, les métis n'ont point la faculté de se reproduire, ainsi tous ces produits sont privés du caractère de la vérité et de la fécondité.

Qu'on ne m'accuse pas de méconnaître les services rendus par tant d'hommes distingués! J'apprécie la valeur des doctrines, et je sais le bien qu'elles ont pu produire, alors même qu'elles avaient déjà perdu tout crédit. Quoiqu'elles aient manqué à leurs promesses, elles n'en tiennent pas moins une place honorable dans l'histoire. Elles ont établi quelques vérités et renversé beaucoup d'erreurs; là même où elles se sont égarées, elles servent comme de fanaux indiquant les écueils qu'il faut éviter.

On est revenu aujourd'hui des théories et des systèmes. La plupart des médecins professent l'éclectisme ; chacun fait pour le mieux, d'après sa conscience et suivant son savoir.

Dans ce siècle d'indifférence, tout ce qui est nouveau, tout ce qui pourrait nous faire sortir du cercle de nos habitudes, est accueilli avec défiance. Le médecin mûri par l'expérience, qui a déjà rencontré tant de choses incroyables dans le cours de sa vie, s'abstient de tout jugement sur l'homœopathie ; il y refléchit un instant, mais se promet d'y consacrer le temps et la patience nécessaires pour l'approfondir. Un autre, rebuté par quelques expériences faites sans soin, sans persévérance, sans succès, rejette trop précipitamment cette doctrine comme un tissu de révoltantes absurdités. L'audacieux charlatan, habile à exploiter les caprices de la mode, l'adopte sans examen, sans conviction, prêt à la quitter pour toute autre qui promettra davantage à sa cupidité.

C'est aux vrais amis de la science, à ceux qui, comme nous, en suivent les progrès avec intérêt, mais défiance, que ces lignes s'adressent. C'est à eux que nous voulons faire connaître l'état actuel de l'homœopathie dans le pays où elle a pris naissance.

La lutte qui n'a point encore commencé chez nous tire à sa fin en Allemagne. Mais il est à craindre que l'exemple d'un pays voisin ne soit perdu pour le nôtre ; car, dans les sciences, comme dans les relations de la vie, l'homme profite peu de l'expérience d'autrui. Les débats prendront une autre forme, mais ils sont inévitables. La jalousie, l'envie et le mensonge ne réussissent que trop souvent à ternir l'éclat des plus beaux faits, de même que la maladresse et l'inattention laissent fréquemment échapper les plus grands avantages sans en tirer parti.

C'est en 1805 que naquit, à proprement parler, l'homœopathie. A cette époque, Hahnemann publia les expériences qu'il avait faites avec vingt-sept médicamens sur lui-même,

sa famille et ses amis intimes. Cinq ans après seulement il développa ses principes pathologiques dans l'Organon (1), et en 1811 parut la première édition de sa Matière médicale pure. Dès-lors un faible nombre d'élèves commencèrent à dérouler les grandes pensées du maître. La doctrine, jusqu'alors presque inaperçue, conquit peu à peu des partisans, et bientôt elle fut en butte à des attaques de tous genres.

Les persécutions qu'a éprouvées Hahnemann sont connues du monde entier, et ce n'est pas sans émotion qu'on entend ses premiers disciples faire le récit touchant de ce qu'ils eurent à souffrir (2). Il fallait une conviction bien profonde pour supporter patiemment tant de dégoûts: il fallait être animé d'une philanthropie bien pure pour ne pas perdre courage au milieu de tant d'entraves. Mais comme la compression accroît la puissance de l'élasticité, de même les obstacles ne font qu'échauffer davantage le zèle.

Franz, Hornburg et Stapf sont les principaux parmi les premiers disciples de Hahnemann. On peut dire à bon droit qu'ils ont été les apôtres et les martyrs de la nouvelle doctrine. Par de nombreuses expériences faites sur eux-mêmes avec des médicamens pris à hautes doses, ces âmes généreuses ont sacrifié leur santé à d'ingrats contemporains. Franz languit à Leipzick dans les souffrances d'un mal incurable : la conscience d'avoir rendu d'éminens services est la seule récompense qu'il ait recueilli de son ardeur à soutenir la lutte. Hornburg vient de descendre au tombeau. Chaque fois qu'il demanda le doctorat dans les

(1) Cet ouvrage remarquable, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, compte cinq éditions, à chacune desquelles il a subi des modifications. Dans un prochain cahier, nous en donnerons une analyse exacte, avec l'indication des divers changemens qui y ont été successivement apportés.

(2) « On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre, » et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de » la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce. »

LA MENNAIS.

universités saxonnes, l'esprit de parti et la haine vouée à tous ceux qui professent la nouvelle doctrine le firent repousser, et lorsqu'il voulut se présenter dans une université étrangère, on lui donna le sage conseil d'y renoncer, parce qu'en sa qualité d'homœopathe il serait rejeté. Puisse-t-il jouir enfin du repos qu'il n'a pu trouver dans sa vie si agitée!

Stapf vit à Naumburg. Il a fondé en 1822 les *Archives de la médecine homœopathique.* Ce recueil paraît par cahiers trimestriels. Il compte aujourd'hui treize volumes, qui sont une mine précieuse de discussions et d'observations. On y trouve des mémoires plus ou moins étendus, des faits historiques, des essais de médicamens et des répliques aux critiques dont l'homœopathie a été l'objet.

En 1830 commencèrent les *Annales de la clinique homœopathique*, rédigées par Trinks, praticien à Dresde, et Hartlaub, praticien à Brunswick. Ces Annales ne contenaient d'abord que des observations offrant plus ou moins d'importance. Depuis, elles ont admis aussi des symptômes de médicamens. Dans les derniers temps, elles se sont enrichies de plusieurs mémoires sur la pharmacodynamique et autres articles intéressans.

Vers la même époque parut la *Gazette de la médecine conforme à la nature*, destinée aux gens du monde. Son but principal est de détruire les allégations mensongères que beaucoup de médecins n'ont pas rougi de répandre parmi le peuple, et de faire envisager la nouvelle doctrine sous son véritable aspect. Elle répond parfaitement à sa destination, et c'est bien certainement au talent de Schweikert, rédacteur de cette feuille, que l'homœopathie est redevable en partie des progrès journaliers qu'elle fait.

Répandre plus rapidement toutes les nouveautés utiles et intéressantes, tel est le but de la *Gazette homœopathique universelle*, dirigée par trois hommes pleins de mérite, Hartmann à Léipzick, Rummel à Magdebourg et Gross à Jueterbogk. Le premier numéro de cette gazette hebdoma-

daire a paru en juillet 1832, et le nombre chaque jour croissant de ses abonnés est la preuve la plus péremptoire qu'elle remplit son objet, en même temps qu'il atteste combien les guérisons remarquables auxquelles on arrive avec le secours de l'homœopathie attirent maintenant l'attention des praticiens.

Ces quatre journaux sont les organes qui font retentir au loin la *grande vérité*. Toute idée nouvelle se propage d'une manière rapide, et chaque membre de l'association médicale, libre de faire entendre sa voix, s'empresse d'apporter un modeste tribut au nouveau temple dans lequel le genre humain doit trouver à l'avenir salut et bonheur.

En 1805, le nombre des médicamens éprouvés sur des personnes bien portantes n'était que de vingt-sept. Il s'élève aujourd'hui à cent soixante substances, plus ou moins bien connues. Au premier abord, on croit ne pouvoir embrasser une telle masse de symptômes, dont le nombre semble incalculable; mais chaque jour l'ordre et la clarté s'établissent dans ce chaos apparent. Hahnemann, dans la *Matière médicale pure* et le *Traité des maladies chroniques*, ses disciples dans les divers journaux, ont retracé les symptômes des médicamens avec les expressions mêmes des personnes qui les avaient expérimentés. C'est là le grand magasin où sont tenus en réserve les matériaux. Il était impossible à un seul homme de tout accomplir. Hahnemann a tant fait, et son génie est si éminent, que les fades plaisanteries, dans lesquelles l'ignorance seule pourrait voir des objections sérieuses, retombent de tout leur poids sur ceux qui se les permettent. Ainsi on lisait naguère dans le *Journal* (1) *hebdomadaire* que l'homœopathie ne peut être bonne à rien, parce qu'on ne saurait avoir confiance en une doctrine aux yeux de laquelle un grattement ou chatouillement dans l'anus, une titillation sur le bas-ventre, etc., sont autant de symptômes qui fournissent des indications. Que l'auteur de cette critique pénètre un peu plus avant

(1) T. Ier, pag. 366.

dans l'esprit de l'homœopathie, et il ne tardera pas à reconnaître lui-même qu'elle porte à faux : jusque-là ce serait perdre un temps précieux que de chercher à le désabuser. Voltaire a dit : Quand un journaliste veut rendre compte d'un ouvrage, il doit d'abord en saisir l'esprit, et quand il le critique, il doit avoir raison.

Schweikert, Hartlaub, Trinks, Rueckert, Weber, Bœnninghausen, Jahr, ont péniblement travaillé à amaigrir de plus en plus les volumineux tomes de la Matière médicale, et les Répertoires que nous possédons aujourd'hui facilitent beaucoup la recherche du médicament qu'il convient d'employer dans chaque cas de maladie. Mais qu'on se garde bien de croire que ces sortes de dictionnaires suffisent pour mettre en état d'entreprendre sur-le-champ des traitemens homœopathiques. Les initiés connaissent assez leur impuissance à cet égard. Quant aux débutans, on ne saurait trop leur répéter que l'homœopathie ne consiste pas dans un rapprochement mécanique de symptômes. Elle présente des difficultés bien autrement grandes qu'on ne serait tenté de le croire au premier aperçu, mais dont l'énumération nous entraînerait trop loin des limites qui nous sont imposées ici.

Le 10 août 1829, à l'occasion de la fête du jubilé doctoral de Hahnemann, les amis de l'homœopathie réunis à Cœthen formèrent le plan de fonder un institut dans lequel les malades seraient traités uniquement d'après les principes de la nouvelle doctrine. Les fonds réunis par souscription, furent confiés à Muhlenbein et Rummel, et s'élevèrent bientôt assez pour permettre en 1832 de mettre le projet à exécution. Une maison fut achetée à Léipzick, et disposée de manière à servir d'hôpital. Maurice Muller, Haubold et Hartmann acceptèrent les fonctions gratuites, le premier de directeur et les deux autres d'assesseurs. Un officier de santé, Seidel, remplit la place rétribuée de surveillant et d'économe. Le pharmacien Otto, de Rotha, se chargea de donner tous les médicamens nécessaires. Schwei-

kert, de Grimma, mandataire des fondateurs, fit l'ouverture solennelle de l'établissement, le 23 janvier 1833, en présence d'un grand nombre de médecins et de partisans de l'homœopathie. Dès le lendemain, on y reçut des malades, qui furent bientôt suivis de plusieurs autres. Depuis lors le médecin ordinaire fait chaque jour deux visites, l'une à dix heures du matin, l'autre à cinq heures du soir. On tient dans chaque salle un registre exact des symptômes observés chez les malades, du diagnostic, du prognostic et des indications. Tout médecin qui visite l'institut est admis à observer lui-même, à juger des motifs et des résultats des prescriptions, et à se convaincre ainsi de la grande efficacité du traitement homœopathique. Le 12 février on établit des consultations gratuites pour les pauvres atteints de maladies chroniques, qui reçoivent à la première visite un imprimé détaillant le régime qu'ils doivent suivre, et à chacune des suivantes le médicament réclamé par leur état.

La publicité est le meilleur contrôle, le moyen le plus efficace d'échapper aux traits de la malveillance et aux soupçons de la défiance. Aussi la direction de l'institut publie-t-elle par cahiers, sous le titre d'*Annales de l'hôpital homœopathique*, l'exposé des expériences faites et des résultats obtenus dans l'établissement. Le premier cahier rend compte des malades admis depuis le 24 janvier jusqu'au 31 mars 1833. Leur nombre s'élève à 34, sur lesquels 20 sortans, un mort et 13 restans. Jamais on n'en a compté plus de 17 à la fois. Aux consultations furent admis 208 malades, sur le compte desquels on ne trouve aucune donnée exacte, à cause de l'impossibilité de s'en procurer dans une institution de ce genre. Le second cahier indique les résultats obtenus depuis le premier avril jusqu'en juin 1833. Pendant ce laps de temps furent admis 38 nouveaux malades qui, avec les 13 restans, forment un total de 51, dont 30 guérirent, 2 moururent, 7 sortirent soulagés, 2 partirent sans avoir été guéris, et 10 restèrent. Le

troisième cahier ne nous est point encore parvenu; mais nous savons que beaucoup d'améliorations importantes ont été faites depuis notre départ de Léipzick, en octobre 1833, et qu'au commencement de l'année, Schweikert, sacrifiant au bien général sa clientelle étendue de Grimma, est venu prendre la direction de l'établissement. Nous espérons de pouvoir bientôt communiquer aux lecteurs les résultats auxquels sera parvenu cet habile praticien.

Si les documens publiés jusqu'à ce jour n'ont pas en général un grand éclat, on ne doit pas perdre de vue que la plupart des malades admis dans l'institut de Léipzick étaient atteints d'affections chroniques, et avaient essayé auparavant toutes les méthodes imaginables de traitement, qu'il n'est guère possible d'asseoir un jugement quelconque sur une période de temps aussi courte, et qu'exiger davantage, serait attendre de la médecine des miracles, au lieu de guérisons naturelles.

Cet établissement nous donne un bel exemple de ce que peuvent la persévérance et le bon accord, joints à la conviction et à la bienveillance. Sans nul appui de la part du gouvernement, loin de là même, en butte à mille chicanes que lui suscitent les divers degrés de la hiérarchie médicale, il se soutient contre toutes les attaques par les seuls efforts d'une poignée d'hommes désintéressés et de protecteurs dévoués.

La lutte entre l'homœopathie et sa rivale a été poussée avec une violence qui a souvent jeté les deux partis dans des excès contraires à la dignité du médecin. Ainsi Wedeking (1) a peint la nouvelle doctrine comme étant nuisible à la religion, et favorisant les menées démagogiques; Heinroth, inspiré par la passion et par un orgueilleux dédain, a écrit un libelle (2) dans lequel de grossières personnalités

(1) Examen du système homœopathique du docteur Hahnemann. Darmstadt, 1825, in-8.

(2) Anti-Organon, ou les Erreurs de la doctrine de Hahnemann, dans l'Organon. Léipzick, 1825, in-8.

tiennent lieu d'argumentations, et que Gross a réfuté avec beaucoup d'esprit. Simon le jeune, de Hambourg, a publié un ouvrage dont le titre seul est la critique la plus amère qu'on puisse en faire (1). La longue liste des autres écrits du même genre ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Hahnemann lui-même n'a daigné répondre à aucun de ces pamphlets, et ses admirateurs voudraient qu'il n'eût point livré au public la brochure intitulée : *Esprit de l'allopathie, un mot d'avertissement aux malades de toutes les classes* (2). Égarés par un faux zèle, quelques fanatiques partisans de sa doctrine se sont permis dans ces derniers temps, contre quelques hommes d'un grand mérite, des attaques que l'immense génie d'un Hahnemann pourrait seul rendre excusables. *Quod licet Jovi, non licet bovi.*

Ce ne sont pas de serviles imitateurs ou d'enthousiastes séides qui continuent le grand œuvre du maître ; ils copient les formes, mais l'inspiration leur manque. Les vrais amis sont ceux qui savent apprécier ce que nous valons, mais à qui nos défauts n'échappent pas non plus, et qui ne craignent point de nous les mettre sous les yeux. Car quel homme oserait se dire parfait, quel mortel aurait la prétention de créer une œuvre sans défauts !

Rummel, dans son livre *sur les avantages et les vices de l'homœopathie*, et Rau, dans son écrit *sur la valeur réelle de la méthode homœopathique*, reconnaissent le mérite de la nouvelle doctrine, mais en signalent aussi les imperfections et les lacunes. Ils ont été plus utiles à sa cause, ils ont engagé plus d'hommes sensés à s'en occuper sérieusement, que tant de malencontreux adeptes, qui, après avoir épelé quelques ouvrages homœopathiques, embouchent aussitôt la trompette de la renommée, criant partout que, sembla-

(1) Hahnemann, faux Messie en médecine, et diluteur par excellence, ou l'Écurie d'Augias médicale nettoyée, critique de l'Organon, à l'usage des médecins et des gens du monde. Hambourg, 1830, in-8.

(2) Cet opuscule est inséré dans la traduction de la *cinquième édition* de l'ORGANON, par le docteur Jourdan. Paris, 1834.

ble à la pierre philosophale, l'homœopathie peut ramener à la santé les corps même le plus profondement délabrés.

Le livre que Kopp, de Hanau, a publié sous le titre de *Faits remarquables de la pratique médicale*, est un de ceux qui ont exercé le plus d'influence sur les médecins allemands. Cette production d'un des praticiens les plus habiles et les plus savans de l'Allemagne, a causé une immense sensation et mieux servi les intérêts de la science que ne l'auraient fait cent écrits polémiques ordinaires. Il serait vivement à désirer qu'elle fût mise à la portée des lecteurs français; nous promettons au moins de la leur faire connaître par une analyse substantielle.

De tout ce qui précède il est facile de conclure qu'en homœopathie, comme dans la médecine ordinaire, on a déjà beaucoup fait, mais qu'il reste encore beaucoup à faire. Hahnemann a posé les bases de la nouvelle doctrine; mais il ne lui était pas possible de porter toutes les branches de la thérapeutique au dernier degré de développement. C'est ce que sentent très-bien les homœopathes allemands, et quoiqu'ils n'ignorent pas qu'on doit renoncer à la perfection absolue en médecine, le problème se réduit pour eux à savoir de quel côté se trouve l'avantage pour la pratique. Or des médecins distingués, Stueler à Berlin, Widnmann à Munich, Marenzoller et Lichtenfels à Vienne, Wolff à Varsovie, Muhlenbein à Brunswick, Kieselbach à Hanau, Griesselich à Carlsruhe, etc., qui connaissent également bien l'ancienne et la nouvelle méthode, tranchent la question en faveur de cette dernière.

L'homœopathie et l'allopathie semblent se livrer un combat à mort, et l'on s'imagine que le succès de l'une doit entraîner la ruine de l'autre. Mais il n'en est point ainsi. L'homœopathie à son tour subira la loi éternelle des métamorphoses que nulle chose terrestre ne peut éviter; j'en citerai pour unique preuve la répétition des doses et les dissolutions aqueuses d'Ægidi, auxquelles personne ne songeait il y a quelques années. Les homœopathes sensés n'at-

tachent déjà plus tant de prix à certaines subtilités que les vues étroites des disciples, plus que la parole du maître, avaient transformées en un dogmatisme pédantesque. Nulle part l'esprit de saillie n'a plus amplement matière à s'exercer que dans le champ de l'homœopathie. L'homme trouve comique tout ce que ses idées traditionnelles lui font paraître offrant un défaut de corrélation entre le but et les moyens. Il suffit de fausser un peu les principes de l'homœopathie pour qu'aussitôt la doctrine prête le flanc au ridicule : la multitude est toujours plus disposée à rire qu'à réfléchir.

Que cet inconvénient n'empêche pas le vrai médecin de poursuivre sa marche et d'aller à la recherche de faits nouveaux. Il voit une foule d'hommes qui aiment la vérité parcourir une carrière qui lui semble impraticable, et cependant leur loyauté bien connue ne permet pas qu'il les croye des imposteurs, comme leurs hautes capacités lui interdisent de les prendre pour des dupes. Mais il sait combien l'expérience est difficile, et à combien d'interprétations diverses l'observation se ploye. Un malade recouvre la santé après avoir pris un médicament; c'est là un fait incontestable. Mais la santé a-t-elle été rétablie par le médicament? Ce que nous attribuons à ce dernier ne dépend-il pas d'une circonstance fortuite, d'un changement de régime, d'une variation du temps, ou d'une influence qui n'a été aperçue ni de nous ni du malade?

On a beaucoup parlé naguère de plusieurs maladies chroniques que des globules d'amidon pur ont guéries dans un hôpital de Paris. Il faudrait que plusieurs cas semblables cédassent à l'emploi du même moyen, pour qu'on pût se croire fondé à dire que probablement la maladie a cédé sous son influence, et la probabilité ferait place à la certitude si le résultat se reproduisait toujours. Mais si l'on veut prétendre que la guérison s'est effectuée d'elle-même, et que toutes les cures homœopathiques sont uniquement des effets d'un traitement expectatif, à quoi bon cet immense appareil de médicamens avec lesquels on martyrise les pau-

vres malades? Renoncez donc alors à une profession que la conscience ne doit plus vous permettre d'exercer! Ce n'est point cette marche qu'il faut suivre pour apprécier l'exactitude d'une chose. Gardons-nous bien, quelque frappant que soit un fait isolé, d'en tirer sur-le-champ des inductions générales. Pour arriver à une conclusion, il faut peser toutes les circonstances qui ont pu contribuer à la réussite ou à l'insuccès, et, dans un cas comme dans l'autre, réunir un grand nombre de faits. Celui qui, satisfait de son savoir médical, se complaît à répéter que les moyens mis jusqu'à ce jour à sa disposition lui ont suffi, sinon dans tous les cas, du moins dans la plupart, celui-là peut se bercer d'illusions. Quant à nous, ne nous laissons point aveugler par la présomption; que la crainte de paraître ridicules, que la honte d'avouer les erreurs dans lesquelles nous avons pu tomber ne dominent point notre cœur; qu'une noble franchise soit notre règle de conduite, et la vérité ne tardera pas à nous apparaître dans tout son éclat.

ERYTHRUS.

APERÇU SUR LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

Par le docteur T. L. RAU.

La médecine naquit aussitôt qu'on vit la santé se rétablir par l'emploi de certains moyens dans certains cas de maladie. Le désir de trouver la cause des effets salutaires de ces moyens, et d'en assujettir l'emploi à des règles fixes, a enfanté des systèmes sans nombre. Beaucoup de ces systèmes sont en contradiction les uns avec les autres. Beaucoup aussi, véritables productions de cerveaux malades, forceraient l'historien de rire, s'il n'était pas affligeant de penser que tant d'hommes ont été victimes de l'obstination à suivre les idées les plus extravagantes.

Plus d'un praticien, même parmi les célébrités médicales, a reconnu ces vices de l'art, et s'est plaint de l'in-

certitude des méthodes curatives conçues dans l'esprit des systèmes que le temps a vus peu à peu naître et mourir. Hahnemann aussi, comme il nous le raconte lui-même, s'est senti malheureux des imperfections de la médecine, surtout lorsqu'étant devenu père il eut besoin d'elle pour ses propres enfans. A lui, homme profondément instruit, écrivain fécond et tête pleine de génie, il était réservé de découvrir que la plus sûre manière de guérir les phénomènes morbides consiste à employer des doses minimes de médicamens qui, administrés à plus forte dose, produisent chez l'homme en santé des états maladifs fort analogues. Il laissa entrevoir cette découverte vers la fin du siècle passé, sans que l'annonce en fît presque aucune sensation. Après l'avoir soumise pendant plusieurs années au creuset de l'expérience, il publia en 1810 son *Organon*, dans lequel il ne l'employa qu'à titre de loi expérimentale, pour l'ériger en principe suprême de la *médecine homœopathique*. La *Matière médicale pure*, qu'il fit paraître ensuite, et qui indiquait les changemens que les substances médicinales produisent dans le corps de l'homme en santé, permit bien aux médecins d'essayer sa doctrine, mais il s'en trouva peu qui voulussent la mettre en pratique. Son langage peut-être trop acerbe, ses remarques pleines d'amertume sur tout ce qui avait été fait jusqu'alors et principalement sur les spéculations pathologiques, son empressement à relever les nombreuses contradictions de la nosologie, et sa vive critique des règles diverses et souvent opposées qu'il trouvait prescrites pour diriger le traitement des mêmes formes de maladies, avaient soulevé de toutes parts des ennemis contre lui. La plupart des médecins regardaient sa doctrine avec dédain, ou par indolence ne s'en inquiétaient pas le moins du monde. D'autres s'acharnaient contre elle avec fureur, et la déclaraient un tissu d'absurdités. Plus d'une fois même tout sentiment des convenances sociales fut oublié par ceux qui luttaient en faveur des anciennes idées.

Les élèves de Hahnemann formèrent d'abord le noyau bien faible des partisans de la nouvelle doctrine. Quelque imparfaite que fût alors cette dernière, cependant plusieurs cures brillantes opérées avec son secours firent sensation. Peu à peu les médecins de la vieille école consacrèrent quelque attention à celle qui croissait près d'eux. Ils lurent les écrits de Hahnemann, et mirent ses préceptes en pratique, ainsi qu'il les y engageait lui-même en s'écriant: Faites comme moi, et imitez-moi bien, avant de me juger! Surpris des résultats heureux qu'ils obtenaient, quelques uns continuèrent les essais, et, guéris enfin de leur incrédulité, avouèrent qu'ils avaient méconnu une doctrine préférable à celle dont jusqu'alors ils s'étaient nourris.

Qu'une tête jeune et ardente, éblouie par quelques succès obtenus à l'aide des moyens homœopathiques, cherche aussitôt à renverser l'édifice entier de la médecine allopathique, et entonne la trompette pour proclamer l'infaillibilité de la nouvelle doctrine, l'ardeur inconsidérée de la jeunesse doit faire excuser tant de précipitation. Mais des médecins circonspects, qui, pendant de longues années, avaient exercé leur art d'après les principes de l'ancienne école, ne pouvaient tout à coup renoncer à leurs croyances, ni en adopter de nouvelles sans un mûr examen. Même après avoir reconnu l'importance de l'homœopathie, ils ne pouvaient sur-le-champ se décider à l'employer dans toutes les maladies, celles surtout où l'observation n'avait point encore suffisamment établi sa prééminence, et où ils avaient plus d'une fois réussi par d'autres moyens. Si une telle prudence mérite le blâme, je me soumets volontiers à en prendre ma part, et j'avoue qu'il m'a paru difficile de renoncer aux méthodes consacrées dans certaines formes de maladies où je m'étais bien trouvé de les suivre. Il n'y a pas long-temps, par exemple, que j'ai commencé à combatre le croup homœopathiquement; mais, bien convaincu aujourd'hui que ce mode de traitement est sûr, et qu'il fait éviter toutes les suites fâcheuses qu'entraînaient

les remèdes héroïques dont auparavant j'étais obligé de me servir, je ne m'en départirai plus désormais, à moins que le temps ne vienne encore révéler quelque chose qui soit meilleur.

C'est ainsi que parmi les médecins sortis des anciennes écoles, l'homœopathie a gagné peu à peu de nombreux partisans, qui se sont fait connaître les uns comme praticiens habiles, les autres comme écrivains distingués. A mesure que le nombre de ses prosélytes augmentait, et avec lui celui des observations, la masse des connaissances sur les effets positifs des médicamens s'accroissait dans la même proportion. Le concours de tant d'hommes qui apprécient l'importance de la nouvelle doctrine sous le rapport du bien-être de l'humanité, fait que, quoique jeune encore, elle a déjà un haut degré de valeur dans l'esprit de tous ceux qui l'ont approfondie.

Les incrédules ont souvent dit : Laissez venir le choléra, et vous verrez l'homœopathie rentrer dans le néant. A chaque pas que faisait cette épidémie redoutée, des nuées d'écrivains s'empressaient de mettre au jour leurs idées sur sa nature intime, et les librairies étaient inondées de semblables publications. Il a paru plus de cent théories différentes du choléra, et les méthodes curatives n'ont pas été moins diversifiées, de sorte qu'elles offrent un surprenant amas de contradictions. Cependant les malades périssaient par milliers. La conduite des médecins ressemblait alors à celle d'un homme qui, durant l'incendie d'une grande ville, se mettrait à écrire un savant traité sur la nature du feu. Que firent les homœopathes ? Ils s'attachèrent à chercher des médicamens qui correspondissent aux diverses formes du choléra, et leurs efforts furent couronnés du plus grand succès ; car, bien qu'ils n'aient guère employé qu'une quinzaine de substances, la plupart de leurs malades furent sauvés. Ainsi, par exemple, à Wischney-Wolotschok, en Russie, tandis qu'il périssait 69 cholériques sur 93 par le traitement allopathique, il n'en mourut que 23 sur 109 par

le traitement homœopathique; à Tischnowitz la mortalité fut de 102 sur 331, dans le premier cas, et de 27 seulement sur 278 dans le second. Des résultats si frappans ont déterminé beaucoup de médecins à étudier une méthode qu'ils avaient jusqu'alors méprisée.

Un fait très-remarquable, c'est que quiconque examine l'homœopathie comme elle doit être, en l'essayant au lit du malade, et non en la comparant avec des idées arrêtées d'avance, acquiert si infailliblement la conviction intime de sa valeur positive, qu'on a vu beaucoup d'allopathes se ranger sous ses bannières, tandis qu'on ne pourrait pas citer un seul praticien qui, après l'avoir bien étudiée, s'en soit détaché. Il est digne de remarque aussi que, malgré toutes les persécutions auxquelles elle a été en butte, cette doctrine ait acquis un si haut degré de développement, et qu'elle compte tant de partisans en Allemagne, en Moravie, en Gallicie, en Livonie, en Russie, en Danemark, en France, en Italie, même en Asie et en Amérique. Quelques états d'Allemagne ont déjà institué des chaires où elle est enseignée et des établissemens publics où on la met en pratique.

Prétendrait-on nier qu'elle ait été persécutée? Ne s'est-il pas trouvé beaucoup d'écrivains qui l'ont dépeinte comme un tissu d'absurdités, et qui ont traité ses partisans de fous? N'y a-t-il pas eu des colléges de médecins voués aux anciens principes, qui ont sollicité leurs gouvernemens d'interdire le droit de pratiquer aux homœopathes?

Qu'il me soit permis de soumettre à un examen sommaire quelques objections en apparence graves qu'on a élevées contre les dogmes de la médecine homœopathique.

1° On dit que le précepte d'employer des remèdes dont l'action ressemble le plus possible aux symptômes de la maladie, implique contradiction avec tous les principes admis jusqu'à ce jour, et ne peut point être expliqué par eux.

Je ne saurais rechercher ici jusqu'à quel point les théories par lesquelles plusieurs homœopathes ont tenté de

mettre ce principe en harmonie avec les idées accréditées jusqu'à ce jour, sont fondées ou non. Il n'est nullement question de savoir si nous pouvons l'expliquer dans l'état actuel de nos connaissances sur les lois de la vie organique. La seule chose qui nous importe, est de savoir s'il est vrai.

On avoue volontiers que depuis des siècles les allopathes ont agi, dans une multitude de cas, en sens inverse du principe *contraria contrariis*, et suivi une marche parfaitement homœopathique, sans connaître la loi empirique qui justifie l'emploi de cette méthode. Ainsi, par exemple, des doses très-faibles de purgatifs ont été employées avec succès dans de violentes diarrhées; la jusquiame, dont les hautes doses déterminent la rage, s'est montrée, en petite quantité, un remède utile contre l'hydrophobie; on s'est servi pour guérir les maladies vénériennes du mercure, qui, administré à hautes doses, produit des accidens ayant la plus grande ressemblance avec les symptômes de ces affections.

Or Hahnemann a trouvé empiriquement la loi des effets salutaires, et jusqu'ici inexpliqués, que produisent ces moyens. Cette loi est bien confirmée chaque jour par l'expérience; mais on ne veut pas la reconnaître, on la dit incompatible avec celles de la saine raison, uniquement parce que c'est l'observation attentive des faits, et non le génie spéculateur de quelque systématiste ancien ou moderne, qui l'a fait découvrir. Des lois expérimentales ne peuvent être soumises qu'au creuset de l'expérience, et toutes les spéculations imaginables sur la nature profondément cachée de la vie organique sont absolument inapplicables quand il s'agit de décider si elles sont exactes ou non. Mais nos pointilleuses recherches sur la possibilité de faits aussi incontestables que les guérisons homœopathiques, resteront dans l'histoire comme un monument de la vanité du siècle. Personne encore n'a pu dire qu'il a suivi littéralement et à plusieurs reprises les préceptes de Hahnemann, et que cependant il n'est point parvenu au résultat annoncé. Qu'on

mette ces préceptes en pratique avec intelligence, et infailliblement on se convaincra de leur exactitude. Mais quelle prétention inouïe n'y a-t-il point à condamner sans examen une doctrine nouvelle, et à refuser le sens commun à ses nombreux adhérens, parmi lesquels se trouvent des savans estimés, des médecins d'une grande expérience, des écrivains d'un rare mérite!

2° On dit que les homœopathes procèdent d'une manière superficielle, qu'ils ne recherchent point les causes internes des maladies, et qu'ils n'en étudient que les signes extérieurs, contre lesquels seuls ils agissent, tandis que les allopathes recherchent et combattent les causes internes, et qu'en conséquence ils guérissent plus radicalement.

A l'égard de cette objection, grave en apparence, je ferai remarquer que Hahnemann lui-même semble avoir fourni matière à de fausses interprétations, en s'élevant d'une manière peut-être trop générale contre la recherche de la cause interne des maladies, dont il a cependant reconnu la nécessité dans ses derniers écrits. Mais ce n'est pas sans raison qu'il a tonné contre la funeste tendance qu'on a eue de tout temps à fonder les règles du traitement sur des opinions fantastiques relativement à la nature intime des maladies. De là sont sorties à toutes les époques les plus grandes contradictions, qui ont produit un mal incroyable. Ceux qui ont éprouvé beaucoup de maladies et consulté plusieurs médecins pourront dire comment chacun émettait des vues différentes, et conseillait une autre méthode curative, toujours en assurant qu'il agissait d'une manière vraiment rationnelle. Il était impossible que tant de contradictions fissent beaucoup d'honneur à l'art, et l'on conçoit que plus d'un homme d'esprit en ait pris occasion de s'égayer aux dépens de la médecine.

Hahnemann cherche à éviter le plus possible les contradictions de ce genre. Suivant lui, on ne doit pas juger les maladies d'après des conjectures hasardées sur leur nature intime, qui est la plupart du temps hors de notre portée,

et d'après des hypothèses sur l'alcalinité, l'acidité, la putridité des humeurs, mais uniquement d'après les signes qui frappent nos sens. Aussi veut-il que, dans chaque cas morbide individuel, on se procure une connaissance exacte de tous ces signes, même d'un grand nombre de phénomènes dont personne n'a tenu compte jusqu'ici, afin de se former une image fidèle et complète de la maladie, et de choisir d'après elle celui des médicamens que l'expérience nous apprend lui correspondre le mieux.

C'est ainsi qu'un homme simple et sensé s'arme d'un seau lorsque la maison de son voisin brûle, sans s'amuser à bâtir des hypothèses sur la nature du feu.

Quiconque suit fidèlement et avec circonspection la route tracée par Hahnemann, se préserve des illusions dans lesquelles ne tombe que trop souvent celui qui prétend approfondir la nature des maladies, et il évite toutes les tristes conséquences d'un traitement fondé sur des idées fausses ou des spéculations hasardées. Dès que les symptômes sont éteints, il faut bien que la cause interne et occulte, ou ce qu'on nomme l'essence de la maladie, soit détruite aussi. Telle est la logique simple des homœopathes. Mais peut-être est-elle trop simple, trop peu entourée d'un nuage d'érudition scolastique, pour trouver accueil partout.

3° On prétend que les médicamens homœopathiques sont donnés à trop faible dose pour pouvoir être efficaces.

Les adversaires de l'homœopathie ont-ils essayé eux-mêmes l'action de ces moyens? Non! Ils en jugent uniquement d'après des idées arrêtées d'avance dans leur esprit, et laissent sans emploi une des plus importantes découvertes qui aient été faites en médecine; cette découverte consiste en ce que le broiement et la succussion des substances médicamenteuses développent en elles des vertus qu'on ne connaissait ni ne soupçonnait auparavant. Cependant plusieurs phénomènes de la nature nous fournissent quelques indices de cette manifestation de force. Le frottement d'un disque de verre développe une étincelle électrique puissante et

néanmoins impondérable. Par des frictions on ranime la vie presque éteinte dans l'asphyxie. En frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, on produit une flamme pétillante. Cependant il ne manque pas de gens qui plaisantent sur les doses des homœopathes, dont on cherche à rendre la méthode ridicule en jugeant ces doses d'après leur poids. Mais ce n'est point avec des décillionièmes de matière pondérable que l'homœopathie guérit : c'est avec une force impondérable qu'elle a mise en liberté. Qui veut apprendre à connaître cette force n'a qu'à l'éprouver, et sa surprise sera grande. Mais que celui qui refuse de reconnaître dans la nature l'existence de plus d'une force occulte dont nous n'avons même pas encore le soupçon, ne cherche point à s'assurer de la réalité d'un phénomène qui lui est demeuré inconnu jusqu'alors. Hahnemann a rectifié avec le temps plusieurs de ses assertions primitives : « Je ne rougis pas d'avouer, disait-il, qu'hier encore j'ignorais ce que l'expérience m'a appris aujourd'hui. » Mais beaucoup d'adversaires de la nouvelle doctrine sont incapables d'une telle abnégation.

4° Les inadvertances qu'on reproche à certains homœopathes sont des personnalités qui ne rejaillissent point sur l'homœopathie elle-même. S'il s'en trouve qui promettent trop d'effet de leurs remèdes, on doit les taxer d'imprudence. Si d'autres se trompent dans le choix des médicamens, c'est une erreur déplorable, mais non une preuve qu'il soit plus facile de pratiquer l'homœopathie que l'allopathie ; car les difficultés sont bien plus grandes de son côté, comme pourront l'attester tous ceux qui la connaissent.

S'il arrive à quelques malades de quitter les homœopathes pour s'adresser à d'autres médecins, ce n'est point là un fait qui parle contre l'homœopathie elle-même. Le défaut de patience en est souvent cause dans les maladies chroniques, et certaines personnes croient devoir juger les médecins d'après le nombre de leurs recettes et des médicamens

qu'ils prescrivent. Du reste les homœopathes sont souvent appelés auprès de malades que l'allopathie n'a pu guérir, mais ils ne profitent pas de ces oscillations de la confiance pour exalter une méthode aux dépens de l'autre.

L'envie de blâmer est poussée si loin, qu'on trouve étrange que les homœopathes aient parfois recours aux traitemens allopathiques. Un homme non aveuglé par la passion verrait seulement en cela une preuve qu'ils ne rejettent pas tout ce qu'il y a de bon dans les anciennes méthodes, et qu'ils reconnaissent la nécessité de les adopter dans certains cas, notamment dans ceux où les circonstances ne permettent pas de suivre le régime homœopathique, et où le malade vit dans des conditions nuisibles à l'action des remèdes, par exemple dans une fabrique de couleur, de vinaigre ou de tabac, dans un magasin d'épiceries, etc.

Depuis plus de douze ans que je me livre avec zèle à l'étude de l'homœopathie, après trente-trois années d'une pratique allopathique fort étendue, j'apprends chaque jour à mieux apprécier l'importance de la nouvelle méthode, et à lui accorder la préférence sous plus d'un rapport. Voici quels en sont les principaux avantages :

1° Elle rend le choix des remèdes plus sûr;

2° Elle épargne les effets accessoires, violens et dangereux, des nombreux médicamens usités dans la pratique allopathique;

3° Elle évite les lourds mémoires des pharmaciens, au grand avantage des classes peu aisées;

4° Elle étouffe en germe la plupart des maladies aiguës, de sorte qu'elle en rencontre beaucoup moins qui présentent de la gravité, tandis qu'il n'est pas rare qu'un dérangement fort simple de la santé soit converti en une maladie fort dangereuse par l'action perturbatrice de remèdes violens, ce qui ne profite qu'aux médecins et aux pharmaciens;

5° Elle guérit heureusement et promptement une foule de maladies les plus violentes et les plus dangereuses, par

exemple les convulsions si fréquentes chez les enfans, les inflammations du cerveau et du poumon, le croup, l'érysipèle à la face, les fièvres dites bilieuses, sans affaiblir les malades par des émissions sanguines, des purgatifs ou des vomitifs, et sans leur attirer de longues convalescences;

6° Elle dissipe aisément, dans la plupart des cas, une foule de maux moins graves, mais très-pénibles, contre lesquels échouent très-souvent tous les efforts de l'allopathie, par exemple les maux de dents, les cors, les engelures, les gerçures du sein, etc.;

7° Les médicamens peuvent être administrés à tous les malades, même aux plus jeunes enfans, sans qu'ils s'en aperçoivent.

L'efficacité de l'homœopathie dans les maladies des enfans détruit l'objection qu'elle n'agit en grande partie que par l'imagination; car peu importe aux enfans quelle méthode on suive, pourvu qu'on ne leur donne pas de remèdes désagréables. Il en est de même des animaux, à l'égard desquels je me contenterai ici de dire qu'il était réservé à l'homœopathie de trouver des moyens presque certains pour guérir ce qu'on appelle la maladie des chiens;

8° Elle permet de soulager les douleurs et les autres symptômes graves dans les maladies chroniques incurables, et d'éviter les inconvéniens accessoires qu'entraînent les calmans allopathiques.

Je suis fort éloigné de prétendre que l'homœopathie soit arrivée au plus haut point de perfection. Avec quelque soin qu'on la mette en pratique, on ne parvient cependant pas à sauver tous les malades. Mais le choléra n'est pas la seule affection dans laquelle il y ait une grande différence entre les résultats de cette méthode et ceux des autres. L'art doit chaque jour de nouveaux progrès à l'expérience, sans qu'il lui soit donné de jamais atteindre au dernier terme; mais l'homœopathie lutte déjà avec éclat contre les systèmes sans nombre dont le temps a encombré la médecine allopathique.

L'HOMŒOPATHIE MÉRITE-T-ELLE LE DÉDAIN QU'ON AFFECTE POUR ELLE?

Par le docteur SCHWEIKERT.

Depuis Copernic, nulle découverte scientifique n'a été accueillie d'une manière aussi hostile que le nouveau système médical de Hahnemann. A voir la manière dont cette doctrine est traitée par la majorité des médecins, on croirait presque qu'ils la regardent comme une hérésie, et que ce serait une œuvre méritoire à leurs yeux d'en anéantir les partisans.

A la vérité les principes sur lesquels l'homœopathie repose sont en opposition si manifeste avec les procédés suivis depuis des siècles et souvent couronnés de succès, qu'on fut bien excusable de la considérer dans les premiers momens comme un tissu d'absurdités, comme le produit d'un cerveau détraqué ; mais que, malgré tous les faits par lesquels des hommes sans partialité et dignes de foi ont prouvé qu'elle n'est point indigne d'examen, on continue encore à la dédaigner, à ne voir en elle qu'une chose insignifiante, c'est une conduite impardonnable, et pour notre siècle une tache dont la souillure ne s'effacera pas de long-temps.

Si encore on ne faisait que tourner l'homœopathie en ridicule, la postérité plus compétente se chargerait bien de la venger. Mais le fanatisme est poussé contre elle jusqu'à déverser le blâme sur ceux qui la croient bonne et utile. Ne pouvant nier, contre toute évidence, qu'elle remplit deux des conditions de Celse, *cito et jucunde*, on insinue qu'elle ne saurait offrir la troisième, *tuto*. On voit bien qu'elle opère des guérisons, mais voici comment on s'y prend pour la rendre suspecte.

1° On dit que ces miracles ne sont point dus aux doses ridiculement minimes usitées par elle, qu'il est absurde d'attribuer un pareil pouvoir à des atomes dont la vertu a

sa source dans une imagination exaltée, que le résultat dépend de la sévérité du régime et du soin d'écarter tous les agens médicinaux. Oubliant même, par excès de zèle, qu'involontairement on confirme ainsi une des plus importantes assertions de l'homœopathie, on dit que beaucoup d'affections chroniques sont entretenues par l'excès des médicamens qu'on leur a opposés et qu'on leur oppose encore, et que le meilleur remède contre la plupart d'entre elles est de n'en faire aucun.

2° On accorde bien que l'homœopathie fait quelquefois disparaître des maladies, mais on ajoute que ces maladies, réduites quelquefois à un silence momentané, reparaissent tôt ou tard sous une forme nouvelle, en général plus dangereuse, et qu'alors elles sont tout-à-fait incurables ou même inévitablement mortelles. Qu'un homme rétabli par l'homœopathie succombe six mois après à un coup de sang, on rattache l'apoplexie au traitement homœopathique, pour détourner les malades de recourir à ce dernier. On ne manque pas non plus de faire sonner bien haut les insuccès de la nouvelle méthode, et de dire que la guérison eût été à coup sûr obtenue par les anciens procédés.

3° Mais le principal moyen dont on se sert pour effrayer les malades, et qui n'a eu que trop de prise sur des esprits même fort éclairés, consiste à dire que tous les remèdes employés par l'homœopathie sont des poisons. Poison et mort douloureuse inévitable sont deux idées qui s'associent dans la tête du peuple, et l'on fait tout pour serrer encore davantage les liens qui les unissent l'une à l'autre. J'ai vu des malades chez lesquels, las d'employer inutilement l'allopathie, je voulais enfin essayer l'homœopathie, opposer une résistance opiniâtre, par suite de ce préjugé, et ne prendre les poudres qu'en tremblant. Une femme, d'ailleurs pleine d'éducation et d'esprit, éprouvait depuis plusieurs semaines un mal d'yeux très-violent contre lequel je lui conseillai la douzième dilution de camomille, qui correspondait parfaitement à son état; rien ne put vaincre

sa terreur, elle voulut continuer le traitement allopathique, et supporta patiemment pendant six mois sa maladie, dont elle a même toujours ressenti depuis des atteintes périodiques.

Je demande sur quoi reposent réellement ces allégations. Il n'y a, suivant moi, que l'ignorance, la malignité ou l'envie qui puisse faire avancer des faussetés si palpables.

En effet on ne peut supposer que deux cas. Ou ceux dont je signale les manœuvres n'ont aucune notion positive de l'homœopathie et des résultats de son application, ne la connaissent que d'une manière historique, et la jugent uniquement d'après le contraste frappant qui existe entre elle et les méthodes accréditées; ou ils en ont étudié les sources, mais n'en ont pas mis les principes à l'épreuve.

Dans le premier cas ils sont coupables de parler d'une chose qu'ils ne connaissent point encore. L'homme, celui surtout qui est jaloux d'étendre le cercle de ses connaissances, ne doit jamais juger sur l'apparence; il doit examiner et retenir ce qu'il trouve être bon, sans quoi son jugement est sans poids, comme celui d'un aveugle sur les couleurs. Mais si l'on ajoute qu'il est difficile que les guérisons souvent fort remarquables qu'on obtient par la voie homœopathique lui demeurent inconnues, la proscription qu'il prononce se présente sous un jour bien plus défavorable encore.

Le second cas est presque impossible, et l'on ne saurait guère l'admettre. Les adversaires n'ont pas compris ce qu'ils lisaient, ou ils n'ont pas voulu le comprendre; car, en supposant même qu'ils ne regardassent pas tous les dogmes de l'homœopathie comme autant de vérités, leur jugement aurait au moins dû être tout différent, puisqu'il est hors de doute, dans tous les cas, que cette doctrine renferme le germe d'une foule de vérités précieuses pour la science et l'humanité. Ou bien ils ont étudié et essayé la nouvelle méthode, et le résultat de leurs expériences n'a point tourné à son avantage. Mais alors pourquoi ne la réfutent-ils point par des faits? pourquoi la proscrire sans énoncer

les motifs de sa condamnation? Pourquoi des attaques indirectes, de sourdes menées, des injures et des libelles contre ses partisans? La doctrine elle-même n'est point ébranlée, ni moins encore réfutée par là. Serait-ce l'égoïsme ou l'orgueil blessé qui inspirerait une pareille marche?

Rien n'est plus facile que de réduire au néant les assertions par lesquelles les ennemis de l'homœopathie cherchent à la rendre suspecte aux yeux des gens du monde. Il faut bien que ceux-ci eux-mêmes s'en aperçoivent, puisque, malgré tant de déclamations continuelles, la nouvelle méthode voit croître chaque jour le nombre de ses partisans. C'est déjà beaucoup pour elle qu'on avoue qu'elle guérit *cito et jucunde*; le temps finira par prouver qu'elle guérit également d'une manière certaine.

Ainsi, quant à ce qui concerne la première assertion, celle que les guérisons de l'homœopathie appartiennent à son régime et non à ses doses minimes, je ne m'arrêterai pas à l'énumération des argumens qui établissent la possibilité et la réalité de l'action de ces doses ; l'expérience ne laisse rien à désirer sous ce rapport ; je me contenterai de faire voir que l'objection n'est point sérieuse, car autrement ceux qui l'élèvent montreraient une grande inconséquence en attribuant tant d'efficacité au régime d'où l'on écarte toute influence médicinale, et ne le prescrivant point eux-mêmes à leurs malades. Ou ce qu'ils disent est le résultat de leur conviction, et il s'ensuivrait qu'ils emploient le régime homœopathique pour tout remède, que s'ils ne le font pas, c'est par des vues intéressées, et dans la crainte de se nuire à eux-mêmes en épargnant aux malades le temps et l'argent que coûtent des médicamens reconnus inutiles; ou ce n'est qu'une assertion en l'air, tendant à mettre dans l'ombre la méthode homœopathique. Il y aurait défaut de conscience dans le premier cas, manque de loyauté dans le second. La plupart répètent cette assertion banale sans y avoir réfléchi, étourdis qu'ils sont de l'apparence merveilleuse qu'ont souvent les cures de

l'homœopathie pour ceux qui ne connaissent pas bien les principes de cette doctrine.

L'inconséquence est plus frappante encore dans la seconde assertion des ennemis de l'homœopathie. Ils conviennent que des cures sont opérées, mais ils les donnent pour de simples palliations qui devront entraîner tôt ou tard les suites les plus fâcheuses ou même les plus funestes.

La première objection refuse toute action aux doses homœopathiques, tandis que la seconde leur en attribue une qui tiendrait presque du miracle. Il faut nécessairement que l'une ou l'autre soit sans fondement, mais elles le sont toutes deux.

A l'égard de la troisième, elle a les dehors de la vérité, mais seulement pour les gens du monde et non pour le médecin. Car il est faux que tous les médicamens employés par l'homœopathie soient des poisons; elle se sert des mêmes substances dont tous les médecins font usage, à quelque système qu'ils appartiennent, quelque méthode de traitement qu'ils adoptent.

Si l'on veut étendre l'idée de poison à tout agent qui peut devenir nuisible à la santé et dangereux, tous les médicamens, tous les alimens eux-mêmes sont susceptibles de devenir des poisons, et le deviennent effectivement lorsqu'on n'en use point avec prudence. Alors la médecine ordinaire, qui prescrit si souvent des mélanges de médicamens sans connaître les effets positifs de ces derniers et sans en prendre nul souci, pourrait à tout aussi bon droit être appelé un art empoisonneur. On ne nomme poison, en général, qu'une substance agissant dynamiquement, qui se fait remarquer par la promptitude des effets nuisibles et mortels qu'elle produit dans le corps animal. Mais la plupart des poisons, quand on sait les employer à propos et surtout les bien doser, peuvent être et sont réellement des remèdes précieux. Comme les principales d'entre ces substances manifestent déjà leurs effets nuisibles et délétères à des doses très-faibles comparativement à celles des autres

qu'on emploie à titre de médicamens, et qu'au contraire à doses plus restreintes encore elles déploient les vertus médicinales les plus remarquables, il me semble qu'on définirait un poison d'une manière assez juste en disant que c'est une vertu médicinale concentrée.

Mais toutes ces substances sans exception étant employées comme médicamens par les allopathes à des doses de plusieurs grains ou de fortes fractions de grain, tandis que les homœopathes ne les prescrivent en général qu'à celle d'un décillionième de grain, y a-t-il de la bonne foi dans le reproche qu'on adresse à ces derniers? Je puis certifier que dès la sixième dilution nul réactif chimique n'indique plus la présence de l'arsenic, et cependant j'ai vu la trentième dilution de ce métal produire des effets surprenans.

Sur quoi donc reposent les assertions des ennemis de l'homœopathie? Sur rien absolument! Elles témoignent une ignorance complète de la matière, une inimitié sans fondement réel, un coupable désir de semer la calomnie. Et cependant que n'ont-elles pas déjà produit?

Ici l'on met Hahnemann sur la même ligne que le prince de Hohenlohe et tous les autres charlatans, titrés ou non. « Tous, à ce qu'on dit, ont guéri souvent des maladies » qui avaient bravé les efforts de la médecine ration- » nelle. Mais la guérison ne fut l'effet que de la foi des » malades, de leur confiance, de la fixation de leur atten- » tion sur l'objet qui devait les guérir. » Personne ne conteste que la confiance du malade n'influe sur l'issue du traitement; cependant on ne peut y attacher une si haute importance. On ne saurait admettre qu'elle ait manqué à tous les médecins entre les mains desquels ont échoué les traitemens dits rationnels. Il faut croire plutôt que ces traitemens, bien que conformes aux préceptes de l'école, n'étaient pas rationnels, et que la guérison opérée par quelque charlatan résultait d'un moyen homœopathique qu'il employait à son insu. Pour mon compte je m'explique très-

bien ces succès accidentels depuis que je connais l'homœopathie.

On prétend que ni Hahnemann, avec son homœopathie, ni le prince de Hohenlohe avec sa foi, ni aucun charlatan quelconque par ses manœuvres, n'a guéri soit un fou, soit un malade atteint d'affection aiguë et privé de connaissance. Je laisse de côté le prince de Hohenlohe et les autres charlatans. Mais, en ce qui concerne l'homœopathie, tous ceux qui ont lu savent que l'assertion est fausse. C'est principalement dans ces sortes de cas que la nouvelle méthode brille. Je l'ai vue calmer en peu d'heures et guérir en peu de jours des inflammations de la poitrine et du foie, déjà parvenues presque au plus haut degré. J'ai aussi rétabli parfaitement un maniaque en six jours par un remède homœopathique, et guéri en six à huit heures les fièvres les plus intenses chez des enfans. Or, chez les enfans, les maniaques, les gens de la basse classe, qui tous s'inquiètent fort peu des méthodes curatives régnantes, on ne peut admettre que la foi, la confiance et la fixation de l'attention aient influé sur la guérison. A part même cette circonstance, beaucoup d'autres motifs se réunissent pour démontrer qu'on obtient plus facilement et plus sûrement la guérison des aliénés par l'homœopathie que par l'allopathie, et sous ce rapport l'expérience a déjà plus d'une fois parlé à haute et intelligible voix.

En tout cas, c'est un phénomène remarquable de notre époque, que l'homœopathie soit accueillie d'une manière si hostile, et ses partisans traités avec si peu de ménagement, tandis que d'autres méthodes nouvelles éveillent bien la critique à leur apparition, mais du moins ne soulèvent pas des inimitiés qui s'étendent jusque sur leurs adhérens (1).

(1) L'histoire de la médecine prouve assez que l'auteur se trompe ici. Il suffit de rappeler les scandaleuses disputes de Bouvart et Bordeu, l'acharnement avec lequel tant d'adversaires de Brousais ont voulu ramener la discussion sur le terrain des personnalités, et jusqu'à un certain point aussi les débats anatomico-philosophiques de Cuvier et de Geoffroy-Saint-Hilaire.

Il est possible que le ton plus que sévère du fondateur en ait été un peu la cause; mais les questions de personnes ne devraient jamais se mêler aux discussions scientifiques. Au reste, la nouvelle doctrine étant si différente des méthodes reçues depuis des siècles, beaucoup de médecins craignent de donner à entendre, en l'adoptant, qu'ils ont suivi une fausse route jusqu'à ce jour, et c'est là un aveu qu'on se résout difficilement à faire.

Je conviens que les doctrines de l'homœopathie ont besoin, sous certains rapports, d'être épurées et passées au crible. Mais pour cela il faut les soumettre aux épreuves réitérées de l'expérience. Moi-même, élevé dans les principes de l'ancienne école, j'eus beaucoup de peine, après vingt-quatre années d'une pratique fort étendue, à quitter l'allopathie, qui m'avait si souvent conduit au but. Quoiqu'il lui fût arrivé plus d'une fois aussi de m'égarer dans un labyrinthe, et que je soupçonnasse bien qu'elle n'était pas la plus sûre ou du moins la plus parfaite des méthodes, cependant je n'aurais jamais cru trouver un meilleur guide en prenant la direction inverse. Or on peut dire que la voie tracée par l'homœopathie est opposée à celle qu'on suivait auparavant; voilà pourquoi je la négligeai jusqu'au moment où j'appris qu'elle avait guéri plusieurs maladies opiniâtres déclarées incurables par les plus célèbres praticiens. Dès-lors je résolus de l'étudier, de l'essayer avec conscience et impartialité. Le résultat dépassa de beaucoup mon attente. Ce fut un motif de plus pour redoubler d'efforts, et me raidir contre les difficultés qu'éprouve à bien saisir l'esprit de cette doctrine, celui surtout qui pendant longues années est demeuré fidèle à sa rivale. Mes peines ont été amplement récompensées. Par la méthode homœopathique j'ai guéri un très-grand nombre de maladies aiguës

L'homœopathie elle-même ne nous a-t-elle pas naguère encore offert, dans la querelle entre les similistes et simillimistes, les sufficientistes et les insufficientistes, quelque chose qui ressemblait en petit aux sanglans démêlés de Luther et Calvin. (*Note du Rédacteur.*)

et chroniques, souvent en aussi peu de jours qu'autrefois il me fallait de semaines : j'ai même rétabli complétement beaucoup de sujets atteints de maladies chroniques que j'avais crues jusqu'alors incurables, m'estimant heureux de pouvoir seulement leur procurer un soulagement momentané. J'ai enfin acquis l'intime conviction que Hahnemann a raison quand il dit que beaucoup de maladies sont entretenues, occasionées même par les grandes quantités de médicamens que prescrit l'allopathie, et qu'il y en a une foule qui succombent à l'empoisonnement par le quinquina, la camomille, la valériane et le fer.

L'homœopathie procure surtout de grands avantages dans les maladies des enfans, qui n'ont aucune répugnance à prendre des médicamens dépourvus de goût, dont les doses sont faibles et rarement répétées. J'ai obtenu d'elle les effets les plus prompts et les plus surprenans. Je me crois donc en droit de dire à ceux de mes confrères qui prennent intérêt à la science et à l'humanité, qu'ils ont grand tort de négliger ou rejeter cette nouvelle médecine, et qu'ils se rendent réellement coupables en la peignant aux gens du monde comme une chose ridicule, et à plus forte raison comme une chose dangereuse.

Je ne puis concevoir quel est réellement le but des ennemis de l'homœopathie. Suivant moi, cette doctrine ne peut être qu'une chose ou ridicule et indifférente, ou nuisible et dangereuse, ou bonne et salutaire.

Si elle est ridicule, on devait n'y point faire attention; elle n'aurait eu qu'une existence éphémère, et peut-être serait-elle ensevelie depuis long-temps dans l'oubli. Or, non seulement elle s'est maintenue, mais encore elle acquiert chaque jour de nouveaux partisans, soit parmi les médecins, soit parmi les gens du monde qui lui doivent leur guérison après avoir été déclarés incurables par l'allopathie.

Si elle est nuisible et dangereuse, il faut le prouver, mais d'une manière claire et péremptoire, sans prétendre qu'on

croie aveuglément à une simple déclaration. Or, tant de faits établissent incontestablement sa prééminence sur les autres méthodes médicales accréditées, que, dans l'impossibilité d'alléguer des preuves, on s'est borné, contre toute convenance, à des paroles de dédain et de mépris.

Si elle est salutaire, ce qu'attestent les succès qu'elle a déjà obtenus, ce qu'avouent même ceux qui en combattent les dogmes, on a grand tort de la traiter en ennemie et de vouloir l'opprimer. Elle renferme, je le répète, le germe d'une foule de choses qui seront utiles pour la science et avantageuses pour l'humanité; mais, comme un nouveau-né, elle réclame encore beaucoup de soins et de peine. Les mains donc à l'œuvre! Que les praticiens l'essaient eux-mêmes, mais que leurs essais soient faits avec calme et impartialité, qu'ils se conforment strictement aux règles tracées, et qu'en conséquence ils débutent par bien se pénétrer des principes de l'homœopathie, sans quoi le résultat pourrait n'être point favorable et cependant ne prouverait rien. Mais c'est là précisement ce qu'il y a de difficile pour un ancien praticien : des opinions enracinées luttent dans son esprit contre un faible commencement de conviction, et la maturité de l'expérience peut seule lui faire apercevoir la vérité dans tout son éclat.

SUR LA MANIÈRE DE TRACER UN TABLEAU DE MALADIE ET DE CHOISIR UN REMÈDE,

Par le docteur H.-C. Gueyrard.

La réforme homœopathique s'est répandue peu à peu dans toutes les parties du monde. De la découverte infinitésimale datent pour l'histoire de la médecine une ère nouvelle, pour les sciences médicales une révolution véritable. L'école moderne, au lieu de fonder une légitimité suspecte sur de douteuses théories, s'appuie sur l'observation de la nature, sur l'étude rationnelle des actions libres des médi-

camens purs, et emploie ceux-ci au rétablissement de la santé d'après des lois positives et invariables. Ce n'est pas tout, et d'éclatans, d'innombrables résultats attestent déjà sa prééminence sur tout ce qu'on a tenté depuis des siècles dans l'intérêt de l'humanité souffrante.

On aurait lieu de s'étonner que des vérités, si accessibles aux esprits les plus prévenus, se soient propagées avec tant de lenteur, et que les bienfaits de l'homœopathie ne soient pas déjà devenus le patrimoine universel, si l'on ne savait que telle est la destinée de toutes les innovations utiles.

Certes il n'en serait point ainsi si la méthode des analogues, facile à saisir et simple à exercer, pouvait s'acquérir en un jour et s'appliquer d'après une règle uniforme; s'il suffisait, comme le font tant de praticiens de la vieille école, pour toute fatigue intellectuelle, d'associer deux idées, celle d'une maladie et celle d'une formule; s'il s'agissait encore de combattre les désordres fonctionnels d'après les noms que leur donne la nosographie, comme si la nature reproduisait deux fois la même agrégation de symptômes, en un mot, si l'on pouvait continuer à traiter la maladie qui est dans la mémoire du médecin, plutôt que celle qui est dans l'organisme du patient.

Les difficultés inhérentes à l'étude et à l'exercice de l'homœopathie ont fait reculer plus d'un médecin avide de la connaître.

Combien n'en avons-nous pas vus qui, affligés des incertitudes et des mécomptes de l'allopathie (mécomptes qui si souvent jetèrent le public entre les mains des empiriques), sont accourus à nous, sur le bruit de certaines cures, bien moins attirés par l'attrait scientifique que par l'appât d'une nouvelle espèce de charlatanisme à exploiter, d'une manière aisée de tromper une multitude qui, suivant eux, *veut l'être*; combien, dis-je, n'en avons-nous pas vus rester frappés d'étonnement et se décourager en voyant qu'il s'agit réellement d'une science profonde, immense, dont les jeunes conquêtes ont déjà laissé bien loin les barrières des posses-

sions actuelles de la science, et dont la marche et les découvertes établissent clairement la non-existence de l'art prétendu de guérir, la fausseté, l'erreur de cet art tel qu'il fut enseigné jusqu'ici, mais en même temps une science hérissée d'épines, de veilles et de labeurs nouveaux... Quelle folie de renoncer pour tout cela au commode laisser-aller des méthodes tracées par nos devanciers !

Notre objet n'est point de mentionner dans cet article le nombre des médecins qui, sans avoir daigné examiner les principes nouveaux, se croiraient déshonorés dans le monde s'il répondaient jamais à qui les interpelle : *J'ignore, cela m'est encore étranger;*

Et de ceux qui, dominés par l'amour-propre, et parce qu'ils se sont une fois prononcés contre une usurpation qui les gêne et leur déplaît, ne comprennent pas la gloire qu'il y aurait pour eux à reconnaître une erreur, à revenir sur un premier et trop hâtif jugement;

Et de ceux qui, proclamant la condamnation d'une chose qu'ils déclarent avoir approfondie, s'exposent à être démentis par leur propre silence, lorsque, devant témoins, ils seront contraints de laisser sans réponse la moindre question qui leur sera adressée sur la pathogénésie des médicamens (même de ceux qu'ils administrent journellement en aveugles), ou sur toute autre branche de la médecine réformée.

Il y aurait un triste et long chapitre à dérouler sur l'inconséquence de certains détracteurs qui, s'adressant à tel malade, lequel n'a pas usé des miasmes médicinaux de la nouvelle école, nient leur action possible, tandis que, dans la même matinée, ils auront répondu à tel autre malade qui en a éprouvé du mieux : « *Oui, j'ai vu de ces mieux, mais les gens ainsi guéris sont rarement en vie au bout d'une année* » ;

Et sur l'inconcevable légèreté avec laquelle d'autres ont osé publier dans leurs journaux le résultat négatif d'expériences seulement projetées, qu'ils croyaient n'avoir rien

produit par cela seul qu'ils n'en entendaient plus parler, et qui réellement n'avaient pas encore été commencées.

Plus considérable, il faut l'avouer, est le nombre des hommes qui ont essayé de faire de l'homœopathie, et qui ont cru la faire convenablement lorsque, à l'aide d'un *guide-âne*, ils ont opposé à une affection donnée une substance donnée, sans notion préalable de la matière médicale pure, sans abnégation des principes allopathiques, et sans observer aucune des lois qui doivent présider tant au choix du remède qu'à son mode d'agir. Que penser d'un jugement si commodément et si hardiment fondé sur de pareilles épreuves, lorsque les homœopathes les plus convaincus et les plus exercés hésitent quelquefois long-temps avant d'opter pour un agent médicateur, et qu'ils voient chaque jour se multiplier sous leurs pas les difficultés pratiques?

Il y aurait beaucoup à dire sur un semblable sujet, qui entraîne de graves réflexions; car il s'agit de l'acte le plus important auquel puisse se livrer un homme, c'est-à-dire de toucher la corde de la vie d'un autre homme.

Tel n'est point aujourd'hui notre but. Nous nous adressons aux homœopathes pour les prémunir, non point contre les vaines attaques de leurs impuissans adversaires, mais contre leur propre entraînement, contre une précipitation trop grande et trop souvent fâcheuse à se décider pour choisir un premier remède au début d'un traitement.

C'est surtout quand on débute par l'emploi d'un remède à longue durée d'action, comme il convient le plus ordinairement d'en user pour les chronicités, qu'il est important de ne pas commettre d'erreur dans un premier choix, si l'on ne veut compliquer le désaccord organique, et perdre plusieurs semaines d'un temps précieux.

Pour que l'homœopathicité entre une substance médicinale et une maladie soit parfaite, et que par conséquent on obtienne une abolition douce et durable des apparitions anormales, sans développement accessoire de nouvelles appari-

tions factices, il faut non seulement que le médicament soit harmonique à la majeure partie des accidens morbides, mais encore qu'il réponde aux circonstances de temps, de lieu, de repos, de mouvement, en ce qui concerne ces accidens, et de plus qu'il s'harmonise aussi avec la constitution physique du sujet, son état moral et son caractère.

Or, pour bien apprécier les modifications que la maladie (c'est-à-dire la lutte du principe vital conservateur contre une puissance hostile) a suscitées dans l'ensemble physique et moral d'un individu, il est utile de s'enquérir quels étaient en état de santé son caractère et sa structure physique.

Le premier soin du médecin, avant d'entreprendre une guérison, sera donc de tracer un tableau complet de l'ensemble des apparitions morbides, de leurs circonstances et de la constitution du malade. Plus il se montrera minutieux sous ce double rapport, et plus le résultat qu'il se prépare par là sera brillant.

Dans ce travail il doit dépouiller le vieil homme, affranchir son intelligence des erremens de l'école allopathique, ne se diriger par conséquent ni d'après les dénominations de maladies imaginées par les nosographes et qui expriment des choses inconnues à la nature, ni d'après les causes internes gratuitement assignées à ces choses. « Il est impraticable, dit Hahnemann, d'imposer des noms à toutes les agrégations possibles des symptômes de tous les cas morbides qui peuvent se rencontrer, de même qu'on ne saurait indiquer d'avance les remèdes de ces possibilités, qui ne sont pas non plus déterminables d'avance. A chaque cas, puisque chacun est isolé et différent des autres, l'homœopathe est obligé de chercher lui-même le remède. Pour cela, il doit avoir présens à l'esprit les symptômes de tous les médicamens dont jusqu'à ce jour l'effet positif a été étudié. » Il doit en outre avoir fait un grand nombre d'essais sur lui-même, afin de mieux apprécier les forces médicatrices et de mieux les graver dans sa mémoire.

Le tableau de la maladie doit offrir, en tête, le commé-

moratif des antécédens, comme aussi la nature des médicamens dont il pourrait y avoir eu abus allopathique; car leurs effets consécutifs ont quelquefois dénaturé, compliqué ou suspendu les symptômes naturels, de telle sorte qu'on ne tracerait plus qu'un tableau d'apparitions artificielles. Dans ce cas, les remèdes pris allopathiquement étant recherchés et connus, l'usage de l'antidote le plus approprié doit précéder le début du traitement. Ces antidotes seront, par exemple, pour l'abus du quinquina : *ipecac.*, *puls.*, *veratr.*, *ferr.*, *sulph.*, et peut être *arn.*, *bell.*, *calcar. caps.*, *carbo veg.*, *cina*, *merc.*, *natr. mur.*, *sepia;* pour l'abus du mercure : *hepar*, *nitr. ac.*, *sulph. ac.*, *ac.*, *arg.*, *asa*, *aur.*, *bell.*, *calc.*, *china*, *clem.*, *daph.*, *sassap.*, *sep.*, *staph.*, etc.

En procédant à l'examen du malade, on doit d'abord le laisser peindre lui-même, avec ses expressions propres, les nuances de ses sensations, le caractère spécial des douleurs qu'il éprouve, et autant que possible ne pas l'influencer par des questions. Puis, quand son récit est fini, on le questionne sur les circonstances oubliées et nécessaires à connaître. Nous ne répéterons pas ce qu'a si bien exposé, sur ce sujet, le docteur Hering, dont un fragment, inséré dans la Bibliothèque homœopathique (Ier *vol.*, 4e *cahier*), se résume en ces mots : *écouter*, *écrire*, *interroger*, *coordonner;* mais nous nous permettrons d'y joindre quelques détails eu égard principalement *à la cause occasionelle*,

à l'individu malade,

à la maladie elle-même.

1° *La cause occasionelle*, toujours soigneusement recherchée, indiquera souvent l'agent médicinal le plus convenable; mais hâtons-nous de déclarer que rarement, et seulement dans quelque cas spéciaux, comme après un coup, une chute, une frayeur, une métastase, une suppression, un excès de table, etc., elle sera appelée à décider presque à elle seule du choix dont il s'agit. C'est ainsi que, dans un engorgement glanduleux suite d'une percussion (celle-ci fût-elle même fort ancienne), aucun médicament ne peut ren-

dre d'aussi bons services que le *conium macul.* C'est encore ainsi qu'une congestion cérébrale reconnaissant pour cause une chute, exige avant tout l'*arnica*, et que dans les accidens consécutifs à la peur, rien ne peut remplacer *opium, acon.* ou *ignat.* Ces cas simples sont peu nombreux; car, en général, une cause identique et commune (exemp. les épidémies miasmatiques), frappant sur des masses, donne occasion à une foule d'accidens aussi variés que le sont eux-mêmes les individus dans leur mode d'existence.

Si tant est compliquée et variable la structure humaine qu'il ne puisse exister deux êtres semblables en tous points, chaque nouveau cas de maladie, lors même qu'il y aura une grande analogie dans la nature de la cause, sera un nouveau tableau de symptômes à tracer; et il ne serait point si ridicule de penser qu'une cause uniforme, un miasme animal, la *psore*, par exemple, pût revêtir chez divers sujets des masques différens, tels que *manie, hystérie, hypochondrie, mélancolie, épilepsie, hypertrophies*, etc.

Mais la diversité que nous signalons n'est pas l'apanage de la seule espèce animée, et nous la voyons régner également dans le grand nombre de causes morbifiques qui nous entourent ou que nous portons en nous, dont l'énumération serait fort longue, et dont nos passions, nos excès, les privations, les milieux malsains, mal aérés, les transitions de température, l'art de nos cuisiniers, les travaux de l'esprit, etc., ne donnent qu'un très-léger aperçu.

Le médecin homœopathiste, qui fait tout entrer en ligne de compte, aura donc égard à la cause toutes les fois qu'elle sera accessible à l'investigation, et pourvu que le reste du tableau n'oppose pas une contre-indication formelle au moyen qu'elle désigne, c'est ce dernier qu'il emploiera d'abord.

Ainsi de longs chagrins engendrent quelquefois, aggravent ou compliquent des lésions chroniques; en ce cas il y aura de l'avantage à débuter, s'il se peut du reste, par *acid. phos., murias magn., natrum mur.* ou *silicea*, et à se servir comme intermédiaires de *chamom.*, *ignatia* ou *pulsat.*

Lorsque le désordre de l'organisme reconnaîtra pour cause déterminante un accès de colère, cette circonstance inclinera la balance du côté de *chamom.*, *bryon.*, *nux*, *coloc.*, *platin.*, *aur.*, *acon.*, *calc.*, *carbo veg*, etc.; l'indignation fera pencher pour *staphys.*; la haine ou les peines secrètes pour *ignatia*, etc.

L'indigestion de corps gras recommandera *puls.*, *carbo veg.*, *natr. mur.*, *thuya.*; les malaises occasionés par le veau, *nitrum*; par la pomme de terre, *alumin.*; par les acides, *natr. mur.*, *ars.*; par les fruits, *puls.*, *natr.*, *rhodod.*; par la chair de porc, *puls.*, *colchic.*, *sep.*, *natr.*; par le thé, *chin.*, *ferr.*, *thuya*; par le lait, *chelid.*, *ac. nitr.*, *lyc.*, *ars.*, *sulph.*; par le vin, *calc.*, *carbo*, *nux*, *op.*, *zinc.*; par le travail manuel, *natr. mur.*; par la musique, *natr.*, *sep.*, *calc.*, *kali*, *zinc.*; par la lecture, *calc.*, *croc.*, *natr. m.*, *silic.*, etc.; par le café, *chamom.*, *ignat.*, *nux.*, *cocc.*, *merc.*, *sulph.*; après les boissons alcooliques, *nux. op.*, *bov.*, *carb. veg.*, *conium*, *selen.*, *silic.*

L'action du froid appellera *dulcam.*, *nux*, *agaric.*, *ammon.*, *baryt.*, *nitri ac.*, *petrol.*, *sulph.*, etc.; celle de l'humidité, *ammon.*, *aur.*, *nux moschat.*, *calc.*, *dulc.*, *rhodod.*, *rhus*, *veratr.*, etc. L'influence des vicissitudes atmosphériques, *phosph.*, *rhod.*, *sulph.*, etc. Les accidens plus prononcés à la lune nouvelle, *ammon.*, *silic.*; ceux qu'exaspère le vent du nord, *sepia*; le vent d'est, *carb. veg.*, *sep.*, *silic.* Le temps orageux, *natr.*, *phos.*, *rhod.* Le soleil, *agar.*, *graph.*, *natr.*, *sulph.* Le printemps, *aur.*, *verat.*, L'été, *carb. veg.*, *lycop.*, *natr. mur.*, *selenium.* L'automne, *aur.*, *colch.*, *merc.*, *rhus*, *verat.* L'hiver, *petrol.*, *sulph.*

Les suites de l'onanisme réclameront *ac. phosph.*, *aur.*, *china.* Celles des fièvres intermittentes, *arnic.*, *ars.*, *calc.*, *caps.*, *ipec.*, *natr. m.*, *puls.*, *veratr.* Diverses métastases, *rhus*, *dulcam.*, *bryon.*, etc., etc.

2° *Relativement à l'individu malade*, il faut considérer son âge, son sexe, sa profession, sa constitution physique, la couleur de son teint, de ses yeux, de ses cheveux, son

état de force ou de faiblesse, de maigreur ou d'embonpoint, enfin, et principalement peut-être, ses penchans, son caractère, son état moral.

a. *Son âge.*—Chacune des périodes de la vie humaine se caractérise par la prédominance d'activité fonctionnelle d'un système d'organes sur les autres; ainsi, dans la première enfance, c'est vers les organes affectés à la nutrition que se dirige la principale sphère d'action. C'est donc aux médicamens dont les principaux effets se portent vers les viscères nourriciers qu'on sera dans le cas d'avoir recours plus souvent à cet âge : *bell.*, *cham.*, *ignat.*, *ipec.*, *cina*, *nux*, *rheum*, *ambra*, *baryt.*, *sulph.*, etc. La dentition précède et annonce le développement des organes de relation, exposés dès lors à de faciles congestions; elle réclame *cham.*, *ign.*, *bell.*, *calc.*, *cina*, *rheum*, *stann.*, *sulph.* Les irritations de l'encéphale fixent plus particulièrement l'attention sur *acon.*, *arnica*, *bell.*, *merc.*, *digital.*, *hyosc.*, etc.

A l'âge où l'emporte en activité le système circulatoire, où le cœur et les poumons deviennent les principaux foyers de la vie, âge des congestions et des phlegmasies, le médecin s'adressera plus fréquemment aux agens qui jouissent de la propriété d'apaiser la turgescence du sang, de rétrécir la sanguification. Tels sont, entre autres : *acon.*, *ac. hydr.*, *lauroc.*, *bryon.*, *carb. veg.*, *droser.*, *stann.*, etc. A l'époque du développement des appareils sexuels, c'est *puls.*, *conium*, *graph.*, *sepia*, *sulph.*, etc., qui seront choisis avec le plus d'avantage, s'ils s'harmonisent également avec le tableau des symptômes. Dans l'âge mûr, ce seront *phosphor.*, *acon.* *ac. nit.*, *plat.*, *verat.*, *clem.*, *calcar.*, *thuya*, etc. Dans la vieillesse, *aurum*, *baryt.*, *conium*, *opium*, etc. L'âge critique des femmes exige des considérations particulières, indiquées par Hartmann et autres, etc.

b. La sphère d'activité possible d'un agent médicinal doit s'harmoniser non-seulement avec le désordre morbide, mais encore avec la structure physique du malade. Sans cette harmonie il faudrait redouter une direction vicieuse

des efforts curatifs, une production d'apparitions artificielles difficilement coërcibles. C'est ainsi que la *silice*, donnée à un malade qui a un sommeil paisible, l'expose à être tourmenté par des rêves effrayans, des spasmes, des raideurs tétaniques, etc. L'*acide nitrique* ne doit jamais être administré aux hommes à cheveux blonds, ni la *chaux* aux femmes délicates et peu menstruées; le *phosphore* trouve deux contre-indications essentielles dans l'absence de selles molles et d'excitement des organes sexuels.

La substance choisie doit être homœopathique au sujet autant qu'à la maladie, dans les affections chroniques surtout, qui, lentement établies dans l'organisme, ont permis au tempérament propre du malade de se conserver sans de trop grandes modifications. Il n'en est plus ainsi dans l'état aigu, où tels sont le tumulte et la violence des désordres fonctionnels, que le tempérament naturel au malade s'efface, pour revêtir la physionomie particulière au mal qui le dompte. C'est ainsi que, dans une épidémie, tous les sujets atteints ont un air de famille; la maladie alors masque l'homme, trouble son moral, éteint ses penchans et change jusqu'à ses traits, pour lui imprimer des caractères pathognomoniques. Ainsi, un pleuro-pneumonique ne ressemble qu'à un pleuro-pneumonique, et quiconque ne l'aura vu que dans son lit, aura peine à le reconnaître lorsqu'il sera guéri. L'état aigu peut donc faire exception à ce que nous avons dit plus haut, et les maladies aiguës spéciales, telles que la scarlatine, la rougeole, l'angine, etc., ne laissant le choix qu'entre deux ou trois spécifiques, deviennent commodes à traiter pour le médecin habitué au faire de l'allopathie. Cependant, vient encore l'histoire des complications et des suites, où il ne trouvera pas la même commodité.

Le tempérament que caractérise la prédominance du système lymphatique recevra favorablement l'influence des médicamens dont la principale sphère d'action paraît rechercher les appareils de la vie végétative, tels que *capsic.*,

chamom., *ignat.*, *puls.*, *sepia*, etc., tandis que le tempérament sanguin s'accommodera mieux de *acon.*, *bell.*, *bryon.*, *calc.*, *hepar.*, *merc.*, *seneg.*, etc., et le tempérament où prédomine le système nerveux de *arnic.*, *asar.*, *china*, *magn.*, *merc.*, *nux*, *aurum*, *moschus*, *nux moschat.*, etc.

Une chevelure blonde recommande *calcar.*, *clem.*, *conium*, *bellad.*, *ruta*, *merc.*, *thuya*, *caps.*, *digit.*, *lycop.*, *stann.*, tandis qu'à des cheveux bruns vont *acon.*, *a. nit.*, *platin.*, *anac.*, *veratr.*

Avec un teint pâle s'harmonise l'action pure et primitive de *aur.*, *arn.*, *carb. veg.*, *cham.*, *chin.*, *cina.*, *graph.*, *merc.*, *nux*, *phosph.*, *plumb.*, *sulph.*, *pulsat.*, etc.

Un teint jaune et terreux se trouve, avec diverses nuances, dans *natrum*, *lycop.*, *secale*, *sepia*, *carbo*, *caust.*, *hepar*, *ambra*, etc.

Une couleur bleue de la peau du visage ou du pourtour des yeux, des lèvres, etc., dans *bell.*, *bryon.*, *cina*, *digit.*, *ipec.*, *a. phos.*, *phosp.*, *secale*, etc.

Une face rouge et colorée dans *acon.*, *bell.*, *china*, *nux*, *opium*, *coccul.*, *datur.*, *kali*, *valer.*, *a. nit.*, etc.

L'état de *maigreur et de faiblesse* s'accorde avec les actions de *ars.*, *baryt.*, *calc.*, *puls.*, etc. La débilité qui est la suite d'une copieuse déperdition de fluide sanguin ou autre, a pour moyen spécial *china*.

c. *Le sexe* présente une troisième ligne de considérations importantes. Sous ce rapport, *nux*, *a. phos.*, *phosph.*, etc., vont mieux à l'homme, tandis que *bell.*, *bryon.*, *calc.*, *conium*, *crocus*, *coccul.*, *ignat.*, *mangan.*, *nux mosch.*, *platin.*, *puls.*, *sab.*, *secal.*, *sepia*, *valer.*, etc., s'arrangent mieux des maladies des femmes.

Dans l'état de grossesse, on trouvera mainte occasion de placer avantageusement *calc.*, *coffea*, *conium*, *ipecac.*, *nux*, *petrol.*, *puls.*, *sulph.*, etc.

Pendant l'allaitement, *bell.*, *bryon.*, *calc.*, *graph.*, *ipec.*, *nux*, *puls.*, *sulph.*

Il est toujours important chez les femmes de connaître l'état des fonctions menstruelles.

Une menstruation peut non-seulement être trop forte (*calc.*, *caust.*, *cin.*, *croc.*, *lycop.*, *merc.*, *mosch.*, *magn. mur.*, *phosph.*, *plat.*, *rut.*, *sabin.*, *secale*, *sulph.*), ou trop faible (*conium*, *graph.*, *lycop.*, *natr. mur.*, etc.), ou trop hâtive (*calc.*, *carbo veg.*, *cina*, *nux*, *phosph.*, *plat.*, *rut.*, *sec.*, etc.), ou trop tardive (*caust.*, *graph.*, *puls.*, etc.), ou supprimée (*conium*, *graph.*, *lycop.*, *natr. mur.*, *acid. nit.*, *puls.*, *sepia*, *silic.*, *sulph.*, *veratr.*, *zinc.*), mais encore elle peut s'accompagner d'une foule de malaises avant, pendant et après l'écoulement des règles, lesquels ont chacun leur analogue dans la matière médicale pure, et qu'il serait trop long d'énumérer ici. La plus commune peut-être est la crampe utérine, qui a pour principaux remèdes *coffea*, *platin.*, *magn. mur.*, etc.

Une indisposition particulière au sexe, et qui entre comme symptôme dans le détail de presque toute maladie psorique, est la leucorrhée ; ici se rencontrent encore des analogies nombreuses et variées. La leucorrhée glaireuse est produite par *magnes.*, *ac. nit.*, *sass.*, *sulph.*; la laiteuse, par *calc.*, *ferr.*, *puls.*, *silic.*, etc. ; elle est fournie blanche par *acid. sulph.*, *graph.*, *nitr.*, *magn.*; aqueuse, par *amm.*, *china*, *daph.*, *sep.*, etc.; jaune, par *sepia*, *acon.*, *cham.*, *kali*, *lycop.*; prurigineuse, par *bovist.*, *alum.*, *ars.*, *cham.*, *con.*, *ferr.*, *ign.*, *lycop.*, *merc.*, *sep.*; puriforme, par *chin.*, *cocc.*, *lycop.*, *ac. nit.*, etc., etc., etc.

d. *Le caractère moral* du malade vient à son tour exiger l'homœopathicité dans le miasme médicinal qui doit infecter l'économie pour en faire réagir toutes les parties contre le miasme morbide. A cet égard :

Un caractère doux, patient, résigné, s'arrange avec *pulsat.*, *lycop.*, *cuprum*, *magn. mur.*, *silicea*, etc.

L'emportement, la colère, l'irascibilité préfèrent *acon.*, *aur.*, *bryon.*, *calc.*, *canth.*, *caps.*, *coloc.*, *natr. mur.*, *nux*, etc.

L'inquiétude d'esprit se dissipe par *bov.*, *natr. mur.*, *nitrum*, *sulph.*, etc.

L'excessive sensibilité est représentée dans *anac.*, *aur.*, *bovist.*, *calc.*, *carbo veg.*, *iod.*, etc.

L'exaltation des idées dans *agar.*, *ammon.*, *phosph.*, etc.

La mélancolie dans *anac.*, *ars.*, *aur.*, *calc.*, *caust.*, etc.

La nostalgie dans *caps.*, *magn. mur.*, *petrol.*, *ac. phosph.*

L'impatience dans *ars.*, *calc.*, *carbo veg.*, *dulc.*, *merc.*, *silic.*

L'orgueil dans *platin.*

La paresse, le dégoût du travail dans *natr. mur.*, *magn. mur.*, *nux moschat.*, *sepia*, etc.

D'autres états de l'âme trouvent aussi leurs analogies parmi les actions pures des médicamens.

e. *La profession du malade.* Le plus souvent indifférente, elle est quelquefois elle-même cause de la maladie, et d'autres fois met entrave au succès du traitement homœopathique. Alors l'exercice doit en être suspendu. De ce nombre sont la droguerie, l'épicerie, la parfumerie, les tanneries, les étamages, les ateliers de teinture, les fabriques d'acides, etc.

3° Le troisième ordre de considérations est relatif *à la maladie elle-même.* Ses symptômes les plus caractéristiques, ceux qui signalent quel appareil d'organes est le siége principal du désaccord organique, doivent être tracés en saillie, mais s'environner aussi des symptômes généraux.

L'homme étant presque toujours malade en entier, l'ensemble du système organique subit des modifications qu'il faut observer et retracer avec toutes leurs circonstances. Ainsi : Quel est le caractère particulier des douleurs ressenties ? S'aggravent-elles par le mouvement ou dans le repos ? A quelle heure du jour ou de la nuit les accidens se prononcent-ils davantage ? Y a-t-il intermittence ? Quelle influence exercent sur les apparitions morbides le grand air ou la chambre ? la station ou le coucher ? la chaleur ou le

froid? la sécheresse ou l'humidité? la boisson, les repas ou l'inanition? la pensée, la lecture ou les sensations de l'âme? Quel est l'état des sens, du sommeil, des fonctions digestives, respiratoires, exonératrices, locomotives? En un mot, tout l'ensemble physiologique doit être passé en revue, pour bien apprécier les caractères d'une maladie et découvrir le médicament qui est le plus harmonique à l'agrégation de symptômes qui la constitue.

Le tableau tracé d'une manière complète facilite singulièrement la recherche du médicament homœopathique; car alors, à défaut d'une mémoire souvent infidèle, le médecin n'a plus qu'à ouvrir ses Répertoires de matière médicale. Il explorera, en ce qui concerne le caractère des douleurs, pour les sensations :

Déchirantes ou lacérantes : *agaric.*, *chin.*, *colch.*, *dulc.*, *mang.*, *merc.*, *mur. ac.*, *plumb.*, *puls.*, *rhus*, *rhod.*, *tart.*, *valer.*, *zinc*, etc.

Brûlantes : *baryt.*, *cin.*, *digit.*, *plat.*, *puls.*, *ars.*, *canth.*, etc.

Lancinantes : *bryon.*, *digit.*, *guaj.*, *niccol.*, *paris*, *nux*, *sulph.*, *thuya*, *aur.*, *bell.*, *camph.*, *ferr.*, *helleb.*, *indigo*, *menyanth.*, *spigel.*, etc.

Piquantes : *acon.*, *asar.*, *bell.*, *bryon.*, *digit.*, *euph.*, *guaj.*, *menyanth.*, *merc.*, *niccol.*, *paris*, *sep.*, *sulph.*, etc.

Pulsatives : *graph.*, *natr.*, *plumb.*, *puls.*, *sabad.*, *sabin.*, *sep.*, etc.

Pressives : *asa.*, *canth.*, *cin.*, *dros.*, *euph.*, *ac. mur.*, *thuya*, *oleand.*, *stann.*, *veratr.*, *anac.*, *arg.*, *bell.*, *carb. an.*, *cyclam.*, *dros.*, *ledum.*, *natr. mur.*, *rut.*, *staph.*, etc.

Tiraillantes : *angust.*, *ant.*, *bry.*, *cocc.*, *graph.*, *ac. mur.*, *plat.*, *plumb.*, *rhod.*, *rhus*, *secale*, *stann.*, *tartr.*, *hellebor.*, *hyos.*, *lyc.*, *magn.*, *mosch.*, *natr. mur.*, *nitr. ac.*, *phos. ac.*, *sulph. ac.*, etc.

Tensives : *bryon.*, *mang.*, *nux*, *rhus*, etc.

Tranchantes : *ang.*, *argil.*, *hyosc.*, etc. Et ainsi pour mille autres sensations.

Les symptômes que le mouvement aggrave sont repré-

sentés dans *acon.*, *arn.*, *bell.*, *bryon.*, *calc.*, *chin.*, *cupr.*, *daphn.*, *dat.*, *graph.*, *ip.*, *kali*, *led.*, *merc.*, *natr. mur.*, *nux*, *phos.*, *sil.*, *spig.*, *stann.*, *staph.*, *zinc*, etc.

Ceux que le mouvement soulage dans *asa.*, *dulc.*, *mosch.*, *mur. ac.*, *natr.*, *puls.*, *rhod.*, *rhus*, *sen.*, *sep.*, etc.

Ceux qui se prononcent dans le repos dans *ang.*, *cin.*, *cocc.*, *colch.*, *cupr.*, *phos.*, *ran.*, *rhus*, *sep.*, *sulph.*, etc.

Ceux que le repos améliore dans *asa*, *calc.*, *grat.*, *men.*, *ac. mur.*, *ol. an.*, *mang.*, *natr.*, *plumb.*, etc.

Relativement aux époques où se prononcent les accidens, on trouvera correspondant à ceux

Du matin : *arnic.*, *baryt.*, *bov.*, *bryon.*, *calc.*, *carbo veg.*, *caust.*, *cina*, *clem.*, *coff.*, *con.*, *croc.*, *cupr.*, *digit.*, *euph.*, *graph.*, *guaj.*, *ign.*, *iod.*, *mur. magn.*, *natr.*, *natr. mur.*, *nitr. ac.*, *nux*, *op.*, *phos.*, *phos. ac.*, *plumb.*, *ranunc.*, *rhod.*, *sassap.*, *sep.*, *staph.*, *thuya*, *val.*, *verat.*, *viola od.*, etc.

D'avant midi : *natr.*, *sabad.*, *sulph.*, etc.

De midi : *arg.*, *cic.*, *datur.*, *zinc.*, etc.

D'après midi : *agar.*, *alum.*, *amm.*, *ant.*, *asa*, *canth.*, *chelid.*, *lauroc.*, *lyc.*, *mosch.*, *mur. ac.*, *nitr. ac.*, *sassap.*, *thuya*, etc.

Du soir ; *acon.*, *ambr.*, *ant.*, *asa*, *bell.*, *coloc.*, *daph.*, *dulc.*, *ign.*, *kali*, *lyc.*, *mang.*, *merc.*, *plat.*, *puls.*, *rhus*, *seneg.*, *sep.*, *stann.*, *stront.*, *sulph.*, *sulph. ac.*, *zinc.*, etc.

D'avant minuit : *lyc.*, *merc.*, *puls.*, *spong.*, *tartr.*, etc.

De minuit : *ars.*, *aur.*, *caust.*, *cham.*, *chin.*, *colch.*, *con.*, *hepar*, *kali*, *led.*, *lyc.*, *mang.*, *merc.*, *sec.*, *silic.*, *spong.*, *sulph.*, *sulph. ac.*, *tart.*, etc.

D'après minuit ; *ars.*, *cann.*, *magn.*, *thuya*, etc.

L'intermittence a ses analogues dans *ars.*, *bell.*, *bryon.*, *ip.*, *nux.*, *puls.*, *veratr.*, *chin.*, *rhod.*, *diad.*, *sep.*, *natr. mur.*, *carbo veg.*, etc.

Les symptômes aggravés au grand air et calmés dans la chambre dans *alum.*, *baryt.*, *calc.*, *carbo. veg.*. *caust.*,

conium., *dulc.*, *graph.*, *kali*, *lyc.*, *mang.*, *natr.*, *natr. m.*, *a. nit.*, *petr.*, *phos.*, *phos. a.*, *sep.*, *silic.*, *sulph.*, *sulph. a.*, *zinc.*

La circonstance opposée dans *asa.*, *aur.*, *croc.*, *magn.*, *mur.*, *carb. veg.*, *op.*, *phos.*, *rhod.*, etc.

Les accidens que la chaleur exaspère dans *alum.*, *aur.*, *calc.*, *carbo veg.*, *led.*, *merc.*, *ign.*, *dulc.*, *iod.*, *sulph.*, *zinc.*, etc.

Ceux qu'elle apaise dans *ars.*, *sulph.*, *nux mosch.*, *baryt.*, *rhus.*, *stront.*, *caust.*, *coloc.*, *lycop.*

Ceux qui surviennent en mangeant dans *bellad.*, *coccul.*, *natr. mur.*, *phosph.*, etc.

Nous bornons là ces exemples ; notre but n'étant point d'offrir à nos lecteurs un répertoire qui ne pourrait être que très-incomplet, mais seulement d'indiquer la marche à suivre pour bien établir l'homœopathicité d'un remède. Lorsque le tableau d'une maladie a été minutieusement et méthodiquement tracé, le reste s'aplanit, soit à l'aide de la mémoire, soit à l'aide des répertoires de Bœnninghausen, de Jahr, de Rueckert, etc.

L'homœopathicité d'un médicament étant décidée, à quel degré de dynamisation convient-il de l'employer ?

Lorsqu'il est parfaitement homœopathique, la chose est assez indifférente, parce que, soit qu'il y ait ou non une aggravation plus ou moins forte, l'équilibre sera promptement rétabli.

Mais comme on n'est pas toujours certain d'une parfaite homœopathicité, la prudence veut qu'on commence par administrer la plus petite dose possible des dynamisations les plus éloignées ; car, agit-elle trop peu, rien n'empêche d'y revenir, tandis que si le remède ne sympathise pas parfaitement et qu'on l'ait dosé un peu trop fortement, il développe une action orageuse et éveille une foule de symptômes accessoires qui importunent le malade et déroutent le médecin.

En admettant qu'on ait bien choisi et donné la plus

petite dose possible, quand convient-il de répéter le remède, d'en changer, ou de faire usage de palliatifs intermédiaires?

(*La suite à un prochain cahier.*)

EXTRAIT D'UN RAPPORT FAIT EN 1833, AU NOM D'UNE COMMISSION DE LA CHAMBRE DES ÉTATS DU GRAND-DUCHÉ DE HESSE, SUR UNE PÉTITION DE PLUSIEURS COMMUNES QUI RÉCLAMAIENT LE LIBRE EXERCICE DE L'HOMŒOPATHIE;

Par le député SCHACHT.

L'homœopathie ne doit naissance ni à l'esprit d'innovation ni à l'enthousiasme. Également éloignée du charlatanisme et du mysticisme, elle constitue une doctrine véritablement médicale. Ce ne sont pas les principes de la métaphysique qui l'ont enfantée, mais bien l'expérience, par les lumières de laquelle elle n'a cessé depuis de faire des progrès.

Les découvertes de Hahnemann ne sont pas entièrement isolées dans le monde scientifique. Comme tout ce qui agrandit en réalité le champ du savoir humain, elles se rattachent aux observations des temps passés, en sorte que la médecine nouvelle n'est point séparée de l'ancienne par un abîme, mais doit seulement être considérée comme un pas fait en avant, comme un simple progrès. Cette proposition exige quelques développemens.

Les opinions accréditées par rapport au siége de la vie ont toujours exercé une grande influence sur les doctrines médicales. On a changé de système et de principes en médecine suivant qu'on logeait les esprits vitaux dans les solides ou les humeurs, et qu'on en plaçait le foyer dans le sang ou le cerveau, suivant qu'on rattachait la vitalité aux parties mêmes du corps ou à un principe immatériel indépendant des organes. C'est dans ces derniers temps seulement que les découvertes extraordinaires des physiciens

ont fait transporter l'idée de la vie du monde organisé dans le monde inorganique, même dans l'univers entier, et que, pour arriver à une formule générale embrassant tous les caractères de la vie, on s'est vu contraint de dire qu'elle offre bien des nuances à l'infini, suivant les substances et les organes par l'intermédiaire desquels elle frappe nos sens, mais que partout elle se manifeste comme une force de réaction.

Cette réaction avait été aperçue depuis long-temps dans les maladies, où on la connaissait déjà au temps d'Hippocrate. Aussi plusieurs médecins philosophes avaient posé en principe que l'art doit seconder la nature, c'est-à-dire la réaction de la vie. Mais il paraît qu'ils se trompaient en regardant les phénomènes morbides comme la maladie elle-même et la réaction de la vie comme infaillible. De là vint qu'en croyant aider la nature, ils étaient presque toujours, à leur insu, en contradiction avec elle, soit qu'ils combattissent la maladie par des moyens agissant en sens inverse, soit que, déployant contre elle des ressources pour ainsi dire stratégiques, ils cherchassent à lui faire quitter son siége en provoquant ailleurs d'autres affections, et irritant ou affaiblissant quelque organe spécial ou l'organisme entier.

De tels procédés antipathiques et allopathiques donnaient lieu à certains phénomènes singuliers, qui constituaient des faits positifs, mais dont il était difficile de se rendre raison, ou qu'on se trouvait réduit à expliquer par des locutions générales. Ces phénomènes confirmaient souvent d'une manière surprenante les vieux dictons populaires, le chaud veut être combattu par le chaud, et le froid par le froid. Des maux considérables cédaient parfois à des moyens qui, jugés d'après ce qu'on savait de leur composition chimique, auraient semblé devoir convenir dans des cas précisément opposés. Certaines substances manifestaient aussi la singulière propriété de faire naître les maladies mêmes qu'elles étaient aptes à guérir, comme le soufre, par exemple, qui

suscite et guérit des éruptions cutanées. On avait des exemples de diarrhées arrêtées par un fort purgatif, et de sueurs supprimées par un sudorifique. Un épileptique avait été guéri par un remède dont l'effet fut d'abord de rendre les accès plus violens, et l'éponge brûlée, qui diminue le volume des goîtres, détermine le gonflement des glandes du cou.

Ces phénomènes, qu'on regardait comme des exceptions à la règle, comme des anomalies, fixèrent l'attention de Hahnemann, et le mirent sur la voie d'une série d'expériences. Il voulut savoir pourquoi les médicamens qui les offraient semblaient ainsi se trouver en contradiction avec eux-mêmes, et si, indépendamment du soufre, des poisons, du mercure, etc., la nature ne renfermait pas d'autres substances encore capables de faire naître chez l'homme en santé les symptômes des affections qu'elles sont aptes à guérir chez les malades. Le quinquina lui fournit un nouvel exemple de cette propriété, et suscita chez lui des accès fébriles. Une fois engagé dans cette route, il la suivit avec persévérance. Il crut reconnaître que les médicamens exaspéraient la maladie avant de la guérir, et que dans bien des cas c'était moins cette dernière que l'impression produite par eux qu'on avait à combattre. Il vit souvent le quinquina épuiser les forces quand on s'attendait à les lui voir relever, et le mercure exercer de grands ravages dans le corps. Ces effets dans lesquels la tradition ne faisait envisager que des maladies consécutives, il se sentit contraint à les considérer comme autant de produits des remèdes. Dès-lors l'idée de la vie, c'est-à-dire d'une pure force de réaction, s'offrit à lui sous un point de vue tout nouveau, et avec une si admirable clarté que, cessant d'apercevoir la maladie elle-même dans les phénomènes morbides, il n'envisagea plus ceux-ci que comme un indice du soulèvement de la force vitale contre elle. Les idées jusqu'alors accréditées se retournèrent donc en quelque sorte dans son esprit. Combattre le mal devint à ses yeux un acte contraire à la nature. Il posa en principe qu'on doit agir dans

le sens de la maladie pour la guérir, et que les meilleurs remèdes sont ceux qui ont la propriété de provoquer une affection analogue, ou, pour s'exprimer plus exactement, d'imprimer une direction analogue à la réaction de la vie. Ceux-là, en effet, peuvent seuls atteindre au siége de la maladie et agir sur lui. Cependant, après les avoir essayés sur des hommes bien portans, le médecin doit les employer de telle sorte qu'ils ne fassent qu'accroître un peu l'excitation de la force vitale, et pour cela les prescrire non pas aux doses qui ont été usitées jusqu'ici, mais en quantités bien plus petites, et après leur avoir fait subir un genre particulier de préparation, parce que les organes sont infiniment plus accessibles aux irritations homœopathiques qu'aux stimulations antipathiques et allopathiques.

Telles sont et l'origine et les bases fondamentales de l'homœopathie. Si l'on réfléchit à la multitude de phénomènes morbides qu'il fallait observer et comparer, à la persévérance qui était nécessaire pour acquérir des notions un peu précises sur quelques vertus curatives dont la chimie pouvait bien donner le pressentiment, mais que la pratique n'avait point constatées, enfin aux difficultés qu'entraînaient et l'emploi d'une méthode jusqu'alors inusitée pour essayer les médicamens, et la nécessité de substituer une matière médicale presque entièrement neuve à celle dont plus de vingt siècles avaient consolidé l'édifice, on se sent rempli d'estime pour le talent et l'esprit entreprenant de l'homme qui a ouvert la nouvelle carrière dans le domaine de la médecine.

Il entrait en outre dans son plan de n'opérer que sur des médicamens simples, aussi simples du moins que la nature nous les fournit.

En effet, Hahnemann a proscrit tout d'un coup les mélanges de médicamens, dont l'utilité était depuis longtemps mise en doute par les médecins éclairés. Il l'a fait non par manie d'innover, mais parce qu'il s'y trouvait conduit par l'idée de borner ses efforts à seconder ceux de

la nature, et parce que c'était la conséquence naturelle d'une proposition évidente, celle qu'on doit étudier le simple avant le composé.

Sa doctrine le mit en opposition avec les systèmes reçus. On admettrait la nécessité du traitement homœopathique, que le rejet de tous les mélanges médicamenteux choquerait encore beaucoup. Quand Hahnemann ne se serait point avancé davantage, il aurait soulevé contre lui sinon les médecins, du moins les apothicaires. L'habile Hufeland lui-même, maintenant assez disposé en faveur de l'homœopathie, eut de la peine à se reconnaître au milieu de ces innovations, et demanda comment des médicamens simples suffiraient contre des maladies complexes. A cette objection on pourrait répondre que peut-être les maladies complexes n'ont point d'existence réelle, et ne semblent telles qu'en raison des nuances que la connexion des organes imprime aux manifestations de la réaction vitale provoquée par une seule et même affection. Or Hahnemann a prouvé, d'après l'expérience, qu'un médicament produit souvent plusieurs groupes entiers de phénomènes morbides affines, et que par conséquent il peut servir de remède dans des groupes entiers de maladies analogues. Du reste, beaucoup d'autres argumens militent en faveur de la simplicité des médicamens. Tel est surtout celui qu'un changement quelconque s'opère à coup sûr dans ceux mêmes des composés à l'égard desquels la chimie ne démontre point que les propriétés primitives de leurs divers ingrédiens font place à de nouvelles, et ils feraient exception à la règle s'ils agissaient d'après leurs principes constituans. Mais, en admettant même cette exception pour eux, qui parviendrait à calculer les résultats du croisement, de l'opposition et de la coopération des propriétés appartenant à chacun des composans?

Un partisan de l'homœopathie compare les mélanges des médicamens chargés d'opérer sur divers points de l'organisme, à un paquet de lettres qu'on remet au facteur. L'estomac, dit-il, est le facteur; il ouvre le paquet, fait le

triage des matériaux, et les expédie celui-ci au foie, celui-là aux reins, un troisième aux nerfs de la tête ou au bas-ventre. Montaigne, ennemi de la médecine, s'exprimait à peu près de même, il y a deux siècles et demi : « De tout » cet amas, ayant fait une mixture de breuvage, n'est-ce » pas quelque espèce de rêverie d'espérer que ces vertus » s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange, » pour courir à charges si diverses? Je craindrais infini- » ment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs étiquettes » et troublassent leurs quartiers. »

Le vieux sceptique aurait probablement mieux aimé les substances simples, et les idées de Hahnemann l'auraient peut-être rendu partisan de la médecine, au lieu qu'il en fut le malin détracteur.

Je ne prétends pas qu'il en puisse être ni qu'il en soit ainsi. La doctrine nouvelle est si peu connue encore, principalement quant à ses résultats, qu'il y aurait de l'imprudence à montrer déjà de la prédilection pour elle. Mon seul but est d'en faire comprendre la portée, sachant bien qu'une doctrine peut avoir une haute importance sans être absolument vraie dans toutes ses parties, et qu'on ne voit pas constamment se réaliser toutes les espérances que l'imagination se plaît à fonder sur des découvertes d'une grande et incontestable valeur. Quant à ce qui concerne cependant la discussion relative aux médicamens simples ou composés, l'avantage semble être du côté des premiers. Il en est de même du régime prescrit par Hahnemann, et dont la conformité avec les préceptes de la nature saute aux yeux même de ceux qui rejettent et ridiculisent les idées du fondateur, à tel point qu'ils vont jusqu'à voir en lui l'unique source des succès de la méthode homœopathique. Je ne puis quitter ce sujet sans faire remarquer combien Hahnemann est conséquent, même à son égard; car il y a corrélation parfaite entre ses règles diététiques et sa théorie. Comme il emploie des stimulans analogues à la maladie, il doit éviter ceux qui n'ont point ce caractère d'analogie. Il interdit donc

les alimens doués de propriétés médicinales, tels que les épices, le café, le thé, les boissons spiritueuses, le vinaigre, la moutarde, le cochon, etc. Pour faire mieux comprendre cette règle fondamentale, il emploie une belle comparaison. Quand tout est calme autour de nous, dit-il, nous distinguons d'assez loin les sons d'une flûte, mais les sons de cet instrument cessent de frapper notre oreille lorsqu'un autre bruit règne autour de nous. Le remède dont on attend du soulagement doit aussi ne point être dérangé par des actions plus fortes que la sienne; il faut que rien ne trouble son assimilation avec l'activité vitale. Le régime consiste donc à éviter toutes les causes de trouble et de désordre, sans rien retrancher de la nourriture dont le corps a besoin, et l'on peut très-bien le diriger d'après cela, sans s'attacher minutieusement aux analyses chimiques, ni moins encore aux goûts personnels du médecin. Cette loi est à la portée de toutes les intelligences, et l'homœopathie, pour s'y conformer, prescrivant à ses malades un genre de vie dont l'adoption n'inspire aucune répugnance, nous trouvons en cela un argument qui nous confirme dans l'opinion que nous venons d'émettre sur la marche conséquente et précise de ses procédés.

Mais, dira-t-on, est-ce là l'homœopathie tout entière? Où se trouve donc l'étrange donnée des trillionièmes et décillionièmes de grain, qui fait cependant partie essentielle de la nouvelle doctrine médicale? Le point qui mérite le plus qu'on l'examine semblerait presque avoir été placé à dessein dans une perspective éloignée. Telle n'est pas mon intention.

Je ne pouvais pas présenter dès le premier abord celles des doctrines de Hahnemann que le temps seul a développées et réduites en système. D'ailleurs j'avoue que cette partie de l'homœopathie est précisément celle qui, peut-être à cause de sa nouveauté, choque le plus les idées auxquelles notre esprit s'est accoutumé.

La Chambre devra donc redoubler d'attention si j'entre-

prends de m'élever jusqu'aux plus hautes régions d'une sphère à laquelle je suis du reste totalement étranger.

Il est vrai que Hahnemann prescrit ses médicamens à des doses d'une exiguité presque incroyable. On pourrait dire qu'à peine il emploie la poussière de ses métaux et de ses terres, ou la vapeur de ses sucs végétaux, comme s'il voulait se détacher des corps visibles, et appeler à son aide les atomes, ce qui est inaccessible aux sens, procédé fort éloigné de ceux auxquels la médecine a eu recours jusqu'à présent, et presque comparable aux traitemens sympathiques des astrologues, ou aux cures mystiques des médecins apocalyptiques. Mais que signifient réellement les mots grand et petit? Est-ce d'après les idées qu'on y attache qu'il faut juger de la valeur des choses? Un bloc informe flatte-t-il plus nos yeux que la figure qu'en fait sortir un artiste habile? L'insecte intéresse-t-il moins le naturaliste que la masse sur laquelle il rampe? Si nous réfléchissons aux propriétés intimes et cachées des choses, nous voyons s'effacer les mesures, les poids, les nombres et tous les caractères à l'aide desquels les corps se font connaître à nous. Qui soupçonnerait dans une flamme imperceptible le pouvoir d'allumer un incendie sans bornes, dans la poudre à canon et l'eau, celle de produire de si énormes effets d'expansion, dans l'électricité celle d'ébranler au même instant cent et mille personnes? A quelle mesure terrestre pourrait-on rapporter l'essence de la chaleur, de la lumière, du magnétisme?

Si la masse des corps ne nous apprend rien sur l'énergie des forces qui leur sont inhérentes, si rien ne nous autorise à conclure qu'une chose grande pour nos sens produira de grands effets, et qu'une autre petite en donnera de faibles, il faut encore ajouter que des forces qui nous semblent ne point exister quand elles sont enchaînées et à l'état de repos, décèlent subitement leur présence lorsqu'elles viennent à se dégager et à être mises en jeu.

C'est à ces vérités bien connues que les partisans de la

nouvelle doctrine renvoient, lorsqu'ils veulent préparer les esprits à ce dogme de Hahnemann, que la vertu des substances médicinales se développe par l'attrition, et que c'est alors seulement qu'on peut l'employer homœopathiquement à un plus ou moins haut degré. Par quoi, disent-ils, a-t-on prétendu guérir jusqu'à présent, si ce n'est par l'esprit qui réside dans les médicamens? Mais la matière grossière ne convient pas toujours pour atteindre au but, et il leur a paru nécessaire de lui faire subir certains traitemens pour en dégager l'esprit. Des masses de plomb et de cuivre traversent souvent le corps vivant sans lui porter aucune atteinte, tandis que ces métaux divisés, oxidés ou dissous, causent de redoutables accidens. Les écorces officinales ont plus d'efficacité après avoir été broyées par les machines anglaises que quand on les pulvérise par les moyens ordinaires. D'un autre côté, les flèches empoisonnées, qui conservent encore leur funeste action au bout de plusieurs siècles, attestent combien certaines substances peuvent devenir inaccessibles aux sens et cependant conserver leurs propriétés inhérentes. Le vaccin survit encore dans les croûtes desséchées et tombées depuis long-temps. Le principe contagieux de la peste peut traverser les mers dans une lettre ou une étoffe qui avait été en contact avec une atmosphère infectée. A la vérité, ce sont là des influences dangereuses douées d'une grande énergie. Mais le principe actif de substances moins énergiques et non vénéneuses peut aussi opérer une action homœopathique dès qu'on le dégage et qu'on ne lui laisse que la plus petite quantité possible de son enveloppe matérielle, celle-ci fût-elle devenue même insaisissable à nos sens, tout comme la douleur et la joie excitent par sympathie ou association des sentimens analogues dans un esprit qui présente des dispositions semblables. Ce n'est pas matériellement ou chimiquement que le médecin doit agir, mais dynamiquement, par la vie sur la vie.

Qu'on n'objecte pas que les doses les plus faibles de la médecine suivie jusqu'à ce jour étaient bien assez petites

déjà. Elles le sont sans doute, mais elles n'ont pas non plus assez de force parce que les substances sont encore à l'état grossier. Ce n'est pas uniquement par la division, mais c'est surtout par le frottement, le mouvement, la dissolution, que l'esprit se dégage de la substance. C'est donc une grande erreur que de confondre ensemble les idées d'atténuation et de développement, ou plutôt de division matérielle et de dynamisation. Au reste, l'allopathe doit avoir encore égard aux effets accessoires des substances médicinales grossières, qui rendent si souvent la guérison des maladies difficile, dans les cas même où le remède convenable a été choisi. En usant de doses matériellement faibles, ces effets accessoires se réduisent à peu de chose; mais l'effet principal est peu prononcé aussi. Au contraire, la substance dynamisée ne produit pas ce trouble qu'on nomme maladie médicamenteuse, de sorte qu'on est libre de l'administrer à la dose nécessaire. Mais, disent les adversaires de la nouvelle doctrine, nous avalons des verres entiers de ces remèdes homœopathiques sans en rien ressentir. Le fait est possible, répond Hahnemann; il prouve seulement que vous jouissez d'une bonne santé, ou que vous êtes atteint d'une affection entre laquelle et le remède il n'y a point homœopathicité; mais l'effet ne manque pas d'avoir lieu dans tous les cas où cette dernière circonstance se rencontre. Toutes les cordes d'une octave, celles du *la* exceptée, restent en repos, lorsqu'un instrument voisin ne fait entendre que le son du *la*. Elles pourraient donc s'écrier comme vous, que, le violon ne les affectant pas, tout ce que l'on dit de la sympathie des cordes vibrantes est faux. Mais ce qu'éprouve la corde du *la* les réfuterait sur-le-champ. La chose existe, et ce qui le démontre, ajouterait Hahnemann, c'est le résultat de mes traitemens.

Nous voulons bien croire, objectera-t-on, que telle est la conviction de Hahnemann, et probablement aussi de plusieurs d'entre ses disciples; mais qui nous garantira qu'il n'y a point là quelque illusion due à l'enthousiasme de l'inven-

teur pour sa propre découverte et à la foi des élèves dans la véracité du maître qu'ils respectent. Pour croire à l'action réelle des médicamens homœopathiques, il faudrait qu'elle fût attestée par des allopathes instruits, éclairés, qui eussent soumis l'une et l'autre méthode à l'épreuve de la pratique. Sans doute, on ne peut pas nier en théorie la possibilité de guérir avec ces remèdes, et notre esprit saisit très-bien l'enchaînement des idées de Hahnemann; mais il faudrait qu'un examen impartial eût démontré que le frottement et le mouvement dynamisent en effet les substances médicamenteuses, et qu'après avoir été traitées ainsi, leur vertu médicinale adhère encore à des doses infiniment petites.

Ces preuves, nous les possédons, fournies entre autres par le conseiller Kopp, de Hanau. J'ai lu peu de livres écrits avec plus de réserve, de sage critique et d'équité, que l'ouvrage dans lequel ce médecin distingué a donné, en 1832, les résultats de ses expériences sur l'homœopathie. Les faits y sont rapportés sans emphase, tous les jugemens partent d'une logique sevère, et le style annonce un amour ardent de la vérité, une conviction profonde. Comme on voit clairement que, pendant six années de recherches sur la nouvelle doctrine, l'auteur n'a point abandonné l'ancienne, mais s'est efforcé de concilier, par un éclectisme circonspect, ce qui lui semblait bon dans l'une et dans l'autre, nous pouvons avoir confiance en lui, quand il signale les différences et les analogies, les côtés forts et les côtés faibles des deux doctrines.

Il reconnaît formellement l'exactitude de la découverte en ce qui concerne l'atténuation presque indéfinie d'un grand nombre de substances médicamenteuses, et assure y avoir souvent eu recours avec succès. Si j'étais appelé à prononcer comme juré, ce sont là ses propres termes, ma conscience ne me permettrait pas de m'exprimer autrement: Oui, les décillionièmes déploient des vertus curatives déterminées, mais je crois cependant qu'en général leur action se fait sentir avec plus de force chez les malades très-sensi-

bles et très-irritables, et que ces cas-là sont ceux où il convient surtout de les employer. Qui de nous voudrait récuser un pareil témoignage? Quel médecin, ou littérateur ou praticien, oserait attaquer une telle déclaration, fondée sur l'expérience, autrement qu'à l'aide de faits contraires, également fournis par l'observation? Et comment arriver à ce résultat, sinon en répétant et multipliant les essais homœopathiques? C'est donc au temps seul qu'il appartient de résoudre complétement la question. Jusque-là contentons-nous de reconnaître que la doctrine de Hahnemann est conséquente, simple et facile à concevoir, qu'elle part de l'expérience pour établir des lois naturelles, qu'elle fonde de nouvelles expériences sur ces lois, et qu'elle s'élève empiriquement dans le domaine des forces invisibles pour s'en rendre maître et les appliquer au soulagement de l'humanité souffrante.

Et quand bien même le sentiment de s'être élevé si haut inspirerait peut-être une confiance trop hardie et trop de dédain pour les services qu'ont rendus les anciennes écoles, quand même la loi homœopathiqne *similia similibus* devrait souffrir que l'ancien précepte *contraria contrariis* marchât en frère à ses côtés, il y aurait encore bien des choses vraies et utiles dans les découvertes de Hahnemann, la proscription des monstrueux mélanges de médicamens, la préparation des sucs végétaux frais, la méthode d'essayer les médicamens et de constater la durée de leur action, l'accroissement considérable du nombre des spécifiques, la distinction entre les effets primitifs et les effets consécutifs des médicamens, le signalement des maladies médicamenteuses, enfin l'art de faire beaucoup avec peu, ou du moins de ne pas violenter la nature. Tous ces points sont d'une telle importance qu'une réforme, au moins partielle, de la médecine, paraît être inévitable. L'homœopathie prendra un rang très-élevé parmi les systèmes médicaux, aussi sûrement que le nom de Hahnemann deviendra immortel.

Il ne faut pas être surpris de la lutte que l'homœopathie

est obligée de soutenir contre sa sœur aînée. Une fois en possession de certaines connaissances péniblement acquises, on ne s'avoue pas volontiers qu'elles sont insuffisantes, et ce n'est qu'en cédant à la nécessité qu'on s'impose la tâche de refaire son savoir. Aussi n'est-il pas difficile de concevoir que la plupart des partisans des anciennes doctrines s'élèvent contre la nouvelle. Cette espèce de guerre est naturelle, et elle aura d'heureux résultats. Ce furent les attaques opiniâtres de Tycho-Brahé qui contribuèrent le plus à consolider le système de Copernic. La résistance stimule l'esprit de recherche, et la vérité ne peut qu'y gagner; seulement, il ne faut pas que les juges soient pris parmi ceux qui rejettent l'homœopathie uniquement parce qu'ils ne la connaissent point, ni que l'État apporte le moindre obstacle à la marche naturelle des choses, dans une question d'un si grand intérêt. Si la nouvelle doctrine est une œuvre absurde, elle périra d'elle-même; si elle a pour elle la raison et la vérité, personne ne pourrait l'empêcher de réussir.

Nous vivons dans un temps où les productions du génie ne sont pas proscrites par cela seul qu'elles ont un air étrange. On doit pardonner aux anciens d'avoir admiré comme miracle, ou exécré comme sorcellerie, toutes les nouveautés qu'ils ne comprenaient point. Les découvertes modernes de la physique nous ont accoutumés à l'extraordinaire. Qui a vu les plaques superposées d'une pile voltaïque émettre une force invisible assez puissante pour fondre le fer sans feu et réduire l'eau à ses élémens gazeux, ne rejettera pas sans examen le principe spirituel des médicamens et l'idée hardie de le faire servir à diriger la réaction aveugle de la force vitale dans les maladies. Il y a maintenant trop d'exemples de la sévérité avec laquelle la postérité juge ceux qui s'empressent de ridiculiser les grandes découvertes. Aujourd'hui Galilée ne serait plus réduit à se rétracter, et l'inoculation n'aurait plus rien à craindre des parlemens. L'Angleterre s'honora elle-même le jour où elle comprit qu'elle devait honorer l'inventeur de la vaccine; mais si une

chambre allemande n'a pas les moyens d'imiter la générosité du parlement britannique, elle peut au moins témoigner son estime pour Hahnemann, ne fût-ce qu'à cause de l'originalité et de l'élevation des vues de l'illustre vieillard.

OBSERVATIONS DE RHUMATISMES AIGUS TRAITÉS HOMŒOPATHIQUEMENT;

Par le docteur GROSS.

I. Une femme de moyen âge et de complexion robuste, journalière, qui n'avait presque jamais été malade, fut atteinte tout à coup d'un froid violent, à la suite duquel elle éprouva des douleurs tiraillantes si vives, qu'elle fut obligée de garder le lit. Appelé près d'elle, au bout de quatre jours, je la trouvai dans l'état suivant :

Douleurs tractives dans plusieurs parties, qui de temps en temps devenaient tiraillantes au plus haut degré. Les tiraillemens, plus forts que partout ailleurs dans les articulations, d'où ils descendent dans les os longs, et où ils remontent par intervalles, sont beaucoup moins vifs dans la chambre et au chaud, surtout dans le lit, et parfois y cessent entièrement; mais, au grand air, ils deviennent insupportables, ou reparaissent de nouveau, s'ils avaient cessé à la chaleur de la chambre.—Le repos et le mouvement paraissent ne point influer sur leur violence.—Quoique les douleurs cessent dans le lit, la malade ne peut se lever, parce que, hors du lit, elle éprouve une faiblesse et un défaut de solidité dans les membres, qui rendent sa démarche mal assurée, sans cependant qu'elle ait de vertiges.—Les mains sont si faibles aussi, qu'elle est obligée de les laisser étendues à plat sur le lit : en les soulevant, elles tremblent.—En se dressant sur ses jambes, douleur comme de luxation dans l'articulation du pied et des hanches.—La nuit, chaleur sèche, qui empêche de dormir, et cause des inquiétudes, de l'agitation; pendant la journée, la peau est plus chaude que froide, mais non brûlante.—Les alimens n'ont point de sa-

veur; selles normales; l'urine se trouble par le repos. — Humeur très-morose et fâcheuse.

II. Un jeune homme de seize ans, un peu maigre et élancé, d'un tempérament de feu, ouvrier vigneron, tomba malade aux champs, et fut obligé de revenir chez lui. Le troisième jour, je trouvai les symptômes suivans :

Les membres semblent un peu enflés; ils sont rouges et luisans.—Le malade se plaint de tension violente et de tiraillemens dans ces parties; tension douloureuse dans les genoux, qui sont comme raides; quand on touche aux parties enflées, il y éprouve des élancemens; lorsqu'il se tient parfaitement tranquille, la douleur est plus supportable, seulement ses membres lui semblent raides et engourdis, comme gonflés : au moindre mouvement, les tiraillemens et la tension, accompagnés d'élancemens dans les articulations, deviennent insupportables.—En marchant, douleur comme de luxation dans l'articulation du pied. — Lorsqu'il éprouve quelque soulagement après un long repos, les parties malades se couvrent de sueur; du reste, la peau est sèche et chaude, le pouls plein et fréquent, la langue sèche, ainsi que les lèvres, la soif modérée, mais plus forte pendant la nuit.—Selles plus dures qu'à l'ordinaire; l'urine semble chaude à la sortie. —Goût fade et pâteux dans la bouche; les alimens et boissons n'ont aucune saveur; cependant il y a une sorte de faim. —La nuit, la chaleur et la douleur laissent peu dormir.—Caractère très-enclin à la colère.

III. Une paysanne ayant passé la quarantaine, mais assez robuste et d'un tempérament phlegmatique, éprouva un refroidissement, en travaillant aux champs, et fut prise ensuite de tiraillemens dans les membres, qui l'obligèrent à se coucher. Elle essaya d'abord des sudorifiques, qui la firent suer beaucoup, mais sans la guérir. Au cinquième jour, je la trouvai dans l'état suivant :

A peine peut-elle rester une minute tranquille dans le lit à cause de douleurs tensives et tiraillantes; elle remue sans

cesse les pieds et les mains. Elle éprouve de la tension et des tiraillemens dans tous les membres, surtout quand elle reste en repos; le mouvement fait cesser la douleur, mais alors les membres paraissent comme engourdis et morts; ceux sur lesquels elle se couche s'engourdissent aussitôt. Les parties malades sont douloureuses au toucher : elles sont rouges et luisantes: elles causent des élancemens et la même douleur que si elles étaient écorchées. Dans les articulations, douleur lancinante et tensive, avec sentiment de raideur, surtout en se levant après avoir été assise; ces douleurs articulaires s'aggravent au grand air. En marchant, élancement dans les chevilles, et douleur comme de luxation dans l'articulation du pied. —Grande lassitude, surtout en restant assise, moins forte en marchant; cependant la démarche est mal assurée, et le défaut de solidité des membres rend la station pénible. —La main tremble quand elle saisit un objet. —Le corps est presque toujours chaud et en sueur, avec soif légère. — Pouls plus plein et plus vite qu'à l'ordinaire. — Respiration un peu courte. — Lèvres et langue âpres et sèches. —Selles non dures, mais plus rares que de coutume; urine chaude et foncée en couleur. —Point d'appétit; rien ne semble bon, et cependant de temps en temps une sorte de boulimie. —La nuit, peau suante, avec beaucoup de chaleur, soif, jecticulation et insomnie; les douleurs sont alors beaucoup plus fortes que dans la journée. —Vers le matin, la sueur devient copieuse et les douleurs éprouvent un peu de rémission. — Esprit très-agité, anxiété, inquiétude.

Nul doute que les allopathes, qui désignent tous les cas de ce genre sous le nom collectif de *rhumatisme aigu*, n'eussent regardé les trois dont je viens de parler comme étant de même espèce, et ne les eussent traités de la même manière. Le résultat aurait été identique aussi; les trois malades auraient recouvré la santé en une quinzaine de jours, peut-être plus. L'homœopathie ne procède point ainsi; elle ne se contente point de laisser une maladie suivre son cours

régulier, et met sa gloire à interrompre le plus promptement possible ce cours par des médicamens doués d'une action spécifique. Pour arriver à ce but, elle est obligée de consacrer aux symptômes particuliers de chaque cas morbide plus d'attention que n'ont coutume de le faire les allopathes; elle est obligée de les apprécier à leur juste valeur, et de reconnaître aussi des différences essentielles entre des maux qui paraissent se ressembler beaucoup. En un mot, celui qui la professe doit être très-sévère dans l'établissement du diagnostic. L'exemple que j'ai choisi est très-propre à prouver ce que j'avance. Qui pourrait, en effet, méconnaître l'analogie de ces trois cas? qui nierait qu'ils ont des symptômes communs, et que les principaux diffèrent seulement par quelques nuances en apparence insignifiantes? Mais ces nuances ont plus d'importance qu'elles ne semblent en avoir. Elles caractérisent chaque cas d'une manière si précise et si rigoureuse, que chacun se montre totalement différent des autres. Le premier, à part quelques autres individualités que l'homœopathe saisira sans peine, se distingue surtout par l'*aggravation que les douleurs éprouvaient au grand air*. On trouve bien quelque chose d'analogue dans le troisième, mais cette particularité n'y avait lieu que pour l'affection articulaire, et il en offre une autre plus caractéristique qu'on ne trouve pas dans ce dernier. Dans le second cas, *le mouvement exaspérait toutes les souffrances*. Dans le troisième, non-seulement les symptômes augmentaient la nuit, mais encore *le repos exaspérait l'état entier du malade, tandis que le mouvement le rendait moins désagréable*.

Les trois malades devaient donc être traités différemment, par *tinctura acris*, *bryonia* et *rhus*. En effet, chacune de ces substances offre, dans la liste de ses symptômes, des phénomènes ayant une analogie frappante avec ces maladies; chacune peut déterminer, chez les personnes en santé, l'apparition d'un rhumatisme aigu qu'au premier aperçu on aurait peine à distinguer de celui des malades en question. L'analogie entre les symptômes morbides et les symptômes

médicamenteux pouvait seule guider mon choix; je pris pour le premier cas *tinctura acris*, pour le second *bryonia*, pour le troisième *rhus*. Tous ceux qui connaissent les effets purs de ces médicamens, et qui sont pénétrés de l'esprit de la méthode homœopathique, m'approuveront.

Je fis donc prendre au premier malade une demi-goutte *tinct. acr.*, au second *bryonia* VIII, et au troisième *rhus* VIII. Le régime étant convenable, je n'y changeai rien.

Les deux premiers malades, déjà très-soulagés le second jour, étaient parfaitement guéris le troisième. La guérison du dernier se fit attendre jusqu'au quatrième jour, probablement parce qu'il avait réclamé des secours assez tard, et que le *rhus* a une très-longue durée d'action, en raison de laquelle j'observai le premier jour, et un peu aussi le second, une aggravation des symptômes primitifs.

Hartmann a donné l'histoire d'un rhumatisme aigu qui, malgré son analogie avec les précédens, exigea un autre traitement, nouvelle preuve que l'homœopathie doit s'attacher scrupuleusement au diagnostic, pour ne pas confondre ensemble des états pathologiques essentiellement différens. Voici cette observation ;

Un tisserand, de complexion faible, étant tombé malade, Hartmann, appelé près de lui, le trouva dans l'état qui suit :

Tiraillemens tractifs tantôt dans un genou, tantôt dans l'autre, tantôt aussi dans les avant-bras et les mains, les épaules, la nuque ou les pieds. — La violence des douleurs empêche de remuer les parties affectées. — Quand les douleurs ont duré quelques heures, la partie enfle, avec rémission des douleurs, qui se portent ailleurs. — Frissonnemens continuels par tout le corps, à l'exception de la partie affectée, qui est toujours chaude. — Selles et urine normales. — Point de soif. — Pouls dur, petit, serré. — Langue chargée, blanche. — L'appétit n'est pas tout-à-fait supprimé, mais il n'y a point désir des alimens ordinaires. — Nul sommeil avant minuit, à cause d'une exacerbation qui survient le soir; le matin seulement, vers trois ou quatre

heures, rémission, puis un peu de sommeil. — Pâleur de la face. — Esprit tranquille.

Cet état de choses indiquait *Pulsatilla*, qui fut donnée le matin. Le lendemain, le malade dit qu'il avait éprouvé vers le soir un accroissement des douleurs, mais moindre que la veille, et moins prolongé, qu'il s'était endormi à onze heures, et qu'il avait dormi jusqu'à six heures. Les douleurs n'avaient point encore disparu, mais elles étaient très-diminuées, et elles permirent de quitter le lit. Le malade put reprendre ses travaux au bout de trois jours.

Ce n'est donc point assez pour l'homœopathe de savoir qu'il a sous les yeux un rhumatisme aigu. Il doit encore rechercher quel est ce rhumatisme, et en quoi il diffère de mille autres affections qui portent le même nom.

PHARMACODYNAMIQUE.

Pour accroître l'utilité de ce recueil, nous joindrons à chaque cahier les effets positifs de quelques uns des médicamens qui ne figurent encore dans aucune traduction. A cet égard nous ne suivrons pas l'usage de reproduire, dans des descriptions prolixes, les termes mêmes employés par les expérimentateurs. Nous nous sommes imposés la tâche pénible de dégager le principal des accessoires, comme aussi de rassembler les symptômes et faits pratiques disséminés dans une foule d'ouvrages, de gazettes, et d'offrir par là au lecteur un tableau aussi lucide que possible. Quant à l'ordre des symptômes, nous avons adopté celui dont Hahnemann a fait choix, parce que, bien qu'il ne soit pas le meilleur, la plupart des homœopathes y sont accoutumés. Plus tard nous essaierons d'en soumettre au jugement public un autre, qui sera fondé sur des principes physiologiques.

Nous allons donner l'histoire d'un des médicamens les plus actifs, les *cantharides*, et d'un autre qui n'est pas encore complétement connu, le *selenium*. Nous prions

ceux de nos confrères qui auraient occasion d'employer cette dernière substance, ou de la soumettre à de nouveaux essais sur l'homme en santé, de vouloir bien nous communiquer leurs remarques, dont nous nous empresserons de faire part au public.

CANTHARIDES.

Durée d'action, trois semaines. — *Antid.*, Camphre. — Dose usitée, X.

Tête. — Vertige au grand air et étourdissemens. — Embarras de la tête. — Pesanteur au front, céphalalgie tiraillante depuis l'occiput jusqu'au front. — Élancemens dans le pariétal et l'oreille. — Chaleur qui monte dans la tête. — Battemens, pression au front, au tempes, sur le vertex, qui se dissipe en marchant. — Il semble que quelqu'un tire une mèche de cheveux de bas en haut. — Hérissement des cheveux.

Yeux. — Tressaillement dans les paupières. — Rotation spasmodique des yeux. — Ardeur dans les yeux. — Trouble de la vue; les objets paraissent jaunes.

Oreilles. — Bourdonnemens et tintemens. — Émission d'une vapeur chaude.

Nez. — Gonflement inflammatoire du nez, qui se termine par desquamation.

Face. — Inflammation érysipélateuse à la joue. — Teint blême et malade. — Air d'effroi et de désespoir. — Chaleur soudaine au visage. — Sécheresse des lèvres.

Dents. — Douleurs tractives dans les dents, qui augmente en mangeant. — Suppuration des gencives.

Bouche. — Ardeur à la langue et au palais. — Inflammation et aphthes dans la bouche. — Sécheresse, suppuration de la langue. — Odeur de poix qui s'exhale de la bouche. — Une salive écumeuse et striée de sang est dardée dans la bouche.

Gorge. — Ardeur et grattement. — *Impossibilité d'avaler*, surtout les liquides, *mais sans douleur.*

Digestion. — Répugnance pour tous les alimens et boissons. — Goût acide et amer. — Régurgitation d'alimens à demi digérés, avec serrement de gorge la nuit. — Rapports chauds, comme dans le soda : les boissons rendent l'ardeur plus forte

encore. — Pression et sentiment de plénitude dans l'estomac, avec anxiété et agitation. — Ardeur dans l'estomac, *inflammation de l'estomac.*

Ventre. — Sensibilité à la pression. — Ardeur dans tout le canal intestinal. — Pincement à l'ombilic et dans les côtés du ventre. — Douleur et pression dans le côté droit du ventre, à la région hépatique. — Élancemens à la région rénale, qui semblent un composé de battemens et de tressaillemens. — Ballonnement du ventre par des vents. — Tranchées dans le bas-ventre. — Les douleurs abdominales s'accroissent jusqu'à un degré terrible, et ne peuvent être calmées que par la chaleur.

Selles. — Selles plus dures qu'à l'ordinaire, avec douleurs dans le rectum. — Diarrhée muqueuse verte, ou selles sanguinolentes (*effets alternans*).

Urine. — *Rétention d'urine.* — *Envie continuelle d'uriner, avec émission de quelques gouttes, au milieu des plus vives douleurs sécantes et brûlantes.* — Urine mêlée de sang et de mucus. — *Pissement de sang.* — Douleur sécante, avant, pendant et après la sortie de l'urine.

Organes génitaux. — Inflammation des parties génitales. — *Érections douloureuses, prolongées et fréquentes.* — Gonflement douloureux des testicules. — Règles paraissant plus tôt et plus abondantes qu'à l'ordinaire, avec douleurs pendant l'écoulement. — Gonflement du col de la matrice.

Organes respiratoires. — Coryza, avec excrétion d'abondantes mucosités visqueuses par le nez. — Constriction au larynx, qui gêne la respiration. — Enrouement et expectoration douloureuse d'une grande quantité de mucus visqueux. — Voix faible, chevrotante. — *Sentiment de faiblesse dans les organes respiratoires*, en parlant et en faisant de profondes inspirations. — Ardeur et élancemens çà et là dans la poitrine, avec des caillots de sang qui se montrent dans la bouche. — Traction à la région précordiale.

Dos. — Tiraillement dans les muscles des vertèbres du dos et du cou.

Membres. — Tiraillemens dans les membres supérieurs et inférieurs. — Tiraillement et térébration qui descendent des genoux dans les mollets et les pieds, et remontent jusque dans l'articulation coxo-fémorale.

Peau. — Ampoules pruriteuses et causant de l'ardeur quand on y touche, sur la peau. — Des douleurs tiraillantes surviennent dans les ulcères, et l'écoulement augmente.

Sensations générales.—Accablement, faiblesse. — Sensibilité. — Tremblement des mains tel qu'on ne peut rien tenir. — Tremblement des jambes. — Propension à se coucher.

Sommeil. — Grande somnolence l'après-midi. — La nuit, agitation, jecticulation et fréquens réveils.

Calorification. — Horripilations et frissons, avec chair de poule et pâleur de la face. — Sueur la nuit et vers le matin. — Fièvre dans la journée, qui ne consiste qu'en froid.

Moral. — Abattement. — Anxieté et agitation, qui obligent à se remuer sans cesse. — *Propension à pleurer, à se mettre en colère.* — Démence et fureur, avec hurlemens et tendance à frapper.

Signes caractéristiques. — *Ardeur comme si tout était à vif dans les cavités du corps.* — *Les symptômes se montrent surtout au côté droit, et diminuent en restant couché. Il en est beaucoup qui se renouvellent tous les sept jours.* Les douleurs ont le caractère lancinant, et procèdent de dehors en dedans.

Notes pratiques. — Les cantharides passent pour le plus puissant et le plus sûr préservatif de la *rage*, quand on les emploie à temps et convenablement. On donne la 15e dilution, à la dose d'une goutte par jour, tous les deux ou trois jours, en évitant tout médicament quelconque; on lave la plaie avec de l'eau tiède, et on la couvre de charpie; quand la cicatrice a repris sa couleur naturelle, tout danger est passé; si elle conserve une couleur bleuâtre et de la dureté, c'est une preuve que le principe rabiéique n'est point encore entièrement détruit.—Mais, la rage une fois déclarée, il faut choisir, suivant les circonstances, *Belladonna*, *Stramonium*, *Hyoscyamus* ou *Cantharides.* Rhazès et Jean de Damas sont les premiers qui aient employé ce moyen contre l'hydrophobie. Dans ces derniers temps il a été vanté par Rust, de Berlin, et par Axner, de Vienne, qui a dirigé pendant 30 années le traitement des animaux enragés. Heldreth rapporte un cas analogue.—Hartmann croit les cantharides utiles dans les espèces d'*hydropisie* qui dépendent d'un état spasmodique des organes sécrétoires de l'urine, et qui sont accompagnées de strangurie et de ténesme du col de la vessie, assez souvent

aussi de douleurs dans les membres et de coryza chronique. Hippocrate les employait dans l'*anasarque*, et, parmi les modernes, Hufeland s'en est servi dans l'anasarque qui succède à la fièvre scarlatine. — Les homœopathes y ont recours dans la *néphrite*, le *cystite*, la *gastrite* et l'*entérite*, dans les *gonorrhées* très-douloureuses, et dans les gonorrhées chroniques fort anciennes. Sylvius les employait déjà dans ce dernier cas. — Elles agissent d'une manière curative dans plusieurs espèces d'*ischurie* chronique, et dans toutes les surexcitations du col de la vessie; mais elles n'ont qu'un effet palliatif dans les paralysies et l'insensibilité de la vessie et de son sphincter, avec ou sans paralysie des membres inférieurs. — Elles rendent de grands serviees dans la *rétention d'urine* douloureuse et dans l'*hématurie*. — Un des plus grands allopathes de Paris a guéri homœopathiquement, avec leur secours, une *hépatite* chronique qui avait jusque-là résisté à tous les traitemens. — Hartmann dit les avoir employées plusieurs fois avec succès dans les *coxalgies* accompagnées d'affection des voies urinaires. — L'action des cantharides était connue dès la plus haute antiquité, et, pour prévenir tout abus, les lois défendaient de recourir à ce moyen. Cicéron nous apprend qu'il causa la mort du Romain Caïus Carbo.

SELENIUM.

Durée d'action, inconnue. — *Antid.*, inconnu. — *Dose usitée*, IV et VI.

Tête. — Grand oubli. — Céphalalgie toujours après-midi. — *Céphalalgie après avoir bu de la limonade, du vin et du thé.* — Céphalalgie frontale produite par la marche au soleil, ou par les odeurs fortes; elle survient par accès, jointe à l'anorexie, à la sensibilité du cuir chevelu et à l'abondance de l'urine. — Céphalalgie temporale. — Alopécie. — Pression à l'occiput.

Yeux. — Chute des sourcils. — Petites vésicules rondes dans les sourcils et au bord des paupières, pruriteuses et causant une sensation pressive, semblable à celle que produirait un grain de sable. — Douleurs profondes dans les orbites.

Oreilles. — Augmentation du cérumen. — Boutons derrière les oreilles.

Nez. — Prurit dans le nez.

Face. — La peau de la face est grasse. — Gerçures à la lèvre supérieure.

Dents. — Odontalgie, comme si la dent était creuse. — Térébration dans les dents molaires.

Langue. — Langue chargée, blanche, le matin.

Faim, soif. — Défaut d'appétit le matin. — Faim la nuit. — Répugnance pour tout ce qui est salé. — *Désir de boire de l'eau-de-vie.*

Ventre. — Gargouillemens dans le ventre. — *Après avoir mangé, fortes pulsations des artères dans l'abdomen* et aussi par tout le corps. — *En inspirant, douleurs dans les hypochondres* et la région rénale, qui sont sensibles au toucher. — Éruption miliaire rouge et pruriteuse à la région hépatique. — Douleur lancinante dans la rate, en marchant. — Tranchées, avec émission de vents.

Selles, urines.—Selles dures, difficiles, sur la fin muqueuses ou sanguinolentes.—Urine peu abondante, foncée en couleur, ou *rouge.*—Dépôt sablonneux, en gros grains, dans l'urine.

Org. génit. — Suintement de l'humeur prostatique, en allant à la selle et pendant le sommeil. — *Impuissance*, avec idées lascives. — Érections faibles. — Pollutions sans érection. — Éjaculation trop prompte pendant le coït. — Faiblesse et mauvaise humeur après l'acte vénérien. Les règles retardent de huit jours.

Org. respir. — Coryza tous les soirs, avec mucus nasal épais et jaune. — Voix enrouée en chantant. — Obligation de tussiculer souvent, avec crachement de petits flocons de sang, mêlés au mucus. — Le matin, faible toux. — Voix suspirieuse. — Gêne de la respiration, produite par des douleurs dans la poitrine, le côté et le dos. — Point de côté le matin et le soir.

Cou et *nuque.* — Tiraillement ou douleur quelconque dans le cou. — Douleur à la base de la langue. — Endolorissement des glandes du cou. — Raideur dans la nuque, qui empêche de tourner la tête.

Dos. — Le matin, brisure sans douleur dans le dos. — Petits boutons pruriteux au dos.

Membres supérieurs. — *Tiraillement dans les bras, la nuit.* —

Boutons pruriteux aux avant-bras, aux bras, aux poignets et aux doigts.

Membres inférieurs. — *Crampes dans les mollets et la plante des pieds.* — Boutons pruriteux cuisans entre les cuisses et le scrotum, et aux fesses. — Ulcération superficielle à la peau des jambes (*effet curatif*). — *Prurit autour des chevilles*, et le soir autour des pieds. — Ampoules aux orteils.

Peau. — Fourmillement sur divers points isolés. — *Les parties qu'on a écorchées en se grattant, suintent pendant long-temps.* — Chaleur brûlante sur différens points du corps, qui n'est sensible qu'à l'extérieur.

Sommeil. — Envie de dormir de très-bonne heure, le soir. — Fréquens réveils la nuit. — Le sommeil n'est profond que vers le matin. — Sursauts en s'endormant. — Sommeil léger. — *On s'éveille de très-bonne heure et toujours exactement à la même heure.*

Calorification. — *Disposition à suer en marchant et pendant la méridienne* (effet curatif). — Alternatives de chaleur et de froid.

Moral. — Inaptitude à tout travail d'esprit. — *Grande loquacité.*

Caract. génér. — *Impossibilité de supporter les courans d'air.* — — Amaigrissement. — Douleur dans les membres, comme après s'être refroidi. — Les symptômes augmentent en respirant du quinquina. — Propension extrême à se coucher et à dormir, ce qui ne fait qu'exaspérer les symptômes.

Notes pratiques. — Le sélénium n'est pas encore entièrement connu, mais il promet de devenir un remède précieux. C'est Héring qui l'a étudié le premier. Stapf le range parmi les antipsoriques, et croit lui trouver de l'analogie avec le soufre, dont on sait qu'il se rapproche aussi beaucoup sous le rapport de ses propriétés chimiques. DIDIER.

SUR LES EXPÉRIENCES HOMŒOPATHIQUES D'ANDRAL.

Des hommes dont la patrie s'honore occupent chez nous les sommités de la médecine. Placés à tête de grands hôpitaux, ils servent de modèle au praticien confiné dans les provinces, comme à celui dont la clientelle absorde tous les momens, à Paris. Leurs décisions sont presque toujours écoutées, car les hommes jugent rarement par eux-mêmes, et suivent en général le torrent. Nous savons l'influence qu'exercent la parole et les actes d'Andral. Or, Andral a tenté des expériences homœopathiques; mais il les a mal faites,

et, comme de raison, elles ont échoué. L'homœopathie doit-elle en porter la peine?

Nous demanderons d'abord à Andral quel guide il a pris dans ses essais, qui datent du mois de janvier, tandis que la traduction de la *Matière médicale* vient seulement de paraître. Le *mauvais livre* de Bigel ne peut servir à rien, et ce qui prouve qu'Andral n'a pas puisé aux sources, faute de connaître la langue allemande, c'est qu'il a fait une *fausse* application de *tous* les médicamens.

Pour ne pas encourir le reproche de *choisir* à dessein parmi les faits cités dans le *Bulletin général de thérapeutique*, nous prendrons les trois premiers médicamens, et les deux premiers faits qui se rapportent à chacun.

« *Aconit.* VIII. 1° gastrite ; *sympt. prédom.*, fièvre intense. *Effets :* 2 pul-
» sations de moins dans les 24 heures ; le lendemain, une variole se déclare.
» 2° Fièvre interm. quotid. ; *sympt. prédom.*, impulsion du cœur. *Effet nul.* »

1° Une gastrite a pour *symptômes locaux :* douleur à l'épigastre, augmentant par la pression, sensation de plénitude et comme d'une barre transversale, anorexie, nausées, vomissemens de mucus, de bile, de sang ; pour *symptômes de symptômes :* modification de la couleur de la langue, enduits divers de la langue, des lèvres, des dents, constipation, *fièvre plus ou moins intense*, céphalalgie frontale ou sus-orbitaire, affaiblissement musculaire, etc. Andral trouve-t-il cet *ensemble* de symptômes dans l'aconit? non ! Il a lu ou entendu dire que les homœopathes emploient surtout l'aconit (mais aussi la bryone, le mercure et le chanvre) dans les inflammations, et il a cru devoir traiter par ce médicament la gastrite, qui est une phlegmasie. C'est très-bien, mais ce n'est point homœopathique ; c'est *traiter* allopathiquement avec un moyen homœopathique, c'est faire une médecine bâtarde. L'homœopathe ne considère pas comme inflammation l'état fébrile, qui n'est d'ailleurs pour lui qu'un symptôme *isolé ;* or, c'est l'*ensemble* des symptômes d'une maladie qui *seul* dirige son choix. Les médicamens homœopathiques correspondans aux symptômes de la gastrite sont : *antimon.*, *bryon.*, *chamom.*, *coccul.*, *ipecac.*, *nux*, *pulsat.*, *rhus*, etc. L'état *individuel* du malade peut seul indiquer lequel d'entre eux produit les effets le plus analogues aux accidens du cas présent. L'homœopathe ne s'inquiète *jamais* de la *cause prochaine* ; mais il a *toujours* égard à la *cause occasionelle*. Si la gastrite dépend d'un coup ou d'une chute, il n'emploie aucun des moyens qui viennent d'être indiqués, mais l'arnica, *qui détermine, chez l'homme bien portant, des symptômes analogues à ceux d'une lésion mécanique.* Si elle a été produite par des corps gras, la pulsatille convient, pourvu que le malade offre le symptôme caractéristique de ce médicament, *l'absence de la soif*, et qu'il soit d'un *caractère facile, doux et phlegmatique.* Il faudrait recourir à la noix vomique, si le sujet était *ardent et emporté, ou malicieux et méchant*, s'il y avait *aversion prononcée pour le mouvement et le grand air, si les symptômes s'exaspéraient surtout le matin, au réveil*, si *le goût prédominant dans la bouche était acide*, si la gastrite était *chronique.* L'antimoine, la coque du

Levant, l'ipécacuanha, etc., ont tous des symptômes gastriques ; mais chacun doit être choisi en raison de la cause, du tempérament, du caractère, des circonstances particulières, etc. On ne peut pas dire à Andral ce qu'il aurait dû faire chez son malade, puisque la note n'indique qu'*un seul* symptôme, et l'*un des moins importans ;* mais ce qui précède suffit pour faire entrevoir à quoi l'insuccès doit être attribué. Désormais, quand on présentera des résultats d'expériences de ce genre, il faudra *décrire* les maladies, au lieu de les *nommer*, et déduire les motifs de la conduite qu'on aura tenue, car l'homœopathe ne se contente pas d'à peu près; ce n'est pas le *nom d'une maladie*, mais l'*individualité d'un malade,* qu'il traite, et il a le droit d'exiger que ceux qui s'érigent en juges de ses principes le mettent lui aussi en mesure de juger s'ils ont suivi la marche convenable. L'autorité des noms n'est rien pour lui, il veut des faits minutieusement décrits dans leurs plus minimes détails, et un compte-rendu fidèle du travail intellectuel qui a dû précéder l'action du médecin ; le résultat bon ou mauvais s'explique ensuite facilement. Mais avant de rejeter ce qu'ont vu tant d'yeux observateurs, tant d'intelligences qui ne sont pas détraquées, il faut que l'expérimentateur se mette assez à découvert, pour qu'on soit bien assuré qu'il n'a manqué à aucune des conditions voulues. — Quant à ce qui concerne la variole, a-t-on voulu dire qu'elle avait été provoquée par l'aconit ? ou bien serait-ce un aveu tacite qu'on s'est trompé dans le diagnostic, et qu'on a pris pour une gastrite les symptômes précurseurs de la variole, parce qu'on ne s'arrête pas toujours dans les hôpitaux à examiner la peau ?

2° Voici la liste des médicamens que l'homœopathie emploie dans les fièvres intermittentes : *antimon., arnic., caps., carb. veg., china, ipecac., natr. mur., nux, sabad., sepia, staphys., sulph.*, etc. Qu'Andral choisisse, mais fasse attention aux symptômes typiques propres à chacune de ces substances. Au reste, les fièvres intermittentes et la gale sont les points les plus difficiles en homœopathie, et c'est mal calculer que de les choisir quand on débute dans une carrière si épineuse.

« *Arnica* II. 1° tubercules pulmonaires; *sympt. prédom.*, violens étourdis-
» semens. *Effet nul.* 2° Congestion cérébrale; *sympt. prédom.*, forts étour-
» dissemens. *Effet.* Le malade dit avoir été soulagé immédiatement. »

On ne conçoit guère ce que de violens étourdissemens ont à faire avec des tubercules pulmonaires. Au reste, ceux-ci constituent une maladie chronique, contre laquelle on administre les antipsoriques. Andral n'a point lu ou il a oublié le *Traité des maladies chroniques.* En pareil cas, l'homœopathe emploie *kali, phosph., silic., stannum, calcarea, sulph.*, etc. A-t-on jamais guéri par là des tubercules pulmonaires ? cette affection est-elle curable d'une manière quelconque ? nous ne le croyons pas ? — Le soulagement énoncé dans le second cas ne prouve rien : à quoi en serait réduite une science qui s'appuierait sur de tels faits !

« *Belladonne* VIII. 1° Hémiplégie ; *sympt. prédom.*, trouble de la vue.
» *Effet nul.* 2° Bronchite ; *sympt. prédom.*, toux opiniâtre. *Effet nul.* »

L'homœopathe emploie dans les hémiplégies *coccul.*, *stront.*, *zinc.* On ne peut s'engager dans aucune discussion, car le seul mot d'*hémiplégie* ne fournit pas d'inductions suffisantes, et ici, comme dans tout le reste de la note, le *symptôme prédominant* énoncé est ridicule. Il est inconcevable qu'on donne pour symptômes prédominans, étourdissemens et vertige dans l'hydropéricarde, fréquence du pouls dans une arthritis aiguë, constipation dans une affection du cœur et de l'utérus. Ou la note entière est une plaisanterie, ou elle a été rédigée par quelque infirmier. Andral n'aurait pas dû permettre qu'on attachât son nom à une chose qu'il est impossible de qualifier.—Il était tout naturel que l'effet fût nul dans le second cas. La toux varie beaucoup; elle peut être sèche ou grasse, avoir lieu surtout la nuit, ou le matin seulement au réveil, être provoquée par l'action de manger, par les inspirations profondes, etc. : toutes ces particularités demandent qu'on les prenne en considération, après quoi le médecin choisit entre *bellad.*, *cina*, *droser.*, *hep. sulph.*, *conium*, *hyosc.*, *pulsat.*, *stann.*, etc., pourvu qu'il connaisse bien tous ces moyens. La belladonne convient surtout dans l'enfance, mais son action principale porte sur l'organe cutané et le système cérébral. Elle peut être d'une grande utilité dans la toux spasmodique, qui est sèche, et revient par quintes, avec afflux de sang vers la face et titillation dans la trachée-artère; mais elle la guérit très-rarement sans le secours d'un autre moyen, ou du moins sans qu'on la répète elle-même. Nous demanderons à Andral si la toux de son malade était de cette nature, et si, dans la caractéristique de la belladonne, il a eu égard à l'âge, à la constitution, au sexe.

Nous pourrions parcourir de même tous les médicamens qu'Andral a employés; mais à quoi bon ? pas un seul cas n'a été traité comme il aurait dû l'être, pas un seul médicament n'a été convenablement appliqué. Beaucoup de personnes s'imaginent que tout est dit quand on sait qu'en homœopathie *similia similibus curantur*. Andral ne peut pas être de ce nombre; il sait marcher avec le temps, il ne s'attelle pas en aveugle au char de la routine, et nous ne pouvons que nous féliciter de voir qu'il a la volonté d'examiner sérieusement la nouvelle doctrine. Mais il a besoin de secours qui lui manquent encore; quand il aura les notions que le temps et l'étude peuvent seuls procurer, il reconnaîtra que l'homœopathie n'est pas toute-puissante, qu'elle ne guérit pas toujours, mais qu'elle guérit des maladies inabordables à l'allopathie, qu'elle n'est qu'une branche de la thérapeutique, et que, parmi bien des défauts, elle renferme incontestablement de grandes vérités, susceptibles d'une féconde application. Nous ne prétendons pas la défendre en bloc; car nous savons trop que la plupart des opinions vraies sont escortées d'erreurs qui se placent à leur suite comme l'ombre à côté de la réalité; mais nous savons aussi qu'un raisonnement, s'il est bon, ne saurait devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Il faut distinguer dans l'homœopathie des faits et une théorie. Les faits ne sont ni *faux*, ni *dénaturés*, comme on l'a dit avec une inconcevable légèreté : ils sont *vrais*, *incontestables*, *démontrés* par l'intuition, par l'observation la plus scrupuleuse,

par des expériences mille et mille fois répétées sur tous les points de l'Europe; ils sont reconnus tels par les adversaires les plus éclairés de la nouvelle doctrine, Kopp, Hufeland, Jœrg. On n'objectera pas, nous l'espérons, que ces noms, si puissans en Allemagne, n'ont aucune portée chez nous; car ceux qui aiment à courber leur intelligence sous le joug de l'autorité, pourraient facilement rétorquer l'argument, et quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Mais le cas n'est plus le même pour la théorie, pour les inductions générales tirées de ces faits; là, suivant nous, l'homœopathie est très-vulnérable; tout esprit éclairé et muni des connaissances nécessaires a droit de la citer devant son tribunal. Le seul devoir qu'il ait à remplir est de ne point dénaturer la question, d'en saisir les termes, et de se placer dans des circonstances exactement semblables. Cette dernière condition surtout est de rigueur. Or, on ne s'y renferme pas quand on dit que le quinquina n'a pas le pouvoir de faire naître *la* fièvre intermittente chez celui qui en est exempt, parce que tel ou tel a pris du sulfate de quinine qui ne la lui a pas donnée. Celui-là raisonnerait de même qui, entendant dire qu'un homme s'est tué en tombant du haut d'une tour sur le pavé, nierait le fait parce qu'un autre homme n'aurait point péri en se précipitant d'un pont dans la rivière. D'ailleurs, l'école de Hahnemann ne connaît pas *la* fièvre intermittente, mais *des* fièvres intermittentes; elle ne prétend pas que le quinquina provoque *une* fièvre intermittente, mais elle dit seulement que les symptômes déterminés par lui ont un *caractère typique*, et elle a contesté la même propriété dans beaucoup d'autres substances encore.

L'homœopathie n'est pas uniquement une *médecine de globules*. Elle a bien une autre portée la doctrine qui classe tous les médicamens parmi les agens morbifiques, et rapporte la plupart des maladies chroniques et des lésions organiques à leur influence prolongée, qui consacre la nécessité d'étudier leur action sur l'homme sain, avant de les appliquer à l'homme malade, qui de leurs symptômes purs conclut à leur spécificité dans les cas morbides analogues, qui les emploie toujours seuls, en leur laissant presque toujours le temps d'épuiser leur action, qui signale l'action spéciale de chacun sur le caractère des individus, qui porte le diagnostic des maladies à un degré de perfection jusqu'alors inconnu, et qui a trouvé l'art de diriger le régime sans imposer les tourmens de privations souvent aussi cruelles que les maladies elles-mêmes. Voilà, entre beaucoup d'autres, quelques uns des points sur le terrain desquels l'homœopathie attend, non ses adversaires systématiques, mais ceux qui discutent pour s'éclairer, pour éclairer les autres.

Pour terminer, et ceci s'adresse au rédacteur du *Bulletin*, nous ignorons si le fait dont il parle est vrai ou non. Dans le premier cas, c'est à celui qu'il concerne à se défendre; dans le second, il prouve un charlatanisme éhonté. Mais que peut faire à la cause de l'homœopathie qu'un homme qui se dit homœopathe joue le rôle de charlatan? L'allopathe homme d'honneur est-il moins digne d'estime parce qu'on compte tant de charlatans parmi ceux qui partagent ses principes en médecine?

ÉTUDES HOMŒOPATHIQUES.

Première étude.

Lorsqu'il s'agit de dogmes religieux, la raison doit s'effacer; car la foi consiste à croire ce que l'entendement ne saurait concevoir. Dans les sciences, l'observation seule fait autorité. Un phénomène que plusieurs personnes ont vu se répéter à diverses reprises et dans des conditions presque semblables, porte le cachet de l'expérience, qui n'est cependant point encore celui de la certitude, car il n'y a de certain que les démonstrations mathématiques, et toute autre prétendue certitude n'est qu'une extrême probabilité.

L'intuition ne suffit point a l'homme. Nous ne pouvons pas résoudre le grand problème de la cause prochaine, du pourquoi; mais nous devons rapprocher les uns des autres les phénomènes analogues, qui ont pour nous le caractère de lois; et l'analogie que nous apercevons entre ce qu'il ne nous est pas permis d'expliquer et un fait érigé en loi, dont l'intuition a été la source, nous l'appelons *explication*. La loi de la gravitation newtonienne n'explique point la nature ou le pourquoi des choses, mais elle fait très-bien concevoir tous les phénomènes qui ont de l'analogie avec elle.

Hahnemann a trouvé le premier la grande loi de la thérapeutique, *similia similibus*, dont l'expérience confirme l'exactitude. Mais il ne s'en est pas contenté; il a voulu donner toute la latitude imaginable à cette loi, et y rattacher logiquement tous les phénomènes de la vie malade. Il a entrepris une tâche à laquelle chaque homme se sent poussé par un instinct secret, celle d'assigner le rapport qui existe entre cause et effet. Jusqu'à présent il n'a pu y réussir: lui-même le sent très-bien, et c'est ce qui explique pourquoi chaque édition de l'Organon offre de nouveaux changemens. La loi qu'il a découverte subsistera; mais la théorie porte en elle-même le germe de sa ruine, car elle est

entachée de contradiction. L'Organon ne conservera d'importance que comme monument historique, mais le nom de son auteur appartient à l'immortalité.

On a voulu contester à Hahnemann le mérite de sa découverte. Toutes les grandes inventions ont eu le même sort. Avant Harvey, quelques anatomistes connaissaient une partie de la circulation; avant Colomb, on soupçonnait l'existence d'un monde lointain. Le génie de Hahnemann a su tirer parti d'une vérité à laquelle personne n'avait fait attention; il a découvert un nouveau monde en médecine.

A une première lecture de l'Organon, on est stupéfait de la hardiesse et de l'originalité du contenu. Les crédules enthousiastes prennent tout pour argent comptant, et, nouveaux puritains en médecine, jurent par chaque mot de la bible homœopathique. Il est des esprits habiles qui savent soutenir jusqu'à des absurdités, et au premier abord on croit avoir été convaincu par eux; mais un peu de réflexion fait rejeter toutes les chimères dans le néant. L'enthousiasme a beau se soulever, il vient échouer aux pieds de la froide et calme raison.

Quiconque réfléchit est frappé des nombreuses contradictions de l'Organon; chacun se flatte d'avoir été le seul à les remarquer, et jette un regard de dédain sur des confrères qui lui semblent avoir l'esprit bien faible; car comment concevoir qu'on puisse être homœopathe quand on aperçoit de pareils défauts !

En saluant la découverte de Hahnemann du titre de *la plus grande du siècle*, nous ne sommes pas tenus de nous porter champions des inexactitudes qui ont pu lui échapper. Notre manière de procéder est tout autre. Nous disons franchement et hautement : ici, là, nous croyons voir des lacunes; mais en cet endroit, en cet autre, et là encore, quelle brillante lumière ! Son éclat éblouit le faible, et s'il nous reprochait d'apercevoir des taches qui lui échappent, nous répondrions : une vie d'homme ne suffirait pas pour terminer toutes les expériences nécessaires, ni même seu-

lement pour les voir exécuter, et celui qui n'aurait rendu au genre humain que la millième partie des services dont nous sommes redevables à Hahnemann, se serait déjà acquis par là des droits éternels à notre reconnaissance.

Lorsqu'on parcourt l'Organon, on est frappé du passage suivant : « La somme des symptômes est le seul côté de la maladie qui soit accessible au médecin, le seul dont il puisse acquérir la notion intuitive, et la *principale* chose qu'il ait besoin de connaître pour guérir.» (§ 6, 4e édit.) Prise isolément, cette proposition est fausse : elle ne devient vraie qu'en la rapprochant d'une autre qui la suit (§ 7) : «Quand il s'agit d'opérer une guérison, le médecin *s'aide* de tout ce qu'il peut découvrir, soit par rapport aux causes occasionelles probables de la maladie aiguë, soit à l'égard des principales phases de la maladie chronique, qui lui permettent d'en trouver la cause fondamentale, généralement due à un miasme chronique (1). »

C'est là-dessus que se fondent ordinairement les adversaires de l'homœopathie; mais le reproche fait à cette branche de la thérapeutique, d'être une médecine symptomatique et palliative, porte à faux, et n'a aucun fondement. Hahnemann le repousse avec force. Partout il blâme énergiquement toute méthode qui tend à faire disparaître des symptômes isolés, et sous ce rapport, rien n'est plus explicite que ce qu'il dit dans la note au § 10 (p. 117) : « Ne sachant souvent à quel expédient recourir, on a de tout temps cherché, dans les maladies, à combattre et à supprimer un seul des divers symptômes qu'elles font naître. Cette méthode, qui est connue sous le nom de médecine symptomatique, a excité avec raison le mépris général, non seulement parce qu'on n'y gagne rien, mais encore parce qu'il en résulte beaucoup d'inconvéniens. Un seul des sym-

(1) Je ne m'occuperai point ici de la psore et de la théorie des miasmes. Qu'on ne m'accuse donc pas d'avoir omis les contradictions qui existent entre le paragraphe précédent et des passages nombreux du *Traité des maladies chroniques*.

ptômes présens n'est pas plus la maladie elle-même, qu'une seule jambe ne constitue l'homme entier. »

La thérapeutique homœopathique élève au premier rang des indications l'éloignement de la cause occasionelle. La déclaration de Hahnemann est formelle à cet égard (note au § 9, p. 116) : « Il va sans dire que tout médecin intelligent commence par écarter la cause occasionelle ; par là quelquefois les symptômes s'effacent d'eux-mêmes. Ainsi on doit extraire de la cornée le corps étranger qui détermine l'ophthalmie, enlever et réappliquer mieux l'appareil trop serré qui menace un membre de gangrène, mettre à nu et lier l'artère dont la plaie donne lieu à une hémorrhagie inquiétante, broyer la pierre dans la vessie, etc. »

Hahnemann prend également en considération le caractère épidémique et endémique des maladies. En parlant du quinquina, il dit (*Mat. méd.*, III, 387) : « Le quinquina ne guérit d'une manière durable une fièvre intermittente des marais dont les symptômes coïncident avec les siens, que quand le malade peut changer d'atmosphère pendant le traitement et jusqu'au retour complet de ses forces. » A l'occasion de la douce-amère, il s'exprime ainsi (*Ibid.*, II, 243) : « On la trouvera spécifique aussi dans quelques fièvres épidémiques, de même que dans diverses maladies aiguës provenant d'un refroidissement. » Dans l'article du sumac vénéneux (*Ibid.*, III, 468), on remarque le passage suivant : « Aussi, d'après les symptômes de ces deux médicamens (Bryone et Rhus), pourrait-on apprécier comment chacun d'eux a pu, selon les cas, être le meilleur de tous les moyens homœopathiques durant la cruelle épidémie qui, dans l'été de 1813, ravagea les contrées où la guerre avait plus particulièrement établi son théâtre. »

Hahnemann a égard au genre de vie. Il dit, à l'occasion de la noix vomique (*Ibid.*, II, 123) : « Parmi les maladies contre lesquelles la noix vomique déploie de l'efficacité, on distingue celles qui naissent de l'abus du café et du vin, surtout chez les personnes accoutumées à une vie sédentaire,

ainsi que celles qui proviennent de travaux littéraires prolongés. »

Eu égard au caractère, il s'exprime de la manière suivante dans l'article de la fève Saint-Ignace (*Ibid.*, II, 379) : « Elle est un remède capital dans les cas d'accidens provoqués par des offenses....., en un mot chez les personnes qui ont l'habitude de se tourmenter continuellement du souvenir rongeant des offenses qu'elles ont reçues, et par conséquent aussi dans les états morbides qui doivent leur origine à cette cause. »

Une fois pour toutes donc, le reproche si souvent adressé à la thérapeutique homœopathique par ceux qui ne la connaissent point, d'agir d'une manière purement palliative et symptomatique, n'est fondé sur rien absolument. Cent passages des écrits de Hahnemann s'élèvent contre, et le suivant surtout ne laisse pas le moindre doute à cet égard (Organon, p. 115) : « Dans toutes les recherches on doit prendre en considération l'état apparent de la constitution physique du malade, la tournure de son caractère et de son esprit, ses occupations, son genre de vie, ses habitudes, ses relations sociales, son âge, son sexe, etc. »

S'il est un reproche qu'on puisse faire à Hahnemann, ce n'est point de ne pas savoir, mais de ne pas vouloir savoir et d'être trop passionné. Il nous donne en effet la preuve la plus frappante des excès qu'engendre la passion. La haine pour l'ancienne école et ses nombreuses erreurs le pousse à déclamer avec véhémence contre elle, à prétendre qu'on peut se passer de tout ce qu'elle enseigne, et son zèle aveugle l'entraîne à se mettre en contradiction avec lui-même.

Après avoir dit (§ 6) que les symptômes sont *la principale chose*, et ajouté (§ 7) qu'on *s'aide* d'autres circonstances, par exemple de la cause occasionelle, etc., il soutient tout à coup (p. 117) que « l'ensemble des symptômes, cette image réfléchie au dehors de l'essence intime du mal, doit être *la principale ou la seule chose* par laquelle celui-ci puisse donner à connaître les médicamens dont il

a besoin ». En supposant, ce qui reste encore à démontrer, que les symptômes soient le principal et les autres circonstances l'accessoire, s'ensuit-il de là que *la principale chose* soit la *seule chose*? Cette contradiction se trouve reproduite dans le § 13 : car, en accordant même la première moitié du paragraphe : « de cette vérité incontestable que, hors de l'ensemble des symptômes, il n'y a rien à trouver dans les maladies par quoi elles soient susceptibles d'exprimer la nature des secours qui leur sont nécessaires », la seconde, « il ne peut point y avoir d'autre indication du remède à choisir que *la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel* », est fausse et contraire à la logique; et d'ailleurs Hahnemann a dit (§ 7) que, « quand il s'agit d'opérer une guérison, le médecin s'aide de tout ce qu'il peut découvrir ».

Dans la cinquième édition, le § 17 a disparu, ainsi que la phrase imprimée plus haut en caractères italiques. Mais le § 5 commence tout à coup (p. 112) par ces mots : « Lorsqu'il s'agit d'effectuer une guérison, le médecin s'aide de tout ce qu'il peut apprendre par rapport à la cause, etc. » Ainsi la chose principale n'a point encore été exposée, que déjà on nous parle des accessoires! Dans le § 7 (p. 14), il est dit qu'en l'absence d'une cause occasionelle manifeste, tout en ayant égard à la présence possible d'un miasme et aux circonstances accessoires, les symptômes seuls doivent servir de guide dans le choix des moyens propres à guérir, et que l'ensemble des symptômes est *la principale ou la seule chose* qui détermine le choix du remède. Quant au § 13, il est devenu § 18, sans changemens.

Ces divers paragraphes ont déjà été attaqués bien des fois. Pourquoi donc Hahnemann balance-t-il à dire ouvertement que les symptômes seuls ne suffisent point? En quoi cette déclaration pourrait-elle porter atteinte à sa réputation, à son savoir, aux droits qu'il a acquis? Ses élèves dispersés sur le globe perdraient-ils de leur vénération pour lui, et ceux qui doivent la santé à l'application de sa

grande loi en seraient-ils moins reconnaissans? Une question de fait est devenue pa rlà une dispute de mots, et nous rappelons à Hahnemann ses propres paroles : *Rex est qui animum regit.*

Qui pourrait donner tort à Hahnemann, quand il dit (§ 5, p. 113) : « L'essence du changement intérieur et invisible est en elle-même insaisissable, et nous n'avons pour la reconnaître aucun moyen qui nous mette à l'abri des illusions » ? La chose est triste, mais vraie. Est-ce néanmoins pour nous un motif de renoncer à toute recherche scientifique? Si l'essence intime des maladies est insaisissable, ne pouvons-nous pas au moins en reconnaître les lois? Quand Hahnemann dit (§ 76, p. 189, 4e édit. ; § 83, p. 180, 5e édit.) que l'examen d'un cas particulier de maladie, ayant pour but de le présenter sous les conditions formelles de l'individualité, ne demande de la part du médecin qu'un esprit sans prévention, des sens parfaits, de l'attention en observant, et de la fidélité en traçant l'image de la maladie, il ne se montre pas assez exigeant. Ces qualités ne suffisent pas; pour mériter le titre de bon homœopathe, il faut avoir approfondi l'anatomie, la physiologie et la pathologie. Ce n'est pas assez de l'ensemble des symptômes, comme seule indication du moyen à choisir d'après l'inébranlable principe *similia similibus.* Si, pour bien traiter homœopathiquement, il ne fallait que comparer des symptômes avec des symptômes, la nouvelle doctrine serait le tombeau de la médecine : un portefaix ou un infirmier pourraît rivaliser avec le médecin le plus instruit. Mais, grâce au ciel, il n'en est point ainsi; l'homme qui pense ne saurait se rabaisser au rôle d'une machine à comparaisons.

Quoique la physiologie et l'anatomie pathologique nous transportent souvent sur le terrain mouvant des hypothèses, quoique, comme l'a dit Bichat, la physiologie et l'anatomie n'aient pas tiré un grand secours du microscope, parce qu'en regardant dans l'obscurité chacun voit à sa manière, cependant l'étude scrupuleuse et critique des faits physio-

logiques simples et bien constatés, et leur comparaison les uns avec les autres, conduisent aux plus féconds résultats. Comme la vraie physiologie ne peut être déduite que de recherches portant à la fois sur la santé et sur la maladie, et trouve son plus ferme appui dans les observations pathologiques, de même aussi la pathologie ne saurait se passer d'une base physiologique. Si nous ne prenons pas l'étiologie, la physiologie et la pathologie pour guides dans le choix des moyens curatifs, nous restons à hésiter entre plusieurs substances, dont chacune semble convenir, et nous sommes réduits à compter aveuglément sur le hasard, parce qu'il arrive quelquefois que des affections différentes se dessinent par des groupes de symptômes entièrement semblables.

Lorsqu'on fait choix d'un médicament, le point essentiel est de reconnaître les symptômes prédominans et caractéristiques. Au § 147 (p. 27) Hahnemann dit : « Il faut surtout et presque exclusivement faire attention aux symptômes frappans, extraordinaires et particuliers... Au contraire, les symptômes plus généraux et plus vagues, comme le manque d'appétit, le mal de tête, l'accablement, le sommeil agité, le malaise, etc., méritent peu d'attention, parce que presque toutes les maladies et presque tous les médicamens produisent quelque chose d'aussi général. » Comment mettre ce précepte en pratique, si l'on n'a point une connaissance exacte de la maladie, de sa marche, de ses symptômes essentiels et de ses symptômes accidentels? Personne encore n'a mis tant de soin à recueillir tous les phénomènes morbides que Hahnemann, qui fait consister l'art du diagnostic à prendre en considération, dans chaque cas individuel, les plus légères nuances des symptômes relatives aux époques de la journée, au mouvement, au repos, etc. Mais cet art ne saurait, sans devenir pédantesque, attacher d'importance à de pures éventualités, et le talent d'apprécier tous les symptômes à leur juste valeur ne peut s'acquérir d'une manière mécanique. Il suppose des connaissances profondes en pathologie, et il n'y a qu'un

bon médecin, dont l'éducation a été bien faite dans l'ancienne école, qui doive espérer d'heureux résultats de l'emploi de la thérapeutique homœopathique.

Comme dans le diagnostic, de même dans la matière médicale, la signification des symptômes ne dépend point de leur nombre. La correspondance entre les particularités caractéristiques d'un médicament et les traits caractéristiques de la maladie, ainsi que les circonstances spéciales dans lesquelles se trouve le malade, est le seul fil qui puisse nous guider dans le labyrinthe des effets médicamenteux, et l'on ne trouve pas toujours aisément ce fil. L'immense forêt vierge des symptômes, telle que Hahnemann l'a plantée, est à faire reculer d'effroi. On y rencontre une foule d'arbres et d'arbrisseaux utiles, mais aussi beaucoup de broussailles arides et de plantes parasites qui déparent les plus belles tiges. Pour que tout ne périsse pas, il faut élaguer hardiment le bois; enlevons les épines inutiles, et les troncs, vivifiés par une séve vigoureuse, n'en feront qu'une impression plus agréable sur nos yeux. Quand on ouvre la Matière médicale de Hahnemann avant d'avoir été témoin de cures qui disposent en faveur de l'homœopathie, on jette le livre avec humeur, et l'on ne veut plus entendre parler de la nouvelle doctrine. C'est un chaos dont on ne peut sortir, et l'on croit apercevoir dans chaque médicament les symptômes de toutes les maladies. Plusieurs homœopathes ont cherché et d'autres travaillent encore assidument à faire ressortir ce qu'il y a de caractéristique dans chaque substance. Il est impossible de se reconnaître au milieu de cette mer de symptômes, sans avoir quelques points arrêtés qui servent de fanaux. Hahnemann lui-même a donné les caractères de quelques médicamens, et on ne peut que regretter qu'il n'ait pas fait de même pour tous; car il ne se retrouvera pas de long-temps un homme qui l'égale sous le rapport du talent d'observer, et qui puisse accomplir cette tâche pénible avec autant de succès que lui. Nous citerons pour exemple ce qu'il dit de

la pomme épineuse (*Mat. méd.*, III, 283) : « L'effet primitif de la pomme épineuse est aussi d'accroître la mobilité des muscles soumis à la volonté et de supprimer toutes les sécrétions et excrétions, état dont le contraire survient pendant l'effet secondaire, c'est-à-dire qui se trouve alors remplacé par la paralysie des muscles et la surabondance des sécrétions et excrétions. Par la même raison, quand on la fait prendre à doses convenables, elle calme quelques mouvemens musculaires spasmodiques, et rétablit les évacuations supprimées, dans plusieurs cas où prédomine l'absence de toute douleur. » Cette remarque ne nous éclaire-t-elle pas plus sur l'action propre de la pomme épineuse que ne le font des pages entières de la matière médicale, où la même chose se trouve souvent reproduite jusqu'à vingt fois sous des expressions différentes? Certains médicamens produisent des groupes analogues de symptômes chez l'homme en santé; mais le siége des symptômes et le trouble de certaines fonctions indiquent quels sont les organes qui ont subi un changement morbide, et ces groupes de symptômes médicamenteux, opposés à d'autres groupes de symptômes morbides naturels, les guérissent *d'une manière spécifique*, d'après le principe *similia similibus*. Il y a des substances qui, chez les sujets bien portans, exercent une action spéciale sur la gorge, comme le foie de soufre et l'éponge brûlée, et d'autres dont l'influence se porte particulièrement sur la peau, comme le soufre, le graphite, le sumac vénéneux. Aussi l'homœopathie a-t-elle spécialement égard à ces effets spécifiques lorsqu'elle traite les affections de ces parties. *Il n'y a point de spécifique absolu*, et c'est ce qui fait que la thérapeutique homœopathique n'use pas du même moyen dans tous les cas. Elle n'imite pas la médecine ordinaire qui, par exemple, emploie indistinctement le quinquina dans toutes les fièvres intermittentes, et l'iode dans tous les engorgemens glandulaires. Elle n'applique jamais que le spécifique approprié à chaque cas individuel, et le cherche d'après la loi *similia similibus*. Si jusqu'à présent la médecine ordi-

naire a tiré tant d'avantage des spécifiques, tels que le quinquina, le mercure, etc., elle ignorait pourquoi ces moyens étaient utiles; elle agissait d'une manière purement empirique, et concluait *post hoc, ergo propter hoc*. Le reproche e routine aveugle qu'elle adresse à l'homœopathie, retombe de tout son poids sur elle. Hahnemann a trouvé l'explication du fait; il prouve l'effet *à priori*, et c'est là le point brillant de sa thérapeutique. Les infatigables efforts d'une foule de médecins distingués ont porté l'anatomie, la physiologie et la pathologie à un haut degré de perfection; mais la matière médicale et la thérapeutique ne sont encore qu'un champ en pleine jachère. Bien peu de faits avérés ont échappé au continuel naufrage dont la médecine est assaillie depuis tant de siècles. La naissante thérapeutique homœopathique a déjà fait beaucoup : que ne doit-on pas attendre du temps qui la développera et la perfectionnera? Une nouvelle aurore commence pour l'art de guérir; le génie de Hahnemann ouvre de nouvelles voies pour débarrasser le genre humain d'une innombrable foule de maux, et les médecins français, nous l'espérons, ne tarderont pas à s'armer du flambeau avec lequel ils doivent éclairer leur siècle. ÉRYTHRUS.

IDÉES SUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE;

Par le docteur RUMMEL.

Un médecin qui se livre à l'observation et au traitement des maladies n'a ni le temps ni la vocation nécessaires pour écrire une histoire de la médecine. Tel n'a pas été non plus mon but; nous avons, en ce genre, des ouvrages savans et célèbres, auxquels je laisse volontiers leur renommée. Il me suffit d'émettre quelques pensées qui me sont venues à l'esprit, non en lisant ces livres, mais en étudiant l'histoire même de l'art, et de présenter un tableau sommaire des principaux moyens qu'on a mis en usage pour aller à la recherche de la vérité. Des juges compétens décideront s'il y aurait un jour avantage à développer ces idées : je

serai satisfait si elles contribuent à faire envisager l'homœopathie sous son véritable point de vue, et à montrer pourquoi tant d'autres routes ont été battues avant celle qui devait conduire à de si importantes découvertes. Il fallait plus d'une transition pour que la médecine pût secouer les chaînes de la théologie et de la métaphysique, et s'élever au rang d'une science positive, qu'elle ne perdra désormais qu'en consentant à faire des pas rétrogrades. Alors même qu'elle fut arrivée là, elle dut se porter dans plusieurs directions différentes, et chercher à connaître d'une part les lois de l'organisme, de l'autre les forces de la nature qui nous entoure. Cette scission était difficile à éviter, et les inconvéniens s'en font encore sentir aujourd'hui. Mais le sentiment de ce qu'il importe de savoir nous tiendra désormais dans un juste milieu, où quiconque aime la vérité doit persévérer, malgré tous les sarcasmes, s'il veut atteindre promptement au but.

L'histoire pourrait nous préserver à l'avenir de quelques nouveaux écarts. Le fait-elle ? On ne cesse de répéter que l'histoire est l'institutrice du genre humain, et chaque jour nous voyons se reproduire les folies que nos ancêtres ont commises. Le proverbe ne serait juste que si l'histoire était vraie; mais elle ne l'est point, et ne le sera peut-être jamais entièrement. Elle n'est qu'un reflet de notre propre manière d'envisager ce qui eut lieu jadis; elle est donc toujours individuelle, et n'offre que l'expression de l'esprit qui la retrace. L'homme monarchique a une autre histoire que le patriote. De même que les pensées et les espérances portent le cachet de l'individualité, de même aussi l'histoire doit ses couleurs aux sentimens particuliers de l'écrivain, qui nous raconte le passé, non tel qu'il est arrivé, mais tel qu'il se peint dans son esprit. L'historien n'écrit presque jamais que sa propre biographie. Puissent les lignes suivantes ne pas s'être ressenties de cette influence.

L'esprit humain n'a pas procédé de même dans tous les temps pour perfectionner ses connaissances et accroître son savoir. On distingue aisément trois méthodes qu'il a suivies, la théologique, la métaphysique, et la physique ou positive. Afin qu'on ne m'interprète pas mal, j'exprimerai cette proposition en d'autres termes. L'homme attribue d'abord à des forces surnaturelles les phénomènes qui se passent autour de lui; plus tard, il dépouille bien ces forces du caractère divin ou démoniaque, mais il continue à les

considérer comme des choses inhérentes au corps, et dont il essaie d'approfondir la nature, jusqu'à ce qu'enfin, reconnaissant les limites de ses facultés, il se contente de rechercher les lois des phénomènes.

Au premier abord on est frappé de ce que ces trois méthodes se sont constamment succédé suivant le même ordre dans toutes les branches du savoir; mais un examen plus approfondi dissipe notre surprise, et nous fait voir qu'il faut chercher la cause du fait dans une nécessité naturelle. L'individu dont les connaissances acquièrent un certain développement, doit, comme le genre humain, passer tour à tour par ces trois degrés; il quitte la méthode théologique pour la métaphysique, et celle-ci pour la physique; en un mot, il est d'abord superstitieux, puis enthousiaste, avant de procéder avec circonspection à la recherche de la vérité.

Les conditions de cette succession sont déjà dans notre organisation; mais elles se trouvent bien plus encore dans les circonstances extérieures qui favorisent ou arrêtent notre développement. Tout ce qui fixe l'attention de la jeunesse, lui paraît animé et semblable à elle, quoique plus puissamment organisé, parce qu'elle ne soupçonne point encore de différence entre elle et le monde extérieur, parce qu'elle prête à ce qui l'entoure le mode d'activité qui lui appartient à elle-même; car l'imagination se développe toujours avant l'esprit d'observation. D'ailleurs l'expérience est la plus lente de toutes les manières d'acquérir l'instruction, et elle ne peut rien produire qu'autant qu'elle agit sur un certain fonds de connaissances. Cette voie ne convenait donc point à la jeunesse du genre humain, qui avait besoin d'un certain point de vue général pour traduire ses intuitions en expériences. Ainsi, des observations liées entre elles étant impossibles en l'absence d'une théorie quelconque, il fallait avant tout se faire une théorie, dût-elle même être fausse. Or cette première théorie fut théologique, parce qu'ainsi elle s'accommodait mieux à une intelligence sans maturité.

Les conditions extérieures de la réflexion manquaient également à une époque où toutes les fonctions se trouvaient encore réunies dans une même personne, où il fallait être à la fois nourrisseur, protecteur et juge, où la satisfaction des besoins naturels exigeait trop de temps pour qu'on en pût consacrer beaucoup à celle des

besoins intellectuels, où l'on ne connaissait pas la division du travail; ce puisssant levier d'organisation sociale, enfin où la société elle-même était encore à créer. A une telle époque, l'autorité théologique convenait mieux qu'aucune autre, d'autant plus qu'elle était alors la seule qui pût mettre en avant un principe suprême, avec lequel elle terrassait les doutes d'une intelligence avide de savoir, et ralliait les esprits disposés à s'écarter les uns des autres. C'est ainsi que les plus anciens prêtres furent souverains, instituteurs et médecins de leur peuple.

Ce qui vient d'être dit de la marche que suit le développement du savoir humain en général, s'applique aussi à la médecine. Les trois méthodes d'investigation s'y sont également succédé dans le même ordre. On pourrait appeler *antiquité* l'ancienne époque, celle où le point de vue théologique dominait en médecine, et *moyen-âge*, celle qui vient immédiatement après. Tous les signes du moyen-âge se trouvent en effet exprimés dans cette portion de l'histoire de la médecine: confusion de la théorie et de la pratique, et tendance à expliquer la nature par des spéculations métaphysiques, caractères qui ont nui au développement de l'art pendant des siècles entiers. A cette sombre époque succédèrent, mais assez tard, les *temps modernes*, dans lesquels la méthode physique entra enfin en jouissance de ses droits. Détracter davantage le moyen-âge, ce serait méconnaître les lois de la nature, et oublier que, sans cette transition, les temps modernes n'auraient pu arriver. Mais ce que nous devons déplorer hautement, c'est que la médecine se soit détachée des chaînes de la métaphysique bien après les autres branches de l'histoire naturelle, et qu'à une foule d'égards, elle soit encore aujourd'hui aux prises avec ce géant. Il y avait long-temps déjà que l'astrologie avait fait place à l'astronomie, que la chimie s'était élevée sur le tombeau de l'alchimie, et la médecine ne songeait point encore à briser ses fers rouillés; mais son réveil tardif ne doit pas nous surprendre, car il est plus facile de lire les lois éternelles de l'univers dans le ciel étoilé, ou de découvrir les affinités et inimitiés simples dans la nature inorganique, que d'apercevoir les vibrations légères de la fibre organisée et le jeu de la pensée. Ce qui reste toujours vrai, c'est que la science qui a fait le plus de progrès, tire les autres à sa suite, et que celles-ci ne peuvent la contraindre à rétrograder.

Appliquons maintenant ces idées à l'histoire du développement de la médecine.

L'ancienne médecine, à laquelle l'urgence du besoin poussait l'homme encore grossier, était partout théologique ou démoniaque. Les maladies passaient pour les effets de la colère d'esprits qu'il fallait conjurer. Aussi avait-on recours contre elles aux prières, aux sacrifices, aux vœux, et les prêtres étaient-ils médecins aussi en leur qualité d'intercesseurs entre la divinité irritée et le pécheur. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point l'intérêt de la caste sacerdotale concourut à consolider et prolonger cette erreur; peut-être serait-il difficile de le déterminer, la nature prodiguant souvent, pour remplir ses vues, les moyens infinis qu'elle tient en réserve et jusqu'aux vices mêmes de l'homme, dont il est rare d'ailleurs que l'égoïsme laisse échapper un événement sans en tirer parti dans son intérêt particulier. La maladie était donc la suite du péché, opinion plus excusable chez les nations de ces temps éloignés, que chez le mystique professeur de Léipzick qui attribue l'aliénation mentale au péché originel.

Comme les habitans de la Sibérie ont leurs schamans, de même tous les peuples grossiers avaient leurs magiciens, qui étaient prêtres ou médecins. Nous ne connaissons presque pas l'état de la médecine primitive dans l'Inde, ce berceau du genre humain; mais comme la civilisation y est demeurée presque entièrement stationnaire, on peut présumer que les anciens Hindous, comme ceux d'aujourd'hui, avaient leurs brahmes et leurs samanéens, et que chez eux Ahriman, le génie du mal, était la cause des maladies. Nous en savons déjà davantage des anciens Égyptiens, qui emprisonnaient la société entière dans des castes; chez eux la médecine se trouvait entre les mains des prêtres; le savoir était héréditaire, le traitement des maladies soumis à des règles tracées d'avance, et par conséquent la science stationnaire. Osiris, Isis, Thaut, Anubis, Sérapis et le dieu métis de l'Égypte et de la Grèce, Hermès, étaient les divinités médicales. Nous devons en dire autant de la médecine des Hébreux; les lévites, les prophètes étaient leurs médecins; la colère de leur dieu national, Jehovah, faisait naître les maladies, qui guérissaient par des sacrifices expiatoires. Qui n'admire ici la sagacité de Bacon, comparant les idées théologiques à des vierges devenues stériles!

L'Égyptien était sérieux et laborieux ; le Grec aimait la gaîté, les plaisanteries et les arts. Ce qui était théorie sur les bords du Nil, devint pratique en Grèce. Les médecins grecs étaient prêtres aussi, mais en même temps poètes, chanteurs et héros. Orphée, Mélampe, Musée, Péan, Apollon, Diane, Ilithye, Chiron, Esculape, Hercule, reçurent les honneurs divins ; ils furent médecins et divinités médicales. La médecine conserva donc également le caractère théologique chez les Grecs ; on soumettait les malades, dans les temples, à des cérémonies religieuses et à des fumigations ; on sacrifiait aux dieux, on interprétait les songes des malades, on les amusait par des jongleries. Ceux qui guérissaient consacraient des tables votives, indiquant les signes des maladies et les remèdes qui avaient rétabli la santé. Ces moyens furent, avec une foule de pratiques superstitieuses, les premières traces de la vraie médecine, que conserva et développa la famille des Asclépiades.

Je serais entraîné trop loin si je voulais suivre les vestiges de la médecine primitive chez tous les peuples. Le résultat serait à peu près le même partout, et n'offrirait au plus que des nuances insignifiantes. C'est pourquoi je passe de suite à l'époque de l'histoire où les recherches métaphysiques détruisirent la foi aveugle, mais enlacèrent l'humanité d'un nouveau charme d'autant plus séduisant qu'il était nouveau et que l'esprit humain, plein de sa hardiesse, ivre de sa victoire sur les dieux qu'il venait de renverser, méconnaissait les bornes de sa nature. Nous devons dire cependant qu'au milieu de nombreuses oscillations en avant et en arrière, un temps revint, au moyen-âge, qui ressemblait beaucoup à celui dont nous avons fait la peinture. Ce fut l'époque à laquelle les moines cultivèrent la médecine dans l'esprit de la théologie. La réformation put seule arracher l'art de guérir au clergé qui s'en était attribué le monopole : avec elle disparut en grande partie la superstition, qui avait servi comme d'un puissant levier pour asservir les esprits encore mineurs. Toute la période du moyen-âge n'est au dessus de l'antiquité que par l'idée du monothéisme ; mais cette idée elle-même était fort obscurcie par un culte de dulie, et pouvait d'autant moins favoriser les véritables études de la nature, que l'autorité spirituelle repoussait toutes les observations contraires au texte de la Bible.

Revenons au règne de la métaphysique. Le genre humain, dans son enfance, avait admis sans douter toutes les fables que l'imagination et la tradition lui inculquaient sur l'univers. Mais pour que les choses demeurassent ainsi, il fallait que le cercle des observations fût très-borné : dès qu'il s'agrandissait, l'homme ne pouvait se dissimuler les contradictions existantes entre les croyances et les phénomènes qui l'entouraient. Peu à peu l'imagination pâlit devant la réalité, le fétichisme fit place au polythéisme, et ce fut seulement lorsqu'on se fut élevé à l'idée d'un dieu unique, qu'il devint possible de se livrer à des recherches philosophiques ; car jusque-là il y aurait eu irréligion à le faire. La philosophie n'est que la tendance de notre esprit à mettre nos idées en harmonie avec nos intuitions, et la plus parfaite sera toujours celle qui appréciera les deux sources de nos connaissances à leur juste valeur. Mais l'homme n'arrive pas tout d'un coup à ce degré de perfection ; il doit payer la conviction par l'épreuve amère du doute. Sa première philosophie est donc le scepticisme : il l'applique, soit aux idées, soit aux intuitions, et il devient par là ou empirique ou théoricien. Mais la nature même des choses veut que cette scission ne soit jamais complète ; le théoricien est obligé d'interroger quelquefois l'expérience, parce qu'il ne veut pas paraître tout-à-fait fantasque, et l'empirique ne peut se passer non plus d'abstractions genérales, sans quoi toutes ses intuitions resteraient isolées, et il n'en pourrait jamais sortir aucune expérience.

Si l'on prétendait que ces considérations sont par trop étrangères à une histoire de la médecine, nous répondrions qu'il s'agit ici de la forme et de la méthode, par conséquent de la science proprement dite : l'ignorant seul aurait alors besoin qu'on lui fît remarquer que la partie scientifique de la médecine a toujours suivi en esclave la philosophie dominante. Trouver qu'un certain système philosophique est nécessaire à chaque époque donnée c'est donc expliquer le développement graduel et progressif des sciences médicales.

La première philosophie, celle de Pythagore, nous semble obscure parce que le philosophe, obligé de ménager les croyances populaires, était réduit à parler de démons et d'esprits en public, et ne pouvait déployer ses idées que dans l'intimité d'un cercle choisi de disciples. Voilà pourquoi il les a couvertes d'un vernis

mathématique; voilà pourquoi la monade et la dyade jouent un si grand rôle dans ses spéculations. Plus hardi déjà, Empédocle construisit le monde avec quatre élémens, à l'action desquels sur l'organisation humaine il attribua la maladie et la guérison. A ce premier système chimique si l'on peut appliquer cette expression à une époque où la chimie positive n'existait point encore, Anaxagore opposa le premier système mécanique. Lui et Démocrite imaginèrent les atomes, à l'aide desquels ils expliquèrent l'organisme et ses maladies d'une manière commode, mais parfaitement à la portée des esprits de leurs contemporains.

Les Grecs d'alors n'apercevaient pas la différence entre le savoir expérimental et les spéculations aussi distinctement que les penseurs profonds du siècle actuel nous ont appris à la connaître. Cependant ils avaient trop de tact, trop d'indépendance dans l'esprit, pour ne pas entrevoir la fâcheuse influence que ces rêveries spéculatives exerçaient sur la pratique de la médecine. Aussi ne tardèrent-ils pas à demeurer convaincus qu'elles n'étaient propres qu'à porter le désordre et la confusion dans l'art de traiter les maladies. Comme autrefois elle s'était élevée contre les décisions des prêtres, de même alors l'expérience, trop souvent méconnue, se mit en contradiction avec le babil des philosophes, et elle conquit des partisans qui la protégèrent contre l'arrogance des spéculateurs. Ce fut Hippocrate surtout qui assura le triomphe de la vraie méthode d'observer en médecine sur la fausse philosophie des écoles. A la vérité il ne sut pas s'affranchir entièrement des opinions régnantes, qui plus d'une fois réglèrent la marche de ses idées; mais, comme tous les grands hommes, il s'éleva bien en avant non seulement de son siècle, mais même des siècles subséquens. Deux erreurs qui ont fait un mal infini à la médecine, la manie de chercher les causes premières et le défaut d'appréciation du rôle que joue l'organisme, lui furent étrangères. Ses vues sur l'économie et sur la force médicatrice témoignent qu'il ne partagea pas la dernière, comme l'importance qu'il attachait aux causes occasionelles, aux influences extérieures, au climat, au genre de vie, aux épidémies, atteste qu'il sut éviter la première. Sa philosophie était la seule bonne, car elle se bornait à réfléchir. Il sut même donner une direction plus pratique aux idées chimiques du temps, en les appliquant au sang, à la pituite et à l'atrabile. Le régime surtout fixa son attention, et il

ennoblit la médecine domestique en cherchant à l'établir sur des principes plus solides. Comme il ne connaissait les effets que d'un très-petit nombre de médicamens ; et qu'il ignorait l'art de les découvrir par des essais sur l'homme en santé, il manquait de moyens pour modifier les actions maladives de l'organisation : aussi fut-il contraint de recommander la méthode expectante, qui était la seule qu'on pût alors employer avec succès. Si donc il mit trop de confiance dans la force médicatrice ; s'il suivit de trop près la marche de la nature, s'il insista trop sur la nécessité de favoriser les efforts critiques, cette conduite fut le résultat de sa position : on ne peut ; sous ce rapport, lui adresser les mêmes reproches qu'à ses successeurs, qui voulurent cependant ne pas faire plus que lui, quoique ayant à leur disposition bien des ressources dont il était dépourvu.

A ce brillant météore succéda une obscurité profonde. Le moyen-âge de la médecine refoula de plus en plus la méthode empirique. J'appelle ainsi le temps qui porte tous les caractères du moyen-âge de l'histoire générale, celui où l'on confondit ensemble la théorie et la pratique, où l'on essaya d'expliquer le naturel par le surnaturel, où l'on voulut arriver à la connaissance de la nature par de simples spéculations, et où l'on s'efforça de découvrir la cause éternellement cachée des choses, au lieu de chercher les lois des phénomènes. Cette période ténébreuse dura plus de deux mille ans ; elle n'est même pas encore entièrement écoulée. Le dogmatisme, sous toutes les formes, exerçait une domination presque générale. Il nous est assez indifférent de savoir comment on modifia les vues de Platon sur les formes anguleuses des élémens, comment tout fut attribué au pneuma, comment les maladies furent dérivées par les uns de quatre et par Protagoras de dix élémens ; bornons-nous à rappeler que les spéculations entraînèrent de plus en plus la médecine hors du droit chemin, et que cette fausse méthode nuisit singulièrement à ses progrès. Dès-lors on n'est pas surpris de voir Hérophile consacrer le plus pernicieux principe, en recommandant des mélanges de médicamens d'après l'idée gratuite que les causes des maladies sont complexes, et Erasistrate changer les règles de la thérapeutique pour les mettre en harmonie avec l'hypothèse de l'aberration des humeurs qu'il substituait à celle de l'altération de ces mêmes liquides. Les méthodistes eux-mêmes, Asclépiade, Thémison, Thessale et Cœlius

Aurelianus, sacrifièrent à la métaphysique : quoiqu'ils aient montré plus de réserve, ils n'en introduisirent pas moins des spéculations sans preuves dans la médecine pratique, et s'en servirent pour diriger le traitement des maladies classiques qu'ils avaient arbitrairement admises. Les pneumatistes et les éclectiques ne peuvent guère être jugés plus favorablement ; tout au plus se sont-ils distingués par une circonspection plus grande et moins d'étroitesse dans les vues. Enfin parut Galien, ce géant de la théorie, et le génie spéculatif accomplit tout le mal qu'il lui était donné de faire. C'était le point culminant où cette fausse méthode devait arriver pour pouvoir travailler elle-même à sa propre destruction ; mais malheureusement le médecin de Pergame sut la présenter avec tant d'art et d'originalité, qu'après lui elle exerça une autorité despotique durant quatorze siècles. Les progrès de l'esprit humain furent si lents, que toutes les autres doctrines disparurent devant celle de Galien ; qu'Hoffmann appelle avec tant de raison *nominalis medicina, pure scholastica et phantasiæ tantum filia.* Pendant des siècles entiers on n'eut d'autre occupation que de combiner les subtilités et l'humorisme galéniques avec les rêveries de l'astrologie, les chimères de la théosophie et les absurdités de la cabale. Loin de nous la pensée de fatiguer la patience du lecteur par des échantillons de la philosophie arabe ou de la superstition monacale, qui ne prouvent qu'une seule chose, c'est que quand des hommes distingués ne peuvent s'élever au dessus des illusions qui dominent leurs contemporains, il est bien moins donné encore aux esprits vulgaires de le faire.

Tournons plutôt nos regards vers Paracelse, cet homme extraordinaire du seizième siècle, qu'on a jugé si diversement, et qui, malgré tous les reproches dont il a été l'objet, a exercé une influence décisive sur le développement de la médecine. Nous ne croyons pas qu'il ait su briser hardiment tous les liens de la métaphysique, mais il fut le premier qui sentit l'oppression et s'éleva contre elle avec colère. Peut-être le placerions-nous plus haut, et la médecine lui devrait-elle davantage, s'il avait écrit d'un style moins obscur, et rendu ses pensées plus accessibles à ses contemporains comme à la postérité. Mais c'était déjà un mérite que d'enseigner à douter de l'infaillibilité de la hiérarchie médicale.

Il y a moins de bien à dire de ses successeurs, qui, s'ils le surpassèrent en instruction, ne sentirent pas aussi vivement quels

étaient les besoins de la science, et se jetèrent à corps perdu dans les spéculations. Peu importe qu'on crût aux quatre qualités de Galien, ou à l'archée colérique de Vanhelmont. Les vues de Vanhelmont et les idées plus épurées encore que Stahl émit ensuite, reposaient bien sur une meilleure appréciation de la réaction organique et du rapport entre cette force et les puissances morbifiques extérieures; mais tous deux sacrifièrent à l'erreur générale, en croyant la force réactionnaire différente de la matière, et s'imaginant qu'on peut arriver à connaître la cause de la vie par la voie des spéculations. Si donc leurs systèmes nuisirent moins à la pratique que la doctrine chimique de Sylvius, ce fut un pur effet du hasard, et il ne faut pas leur en faire un grand mérite, car les contradictions entre leurs hypothèses et l'observation n'échappèrent point au bon sens de médecins éclairés, de Boerhaave entre autres, qui se voyaient forcés au lit du malade de répudier toutes les théories pour obéir plus ou moins à la voix de l'expérience.

S'il fallait encore une preuve du succès avec lequel les idées métaphysiques savaient maintenir leur domination et écarter les bonnes méthodes, nous la trouverions dans la brillante découverte de Harvey et l'influence qu'elle a exercée sur le développement de la médecine. Cette découverte fit faire un grand pas à la physiologie, ou plutôt la créa; mais la médecine ne changea pas ses moyens d'observation, les théories chimiques firent place aux doctrines mathématiques, et les iatromathématiciens s'attachèrent, comme les chimistes, à rechercher la cause de la vie, au lieu d'en étudier les lois. Lors même que Hoffmann, Stahl et Cullen, spiritualisant en quelque sorte les vues mécaniques, eurent créé l'école dynamique, portée au plus haut degré de développement par Brown et les partisans des diverses nuances de la théorie de l'excitement, tout se trouva réduit encore à quelques propositions expérimentales servant de base sur laquelle l'esprit spéculatif construisit un beau système bien conséquent, dont les lacunes furent remplies par de futiles hypothèses. Les découvertes même de Haller ne profitèrent guère à la science; car leur influence se réduisit presque entièrement à consommer la ruine de l'humorisme et à établir le dynanisme sur ses débris. Nous en avons la preuve dans le système de L. Hoffmann, qui chercha peu de temps après à dominer en opérant la fusion des idées chimiques et dynamiques.

Tous ces systèmes avaient reçu le ton des autres sciences naturelles et des vues philosophiques dominantes. On s'était attaché à mouler l'observation sur les idées spéculatives, et partout où la chose n'avait pu réussir, on avait séparé violemment la théorie de la pratique, proclamant en chaire et dans les livres des principes différens de ceux d'après lesquels on se dirigeait au lit du malade. Aussi la médecine était-elle devenue un fatras d'hypothèses ridicules, d'empirisme grossier et de quelques rares vérités : aussi méritait-elle les sarcasmes qui ne lui furent pas non plus épargnés. Schelling parut alors, et fit une dernière tentative pour la sauver à l'aide de spéculations ; sa riche imagination dédaigna l'observation, il porta la confusion dans les idées en changeant le sens des mots et créant un obscur langage technique, et le mensonge apparut sous les dehors de la vérité. Marcus et Reil, séduits par l'originalité piquante et l'enchaînement magique de ce système, prirent des analogies forcées pour des similitudes. Ils voulurent appliquer à la médecine une doctrine que son auteur avait tenue renfermée dans le cercle des généralités, et ils cherchèrent à lui donner une teinte plus pratique. Le temps a déjà montré la vanité de leurs efforts, en les condamnant à l'oubli qui enveloppe tous les rêves de la métaphysique. Cet exemple sera-t-il perdu ? Nous le craignons, car trop peu d'hommes encore sont parvenus à connaître la vraie méthode en médecine, et leur voix se perd dans le désert.

Avant d'examiner ce qui a été tenté dans ces derniers temps pour élever la médecine au rang de science positive et la dégager entièrement des entraves de la spéculation, nous devons parler des divers efforts que l'esprit humain a faits pour arriver à ce but.

Il est dans la nature des choses que l'homme ne puisse pas s'en tenir partout à la théorie, soit théologique, soit métaphysique. Ses besoins le ramènent nécessairement à la réalité. De très-bonne heure il soupçonna la différence qui existe entre la théorie et la pratique, mais il ne sut pas s'y arrêter, parce qu'il ne s'en faisait point une idée nette. Ce résultat devait d'autant moins tarder en médecine qu'il n'est pas possible d'y méconnaître entièrement les influences naturelles : aussi l'histoire de cette science nous offre-t-elle partout une méthode pratique marchant de pair avec la théorie, et souvent en contradiction manifeste avec elle. Dès les temps les plus anciens,

à côté de la médecine théologique, s'en forma une populaire ou domestique, contenant les premiers germes de la science positive. Mais comme la religion du sentiment précéda celle de la raison, de même l'instinct présida aux premiers essais curatifs, qui ne furent qu'une médecine de sentiment, sans nul soupçon des lois. Déjà chez les Égyptiens, nous trouvons des traces de ces sortes de guérisons : ils employaient la scille et une espèce d'ocre ferrugineuse contre l'hydropisie, et une infusion de capillaire contre l'angine. Moïse connaissait plusieurs remèdes naturels, et les mettait en usage. Salomon écrivit, dit-on, un livre sur les médicamens tirés de la nature, qu'Ézéchiel détruisit pour ne pas laisser tomber le culte cérémonieux des lévites. Les brahmes employaient le *Dolichos pruriens* et l'eau de chaux contre les vers. Les Indiens et les Japonais avaient souvent recours au moxa. Mélampe guérit la folie des Prétides avec de l'hellébore. Les sages grecs élevaient les temples d'Esculape dans des lieux salubres, près de sources salutaires ; ils guérissaient les malades par des médicamens et par le régime. L'exercice public de la médecine par les Périodentes, les Gymnasiarques et les Aliptes obligea de bonne heure les Asclépiades de Cos et de Cnide à user aussi de médicamens dans leurs cures, et l'on sait que ces derniers employaient le garou, l'euphorbe, l'hellébore, la scammonée, la coloquinte et la bryone. Voilà comment il put arriver que, sous le beau ciel de la Grèce, à l'ombre de la liberté, au milieu d'un peuple actif, ingenieux, spirituel et très-civilisé, sept médecins de l'ordre des Asclépiades brillèrent dans le cours de trois siècles, sous le nom d'Hippocrate, jusqu'à ce que l'un d'eux, le fils d'Héraclide, effaçant tous les autres par sa renommée, traita le premier la médecine comme une science positive, quoiqu'il lui manquât bien des connaissances préliminaires, par exemple des notions exactes en anatomie.

Nous avons déjà rendu un assez éclatant hommage à Hippocrate, pour ne mériter aucun reproche, si nous passons de suite à ceux qui lui ont succédé dans la même voie, et parmi lesquels on doit surtout distinguer Arétée, de la secte des éclectiques.

Les empiriques suivirent la marche tracée par Hippocrate ; mais ils durent naturellement tomber dans plus d'une erreur, parce que la somme des faits recueillis était encore trop faible, et l'art d'expérimenter trop voisin de l'enfance. Aussi la victoire

ne fut-elle pas pour eux, et les dogmatistes séduisirent la crédulité des médecins en leur promettant hardiment les moyens d'arriver au but de leurs désirs avec plus de rapidité et moins de peine.

Mais nul empirique ne peut être mis en parallèle avec Sydenham, qui adopta et recommanda la bonne méthode en médecine à une époque où ne luisait encore que l'aurore de la véritable physique. Entouré de chemiâtres, de galénistes et d'iatromathématiciens, il ne vit de salut pour l'art que dans la proscription absolue des théories, et son mérite n'est pas moins grand d'avoir proclamé ce principe, que d'avoir employé la méthode antiphlogistique et étudié les propriétés de l'opium et du quinquina. Aussi, depuis lui, n'a-t-on jamais cessé de compter quelques bons empiriques; nous citerons seulement Morton, Huxham, Baglivi, Dehaen, Wichmann, Richter, Vogel et Reil dans les premiers temps de sa vie.

Stoll suivit la même route, celle du véritable empirisme; seulement le génie des maladies lui inspira peut-être trop de prédilection pour la méthode antigastrique. Hufeland, le nestor de la médecine en Allemagne, occupe aussi une belle place parmi les empiriques éclairés. Son mérite est d'autant plus grand qu'il a vu naître et s'écouler la période du développement de la médecine moderne pendant laquelle tant de sectes ennemies se sont disputé le terrain, tant de têtes, même froides, ont cédé à l'enthousiasme excité par des théories trop précipitamment élevées sur de récentes découvertes.

Tel est le point auquel la médecine était parvenue en suivant l'impulsion que lui avaient donnée vers l'empirisme la nécessité, une vague notion du but de ses efforts, et peut-être plus encore la puissante parole de Bacon, qui, le premier, introduisit la vraie méthode dans les sciences positives, et la fit triompher des orgueilleuses prétentions de la métaphysique. Mais, même au milieu de ce progrès, on ne pouvait méconnaître une certaine hésitation, qui la retenait fort en arrière des autres sciences positives. On accordait bien de plus en plus d'influence à l'observation, mais on ne voulait cependant pas rompre entièrement avec les spéculations. Au lieu de couvrir la médecine adulte d'un habit neuf, on se contentait de rapiéceter son ancien vêtement; de là, l'accoutrement bariolé qu'elle présente aujourd'hui et qui nous repousse comme les haillons d'une mendiante.

On se guidait bien d'après l'empirisme, dans le traitement des maladies; mais l'action manquait d'unité, mais on agissait en aveugle, parce qu'on ignorait les lois, et qu'au lit du malade, on ne trouvait plus rien de ce que, en chaire, on avait dogmatiquement déclaré être les vrais principes de la nature. Un homme qui avait repoussé les feux follets de toutes les spéculations, qui concevait nettement les bornes de notre savoir, porta la lumière dans ce chaos, et introduisit en médecine une méthode nouvelle, rigoureuse, conséquente. Quand bien même sa manière de guérir les maladies n'aurait point été confirmée par l'expérience, quand bien même ses efforts pour asseoir la thérapeutique sur des fondemens solides auraient échoué, il lui resterait l'immense mérite d'avoir changé la méthode en médecine, et d'avoir fait entrer cette dernière dans le rang des sciences positives. C'en serait assez pour transmettre sa mémoire aux générations les plus reculées. Cet homme, que ses amis nomment avec enthousiasme, ses ennemis avec dédain et dépit, cet homme est Hahnemann.

Deux principes surtout, auxquels toutes ses pensées et toutes ses actions sont conséquentes, lui assignent une belle place dans l'histoire de la médecine. Le premier, c'est qu'il ne nous est permis que de soupçonner le changement intérieur survenu dans l'organisme humain, à l'occasion de la maladie, et que nous n'avons aucun moyen de connaître réellement l'essence de ce changement interne et invisible. Ce principe montre combien Hahnemann sait apprécier les conditions d'une science positive, qui doit se borner à la recherche des lois, sans se perdre en vaines tentatives pour approfondir la nature intime des choses, éternellement soustraite à nos moyens d'investigation. L'autre principe, celui que tout possède la vie, dénote une idée juste de la nature, qui conduit à observer sans préjugés, qui ne permet plus de considérer arbitrairement la force et la matière comme deux choses étrangères l'une à l'autre, et qui, s'élevant bien au dessus des vues étroites du dynamisme, envisage cette matière et cette force comme de simples abstractions de notre esprit, et non comme des choses dont la réunion n'est qu'accidentelle.

Nous laissons de côté tout ce que Hahnemann a fait de grand encore pour la guérison des maladies, en suivant la marche exacte et rigoureuse qu'il avait tracée à l'observation : notre seul but ici était de faire voir qu'il a le premier élevé l'art de guérir à la di-

gnité de science positive, et qu'avec lui commence une nouvelle ère dans l'histoire de la médecine.

On a long-temps regardé notre petite et obscure planète comme le centre du monde ; des connaissances plus étendues nous font rire maintenant d'une erreur dans laquelle nous tombons néanmoins tous les jours à d'autres égards. En effet, la plupart des hommes ne croient vrai que ce qu'ils reconnaissent pour tel ; quoiqu'ils n'osent pas se l'avouer formellement, ils se considèrent comme le centre de l'univers, ne trouvent que leur opinion qui soit juste, que leur pensée qui soit conséquente, et regardent avec un sourire de pitié ceux qui ne partagent pas leur manière de voir. Tout historien se pose en juge. C'est d'après son bon plaisir, et en les mesurant d'après sa propre échelle, qu'il partage les actions en bonnes et mauvaises. Lors même qu'il est assez éclairé pour reconnaître la marche que le genre humain et la science suivent dans leur développement, il n'apprécie la distance du but que d'après l'idée qu'il se forme du but même. On ne saurait lui en vouloir d'agir ainsi, puisqu'il ne peut faire autrement. Mais on doit lui répéter sans cesse : « Ce que vous appelez vérité est l'illusion vieille de plusieurs siècles, et ce que vous nommez illusion est la vérité dont l'existence ne date que d'une minute. »

Le développement de l'humanité est progressif, c'est-à-dire que, dans toutes les sciences et institutions humaines, il y a tendance vers la perfection. Mais le progrès n'a lieu qu'avec des oscillations qui semblent apporter des exceptions à la règle, parce que nous les prenons pour des pas rétrogrades : ce retour en arrière n'est que partiel, ou ne va jamais jusqu'au point primitif du départ, et n'est, pour ainsi dire, qu'une sorte d'élan pris pour se rejeter plus impétueusement en avant.

On nous dispensera des preuves, qui sont inscrites à chaque page de l'histoire. Demandez aux malades s'ils aimeraient mieux être traités par un prêtre de l'ancienne Egypte, que par un médecin du jour. Un coup d'œil jeté sur les méthodes curatives des peuples barbares que rapportent parfois les voyageurs nous donne une idée juste de ce qu'était l'art dans l'enfance du monde. La médecine du moyen-âge peut bien paraître fort inférieure à celle d'Hippocrate, et elle l'est réellement sous le point de vue scientifique ; mais le temps avait procuré, principalement sur la structure

de l'organisme et les vertus des médicamens, une foule de connaissances que l'antiquité ne possédait pas : on avait découvert de nouveaux rapports dans l'organisme, de nouvelles forces dans le monde ambiant; mais, ne pouvant se retrouver au milieu d'une masse de faits hétérogènes, on en tirait au moins tout le parti possible. De là la confusion, de là cette avidité de systèmes qu'on croyait propres à remplir les lacunes du savoir.

A cette époque, et ceci surtout nous intéresse, tantôt on approfondissait de préférence la structure de l'organisme et des opérations qu'il exécute pendant la guérison; tantôt on croyait faire mieux avancer la science en étudiant avec plus de soin les vertus des médicamens, c'est-à-dire que tantôt on déterminait ces vertus d'après des vues hypothétiques sur la nature des maladies dans lesquelles ils se montraient salutaires, et tantôt on attribuait aux médicamens des propriétés d'après lesquelles on assignait tel ou tel caractère aux maladies contre lesquelles on les employait avec avantage. Les extrêmes de ces deux tendances inverses, entre lesquelles existent beaucoup d'intermédiaires, sont assez bien représentés par l'école de Sylvius et celle de Schelling. Sylvius partageait tous les médicamens en alcalis et acides, et les maladies formaient aussi pour lui deux classes correspondantes. Cullen obligeait déjà les médicamens à se ranger en plusieurs groupes, dont ses hypothèses pathologiques traçaient les limites. Brown alla plus loin en ce genre, mais il fut encore dépassé par Marcus, qui voulut que le musc lui-même fût un antiphlogistique, afin d'appliquer sa théorie de l'inflammation jusqu'aux maladies les moins inflammatoires.

L'homœopathie, qui ne pouvait ignorer les défauts et les lacunes de la pharmacologie, se proposa pour but principal l'exploration des vrais effets des médicamens. C'est donc surtout avec l'école de Schelling qu'elle est en opposition. Avant de lui reprocher d'avoir donné trop d'importance à cette doctrine, il ne faut point oublier que là précisément régnait la plus grande confusion, que là précisément était la plus grande masse d'opinions arbitraires et sans preuves, que là précisément un vaste champ s'ouvrait aux travaux assidus et sérieux du réformateur. Aussi combien Hahnemann a-t-il laissé loin de lui tous ceux qui l'y avaient précédé! De combien d'hypothèses et d'absurdités n'a-t-il pas purgé la matière médicale, en substituant l'expérimentation aux conjec-

tures, en nous apprenant que la nouvelle méthode d'étudier les propriétés des médicamens par des essais sur l'homme en santé, est la seule qui mette à l'abri de l'erreur. Loin que la pathologie ait souffert de ces travaux, ils ont, au contraire, tourné à son avantage, puisqu'elle s'est enrichie de la connaissance des maladies médicinales.

Un autre progrès important de la médecine, sous le rapport de la méthode, est d'avoir peu à peu quitté la simple observation pour l'expérimentation. Ce que nous voyons s'effectuer sans notre coopération, fournit la matière de nos observations; mais ce qui exige un concours actif de notre part, est le sujet de nos expérimentations. Avec ces deux ordres de résultats, nous créons l'expérience, en observant ce qu'ils ont de commun, ce qu'il y a d'essentiel en eux, et découvrant la loi des phénomènes. C'est la seule manière d'apprendre tout ce que nous pouvons réellement savoir, la seule qui ait conduit le genre humain au degré de civilisation où nous le voyons aujourd'hui. L'observation doit toujours précéder l'expérimentation, parce qu'il faut à cette dernière, et un premier point de départ, et une certaine masse de connaissances préalables. Aussi n'a-t-on pu expérimenter avec succès que dans les temps modernes, lorsque plusieurs tentatives échouées eurent appris à connaître et éviter les fausses routes. Hippocrate est le modèle de la bonne observation, et, partout où il ne s'en écarte pas, personne ne peut se flatter de le surpasser : Hahnemann a le premier introduit l'expérimentation circonspecte et attentive en médecine, et jusqu'à présent personne encore ne s'y est élevé au dessus de lui.

VUES GÉNÉRALES SUR L'HOMŒOPATHIE,

Par le docteur HARTMANN.

Nul esprit créé ne pénètre dans l'intérieur de la nature. Cette maxime de l'immortel Haller fut le point de départ de Hahnemann dans l'établissement du nouveau système qu'il construisait sur le plan même de la nature. L'ayant toujours devant les yeux, il sentit vivement que celui qui se livre à la guérison des maladies doit s'enquérir seulement de ce qui peut tomber sous ses sens, et renoncer à toutes les spéculations sur leur cause pro-

chaîne ou sur les changemens présumables qu'elles déterminent dans le corps humain. De là vient que sa doctrine est si simple, si pure et si vraie, qu'elle est si accessible au sens commun, qu'elle exclut si rigoureusement les théories, les hypothèses et les explications. Mais c'est précisément à cause de cette simplicité, que les allopathes, habitués aux formes complexes de leurs doctrines, trouvent dans celle-ci bien des choses qu'ils ne peuvent concevoir, par exemple l'application des remèdes d'après des lois entièrement opposées aux leurs, l'exiguité des doses, leur éloignement, etc., et dédaignent d'en faire l'essai dans la pratique. Il leur semble plus facile d'en réfuter la partie théorique, qui est moins avancée, quoiqu'elle n'ait été établie qu'après une mûre expérience, et qu'elle soit confirmée par un grand nombre d'observations. La manie d'expliquer, de créer des hypothèses, de construire des systèmes, leur est trop inhérente, et ils ne peuvent pas se persuader qu'en général ce sont là des jeux de l'imagination. Mais tout ce qu'on parvient à s'expliquer dans le cabinet est-il donc vrai? Il y a encore dans la nature bien des choses inexplicables, qui n'en sont cependant pas moins vraies et parfaitement exactes, et qui ne changent pas le moins du monde parce qu'il se trouve des gens qui les révoquent en doute. Que chacun suive donc son chemin, poursuive ses vues aussi loin qu'il le peut faire, et satisfasse sa conscience sous ce rapport; il y trouvera la même satisfaction que le païen, le juif, le mahométan et le chrétien rencontrent dans leurs croyances, chacun d'eux s'imaginant que sa foi seule peut le sauver.

En matière de foi, ce sont les vues individuelles qui décident. Mais il n'en est point de même dans les sciences, et surtout en médecine, où l'expérience doit être appelée à faire partie du tribunal. Il me paraît donc très-difficile de suivre le conseil donné par un allopathe, jadis fort estimé, de ne point traiter les malades d'après les noms de leurs maladies, mais d'après les indications, parce qu'il n'est pas possible, dans l'esprit de l'ancienne école, d'établir des indications avant d'avoir assigné un nom à la maladie. C'est sur ce nom que sont fondées les indications d'après lesquelles on agit. Traiter les maladies autrement qu'en conséquence des indications, serait regardé comme le comble de l'empirisme le plus grossier. Il n'y a cependant que les médecins de la nouvelle école qui sachent mettre cette maxime en pratique; car ils ne s'atta-

chent qu'aux changemens physiques et moraux susceptibles de frapper les sens, sans chercher à deviner le changement morbide invisible survenu dans l'intérieur ; changement dont l'intelligence ne peut avoir qu'un soupçon vague et confus, et à l'égard duquel il ne lui est pas donné d'acquérir une certitude absolue. L'école ancienne s'imagine, au contraire, posséder l'art d'apercevoir distinctement le changement auquel la maladie a donné lieu dans l'intérieur de l'organisme, et de construire le plan curatif sur cette donnée. Elle ne réfléchit pas que l'homœopathie présume ce changement avec tout autant de certitude hypothétique qu'elle, mais qu'elle ne fonde pas son traitement sur de semblables conjectures, et qu'elle le base uniquement sur ce qu'il lui est permis d'apercevoir à l'extérieur.

Or, je ne conçois réellement pas comment on a pu trouver en cela un motif de déverser le ridicule sur la nouvelle doctrine. Je comprends bien moins encore comment les allopathes y ont vu un motif de l'accuser d'être une médecine symptomatique, lorsqu'eux-mêmes ne peuvent pas agir autrement. Leur est-il donc possible de guérir une induration, une suppuration, un cancer, une dilatation vasculaire, etc., dans l'intérieur du corps, en supposant qu'ils constatent l'existence du mal, autrement que par des médicamens, comme le font aussi les homœopathes? Ceux-ci, de même qu'eux, réunissent des faits, et cherchent à se procurer une connaissance intuitive des formes de maladie, parce qu'ils savent qu'il n'y a qu'une masse d'observations mûries par la réflexion qui fasse le grand praticien. Ils s'enquièrent de la cause occasionelle probable de la maladie présente, et recherchent avec plus de soin que les allopathes la cause fondamentale des affections aiguës. Ils attachent beaucoup d'importance à la constitution du malade, à ses occupations, à son genre de vie, à ses habitudes, à son âge, aux fonctions du système génital: sous ce rapport, ils se conduisent comme le font les allopathes. Mais ils vont plus loin encore que ceux-ci; car ils ont égard aux dispositions morales, desquelles seules dépend souvent le choix exact du remède, qui guérit alors d'autant plus rapidement la maladie, qu'il y a davantage d'analogie, sous ce rapport, entre ses propres effets et ceux de cette dernière. Comme l'homœopathe attache de l'impo rtance à connaître la cause occasionelle, il n'hésite point non plus à l'écarter, quand la chose est praticable, parce

qu'il sait, tout aussi bien que l'allopathe, qu'on ne peut arriver à aucun résultat avantageux en négligeant cette précaution. Il serait ridicule au plus haut degré de donner des médicamens internes pour faire sortir les excrémens du corps d'un sujet dont l'anus serait imperforé, pour arrêter un écoulement de pus et de sang, accompagné de vives douleurs, qui dépendrait de la présence d'un pessaire dans le vagin, pour mettre un terme à la douleur pressive, à l'anxiété et à l'agitation que causerait un os arrêté dans la gorge. Agir ainsi serait faire preuve d'une ignorance dont on trouve quelques exemples dans toutes les classes d'hommes.

Jusqu'ici donc l'homœopathie ne diffère pas sensiblement de l'allopathie. Mais elle s'en éloigne beaucoup à l'égard du choix des médicamens, de leur dose, et de ce qui fait l'objet de la guérison dans l'une et l'autre doctrine. On a déjà beaucoup parlé du choix et de la dose des médicamens, et c'est un point sur lequel il reste encore bien des choses à dire. Quant à l'objet de la guérison dans les maladies, quoiqu'il ait donné lieu à de longues discussions, on ne saurait trop insister dessus. C'est surtout ici que s'applique la maxime de Haller, qu'aucun esprit créé ne peut sonder les profondeurs de la nature. Tous les allopathes pèchent contre cette règle; car ils croient plus que les homœopathes percer le voile qui couvre les mystères de l'organisme; ils s'imaginent que les symptômes ou changemens visibles offerts par la maladie, dévoilent les changemens intérieurs imperceptibles à l'œil même de l'intelligence, et qu'il n'est pas toujours permis non plus de connaître par l'ouverture du corps d'un grand nombre d'individus morts d'une maladie; enfin il fondent leurs indications curatives sur ces fallacieuses conclusions. La plupart du temps, les formations imaginaires de ce qui a dû être changé dans l'intérieur du corps portent le cachet des vues particulières du médecin qui traite la maladie, de sorte qu'elles changent d'aspect lorsqu'un autre médecin vient à être appelé, et que plus on consulte d'allopathes sur un cas morbide donné, plus on a d'opinions émises sur la nature et l'essence de la maladie présente, plus il s'élève de discussions relativement au traitement qui doit être adopté. L'homœopathe, au contraire, prend cette maladie d'après ses manifestations accessibles aux sens, il établit les indications d'après ces symptômes qu'il aperçoit, et ensuite il choisit

de même le remède. Chacun peut décider laquelle des deux méthodes d'observer et d'étudier la maladie est la plus exacte.

Après l'analogie des symptômes, qui lui sert à déterminer le médicament nécessaire, et qu'on peut appeler, dans le langage de l'ancienne école, *indicatio in phænomena præsentia*, l'homœopathe recherche non-seulement l'origine et la cause de la maladie, mais encore toutes les autres circonstances que j'ai précédemment énumérées. Il établit donc aussi, comme l'allopathe, les indications suivantes :

2° *Indicatio causalis, non causæ proximæ, sed causæ occasionalis.* Considérant celle-ci comme la première et la plus importante de toutes, c'est à elle qu'il a d'abord égard. Quoiqu'il soit vrai que la cause n'adhère point mécaniquement à son produit, la maladie, et qu'elle disparaît presque toujours après avoir accompli son action (les causes mécaniques et chimiques exceptées); quoiqu'il le soit aussi que le médecin ne peut rien contre elle, parce que le sexe, le genre de vie, la constitution atmosphérique et autres circonstances semblables impriment un caractère particulier à son produit, cependant l'homœopathe y attache toujours une grande importance, parce que souvent elle est le plus sûr guide dans le choix du moyen propre à combattre la maladie qu'elle a provoquée, et met sur la voie du remède spécifique. Quelques exemples viendront à l'appui de ce que j'avance ici. L'expérience nous a appris que l'*arnica* est la substance qui procure le plus prompt soulagement dans les maux provenant d'un coup, d'une contusion, d'une distension, parce que cette substance détermine chez l'homme en santé des accidens analogues à ceux qui dépendent de ces causes. Comment l'homœopathe parviendrait-il à faire cesser d'une manière prompte et cependant certaine les affections provoquées par des violences extérieures, s'il ne remontait point à leur cause occasionelle? Nous savons que le meilleur moyen d'obtenir rapidement la guérison d'une cataracte déterminée par un coup, ou d'engorgemens glandulaires survenus spontanément, est d'employer le *conium;* mais la cure aurait lieu avec bien plus de lenteur, si l'homœopathe omettait d'avoir égard à la cause occasionelle, qui, souvent alors, le décide à faire précéder la ciguë d'une dose d'arnica, dont il se trouve très-bien. Quel médecin, appelé pour des spasmes tétaniques survenus subitement, négligera de demander quelle en

peut être la cause occasionelle présumable? S'il apprend que l'accident est survenu après l'ingestion d'une certaine quantité de baies de belladonne, il essaiera d'exciter le vomissement en faisant avaler du café à l'eau et titillant le pharynx avec une barbe de plume, pour débarrasser l'estomac de la cause qui continue à agir sur ce viscère. Des chagrins et soucis continuels déterminent une multitude de maux physiques auxquels on ne peut porter remède quand on ignore les puissans effets de l'*ignatia* contre ces accidens, ou lorsqu'on néglige de demander la cause d'où ils dépendent. Le médecin instruit des effets que les médicamens exercent sur l'homme en santé, n'oubliera jamais, en rencontrant des affections qui se rapportent à la camomille, au mercure, au soufre, au quinquina, à la valériane, etc., d'interroger le malade pour savoir s'il n'a pas déjà employé ces substances en grande quantité, et dans le cas où il ne pourrait tirer de lui aucun renseignement à cet égard, de prendre toutes les informations nécessaires pour confirmer ses soupçons et le guider dans le choix de l'antidote auquel il doit recourir. La diarrhée, avec ou sans mal de ventre, et accompagnée de gonflemens glandulaires, est attaquée au moyen de la *douce-amère*, quand l'homœopathe acquiert la certitude qu'elle doit naissance à un refroidissement, parce que la notion qu'il a des effets de cette substance lui apprend qu'elle est spécifique en pareil cas. Assurément il ne parviendrait pas à faire cesser si promptement les maux engendrés par l'abus des boissons, s'il oubliait de demander quelle en est la cause occasionelle, et s'il ignorait que la *noix vomique* a la propriété d'en susciter d'elle-même de semblables chez les personnes en santé. Je pourrais accumuler bien d'autres exemples encore, qui prouveraient que l'homœopathe, comme l'allopathe, ne néglige point l'indication tirée de la cause.

3° L'*indicatio ex analogia* n'a pas moins d'importance aux yeux de l'homœopathe. Très-souvent c'est en comparant le cas morbide actuel avec un autre analogue déjà observé, qu'il se décide à faire choix d'un remède. Mais cette ressource appartient plus au praticien déjà exercé, qui peut puiser dans sa propre expérience, qu'au débutant, qui est obligé de se contenter des observations éparses dans les livres.

4° L'*indicatio ex constitutione et vitæ ratione* a beaucoup de valeur aussi. La constitution, le tempérament, les occupations,

le genre de vie, les influences nuisibles qui ont agi et agissent encore sur les malades, sont prises en considération dans l'examen homœopathique d'un cas de maladie, ainsi que dans le choix du médicament approprié à ce cas et dans la prescription du régime diététique. L'homœopathe y attache tout autant d'importance que le médecin de l'ancienne école.

5° Enfin l'homœopathe n'oublie pas non plus de faire attention à la constitution atmosphérique et à son caractère endémique ou épidémique, d'où résulte l'*indicatio ex constitutione endemica et epidemica*, parce qu'il est également persuadé que d'elle dépendent la nature des maladies régnantes et plus souvent encore le choix des médicamens.

6° La principale indication, à l'égard de laquelle l'homœopathie s'écarte de l'allopathie, est l'*indicatio remedii in symptomata similia*, c'est-à-dire l'application des médicamens fondée sur les symptômes qu'ils sont aptes à provoquer chez l'homme en santé. Plus les symptômes de l'agent médicinal qu'on emploie s'accordent avec l'image de la maladie dans toutes ses nuances, plus il y a d'analogie entre ces symptômes et les accidens morbides, eu égard au temps de la manifestation, des exacerbations, de la disparition et des alternations, sous le rapport des dispositions morales, etc., plus aussi la guérison a lieu d'une manière sûre, rapide et durable. En un mot, la substance entièrement homœopathique, le *simillimum*, est le remède spécifique de la maladie qu'on se propose de traiter. A cet égard on doit remarquer qu'il faut avoir moins d'égard aux symptômes généraux qu'aux symptômes caractéristiques. Ainsi, par exemple, l'homœopathe recherchera si les accidens augmentent par le mouvement, ou ne se manifestent qu'à son occasion ; s'ils se font sentir pendant le repos, ou ne s'aggravent qu'alors ; si les phénomènes morbides ont plus de violence le matin, à midi, le soir, ou durant la nuit ; s'ils sont calmés par le grand air, par l'air frais ou par la chaleur ; si un symptôme, en apparence insignifiant, par exemple, des nausées, un vomissement qui n'a lieu qu'une seule fois, un léger rhume, etc., entraîne un grand degré de faiblesse qui oblige à se coucher, etc. L'appréciation de toutes ces particularités individuelles et relatives à diverses circonstances, est de la plus haute importance pour le choix du médicament.

Les maladies qui cèdent souvent à un seul moyen, mais

qui parfois cependant exigent qu'on en répète la dose, sont les affections très-aiguës; car plus une maladie aiguë est grave, plus les symptômes sont ordinairement nombreux et prononcés, plus par conséquent on est sûr de trouver le remède qui lui convient. Je n'ai pas besoin de rappeler qu'en cherchant ce remède, il faut également avoir égard aux symptômes caractéristiques, puisque c'est à ceux-là surtout que les effets purs du médicament doivent correspondre pour que le choix soit bon. Les accidens généraux, pesanteur de tête, légère céphalalgie, malaise, lassitude, sommeil, inquiétude, etc., que le malade énonce vaguement et sans en indiquer les nuances, ne méritent pas d'attention spéciale, parce qu'on les retrouve dans presque toutes les maladies et dans presque tous les médicamens. Mais les allopathes y attachent une haute importance, et c'est pour cela que la guérison des maladies aiguës se fait attendre davantage entre leurs mains qu'entre les nôtres. En effet il nous arrive souvent d'étouffer pour ainsi dire ces affections dès le principe, tandis que l'allopathe attend qu'elles se développent, les accompagne à leur plus haut état, et rétrograde ensuite lentement avec elles. De là vient que l'étude de l'homœopathie semble si difficile aux médecins de l'ancienne école, et qu'ils échouent toujours quand ils l'essaient, parce que, n'ayant point égard aux symptômes caractéristiques, ils choisissent des moyens qui ne conviennent pas. C'est pour cela qu'il leur paraît surprenant que plusieurs homœopathes puissent aisément, auprès d'un malade, s'entendre sur le choix du remède; car il s'imaginent toujours que, dans beaucoup de cas, on pourrait hésiter entre plusieurs substances différentes, suivant qu'on s'attacherait à telle ou telle série de symptômes. S'il ne s'élève jamais de discussion entre plusieurs homœopathes sur le choix du moyen à employer, c'est qu'ils s'attachent aux symptômes les plus saillans, les plus prononcés, et non à des symptômes pris au hasard et sans nulle valeur.

Quand l'homœopathe a trouvé le remède qui convient au cas présent de maladie, il lui reste à s'occuper de la dose, qui ne doit jamais dépasser la quantité exactement nécessaire pour ranimer la réaction dans les parties malades, seul moyen de ramener la force vitale à un juste équilibre dans l'organisme entier. Il ne faut donc que faire naître les conditions qui rendent ce retour possible. Malgré l'exiguité de la dose, on ne saurait empêcher que, pendant

quelques heures, la maladie s'exaspère un peu, peut-être même qu'il s'y adjoigne quelques nouveaux et légers accidens provoqués par le remède. Cet effet est d'autant plus prononcé que le malade est plus sensible et plus irritable. On le remarque moins chez les sujets robustes, qui peut-être supportent mieux que les autres une dose un peu plus forte. Cependant, pour éviter des aggravations inutiles et qui retarderaient la guérison, l'homœopathe doit se garder de donner à trop haute dose les médicamens appropriés; car il est difficile de rendre une dose assez exiguë pour qu'elle ne puisse pas modifier, guérir même, la maladie analogue au remède. C'est pourquoi la simple inspiration suffit dans beaucoup de cas, surtout aigus; elle rend l'aggravation aussi insensible que possible. La circonspection à cet égard est principalement nécessaire dans les maladies qui offrent des états alternans, et dans les médicamens dont les effets primitifs font parfois récidive le second ou le troisième jour; c'est le moyen d'éviter, pour les premières, l'aggravation des symptômes alternans, et pour les secondes la manifestation des récidives. Hahnemann emploie maintenant aussi ce procédé dans les maladies chroniques, où il a également réussi quelquefois. La même raison explique pourquoi l'homœopathe fait beaucoup mieux d'attendre qu'un médicament ait épuisé son action, surtout lorsqu'il aperçoit une amélioration progressive, que d'en donner un second avant que celle-ci soit devenue stationnaire; dans ce dernier cas, il gâte un traitement homœopathique bien dirigé, et cause un dommage qu'il ne peut plus réparer. La seule circonstance qui excuse et rende même nécessaire l'administration d'un nouveau moyen mieux approprié avant l'épuisement de l'action d'un autre, c'est quand on s'est trompé dans le choix de celui-ci, ce qu'on reconnaît souvent au bout d'une couple d'heures dans les maladies aiguës, mais ne s'aperçoit qu'après plusieurs jours dans les affections chroniques.

Je passe maintenant au choix du remède en général. On a vu qu'il faut toujours examiner si le médicament embrasse les particularités caractéristiques du cas morbide présent dans leur totalité, ou si du moins il en couvre les principales. Fort souvent une seule dose ne suffit point pour faire cesser la maladie; il faut alors, quand elle a épuisé son action, opposer au reste de l'affection le remède le plus en harmonie avec lui, et si celui-ci ne

suffit point encore, l'on continue de même jusqu'à ce que toute trace de la maladie ait disparu. Les cas où l'on est le plus fréquemment obligé d'en user ainsi, sont celui des affections compliquées, c'est-à-dire celui ou deux maladies existent simultanément dans l'organisme, sans s'être confondues ensemble; celui où les symptômes morbides se sont associés aux effets de médicamens allopathiques employés à hautes doses, d'où est résultée une maladie médicinale particulière; celui enfin où une maladie aiguë a développé la psore jusqu'alors latente. Les affections de la première classe sont celles dont on triomphe le plus sûrement, quoique avec lenteur, quand elles n'ont pas encore acquis trop de développement, et surtout lorsque le médecin dirige le traitement avec calme, réflexion et prudence. Celles de la troisième classe cèdent plus difficilement à cause de l'affection médicinale qui est venue se joindre à la maladie primitive. Il faut surtout mettre beaucoup de réserve dans son pronostic lorsque des doses considérables et souvent répétées de quinquina, de valériane, d'opium et de soufre, l'essai de tous les nouveaux moyens à la mode par des allopathes qui se sont parfois succédé en grand nombre, et l'usage continué pendant longues années d'eaux minérales diverses, ont fait naître une affection tellement compliquée, que la maladie primitive est devenue presque méconnaissable au milieu des accidens qui s'y sont ajoutés peu à peu, et n'offre plus qu'un chaos de symptômes, sur la curabilité desquels on doit hésiter à se prononcer. En pareille circonstance, il arrive souvent que plusieurs moyens homœopathiques correspondent à un ou à un autre groupe de symptômes, de sorte qu'on se croit fondé à espérer d'eux la guérison; et cependant, lorsqu'ils ont épuisé leur action, on s'aperçoit qu'on s'était trompé. Ce sont donc là des cas où l'on ne parvient jamais à extirper la maladie avec un ou deux médicamens. Enfin, quand la maladie aiguë a provoqué le développement de la psore jusqu'alors latente, il est rare également qu'un seul remède suffise : cependant on parvient encore sans trop de peine à reconnaître et guérir ces cas, en administrant le moyen qui s'harmonise le mieux avec la maladie aiguë présente; s'il ne la guérit pas, et que, loin de là même, on voie apparaître des accidens plus manifestes, indiquant une affection chronique, très-souvent l'antipsorique qui convient le mieux, d'après l'analogie des symptômes, enlève ces derniers et la maladie aiguë elle-

même, comme par enchantement, ou du moins laisse cette dernière dans un état tel qu'elle cède ensuite à un seul médicament apsorique. Je citerai seulement ici les fièvres intermittentes, les exanthèmes aigus, les accidens qui surviennent pendant la dentition, et les affections catarrhales, circonstances dans lesquelles il est surtout très-ordinaire de voir la psore latente se réveiller.

Des observations multipliées ont établi depuis quelque temps que fréquemment il est avantageux et même nécessaire d'administrer plusieurs doses d'un même médicament avant de passer à un autre. C'est surtout le choléra qui a montré l'importance de cette loi. Plusieurs homœopathes y avaient déjà été conduits dans des cas difficiles, surtout dans ceux où la prise du médicament était suivie d'une amélioration qui persistait bien quelques jours, mais faisait ensuite des pas rétrogrades sans qu'un changement essentiel survînt dans les phénomènes de la maladie. Ce n'étaient là toutefois que des cas isolés, qui n'avaient pu conduire à l'établissement d'une loi positive, dont il était réservé au génie de Hahnemann de développer les bases.

Il en est autrement de la dose du remède homœopathique. Je ne puis, dans le seul intérêt de l'uniformité des expériences, m'en tenir à la seule trentième dilution, et je conseille à chacun de se donner plus de latitude, afin de pouvoir appliquer au besoin les divers degrés de l'échelle des dilutions. Je ne conteste pas pour cela la vertu curative de la trentième, car je l'ai plus d'une fois éprouvée moi-même; mais j'ai rencontré aussi des cas où il m'a fallu recourir à des dilutions moins élevées pour obtenir la guérison. Qu'on ne m'objecte pas que probablement alors je n'avais pas bien choisi le moyen, et qu'en forçant la dose je ne visais peut-être qu'à une guérison antipathique; il n'en est point ainsi, je parle seulement de cas où j'étais certain de la spécificité du remède, et où la trentième dilution ne m'a pas suffi. D'autres ont fait également la même remarque.

On n'observe pas toujours une aggravation homœopathique après une dose de médicament; quelquefois elle est remplacée par un phénomène extrêmement remarquable. Peu après avoir pris le remède parfaitement homœopathique à son état, à dose suffisamment atténuée, le malade éprouve un calme particulier, de la propension à dormir; il tombe même fréquemment dans un sommeil profond, plus ou moins prolongé, la plupart du temps

très-bienfaisant, au sortir duquel il se trouve ordinairement fort soulagé, parfaitement guéri. Ce phénomène est même un signe auss certain du bon choix du médicament, que l'aggravation homœopathique. Quoiqu'il ait lieu aussi bien dans les maladies aiguës que dans les maladies chroniques, cependant on l'observe surtout dans les affections caractérisées par une surexitation pathologique de la vie organique, par exemple dans la surexcitation purement nerveuse, dans les excitations pathologiques du système vasculaire, depuis la simple émotion du sang jusqu'à l'inflammation, dans l'éréthisme des membranes muqueuses, des glandes, des os, et même, quoique plus rarement, dans les simples anomalies du sommeil. Il est surtout fréquent chez les enfans.

Parmi les doutes que les médecins de l'ancienne école ont élevés contre l'homœopathie, l'un des plus forts porte sur l'efficacité de doses si exiguës. Il tient aux idées trop matérielles qu'ils se font en général de la puissance active des médicamens, ayant l'habitude de donner ceux-ci en grandes masses souvent répétées, ce qui fait qu'ils ne peuvent concevoir de force sans matière visible. Il est vrai que l'esprit s'embarrasse lorsqu'il s'agit pour lui de croire à la possibilité de semblables phénomènes dans le monde physique, et cependant, non-seulement ils sont possibles d'après les lois de la physique, mais encore ils sont démontrés par l'expérience la plus incontestable. On sait que, comme les allopathes, nous employons des médicamens pour guérir les maladies. Mais toutes les substances dont nous nous servons à ce titre doivent être capables de produire des changemens dans le corps humain; elles doivent donc aussi pouvoir, sous certaines conditions, convertir plus ou moins l'état de santé en un état de maladie. Les phénomènes se propagent ensuite d'un foyer à d'autres systèmes, et par conséquent se développent d'une manière successive. Si nous envisageons les médicamens sous ce point de vue, nous reconnaissons que ceux qui agissent homœopathiquement sont les seuls qui conviennent dans toutes les maladies. Nous arrivons presque par là à cette vérité, qu'un médicament et une irritation morbifique qui produisent des phénomènes semblables, doivent aussi agir sur un seul et même foyer. Maintenant, si nous donnons un médicament homœopathique à dose telle qu'il provoque des symptômes morbides, la maladie doit nécessairement être accrue; mais si nous le faisons prendre à une dose assez exiguë pour qu'il puisse à peine

exciter de la tendance à produire des phénomènes morbides, naturellement il doit agir alors sur la vitalité du foyer attaqué, et propager ensuite successivement son action aux organes sympathiquement liés avec celui-ci : il doit donc guérir la maladie, sans que son action se prononce par l'aggravation homœopathique. Ce n'est point là une hypothèse, c'est une proposition expérimentale, qu'on ne pouvait établir tout d'un coup, et à laquelle il n'était possible d'arriver que par des essais multipliés. Pourquoi donc ne pas vouloir reconnaître un fait énigmatique comme vrai, parce qu'on en a donné des explications qui ne valaient rien? Pourquoi, quand l'expérience nous l'a offert, non pas une, mais mille et mille fois, ne pas vouloir faire ce qu'il faut pour arriver au même résultat? Je passe sous silence les preuves attestant qu'il n'est pas toujours besoin de masses matérielles pour produire des effets bien manifestes, et je me contente de faire observer que si, dans l'état de pleine santé, nous sommes si sensibles aux ondulations lumineuses et sonores, combien plus encore ne devons-nous pas l'être, dans les maladies, à des doses minimes de médicamens auxquelles on ne saurait refuser une puissance dynamique?

Cependant je me permettrai d'exposer mon opinion sur ce point, ainsi que sur la durée d'action souvent extrêmement longue, et sur la nullité fréquente d'action des doses homœopathiques. Hahnemann dit de la première (*Mal. chron.*, *I.*, 191) : » Ce principe n'est pas de ceux qu'on doit concevoir, ni de ceux non plus pour lesquels je réclame une foi aveugle. Moi-même je ne le conçois point; mais il me suffit que le fait existe, et qu'il ne soit pas autrement. C'est l'expérience qui le proclame, et je crois plutôt à ses décisions qu'aux conceptions de mon intelligence. » Je pourrais aussi m'en tenir à l'expérience; mais comme l'esprit humain est poussé par un penchant naturel à tout expliquer, et qu'à chaque fait il se demande comment ce fait arrive, la même question s'offre souvent malgré moi à mon esprit par rapport aux phénomènes remarquables de l'homœopathie, et je ne puis résister au désir de développer ma pensée à son égard.

Les allopathes savent, comme les homœopathes, que l'organisme humain a besoin d'une certaine prédisposition ou réceptivité pour que les influences morbifiques, physiques ou morales, puissent agir sur lui et le rendre malade. Par exemple, quand la scarlatine, la miliaire rouge, la rougeole, etc., règnent épidémi-

quement, elles n'affectent pas tous les sujets qui ne les avaient point eues encore ; nous voyons souvent un ou deux individus seulement d'une famille en être atteints, tandis que les autres en restent exempts, et ceux-ci ne les contractent que dans une épidémie subséquente, lorsque leur organisme a acquis plus de réceptivité pour elles. Il en est de même des maladies miasmatiques, par exemple de la gale, de la syphilis, dont ne sont pas non plus atteints tous ceux qui s'exposent à l'infection, et dont se ressentent seulement ceux qui, au moment du contact, sont prédisposés à recevoir l'infection. On explique de même comment il se fait que, sur dix individus mordus à la fois par un chien enragé, trois ou quatre seulement deviennent enragés.

Il est prouvé aussi qu'un organisme malade, ayant sa sensibilité et son irritabilité exaltées, est plus accessible aux impressions désagréables du dehors, qui, même quand elles sont assez faibles pour ne pas l'affecter en santé, exercent alors sur lui une action irritante plus vive et plus pénétrante. La disposition à admettre et assimiler de faibles puissances hostiles est donc plus grande en maladie qu'en santé, et, dans le premier cas, il faut une stimulation bien moins forte pour modifier l'organisme. Or, l'action des médicamens homœopathiques repose sur ce principe, qu'ils doivent être, comme l'irritation morbifique, aptes à provoquer des phénomènes morbides dans l'organisme, notamment dans le point qui est déjà plus irrité que les autres ; d'où résulte que l'irritation produite par eux n'a besoin que d'être très-faible pour anéantir l'état morbide préexistant.

Quoique Hahnemann ait démontré que les vertus des médicamens ne sortent de leur état latent, et ne deviennent propres à guérir des maladies, qu'à l'aide de manipulations particulières, je crois cependant que leur développement dynamique complet n'a lieu que quand la substance parfaitement homœopathique entre en contact avec le foyer malade, et que, si elle ne rencontre pas ce foyer, où l'aptitude à la recevoir est plus grande que partout ailleurs, ou bien sa vertu demeure latente, et elle-même n'exerce aucune influence salutaire sur la maladie, qui continue tranquillement son cours, ou bien elle développe ses propres symptômes, qui s'unissent à ceux de la maladie, et accroissent ainsi cette dernière, sans le moindre profit pour la guérison. Ce dernier cas a lieu surtout quand le médicament n'est point ho-

mœopathique, qu'il ne couvre peut-être que quelques symptômes accessoires, sans correspondre aux accidens caractéristiques, et que par conséquent il n'a rencontré qu'une petite partie et non la totalité de la prédisposition de l'organisme, ou bien encore quand la dose est trop forte, ou enfin lorsque le sujet est trop sensible.

Une connaissance approfondie de la pathologie est donc indispensable à l'homœopathe pour pouvoir distinguer les symptômes essentiels de ceux qui sont accidentels. Mais il n'a pas moins besoin de savoir bien distinguer les symptômes médicinaux qui sont caractéristiques pour le cas présent de maladie. Ces deux conditions remplies, le médicament qu'il choisira rencontrera toujours dans l'organisme la partie accessible à son action, et pourra déployer complétement sa vertu dynamique.

Pas plus que Hahnemann et beaucoup d'autres, je ne conçois la longue durée d'action des médicamens. Cependant je l'admets souvent bien plus longue; de même que parfois aussi, surtout en ce qui concerne les antipsoriques, je la trouve moins prolongée que Hahnemann ne l'a dit dans son traité des maladies chroniques. Voici ce qui me semble avoir lieu à cet égard.

La force active des doses homœopathiques n'est jamais plus éclatante que quand elle porte sur le foyer malade, c'est-à-dire quand le choix a été tel que la plus grande analogie possible existe entre les symptômes de la maladie et ceux du médicament. Si le remède couvre la totalité de la maladie, la réaction se déploie avec une grande énergie contre l'irritation hétérogène aux tissus organiques affectés, et de là résulte une tendance à l'éloigner aussi promptement que possible. Il ne s'agit donc que de fournir les conditions rigoureuses pour mettre en jeu la réaction. Or, cette réaction une fois excitée, elle ne retombe pas dans son précédent état de sommeil aussitôt après l'éloignement de l'irritation, mais continue à s'exercer afin de rétablir aussi l'équilibre de la vitalité dans les points qui ont été attaqués. Voilà pourquoi, quand le choix a été parfaitement homœopathique, nous voyons l'amélioration durer des semaines, même des mois, sans que la réaction ait de nouveau besoin d'être stimulée par un médicament. Cette activité de la réaction dure d'autant plus longtemps, et est d'autant plus prononcée, que la maladie avait déjà jeté de plus profondes racines dans l'organisme (maladie chronique); elle est d'autant plus courte et rapide, que celle-ci est plus

passagère (maladie aiguë). Ce déploiement de la réaction contre une irritation (ici un médicament) rappelle le frémissement des cordes d'un instrument, qui n'ont besoin que d'une faible excitation extérieure pour continuer long-temps encore à exécuter leurs vibrations, quoique la cause qui a provoqué celles-ci ait cessé depuis long-temps d'agir. De même l'activité vitale soumise à l'influence passagère, instantanée même, d'une cause morbifique, continue à développer la maladie, même après la cessation bien manifeste de la cause.

En choisissant le remède, il faut avoir égard à la maladie elle-même, afin de ne pas donner, dans un cas qui réclame de prompts secours, un médicament dont l'action s'étend à plusieurs semaines, et dans une autre affection qui a une durée plus longue, un remède qui, exerçant une action très-courte, ne ferait aucune impression sur la maladie, ou du moins ne produirait qu'un effet momentané et palliatif. Il importe donc de bien distinguer les maladies aiguës des maladies chroniques sous ce rapport, et d'avoir présente à l'esprit la durée d'action des médicamens, avant de les prescrire. La plupart des grands remèdes végétaux, même ceux dont l'action dure long-temps, conviennent dans les cas aigus, quoique quelques uns d'entre eux, tels que *Bellad.*, *Rhus*, *Nux*, *Dulcam.*, *Mezer.*, *Sassap.*, *Conium*, et autres, possèdent aussi d'incontestables vertus curatives dans les maladies chroniques, employés et dans les circonstances où l'analogie des symptômes les appelle, et comme moyens intercurrens. Dans les cas aigus opiniâtres, les métaux et quelques substances animales pourraient bien être fort utiles, surtout parce qu'ils se rapprochent beaucoup, eu égard à l'intensité de leur action, des antipsoriques, qui conviennent surtout dans le traitement des maladies chroniques. Les médicamens appelés polychrestes par Hahnemann, s'appliquent sans contredit à une très-grande partie des affections aiguës et chroniques les plus répandues ; tels sont, *Bellad.*, *Nux*, *Mercur.*, *Acon.*, *Puls.*, *Ignat.*, *Rhus*, *Bryon.*, *Ars.*, *Sulph.*, *Antim. cr.*

Cependant, des observations faites depuis peu ont appris que des médicamens même à une longue action (antipsoriques) se montrent efficaces dans des maladies extrêmement aiguës, et que leur effet curatif s'y prononce très-rapidement. C'est ce que prouve le traitement du choléra et de la cholérine, où *Carb.*

veg., *Phosph.*, *Ac. phosph.*, et autres, ont été employés avec avantage, malgré la longue durée de leur action, et où il a même souvent fallu les répéter au bout de quelques heures.

Chacun sait qu'un grand nombre d'affections chroniques tourmentent souvent si peu le malade qu'il ne s'adresse au médecin que quand elles ont acquis beaucoup d'intensité, et sont devenues pour ainsi dire aiguës. C'est ce qui arrive, entre autres, dans le rhumatisme et la goutte. Quoique convaincus qu'en pareil cas l'affection est due au développement d'une psore latente, nous ne devons pas toujours l'attaquer de suite par des antipsoriques, parce que ceux-ci excitent souvent alors, dans les premières semaines, une aggravation considérable, qui ensuite cède rarement aux moyens appropriés. Le mieux est de recourir aux apsoriques, pour diminuer d'abord la violence du mal, et quand il a été ramené à son point primitif, on emploie les antipsoriques. Parmi les apsoriques, il y en a qui ne le cèdent sous aucun rapport aux antipsoriques, pour le traitement des maladies chroniques. Tels sont *Bellad.*, *Nux*, *Rhus*, *Staphys.*, *Asa*, *Dulcam.*, *Mezer.*, *Salsap.*, *Arsen.*, *Colocynth.*, *Hepar*, *Anacard.*, *Clematis*.

Il est reconnu que les circonstances où les antipsoriques conviennent le mieux, sont les cas de désorganisations et d'affections dans lesquelles les apsoriques demeurent sans succès. Ici, lorsqu'on apprend par l'aveu du malade, ou qu'on découvre par quelques symptômes, qu'il a eu la gale, on débute par *Sulphur*, et surtout par *Tinct. sulph. X*, qu'on répète quatre, six et huit fois, à cinq ou six jours d'intervalle, jusqu'à ce qu'il survienne plusieurs symptômes que le malade ne puisse pas se souvenir d'avoir déjà éprouvés; alors on cesse le soufre. Quand son action est épuisée, on donne l'antipsorique qui convient le mieux, et sur l'effet salutaire duquel on peut alors compter. Néanmoins il faut le répéter aussi, moins souvent seulement que le soufre, et autant qu'on le jugera nécessaire. S'il ne donne pas des résultats aussi avantageux qu'on l'espérait, ce qui arrive assez fréquemment, on a de nouveau recours à une ou deux doses de soufre, qui raniment la réaction et permettent à l'antipsorique subséquent d'agir avec plus d'énergie. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois d'être obligé de reprendre deux, trois fois et plus le soufre dans le cours d'un traitement antipsorique.

Malgré ces précautions, dans les maladies où il s'est déjà formé des désorganisations, le médecin ne réussit pas toujours; souvent il voit la maladie continuer sa marche, sans pouvoir l'arrêter le moins du monde. Ce serait peut-être là le cas de recourir aux substances dites isopathiques.

Dans les maladies aiguës, tout dépend du bon choix des médicamens. Cependant là aussi il y a des cas où les substances le mieux homœopathiques n'exercent aucune influence. Cette nullité de résultat tient fréquemment au peu de vitalité du sujet, ou à l'accumulation de la force vitale sur un point au détriment des autres. Mais elle peut aussi dépendre d'une psore interne, dont les symptômes, éveillés et développés par la maladie aiguë, rendent le spécifique inerte, et exigent un antipsorique approprié. C'est presque toujours au soufre qu'on doit recourir; il fait disparaître quelquefois la maladie aiguë avec les symptômes psoriques, ou du moins il la rétablit dans sa pureté, et permet qu'elle cède au spécifique contre lequel elle s'était montrée rebelle jusqu'alors.

Lorsque quatre ou tout au plus six heures se sont écoulées depuis l'administration d'un médicament, sans qu'on voie survenir aucun changement, on peut être certain que le choix a été mal fait; il faut donc prendre une autre substance qui s'accorde mieux avec le groupe des symptômes. Si dès les premières heures on aperçoit de l'amélioration, une conscience plus nette, un sommeil calme, de la moiteur à la peau, il faut attendre, avant de donner un nouveau remède, que cette amélioration soit devenue stationnaire; mais si la maladie est extrêmement aiguë et le danger pressant, le médecin, sûr du choix qu'il a fait, doit répéter le médicament toutes les heures, ou toutes les deux ou trois heures, ayant alors soin de l'employer toujours à la plus haute puissance.

SUR L'HYPÉNANTIOSE, OU LE PRINCIPE CONTRARIA CONTRARIIS CURANTUR;

Par le docteur F.-G. BECKER (1).

Similia similibus curantur, telle est la devise de la nouvelle doctrine, qui attache tant d'importance à cette proposition qu'elle

(1) Lorsque Hahnemann proclama le principe *similia similibus*, on se mo-

en a tiré le nom sous lequel elle se désigne. Le principe en lui-même n'est point nouveau ; mais, après trois siècles d'oubli, il se relève pour attaquer celui de l'école aujourd'hui régnante. La thérapeutique dogmatique des Grecs, qui domina jusqu'au seizième siècle, reconnaissait l'hypénantiose, ou le principe *contraria contrariis curantur* (ἀπὸ πλησμονῆς ὁκόσα ἂν νουσήματα γίνηται, κένωσις ἴῆται, καὶ ὁκόσα ἀπὸ κενώσιος πλησμονὴ καὶ τῶν ἀλλῶν ἡ ὑπεναντίωσις. *Aphor.*, 11, 22. II. Comp. aussi *Epid.* I. 3. *De natura humana*, II, 31.— Celse, *de med.* II. 9.—Galien, *meth. med.*, *IX*, *c.* 15. *Art. med. c.* 89). La guerre que Paracelse, ses successeurs et Vanhelmont déclarèrent à l'ancienne médecine, les conduisit aussi à attaquer et réfuter ce principe. Ils le firent avec succès; mais le principe inverse, *similia similibus curantur*, que quelques novateurs songèrent à ériger en dogme fondamental de la thérapeutique, fut bientôt reconnu insoutenable, du moins dans l'extension générale qu'on voulait lui donner, et il tomba dans l'oubli.

Aujourd'hui Hahnemann soutient de nouveau, comme l'école de Paracelse, que *similia similibus curantur*. Mais il admet que le principe *contraria contrariis curantur* est celui de la thérapeutique actuelle. La plupart de ses adversaires ont adopté en effet cette bannière, et quelques uns ont même pris le titre *d'énantiopathes*, par opposition aux *homœopathes*. Cependant le principe me paraît n'être en harmonie ni avec la nature ni avec l'état présent de la science médicale.

Je crois pouvoir soutenir que le dogme *contraria contrariis curantur* ne repose point sur l'expérience, et que, quand il semble y avoir opposition, contraste entre la maladie et la guérison,

qua de lui. Aujourd'hui que ce principe est admis presque sans contestation en Allemagne, on s'efforce de prouver qu'il n'est qu'une imitation du *scorpio scorpionem curat* de Paracelse. Quelques uns même vont plus loin, et prétendent démontrer que l'ancienne école ne guérit point *contraria contrariis*. Tel est le but du docteur Becker, qui nous dispense de tout commentaire. Une vérité nouvelle ameute toujours les contradicteurs, et quand elle s'établit enfin, on en dispute l'honneur à celui qui l'a trouvée. Mais, comme l'a dit Voltaire, cette petite envie de se faire valoir en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, et répétant sans cesse de misérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant. A l'homœopathie peut s'appliquer cette pensée de Sénèque : *veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* J.

c'est une pure apparence, sans nulle véritable réalité. Essayons de prouver cette proposition par des exemples tirés des diverses méthodes curatives.

On voit un malaise produit par une *surcharge* de l'estomac céder à *l'abstinence*, une maladie de peau provenant de la malpropreté guérir par les soins de *propreté*, la *fatigue* se dissiper par l'effet du *repos*. Au premier aperçu, il semble bien y avoir opposition entre la maladie et la guérison ; mais, en réalité, celle-ci n'a lieu que par l'éloignement de la cause qui a déterminé et qui pourrait aggraver encore la maladie, et parce que l'organisme se trouve replacé ainsi dans une situation favorable au déploiement de son activité médicatrice. La crasse est un obstacle à l'accomplissement des fonctions normales de la peau ; quand on l'enlève, celles-ci se rétablissent dans leur intégrité et la peau redevient saine. Un homme qui a l'estomac surchargé, jeûne parce qu'il manque d'appétit ; aucun désir des alimens ne se manifeste en lui, parce que l'excès de plénitude a rendu l'estomac incapable de digérer, et que de nouveaux alimens, qui ne seraient point digérés, ajouteraient à l'intensité de la cause morbide déjà existante. Nous avons donc ici des exemples de la méthode curative qui ne tend qu'à écarter les obstacles extérieurs au libre exercice de l'activité vitale, et à remettre le malade dans les circonstances les plus favorables à l'accomplissement de ses fonctions. Nous l'appelons méthode curative *diététique*, et nous la regardons comme la plus générale, celle qui s'applique partout, celle qui fait la base de tout traitement, de toute guérison.

On observe, en outre, que la guérison de maladies s'obtient, dans les cas où il y a soit abolition, soit défaut d'une activité quelconque, en faisant usage de moyens extérieurs qui rappellent ou raniment cette activité. La constipation cède à des purgatifs; des ulcères atoniques se cicatrisent sous l'influence d'applications stimulantes ; une fièvre dans laquelle le pouls est petit guérit par l'usage du vin, qui rend le pouls plein; des excitans rendent parfois le mouvement à un membre paralysé. On a essayé de ramener aussi ces phénomènes au principe *contraria contrariis*, en disant que là ou il y a *trop peu* d'activité, la guérison s'obtient par l'exaltation de *cette* activité. Mais il est facile de démontrer que, dans nul des cas où l'on a recours à la méthode dite excitante,

l'activité vitale, considérée d'une manière générale, ne se trouve *accrue*, et qu'il s'agit seulement de solliciter l'organisme à une réaction capable de contribuer au rétablissement de la santé, que d'ailleurs l'activité qu'on excite ainsi soit malade elle-même, ou qu'elle soit dans les conditions de la santé, mais qu'on l'emploie pour faire cesser l'état morbide de tel ou tel organe, de telle ou telle fonction. Le purgatif ne guérit pas en déterminant un état opposé à la constipation, mais en provoquant une sécrétion et une évacuation qui entraînent au dehors, non pas seulement la substance purgative, mais encore d'autres matières existantes dans le canal intestinal, qui sont une cause de maladie, et dont l'organisme abandonné à lui-même ne peut amener l'expulsion. L'onguent stimulant ne procure pas la cicatrisation de l'ulcère atonique en y exaltant l'activité vitale et la remontant d'autant qu'elle se trouvait déprimée au dessous du degré normal, mais en sollicitant la surface malade à exercer une réaction dont le premier effet est de mettre la surface elle-même à l'abri de l'influence anormale qu'exerce sur elle l'onguent, et qui ensuite contribue aussi à favoriser le développement des bourgeons charnus. Le vin ne donne point au fébricitant le *quantum* de force vitale qui lui manque; mais il détermine l'organisme à réagir sur cette liqueur qui lui est étrangère, ainsi que sur d'autres puissances morbifiques, absolument ou relativement extérieures, et à maintenir ainsi son intégrité mise en danger. Toutes les guérisons de ce genre ne reposent pas sur une opposition entre le remède et la maladie, mais sur une loi physiologique particulière et fort importante, celle que l'organisme, quand il est sollicité à accomplir une action, exerce *en même temps* qu'elle, et *par ce seul fait*, d'autres actions *identiques* ou *analogues* (1). C'est là le principe

(1) Telle est la véritable interprétation du principe *similia similibus*, auquel Pierre Severin faisait allusion déjà, quand il disait : *particulares curationes pluribus indicationibus et diversis remediorum proprietatibus* ACTIONES TAMEN ET CONDITIONES UNIVERSALIS CURATIONIS (c'est-à-dire de la force médicatrice de la nature) QUOAD FIERI POTEST IMITANTIBUS ABSOLVUNTUR (*Idea medic. philos. cap. XIV.*) L'activité que le moyen employé par la méthode stimulante met en jeu, et qui se manifeste d'abord par une réaction contre ce moyen, procure d'autant mieux la guérison *qu'il y a davantage d'analogie* entre cette réaction et l'activité nécessaire pour guérir l'état morbide de l'organisme. La guérison naturelle de l'état saburral consiste dans

de la méthode *stimulante*, à laquelle se rapportent la méthode incitante, la méthode excitante, en grande partie même la méthode fortifiante, les méthodes vomitive, purgative, diaphorétique, diurétique, et enfin les méthodes spécifiques. Mais *toute* stimulation est *spécifique*, en ce sens qu'elle ne vise pas uniquement à provoquer un *quantum* quelconque d'activité, mais à produire une action curative déterminée et par conséquent spécifique. La méthode curative *antagonistique*, y compris la dérivation, est aussi une excitation non pas d'une activité *opposée*, quant à la nature ou au siége, ainsi qu'on l'admet si souvent, mais d'une activité *analogue* dans un autre organe. Du reste, elle ne diffère pas, eu égard à son essence, des autres méthodes stimulantes.

Si une activité est morbidement *accrue*, en apparence, la guérison s'obtient en la *diminuant*, et l'on croit retrouver ici la loi de l'hypénantiose. La chaleur est excessive dans une partie, c'est pourquoi on applique de la glace; des excrétions alvines trop abondantes (diarrhée) sont arrêtées par un moyen constipant, l'opium; le pouls est trop fréquent, c'est pourquoi on donne de la digitale, qui ralentit le pouls. Il y a également erreur ici. D'abord, on ne peut pas dire que l'activité vitale soit jamais réellement *accrue* dans l'état morbide; les actions vitales les plus énergiques sont toujours celles qui ont lieu dans l'état d'une pleine

l'élimination spontanée des matières nuisibles par le canal intestinal. Le purgatif provoque une activité parfaitement semblable à cette élimination: il est donc le moyen qui convient le mieux pour faire cesser l'état saburral. Le principe gonorrhéique affecte la membrane muqueuse urétrale de telle sorte qu'elle cherche à s'en débarrasser par une congestion sanguine et une abondante sécrétion de mucosités, but auquel la nature arrive plus ou moins complétement, facilement et promptement, sans secours étranger. Mais quand la réaction morbide dure trop long-temps, on emploie le baume de copahu, qui, passant dans l'urine, à travers les reins, affecte la membrane muqueuse urétrale d'une manière analogue: la nouvelle réaction qui résulte de là met cette membrane en état de se délivrer aussi promptement et plus complétement de l'action qu'exerce sur elle le principe gonorrhéique. L'*analogie* n'existe donc pas entre le moyen et la maladie, ou entre les effets du moyen et les phénomènes de la maladie, mais entre la réaction artificiellement provoquée par ce moyen et la réaction naturelle qui est destinée à faire cesser la maladie. Mais on voit que cette interprétation du principe *similia similibus* ne s'applique qu'aux méthodes curatives stimulantes, et qu'elle ne convient point à toutes les autres.

santé. Lorsqu'elles semblent être accrues dans les maladies, elles ne sont que tendues, fatiguées, irrégulières, en désharmonie avec d'autres actions vitales. Mais, à part même cette objection, ces activités morbides ne réclament point un traitement *déprimant* ou sédatif parce qu'elles s'écartent en général de l'état normal de la santé, mais seulement parce qu'en persistant elles pourraient devenir cause d'autres états morbides qui menaceraient l'organe ou l'organisme. Nul médecin n'emploiera la glace ou l'eau froide dans tous les cas où la température d'une partie dépasse le degré normal ; un pareil traitement serait la plupart du temps superflu et souvent nuisible ; superflu, parce que, dans un grand nombre de cas, par exemple dans les fièvres intermittentes et les exanthèmes, la température redescend d'elle-même au degré normal ; nuisible, parce qu'une diminution de la température, qui exercerait simultanément une influence sédative sur les autres activités organiques, pourrait quelquefois supprimer des affections locales, par exemple la goutte dans les articulations et mettre la vie en danger. On n'arrête pas une diarrhée au moyen de l'opium parce que les excrétions sont plus abondantes ou plus fréquentes que dans l'état de santé, car il y a beaucoup de diarrhées qu'on abandonne à la nature, et d'autres qu'on traite même à l'aide des purgatifs ; l'opium, qui diminue l'activité sécrétoire et excrétoire du canal intestinal, et en même temps la perception organique dans ces parties, n'est employé que quand on considère la diarrhée comme la suite d'une évacuation morbide du canal intestinal, ou quand on craint qu'en se prolongeant elle n'épuise l'organisme entier. A l'égard de la digitale, qui ralentit le pouls, on ne la donne point parce que le pouls est fréquent, car cette fréquence s'observe dans tous les accès de fièvre, où l'on ne fait rien contre elle ; on n'y a recours que quand cet état de la circulation fait craindre pour la texture du cœur, des vaisseaux ou des poumons, comme dans les maladies organiques de ces parties.

Outre les trois méthodes curatives dont je viens de parler, la *diététique*, la *stimulante*, et la *déprimante*, qui toutes tendent à agir immédiatement sur l'activité vitale, il en existe deux autres encore, savoir, celle qui agit d'une manière immédiate sur la masse et le mouvement du sang (émissions sanguines, infusion, transfusion, suspension d'une hémorrhagie, ligatures, etc.), et

celle qui change immédiatement les formes des parties solides (méthodes *opératives* proprement dites). Le principe *contraria contrariis curantur* ne s'applique pas plus à celles-là qu'aux autres. Elles n'ont jamais qu'un but curatif *particulier*, auquel on doit arriver par une atteinte immédiate portée à la substance liquide ou solide de l'organisme. Mais la *thérapeutique entière de l'organisme* (il ne doit point être question ici de la thérapeutique *morale*), autant qu'il nous est donné d'interpréter physiologiquement les faits empiriques qui la concernent, peut être rapportée à ces cinq classes de méthodes curatives.

Si donc le principe *contraria contrariis* n'a aucun fondement dans la pure expérience, et si sa valeur apparente ne tient qu'à ce qu'on a méconnu le véritable rapport entre maladie et guérison, comment se fait-il non seulement qu'il ait été admis généralement par les anciens jusqu'à Paracelse, mais encore que, malgré la réfutation qu'en a donnée l'école de ce dernier, il ait repris un crédit absolu parmi les modernes? Je crois trouver l'explication de ce phénomène dans la liaison nécessaire qui existe entre l'hypénantiose, comme principe thérapeutique, et les systèmes tant mécaniques que chimiques de la physiologie et de la thérapeutique. Quoique ces systèmes aient été bien des fois réfutés sous les formes grossières qu'ils avaient dans les premiers temps de leur apparition, quoiqu'ils aient été refoulés par la médecine organique, cependant ils se sont fréquemment reproduits sous d'autres formes en apparence plus scientifiques, en sorte que l'hypénantiose, leur compagne constante et fidèle, a dû ne jamais cesser d'exercer une grande influence, qu'elle ne perdra que quand tous les avis seront unanimes et bien arrêtés sur le rang inférieur qu'on doit assigner en physiologie à toutes les explications fournies par la mécanique et la chimie.

Il y a long-temps qu'on néglige les premières vues de la médecine mécanico-chimique, l'humorisme et les qualités des dogmatistes, les communautés des méthodistes, et les principes thérapeutiques qui en ressortaient. Depuis long-temps aussi l'acide et l'alcali des chémiatres du dix-septième siècle sont bannis de la pathologie et de la thérapeutique. Mais que sont la plupart des théories dynamiques du jour? Ne sont-elles pas uniquement des formes plus abstraites sous lesquelles la doctrine exclusivement quantitative des mécaniciens et la doctrine dualistique des chi-

mistes cherchent à ressaisir leur ancienne autorité? Lorsqu'en physiologie on reconnaît pour principe suprême le dogme quantitatif du plus et du moins, ou l'opposition qualitative de forces, de facteurs, de pôles, on est sous l'empire de la mécanique et de la chimie; la physiologie, cette science de la vie, est enchaînée par des lois qui lui sont étrangères, puisqu'elles proviennent de sciences ayant la nature morte pour objet, et le thérapeuthe, s'il veut être conséquent, s'il veut mettre ses actions en harmonie avec ses principes, doit, quand il traite les maladies, se comporter comme le machiniste ou le chimiste, c'est-à-dire ne songer qu'à mesurer et compenser des différences de quantité et de qualité.

La vraie physiologie reconnaît dans l'organisme une énergie active par elle-même, qui donne la forme à cet organisme, qui le maintient en face du monde extérieur, qui remédie aux désaccords produits en lui par des influences morbifiques, et qui rétablit ainsi la santé troublée; pour elle, cette énergie n'est ni un équilibre mécanique de forces, ni une indifférence chimique, mais une harmonie organiquement active. L'activité curative (force médicatrice de la nature) n'est point, comme on nous la représente, un épisode de la thérapeutique, un quelque chose sur quoi l'on puisse fonder une méthode curative quelconque, mais l'unique condition interne de toute guérison : elle doit donc marcher en avant de toutes les méthodes curatives, et leur servir de base à toutes. L'observer et la surveiller, écarter les obstacles à son développement que lui opposent des conditions extérieures nécessaires, la ranimer et la diriger, la restreindre et même la suspendre lorsqu'abandonnée à elle-même elle met en danger la structure et les fonctions de quelques parties, enfin, quand elle est impuissante, porter une atteinte directe au sang et aux parties solides pour éloigner les obstacles matériels à la manifestation de son activité, tels sont les problèmes qui se présentent à résoudre dans le traitement des maladies, ou plutôt telle est la marche que la science doit suivre d'après l'interprétation des principes que l'expérience a établis en médecine pratique.

UN MOT SUR LES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET LEUR RÉPÉTITION;

Par le docteur SCHROEN.

Le choix de la dose homœopathique et la question de savoir si l'on doit ou non la répéter, sont deux points dont on s'est déjà beaucoup occupé, et qui méritent une attention sérieuse. Dans un problème si obscur, la vérité ne peut sortir que d'une large discussion. C'est pourquoi je me permets d'émettre aussi mon opinion à cet égard.

Chaque médecin fait ou du moins croit faire des expériences, quoique tous ceux qui connaissent bien la chose sachent combien il est difficile d'en faire qui soient pures et valables dans notre art. De là vient sans doute que diverses personnes à la même époque, et une même personne à des époques différentes, recueillent des observations qui ne s'accordent point ensemble; car la tournure individuelle des idées, les préjugés et une foule de circonstances influent sur les résultats des investigations. Ainsi l'un a vu des doses fortes guérir très-bien, tandis qu'un autre dit n'avoir eu à se louer que des dilutions les plus élevées; quelques uns qui d'abord ne conseillaient que les millionièmes, avec lesquels ils guérissaient fort bien, disent avoir employé plus tard les décillionièmes, et ont fini par se contenter de faire respirer les substances. Celui-ci redoute l'aggravation homœopathique, tandis que celui-là ne voit en elle qu'une chose insignifiante, et prescrit par cela même des doses plus fortes.

Comme, au milieu de tant de diversités dans le volume des doses, on a toujours obtenu des guérisons, ce résultat mène à conclure que les médicamens choisis d'après la loi homœopathique doivent exercer une action salutaire à toutes les doses dont on s'est servi jusqu'à ce jour, mais que, quant au choix de la dose et à la question de la répéter ou non, il faut apporter beaucoup de circonspection, tant pour éviter une aggravation trop forte, que pour obtenir un effet suffisant, et qu'il importe de bien peser l'ensemble des circonstances, afin de juger si l'on doit prendre une dose élevée et la répéter, ou en choisir une plus faible et n'en donner qu'une seule.

C'est une tâche épineuse que de trouver la vérité à cet égard dans chaque cas individuel. Je pense que l'homœopathe rendra la

solution du problème plus facile, en ayant égard aux considérations suivantes :

A. *L'individu.* S'il est bien reconnu que la création entière ne renferme pas deux choses qui se ressemblent parfaitement en tous points, cette diversité doit être plus prononcée que partout ailleurs chez l'homme, puisqu'il a les organes les plus nombreux et les plus composés. En effet, plus un organisme est compliqué, plus il a de disposition aux changemens du type normal, aux modifications dans la forme, la matière et l'activité organiques. Comme cette dernière est la cause du degré de la réaction qui succède à l'action du médicament, elle doit avoir une grande influence sur la détermination de la dose, un corps qui réagit facilement ayant besoin d'une moindre quantité de substance médicinale pour mettre sa réaction en jeu, tandis que, dans le cas contraire, il faut des excitans plus forts et répétés.

Mais, indépendamment de ces spécialités auxquelles on doit avoir égard dans chaque cas, il reste encore d'importantes particularités générales à examiner dans l'individu lui-même. Ici se rangent :

1. *Le sexe.* Le corps de la femme, en raison des fonctions qu'il remplit dans la génération, est tout autre que celui de l'homme. La différence ne se borne pas aux organes accessibles à la vue, mais s'étend à toutes les parties de l'organisme, jusqu'aux actes de l'esprit et au caractère. Est-il surprenant d'après cela que certains médicamens conviennent mieux à un sexe qu'à l'autre? La théorie nous dit qu'il doit en être ainsi, et l'expérience le confirme. Ainsi, par exemple, la pulsatille, la sabine, la coque du Levant, conviennent mieux à la femme; la noix vomique et l'acide phosphorique à l'homme. Une petite dose homœopathique d'un médicament approprié à un cas individuel ne doit-elle pas agir davantage qu'une dose plus forte de la même substance dans un organisme qui lui est étranger, car il arrive souvent qu'on soit forcé de donner la noix vomique à une femme et la pulsatille à un homme? Ne peut-on pas se dispenser de répéter la dose quand on a un médicament qui soit en parfait rapport avec l'organe malade, comme la sabine avec l'utérus? En se plaçant sous ce même point de vue, un médicament moins approprié, soit à l'individu, soit à l'organe malade, ne doit-il pas exiger qu'on l'emploie à plus haute dose et qu'on répète celle-ci ?

2. *L'âge.* Les âges successifs sont des périodes de développement pour divers organes, durant lesquelles l'organe qui se développe appelle à lui la force vitale de l'organisme entier, et acquiert ainsi la prédominance sur tous les autres organes. L'enfance est une vie abdominale, et le ventre est alors l'organe dans lequel l'activité plastique règne au plus haut degré. Avec la congestion vers la tête qui accompagne le travail de la dentition, commence la période de développement du cerveau. Ensuite la prédominance semble passer au système génital, qui sort de sa léthargie, et déploie peu à peu ses formes et son activité. Plus tard, vers la dix-huitième année, arrive la vie spéciale des organes respiratoires, qui termine le premier cycle. A partir de ce moment, les deux sexes suivent chacun une direction différente; chez l'homme commence la vie du cerveau et de la poitrine, tandis que, chez la femme, quand elle remplit sa destinée comme mère, la vie sexuelle et abdominale devient prédominante. Or, les médicamens qui ont un rapport particulier et une affinité prochaine avec le système prédominant à une époque donnée de la vie, sont les plus convenables et les plus efficaces pour l'individu; de plus, comme l'organe en quelque sorte dominateur se trouve attaqué par eux, la plus faible dose suffit pour altérer l'état de l'organisme entier; on peut donc les employer aux doses les plus exiguës, puisque même alors ils agissent encore. De là vient sans doute que, par exemple, la camomille et la fève Saint-Ignace agissent si efficacement et à si petite dose au temps de la vie abdominale des enfans, la belladonne et le carbonate calcaire à l'époque de la dentition et du développement du cerveau. C'est probablement aussi pour cela que la pulsatille rend de si grands services quand la vie génitale prédomine; l'aconit, la bryone, le drosera, l'étain, le charbon végétal, etc., lorsque la vie respiratoire l'emporte sur tout le reste en activité. C'est encore pour la même raison que la noix vomique guérit tant d'affections dans l'âge adulte, et le carbonate de baryte pendant la vieillesse. Une très-petite dose de ces médicamens spécifiquement appropriés à l'individualité de l'organisme, ne doit-elle pas suffire pour déterminer l'action primitive nécessaire et la réaction salutaire qu'on veut exciter dans l'organisme malade?

On doit encore prendre en considération qu'à certains âges l'organisme humain est plus ou moins accessible aux impressions

du dehors; il est donc naturel que le corps faible de l'enfant, qui n'a encore l'habitude d'aucune excitation, et dont la sensibilité n'a point encore été émoussée, soit beaucoup plus accessible à l'action des médicamens, qu'il ait par conséquent besoin de doses beaucoup plus faibles que celles qu'exige le corps endurci et moins sensible de l'adulte. On conçoit aussi que le vieillard, dont la vie nerveuse a diminué d'énergie, soit bien moins susceptible d'altération. La dose homœopathique doit donc être atténuée, augmentée ou répétée en raison de ces circonstances, suivant qu'on veut exercer une action ou plus forte ou plus faible, et déterminer une réaction proportionnée.

3. La *constitution*. Je mets hors de doute que le *quale* de l'état corporel exerce une puissante influence sur notre esprit et notre humeur, que la constitution corporelle ou matérielle est à beaucoup d'égards une des conditions du tempérament, et qu'il doit y avoir plus ou moins de corrélation entre l'une et l'autre. C'est pourquoi je parlerai ici du tempérament. Hahnemann attache une grande importance à ce que le médicament dont on fait choix soit en harmonie avec chaque constitution, avec chaque tempérament. Cependant on a vu fréquemment aussi des guérisons succéder à l'emploi de médicamens qui ne correspondaient point à l'individu sous ce rapport, quoiqu'ils présentassent d'ailleurs dans leurs symptômes une grande analogie avec ceux de la maladie. Mais on peut demander si ce n'est pas à ce défaut de corrélation qu'on doit rapporter ce prétendu défaut de réceptivité pour les médicamens homœopathiques qui se remarque chez tant de personnes, et contre lequel on conseille et emploie avec succès des doses plus fortes; on peut demander si, l'image de la maladie étant la même, une très-petite dose ne produit pas, sur une constitution affine, un effet supérieur à celui que produirait une bien plus forte dose du même médicament dans une constitution qui ne serait pas en harmonie avec lui.

Certaines constitutions paraissent déterminer certains tempéramens; il semble aussi qu'à ces derniers certains médicamens correspondent comme puissances affines. C'est alors que bien certainement les plus petites doses sont à leur place. Ainsi la camomille, la pulsatille, la sépia, le capsicum, la fève Saint-Ignace correspondent à la constitution dans laquelle prédomine la vie végétative et au tempérament phlegmatique; l'aconit, la

bryone et la belladonne, à la constitution où prédomine la vie animale et au tempérament sanguin ; la noix vomique et l'arnica à la constitution où la sensibilité l'emporte et au tempérament colérique ; partout, en pareil cas, il doit suffire de très-petites doses pour arriver au but.

B. *La maladie elle-même.* La maladie, produit de la réaction de l'organisme contre l'attaque d'une puissance hostile, offre plusieurs différences auxquelles il importe d'avoir égard quand il s'agit du choix et de la répétition des doses.

1. *Sa marche.* Elle est aiguë, et marche en peu de temps à sa terminaison, ou chronique, et persiste un temps indéterminé dans l'organisme, sans qu'il fasse d'efforts particuliers pour y mettre un terme.

S'il s'agit d'une maladie aiguë, dont les attaques rapides et puissantes portent une vive atteinte à l'organisme et mettent la vie en danger, l'organe malade, qui ne peut plus résister aux puissances pathogénétiques, surtout à celles qui sont affines, a certainement une grande réceptivité pour le médicament homœopathique ; une faible dose suffit donc en parcil cas ; mais il faut souvent la réitérer à une époque très-rapprochée, pour opposer une force destructive à la puissance qui menace d'annuler l'effet curatif du médicament administré. Nous en avons une preuve frappante dans le traitement du choléra. Dans les maladies chroniques, au contraire, où l'affection des organes lésés est passée en habitude, et où la longue durée de leurs souffrances les a déjà rendus moins sensibles aux puissances pathogénétiques de même espèce, des doses plus fortes méritent la préférence, et l'opiniâtreté du mal peut déterminer à les répéter.

2. *Son intensité.* Le volume et la répétition des doses devraient ne point être en raison directe de cette circonstance, puisqu'une maladie plus intense semble exiger qu'on répète la dose, mais aussi qu'on la diminue.

3. *Son origine.* Ici nous avons à nous occuper

A. De maladies qui ont leur source dans l'organisme même, comme les difformités, les affections héréditaires, les désaccords du système nerveux. Ce sont des maladies chroniques, et on peut leur appliquer ce que j'ai dit du volume et de la répétition des doses dans ces affections.

B. De maladies qui sont apportées du dehors dans l'organisme,

les contagions. Ici on doit distinguer celles qui sont provoquées par des miasmes fixes ; comme la psore, la syphilis, la sycose, à l'égard desquelles Hahnemann a prononcé, dans son traité des maladies chroniques, sur la dose qu'elles exigent, et celles qui doivent naissance à des miasmes non fixes et n'émanant point de l'homme. Ces dernières, à leur tour, se présentent comme endémies, lorsqu'elles sont enchaînées à un endroit particulier dont les circonstances locales les provoquent, ou comme épidémies, quand elles envahissent des pays entiers, leur existence dépendant de conditions plus générales ou plus répandues. Dans ces deux dernières classes, nous devons avoir égard à la prophylaxie et au traitement proprement dit. Sous le point de vue prophylactique, la répétition des doses doit être nécessaire, parce que l'organisme se trouve sans cesse exposé de nouveau aux influences nuisibles ; aussi Hahnemann y a-t-il recours dans la scarlatine. Quant au traitement, le plus ou moins de tendance à prendre la forme aiguë détermine le choix à faire parmi les dilutions, et indique si l'on doit ou non répéter la dose. Les pestes et les éruptions cutanées aiguës sont de toutes les maladies celles qui exigent le plus des doses faibles et répétées.

C. *L'organe affecté.* Il est clair que toute activité de notre corps, normale ou anormale, a sa source dans le système nerveux; il doit donc en être ainsi de la réaction provoquée par les médicamens. De là s'ensuit que plus un organe est riche en nerfs, plus la réaction doit être prompte et vive. Une réaction à déterminer dans le système nerveux lui-même doit exiger un stimulant plus faible que pour toute autre, et elle-même doit se prononcer plus rapidement que partout ailleurs. Les organes de la vie sensitive exigent donc les doses les plus exiguës, et ceux de la vie animale en demandent de plus fortes. La répétition de ces doses est rarement nécessaire dans le premier cas, tandis qu'elle l'est presque toujours dans le second.

D. *Le médicament à prescrire.* Quelque diversifiés que soient les organismes, quelque différentes que les maladies soient eu égard à leur caractère, comme les hommes appartiennent tous à une même classe de créatures, et que leurs maladies ne sont non plus que des souffrances des individus de cette classe, ils ne peuvent jamais présenter autant de diversité qu'en offrent des médicamens empruntés aux trois règnes de la nature. Quelle diffé-

rence infinie n'y a-t-il point entre l'aconit et le pissenlit, par rapport à leur puissance de modifier l'état de l'organisme humain; ou entre le camphre et le sel commun, sous le rapport de l'aptitude à developper leurs facultés altérantes ? Je pense que des médicamens si divers doivent être administrés à des doses différentes, si l'on veut obtenir un résultat favorable de leur action.

Quoiqu'à cet égard une grande diversité règne encore dans les vues des médecins homœopathistes, et que le sujet lui-même demande encore de longues discussions, il me semble que les circonstances suivantes sont déterminantes en ce qui concerne le volume et la répétition des doses.

1. *Le degré auquel les vertus inhérentes aux médicamens sont susceptibles de se developper.* Ici on doit distinguer. :

A. Les médicamens dont la vertu médicinale est déjà développée, ou les médicamens diffusibles, comme le camphre, le musc, la valériane, etc. qui n'exigent aucune manipulation, et qui, au contraire, quand on les y soumet, perdent leur principe actif, un arôme volatil. Ces médicamens doivent être donnés à plus hautes doses, et, leur action étant passagère, il faut en répéterles doses à de courts intervalles, comme Hahnemann lui-même le conseille, par exemple, à l'égard du camphre.

B. Les médicamens dont les vertus sont latentes ne les développent que quand, par un traitement homœopathique prolongé, on réduit presqu'à rien la matière qui les enchaîne, et alors seulement ils exercent une influence puissante et prolongée sur le corps humain, comme le sel commun, le lycopode, la sépia, le carbonate calcaire, etc. Ces médicamens n'agissent point sur l'organisme dans leur état naturel; ils ne le font qu'après de longues manipulations, dont l'effet est de dégager la vertu enchaînée par la matière; mais alors ils peuvent, à la plus petite dose, aggraver notablement l'état d'un malade et procurer une amélioration qui dure long-temps, qui souvent même est complète. Ceux-là ne peuvent être administrés qu'aux plus hautes dilutions, qui seules possèdent toutes les propriétés dont ils jouissent, et on ne les répète utilement qu'à de longs intervalles.

2. *Le degré de l'énergie avec laquelle ils affectent l'organisme humain.* Les médicamens héroïques, qui exercent une action destructive sur l'organisme humain, comme, par exemple, les métalloïdes et plusieurs autres, ne sauraient être sans inconvénient

donnés à hautes doses; il est même d'autant plus inutile de le faire qu'après avoir été portés à un degré très-élevé de dilution, ils conservent encore pleinement leur action salutaire sur l'organisme, tandis que des médicamens doués d'une énergie moins prononcée, comme la molène et le pissenlit, n'exercent aucune action violente, à quelque dose qu'on les prenne, et n'en auraient probablement aucune si on les étendait trop. Ces derniers peuvent donc être administrés à doses plus élevées et plus fréquemment répétées.

Personne mieux que moi ne sent combien ce faible essai est encore imparfait; mais de plus habiles pourront le développer, ou y faire les rectifications nécessaires.

J'aurais pu appuyer mes propositions d'exemples tirés de ma pratique ou de celle des autres. Mais j'ai dit ce que je pense des expériences individuelles. Ce qu'un fait appuierait, un autre pourrait le détruire. Au temps seul il appartient de prononcer. Cependant les homœopathes ne perdront pas de vue que l'individualisation est un devoir pour eux, que c'est le meilleur moyen d'arriver à la vérité, et qu'on ne peut espérer d'éclaircir un point encore si obscur que par un grand ensemble d'observations et de discussions.

NOTE SUR LA BELLADONNE, LA SCARLATINE ET LA RAGE;

Par le docteur GROSS.

Une pauvre femme me fit appeler pour sa fille âgée de dix ans, qu'elle craignait de voir périr, ayant perdu, quelques jours auparavant, un autre enfant de la même maladie.

L'enfant avait d'abord perdu l'appétit, et s'était plainte de pesanteur de tête; on avait reconnu en elle de l'abattement et une certaine paresse. Deux jours après, alternatives de froid et de chaud, sommeil fort agité, avec sursauts et jecticulation. Enfin parut une enflure du visage et des mains, qui étaient d'un rouge clair, comme des écrevisses. Cette rougeur particulière, avec gonflement notable, était parfaitement lisse et luisante, comme un érysipèle. Le lendemain on la remarqua aussi sur d'autres parties du corps, où cependant elle se continuait presque insensiblement avec les

portions demeurées blanches, et formait en quelque sorte de grandes flammes. On n'apercevait d'éruption miliaire, ni à la vue, ni au toucher. La rougeur était tantôt plus pâle, tantôt plus vive. Elle se répandit peu à peu sur la poitrine, sur tout le corps et sur le dos. Il lui arrivait parfois aussi de changer de place pour un temps plus ou moins long. Une très-forte chaleur fébrile l'accompagnait. La respiration était beaucoup plus courte, et la soif très-considérable; l'enfant ne pouvait se rassasier de boire; quoiqu'elle se plaignît d'avoir la bouche sèche, la langue et les lèvres étaient assez humectées. La malade délirait beaucoup pendant la nuit; elle avait peur de fantômes qu'elle apercevait en rêvant; dans le jour même, l'assoupissement n'était point exempt de ces allucinations. Avec la chaleur fébrile se manifesta une affection de la gorge. L'enfant ne pouvait avaler les liquides qu'avec peine et douleur; elle avait la gorge comme rétrécie et douloureuse. Urine extrêmement rouge; point de selles pendant plusieurs jours. Aucune trace de sueur. Découragement.

Quand je vis la malade, la fièvre et la rougeur existaient déjà depuis quatre jours, et semblaient plutôt augmenter que diminuer. J'avais affaire à une vraie fièvre scarlatine d'espèce grave, puisqu'elle était encore en pleine activité à une époque où d'ordinaire elle passe à la période de desquamation.

Je prescrivis *Bellad.* X, à sec, et sans rien faire boire après. L'enfant fut tenue moins chaudement qu'elle ne l'était, et la chambre moins échauffée. Pour boisson, une décoction d'orge.

Aussitôt après la prise la chaleur fébrile et le délire avaient augmenté un peu, ainsi que la rougeur et le mal de gorge; mais, au bout de quelques heures, ce fâcheux état s'était notablement adouci, et l'enfant s'était endormie; en se réveillant, elle avait beaucoup bu et presque sans douleur. La rougeur diminua ensuite de jour en jour, et peu à peu disparut entièrement; puis, après une sueur copieuse, commença la desquamation. L'appétit revint par degrés, et s'éleva presque jusqu'à la boulimie. Les selles avaient promptement reparu, et depuis il y en eut régulièrement une chaque jour. Mais l'urine, d'abord trouble, comme si elle contenait de la brique pilée, laissa ensuite déposer un sédiment abondant, puis devint claire et limpide.

Il a été et il est encore beaucoup question des vertus préservatives de la belladonne dans les épidémies de fièvre scarlatine. La

plupart des médecins se sont prononcés en leur faveur, et peu d'entre eux ne les admettent point. Mais personne ne prononce le nom de l'auteur de la découverte, que chacun présente comme une chose toute nouvelle. Cependant il y a une trentaine d'années que Hahnemann l'a publiée. Le véritable motif de cette omission, c'est que Hahnemann explique la vertu prophylactique de la belladonne d'après la loi homœopathique, et c'est aussi ce qui explique pourquoi on fut si long-temps à essayer l'emploi de ce médicament dans la maladie elle-même. Mais on ne suit point ses préceptes à cet égard. Par des doses trop fortes et trop souvent répétées, on fait que souvent il se développe une scarlatine artificielle, que l'ignorance de la loi homœopathique fait considérer comme une suite de l'infection naturelle. Ne connaissant pas les caractères de la vraie scarlatine, on emploie le spécifique dans des exanthèmes qui ne méritent point ce nom, qui ne le portent que par suite de la légèreté avec laquelle les dénominations sont imposées dans les traités de pathologie, et qui ne peuvent être ni prévenus ni guéris par lui. De là viennent les contradictions qu'on remarque entre les faits. L'un a constaté la vertu préservative de la belladonne, qui, dans les mains d'un autre, n'a produit aucun effet.

La belladonne ne préserve pas seulement de la scarlatine, elle la guérit aussi, avec toutes les maladies qui en sont la suite, quel que soit leur caractère. Mais il faut pour cela avoir affaire à une véritable scarlatine, et employer le remède comme l'enseigne Hahnemann, c'est-à-dire à la plus faible dose, et ne pas le répéter plus qu'il n'est nécessaire, en observant toutes les règles de la médecine homœopathique. Le fait dont on vient de lire les détails, et dont on connaît beaucoup d'autres analogues, en est une preuve convaincante. Avec de telles précautions, le résultat ne peut jamais manquer d'être favorable.

Il en est de la rage à peu près comme de la scarlatine. Que n'a-t-on pas écrit sur cette horrible maladie? Après avoir cherché en vain à découvrir sa nature, son essence ou sa cause prochaine, on a renoncé à ces futiles recherches, et l'on s'est mis à essayer impitoyablement une foule de moyens, dans l'espoir de découvrir un spécifique. Ce qui par hasard avait semblé une fois salutaire, était sur-le-champ proclamé comme tel, essayé par tous les médecins, prescrit même par l'autorité. Mais les résultats ne prouvent que trop combien on était encore loin de compte.

La belladonne aussi a été trouvée utile dans quelques circonstances. Mais on l'a mise de côté, parce qu'elle ne réussit pas toujours, et que souvent même elle a paru nuire. Les médecins sont encore aujourd'hui, sous se rapport, dans un labyrinthe d'où ils ne peuvent sortir. Cependant, ici comme partout ailleurs, la loi homœopathique leur aurait fourni un guide certain, si la présomption et les préjugés ne les avaient point empêchés d'y recourir. Ce n'est pas tant le défaut d'analogie entre les divers cas d'hydrophobie, que l'emploi de la belladonne à doses trop fortes et trop souvent réitérées, qui rend ce médicament si souvent inefficace et même dangereux (1); car, précisément parce qu'il est homœopa-

(1) Le docteur Schmidtmann rapporte le cas suivant. Un garçon de neuf ans fut mordu par un chien réputé enragé, qui lui fit douze plaies aux deux jambes. Au bout d'une demi-heure on cautérisa les plaies avec le fer rouge, on appliqua des cantharides et du précipité pour exciter la suppuration, et on donna un demi-grain de belladonne, soir et matin. Dès le troisième jour parurent les symptômes de la belladonne; dilatation des pupilles, sécheresse dans la gorge et trouble de la vue. On fit alors prendre soir et matin deux tiers de grain de cette même substance. Le cinquième jour, on en donna un grain entier. Alors éclatèrent quelques mouvemens fébriles. Au bout de sept jours l'enfant était tranquille, concentré en lui-même : puis il fut pris d'anxiété et d'agitation, qui dégénérèrent en une effrayante fureur. Il voulait s'enfuir, mordait la table, égratignait sa mère et les assistans; cette scène dura plusieurs heures, mais avec une violence décroissante. Pendant les rémissions, l'enfant paraissait avoir une grande soif, il buvait avidement du café tiède, mais avait une répugnance décidée pour l'eau. Le visage était froid, blême, exprimant l'anxiété; les mains et les pieds étaient froids et humides. Alors on fit prendre un grain de belladonne toutes les trois heures, jour et nuit. Malgré cette dose énorme, il ne survint pas de nouveaux accidens, si ce n'est beaucoup de faiblesse et d'excitabilité, avec une disposition irrésistible à plaisanter. On permit de boire abondamment du café chaud, que le malade désirait beaucoup. Pendant cinq jours, il prit chaque jour huit grains de belladonne, après quoi on redescendit à six grains; le bas-ventre était tendu, ballonné, et très-douloureux au toucher; il survint deux selles diarrhéiques par jour. Au bout de sept jours apparut une véritable entérite, qui amena de fortes sueurs et de nombreuses selles d'une horrible fétidité; du café pris en abondance triompha de cette affection. Peu à peu la belladonne fut réduite à quatre, à trois et à deux grains. Au bout de cinq mois le malade fut rétabli. Mais fut-il guéri de la rage ou d'un empoisonnement par la belladonne? Ce dernier cas est le plus probable, car on retrouve dans la matière médicale de Hahnemann tous les symptômes qu'il

thique dans la plupart des cas de rage, il doit nuire par l'exagération des doses. Plus une maladie est grave, plus une substance est en correspondance homœopathique avec elle, et plus il y a danger à employer cette dernière en trop grande quantité : on peut même assurer que la vie du malade est plus sûrement et plus fréquemment compromise par là, que si on le laissait absolument sans traitement.

Je ne connais pas un seul exemple de rage bien caractérisée qui ait été guérie par l'allopathie. L'insuccès a même été tel, dans ce cas, qu'on ne croit plus à la possibilité de la guérison. Cependant je suis convaincu que c'est précisément alors que commence, à proprement parler, la sphère d'action de la médecine rationnelle ; car si l'on a vu quelquefois la rage ne point succéder à la morsure d'un animal enragé, après l'administration de tel ou tel médicament, il n'y a rien à conclure de là, puisqu'on sait fort bien que cette morsure n'entraîne pas toujours un si horrible résultat, et qu'on a vu plus d'un blessé ne pas tomber malade quoiqu'il ne reçût aucun secours de la médecine. Nul doute qu'on ait fait plus d'une fois honneur au médicament de ce dont il était fort innocent, et qu'après s'être ainsi trompé soi-même, on n'ait trompé beaucoup d'autres personnes.

La belladonne convient dans la plupart des hydrophobies, et par cela même pourrait assurément prévenir la maladie dans un grand nombre de cas, puisque le spécifique d'une maladie en est aussi le préservatif assuré. Mais l'homœopathe, qui est parfaitement maître de son art, ne compromet point le malade en attendant le premier accès de rage, afin d'apprendre à connaître les nuances particulières de l'affection et de pouvoir ensuite choisir avec plus de certitude le remède qui convient ; car, le choix ayant été bien fait, d'après les principes de l'homœopathie, une guérison parfaite n'est point douteuse. De cette manière il est aussi utile au malade par ses temporisations, que l'allopathe lui est inutile ou lui nuit par ses efforts prophylactiques ou prématurés.

éprouva, depuis la pâleur du visage et la dilatation des pupilles jusqu'à l'entérite, à la diarrhée, à la photophobie, aux accès de fureur, à la loquacité, à la manie hilariante, etc. Si le malade guérit, il le dut surtout au café, qu'il but copieusement, et que Hahnemann indique aussi comme antidote et remède spécifique dans les empoisonnemens par la belladonne.

Nul doute que les remèdes déjà indiqués depuis long-temps par Hahnemann, la belladonne, la jusquiame et le stramonium (1), ne correspondent comme spécifiques à toutes les nuances de cette maladie. Cependant il n'est encore venu à l'esprit de personne de les employer, et surtout de le faire d'après les règles de l'homœopathie. On aime mieux recourir à mille moyens empiriques, dût le pauvre malade en être la victime.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES;

Par le docteur SCHULER.

Quand un médecin qui approche de la soixantaine se range parmi les partisans de l'homœopathie, on est en droit d'exiger de lui qu'il s'explique sur les motifs de sa défection. C'est ce que je vais faire avec sincérité.

Pendant près d'un quart de siècle j'avais suivi la bannière de l'allopathie. J'avais employé beaucoup de temps et d'argent à en étudier les fréquentes transformations, sans trouver un fil qui me guidât dans le labyrinthe de la médecine, sans pouvoir soulever le mystère de l'acte par lequel s'opère la guérison. Aussi, m'arrivait-il bien souvent de ne pouvoir m'expliquer, ni par l'analyse, ni par la synthèse, ce qui s'était réellement passé dans les cas de succès et d'insuccès. *Tolle causam*, disent les manuels de clinique; *cessante causa*, *cessat effectus*. Or, comme les puissances pathogénétiques qui de toutes parts influent sur nous et troublent notre intégrité sont innombrables, et qu'il ne nous est pas possible de les apercevoir toutes, les efforts se dirigent presque toujours contre une chose entièrement inconnue. On poursuit une ombre, et on se laisse détourner du droit chemin par ce protée. On croit trouver dans chaque nouveau système l'aurore naissante du vrai rationalisme en médecine; mais l'espérance est bientôt déçue.

(1) Au rapport de l'anglais Hardy, les Mexicains emploient la cévadille (*Veratrum Sabadilla*) contre la rage. Cette substance n'est pas encore parfaitement connue sous le rapport de ses effets purs : cependant quelques uns de ses symptômes semblent indiquer qu'elle conviendrait aussi dans certains cas d'hydrophobie.

Dans cet état de choses, la tâche du médecin devenait de plus en plus pénible, d'autant plus qu'une mauvaise théorie ne manquait jamais d'exercer une influence très-fâcheuse sur la pratique, et on se demandait souvent s'il était possible que la nature, qui veille admirablement à la conservation des plantes et des animaux, eût traité l'homme malade en marâtre. C'est assurément à notre ignorance des vertus des médicamens et de la manière convenable de s'en servir, qu'il faut en grande partie attribuer les ravages qu'exercent les maladies.

Ces pensées assiégeaient mon esprit lorsque, me trouvant dans l'embarras, malgré l'attention de suivre à la lettre les règles prescrites par les maîtres de l'art, je me voyais forcé de quitter la route battue et de m'engager dans des voies inconnues. Mais, en voulant éviter un écueil, je tombais dans un autre. Pour sortir de cette perplexité, j'avais déjà depuis long-temps tourné mes regards vers l'homœopathie; mais les cris de réprobation qui s'élevaient contre elle et l'apparence paradoxale de plusieurs de ses principes, notamment en ce qui concerne l'exiguité des doses, me détournaient de l'approfondir, et me faisaient rester fidèle aux anciennes méthodes. Mais mes doutes et ma fidélité furent enfin forcément ébranlés, et ce fut l'expérience qui produisit cet effet. Je vais indiquer mes premiers essais dans la carrière homœopathique, quelque incomplets et imparfaits qu'ils puissent être.

Une femme de trente ans, sans enfans, était déjà depuis quelques années atteinte de leucorrhée et d'anomalies de la menstruation, auxquelles se joignit avec le temps un commencement d'hydropisie ovarienne. Un médecin la déclara enceinte; mais l'accouchement n'ayant pas lieu au bout du terme naturel, cette femme me consulta. Je m'assurai qu'il n'y avait pas grossesse, mais hydropisie de l'ovaire gauche. J'étais loin encore de bien connaître l'homœopathie et d'en être partisan : cependant je résolus d'employer à dose réfractée les médicamens qui, sous le rapport de leurs effets primitifs, avaient le plus d'analogie avec l'ensemble des symptômes. En conséquence, je prescrivis huit poudres, chacune d'un quart de grain de belladonne, avec du mercure soluble, et du sucre de lait, dont la malade devait prendre une par jour. Au bout de douze heures, je fus informé qu'un trouble extrême de la vue et une sécheresse inaccoutumée dans la gorge lui avaient

causé une grande frayeur, et elle me fit demander si elle devait faire usage de la seconde poudre. Je prescrivis de n'en prendre que la moitié, et seulement après que les deux accidens auraient complétement disparu. Quoique auparavant, après des doses de trois grains, j'eusse vu ces effets primitifs survenir au troisième jour et parfois plus tard encore, ici, malgré l'action antidotaire du mercure soluble, l'affection de la vue, la dilatation des pupilles et le mal de gorge ne disparurent que le huitième jour, et pendant ce laps de temps la transpiration supprimée se rétablit, la sécrétion urinaire et les déjections alvines revinrent à l'état normal. Ce changement eut pour résultat que le bas-ventre diminua sensiblement de volume, et qu'un œdème existant à la jambe gauche disparut. L'humeur maussade de la malade fut remplacée par une disposition à la gaîté. Le quatorzième jour, je fis prendre la moitié de la seconde poudre, et prescrivis l'exercice au grand air. L'amélioration persista; les règles reparurent plus conformes à la nature sous le rapport de la quantité et de la qualité, l'enflure du ventre disparut presque entièrement, et il devint possible de sentir l'ovaire gauche induré. La malade s'étant éloignée, je n'ai pu avoir d'autres détails sur son état ultérieur.

Une femme de soixante-six ans était atteinte depuis un mois de la maladie bleue. La couleur bleue se manifestait surtout aux lèvres, aux paupières, sur la langue et sous les ongles. Il s'y joignait une grande anxiété, avec oppression de la respiration, principalement dans le lit, augmentation de l'action du cœur, enrouement, toux sèche, crachement de sang, froid aux mains et aux pieds. L'analogie des symptômes me fit choisir la teinture de digitale, dont je donnai cinq gouttes soir et matin. La malade n'en avait encore consommé que dix gouttes, lorsque les effets primitifs de la plante se manifestèrent; les symptômes de la maladie devinrent plus forts, et je reconnus que le médicament était homœopathique, que la dose avait été trop forte. Je le suspendis donc, et ne donnai aucun autre remède. Au bout de quarante-huit heures, les symptômes commencèrent à diminuer d'intensité, et ils disparurent tout-à-fait en quelques jours. A ma grande surprise, les effets primitifs de la digitale se prononcèrent de nouveau au bout de quinze jours. La femme, alors assez bien portante, se plaignit d'obscurcissement et d'autres anomalies de la vue, qui durèrent un jour entier et l'effrayèrent beaucoup. Mais mon éton

nement fut au comble, quand je vis renaître ces symptômes au bout de plusieurs jours, et à la même heure. Je fis prendre sur-le-champ une tasse de café, qui les dissipa pour toujours.

Le cas suivant fut celui qui dissipa le plus les doutes que je conservais sur l'action des faibles doses homœopathiques. J'éprouvais depuis longues années des anomalies de maladie hémorrhoïdale, avec propension à l'hypochondrie. Cet état se manifestait une ou deux fois chaque année par une torpeur complète du bas-ventre, avec constipation et flatuosités. Des saignemens de nez trois ou quatre fois par jour m'épuisaient. Il suffisait de me baisser le haut du corps en avant, ou de faire des efforts qu'exigeait l'expulsion des selles pour reproduire ces hémorrhagies, qui provenaient d'une disposition héréditaire et de l'usage journalier du café. Autrefois je me guérissais en une quinzaine de jours par un régime sévère et en prenant chaque jour un gros de sulfate de magnésie dissous dans beaucoup d'eau. Cette fois les circonstances me faisaient désirer un plus prompt rétablissement. J'essayai donc un grain de charbon de bois broyé pendant une demi-heure avec 99 grains de sucre de lait, mélange dont j'avalai la sixième partie. Au bout d'une heure, j'éprouvai des borborygmes qui m'étaient inconnus auparavant, et je rendis par le bas beaucoup de vents, ce qui rétablit les fonctions du canal intestinal dans leur état normal. Un sixième de grain de charbon produisit donc d'une manière directe l'effet auquel jusque-là je n'arrivais qu'indirectement, et en une quinzaine de jours, par l'emploi de deux onces de sulfate de magnésie. L'hémorrhagie nasale a cessé aussi depuis que j'ai renoncé au café.

Dès ce moment je fus pleinement convaincu de l'action dynamique des médicamens homœopathiques. Je me persuadai de plus en plus que c'est par sa qualité et non par sa quantité qu'un remède guérit une maladie. Mon esprit accueillit la loi trop méconnue par l'allopathie, et cependant si importante, que plus une maladie est intense et plus l'organisme est impressionnable par le médicament qui convient homœopathiquement à cette affection. Mon adhésion fut dès-lors aquise à l'homœopathie.

Je repris donc la Matière médicale pure de Hannemann, je l'étudiai avec soin, et cette lecture me confirma de plus en plus que toutes les matières médicales allopathiques nous égarent dans un labyrinthe inextricable, la coutume de déduire les vertus des

médicamens *ab usu in morbis* laissant toujours leurs véritables propriétés en problème, et une individualisation rigoureuse tant de leurs symptômes que de ceux des maladies, étant une condition indispensable pour guérir.

Pénétré de ces idées, j'appliquai plus franchement la nouvelle méthode au lit du malade. Voici quelques uns des résultats auxquels j'arrivai ainsi.

Une fille de vingt ans, atteinte depuis plus d'une année d'un mal de tête hystérique, avait été traitée allopathiquement sans succès. Elle était d'un caractère irritable, peureux, morose et irascible; plus elle s'y abandonnait, plus sa céphalalgie devenait violente et prolongée. De l'agitation, de l'anxiété, de la mauvaise humeur, de l'abattement et la perte de la mémoire annonçaient l'approche du paroxysme, qui survenait ordinairement le matin, avec pression tractive et fouillante au front, dégénérait en élancemens, tiraillemens et ardeur dans toute la tête, et, au bout de plusieurs heures, après le vomissement, diminuait dans la même proportion qu'il s'était accru. Une goutte de *Nux* 9 arrêta l'accès qui allait éclater, et deux doses de bryone procurèrent une guérison radicale.

Un homme robuste, adonné aux liqueurs fortes, et exerçant une profession sédentaire, se sentait depuis quelques semaines abattu, sans force et oppressé : point d'appétit; tous les membres douloureux ; il fut enfin obligé de garder le lit. Alors, tout son corps enfla; une ascite, avec œdème douloureux des pieds, annonça une maladie sérieuse. Je le trouvai se plaignant surtout de douleurs dans tous les membres, et craignant pour cela de changer de situation. Le *Ledum* me paraissant indiqué, j'en donnai de suite une petite prise. L'effet favorable se prononça au bout de quelques heures. La transpiration, depuis long-temps supprimée, se rétablit, la peau devint moite, et une sueur douce couvrit le corps. Les douleurs des membres allèrent toujours en diminuant. Un écart de régime troubla l'action du *Ledum* au bout de huit jours; mais une très petite dose de bryone remit sur-le-champ la guérison en bon train. L'enflure des pieds subsistait encore, quoique moins forte : je donnai une petite goutte d'arsenic 30, qui la fit disparaître en quinze jours. Depuis trois ans, le malade jouit d'une excellente santé.

Une femme de trente ans, fortement constituée, et mariée depuis neuf ans, avait eu déjà trois fausses couches. Au troisième

mois d'une quatrième grossesse, elle craignit le même accident, parce qu'elle éprouvait, comme les autres fois, du froid, de la chaleur, et des douleurs poussant vers le bas, avec sortie d'un peu de sang. Je lui fis prendre le matin *Ipecac.* 2, et le soir, en se couchant, une goutte de *Sabin.* 15. Le lendemain matin, tous les symptômes avaient disparu. La femme accoucha à terme.

J'ai traité avec non moins de succès une autre femme, qui avait également avorté trois fois; mais, au lieu de la sabine, je fus obligé de choisir le fer.

Un ivrogne âgé d'une cinquantaine d'années était atteint depuis un mois d'un gonflement douloureux des os de toute la jambe gauche. Ayant été appelé auprès de lui, je fit supprimer tous les onguens dont il faisait usage, et je prescrivis, d'après les symptômes, la teinture de mézéréum. En outre, pour contenter son esprit, je fit mettre sur la jambe gauche un cataplasme de racine de consoude cuite dans l'eau. Au bout de quinze jours il n'y avait plus ni douleurs ni gonflement.

Un homme était depuis 48 heures tourmenté de hoquets et de vomissemens; la sensibilité de l'estomac était telle qu'une cuillerée d'eau se trouvait rejetée sur-le-champ. La potion de Rivière, l'opium et les lavemens n'avaient pu faire cesser ni les symptômes ni la constipation. Je le trouvai dans le même état, la figure en feu, et le corps baigné de sueur froide. Sur-le-champ, je lui donnai *Bellad. X.* Au bout de trois heures, le vomissement avait cessé, mais il restait encore le hoquet, qui continua aussi pendant le sommeil. Le malade, en mon absence, avait bu de lui-même quelques tasses d'une forte infusion de camomille, pour se débarrasser de ce symptôme fatigant. Mais, la camomille ayant traversé l'action de la belladonne, tous les accidens reparurent dans la nuit, et le hoquet surtout était devenu plus violent. Je fis prendre une tasse de café à l'eau, comme antidote de la camomille, et quelques heures après, je donnai une dose homœopathique de belladonne; dès le soir, tous les symptômes avaient cessé, et ils ne reparurent plus.

SUR LE VÉRITABLE RAPPORT ENTRE L'HOMŒOPATHIE ET L'ALLOPATHIE,

Par le docteur CASPARI.

Un des événemens les plus remarquables et les plus tristes dans l'histoire de la médecine, est sans contredit

l'accueil fait à l'homœopathie comparé à celui qu'ont reçu les systèmes imaginés depuis l'origine de l'art jusqu'aux époques les plus rapprochées de nous. Quoiqu'un grand nombre de ces systèmes ne fussent rien moins qu'applicables, tous ont cependant été admis, essayés, et suivis pendant quelque temps; on ne les a oubliés qu'après s'être convaincu de leur néant; ils n'ont été rejetés qu'*à posteriori*. On n'a pas rendu cette justice à l'homœopathie, qui cependant repose, non sur des spéculations ou des hypothèses, mais sur la pure expérience, et qui donne chaque jour des preuves convaincantes de son pouvoir immense : on ne veut pas l'étudier, on lance l'anathème contre elle, et on la repousse *à priori*.

S'il n'est jamais permis de rejeter sans examen des observations faites et constatées, ce devoir est surtout prescrit impérieusement au médecin; car son art est né de l'expérience, ce sont des observations rattachées les unes aux autres qui l'ont mis en état de tirer des conclusions relatives à ce qu'il n'avait encore pu expérimenter, et qui ont servi de base à ses théories. Dès qu'il renonce à cet appui, l'édifice qu'il construit manque de solidité et doit bientôt s'écrouler. C'est ce qui a eu lieu jusqu'ici pour la médecine allopathique. Les systèmes y sont tombés à mesure qu'il s'en élevait de nouveaux, et le seul qui ait survécu, malgré tous les détails étrangers dont on l'a surchargé, est celui d'Hippocrate, fondé sur l'expérience. Il en sera ainsi jusqu'au triomphe de la vérité.

Cette résistance opiniâtre à la propagation du bon et du vrai tient d'une part à l'ignorance complète des principes de la nouvelle doctrine, et de l'autre à l'opinion que l'homœopathie tend à détruire indistinctement tout ce qui a été fait jusqu'ici en médecine. Cette seule idée indispose contre elle les partisans des anciennes théories et pratiques, qui l'accueillent en ennemie. Les amis sincères de l'homœopathie doivent donc s'attacher à convaincre ceux qui ne la connaissent pas bien du peu de fondement de leurs craintes, et à

la présenter, dans ses rapports avec les autres méthodes, sous un point de vue qui lui enlève ce prétendu caractère repoussant et hostile.

Le point important est de montrer que l'homœopathie ne veut ni dépouiller la médecine de sa forme scientifique, ni renverser ce qu'elle contient réellement de bon, et qu'elle se borne à indiquer la seule voie qu'on doit suivre pour arriver sûrement et promptement au but dans le traitement des malades. Elle porte une main réformatrice sur la thérapeutique et la matière médicale, celles des branches de l'art médical, la seconde surtout, à l'égard desquelles nous possédons encore le moins de notions positives; elle signale le peu de solidité et de valeur des conclusions qu'on a tirées de la physiologie et de la pathologie; elle veut bannir les spéculations de la thérapeutique, et y substituer des procédés infaillibles. Observant la nature avec calme et sans préjugés, elle attache une haute importance à rechercher les causes des maladies, leur origine, leurs différens degrés de développement, leurs divers modes de terminaison, leurs rapports, soit entre elles, soit avec l'organisme, à suivre ainsi la nature jusque dans ses replis les plus cachés, et elle se réjouit quand les observations de la thérapeutique s'accordent avec celles de la pathologie et les confirment; mais elle soutient qu'il est nuisible d'appliquer vaguement et arbitrairement les données de la pathologie à la thérapeutique, de faire plier la nature sous le joug d'un système quelconque, et de combattre pour des théories en faussant ou rejetant l'expérience, qui doit être un sanctuaire inviolable.

Nous considérons donc la pathologie comme des archives dans lesquelles on dépose, pour l'utiliser en temps et lieu, tout ce qu'*à priori* l'anatomie et la physiologie, et *à posteriori* la thérapeutique, nous fournissent de bon. Mais il suffit d'un peu d'expérience pour reconnaître que la matière médicale ne peut subsister sous les formes reçues. Jusqu'à présent elle n'a été qu'un maigre recueil d'effets isolés des médicamens sur l'organisme *malade*, par conséquent une œuvre

insuffisante et fallacieuse. Elle est appelée aujourd'hui à devenir un tableau complet de tous les effets des médicamens sur l'organisme *en santé*, et à fournir en quelque sorte la séméiotique, non seulement de toutes les maladies, mais encore de tous les cas morbides individuels. Présentée ainsi, elle ne permet plus sans doute au médecin de conclure qu'un moyen sera utile dans tel cas parce qu'il l'a été dans tel autre analogue, et elle lui impose l'obligation de renoncer à des notions superficielles sur les vertus médicamenteuses, pour s'en former d'autres plus précises et par cela même plus difficiles à acquérir; mais, d'un autre côté aussi, elle lui offre des services plus prompts et plus sûrs, et elle lui met en main le remède spécifique pour chaque cas individuel.

En examinant bien la thérapeutique allopathique, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle est fort insuffisante, que les résultats si incertains, si peu uniformes, de son application, tournent bien souvent à la honte du prétendu rationalisme médical. Combien de malades guérissent par des moyens qui, d'après les opinions reçues, auraient dû produire un effet inverse et nuisible! Combien de fois l'événement bouleverse les idées accréditées d'irritation, de spasme, de pléthore, de faiblesse, etc., et renverse de fond en comble tout un échafaudage de spéculations laborieuses! Il n'en est point ainsi de l'homœopathie. Ce dont elle a une fois constaté la certitude et la vérité, demeure à jamais vrai et certain; de là l'assurance avec laquelle elle procède au traitement des maladies, et de là aussi la confiance absolue qu'on doit avoir dans ses principes.

Le vieux dogme de la médecine allopathique, *tolle causam*, est une autre pierre d'achoppement, qui empêche la plupart des médecins d'essayer et d'adopter l'homœopathie. Ce dogme renferme une vérité si simple et si palpable, qu'on ne peut supposer à personne la pensée d'y porter atteinte. Non! la doctrine de Hahnemann ne tend point à le renverser, quoi qu'on en dise. Tout ce qui porte le cachet de la

vérité est accueilli par elle et devient sa propriété. Mais elle a la prétention d'indiquer une voie meilleure, plus sûre et plus expéditive, pour arriver à détruire la cause morbifique et à guérir la maladie.

Assurément tout effet doit céder quand sa cause n'existe plus. Mais les maladies dynamiques ont, pour la plupart, deux causes, l'une externe et l'autre interne. Les pathologistes donnent à cette dernière l'épithète de prochaine; mais elle n'est au fond que la maladie elle-même, ou le désaccord interne de l'organisme produit par la circonstance extérieure entre laquelle et les symptômes morbides appréciables il y a rapport de causalité. La cause morbifique extérieure n'exerce presque toujours qu'une action transitoire, et le médecin se trouve rarement dans le cas d'agir contre elle. Mais il n'en est pas de même de la cause prochaine ou interne; quand on l'attaque par le médicament qui convient, l'organisme revient à son état de santé, et toute trace de sa souffrance disparaît comme par enchantement. Or il est fâcheux que les livres de pathologie n'indiquent pas à beaucoup près toujours d'une manière exacte le changement que l'organisme entier ou un de ses systèmes a souffert de la part d'une influence quelconque, et que plus rarement encore ils énumèrent les signes certains qui pourraient nous en instruire. Il s'ensuit de là que le médecin n'est pas toujours en état de choisir le remède convenable au changement survenu dans l'organisme, qu'il n'arrive au but que par de longs tâtonnemens, ou par l'intervention de la nature, et que souvent même il le manque, comme la pratique en fournit chaque jour la preuve.

On connaissait donc depuis long-temps déjà le but qu'il fallait atteindre pour guérir; mais, ignorant le vrai chemin qui y conduit, on y arrivait rarement, ou par un pur effet du hasard, et fort souvent on ne pouvait concilier l'expérience avec la théorie. Cette voie, si long-temps cherchée dans les ténèbres, l'homœopathie nous la montre; elle nous indique le remède spécifique pour chaque cas morbide indi-

viduel ; elle nous montre du doigt le point qui est le foyer de la maladie tout entière, et d'où part immédiatement la guérison quand l'art met en usage des moyens convenables. Voici comment je me figure ce qui se passe dans l'organisme. De même que la cause morbifique naturelle le désaccorde d'une certaine manière et le dispose à produire certains accidens pathologiques, dans lesquels se reflète en quelque sorte sa maladie intérieure, de même aussi les causes morbifiques artificielles, ou les médicamens, déterminent, soit dans l'organisme entier, soit dans quelqu'une de ses parties, un changement analogue, en vertu duquel il manifeste des sensations et actions morbides diverses, les symptômes. Comme, dans un traitement homœopathique, on ne doit choisir que le médicament reconnu apte à provoquer de son chef des symptômes semblables à ceux qui existent déjà, ce remède produit une cause morbifique interne très-analogue à celle qui désaccorde l'organisme ; d'où s'ensuit la cessation du désaccord de ce dernier, ou de sa cause morbifique interne, l'abolition de l'essence de l'état pathologique tout entier et de ses conséquences, les symptômes.

N'est-ce point là une manière rationnelle et sûre de traiter et guérir les maladies? Qui pourrait y voir des traces d'empirisme ou de traitement symptomatique? L'homœopathie ne guérit pas les symptômes de la maladie, comme le croient beaucoup de personnes ; mais ces symptômes et ceux qu'il sait être produits par les médicamens ne lui servent que pour arriver à un diagnostic plus certain de l'essence inconnue et inapercevable de chaque maladie, et fonder là-dessus le choix du remède. Ce qui n'est point encore possible aujourd'hui le deviendra plus tard, quand la nouvelle doctrine aura pris plus de développement, quand il se sera établi un accord intime entre ses effets et les observations d'une pathologie rationnelle : alors l'homœopathie pourra faire apercevoir les changemens que le corps humain éprouve par l'influence des causes morbifiques. Il

faudrait avoir des idées bien étroites pour repousser une doctrine qui nous montre un pareil but en perspective, et pour négliger de faire tout ce qui peut tendre à la perfectionner. Elle ne veut que la vérité, telle qu'elle sort des mains de la nature, et, loin de repousser les faits positifs déjà acquis à la science, elle s'empresse de les rattacher à la chaîne de ceux qu'elle-même a constatés.

L'homœopathie, disent ceux qui la connaissent mal, n'est applicable qu'à certains cas ; elle échoue devant les maladies les plus importantes et les plus opiniâtres. Nul reproche n'est moins fondé et plus facile à détruire en consultant l'expérience. Dès qu'il est certain, ce dont conviennent tous les allopathes, que l'homœopathie s'étend sur le champ des maladies dynamiques, que ses remèdes agissent d'une manière non chimique, mais purement dynamique, on ne peut disconvenir qu'elle n'embrasse aussi les affections organiques, et que les seules étrangères à son domaine sont les lésions mécaniques, qui rentrent dans la sphère de la chirurgie. En voici la preuve.

Toute maladie organique, s'exprimant par des changemens matériels appréciables aux sens, exige, pour sa production, qu'il survienne dans l'organisme un changement dynamique dont une lésion organique soit la conséquence. Mais le désaccord dynamique persiste tant que la lésion organique ne s'arrête point dans son développement, c'est-à-dire presque toujours pendant la vie entière. Or, si l'affection organique, comme produit ou effet d'une affection dynamique, doit s'arrêter ou disparaître dès que sa cause vient à cesser, il est clair que l'homœopathie peut la guérir en faisant taire la maladie dynamique. Mais, tant qu'elle continue à se développer, une maladie organique n'est point encore tellement inhérente à la partie souffrante qu'elle ne puisse recevoir une impulsion rétrograde et guérir par la suppression de ses facteurs. Le seul cas donc où il y ait doute sur le pouvoir curatif de l'homœopathie est celui où la cause morbifique interne a d'elle-même cessé peu à peu

d'agir, et s'est pour ainsi dire éteinte dans un produit de nature organico-mécanique, comme dans les ossifications, les calculs, etc. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est qu'en pareil cas nulle méthode ne fournit de meilleurs palliatifs qu'elle pour les souffrances dynamiques qui en dépendent.

PHARMACODYNAMIQUE.

LAMIUM ALBUM.

Durée d'action, inconnue. — *Antid.*, inconnu. — *Dose*, inconnue.

Tête. — Embarras de la tête. — Violente céphalalgie dans le milieu du cerveau, comme si la tête était serrée dans un étau, plus forte surtout quand on se redresse après s'être baissé. — Picotement dans la tempe. — Tension de la peau de la tête au vertex. — Céphalalgie, le matin, comme si la tête était serrée par une corde, qui cesse en quittant le lit.

Yeux. — Pression sur l'œil et trouble de la vue le soir.

Oreilles. — Diminution de l'ouïe.

Gorge. — Crachats de mucosités acides, épaisses.

OEsophage. — Ardeur dans l'œsophage et dans la poitrine, après avoir bu ou mangé quoi que ce soit.

Estomac. — Nausées et vomissement de ce qu'on a pris. — Élancemens dans le creux de l'estomac.

Ventre. — Gonflement énorme du ventre. — *Coliques semblables à celles que causeraient des vents, et qui diminuent en allant à la selle.* — Mouvement dans le bas-ventre, comme si les règles allaient se déclarer.

Selles, urine. — Sensation comme si on allait être pris de diarrhée, puis selle en bouillie. — *Envie d'uriner, avec émission de très-peu d'urine.*

Organes génitaux. — L'époque des règles avance. — *Leucorrhée*, avec prurit aux parties génitales.

Organes respir. — Violent coryza. — Faiblesse de la voix,

comme si l'on avait peur. — Sentiment de faiblesse dans la poitrine, en parlant. — Pression et nausées sur la poitrine.

Membres. — Fourmillement et engourdissement du dessus de la main et du pouce, que le mouvement augmente. — Tiraillement dans les doigts.

Sommeil. — Difficulté de s'endormir. — Rêves vifs.

Calorification. — Chaleur brûlante des joues, sans soif, et froid aux mains. — Froid intérieur, sans soif. — Le matin, froid dans le lit, avec faiblesse générale et anxiété.

Moral. — Tristesse, humeur larmoyante. — Agitation.

Caract. génér. — Ulcères avec douleurs lancinantes, brûlantes (*effet curatif*). — Agitation de corps et d'esprit.

Notes pratiques. — Ce médicament n'est point très-riche en symptômes, mais il promet d'être d'une grande utilité dans la *leucorrhée.*

ASA FOETIDA.

Durée d'action, quinze jours. — *Antid.*, Quinquina. — *Dose usitée*, X.

Tête. — Afflux du sang. — Embarras de la tête, sans diminution de la faculté de penser. — Tête entreprise. — Tension dans le côté gauche.—*Douleur pressive de dedans en dehors au front*, dans les tempes, au vertex, et sur le côté gauche de l'occiput.—Traction dans le côté gauche, qui se convertit en élancemens. — Sensation, dans le pariétal droit, comme d'un corps obtus qu'on y enfoncerait profondément. — Ardeur à la bosse frontale, qui disparaît par l'attouchement, mais revient ensuite.

Yeux. — Tressaillement de la paupière supérieure. — *Ardeur dans les yeux, avec contraction des paupières, comme si l'on voulait dormir.* — Pression et sentiment de sécheresse.— Trouble de la vue en écrivant, comme si on avait une gaze devant les yeux, mais qui ne dure pas long-temps.

Oreilles. — Traction, pression et tintement dans l'oreille. — Emoussement de l'ouïe. — *Écoulement de pus par les oreilles.*

Nez. — Tension et *sentiment d'engourdissement* sur les os du nez.

Face. — Pression et tension sur l'os jugal. — Ardeur lancinante dans la joue.

Bouche. — Sentiment de sécheresse de la bouche, quoiqu'il n'y ait pas défaut d'humectation.

Mâchoires. — *Engourdissement et pression au menton.* — Douleur de crampe à la mâchoire inférieure.

Gorge. — Tension et sécheresse dans la gorge en avalant.

Digestion. — Goût mucilagineux des boissons. — Pression à la région épigastrique après avoir mangé.

Ventre. — *Pulsation sensible à la vue et au toucher à l'épigastre.* — Sentiment de plénitude à l'épigastre. — *Douleur prononcée à l'épigastre, se dirigeant vers la région du foie.* — *Élancemens dans les flancs, de dedans en dehors.* — Petits élancemens aigus dans l'ombilic. — *Pincemens dans le ventre, avec émission de vents.* — Gargouillement sans douleurs dans les intestins. — Élancemens pruriteux dans la peau du bas-ventre. — Les boissons causent de la pesanteur et un sentiment de froid dans le ventre.

Selles. — *Diarrhée, avec maux de ventre* et émission de vents.

Urine. — Urine de couleur foncée et d'odeur ammoniacale. — *Spasme de la vessie.*

Organes génitaux. — Douleurs semblables à celles de l'accouchement, expulsives et sécantes, dans la profondeur du bas-ventre, à la région de l'utérus, à des intervalles de cinq ou six minutes.

Organes respiratoires. — Pression ou élancemens dans la cavité pectorale, de dedans en dehors, avec serrement de gorge. — *Oppression, pression et battement dans la poitrine,* au sortir de table, en se tenant couché. — Respiration gênée.

Dos. — Élancemens à l'extérieur à l'omoplate et dans le dos, en ployant le corps en avant et en arrière. — Pression tractive dans l'articulation de la dernière vertèbre du dos. — Vulsion et traction dans les muscles cervicaux pendant le mouvement.

Membres. — Pression au côté extérieur de l'avant-bras, depuis le poignet jusque dans les doigts et à la racine de plusieurs doigts. — Grattement, térébration, fouillement, dans les points où les os ne sont recouverts que par la peau. — *Vulsion et tressaillement des muscles des membres supérieurs et inférieurs.*

De temps en temps un picotement douloureux dans les gros orteils.—Douleur tractive pressive sur les tendons des jarrets, en tendant ceux-ci.— Raideur des bras et des jambes.

Sensations genérales. — Sentiment de pesanteur et d'accablement. — Grattement et térébration dans le périoste de tous les os. — Elancemens semblables à des coups d'épingles en diverses parties.

Sommeil. — *Grande propension à dormir.* — *Rêves gais.*

Calorification. — Sentiment de chaleur à la face. — Pouls plein et accéléré.

Moral. — Mauvaise humeur. — Agitation.—Point de goût pour le travail. — Esprit très-irritable, et cependant indifférence pour tout.

Caractéristique. — *Douleurs qui surviennent surtout pendant le repos, et sur lesquelles le mouvement n'exerce aucune influence, ce qui les distingue de celles du quinquina, que le mouvement accroît, de celles du rhus et de l'arsenic, qui deviennent plus fortes pendant le repos. Les douleurs de l'asa sont tiraillantes, et suivent le trajet des nerfs, non de haut en bas, mais de bas en haut.—Affection du système nerveux et du moral, diminution des sens, sans diminution de la conscience, et sans symptômes fébriles. — Tressaillemens tantôt dans des muscles entiers soumis à la volonté, tantôt dans quelques unes de leurs fibres seulement. — Réplétion du système de la veine porte et affection du foie. — Les douleurs ont lieu par intervalles, comme en mesure, et procèdent de dedans en dehors.*

Notes pratiques. — Dans la carie, l'asa, à grandes doses, excite ordinairement une grande sensibilité des parties environnantes et de l'ulcère lui-même, de sorte que le moindre attouchement et l'enlèvement de la charpie causent une douleur insupportable. A petites doses, l'expérience a plusieurs fois constaté son action curative dans la *carie chez les sujets scrofuleux.* L'asa a guéri des *exostoses*, l'*hypochondrie*, l'*hystérie*, la *chorée*, des *ramollissemens des os.* On vante cette substance dans les *douleurs ostéocopes syphilitiques* et *mercurielles.* Elle a aussi la propriété, quand du reste les symptômes la comportent, de convertir le pus ichoreux en pus de bonne qualité.

ÉTUDES HOMŒOPATHIQUES.

Deuxième étude.

Nous appelons *médicament* toute substance possédant la faculté d'exercer sur l'organisme malade une action qui rétablisse les fonctions ordinaires dans l'état normal. On s'est donné des peines infinies pour définir ce mot de manière à pouvoir établir une ligne de démarcation bien tranchée entre médicament et poison. Toutes ces subtilités nous paraissent oiseuses. Un médicament peut devenir poison quand on en augmente la dose, et un poison devenir médicament lorsqu'on en diminue la quantité. La seule chose que nous accordions, c'est que tout ce qui a pour but d'opérer une guérison et l'effectue, est un médicament.

Pour pouvoir employer un médicament avec avantage, il faut d'abord connaître son action sur l'organisme. Mais comment parvenir à cette connaissance? Supposons qu'il nous arrive aujourd'hui une drogue étrangère des effets de laquelle nous n'ayons aucune notion. Est-ce d'après son odeur, sa couleur, sa saveur, que nous l'apprécierons et que nous déterminerons les cas où il convient de l'employer? Nul médecin qui raisonne ne suivra cette marche. Fiers de notre savoir en chimie, concluerons-nous, d'après l'analyse de cette drogue, quelles sont les propriétés qu'elle possède? Mais la chimie retire un même alcaloïde, la strychnine, de la noix vomique et de l'ignatie, et cependant ces deux substances n'agissent point de la même manière. Il n'est guère possible de mieux approfondir ce sujet que ne l'a fait Hahnemann, et nous renvoyons le lecteur à son beau Mémoire sur les sources de la matière médicale. (1).

Mais, dit-on, et avec raison, pourquoi chercher de nouveaux médicamens? Il en est beaucoup dont on connaît assez bien l'action et beaucoup d'autres dont les effets n'ont été étudiés qu'imparfaitement : ne vaut-il pas mieux compléter les notions jusqu'à présent acquises à leur égard? Nous convenons qu'il n'est pas nécessaire de fabriquer des médicamens nouveaux, ou d'en faire venir des pays lointains; mais nous nions qu'il en existe un seul dont

(1) Voyez *Traité de Matière médicale*, traduit par A.-J.-P. Jourdan. Paris, 1834. Tom. 1er p. 9.

l'action soit connue, même à demi, et nous soutenons qu'on ne possède sur les diverses substances médicinales que des renseignemens fort incomplets, la plupart dus au hasard.

On nous demandera d'après cela si nous comptons pour rien les observations faites depuis tant de siècles au lit du malade. Nous y attachons bien peu de prix ; car, pour découvrir le mode d'action d'une substance, il faut l'employer seule, et c'est ce qui jusqu'à présent n'a eu lieu que fort rarement. Les observations du temps passé sont noyées dans d'absurdes mélanges de médicamens. Nous en trouvons la preuve dans les Pharmacopées du nord comme du midi, de l'est comme de l'ouest, dans le Codex qui fait loi chez nous. Qu'on visite les nombreux hôpitaux de la capitale, et l'on verra que presque partout la médecine s'y fait pour ainsi dire à la toise, que souvent plusieurs malades y reçoivent à la file l'un de l'autre le même mélange de drogues, prescrit sans choix, sans distinction.

Beaucoup de médecins sont frappés de ce triste abus; mais il en est peu qui s'aperçoivent que la tisane, regardée par eux comme un insignifiant accessoire, est pourtant un médicament énergique. L'infusion de sureau ou de violette agit souvent en sens inverse de ce que l'on considère comme le remède principal. Un enfant éprouve des alternatives de diarrhée et de constipation, il maigrit, il a le teint blême : le médecin qu'on appelle prescrit des sangsues ou un mélange de drogues, selon le système sous la bannière duquel il marche, et il ne lui vient même pas à l'idée que le mal dépend d'une tisane de camomille dont les parens bourrent encore l'enfant.

Il y a fort peu de médicamens dont on connaisse les effets purs. Tous les bons esprits de tous les temps s'en sont aperçus. C'est pour cela que chaque jour on proclame des remèdes oubliés le lendemain, que la mode en accrédite à chaque instant de nouveaux pour les décréditer bientôt, que les gens du monde perdent de plus en plus leur confiance dans les médecins, et que les médecins eux-mêmes n'ont plus foi à leur art. N'est-il pas pénible que Sydenham, le plus grand observateur depuis Hippocrate, ait été en droit de dire : *Quæ medica appellatur, revera confabulandi garriendique potius est ars, quam medendi.*

Hahnemann fut le premier qui, pour découvrir les effets purs des médicamens, les essaya sur l'homme en santé. Cette nouvelle carrière lui avait été ouverte par le grand Haller, dont le passage

suivant exprime clairement la pensée : *Nempè primum in corpore sano medela tentanda est, sine ulla peregrina miscela, odoreque et sapore ejus exploratis, exigua illius dosis ingerenda, et ad omnes quæ inde contingunt affectiones, quis pulsus, quis color, quæ respiratio, quænam excretiones, adtendendum. Inde ad ductum phænomenorum in sano obviorum, transeas ad experimenta in corpore ægroto.* Les effets médicamenteux reconnus chez l'homme bien portant et constatés par des guérisons de maladies sont le plus haut degré de perfection de la thérapeutique, et lorsque nous serons riches en médicamens soumis à cette double épreuve, nous pourrons espérer d'établir sur des principes inébranlables une thérapeutique qui renversera tous les systèmes fantastiques de l'époque. On a beaucoup parlé pour et contre l'essai des médicamens chez l'homme en santé. Notre but n'est point ici d'aborder cette grande question, mais nous ne croyons pas qu'on puisse nier que les effets médicamenteux les plus incontestables sont ceux qui ressortent d'expériences faites successivement sur des personnes bien portantes et sur des malades.

Lorsqu'en essayant des médicamens simples sur l'homme bien portant, on reconnaît que *beaucoup* d'entre eux provoquent des phénomènes morbides analogues à ceux qu'ils guérissent chez le malade, la question se présente de savoir si *tous* sont dans le même cas. L'expérience seule peut donner la solution de ce problème, et quand on l'interroge, elle répond affirmativement. Mais, pour produire des symptômes morbides chez un sujet qui se porte bien, il est nécessaire d'employer les médicamens à hautes doses, parce qu'il n'y a que des doses fortes qui soient capables de déterminer des symptômes maladifs dans des organes non malades. La thérapeutique homœopathique fait donc usage, dans les maladies, de doses plus faibles du médicament susceptible de faire naître le même état morbide chez l'homme en santé.

Nous accordons tout cela, me dira-t-on ; mais comment concevoir que de si faibles doses, des *atomes*, puissent encore agir sur l'organisme? — Nous ne croyons pas que tout ce qui est improbable soit impossible, comme nous ne pensons pas non plus que tout ce qui est probable soit possible. Il est bien vrai qu'on peut admettre le principe *similia similibus* sans se faire à l'idée des atomes médicinaux. Des malades auxquels un nombre infini de sangsues, de saignées, de bains, de potions, n'ont procuré au-

cun soulagement, ne sauraient concevoir que là où *beaucoup* est demeuré sans résultat, *infiniment peu* soit capable de produire le moindre changement. Des médecins aussi ont employé cet argument et traité les homœopathes de fous.

Voulant faire mieux ressortir cette folie, le docteur Schimko a pris la peine de calculer quel serait le volume d'eau nécessaire pour porter une seule goutte jusqu'à la trentième dilution. Un Français n'aurait pas la patience de se livrer à d'aussi sots calculs, que nous allons reproduire pour l'amusement du lecteur. « Le premier flacon ne contient que cent gouttes, mais il y a déjà dans le dixième huit milles allemands cubes et un tiers d'eau, ou un lac de seize milles carrés, sur vingt toises de profondeur; le contenu du vingtième égale 240,000 fois le volume du Soleil, et celui du trentième est égal à vingt quadrillions de Soleils, ou à trente-trois quintillions de globes terrestres, c'est-à-dire qu'il représente deux cents billions de fois tous les Soleils de la création connue, en les supposant creux et aussi gros que le nôtre, qui lui-même est 1,448,079 fois plus gros que la Terre, ou, en d'autres termes, qu'il pourrait contenir environ cent billions de fois tous les corps célestes connus. La quantité d'eau nécessaire pour la trentième dilution d'une goutte entière formerait une sphère ayant un diamètre de trente billions de milles, c'est-à-dire de 760,000 distances de la Terre au Soleil, ou de 90,000 distances d'Uranus au Soleil, ou de neuf distances présumées d'une étoile fixe à nous. La lumière, qui nous arrive du Soleil en huit minutes et sept secondes, emploierait vingt-huit ans pour parcourir cette sphère, et quand bien même les atomes des médicamens auraient une vélocité égale à celle d'un boulet de canon, il leur faudrait quarante-cinq millions d'années pour se répandre d'une manière uniforme dans la masse. »

Voilà une preuve mathématiquement déduite, et à côté de laquelle semble bien mesquine l'ingénieuse objection qu'il suffirait de jeter une goutte de médicament dans la pompe à feu de Chaillot ou dans le canal de l'Ourcq pour procurer sur-le-champ un breuvage homœopathique à tous les Parisiens ! Beaucoup de nos amis ont dit que le calcul de Schimko était inexact, et lui-même un pauvre sire : quant à nous, nous ne contredirons ni les uns ni les autres. Nous ne sommes point grand calculateur, mais nous savons qu'il suffit de trois onces et demie d'eau pour porter une teinture à la trentième puissance et rendre chaque goutte de li-

quide médicinale. Nous ne croyons pas qu'une goutte de teinture de noix vomique mêlée avec un million de gouttes d'alcool aqueux ait la moindre action, mais nous avons vu agir la troisième dilution, qui ne contient non plus qu'un millionième de goutte du médicament primitif, et pour la préparation de laquelle il ne faut que trois cent gouttes de liquide, en suivant la méthode de Hahnemann. On voit d'après cela combien il est facile de présenter les choses les plus simples sous un faux jour ; les sphères égales aux orbites de la Terre et d'Uranus se réduisent modestement et clairement à quelques petites bouteilles, et il ne faut que douze minutes pour opérer sans beaucoup de peine un mélange qui, d'après d'absurdes calculs, exigerait quarante-cinq millions d'années.

Mais comment concevoir que la dilution d'une goutte avec trois cents gouttes de liquide produise un agent médicinal ? Nous consommons journellement du sel dans tous nos alimens, sans apercevoir le moindre effet médicamenteux, et cependant l'homœopathie vante le chlorure sodique comme un puissant remède ! A Paris, où la plupart de l'eau potable a traversé des filtres de charbon, nous avalons à chaque gorgée un peu de cette dernière substance sans ressentir aucun des effets qui lui sont attribués. Nous avons même vu souvent donner la noix vomique à la dose de scrupules, sans qu'elle déterminât le moindre effet curatif.—Toutes ces objections, qui reposent uniquement sur la quantité des substances, et qui se résument à dire que *peu* ne saurait avoir d'action lorsque chaque jour et à chaque heure nous voyons *beaucoup* n'en exercer aucune, toutes portent en elles-mêmes leur réfutation.

Si le degré d'action dépendait de la masse, un morceau de fer qu'on avalerait devrait produire un effet beaucoup plus fort que quelques grains de limaille de fer, un gros globule de mercure qu'un grain du même métal préparé, etc. Or il n'en est point ainsi. — L'argument ne vaut rien, dira-t-on, car une substance agit autrement lorsqu'elle est en masse que quand elle a été pulvérisée. — C'est précisément là l'aveu que nous attendions, car nous aussi nous pensons que l'action d'une substance varie suivant qu'on la donne ou en masse, ou en faible quantité, ou fortement atténuée et à très-petite dose.

Il suffit de réfléchir au mode de préparation des médicamens homœopathiques pour reconnaître que c'est lui qui, comme dans

beaucoup d'autres phénomènes naturels, développe la vertu inhérente aux substances médicinales. C'est par l'attrition et la succussion que se déploient les propriétés des remèdes homœopathiques, que sont brisés les liens de la cohésion entre les molécules de la substance, et que les vertus latentes sortent de leur état d'engourdissement. De même aussi c'est par le frottement qu'on développe l'électricité, qu'on communique la vertu magnétique, que les sauvages d'Amérique se procurent du feu avec deux morceaux de bois sec, qu'on obtient des étincelles du briquet, que Rumfort produit de la chaleur en faisant tourner rapidement deux plaques métalliques qui se touchent, qu'Arago éveille le magnétisme dans tous les corps en les faisant tourner au voisinage d'une chaîne galvanique fermée. La découverte de la propriété qu'a le galvanisme de développer des effets magnétiques, est devenue la source de nouvelles découvertes, et Guillery de Bruxelles a fait exécuter une machine où cette force sert de locomoteur. Chaque jour nous dévoile des secrets de la nature qu'on n'aurait même pas soupçonnés la veille, et il ne nous est pas donné d'assigner les bornes du possible. Ce qu'aujourd'hui nous dédaignons comme une chose morte et inutile, deviendra demain une puissance dominante dans les sciences physiques. Rien n'est mort dans la nature, rien n'y est inactif; éveillez les forces latentes, et vous serez surpris de voir entrer en pleine activité ce dont vous n'aviez même pas la moindre idée.

On dira que les analogies qui viennent d'être citées sont des phénomènes que nous voyons et qu'en conséquence nous pouvons concevoir, mais que, tout en admettant qu'on développe de plus en plus la vertu des médicamens par l'attrition, il n'est pas croyable qu'on puisse parvenir à réduire un corps quelconque en un nombre si infini de particules, qui cependant conservent encore de l'activité. Vous avez beau emprunter des exemples à la physique, rappeler par exemple que l'or est divisible en plusieurs milliers de molécules, qu'un grain de carmin rougit plusieurs cent milliers de gouttes d'eau, que l'asa empeste un espace immense, que le musc se conserve des siècles entiers sans perdre ni de son poids ni de son odeur, etc., tous ces argumens portent à faux, car l'or et le carmin se voient, l'asa et le musc se sentent, en un mot ces substances, quoique infiniment atténuées, réagissent encore sur nos sens, tandis qu'il est absurde d'admettre l'exis-

tence d'une chose qu'on ne peut ni voir ni sentir, et qui n'affecte aucun de nos sens.

Examinons cette question! Nous ne dirons pas qu'une chose n'existe pas parce que nous ne la voyons point; mais nous prouverons qu'on peut fort bien n'en pas voir une qui cependant réagit, et qui se manifeste à nous par cette réaction. Ouvrez le *Traité de chimie* de Thénard, et vous verrez que la quatre centième partie d'un grain d'arsenic, dissoute dans trois à quatre cent mille parties de liquide, échappe à l'œil, mais que le sulfide hydrique la met encore en évidence. Brandes et Ebeling ont vu le nitrate argentique produire un précipité jaunâtre dans une liqueur où un cinq millième de grain d'arséniate ammonique était étendu de cinq cent mille parties d'eau. Pétroz et Guibourt ont vu le sulfhydrate sodique agir sensiblement sur la quinzième dilution de sublimé corrosif. D'après Kopp, une dilution de sel marin dans la proportion d'un à un million est troublée par une dissolution contenant un seizième de nitrate argentique; Bostock a découvert un deux millionième de grain de sublimé au moyen du chlorure stanneux; une dissolution d'un quatre cent cinquante millième d'iode colore encore l'amidon. Caron du Villars parle d'une source du Piémont (St-Godin) où, depuis des siècles, beaucoup de malades recouvraient la santé, perdaient leur excès d'embonpoint, et voyaient se dissiper les plus gros goîtres, quoique la chimie n'y pût découvrir aucune substance étrangère au moyen de ses réactifs : lorsque Coindet eut publié ses expériences sur l'iode, et qu'on eut trouvé l'action de cette substance sur l'amidon, on essaya de nouveau l'eau de la source, et l'on reconnut qu'elle bleuissait l'amidon. Dès-lors le mot de l'énigme fut trouvé. Cette dissolution naturelle si étendue agit plus que toutes les préparations d'iode réunies, avec lesquelles aujourd'hui on réduit les complexions les plus florissantes à l'état presque de squelette. Si donc la chimie ne peut point partout démontrer la substance médicinale, ce n'est pas un motif pour révoquer en doute l'existence de cette dernière. Les faits qui viennent d'être cités prouvent que la chimie peut donner la preuve de l'existence d'une foule de choses qui échappent à nos sens, mais il ne faut pas conclure de là que l'existence d'une chose puisse être rejetée par cela seul qu'on ne parvient point à la démontrer au moyen des procédés chimiques. Humboldt a analysé l'air du Chimboraço et celui du Théâtre-Français plein

de spectateurs, sans trouver aucune différence dans les proportions des principes constituans, et cependant qui croirait d'après cela que l'air de ces deux localités soit le même?

Qu'est la chimie morte auprès de la nature vivante? que sont nos vaines explications auprès de la grande énigme de la nature? Nous mettra-t-on sous les yeux le principe contagieux qui reste caché des années entières dans une balle de laine, jusqu'à ce qu'un hasard le mette au grand jour pour le malheur du genre humain? Qui pourrait peser la lumière et le calorique, et qui oserait cependant nier leur existence? Où est l'atome odorant impondérable qui met le chien sur la piste de son maître et le sauvage d'Amérique sur les traces de son ennemi?

Vous qui prétendez tout expliquer, nous ne vous citerons point la fermentation, où si peu de ferment suffit pour mettre de grandes masses en mouvement, parce que vous vous tireriez de ce mauvais pas par des hypothèses. Nous ne dirons rien non plus de la germination des plantes. Mais nous vous rappellerons le fait suivant. Spallanzani habilla une grenouille mâle avec une culotte de taffetas ciré, et il observa alors que la fécondation n'eut plus lieu; mais s'il imprégnait un pinceau avec le sperme recueilli dans le vêtement indiqué, tous les œufs qu'il touchait avec le pinceau étaient fécondés; trois grains de ce sperme lui ont suffi pour spermatiser et rendre fécondante une livre d'eau; il suffisait pour la fécondation d'un globule de cette eau, qui ne devait contenir que $\frac{1}{2,994,687,500}$ de grain. Un tel fait ne surpasse-t-il pas toute croyance? Prevost et Dumas ne voulaient pas non plus y croire; mais ils répétèrent l'expérience de Spallanzani, et le résultat fut le même entre leurs mains.

En rapportant des faits de ce genre, notre intention n'est point de prouver l'action des doses homœopathiques par des mots. Nous voulons seulement faire voir combien sont faibles les bases sur lesquelles reposent toutes nos explications, combien tous nos raisonnemens sont fallacieux quand ils n'ont pas pour fondement des observations exactes, rigoureuses, multipliées. Que tel ou tel ne vienne donc pas dire qu'il a pris tant ou tant de globules de tel ou tel médicament sans rien éprouver, ou même qu'il a avalé la première teinture sans ressentir aucun effet. Pour émettre un jugement consciencieux sur un sujet quelconque, il faut se placer

exactement dans les mêmes conditions que le premier expérimentateur. Or, les instructions que Hahnemann donne à cet égard dans son *Organon*, ne laissent rien à désirer. La manière de s'y prendre, le temps nécessaire, le genre de vie qu'il faut suivre, en un mot, les indications spéciales relatives soit à l'observateur lui-même, soit aux circonstances extérieures, soit aux médicamens, tout est exposé avec soin, d'une manière complète et détaillée. En suivant ces préceptes, on s'aperçoit bientôt de la puissante influence qu'exercent sur l'organisme les substances préparées d'après la méthode homœopathique. Que chacun s'y conforme donc dans les expériences qu'il pourra tenter, et il se convaincra de la vérité de nos assertions. Nous aussi, nous avons douté pendant des années, et il a fallu des preuves multipliées pour vaincre notre incrédulité. Mais que celui qui ne veut pas ouvrir les yeux, qui rejette tout *à priori*, qui se contente d'essais superficiels, dans la crainte de se voir forcé à désavouer une opinion inconsidérément proclamée, ou qui même ment à sa propre conviction, que celui-là reste aveugle, il n'est pas digne de contempler la vérité !

ERYTHRUS.

APPRÉCIATION DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE;

Par le docteur M. MULLER.

Il y a des milliers d'années que, dans l'intérêt du genre humain, on travaille au perfectionnement de l'art de guérir.

La médecine est une science expérimentale. Il faut qu'elle ait pour base l'expérience. Mais le champ dans lequel doit s'exercer cette expérience est à perte de vue. Les découvertes qu'on y a faites ont toujours laissé des lacunes, et le génie a préféré des spéculations hardies à de modestes observations. Plus qu'aucune autre époque, le demi-siècle qui vient de s'écouler en offre des exemples. Les théories créées pendant ce laps de temps remplissent d'admiration pour la haute capacité de leurs inventeurs, et séduisent par des idées ingénieuses. En les établissant on a toujours cru les construire sur l'expérience, ou du moins trouver en elle leur justification, et cependant elles ne s'y rattachaient jamais que par de maigres liens.

Les systèmes en médecine ne sont que des manières d'expliquer le fait qui a lieu pendant l'acte de la guérison. Nous n'en aurions plus si la médecine était déjà parvenue au rang de science.

Cependant on n'a pu s'empêcher de lui donner au moins la forme d'une science. Pour y parvenir il a fallu considérer comme autant de vérités des propositions qui ne sont, à proprement parler, que des hypothèses. Il arrive souvent qu'on croit long-temps à la certitude de ces propositions. Elles forment en quelque sorte le squelette de la médecine actuelle, et il est à remarquer qu'un grand nombre de nos systèmes modernes ne sont que des additions faites à ce squelette, auquel ils n'ont point touché quant au fond.

Sous ce rapport le système homœopathique diffère essentiellement de ceux qui l'ont précédé. L'auteur, se créant un plan nouveau, a commencé par réunir des observations pures et dégagées de toute supposition sur l'action que les médicamens exercent chez l'homme sain et malade; ces expériences l'ont conduit à établir une doctrine qui rejette comme autant d'hypothèses sans fondemens, les propositions à la certitude desquelles on a cru jusqu'à présent. Il a donc fait prendre une autre forme à la matière médicale, à la thérapeutique, à la pathologie, et en dernière analyse à la partie spéculative de la médecine. Sa doctrine est née uniquement de l'expérience, et c'est pour cela qu'elle diffère tant de toutes les autres.

Aussi a-t-elle trouvé un tout autre accueil. Tous les systèmes nouveaux ont été examinés avec soin, et l'on s'est empressé d'y séparer le bon du mauvais; chaque remède préconisé contre une forme déterminée de maladie a été essayé, et l'on a reconnu presque toujours qu'il réussissait dans certains cas, qu'il échouait dans d'autres. Mais des années entières se sont écoulées avant qu'on jugeât l'homœopathie digne d'attention.

C'est l'apparence paradoxale de cette doctrine qui lui a valu cette froide réception. Les théories qui se présentaient sous les dehors séduisans de la vraisemblance ayant trompé toute attente, qu'espérer de celle qui paraît si improbable au premier coup d'œil, et qui, comparée aux autres, ressemble à un roman mal conçu et encore plus mal exécuté? Ce qui aurait dû la recommander, dans l'état d'imperfection de nos connaissances sur la nature entière, la circonstance qu'elle ne cherche point à combler les lacunes par

des hypothèses, et qu'elle s'en tient rigoureusement à la vérité expérimentale, voilà ce qui lui a aliéné ceux qui voudraient voir la théorie de la médecine se produire tout à coup, comme Minerve sortit armée du cerveau de Jupiter. Les meilleurs esprits se sentaient repoussés par une doctrine qui semblait menacer de rayer la médecine du nombre des sciences, peignait les plus brillantes théories comme des rêves, et réduisait à rien le champ si attrayant des spéculations, ou du moins le repoussait dans un lointain à perte de vue.

C'est ainsi que Copernic et Harvey ont eu pour adversaires les hommes les plus savans de leur siècle ; c'est ainsi que l'électricité n'a pu, sans contestation, prendre rang parmi les phénomènes de la nature. Toute découverte cause une confusion momentanée dans la science qu'elle concerne : elle imprime à l'édifice subsistant une secousse qui en ébranle les fondemens, et oblige à leur donner une autre disposition.

Le système homœopathique aurait été oublié si quelques succès frappans obtenus au lit du malade n'avaient excité l'attention des gens du monde. Un petit nombre de médecins seulement avaient essayé d'appliquer, dans leur pratique, quelques uns des principes fondamentaux publiés par Hahnemann ; mais leur curiosité n'allait pas jusqu'à étudier l'ensemble même de la doctrine.

Lorsqu'enfin le public médical commença à s'occuper sérieusement de l'homœopathie, on déplaça le point de vue sous lequel demandait à être envisagé un système qui, renonçant à toutes les hypothèses, ne pouvait être jugé que d'après l'expérience. On a voulu démontrer théoriquement qu'il est insoutenable, et l'on s'est basé pour cela sur des suppositions dont lui-même ne reconnaît point l'exactitude. Mais des mots ne sauraient détruire des faits. Il fallut donc soumettre l'homœopathie au creuset de l'expérience ; malheureusement on ne put éviter qu'un examen si intéressant pour le genre humain, devînt une affaire de parti.

Il est sans intérêt pour la science de rechercher quel parti eut les premiers torts. Quand on poursuit la vérité, on doit s'attacher aux choses et non aux personnes. La plaisanterie et les saillies ne conviennent point à qui veut sincèrement le bien de ses semblables. Ce qu'il y a de certain, c'est que le meilleur moyen d'accréditer la vérité méconnue est de la répéter avec calme et persévérance, et que les personnalités contre ses défenseurs ne sont point

des argumens contre elle. J'ajouterai que le reproche de charlatanisme, qu'on s'est permis de leur adresser, est un des moins fondés et des moins licites qu'on ait jamais pu adresser à un médecin qui suit une méthode particulière. Qu'on prenne la peine de soumettre cette méthode au creuset de l'expérience, et l'on sera bientôt persuadé de ce que j'avance. A ceux qui ne jugent du mérite d'une doctrine que par l'éclat des noms de ceux qui la défendent, je dirai qu'il ne faut pas croire, mais se convaincre par soi-même.

Lorsque j'ai essayé pour la première fois l'homœopathie, vingt années de pratique m'avaient permis d'apprécier ce qu'il y a de bon et d'incertain dans les anciennes doctrines. Déjà depuis longtemps accoutumé à tirer un faible profit de mes essais, j'étais loin d'espérer de mes nouvelles tentatives autre chose que quelques données expérimentales utiles, et d'avance je vouais la doctrine entière à l'oubli dans lequel j'avais mis tous les systèmes précédens. Mais quelle différence entre ce que je m'attendais à trouver et le résultat auquel je suis parvenu peu à peu!

Le système homœopathique repose sur deux propositions, dont la première est incontestablement vraie, et conserverait sa valeur alors même que l'expérience ne confirmerait pas à la seconde le caractère de généralité qui lui est assigné par Hahnemann. C'est à l'aide de ces deux propositions que l'expérience a déroulé le système entier.

La première est qu'on doit étudier les effets des médicamens sur l'homme en santé avant de les appliquer au traitement des maladies, ou, en d'autres termes, qu'il faut connaître les rapports de chaque médicament avec l'homme bien portant, avant de chercher quels sont ses rapports avec l'homme malade.

La seconde est que les médicamens guérissent les maladies qui ressemblent le plus possible à celles qu'ils provoquent chez l'homme en santé, c'est-à-dire, pour employer le laconisme de Hahnemann, qu'ils les guérissent homœopathiquement.

Personne ne contestera la première de ces deux propositions; les gens du monde seraient effrayés s'ils savaient que les médecins ne connaissent pas encore les effets auxquels les médicamens peuvent donner lieu chez l'homme en santé, et que les remèdes qu'ils prescrivent journellement sont des forces tout-à-fait inconnnes pour eux, de même que nous n'entendrions pas dire sans surprise qu'on peut très-bien guérir les maladies sans nulle notion

d'anatomie et de physiologie, sans aucune connaissance de l'homme bien portant. Il faut connaître d'abord la règle, puis les exceptions; or, en médecine, la règle comprend non-seulement l'état normal de l'homme, mais encore ses rapports normaux avec les choses qui peuvent ou doivent le rendre malade et le guérir.

Mais s'il se trouvait des médecins qui regardassent comme inutile de connaître les effets des médicamens sur l'homme en santé, qu'ils veuillent bien réfléchir que c'est précisément parce qu'on n'a jamais essayé et employé ces substances que dans l'état de maladie, qu'il n'arrive jamais de leur voir produire, dans un second et un troisième cas, les résultats qu'on en avait obtenus dans un premier; car, comme chacun des états morbides de l'organisme varie quant à la nature de ses rapports dynamiques avec le monde extérieur, par conséquent aussi avec les médicamens, de même chacun de ces derniers produit, dans un cas morbide donné, un effet différent de celui qu'il détermine dans tous les autres, de sorte que l'expérimentation *ab usu in morbis* ne procure point de résultat constant, n'apprend jamais ce qu'il peut et ne peut pas faire. Au contraire la connaissance des effets d'un médicament sur l'homme en santé procure une sorte de point fixe, d'où l'on peut ensuite partir pour chercher d'autres résultats. La première proposition de Hahnemann aura donc en tout état de choses une grande importance pour la médecine.

J'ai essayé plusieurs médicamens sur moi-même à une époque où j'étais loin encore d'adopter la nouvelle doctrine, et je me suis convaincu qu'ils produisaient réellement les symptômes décrits dans la *Matière médicale* pure. Hahnemann n'a donc ni écrit un roman, comme on l'a prétendu, ni procédé avec légèreté. Il n'est qu'un petit nombre de symptômes à l'égard desquels on doute encore si ce sont des effets primitifs ou consécutifs, distinction fort importante pour la pratique, et sur laquelle des expériences ultérieures fixeront nos idées. Quiconque essaiera sur soi-même quelques substances médicinales, se convaincra de même que la symptomatologie homœopathique mérite toute confiance.

Mais l'ensemble des symptômes propres à chaque médicament, la masse de ceux qui sont produits par toutes les substances médicinales réunies, la comparaison de ces symptômes les uns avec les autres, la pensée qu'on doit en attendre beaucoup encore des médicamens usités depuis long-temps déjà dans les maladies, et

qui n'ont point encore été soumis à la même épreuve, toutes ces circonstances sont de nature à faire une grande impression sur l'esprit, et à bouleverser toutes les idées que nous avions dû nous former jusqu'ici du mode d'action des agens médicamenteux.

Combien l'action des médicamens s'étend au-delà des limites dans lesquelles nous l'avions crue jusqu'à ce jour renfermée ! On s'effraie réellement lorsqu'on pense que ces substances et tant d'autres non encore étudiées ont été si hardiment employées dans des cas de maladie, sans qu'on connût la centième partie de leurs rapports dynamiques avec les affections de l'organisme, et qu'on a été assez inconsidéré, toutes les fois que les effets inconnus des médicamens se sont manifestés après l'emploi de ces derniers contre les groupes de symptômes morbides, de les ranger arbitrairement parmi les symptômes des maladies, de porter ainsi le désordre dans la nosologie, et de nuire toujours plus ou moins aux malades.

Depuis long-temps on nie que les médicamens exercent une action spécifique, et l'on tente de rapporter toutes les relations des objets extérieurs avec l'organisme vivant à un petit nombre de considérations générales. Cependant la connaissance des vrais effets que produisent les médicamens, et la comparaison de ces effets entre eux, prouvent que chaque substance médicinale en détermine qui n'appartiennent qu'à elle seule, que cette spécificité s'étend jusqu'aux organes et aux portions d'organes, que même des substances auxquelles on n'avait point songé affectent spécialement certaines parties, sans influer sur les autres. Nous devons donc présumer d'après cela que la guérison d'affections locales peut être opérée par des médicamens agissant d'une manière spécifique sur les parties qui en sont le siége. Or c'est ce que confirme l'application de la méthode homœopathique, comme aussi l'inutilité des méthodes générales dans ces circonstances. Nous concevons donc que c'était une erreur d'attribuer des effets généraux aux médicamens, et de les diviser hypothétiquement en fortifians, excitans, calmans, antispasmodiques, antigoutteux, résolutifs, diaphorétiques, etc. La thérapeutique générale et la matière médicale qui nous servent de guide au lit du malade, n'existent donc que dans nos livres, et point dans la nature. C'est l'étude des effets des médicamens sur l'homme bien portant, avec les conclusions qui en découlent, et non la loi homœopathique,

qui bouleverse la médecine actuelle, et qui rend nécessaire d'en coordonner les matériaux pour élever un nouvel édifice scientifique. Parce que ce chaos de ruines ne peut pas faire sur-le-champ place à un ordre aussi parfait que celui qui a régné jusqu'ici, parce que nous avons besoin encore d'une infinité d'observations sur les effets des médicamens usités, avant de pouvoir classer de nouveau le tout sans recourir à des hypothèses, est-ce une raison pour refuser de suivre la voie qui vient de s'ouvrir, et pour vouloir conserver un système reconnu faux, uniquement parce qu'il est ancien, parce que des hommes sages et distingués l'ont adopté, enfin parce qu'il est commode et que nous n'avons point eu de peine à l'apprendre? Telle ne peut point avoir été la pensée des gens sensés qui, ayant cru voir dans l'homœopathie un pas rétrograde vers l'empirisme grossier, se sont par cela même élevés si sérieusement contre elle. Ce système n'est qu'un retour de l'erreur à la vérité et à la nature, et il nous mène à la vérité par un chemin aride et difficile. La médecine ne sera réellement une science que quand l'expérience en aura fourni les bases, et vouloir la construire *à priori*, c'est se perdre en vains efforts pour courir après un fantôme.

Au premier abord, on serait tenté de croire que les effets des médicamens reconnus par des essais sur les personnes bien portantes peuvent être employés, pour rétablir la santé, en les opposant aux symptômes morbides qui sont en opposition avec eux. Mais l'expérience de tous les siècles a déjà démontré qu'il n'en est point ainsi, et que la méthode antipathique ou palliative a de fâcheux résultats dans la grande majorité des cas. Tous les médecins ont prescrit avec raison de bien se garder d'y avoir recours. Ce n'est que dans des cas rares de danger subit et d'affections par trop graves, qu'on a été et qu'on se trouve encore quelquefois obligé d'en faire usage, parce qu'en pareil cas les moyens directs ne pourraient pas détourner assez promptement l'orage qui menace la vie. Au contraire, dès l'origine de la médecine, on a employé souvent avec succès des moyens qu'on savait fort bien être capables de provoquer un état morbide semblable à celui auquel on les opposait; on a ranimé les membres congelés par l'application de la neige, calmé les douleurs des brûlures par la chaleur ou les spiritueux, recommandé les boissons chaudes dans la chaleur de la fièvre, guéri des vomissemens par des vomitifs, et des diarrhées

par des purgatifs, employé les poisons dits narcotiques pour faire cesser des spasmes et des convulsions, etc. Mais on n'avait pas su réunir ces faits isolés en un corps de doctrine, et on cherchait mille moyens divers de les expliquer, parce que, faute de connaître assez d'effets purs de médicamens, on n'avait pu s'élever à cette loi générale que les remèdes guérissent homœopathiquement les maladies.

Avant d'aller plus loin, et de montrer comment j'ai trouvé aussi la confirmation de cette loi au lit des malades, il est un point sur lequel je dois encore insister, afin d'établir en peu de mots que la méthode homœopathique et la méthode allopathique se confondent, à proprement parler, en une loi naturelle commune, celle que toutes les maladies ne sont guéries que par une maladie plus ou moins différente d'elles, et siégeant soit dans le même organe, soit dans un organe ou dans un système éloigné. Si j'exprime cette loi en termes très-généraux, c'est afin qu'elle puisse atteindre jusqu'au point où les deux méthodes se donnent la main. En effet l'homœopathie et l'allopathie ne sont que les deux extrémités d'une ligne, et beaucoup de points intermédiaires les mettent en rapport l'une avec l'autre. La première guérit en excitant une affection morbide dans les organes mêmes qui sont déjà malades; l'autre en en provoquant une dans des organes plus ou moins éloignés, qui souvent sympathisent avec la partie souffrante, et souvent aussi sont tout-à-fait dissimilaires. On conçoit que l'affection d'où résulte la guérison doit être d'autant plus intense que le dernier cas est plus prononcé, et l'être d'autant moins qu'elle porte davantage sur la partie primitivement atteinte. La méthode homœopathique guérit en suscitant une maladie très-peu différente, quant à l'essence, de la maladie naturelle, mais non absolument identique avec elle, et par conséquent toujours d'une autre nature; l'allopathique, en provoquant une affection beaucoup plus et souvent extrêmement différente de celle dont on veut obtenir la cure. Ici encore nous semblons rentrer de nouveau dans les rapports dynamiques de l'organisme, la maladie homœopathique, qui se rapproche beaucoup de la maladie naturelle, n'ayant pas besoin d'être aussi intense que l'allopathique, vérité à l'appui de laquelle vient l'expérience et que je développerai plus loin. Je n'ai pas besoin de dire qu'en parlant de l'efficacité de la méthode allopathique dans beaucoup de cas, ceux surtout où l'homœopathique,

bien que plus courte et plus exempte de dangers, serait encore insuffisante jusqu'à présent, j'entends l'emploi des stimulans externes et internes, les révulsifs et dérivatifs, les évacuations par des organes éloignés de la partie souffrante, et surtout les excitations et évacuations intestinales. Si Hahnemann croit être fondé à rejeter cette méthode tout entière, la règle que je me suis tracée de n'admettre pour vrai que ce dont la pratique m'a convaincu moi-même, ne me permet point d'embrasser son opinion d'une manière absolue, et m'oblige à admettre qu'on peut guérir par les deux méthodes. Mais je pense aussi que, quand il y a possibilité d'arriver au but par la voie directe, courte et agréable de l'homœopathie, on ne doit pas chercher à y atteindre par la voie indirecte, longue, incertaine et dangereuse pour le malade de l'allopathie.

Mais les gradations par lesquelles les deux méthodes se rapprochent l'une de l'autre, ne sont pas toutes du côté de l'allopathie; il y en a aussi du côté de l'homœopathie. Hahnemann lui-même admet que, dans les cas où l'on ne trouve pas de médicament très analogue au cas morbide, on en prenne un qui ait une analogie plus éloignée avec lui, et qui, s'il ne guérit pas la maladie, lui fera cependant éprouver une modification telle qu'alors les symptômes pourront être couverts par un autre médicament. Qui ne reconnaît là, bien qu'à un degré fort éloigné, un trait de ressemblance avec le procédé allopathique? Je crois pouvoir comprendre les deux méthodes sous la dénomination générique de méthode antagoniste. Le rapprochement que j'ai établi fait disparaître le prétendu paradoxe de la proposition homœopathique, qui a valu à la doctrine le malheureux sort d'être repoussée sans examen, et, après l'avoir réduit à un simple malentendu, je crois pouvoir reprendre la relation de mes recherches pratiques sur ce système.

L'expérience m'a plus d'une fois confirmé l'excellence du précepte inconnu avant Hahnemann de guérir homœopathiquement les maladies. On en trouve fréquemment des preuves frappantes dans la disparition soudaine ou prompte de symtômes morbides qu'auparavant on avait cherché en vain à éteindre par d'autres méthodes, et qui cèdent à une seule petite dose d'un remède homœopathique, avec l'attention d'écarter toute autre influence médicinale. Les expériences deviennent d'autant plus convaincantes qu'on est devenu plus habile à trouver le médicament

convenable (ce qui est difficile dans les commencemens), et qu'on l'emploie à dose très-faible, car une trop forte dose fait paraître sur-le-champ des symptômes propres au médicament à la place des symptômes morbides, et l'analogie entre ces accidens étant grande, on pourrait croire la maladie non guérie, aggravée même, tandis que des doses faibles ne manifestent point leur action en provoquant l'apparition des symptômes particuliers du médicament, mais seulement en éloignant ceux de la maladie. Avec ces précautions on parvient à se persuader, en suivant une route pénible à la vérité, que les règles prescrites par Hahnemann sont fondées sur la nature des choses, et non sur des idées spéculatives, qu'elles sont le commencement d'une série d'autres règles encore inconnues, dont la découverte peut rendre un jour la tâche du médecin singulièrement plus facile.

J'ai déjà fait remarquer que ce qui oblige à diminuer la dose, c'est la crainte qu'elle ne détermine l'apparition de ses propres symptômes chez le sujet qu'on traite, ce qui serait ou nuisible, ou seulement pénible, ou du moins inutile, suivant la diversité du rapport entre la maladie et le médicament. Mais à l'expérience seule il appartient de nous dire combien cette dose doit être atténuée pour ne plus conserver que son minimum d'action, c'est-à-dire pour que son action n'ait d'autre effet que d'enlever la maladie. Or, l'expérience nous apprend que, malgré la diversité des rapports entre les médicamens, l'organisme et ses maladies, les doses nécessaires dans un traitement homœopathique doivent être infiniment plus faibles qu'on ne l'aurait pensé. Un homme robuste et sain supporte une forte dose, sans laquelle même il ne sentirait pas la puissance médicinale du médicament, tandis qu'un sujet bien portant, mais sensible, serait peut-être rendu malade par elle. Une maladie déjà existante accroît infiniment et proportionnellement la réceptivité de l'un et de l'autre pour les choses du dehors, par conséquent aussi pour les médicamens. Mais si la maladie est telle qu'elle n'offre pas de symptômes correspondans à ceux du médicament, ainsi qu'il arrive dans l'emploi de la méthode allopathique, le malade supportera une assez forte dose de ce dernier, tandis que, s'il y a analogie entre les symptômes de son affection et ceux du remède, si l'un et l'autre affectent la même partie de l'organisme, comme il arrive dans l'emploi de la méthode homœopathique, une dose aussi petite que possible suffit

pour correspondre à l'affectibilité de la partie souffrante. Le remède homœopathique pris à dose assez exiguë n'agit que sur la partie malade de l'organisme, qui a une infinie réceptivité pour lui, et tout en y détruisant la maladie, c'est-à-dire ramenant la santé, il n'attaque point inutilement le reste du corps.

On ne peut opposer aucun argument raisonnable à cette exiguité en apparence énorme des doses. Est-ce qu'il n'y a que la partie pondérable du médicament qui soit le véhicule de sa vertu? Depuis quand les forces sont-elles pondérables? Peut-on peser le fluide électrique, le fluide magnétique? Quel est le poids de l'impression morale qui, en un moment, ranime un malade et paralyse un homme bien portant? En combien de millions de parties la force active d'un grain de musc doit-elle se diviser pour remplir d'odeur pendant des mois entiers toute l'étendue d'une vaste chambre journellement aérée, c'est-à-dire pour affecter énergiquement les nerfs, sans que ni la masse ni l'énergie de la substance subissent de notable diminution?

Nous nous sommes trop accoutumés à considérer le corps vivant et plus encore les agens médicinaux comme des masses inertes. L'expérience fait valoir ses droits. D'abord je n'employais les médicamens qu'à des vingtièmes de grain, et peu à peu j'en suis venu à trouver que des dix millièmes de grain étaient autant et souvent même plus efficaces. Je suis persuadé que quiconque procédera avec la même circonspection abjurera bientôt des doutes dont le seul effet est de faire perdre du temps, et que sa raison ne tardera pas à lui dire qu'une force qui n'a point diminué après avoir été divisée en dix millièmes, est susceptible encore d'une division poussée bien plus loin.

Quand je dis que la vertu médicinale ne diminue point par la division, qu'au contraire elle devient plus active, ce n'est point une exagération, mais un fait, qui seulement est plus difficile à expliquer que la possibilité de l'action des petites doses. Cependant, comme on est toujours tenté d'expliquer les faits révélés par l'expérience, je crois qu'on peut attribuer ce phénomène à ce que, quand on emploie des doses élevées de médicamens, la masse de l'impression et la vive réaction de l'organisme frappent en quelque sorte de stupeur les sensations nerveuses délicates, et déterminent une décharge de la force par un effet principal, la plupart du temps une évacuation de liquide, tandis que les pe-

tites doses n'excitent ni une forte réaction de l'organisme, ni un effet principal, et qu'alors l'organisme peut sentir et supporter les sensations les plus délicates et ce qui se passe dans son intérieur. Ceci nous explique aussi en partie pourquoi les grandes masses de médicamens employées par les allopathes ne laissent apercevoir au malade et au médecin qu'un petit nombre des effets propres à la substance médicinale.

Je n'ai nulle envie de donner ici des histoires de maladies. En se pénétrant bien de l'esprit de l'homœopathie, on conçoit pourquoi elles sont moins instructives qu'on ne l'aurait cru. Les différences spécifiques infinies des maladies rendent en effet difficile d'admettre que le cas décrit se rencontre de sitôt, et ces histoires pourraient plutôt entraîner à des illusions. Il est bien plus sûr de rechercher dans la symptomatologie médicamenteuse, les cas morbides qui se présentent à traiter. Cependant je vais citer quelques noms reçus de formes morbides, avec les médicamens simples et à petites doses qui m'ont permis de guérir dans les cas qui s'y rapportaient. On se rappellera bien que je ne conseille pas ces médicamens contre les formes morbides dont je dirai les noms, mais seulement contre les cas dans lesquels se trouvent les groupes de symptômes qu'ils peuvent provoquer chez les personnes en santé.

La *noix vomique* a guéri plusieurs cas de bronchite, de crampes d'estomac, de constipation chronique, de céphalalgie chronique, d'angine et de phthisie laryngée. Elle seule a pu calmer les douleurs et le vomissement dans un cancer de l'estomac. L'*aconit* a modéré la violence des symptômes du pourpre miliaire, il en a raccourci la durée, et, employé comme préservatif, il a semblé rendre plus douce la maladie qui survenait ensuite. La *fève Saint-Ignace* a guéri en trois jours des douleurs périodiques d'estomac et d'intestin qui avaient résisté pendant trois années à toutes les méthodes et à tous les remèdes. La *pulsatille* a procuré des secours instantanés dans plusieurs cas de menstruation douloureuse. La *rhubarbe*, aux plus faibles doses, a guéri certaines diarrhées. La *bryone* a fait cesser plusieurs céphalalgies hystériques, qui jusqu'alors avaient résisté à l'art, des affections du bas-ventre, des fièvres gastriques, et une constipation durant depuis plusieurs années, contre laquelle divers médecins avaient épuisé toutes leurs ressources. Des doses très-faibles de *camomille* ont mis fin à des états morbides contre lesquels les infusions ordi-

naires de cette plante ne peuvent rien, entr'autres à une espèce de fièvre gastrique. Cette dernière affection a plus souvent encore cédé à l'*ipécacuanha*, ainsi qu'une foule de catarrhes et de toux, diverses formes de coqueluche, plusieurs hémorrhagies utérines, et certaines fièvres intermittentes. Le *quinquina* a fait cesser d'autres fièvres intermittentes et des pollutions qui épuisaient le sujet. La *pomme épineuse* a guéri un cas de manie. L'*hellébore blanc* a visiblement soulagé dans deux cas de mélancolie hypochondriaque. Un dix millième de grain de *jusquiame* a suffi pour guérir sur-le-champ une espèce de toux. Une autre toux invéterée, avec coryza, a cédé tout aussi promptement à la *digitale*, dont l'emploi, dans la méthode allopathique ordinaire, est plus souvent nuisible qu'utile. Le *camphre* a été très-efficace pour prévenir des accès d'épilepsie et de convulsions, dont il a même procuré la guérison, de même qu'il est d'un prix inestimable comme antidote d'un grand nombre de médicamens dont l'action a été trop forte. J'ai constaté l'utilité de la *ciguë* et de l'*éponge brûlée* dans les gonflemens glandulaires, de la *valériane* dans l'hystérie, du *bismuth* dans les spasmes d'estomac, du *soufre* et du *foie de soufre* dans certains exanthèmes. Le *semen-contra* et l'*absinthe* ont éteint les symptômes d'affections vermineuses, sans obliger à donner des évacuans, etc.

Celui qui a opéré plusieurs guérisons par la méthode homœopathique ne peut s'abstenir de penser que tous les médicamens non encore examinés sous ce point de vue, doivent être susceptibles de guérir homœopathiquement, que la plupart de nos maladies, auxquelles la lenteur des résultats produits par les méthodes indirectes ordinaires a fait attribuer une durée déterminée dont l'art ne saurait abréger l'étendue, ne sont point dans ce cas, du moins nécessairement, et que toutes les fièvres, sans excepter les inflammatoires, peuvent-être guéries très-rapidement, souvent tout à coup, sans périodes, sans crises, lorsqu'on leur oppose sur-le-champ la méthode directe ou homœopathique. Cela étant, on épargne au malade du temps, des frais, les dangers de la maladie et les dégoûts qu'inspirent des remèdes désagréables.

Quelque incontestable qu'il soit que la méthode homœopathique bien appliquée donne ces résultats remarquables dans les maladies même les plus aiguës, il ne l'est pas moins que, quand on se trompe dans le choix du moyen ou de la dose, l'excitabilité infi-

niment développée du malade peut la rendre beaucoup plus nuisible que ne le serait jamais la méthode allopathique dirigée par une main habile. C'est pour cette raison que l'homœopathe doit employer les plus faibles doses, afin de ne pas nuire au malade, en lui donnant soit une trop grande quantité du médicament approprié, soit un remède qui ne convienne point à son état. C'est pourquoi aussi je conseille aux débutans de ne recourir à la nouvelle méthode qu'avec beaucoup de circonspection dans les maladies aiguës. L'admiration de l'homme impartial pour la méthode aujourd'hui dominante, redouble lorsque l'étude de l'homœopathie lui a fait mesurer la profondeur des abîmes entre lesquels l'expérience et l'esprit d'observation ont enseigné peu à peu à se frayer des routes qui, bien qu'avec beaucoup de peine pour le médecin et d'inconvéniens pour le malade, conduisent cependant en dernier résultat au but, que l'homœopathe atteint d'une manière plus expéditive et exempte de dangers. Les fortes doses de l'allopathie mettraient le malade au bord du tombeau, si un choix heureux de médicamens, inspiré il est vrai par des théories fausses, mais d'une origine postérieure à l'expérience, dont les leçons avaient appris que ces moyens sont indirectement salutaires ou du moins incapables de nuire dans certains cas, si, dis-je, ce choix heureux n'avait pas pour résultat que le remède agit sur des organes éloignés du point malade, sur un système étranger au système souffrant, et qu'il provoque dans les parties les moins affectées, dans celles qui peuvent le mieux supporter la maladie, des symptômes nouveaux ayant l'apparence de crises, la forme d'évacuations, et dont l'effet est de dériver la maladie primitive, ou de permettre que les forces médicatrices de la nature en opèrent peu à peu la résolution.

Mais le mode d'action des médicamens composés dans les maladies n'est point encore expliqué, et n'est peut-être même pas explicable d'après les principes de l'homœopathie, les médecins n'ayant d'autre règle qu'un arbitraire illimité dans les proportions respectives des substances qu'ils essaient ainsi. Il est possible que, dans ces mélanges, certains médicamens s'entredétruisent dynamiquement, et qu'alors leur effet soit nul. Il doit arriver souvent aussi qu'après cette extinction mutuelle de leurs vertus, une portion de l'un d'entre eux, qui prédomine, échappe au sort commun, et que celle-là appartienne par hasard

à la substance qui agit homœopathiquement. Mais, dans la plupart des cas, du mélange de plusieurs médicamens résulte un nouveau corps médicamenteux doué d'une activité spéciale. J'ignore si l'espérance que l'homœopathie donne de rendre ces mélanges désormais inutiles, se réalisera; mais, dans le cas contraire, la médecine ne pourra point prétendre à la perfection, tant qu'elle n'aura pas constaté, par des expériences sur l'homme bien portant, quelles sont les vertus médicinales propres des mélanges médicamenteux en proportions bien déterminées, et reconnu par là ce qu'on doit réellement attendre d'eux dans les maladies. Si nous sommes rejetés par là dans un avenir fort éloigné, ce n'est point une raison pour nous imposer la honte de traiter les maladies par des substances à l'égard desquelles nous ignorons ce qu'elles opèrent et peuvent opérer.

CONSIDÉRATIONS APHORISTIQUES SUR LES DOSES DES MÉDICAMENS;

Par le docteur TRINKS.

Tout en reconnaissant que la manière dont Hahnemann a déterminé les doses de la plupart des médicamens dont l'homœopathie dispose jusqu'à présent a des avantages réels, et que nous lui devons une grande certitude dans le traitement de diverses affections, cependant nous ne pouvons considérer la question comme épuisée, et croire qu'il soit superflu de continuer encore à l'examiner. Dans toutes les sciences, *jurare in verba magistri* a constamment été un obstacle aux progrès, une source d'erreurs et de mécomptes.

Hahnemann n'a jamais eu la pensée de donner ses déterminations pour invariables. Il recommande instamment d'individualiser, et sous ce rapport aussi, l'individualisation est une condition *sine qua non*.

De nombreuses expériences m'ont conduit à de sérieuses réflexions sur ce sujet important, dont je vais soumettre les résultats aux médecins homœopathes.

Quoique, dans une science expérimentale comme la médecine, on ne puisse tracer nulle part de limites rigoureuses, il est cependant utile à celui qui la cultive d'avoir certaines règles pour diriger sa conduite, et ces règles ne lui semblent jamais plus pré-

cieuses que quand l'expérience l'a convaincu qu'elles sont réellement puisées dans la nature.

Ainsi l'homœopathe éprouve une véritable satisfaction en voyant que les doses prescrites par Hahnemann conduisent en général au but, et que, loin de le tromper dans cette attente, elles la remplissent parfaitement. Ne méconnaissons jamais cette grande découverte à laquelle Hahnemann n'est arrivé que par des tâtonnemens pénibles; n'oublions pas que, par là, il nous a épargné beaucoup de temps, de peine et de travail, et qu'il a rendu notre marche bien plus sûre dans le traitement des maladies.

Hahnemann s'est attaché à déterminer par des expériences multipliées quelle est la dose qui convient le mieux pour chaque médicament. Il a constamment cherché à trouver celle qui peut produire les effets désirés, sans qu'on ait à craindre qu'elle nuise à l'organisme. Ce double problème si difficile, il l'a résolu avec une admirable sagacité.

Mais, malgré les inestimables travaux d'un si grand maître, nous ne pouvons cependant regarder la carrière comme fermée à jamais. On ne doit pas s'arrêter dans cette nouvelle voie, car, ici, aussi bien que partout ailleurs, rester stationnaire c'est réellement faire un pas rétrograde.

Avant d'exposer mes propres observations, je vais examiner les principes qui ont servi de guide à Hahnemann dans la fixation des doses des médicamens.

1° La dose doit avoir une puissance d'action qui lui permette de guérir la maladie à tous ses degrés de développement.

2° Elle ne doit donc être ni trop forte ni trop faible; car, dans le premier cas, elle exaspérerait la maladie sans nécessité, et causerait par là un notable préjudice à l'organisme; dans le second, elle ne diminuerait la maladie que partiellement, et ne procurerait pas une guérison complète.

Une découverte dont tout l'honneur appartient à l'homœopathie et à son fondateur, c'est que la vertu active des médicamens se déploie d'autant plus qu'on la dégage davantage de la matière par un mode de préparation fort simple. Mais ce déploiement ou développement ne peut aller que jusqu'à un certain point, au-delà duquel la force individuelle doit diminuer, au moins d'après le calcul des probabilités.

Telle est sans doute la meilleure manière d'écarter la contradiction apparente que les adversaires de l'homœopathie ont plus d'une fois reprochée à Hahnemann, et qui semble ressortir en effet de cet axiome, que loin d'être atténuée par la dilution, la vertu active des médicamens n'est qu'adoucie et mieux appropriée à l'usage médicinal.

Le reproche serait fondé si les progrès de cette dilution ou de ce dégagement des liens de la matière avaient pour résultat d'exalter toujours davantage la puissance des médicamens : il résulterait de là que les dilutions les plus atténuées devraient être aussi les plus énergiques, ce qui rendrait impossible de les employer, à cause de leur force, et qu'il faudrait presque toujours recourir aux premières, comme contenant les vertus médicinales à leur plus faible degré de développement.

Or, l'expérience journalière s'élève contre une semblable assertion. La sixième dilution de la belladonne, de l'arsenic et d'autres médicamens puissans, agit d'une manière beaucoup plus énergique et plus orageuse que la trentième : tous les homœopathes ont pu s'en convaincre. De plus un globule imprégné de la trentième dilution de belladonne agit avec moins de force qu'une goutte entière de cette même dilution.

Il est donc incontestable qu'en continuant à diviser la matière, si on ne diminue pas la force qui lui est inhérente, du moins l'adoucit-on. Rien dans la nature organique ne s'élève contre un tel fait.

L'expérience constate aussi que la force acquiert une action d'autant plus énergique et étendue, qu'elle se dégage davantage des liens de la matière. Mais ce déploiement ne saurait dépasser certaines bornes ; il a un terme, au-delà duquel la force doit aller en diminuant ; car l'anéantissement d'une force doit être la conséquence de celui de la matière à laquelle elle est inhérente. Force et matière ne peuvent être conçues ni exister isolées l'une de l'autre, quoique la matière soit placée à un degré au dessous de la force.

Le développement de la force propre à chaque médicament ne peut donc pas croître dans la même proportion que l'atténuation ou la dilution fait des progrès ; le contraire même doit avoir lieu, en sorte que plus on atténue un médicament, et plus aussi sa force propre s'adoucit ou diminue proportionnellement. Cette

opinion est portée du moins au plus haut degré de probabilité par les faits, et on ne saurait élever de doutes sérieux contre elle.

Jusqu'à présent, Hahnemann a fixé la trentième dilution comme étant celle à laquelle la plupart des médicamens sont appropriés aux usages de la pratique. Mais il a, par forme d'expérience, poussé les dilutions jusqu'à la soixantième, et reconnu qu'en cet état les médicamens étaient encore efficaces. Probablement donc on pourrait les pousser bien plus loin encore, sans qu'ils cessassent de manifester des effets individuels susceptibles d'être appliqués au traitement de certaines maladies.

Mais ces expériences de Hahnemann ont seulement prouvé que les forces des médicamens sont susceptibles d'un déploiement à peine croyable, et qu'alors encore elles conservent le pouvoir d'agir. Elles n'ont pas démontré qu'elles soient au plus haut point de développement dans ces dilutions reculées.

En disant que la force diminue ou s'adoucit, nous n'entendons pas par là qu'elle soit rapprochée de son anéantissement complet. Une force, quelle qu'elle soit, ne saurait être anéantie; il y a impossibilité absolue à cela. La force active des médicamens n'est donc jamais anéantie ou totalement détruite par les dilutions poussées à l'infini, mais je pense que son individualité se trouve anéantie par là : au-delà de certaines limites, elle ne manifeste plus ses effets individuels propres, elle perd son individualité, cesse d'être force médicinale, et rentre dans les forces générales de la nature.

Par les procédés connus, la force des médicamens est déployée jusqu'au point où elle devient apte à manifester tous ses effets spécifiques individuels. Au-delà de ce point, elle recommence à se généraliser. Peut-être est-il là où la force se trouve dans une proportion telle, relativement à la matière, que cette dernière n'est plus en état de limiter ou d'enchaîner ses effets propres. Mais dès que la matière est totalement anéantie, les forces individuelles doivent cesser aussi. Nous en avons une preuve dans l'eau-de-vie et le vin. Tous deux sont des produits d'un développement chimique progressif de forces; comme alcool et vin, l'un et l'autre ne sont plus susceptibles d'un plus grand développement de leurs forces individuelles; comme tels, ils offrent le plus haut degré de manifestation de leur individualité propre.

Mais quand on les étend d'eau, cette individualité disparaît, ils cessent d'agir comme vin et alcool, et leurs effets individuels se reportent d'autant plus sur l'arrière-plan, qu'on y ajoute davantage d'eau.

Je suis persuadé qu'ici, comme partout, la vérité se trouve dans un juste milieu. Il y a probablement entre la première et la trentième dilution d'un médicament, un point jusque auquel la vertu médicinale se dégage de plus en plus, mais passé lequel elle diminue, se modère, ou s'adoucit.

Nous pouvons, d'après les observations connues jusqu'ici, soupçonner les lois qui président tant au développement qu'à la diminution de la vertu médicinale dans ces sortes d'expériences; peut-être d'autres essais, faits avec soin, nous les feront-ils connaître parfaitement, ce qui serait une acquisition fort importante et par conséquent très-désirable.

Mais la fixation de la dose prescrite par Hahnemann ne peut être considérée comme règle que dans la majorité des cas, et non dans tous ceux qui se présentent. Ici aussi l'individualisation doit toujours nous servir de guide, car elle n'y paraît pas moins nécessaire qu'en ce qui concerne le choix du moyen le plus approprié à la maladie qu'on veut guérir. Rien de fixe ne peut être prescrit *à priori* sous ce rapport; partout l'expérience doit diriger notre conduite.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir émettre mon opinion sur un objet qui, assurément, mérite de sérieuses réflexions.

Hahnemann doit avoir eu des motifs pour prescrire dans ces derniers temps de porter tous les médicamens jusqu'à la trentième dilution. Cependant la vertu active des médicamens est très différente; quand la belladonne, l'arsenic et la noix vomique déploient une action très-intense et fort étendue, personne n'aura la hardiesse de prétendre que ces médicamens doivent être mis, eu égard à la puissance, sur la même ligne que le pissenlit, la scille, la rhubarbe ou la molène, qu'ils soient même surpassés en force par ces derniers.

Il y a donc une grande distinction à faire, et l'on peut poser en principe que les médicamens les plus forts sont ceux qu'il faut étendre le plus avant de les employer, et que les substances moins fortes n'exigent pas qu'on en pousse si loin la dilution.

Mais on se tromperait beaucoup si l'on voulait admettre que les médicamens fournis par le règne végétal sont les seuls qui exigent une dilution portée moins loin pour développer leurs vertus médicinales, et que les minéraux ont besoin d'une élaboration plus longue, d'une dilution plus considérable, pour que leurs vertus curatives se dégagent au plus haut point possible.

Cette opinion pourrait s'étayer sur ce que les minéraux occupent un degré de formation organique inférieur à celui des plantes; mais on ne doit pas perdre de vue que les minéraux, comme les plantes, exercent déjà, même dans leur état de nature, une action considérable sur l'organisme humain, et que l'odeur de certaines plantes, par exemple de la jusquiame, de la morelle, du sureau, de la pulsatille, suffit pour produire de grands effets sur l'homme; l'application d'une plaque de plomb, de cuivre ou de zinc, la vapeur de l'arsenic, celle du soufre, etc., déterminent aussi des changemens non moins graves, puisqu'ils vont jusqu'à compromettre la vie.

Si l'on objectait que les effets des substances végétales sont en général beaucoup moins intenses et prolongés que ceux des minéraux, nous pourrions répondre que plusieurs d'entre elles ont également la propriété d'exercer sur l'organisme une influence morbide très intense et qui dure long-temps, comme le prouvent tous les jours le boviston, l'agaric des mouches, le sumac, la ciguë et le lycopode.

Maintenant, comme la force intérieure de chaque médicament est très différente de celle d'un autre, tant sous le rapport de son intensité que sous celui de son étendue, on conçoit que tous les médicamens ne peuvent être employés jusqu'à la trentième dilution, sans porter un préjudice essentiel à leur efficacité curative, ou sans l'anéantir complétement. Nous savons tous et nous voyons journellement que la trentième dilution de belladonne, de noix vomique, d'arsenic, etc., produit de belles cures; mais on demande si nous pouvons en espérer autant de la trentième dilution d'arnica, de camomille, de rhubarbe, de scille, d'hellébore blanc, de pissenlit, etc., dans les cas où ces substances sont indiquées.

Il peut donc y avoir des médicamens qui doivent être fort étendus, au-delà même de la trentième dilution, pour être aptes à servir de remèdes; mais il y en a certainement aussi dont la

dilution ne doit pas être portée si loin, sous peine de les rendre plus pauvres en vertu curative et inutiles pour la pratique.

Ce point réclame des recherches exactes, que mon but a été de provoquer.

En général, on peut regarder comme règle que les maladies aiguës, et principalement suraiguës, exigent les plus petites doses des remèdes appropriés. Dans ces affections, l'organisme ou le système nerveux est tellement excité, que de grandes doses causeraient infailliblement beaucoup de mal, surtout si le médicament était spécifique dans le cas où on l'emploierait. Mais une dose trop forte ne se borne pas à produire cet inconvénient ; elle en suscite un autre, non moins grave, qui consiste en ce que la réaction provoquée par elle, ou l'effet proprement curatif, survient beaucoup plus tard qu'après une dose appropriée de la même substance ; si le médecin s'est trompé dans le choix du moyen, l'erreur est bien plus difficile à réparer après une forte dose qu'après une faible.

Une expérience de plusieurs années m'a suggéré cette règle de conduite dans les maladies aiguës, et j'y demeure fidèle, parce que je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je n'ai jamais perdu de vue une individualisation rigoureuse, et à chaque cas j'ai constamment bien pesé toutes les nuances, pour régler d'après elles ma conduite.

Mon principe a toujours été que la timidité et un attachement pedantesque à des règles une fois tracées, faisaient plus de mal en médecine que la résolution, je dirais même qu'un peu de hardiesse. C'est pourquoi je ne me suis jamais fait scrupule, quand je le croyais à propos, d'employer, même dans les maladies aiguës, une dose un peu plus forte que celle qui est prescrite, et je n'ai jamais eu à m'en repentir.

La réputation d'un médecin homœopathe tient encore à bien peu de chose, et la mort entre ses mains d'un sujet atteint de maladie aiguë entraîne souvent de fâcheuses conséquences, que dix cures des plus brillantes peuvent à peine effacer ; s'il n'a pas à craindre que la mort soit attribuée à un empoisonnement, il doit compter au moins qu'on la fera dépendre de l'exiguité de ses doses.

Il s'est trouvé des cas où j'ai dû m'écarter de la règle précédente ; je vais les rapporter brièvement.

Dans un cas de pneumonie qui, sous l'influence d'un traitement allopathique, était arrivée presqu'au degré de la paralysie, et où il fallait de prompts secours, je pris le parti d'employer la première dilution d'aconit, parce que j'avais à craindre que le malade n'éprouvât aucun avantage d'une dose beaucoup plus faible ; en effet cette petite dose n'aurait pu se faire jour à travers les effets de tant de médicamens que le médecin allopathiste avait employés à hautes doses, et qui probablement se trouvaient encore en grande partie dans le corps du malade. Malgré ces obstacles, mon but fut atteint ; le malade se rétablit rapidement, et deux autres doses d'aconit, mais beaucoup plus petites, accomplirent la guérison en peu de temps.

J'ai guéri une entérite très-violente par des doses assez fortes et répétées d'aconit. La première petite dose ne fut suivie que d'une faible amélioration ; j'en donnai une seconde plus forte, qui produisit peu d'effet; une troisième et une quatrième plus fortes encore, firent promptement céder la maladie ; une cinquième et une sixième la guérirent parfaitement ; le malade était en pleine santé le quatrième jour, quoique deux allopathes eussent parié qu'il périrait de la gangrène, parce qu'on ne l'avait point saigné. Le hasard fit qu'une autre personne fut prise d'entérite dans la même maison ; elle ne survécut pas plus de quarante heures sous l'influence d'un traitement allopathique orthodoxe, tandis que mon malade quitta le lit au cinquième jour, et ne tarda point à reprendre ses occupations. La nécessité brise le fer ; le danger a toujours redoublé mon courage et ne m'a jamais fait perdre la présence d'esprit. Jamais je ne m'inquiète des principes ; j'ai toujours présent à l'esprit le danger que court le malade, et j'use de tous les moyens que je crois capables de me conduire au but. Il ne faut jamais se jouer de la vie d'un homme, et c'est tout perdre que de perdre du temps dans les maladies aiguës.

Mais l'homœopathe rencontre bien plus souvent des maladies aiguës qui, pour être sûrement et complétement guéries, n'exigent que les doses prescrites par Hahnemann ; pourvu qu'il individualise rigoureusement chaque cas, il sera presque toujours heureux.

Dans les madies chroniques, la dose du médicament à employer doit être en rapport avec l'état du système nerveux. Elle sera donc d'autant plus petite que l'excitabilité et la mobilité de ce système seront plus grandes, soit en raison des causes qui ont pré-

cédemment agi sur le malade, soit à cause de la durée, du caractère ou du siége de la maladie. J'ai toujours cette règle devant les yeux. Dans les maux chroniques dont les principaux symptômes sont de violentes douleurs nerveuses, dans ce qu'on appelle les névralgies, ou dans les spasmes, il est toujours prudent d'employer les plus faibles doses.

Il y a une classe de maladies chroniques qu'on pourrait appeler isolées, parce qu'elles végètent long-temps comme des plantes parasites, et n'affectent ordinairement la santé générale qu'après avoir duré longues années. Celles-ci exigent de plus fortes doses pour leur guérison. Ce furent beaucoup de guérisons manquées de maladies chroniques qui m'engagèrent pour la première fois à réfléchir mûrement sur les doses qu'il fallait employer du remède indiqué. En effet il n'y a rien de plus triste et de plus accablant pour le médecin. La réussite est sa plus belle récompense; mais l'insuccès lui inculque presque toujours la douloureuse idée de l'imperfection et de l'insuffisance de son art. Personne ne lui jettera la pierre, parce qu'on ne peut point exiger de lui qu'il guérisse toujours, mais l'humanité s'attend avec raison à ce qu'il soit heureux dans la majorité des cas, et il doit l'être aussi.

Avant l'apparition du traité des maladies chroniques de Hahnemann, je me consolais en pensant au petit nombre de nos médicamens bien connus. Mais lorsque je vis l'application raisonnée des remèdes antipsoriques ne me rendre qu'un peu plus heureux dans le traitement des affections chroniques, et beaucoup de cas m'échapper contre lesquels j'avais employé les médicamens choisis avec le plus grand soin, je n'eus plus le même moyen de consolation. Je ne pouvais plus dire que les médicamens convenables manquaient, car je savais l'homœopathie en possession des plus puissans, et je n'ignorais pas qu'elle en avait plus que n'en avait jamais eu aucune autre méthode curative. Quoique ceux qui composent notre matière médicale ne soient pas encore suffisans à beaucoup près pour guérir toutes les maladies du corps et de l'esprit, cependant on doit pouvoir faire plus avec leur secours que ne l'ont jamais pu toutes les méthodes curatives réunies de l'ancienne école.

Je me vis donc forcé d'attribuer mes insuccès à la manière d'appliquer les médicamens. Dès lors, quand de petites doses ne

produisaient rien, j'en essayais de plus fortes. J'avoue cependant que la crainte des effets orageux des hautes doses m'empêcha long-temps d'y recourir. Je procédai donc avec beaucoup de circonspection, en observant soigneusement les effets de ces doses. Je traçais l'image exacte de chaque cas de maladie, afin d'apercevoir sur-le-champ toute aggravation des symptômes qui pourrait leur être attribuée. Mais il n'y eut qu'un petit nombre de cas où j'observai une faible exaspération de la maladie, dont le sujet ne s'apercevait presque pas, et jamais je ne découvris de phénomènes appartenant proprement aux médicamens. Ce qui me fit plaisir, c'est que de hautes doses guérirent des maladies qui n'avaient subi aucun changement par l'effet de doses faibles, qui même s'étaient évidemment aggravées pendant leur emploi. Mes craintes se dissipèrent donc peu à peu, et je guéris aujourd'hui plus souvent que par le passé.

Si, rapportant une guérison de maladie chronique par une haute dose du médicament approprié, on me blâmait de n'avoir pas employé une dose plus faible, parce que l'autre aurait pu nuire, je n'aurais, il est vrai, à opposer que le fait même de la guérison : je prendrais le reproche pour ce qu'il vaut, et je me contenterais du fait. Les deux malades atteints de pneumonie et d'entérite dont j'ai parlé plus haut, ne vivraient plus aujourd'hui, si je n'avais pas agi avec hardiesse, si je m'étais contenté de leur donner une petite partie de la vingt-quatrième dilution d'aconit ; mais tous deux sont encore existans, parce que je leur ai administré ce médicament à forte dose ; ils ont guéri rapidement, sans offrir la moindre trace d'aggravation ou d'effets accessoires de l'aconit.

Quand on pense que la plupart des maladies chroniques sont un héritage transmis de génération en génération, il n'est plus guère possible de ne leur attribuer qu'une nature purement dynamique, et on ne peut s'empêcher de croire qu'elles sont accompagnées d'une altération de composition et de forme. Or des doses minimes sont incapables de ramener ces altérations aux conditions normales, elles ne peuvent produire qu'une amélioration momentanée, qui prouve seulement qu'elles ont exercé une influence salutaire sur l'organe malade, mais non une influence assez intense, assez énergique, pour triompher entièrement du mal.

Plus les systèmes ou organes malades sont éloignés de la source

de toute vie, des deux systèmes nerveux, plus l'action des petites doses sur les parties affectées est faible. Nous en avons la preuve, par exemple, dans les maladies des os, du tissu cellulaire, des membranes muqueuses : il m'est arrivé souvent d'employer long-temps sans succès de petites doses dans des suppurations des os, que des doses élevées du même remède guérissaient rapidement. Nous en avons un autre exemple dans la leucorrhée, cette vraie croix des médecins, à laquelle les petites doses de la substance la plus appopriée n'apportent fréquemment aucun changement, tandis que plus d'une fois je suis parvenu à la faire disparaître pour toujours avec une seule dose plus forte.

Il est tout naturel, quand une petite dose du moyen qui convient le mieux ne produit aucun changement ni en bien ni en mal, que l'homœopathe croie s'être trompé dans le choix de la substance; il en prend une autre, dont l'effet n'est pas plus avantageux, et continue ainsi à changer sans plus de succès; le malade perd patience, et le médecin, qu'il désespère par ses plaintes, croit avoir fait pour le mieux, quoiqu'il n'ait rien produit.

Ayant souvent employé sans succès les antipsoriques dans de pareils cas, l'idée me vint que j'aurais pu guérir par des doses plus élevées, et l'expérience me prouva que je ne m'étais point trompé. Un spasme d'estomac refusait de céder à de nombreux remèdes à petites doses, quoique je procédasse avec la plus grande circonspection. J'essayai une plus forte dose de *nux* 25; le spasme diminua; j'en donnai une plus forte encore, le mieux se prononça davantage; une troisième encore plus élevée enleva tout-à-fait le mal. Depuis un an j'avais épuisé toutes mes ressources; trois doses de *nux* guérirent radicalement le mal en six semaines.

S'en tenir invariablement aux doses minimes conduit à une hésitation fort nuisible, à des changemens de médicamens, dans beaucoup de cas contre lesquels de petites doses n'ont rien pu produire. On n'arrive à aucun résultat, et le malade perd confiance en une méthode dans les bras de laquelle il s'était jeté plein d'espoir. Cette hésitation empêche en outre le médecin de bien observer et de connaître exactement les remèdes; il les donne l'unaprès l'autre, et les voit tous produire peu de chose ou rien, il croit avoir fait un mauvais choix, et il ne lui vient point à l'idée que l'un ou l'autre aurait été efficace, s'il l'avait employé à la dose

convenable ; il perd du temps, sans rien gagner en expérience. Un pareil procédé n'est pas plus rationnel que ne le sont ceux de l'allopathie, et il entraîne les mêmes résultats.

Toute maladie se présente à nous comme une certaine puissance mathématique qui exige, pour sa guérison, une dose du médicament dont les effets sont parfaitement proportionnés à elle. Cette dose ne doit donc pas produire plus d'action qu'il n'en faut strictement, mais elle ne doit pas non plus en produire moins, sans quoi elle est insuffisante, et n'égale point la puissance qu'elle doit combattre. Le médecin a donc pour mission de couvrir cette puissance sous tous les rapports, c'est-à-dire de chercher le remède qui convient, et la dose nécessaire de ce remède.

Loin de moi la prétention de croire que l'on a déjà trouvé des remèdes pour toutes les maladies qui peuvent se présenter : il nous en manque encore beaucoup ; mais on ne peut dire en toute conscience que le remède d'une maladie n'est point encore connu, qu'après avoir épuisé tous les médicamens qui semblent convenir, et les avoir employés à juste dose.

A la vérité, il est des maladies pour lesquelles nous n'avons que peu de médicamens convenables. Je suis loin de prétendre que l'individualisation ne puisse mener à rien en pareil cas, mais elle conduira rarement à nous faire connaître les principaux traits de la maladie, tels qu'ils sont réellement ; la forme, le siége, le caractère restent toujours les mêmes, à part un petit nombre de modifications qui dépendent de l'âge, du sexe, du genre de vie, etc., mais qui ne changent rien au fond de la chose. Je citerai ici pour exemple l'épilepsie ; on n'a point encore trouvé le spécifique de cette maladie. J'ai traité beaucoup d'épileptiques ; chez beaucoup le nombre et la violence des accès diminuèrent, mais peu furent guéris, et chez ceux-là le mal avait été provoqué par des ébranlemens très-passagers du système nerveux. Dans la plupart des cas, j'ai vu le traitement homœopathique faire presque toujours disparaître les accidens qui existaient déjà avant l'apparition de la maladie, ou qui s'étaient manifestés pendant sa durée ; l'épilepsie ne restait plus alors que comme une maladie cérébrale pure, exempte de toute autre complication, contre laquelle j'ai inutilement essayé tous les moyens connus, aux doses les plus variées. Le plus que j'aie pu obtenir, c'était un retour moins fréquent des accès.

Les maladies chroniques avec le caractère de la paralysie exigent impérieusement des doses élevées de médicamens, si l'on veut revivifier les parties pour ainsi dire mortes ; de petites doses produisent rarement un effet visible sur les organes paralysés, et n'excitent pas de réaction curative ; peut-être même est-il nécessaire, pour arriver au but, de répéter beaucoup plus fréquemment les doses qu'on ne doit le faire dans d'autres maladies. Il m'a semblé que l'effet des moyens prescrits contre les paralysies expirait en un laps de temps bien plus court que de coutume.

RÉFLEXIONS SUR L'ARTICLE PRÉCÉDENT;

Par le docteur GROSS.

Trinks admet que le développement de la vertu propre au médicament ne peut avoir lieu que jusqu'à un certain degré. C'est là un fait incontestable. Mais, outre qu'on pourrait peut-être reprocher à Trinks d'être en contradiction avec lui-même, je crois qu'il rapproche beaucoup trop le point où la vertu médicinale cesse d'être susceptible de se développer. Il est impossible sans doute de concevoir la force et la matière isolées l'une de l'autre : mais la force n'est point invariablement inhérente à la même matière : celle-ci ne lui servant que de véhicule, elle peut passer de l'une à l'autre. Quelque grande que je suppose la divisibilité de la matière, elle me semble cependant avoir dépassé de bien loin toutes ses bornes dans les décillionièmes préparations de nos puissances médicinales. Notre *Spir. vini sulph.*, qui ne peut rien dissoudre des cinq grains de soufre avec lesquels on le secoue une seule fois, conserve cependant encore la vertu du soufre dans les dynamisations les plus éloignées. Comment donc cette vertu pourrait-elle être encore attachée à des molécules matérielles de soufre? Il faut donc admettre que, dans nos préparations, le sucre de lait et l'alcool remplacent les parcelles matérielles de la drogue primitive, qui finissent par disparaître.

Si nous voulons supposer que la vertu médicinale cesse au moment où disparaît la substance qui lui servait de véhicule dans l'état grossier, nous rencontrons bientôt le terme au-delà duquel devrait cesser tout développement ultérieur de cette vertu. Cependant la quinze centième dynamisation du soufre et de la

sépia contient encore des traces très-manifestes de la vertu spéciale qui est inhérente à ces substances dans l'état grossier. Je m'en suis naguère convaincu. Il n'est même pas facile de trouver le point où cette vertu s'éteint, et il faudra plus d'observations que nous n'en possédons jusqu'à présent pour découvrir à cet égard la vérité. Ce que j'ai seulement reconnu à plusieurs reprises, c'est que la vertu de nos médicamens héroïques continue à s'exalter jusqu'à la quatre-vingt-dixième dynamisation, et que ce n'est qu'après qu'elle diminue peu à peu. Mais la quinze centième dynamisation du soufre et de la sépia a encore assez d'énergie pour des essais curatifs, et une forte inspiration de cent gouttes de liquide contenant sépia D, a produit instantanément une aggravation assez intense. Des expériences ultérieures nous apprendront en quoi cette haute dynamisation diffère, quant à l'effet total, de la trentième dont nous nous servons habituellement.

Je ne puis donc pas, d'après les observations que j'ai faites jusqu'ici, renfermer le développement de la vertu des médicamens dans les limites de la première à la trentième dilution, comme l'admet probablement Trinks, et je suis obligé d'en reculer les bornes bien plus loin.

Si Hahnemann, qui d'abord avait assigné pour la plupart des médicamens une dose déterminée à laquelle ses observations lui avaient appris qu'il était le plus avantageux de les employer, prescrit aujourd'hui de les porter tous à la trentième dilution, il doit s'être convaincu que la différence précédemment établie par lui était superflue, et que la trentième dilution remplissait parfaitement son objet pour tous les médicamens. On ne peut point expliquer autrement ce changement dans sa manière de voir. Et si l'on pense que la vertu de certains médicamens peut être portée jusqu'à la quinze centième puissance, sans que pour cela ils deviennent inaptes à servir dans la pratique, l'échelle de un à trente se réduit réellement presqu'à rien, et on conçoit que Hahnemann puisse réussir complétement avec la trentième puissance de toutes les substances médicinales. Depuis quelque temps j'emploie également partout ce degré de dynamisation, et je n'ai jamais eu sujet de m'en plaindre. Même le sureau, le quinquina, la rhubarbe, la camomille, l'arnica, l'euphraise et les autres médicamens cités par Trinks, ont produit tout ce qu'on pouvait attendre d'eux, la plupart du temps même plus que je n'obtenais aupara-

vant des dilutions inférieures. Mais je ne saurais ranger la scille parmi les substances qui agissent doucement. Cependant je suis très-disposé à croire qu'il peut se rencontrer des circonstances accessoires qui rendent parfois nécessaire de recourir à une dose plus massive : en pareil cas néanmoins, avant d'employer une dynamisation inférieure, je commencerais par essayer la trentième à plus forte dose, par exemple à la dose d'une goutte entière : car l'expérience m'a appris que les gouttes entières de cette dilution agissent avec beaucoup d'intensité.

Voici ce que me permettent d'établir les observations que j'ai faites jusqu'à ce jour. Les médicamens appelés héroïques, tant ceux qui, dans l'état grossier, agissent avec violence, comme l'arsenic, la belladonne, etc., que ceux qui, dans ces mêmes états, sont doués d'une vertu médicinale latente, comme le lycopode, le sel marin, le charbon, etc., acquièrent, lorsqu'on les porte jusqu'à la trentième dynamisation, une activité qui égale à peu près celle de nos médicamens doux et de nos moyens domestiques, tels que le sureau, le pissenlit, la rhubarbe, l'euphraise, etc., dans l'état grossier ; mais si on les dynamise jusqu'à la soixantième ou quatre-vingt-dixième puissance, leurs vertus s'accroissent tellement qu'on peut difficilement les appliquer aux usages ordinaires de la médecine, et ce n'est qu'après qu'on a poussé la dynamisation bien plus loin, qu'ils commencent peu à peu à s'adoucir et à redevenir susceptibles d'être employés, plus convenables peut-être même encore qu'à la trentième puissance. Au contraire les propriétés médicinales de nos médicamens doux se déploient davantage par la dynamisation jusqu'à la trentième puissance ; mais, en vertu de leur nature plus douce, ils ne vont jamais jusqu'au point de ne pas être, à ce terme, très-susceptibles d'être mis en pratique. Telle est mon opinion jusqu'à présent ; le temps nous apprendra quelles modifications elle doit subir.

On ne saurait mieux développer que ne l'a fait Trinks les motifs qui font que les plus faibles doses des médicamens sont les seules qu'on puisse employer dans les maladies aiguës. Ce seul point rend son Mémoire digne d'être médité. Ce qu'il explique si bien en théorie, il le prouve par l'expérience, en disant qu'il s'est toujours bien trouvé, dans une pratique de plusieurs années, de s'en tenir rigoureusement à cette règle. Mais on n'en est que plus surpris de le voir dire ensuite qu'il ne s'est jamais trop mi-

nutieusement arrêté à la détermination des doses, qu'il ne s'est point fait scrupule d'en prescrire d'un peu plus fortes, même dans les cas aigus, et qu'il n'a jamais eu lieu de s'en repentir. On est encore davantage surpris de ce qu'il prend pour excuse le danger que court aujourd'hui la réputation du médecin homœopathiste. J'aurais pensé que la stricte observation des règles consacrées par une pratique de plusieurs années était le meilleur moyen de consolider une réputation encore chancelante. La voix des adversaires ne peut influer sur notre conduite, puisqu'à leurs yeux des dix millièmes ne sont pas plus une dose légitime que des décillionièmes.

La pneumonie amenée jusqu'à la paralysie par un traitement allopathique, qui fut guérie par la première dilution d'aconit, prouve seulement qu'il y a des cas exceptionnels où de fortes doses peuvent être supportées. Ce résultat peut tenir ici à ce que les moyens allopathiques précédemment employés continuaient encore à agir : mais il ne prouve pas qu'en pareille circonstance les hautes dynamisations seraient sans effet. Si les moyens allopathiques étaient assez puissans pour agir avec tant de force en sens inverse de l'aconit, $\frac{1}{100}$ ne pourrait pas plus contre eux que X gl. j. J'ai rencontré un cas analogue, et donné de suite une goutte d'une haute dynamisation d'aconit ; le succès fut le même que celui qui a été obtenu par Trinks avec $\frac{1}{100}$, et deux doses éloignèrent également tout danger pour la vie.

Je n'ai point à rapporter de cas d'entérite analogue à celui que cite Trinks. Mais je lui demanderai si la guérison ne tint pas plutôt à la répétition qu'à la force des doses. Il nous arrive souvent, dans le choléra et autres maladies fort dangereuses, de voir les premières doses du médicament spécifique ne pas produire d'amélioration, et la guérison ne s'effectuer qu'après la répétition prompte et fréquente de petites doses. Ce cas prouve donc encore que parfois de fortes doses ne nuisent pas, mais il ne prouve point que les petites soient sans efficacité. Et si les petites produisent toujours de l'effet, quand on les répète, dans les maladies aiguës (point à l'égard duquel seul l'expérience peut prononcer), elles sont toujours préférables aux fortes, parce que celles-ci nuisent souvent, et qu'il doit être difficile de distinguer les cas où elles ne nuiront pas. La présence d'esprit ne m'abandonne pas non plus

aisément, et le danger du malade se présente également d'une manière très-vive à mes yeux; mais jusqu'ici j'ai toujours trouvé plus sûr de m'en tenir à ce qui était constaté depuis long-temps.

Quant à la détermination des doses dans les maladies chroniques, mes observations s'accordent avec celles de Trinks, sous ce rapport que, dans les cas où l'irritabilité prédominait, j'ai toujours trouvé les petites doses préférables aux autres, et que, quand il y avait lésion profonde de la nutrition et dans les maladies dites isolées, je n'ai souvent rien obtenu d'une dose de médicament porté à un haut degré de dynamisation. Quoique je sois très-disposé à croire qu'ici les dynamisations inférieures produisent plutôt de l'effet, parce qu'elles agissent d'une manière plus massive, cependant je ne m'en sers point, parce que la vertu médicinale n'y est point assez développée et dégagée, et je préfère employer les hautes dynamisations de huit en huit jours, parfois même à des intervalles plus rapprochés; j'ai obtenu des résultats très-brillans de ce procédé. On ne croirait pas ce qu'une dose d'un seul globule imbibé de la trentième dilution est en état de faire, quand on la répète six à huit fois! D'après ce que j'ai vu sous ce rapport, je ne me déciderai jamais à recourir aux dynamisations inférieures, dût-il même s'agir d'extirper les maladies les plus opiniâtres. Il n'y a pas long-temps que j'ai guéri ainsi d'anciennes suppurations des os et des inflammations membraneuses avec trajets fistuleux. Etant bien sûr de mon affaire, je ne suis pas surpris de n'apercevoir souvent aucune amélioration dans les premières semaines; je continue tranquillement à suivre ma marche, et un brillant succès couronne ma persévérance. Dans les cas ordinaires, l'effet curatif s'est déjà manifesté au bout de quelques jours. A la vérité, il faut avoir un diagnostic sûr et bien connaître les médicamens, car un débutant courrait grand risque de se tromper quelquefois. C'est là la meilleure manière de s'épargner cette hésitation nuisible, que Trinks recommande avec raison d'éviter, et tous les inconvéniens qui en découlent.

Ce que Trinks dit de l'épilepsie est malheureusement vrai. Nous n'avons point encore de spécifique contre cette redoutable maladie.

Quant aux paralysies, je ne partage pas tout-à-fait l'opinion de Trinks. A la vérité, j'en ai guéri autrefois par des demi-

gouttes de *cocculus IV* et d'*oleander II*. Mais je crois pouvoir conclure de faits plus récens que, même dans les paralysies, les hautes dynamisations à doses répétées conduisent aussi au but ; seulement faut-il alors que les doses se succèdent avec plus de rapidité encore.

Mais on peut concevoir des cas où la répétition de doses d'un à deux globules imprégnés de la plus haute dilution ne suffise pas : il faudrait alors porter les doses répétées jusqu'à une demi-goutte ou une goutte entière de cette dilution. Un de ces cas nous est fourni par la gale, dans le traitement de laquelle tous les praticiens auront sans doute reconnu que la marche ordinaire ne mène point à bien. Ici on doit répéter *spir. vini sulph.* X gtt. j., tous les huit jours ; souvent alors six à huit doses suffisent pour guérir une gale invétérée ; souvent aussi il faut recourir ensuite à un ou deux autres antipsoriques à la même dose. C'est la meilleure preuve que des gouttes entières des hautes dilutions exercent une action plus intense que les dilutions inférieures. Car on sait que le soufre brut, ou même porté jusqu'à $\frac{1}{10,000}$, guérit la gale tout aussi peu et même moins que *sulph. X* gl. j.

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS SUR L'HOMŒOPATHIE ;

Par le docteur RUMMEL.

Le médecin doit se rendre sévèrement compte de ce qu'il entreprend ; mais la plupart du temps il ne le fait que dans certains cas, et surtout dans ceux dont l'issue a été funeste. Il est bien plus utile cependant à son instruction de jeter de temps en temps un regard sévère et impartial sur ses convictions acquises, ses erreurs reconnues, et toute sa manière d'agir, afin de pouvoir apprécier sans préventions les résultats auxquels il est arrivé à différentes époques. Ce qui fait qu'il se livre si rarement à ce retour sur soi-même, c'est qu'en général les médecins ne tardent pas à devenir en quelque sorte fatalistes, de manière que, dans le calme de la conscience, ils attribuent leurs insuccès à l'incurabilité du mal ou à l'imperfection de toutes les connaissances humaines, et croient de bonne foi à l'excellence des opinions que l'habitude leur a rendues chères.

Il est des caractères heureux qu'une secrète inquiétude ne fait point aspirer au perfectionnement; une foi robuste leur épargne beaucoup de soins, de travaux et de reproches. La médecine peut s'écrouler sans qu'ils en prennent nul souci. Leur confiance est si grande dans les principes avec lesquels ils se sont identifiés, que les preuves les plus péremptoires, les faits les plus parlans, ne peuvent ni les faire hésiter, ni troubler leur repos. Une croyance inébranlable à l'infaillibilité des opinions dominantes leur interdit tout examen.

Il n'en est point ainsi du pauvre sceptique qui ne croit pas à cette infaillibilité, pense qu'une nuit au milieu de laquelle brillent des millions d'étoiles n'en est pas moins une nuit, et prévoit qu'une vive clarté doit succéder à la lueur incertaine de l'aurore. Sa vie n'est qu'une lutte continuelle; ce qu'il considère comme l'annonce du jour, on prétend que c'est seulement une décevante aurore boréale, et l'on ne s'aperçoit pas que les étoiles pâlissent à l'approche du soleil. Ses travaux et ses sacrifices ne seront-ils jamais récompensés? Ils le seront!

Quand je reporte mon esprit au temps où je fis une étude sérieuse de l'homœopathie, je suis surpris moi-même de la révolution qui s'est opérée dans ma manière d'envisager cette nouvelle doctrine. Du rang de ses détracteurs je suis passé dans celui de ses zélés prosélytes. Depuis lors il est beaucoup de malades que j'ai pu guérir d'une manière plus prompte, plus douce et plus certaine, et j'ai adopté des opinions dont la vérité me paraît aujourd'hui d'autant plus certaine, qu'autrefois je la révoquais davantage en doute. Mais ma conversion n'a pas eu lieu sans lutte et sans désagrément. On a employé contre moi la haine, la compassion, la calomnie, suivant qu'on supposait de mauvaises intentions ou de l'aveuglement à celui qui osait s'élever contre l'idole du jour.

Quoi qu'il en soit, je vais rapporter quelques unes de mes guérisons homœopathiques; mais auparavant j'insisterai sur quelques vérités dont j'ai douté long-temps encore après avoir embrassé la nouvelle doctrine, et qu'on ne saurait trop souvent reproduire. Ce sont celles qu'il faut employer des doses aussi faibles que possible, surtout dans les maladies aiguës (1), et laisser aux médica-

(1) Il ne sera pas sans intérêt de donner ici l'extrait d'une lettre que Hahnemann m'a écrite sur ce sujet : « Les allopathes s'accordaient tous

mens le temps d'épuiser leur action, surtout dans les maladies chroniques.

L'expérience confirme pleinement ces deux principes, quelque étranges qu'ils paraissent au premier abord. Il nous est difficile de renoncer à croire que beaucoup produise un grand effet, et quand nous avons vu un millionième agir, nous nous demandons toujours si un millième ne serait pas plus efficace encore. Il exercerait une action plus forte peut-être, mais qui à coup sûr serait rarement plus salutaire. J'ai été long-temps sans pouvoir guérir des maux de dents et autres accès violens de douleurs, parce que l'impatience des malades ne leur permettait presque jamais d'attendre l'effet curatif, qui tardait à se prononcer. Aujourd'hui, je ne donne plus qu'un ou deux globules imbibés de la dernière dilution du remède approprié, et je m'en trouve bien mieux; le résultat tient souvent du miracle, le soulagement étant prompt et durable. Le seul cas où la guérison échoue parfois, et où l'amélioration commençante ne dure pas, est celui de carie aux dents, parce qu'ici la cause excitatrice persiste; mais il se rencontre rarement, et les insuccès sont aux succès dans la proportion d'un à

à dire qu'il n'y a de secours à attendre, dans les maladies aiguës, que de la méthode antiphlogistique, de la saignée surtout, et qu'il n'y a aucun fond à faire sur l'homœopathie, qui repousse ces moyens et ne peut les remplacer par rien. Les homœopathes approuvent tout ce que l'ancienne école a pu faire de bien; mais ici les allopathes sont dans une grande erreur, car la vérité est dans le contraire précisément de ce qu'ils avancent. Dans votre premier ouvrage, vous vous êtes rapproché d'elle en n'accordant la préférence à la méthode antiphlogistique, dans les cas les plus aigus, que jusqu'au moment où le plus grand danger est dissipé. Mais vous n'avez fait que vous en rapprocher. La vérité pleine et entière est que, dans la pleurésie la plus aiguë, l'homœopathe pourrait sans scrupule permettre l'application de cette méthode et l'emploi de la saignée, si, après avoir convenablement administré une dose appropriée d'aconit, il ne voyait pas survenir d'amélioration manifeste dans les six, je dirai même dans les quatre premières heures. Cela accordé, l'homœopathe a gain de cause, et son triomphe est assuré en vingt-quatre heures. Car, après quatre heures d'action de l'aconit, aucun allopathe qui raisonne ne jugera la saignée nécessaire, et au bout de vingt-quatre heures, à peine restera-t-il encore un vestige de la maladie inflammatoire. Je sais bien que la première saignée copieuse, dans les cas fort aigus, procure, comme par miracle, un grand soulagement en moins d'une heure; mais ce n'est qu'une illusion passagère et funeste. Au bout de six, huit, dix heures, les mêmes accidens reparaissent, ordinairement plus intenses,

dix. Chez les femmes les douleurs sont presque toujours de nature à exiger la belladonne, qui fait promptement cesser aussi un grand nombre d'affections rhumatismales du sexe. Les moyens qui, après celui-là, m'ont servi le plus souvent, sont : *Nux*, *Tinct. acr.*, *Mercur.*, *Chamom.*, *Bryon.*, *Rhus*, *China*, *Mezer.*, et le pôle N. de l'aimant.

Même après de très-petites doses, l'amélioration n'arrive qu'au bout de quelques heures, et dans les maux chroniques elle n'a lieu qu'après plusieurs jours. Le retard de l'accès, un changement dans les symptômes, même leur retour avec plus de force ou de fréquence, doivent toujours fixer notre attention, et nous détourner de recourir à un nouveau médicament, parce que ce sont là souvent les seuls signes qui annoncent l'action de celui qu'on a employé d'abord. Je n'ose pas décider si l'époque de l'amélioration dépend de la nature de la maladie, comme je le crois, ou du plus ou moins de diffusibilité ou de fixité de l'action du remède. Je vais rapporter, à l'appui de ce que j'avance, un cas d'autant plus remarquable, qu'il apprend en même temps à connaître les difficultés qu'un homœopathe même qui n'est pas dépourvu d'expérience, a fréquemment à combattre lorsqu'il

et il faut pratiquer une nouvelle saignée; mais celle-ci soulage beaucoup moins que la première; il faut bientôt la réitérer, et y revenir plusieurs fois de suite, pour détourner le danger; ce à quoi l'on ne parvient pas toujours, parce qu'une si forte déperdition de sang fait presque infailliblement dégénérer la maladie inflammatoire en fièvre nerveuse. Alors, l'honneur du médecin est sauvé, sous ce rapport que le malade meurt de cette dernière, et non d'une inflammation manifeste, ce que la soustraction du sang a rendu impossible. Mais s'il échappe à la mort, à quelle longue convalescence n'est-il point condamné ensuite! Les cas les plus aigus sont précisément ceux où l'on doit attendre les secours les plus sûrs, les plus prompts et les plus durables, non pas de la saignée, mais de l'aconit, et je me garderais bien de compromettre, en l'employant après des émissions sanguines, ce précieux médicament, qui a été créé contre l'inflammation et non contre l'appauvrissement de la masse du sang. Dans les cas les plus aigus je ne donne qu'un seul ou tout au plus deux globules imbibés d'aconit, que je mets sur la langue du malade, sans rien faire boire ensuite, et en évitant toutes les boissons acides. Il est rare que j'aie besoin de renouveler cette dose; au bout de vingt-quatre heures le malade est rétabli, et il a repris toutes ses forces, parce qu'il a conservé son sang, dont rien ne peut réparer la perte. C'est là un fait dont la certitude l'emporte sur tout ce qu'il y a de plus certain en médecine, car je n'ai jamais vu un seul exemple du contraire. »

s'agit de choisir le médicament convenable. Il est bien plus commun de se tromper dans ses choix quand on débute, et parce qu'on échoue quelquefois dans ses premiers essais, on aurait tort d'en rien conclure contre la méthode; il ne faut accuser de cet insuccès que son propre défaut d'habileté. M'étant trouvé moi-même dans ce cas, mon but ne peut être que de signaler les difficultés des applications pratiques de l'homœopathie, et de démontrer combien il importe de bien posséder le diagnostic des maladies médicinales.

Une femme d'environ vingt ans, régulièrement menstruée, était guérie depuis six semaines seulement d'une chorée, dans le cours de laquelle elle avait éprouvé tous les spasmes possibles, avec délire et somnambulisme spontané. Déjà auparavant elle avait eu une fièvre intermittente larvée, qui semblait actuellement reparaître sous la forme d'une tussiculation fatigante, venant l'après-midi. Je fus appelé le 30 octobre, et j'observai les symptômes suivans :

Entre cinq et six heures du soir, la malade commençait à tussiculer sans prodromes ; elle y était excitée par un chatouillement continuel au fond de la trachée-artère. La tussiculation allait toujours en augmentant, et devenait enfin une toux continuelle et rauque, avec un son aigre rappelant celui de la voix d'une poule : cette toux lui coupait presque entièrement la respiration, et parfois retentissait douloureusement dans la tête. Elle ne s'arrêtait que pendant quelques secondes, et reprenait ensuite avec la même violence. La malade éprouvait bientôt une vive douleur dans la partie inférieure de la poitrine et dans le bas-ventre, qui l'obligeait à appuyer les deux mains sur les côtés, et à se ployer le corps en avant, en lui causant une impatience extrême et beaucoup d'agitation. La plupart du temps la toux était sèche; parfois il se détachait de la gorge un peu de mucus vitré ; toute tentation de parler semblait rappeler l'accès prêt à finir. Au bout d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, laps de temps pendant lequel le corps était inondé de sueur, la toux cessait : la malade commençait à s'étendre, renversait la tête en arrière, se tordait spasmodiquement les bras, regardait fixement devant elle, sans penser à rien, et s'endormait pendant quelques minutes. Au réveil, elle se sentait accablée, dormait fort mal durant la nuit, rêvait beaucoup, et ne ressentait plus sa toux jusqu'au

soir. Les premiers jours l'appétit avait été peu troublé, mais plus tard, il diminua beaucoup. Le caractère était fort irritable et violent, mais le pouls presque normal; l'agitation continuelle empêchait de l'explorer pendant les accès, à la suite desquels le cœur battait avec force et la respiration restait long-temps gênée.

Je ne me souvenais d'avoir entendu une toux semblable à celle de ce catarrhe suffocatoire que chez un enfant qui était atteint du véritable asthme de Millar. Le musc, l'ipécacuanha, le foie de soufre calcaire, le semen-contra et la fève Saint-Ignace furent successivement employés sans succès, chacun de ces moyens ne correspondant qu'à quelques uns des symptômes.

Le 6 novembre tout était presque dans le même état: seulement l'appétit avait beaucoup diminué, et il ne survenait plus de sueur, quoique les accès fussent aussi forts qu'auparavant. Les pandiculations après l'accès se réduisaient à peu de chose, mais il y avait souvent des rapports amers et aigres dans la nuit. Je me décidai à donner *China* IV, gtt. j., d'après les symptômes 229, 231, 232, 234, 236, 237, 238, 240, 246, 258, 347, 353, 354, 355, 826, et surtout la note au 386. Il s'ensuivit une amélioration frappante: la toux chatouilleuse n'eut point lieu le soir suivant, et il n'y eut qu'un peu de toux fatigante et grasse; mais, le 8 novembre, la toux reparut plus forte et chatouilleuse, sans toutefois s'élever au même degré que par le passé. Je réitérai donc la dose de *china*. La toux criarde et rauque, avec chatouillement continuel, disparut pour toujours, mais non la maladie elle-même, qui, le 9 novembre, presqu'à la même époque qu'autrefois, reparut sous une autre forme.

En même temps que la toux, survenait un violent serrement de gorge, semblable non à celui qui précède d'ordinaire le vomissement, mais à celui qu'on éprouve quand on s'excite de soi-même à vomir, une sorte de hoquet, dont la violence était telle que la malade semblait menacée de suffocation. Les matières rendues en abondance étaient des mucosités gluantes, rarement mêlées d'alimens.

Le musc, l'étain (vanté dans les spasmes du diaphragme) et la noix vomique n'eurent aucun effet. Je fis prendre arsenic X, gtt. j., dans la soirée du 14 novembre, après l'accès: j'avais été déterminé par les symptômes 89, 90, 181, 182, 188, 191, 192,

193, 196, 199, 201, 203, 214, 156, 157, 166, 167, 302 et la note 303.

Le 15 l'accès vint une heure plus tard, mais il fut plus fort que de coutume. Ce fut le dernier; car, à dater de ce jour, la malade n'eut plus ni toux ni vomissemens, et ses forces reprirent rapidement.

La longueur du traitement, dans ce cas, ne parle point en faveur de l'homœopathie. Mais la faute en fut à moi, au mauvais choix du moyen, et non à l'impuissance de la méthode : car l'arsenic, administré plus tôt, aurait guéri le mal en deux jours. Ce qui prouve que le hasard n'était ici pour rien, et que l'aggravation de l'accès survenu après la prise de l'arsenic, ainsi que la guérison elle-même, avaient été provoquées réellement par ce remède, c'est qu'il produisit le même effet dans une rechute qui eut lieu l'année suivante, en février ; le prochain accès fut aussi plus fort, ce qui me permit d'annoncer la guérison pour le lendemain ; l'événement justifia mon pronostic.

Les faits suivans feront voir que j'ai été bien plus heureux dans la plupart des cas de ma pratique homœopathique.

Une femme âgée et maigre fut prise de vomissemens violens, avec maux de ventre et diarrhée, accidens contre lesquels on employa, outre les infusions de camomille, de valériane et de menthe poivrée, un élixir amer contenant probablemement de l'aloès, mais le tout sans succès. Ce choléra sporadique, qui pouvait bien avoir été causé par la grande chaleur de l'été, s'aggrava beaucoup sous l'influence d'un tel traitement, et le lendemain matin la vie était en danger. Appelé près de la malade, je la trouvai dans l'état suivant :

Elle était couchée sur son lit, avec la face hippocratique, gémissant sans cesse, et en proie à une anxiété, à une agitation extrême. Les mains et les pieds se rétractaient spasmodiquement, et l'on me dit qu'elle s'était plus plainte de violentes douleurs dans les membres que de coliques ; pour le moment elle ne parlait plus, elle continuait à vomir, avec de violens efforts, un liquide aqueux, souvent jaunâtre, même lorsqu'elle ne prenait rien, mais plus rapidement encore quand elle avait bu : peu avant le vomissement, l'agitation augmentait d'une manière sensible. Des matières aqueuses s'échappaient par le bas à son insu. Tout le corps était froid, et le visage baigné d'une sueur froide ; on sen-

tait à peine le pouls, peut-être parce que l'agitation des mains empêchait de l'explorer.

J'hésitais entre le *veratrum* et l'*arsenic*. Plusieurs circonstances paraissant militer en faveur du premier, je fis prendre sur-le-champ une goutte de douzième dilution, dans une drachme d'eau distillée, avec défense de rien boire. Le résultat fut des plus favorables, le vomissement cessa tout à coup, et la malade devint plus tranquille; au bout de trois heures elle pouvait parler; elle se plaignait alors de violentes douleurs tractives dans les membres et d'une soif vive. Le mal de ventre était très-faible, et elle avait eu la conscience de deux selles qui sortirent encore. La figure avait perdu l'expression de la violente douleur, mais la température du corps était encore très-basse; je lui promis une prompte guérison, et lui défendis de rien prendre avant mon retour; au bout de trois heures, je la trouvai mieux encore; elle avait un peu dormi, et n'avait plus de diarrhée. Je lui permis de l'eau sucrée, qui lui fit grand plaisir. Les douleurs dans les jambes existaient encore, mais elles revenaient à de plus longs intervalles; durant la nuit elles diminuèrent encore, de manière que la malade put dormir plusieurs fois jusqu'à une heure de suite. Le matin, les douleurs étaient moindres, et lui laissaient des heures entières de repos; l'appétit était faible, cependant la malade prit un peu de bouillon; elle se sentait fort accablée. La guérison marcha rapidement, sans aucun autre remède, et le troisième jour la malade marchait dans sa chambre. Comme elle se plaignait encore de faiblesse, je lui donnai *china IV*, gtt. j.

Le choléra n'est pas toujours dangereux dans nos climats. Les cas ordinaires cèdent quelquefois avec promptitude à quelques doses d'opium, qui agit ici comme moyen antipathique; souvent même le repos suffit pour que la maladie se dissipe d'elle-même. Mais quand elle a atteint le degré de gravité qu'elle avait chez ma malade, il n'est pas rare qu'elle se termine par la mort. Quoique je ne prétende pas nier qu'elle soit curable par la méthode allopathique, je soutiens que cette méthode n'en pourrait procurer la guérison d'une manière aussi douce et aussi prompte que l'homœopathie.

Je crois intéressant de comparer ce cas avec un autre analogue qu'a publié le docteur Rademacher, qui me paraît avoir, sans s'en douter, guéri homœopathiquement son malade. L'opium

avec l'acétate de soude n'ayant rien produit, il donna au bout de quelques heures la teinture de nicotiane avec l'acétate de soude, ce qui, en trois jours, ramena le malade des bords du tombeau à une santé parfaite. Il me semble plus que probable qu'ici le tabac seul a été efficace, car si l'on voulait attribuer quelque chose au concours du sel, il resterait à expliquer pourquoi cette substance n'avait rien produit avec l'opium. Je ne doute pas non plus que le tabac n'ait guéri homœopathiquement, quoique la dose ne correspondît point aux principes de la nouvelle école. Cette plante, même chez ceux qui commencent à fumer, détermine anxiété, vomissemens, diarrhée, décomposition de la face, sueur froide ; elle doit donc produire ces accidens à un plus haut degré quand on la donne sous la forme convenable. J'ai expliqué ailleurs comment des remèdes homœopathiques peuvent quelquefois être employés à hautes doses, sans que la guérison en soit entravée.

Autant cette guérison est simple et facile à expliquer pour l'homœopathe, puisqu'elle se rapporte à la loi éternelle de la nature, *similia similibus*, autant on trouve de recherche et d'obscurité dans l'explication qu'en donne le savant auteur, pour rester conforme aux principes de l'école dominante et ne point admettre ceux de la nouvelle. Je vais la rapporter, parce qu'elle prouve combien la médecine dite rationnelle aime les hypothèses. « La maladie stationnaire, dit Rademacher, était dans nos contrées une affection cérébrale, avec ou sans maladie générale ; cependant il ne paraissait pas que la même partie du cerveau fût toujours atteinte ; la nicotiane fut utile pendant quelque temps, mais, au bout de trois ans, elle ne servit plus à rien dans une épidémie typheuse, et je me trouvai dans la désagréable nécessité de me borner à *traiter* (1) quelques malades sans pouvoir me dire à moi-même, quand ils guérissaient, que je les avais guéris, puisque la maladie parcourait toutes les périodes du typhus. Je trouvai enfin des secours dans la teinture de nicotiane. Je me crois fondé à admettre que la nicotiane agit sur le cervelet et la moelle épinière, et qu'elle exerce une action curative sur

(1) Cet aveu honore l'auteur, et prouve qu'il a une profonde connaissance du côté faible de la médecine. Il y a loin de lui à celui qui croit avoir *guéri* tous les malades qu'il a *traités*. Quand une maladie, malgré ce qu'on fait contre elle, parcourt toutes ses périodes, et que sa durée n'est point notablement raccourcie, on l'a *traitée*, mais on ne l'a point *guérie*.

ces organes, de manière que, quand ils sont malades, elle les ramène à l'état normal. Quoiqu'on n'observât pas la réunion de tous les symptômes du choléra, cependant les plus essentiels, principalement les douleurs dans les jambes, étaient les compagnons de l'affection du cerveau. C'est pourquoi j'ai regardé ce cas de choléra comme un mélange de la maladie stationnaire avec la maladie intercurrente, et je l'ai traité en conséquence. »

On doit regretter que le savant auteur connaisse aussi peu les véritables effets des médicamens, et qu'il paraisse ignorer tous les travaux des homœopathes à ce sujet. Mais la déclaration suivante atteste qu'il connaît bien le mal qui ronge notre science : « Une forme nosologique n'est autre chose qu'une synthèse de symptômes, à laquelle les médecins imposent arbitrairement un certain nom. Elle ne peut être d'aucun usage dans la médecine pratique. Chercher des remèdes et des méthodes spécifiques contre des formes nosologiques, c'est poursuivre une impossibilité physique. Mais, loin que ce soit une folie de chercher des spécifiques pour les maladies propres de chaque organe, c'est au contraire une action très-méritoire. » Ces phrases sembleraient avoir été écrites par un homœopathe.

Un homme était atteint depuis quinze jours d'une inflammation de l'œil droit, sans que ses occupations lui eussent permis de laisser l'organe malade en repos. Enfin l'accroissement des douleurs et l'impossibilité de rien distinguer le déterminèrent à m'appeler. L'œil était fort rouge; à quelques lignes de la cornée, les vaisseaux gorgés de sang formaient un cercle rouge bleuâtre ; la cornée, surtout dans son segment inférieur, était si trouble, qu'on ne pouvait apercevoir la forme de la prunelle, et que le malade voyait tous les objets enveloppés d'un nuage. L'œil causait de vives douleurs, surtout en le remuant et le tournant, moins quand les paupières étaient fermées et en repos ; c'était la sensation d'une violente pression, qui s'étendait aux parties osseuses de l'orbite, surtout vers la région temporale, et parfois il semblait qu'un dépôt voulût se former dans l'œil ; l'organe n'était pas très-sensible à la lumière, probablement parce que le trouble de la cornée ne permettait pas aux rayons lumineux de le traverser librement. Je donnai *sulphur* $\frac{1}{10,000}$, qui parut ne rien faire; c'est pourquoi, le lendemain, je prescrivis une goutte de *spigelia*, d'après les symptômes 20, 21, 28, 29, 82, 84, 89, 90, 99, 108.

La nuit fut très-bonne ; le matin, point de douleurs et moins d'inflammation ; mais la cornée était encore trouble. Le soir, vers huit heures, les douleurs se renouvelèrent, et d'abondantes larmes cuisantes coulèrent de l'œil. Incertain si cet accident était un effet de la spigélie (dont le symptôme 25 lui ressemble beaucoup), ou d'un écart de régime, je donnai le même soir deux globules de la même dilution. Le lendemain, au matin, l'œil était sans douleurs et très-peu enflammé, mais la cornée toujours trouble, et il y avait une forte ecchymose dans l'angle interne de l'œil ; le malade n'avait plus éprouvé que vers minuit quelques douleurs, avec écoulement de larmes brûlantes, après quoi il avait bien dormi. Le jour suivant je fis prendre une goutte de teinture d'euphraise, parce que le trouble de la cornée n'avait point diminué. Mon attente fut surpassée, car le lendemain la membrane était devenue plus nette, et le malade distinguait mieux le contour des objets. Le jour suivant, sixième du traitement, nulle trace de trouble, et seulement une ecchymose indolente de l'albuginée, qui céda aussi à une goutte de *Nux VIII.*

Un homme s'était exposé aux intempéries de la saison, et avait fait plusieurs excès de liqueurs fortes, qu'il aimait beaucoup. Il se sentait accablé et la tête embarrassée ; mais il ne me fit appeler que quelques jours après, lorsque la maladie se fut aggravée. Je le trouvai au lit, la peau couverte d'une sueur visqueuse, les traits affaissés, les yeux ternes, le pouls faible et accéléré, la respiration courte et gênée. La veille, après un froid fébrile, il s'était trouvé plus mal, la tête lourde et douloureuse, avec des élancemens dans le côté droit de la poitrine, qui augmentaient en toussant, et ne permettaient pas de faire d'inspirations profondes ; tous les accidens s'aggravaient en se redressant et se remuant ; il ne pouvait rester que sur le dos. En même temps il avait une grande propension à dormir, et se trouvait continuellement comme dans un état de vertige. La toux n'était pas tout-à-fait sèche, car il crachait des mucosités d'un rougeâtre sale. La soif n'était pas forte, l'appétit avait totalement disparu, la langue était chargée et jaunâtre, avec un goût fade dans la bouche ; point de selles depuis deux jours. Déjà deux fois j'avais traité ce malade d'un léger *delirium tremens ;* aussi me prévint-on de suite qu'il n'avait pas bu d'eau-de-vie depuis huit jours. L'indication étant précise, j'eus recours à la bryone. Une goutte

de la trentième dilution suffit pour réduire la maladie à presque rien. Déjà, le soir, je trouvai le malade plus tranquille; il avait eu une selle et dormi une heure; la nuit fut plus calme encore et sans délire : le lendemain matin, la tête était plus libre, et les crachats moins teints de sang. Le surlendemain, plus de sang dans les crachats : le malade, qui se sentait plus fort, prit avec appétit quelques alimens légers, et resta levé quelques heures. Il ne ressentait plus d'élancemens qu'en faisant des inspirations profondes. Cependant la nuit fut agitée, avec délire, embarras de la tête, et point de côté plus fort. Je ne pus découvrir la cause de cette exaspération. Je fis prendre une nouvelle dose de bryone, qui enleva peu à peu tous les symptômes, et deux jours après il ne restait plus qu'un léger élancement en faisant une inspiration profonde; l'arnica II le fit totalement disparaître en peu de temps: après huit jours de traitement le malade put reprendre ses occupations; il n'éprouvait aucune faiblesse.

Quelques années auparavant j'avais traité un buveur d'eau-de-vie d'une inflammation de poitrine; une saignée amenda notablement l'état de la poitrine; mais, dès la nuit suivante, le malade, qui était robuste, fut pris d'un violent *delirium tremens*, et malgré l'opium donné à hautes doses, il périt dans la soirée du lendemain.

Je fus appelé près d'une petite fille de six ans, fort enrhumée depuis quelques jours, et qui, la veille, avait été exposée à un grand froid et à un vent piquant d'est. Elle s'était réveillée à midi, avec une violente toux âpre et creuse, qui se reproduisit plusieurs fois et inquiéta ses parens. La voix était rauque, la respiration rapide, mais peu gênée; l'enfant avait une forte fièvre, sa peau était chaude et sèche, la toux avait le son croupal. Je prescrivis une goutte d'aconit VIII, à prendre sur-le champ, et six heures après une petite goutte de teinture d'éponge brûlée. Le lendemain matin, j'appris que la chaleur et la fièvre avaient diminué au bout de quelques heures, et qu'après le second médicament, la toux avait perdu son caractère creux et âpre. En effet, je trouvai l'enfant avec une toux ordinaire, et sans fièvre, quoique sa voix fût encore un peu rauque. Je prescrivis $\frac{1}{10,000}$ de foie de soufre calcaire, pour le cas seulement où la toux reprendrait son ancien caractère, ce qui n'arriva point. La nuit fut

tranquille et la toux grasse. Pour faire cesser l'enrouement, je donnai *calc. sulph.*, et l'enfant se trouva bientôt guéri.

Les adversaires de l'homœopathie diront que cette maladie n'était point un croup, parce qu'elle a été guérie homœopathiquement. Peu m'importe quel nom on veuille lui donner ; ce que je dois dire, c'est que les succès de la nouvelle méthode dans le croup et les inflammations de poitrine, sont précisément ce qui prouve le mieux que son action positive ne se réduit point à rien, comme on le répète contre toute évidence.

J'ai traité du croup plus de soixante malades, dont huit homœopathiquement, et je pense bien connaître la maladie. Je crois qu'elle ne diffère du catarrhe que par le degré; j'ai vu des cas dans lesquels des symptômes très-menaçans disparaissaient d'une manière prompte et durable après l'emploi d'un vomitif, et d'autres où, malgré le peu d'intensité apparent des accidens et la longueur des intermissions au début, les malades succombaient cependant, quoiqu'on eût employé de suite un traitement énergique. Suivant moi, on ne peut jamais déterminer d'avance si un cas présent est de l'une ou de l'autre espèce, et la prudence exige de recourir aussitôt à des moyens sérieux, parce que, quand les symptômes dangereux éclatent, le malade est presque toujours perdu. Un grand enrouement, le son croupal de la toux, la respiration sibilante, de temps en temps très-oppressée, et la fièvre, sont les signes caractéristiques. Or tous existaient chez l'enfant dont je viens de parler. A la vérité l'oppression de poitrine n'était pas grande, mais je n'ai vu non plus le malade que pendant la rémission. La douleur au larynx manque rarement, mais on ne pouvait point l'observer chez un si petit malade. Du reste l'accès survenait au réveil, ce que je considère comme un caractère qui, au début, distingue le croup du catarrhe. Le renversement de la tête en arrière, les mouvemens d'élévation et d'abaissement du larynx, et le rejet de masses membraneuses, n'ont lieu qu'à une période avancée, quand il est fort incertain qu'on puisse sauver le malade.

Le traitement homœopathique a de grands avantages sur le traitement ordinaire; les enfans prennent volontiers un médicament si peu volumineux, et la guérison a lieu rapidement, sans perte de forces, ni tendance aux récidives. Dût-on confondre d'abord un catarrhe avec un croup, l'inconvénient se réduirait à

peu de chose, puisque le traitement, s'il est inutile, ne saurait du moins nuire. Enfin la guérison est parfaitement certaine, si j'en juge d'après huit cas dans lesquels je l'ai obtenue. Dans quelques uns je ne fus appelé qu'au second ou troisième accès, qui sont, d'après mon expérience, toujours moins dangereux que le premier ; mais, chez une fille de huit ans, je n'arrivai qu'au troisième jour de la maladie ; et trois autres enfans, outre le précédent, avaient la maladie pour la première fois. Tel est le résultat de mes observations sur l'utilité de l'éponge brûlée et du foie de soufre calcaire, précédé de l'aconit, dans le croup : je ne me suis hasardé à employer ces moyens que d'après l'exemple d'autres homœopathes, et je le fis d'abord avec tant d'hésitation, que j'avais fait préparer d'avance tout ce qui était nécessaire pour un traitement allopathique, afin de ne point perdre de temps en cas d'insuccès. Je range leur efficacité parmi les faits les plus avérés que possède la médecine pratique.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES SUR L'ÉRYSIPÈLE ;

Par le docteur CROSERIO.

L'érysipèle est une des maladies dans lesquelles l'application de la médication homœopathique présente le plus de facilité, attendu qu'un petit nombre de médicamens seulement offrent les caractères des différentes formes de cette affection, dont les périodes régulières rendent d'ailleurs les résultats faciles à constater.

Première observation.

1° Une petite fille de deux ans et demi, vive, gaie et très-douce ordinairement, et n'ayant jamais été malade depuis sa naissance, devint tout à coup triste, mal à son aise, de mauvaise humeur, et fort irritable ; perte d'appétit ; elle désire rester couchée ; deux jours après, plusieurs accès de convulsions et gonflement du visage. Les parens, croyant ces accidens un effet de la dentition, se contentèrent de lui faire prendre une potion calmante, un bain tiède et de l'infusion de tilleul. Le gonflement de la face et les autres symptômes ayant augmenté, je fus appelé le 18 mai ; l'enfant m'offrit les symptômes

suivans : Erysipèle de couleur rosée s'étendant sur toute la face, le cuir chevelu, les oreilles, la partie postérieure du cou, et le commencement du dos, où les limites étaient peu tranchées ; ces parties sont très-douloureuses au toucher. Yeux brillans, rouges, très-sensibles à la lumière, avec les bords des paupières un peu chassieux ; langue rouge et comme écorchée, couverte d'un enduit blanc muqueux au milieu ; soif excessive ; l'enfant demande très-souvent à boire, et ne prend que quelques gouttes de liquide chaque fois ; elle n'a pas été à la selle depuis quatre jours, malgré les lavemens ; urines rares et fortes ; peau sèche, brûlante, très-sensible ; pouls très-fréquent et dur ; respiration accélérée ; plaintes et gémissemens continuels ; soupirs ; insomnie, délire par intervalles ; assoupissement, humeur très-irritable, colère, méchanceté.

Le dernier accès de convulsions avait eu lieu la veille au soir; il avait consisté en raideur de tous les membres, avec quelques secousses.

Cet érysipèle était grave, et l'irritation des méninges évidente. La disposition de l'affection dermique à s'étendre sur le tronc me fit annoncer un danger extrême.

Les caractères saillans de la maladie correspondaient parfaitement à ceux de la belladonne, qui sont entre autres les suivans: Fort gonflement de la tête ; visage rouge et enflé, avec yeux fixes, scintillans et rouges ; langue gercée et couverte d'un enduit blanc au milieu ; avidité de boire, mais par petites gorgées seulement; aversion pour les alimens ; ventre resserré ; respiration violente, courte, fréquente et anxieuse; insomnie ; somnolence; soif violente ; chaleur brûlante générale, avec délire ; pouls fort et accéléré ; pleurs violens et plaintes sans cause ; mauvaise humeur.

Considérant, en outre, l'âge de la malade, je prescrivis belladonne X, gl. j, qui fut pris six heures après aconit X, gl. j, à cause de l'état général d'irritation du système artériel; eau sucrée pour boisson.

Le 19, un quart d'heure après la prise d'aconit, l'enfant s'endormit d'un sommeil tranquille pendant une heure ; au bout de deux heures, selle naturelle abondante ; nuit plus calme, avec des intervalles de bon sommeil ; dans la matinée, le visage est beaucoup moins rouge et moins enflé ; yeux en bon état ; cou moins rouge ; moins de soif ; on peut toucher la tête et

toutes les parties du corps de l'enfant, sans qu'elle crie ; elle demande à manger ; sa langue est moins rouge, et son pouls moins fréquent ; elle est paisible ; on lui donne quelques cuillerées de lait et de l'eau sucrée.

Vers huit heures du soir, au milieu de ce bien-être, l'enfant fut saisie d'un accès de raideur convulsive de tous les membres, avec visage violet, yeux protubérans, et écume à la bouche, qui dura dix minutes environ. Cet effet primitif d'une dose si faible de la belladonne ne troubla pas la marche de la guérison ; car, après l'accès, la malade s'endormit paisiblement pour tout le reste de la nuit.

Le lendemain matin, le visage et la tête causent beaucoup de démangeaisons, et l'épiderme s'y desquame ; on remarque sur le dos quelques stries érysipélateuses, comme des efforts de la maladie pour s'étendre sur le reste du corps ; cependant ces stries ne sont que très-légèrement rosées et indolentes ; du reste, l'enfant est gaie et a repris sa douceur ordinaire ; elle demande à manger ; les selles sont régulières ; on lui accorde deux potages gras, du lait et des pruneaux cuits.

Le 21, toute trace de maladie a disparu.

Deuxième observation.

Une femme de vingt-neuf ans, maigre, pâle et habituellement souffrante, portait un vésicatoire au bras gauche, qui était devenu dartreux huit ou dix mois auparavant. Depuis quatre à cinq jours ce bras était enflé, avec des douleurs intolérables. Le 27 juin, je constatai l'état suivant : Gonflement érysipélateux de toute la face externe et postérieure du bras gauche, s'étendant circulairement sur la face interne ; phlyctènes remplies de sérosité jaunâtre sur ces parties ; douleurs cuisantes, insupportables, surtout quand la malade se tient tranquille dans le lit ; croûtes dartreuses à l'endroit du vésicatoire, au milieu de l'érysipèle ; gonflement douloureux des glandes sous-axillaires du même côté, et des vaisseaux lymphatiques qui y aboutissent ; fièvre, chaleur à la peau, sueurs la nuit ; pouls fréquent, petit, serré ; inappétence, peu de soif ; langue blanche ; bouche pâteuse ; règles irrégulières, deux fois par mois ; la douleur ravit entièrement le sommeil ; tristesse, découragement, pleurs continuels.

Parmi les deux substances qui semblaient indiquées (bella-

donne et rhus), la nature de la douleur (brûlante), soulagée par le mouvement, l'exaspération pendant la nuit, les phlyctènes, la dartre du bras, la douleur sous l'aisselle, mais surtout la tristesse, la propension à pleurer et l'abattement, me déterminèrent pour cette dernière, dont je fis prendre un globule de la trentième dilution (eau sucrée; bouillon gras, sans épices).

Une heure après la prise, douleurs générales dans les membres pendant un quart d'heure; vers le soir augmentation du gonflement érysipélateux et de la douleur du bras (exaspération homœopathique); le matin, diminution des douleurs, et bon sommeil; à dix heures, le bras est pâle, moins tendu et enflé, les phlyctènes se sèchent; prurit considérable; la douleur du creux de l'aisselle est dissipée; l'érysipèle s'est étendu sur la face externe du coude, qui est couverte de phlyctènes; l'aspect de la malade est meilleur; désir d'alimens, potage au lait.

Le 29, à l'ancienne place de l'érysipèle la peau a repris son volume naturel; prurit considérable, surtout à l'endroit du vésicatoire, dont les croûtes sont tombées; les phlyctènes du coude sont crevées, et le gonflement diminué, mais une rougeur érysipélateuse parsemée de phlyctènes s'étend sur l'épaule; mal de tête très-fort (des battemens) au front, au dessus des yeux et à l'occiput; élancemens d'une tempe à l'autre; raideur du cou; ces douleurs augmentent quand la malade reste couchée; constipation, bouche sèche, soif, insomnie. Malgré cette exaspération, la malade est beaucoup moins triste.

L'apparition des douleurs de tête, la raideur du cou, et la disposition manifeste de l'érysipèle à s'étendre à ces parties, qui ne se trouvent pas dans les effets pathogénétiques du rhus, me firent présumer que je ne pouvais plus attendre de soulagement de cette substance, et je crus devoir en choisir une autre plus adaptée à l'état actuel de la maladie. La belladonne répondant très-bien aux symptômes, j'en prescrivis deux globules pour le lendemain matin de bonne heure (bouillon gras, eau sucrée).

Pendant la journée du 30, exaspération du mal de tête, selle naturelle abondante; le matin suivant, amélioration considérable; le mal de tête est dissipé; le bras est entièrement désenflé; excoriation sur la tubérosité interne de l'humérus; l'air de la malade est plus serein, et son teint clair; appétit (deux soupes grasses; eau sucrée).

Le 2 juillet, la malade n'éprouve plus que de la faiblesse; ses digestions sont bonnes, et le vésicatoire dartreux, pour lequel elle avait pris tant de sirops dépuratifs, qui n'agissaient que sur sa bourse, est entièrement guéri.

Troisième observation.

Une femme de trente ans, d'une constitution lymphatique, ayant éprouvé beaucoup de peines de toute nature, celles surtout qui accompagnent la misère, et sujette à des érysipèles de la face très-fréquens, qui la retiennent toujours pendant plusieurs semaines au lit, était atteinte depuis deux jours de cette maladie lorsque je fus appelé près d'elle. Je reconnus les symptômes qui suivent : Deux jours auparavant la malade a éprouvé des frissons, des nausées, et du mal de tête, à la suite desquels s'est manifesté l'érysipèle. Actuellement on observe : Gonflement érysipélateux de la joue, des paupières et du front au côté droit; tout le cuir chevelu est douloureux comme une plaie; dans la tumeur, picotemens comme avec des pointes d'aiguilles; tension et comme un poids sur ces parties; bouche pâteuse; soif; des besoins sans appétit; douleur d'estomac; constipation; chute du rectum habituelle et considérable, qui incommode beaucoup (cet accident est survenu à la suite d'une fausse couche); urines épaisses et sédimenteuses; secousses dans les membres; sommeil interrompu par des réveils en sursaut; frissons dans la tête; pouls accéléré et petit; humeur triste et irritable; la malade s'emporte facilement.

La nature des symptômes indiquait la belladonne (le cuir chevelu est si douloureux que le moindre attouchement cause de la douleur; gonflement de la joue, puis du nez et de l'œil, avec chaleur; la gorge est serrée, à cause de la sécheresse de la bouche; beaucoup de soif de boissons froides; point au creux de l'estomac; selles excessivement diminuées; l'urine devient trouble, avec un sédiment rougeâtre; mauvaise humeur, grande irritabilité; réveil par des frayeurs). Je donnai à sept heures du soir deux globules de la trentième atténuation de cette substance.

La nuit fut agitée : tête très-lourde, sommeil vers le matin, réveil en sueur; la joue est moins tendue, et la bouche moins sèche; il y a moins de soif; selle dans la journée, sans chute du rectum; apyrexie. (Deux potages au lait.)

Le troisième jour, la malade est levée; visage entièrement dés-

enflé ; la peau s'écaille, avec prurit ; appétit ; il ne reste que de la faiblesse, qui se dissipe peu à peu, sans autre médicament.

Bien que la belladonne n'offre pas la chute du rectum parmi ses symptômes, cet accident ne s'est pas renouvelé, quoique la malade ait repris ses occupations et sa vie ordinaire.

Quatrième observation.

Un jeune homme de quinze ans, qui avait eu beaucoup de gourmes dans son enfance, fut atteint le 14 juillet, dans l'après-midi, d'un mal de tête très-fort, avec inappétence, faiblesse générale et brisement des jambes, qui l'obligèrent à se mettre au lit ; pendant la nuit le nez enfla. Le lendemain il m'offrit les symptômes suivans : Gonflement érysipélateux, luisant, au nez et aux parties contiguës ; une large phlyctène sur le dos du nez ; picotemens dans ces parties ; tête lourde ; gonflement du côté gauche du cou, derrière la mâchoire inférieure ; goût de pourri dans la bouche ; langue blanche, sans soif ; quand il boit, mal à l'estomac ; inappétence ; selles régulières, noires ; pouls peu fréquent, régulier, plein ; caractère vif, timide.

L'âge du malade, le siége de l'érysipèle au nez, sur lequel la belladonne a tant d'action, et le gonflement extérieur du cou, me déterminèrent pour ce médicament, dont je fis prendre de suite (dix heures du matin) deux globules de la trentième atténuation, en recommandant de se mettre au lit (eau de rivière pour boisson, soupes au lait) ; je ne revis le malade que le 18, et le trouvai entièrement guéri. Il s'était formé le lendemain de la prise une large phlyctène sur la joue gauche, qui creva le jour suivant.

Dans ces quatre observations il est impossible de se refuser à reconnaître l'influence marquée de la médication homœopathique.

L'érysipèle a un cours régulier de neuf à quinze jours au moins dans les cas les plus heureux ; les moyens de la médecine ancienne ne peuvent rien sur sa durée, et ils ne sont utiles que pour combattre ses complications. Excepté le vésicatoire, qui est un moyen homœopathique, aucun n'abrége son cours. Or, dans nos observations, la maladie n'a jamais duré plus de trois jours, si ce n'est dans la deuxième qui concerne une personne d'une constitution scrofuleuse.

Dans la première, qui offrait à un haut degré de gravité les symptômes de l'érysipèle intercurrent des nouveau-nés, cette maladie si grave et si dangereuse fut enlevée par la belladonne avec

une promptitude étonnante, due à l'exactitude de l'analogie des symptômes avec ceux du médicament. Toutes les fois que cette analogie est aussi parfaite, le résultat est toujours aussi prompt.

Il serait à désirer que les médecins chargés du service médical des enfans trouvés voulussent bien essayer ce traitement si simple sur un érysipèle qui fait tant de ravages parmi ces petits malheureux ! Ici l'application de l'homœopathie est facile, parce que les symptômes caractéristiques de la maladie sont très-saillans, ainsi que ceux du médicament.

La belladonne convient toujours, soit à cause de l'âge tendre des malades, soit par la nature de l'affection dermoïde, soit par sa complication ordinaire (la méningite). Un seul globule de la trentième atténuation, de l'eau sucrée, la propreté, et du lait pur pour nourriture, suffiraient toujours (ou du moins dans le plus grand nombre des cas) pour arracher le petit malade à une mort presque certaine.

Dans les cas où des symptômes d'irritation artérielle générale existeraient, il serait nécessaire de faire précéder la belladonne par une dose d'aconit, dont on donnerait un globule de la trentième atténuation, quatre ou six heures avant le spécifique de l'érysipèle.

C'est surtout chez les enfans que l'homœopathie montre sa supériorité, parce que l'action dynamique de ses médications n'est pas dérangée par une quantité de circonstances qui affectent les adultes, parmi lesquelles il faut principalement compter les affections morales. C'est par conséquent de préférence sur les malades de cet âge que les expériences comparatives devraient être tentées.

La deuxième observation, à cause de la dartre ancienne qui occupait la partie érysipélateuse, n'est pas moins remarquable, quoique la guérison se soit fait attendre quatre jours. Quel autre traitement aurait procuré un résultat aussi prompt?

Dans la troisième, si nous comparons la durée des accès antérieurs de la maladie (trois semaines) avec la promptitude de la guérison par une seule dose du spécifique approprié, il faudrait absolument vouloir fermer les yeux à la lumière pour ne pas admettre son immense efficacité.

Dans la quatrième, la maladie prise au début a parcouru ses périodes en deux jours. La terminaison d'un érysipèle phlycténoïde de la face n'a jamais lieu en si peu de temps, ni par les seules forces de

la nature, ni par les traitemens de la médecine ancienne. On ne peut attribuer ce résultat qu'à l'effet du spécifique administré.

C'est, nous le répétons, dans des maladies d'un cours régulier fixe, et dont les signes caractéristiques sont saillans et faciles à saisir, comme celles-ci, que le médecin de bonne foi doit commencer ses expériences, s'il veut s'assurer par lui-même de la vérité de la doctrine homœopathique. Les caractères *positifs* des symptômes pathogénétiques des médicamens qui y répondent, étant eux-mêmes très-saillans, rendent le choix facile; les résultats alors sont si sensibles, qu'ils ne peuvent pas être confondus avec des circonstances dues au hasard.

SUR LES CAUSES DES MALADIES ET LES MÉDICAMENS CONSIDÉRÉS DANS LEURS EFFETS PURS;

Par le docteur C.-G. HELBIG.

Les deux termes de toute activité, cause et phénomène, sont aussi en médecine les bases de tout savoir et les gonds sur lesquels tourne l'histoire. La vie malade n'offre non plus que ces deux côtés extérieurs à contempler, et comme tout examen de maladie commence par l'observation des symptômes, puis se termine par la recherche des causes, de même la médecine débuta par l'étude des symptômes, et passa ensuite à celle des causes. Mais toutes les fois qu'elle eut la hardiesse de vouloir approfondir la connexion des uns et des autres, le changement vital intérieur, l'effet prochain des causes, la cause prochaine des symptômes, l'essence de la maladie, elle tomba dans les ténèbres et l'aveuglement.

Chaque génération, sauvant du naufrage les débris des faits, recommençait un voyage qui ne manquait jamais de rejeter les générations suivantes sur les mêmes écueils. C'est un nouveau voyage de ce genre qui débute aujourd'hui, depuis la découverte de la boussole homœopathique, *similia similibus curantur*.

En effet, de même que peu après l'observateur Hippocrate, l'application des dogmes de Platon, de Zénon, d'Aristote et de l'école d'Alexandrie à la recherche du changement vital interne qui est la source des symptômes, fit dégénérer la médecine entre les mains des dogmatistes, à tel point qu'il devint bientôt

nécessaire de séparer les faits des hypothèses ; de même aussi la médecine actuelle a tellement été égarée par les efforts tendant à découvrir les rapports de causalité des symptômes avec le secours de tous les systèmes accrédités (1), qu'aujourd'hui on est obligé de se remettre à réunir des faits, et de recommencer ce voyage en entier. Philinus et Sérapion, fondateurs de l'ancienne école empirique, tentèrent également de tourner l'écueil des causes sur lequel avaient échoué leurs prédécesseurs, les dogmatistes ; mais Héraclide de Tarente ne tarda point à enseigner qu'il y avait folie à perdre entièrement de vue cette direction, et quoique la découverte de la boussole thérapeutique rende notre marche bien plus sûre que ne le fut celle des anciens empiriques, son emploi pratique sur la mer des symptômes présente souvent de si grandes difficultés, que nous sommes contraints de diriger nos regards vers l'écueil des causes morbifiques, comme vers un astre propre à nous guider.

Dans les maladies même les plus riches en symptômes, chaque homœopathe aura certainement rencontré des cas où le remède qui couvrait tous les symptômes, ne soulageait cependant point le malade(2). Il n'est pas rare non plus qu'un médicament imparfaitement approprié aggrave temporairement l'état morbide. Enfin, plus d'un homœopathe, voyant les remèdes choisis avec le plus de soin et administrés avec quelque succès momentané contre tel ou tel symptôme, ne point contribuer néanmoins à ramener la santé, n'a sans doute pu s'empêcher de penser qu'indépendamment du choix d'un médicament bien approprié, nous avons encore quelque

(1) La ressemblance entre le dogmatisme ancien et le dogmatisme moderne est poussée si loin, que les modernes se sont livrés sur les animaux vivans à ces vivisections qu'Erasistrate et Hérophile avaient exécutées sur des criminels. En admettant, ce qui reste encore à prouver, qu'elles aient été utiles à la physiologie, du moins est-il certain que la thérapeutique n'en a retiré aucun profit.

(2) « A qui n'est-i point arrivé, dit Héring, de voir son attente douloureusement déçue par un moyen dont les symptômes paraissaient concorder parfaitement avec ceux du mal, et qui cependant ne procurait aucun soulagement, comme l'antimoine, l'étain, le cuivre, le thuya, et surtout le plomb. Du moins est-il sûr qu'alors le moyen ne couvrait pas le symptôme principal » Mais lorsque tel ou tel symptôme principal manque, ne sommes-nous point obligés d'y suppléer par la cause de la maladie, ou bien devons-nous attendre alors jusqu'à ce que ce symptôme principal se prononce?

autre condition à remplir. C'est ce que Hahnemann a senti depuis long-temps, et il a reconnu que la cause des maladies est ce que nous avons besoin en outre de connaître. Mon but n'est point de révoquer en doute la grande influence de la psore sur la production des maladies; mais je ne saurais n'empêcher de faire remarquer que, si elle revêt tant de formes diverses, et s'il faut tant de moyens pour l'anéantir, c'est peut-être sa fusion avec d'autres influences morbides qu'on doit en accuser.

En accordant que cette grande cause de maladies exerce partout son empire, c'est précisément à son caractère de généralité que doit d'être si difficile le choix des médicamens, qui repose sur les caractères différentiels; car, comment une chose qui se présente partout pourrait-elle offrir encore des différences? Comment se peut-il que la psore se manifeste ici sous la forme d'un spasme d'estomac, là sous celle d'une migraine, etc., si d'autres circonstances jouant le rôle de cause ne lui impriment pas telle ou telle direction, si par conséquent elles ne la dominent point en partie? Qu'on songe aux formes morbides qui se manifestent sous certaines conditions extérieures toujours les mêmes, à la phthisie pulmonaire des tailleurs de pierre, à l'obésité des Hollandais, au spleen des Anglais, au crétinisme des Styriens, etc.! Qu'on réfléchisse à la fréquence de la phthisie ou de la consomption sous l'influence d'une élongation excessive du corps, d'un allaitement trop prolongé ou de l'onanisme! Comment la silice, la chaux, le soufre, etc., pourraient-ils guérir des affections chroniques, s'ils n'étaient aptes par eux-mêmes à en déterminer d'analogues? Ce n'est point l'action mécanique de la poussière sur les poumons, mais c'est la silice réduite en poudre par le ciseau, qui attire la phthisie au statuaire. Dans quelles contradictions enfin ne tomberions-nous point, si nous rejetions un remède universel, tout en admettant une maladie générale? Ne devrait-il pas alors y avoir un remède unique qui, dominant la psore, fût capable de guérir toutes les maladies?

Je le répète, mon intention n'est de révoquer en doute ni la grande utilité des symptômes comme moyen de diriger le choix des médicamens, ni la puissante influence de la psore pour la provocation des maladies. L'utilité des symptômes se fonde sur plus d'une circonstance; ce sont les symptômes, et non les causes morbifiques qui font appeler le médecin; ils tombent bien plus

que les causes sous les sens du malade et du médecin ; par conséquent ils prêtent moins à l'illusion, et on peut toujours en apercevoir au moins quelques uns : en outre, ils présentent des modifications plus diversifiées, ils fournissent moins d'aliment à des déceptions calculées de la part du médecin, et de tout temps on s'est plus occupé d'eux, sous le point de vue tant du diagnostic que du pronostic.

Mais, d'un autre côté aussi, nous ne devons point perdre de vue que les inconvéniens dont la recherche des causes a été la source en médecine sont provenus uniquement de ce qu'au lieu de s'attacher à connaître les effets vrais et purs de chacune des conditions et influences éloignées qui portent atteinte à la santé, on a voulu découvrir le changement vital interne, source immédiate des symptômes, et éternellement soustrait à nos moyens d'investigation, pour établir le plan de traitement sur cette donnée. Si nous pensons, en outre, que les circonstances dites extérieures, c'est-à-dire l'aggravation ou le soulagement des souffrances par le mouvement, le repos, l'époque de la journée, l'attouchement, etc., ne sont autre chose que des causes morbifiques, et que c'est précisément la connaissance exacte des rapports existans entre un grand nombre de médicamens et ces circonstances extérieures, qui élève beaucoup d'entre eux au rang de remèdes polychrestes, nous concevons sans peine qu'une étude des causes des maladies fondée uniquement sur les faits, loin d'être nuisible, ne peut au contraire qu'être utile et nécessaire.

Il y a long-temps déjà que Hahnemann a reconnu les rapports intimes d'un grand nombre de médicamens avec certaines causes de maladies, et chaque jour les homœopathes prescrivent l'acide nitrique, l'acide phosphorique, l'acide sulfurique, l'aconit, l'agaric, l'anacarde, l'antimoine, l'asa, l'or, etc., en ayant égard aux causes éloignées des maladies.

Je ne méconnais donc point ce que les homœopathes ont déjà fait jusqu'à présent sous ce rapport, pas plus que je ne ferme les yeux sur les inconvéniens auxquels donnerait lieu la méthode de choisir les médicamens d'après la considération des causes morbifiques seules, et sans avoir égard aux symptômes. Mon unique but est de prouver, d'après les motifs suivans, qu'il importe de recueillir les effets purs et vrais de chacune des influences mor-

bifiques éloignées, en suivant la marche adoptée dans la *Matière médicale pure* :

1° Les causes et les remèdes des maladies ne faisant qu'un, à proprement parler, une connaissance exacte des causes nous fournira les moyens de convertir celles-ci, du moins partiellement, en remèdes. Il n'est point hors de vraisemblance que l'homme n'a pas besoin de chercher les remèdes de ses maux dans la boue des fabriques de vitriol ou dans les pierres tombées du ciel, et que les remèdes de ces maladies doivent, comme les influences qui produisent ces dernières, se rencontrer parmi les choses dont il est journellement entouré. Celui qui recherche les propriétés de l'acide fluorique sans connaître le vinaigre, étudie les montagnes et les rivières de l'Inde sans s'être informé de celles de son pays.

2° Ce n'est qu'en traçant le tableau de tous les changemens qu'une puissance extérieure a occasionnés dans plusieurs individus, qu'il devient possible de connaître complétement les vertus de cette puissance, et de trouver l'antidote qui lui correspond. De même que le caractère d'une épidémie ne se manifeste pas tout entier chez un seul malade, ou qu'il n'est pas possible d'apprécier toute l'étendue des propriétés d'un médicament d'après l'essai qu'on en fait sur un seul individu, de même aussi tous les résultats de la frayeur, de l'habitation dans les plaines, de l'obscurité, ne sauraient ressortir complétement d'un cas unique. Les maladies ne viennent ni du démon ni du diable, et nous sommes tout aussi en droit de révoquer en doute les puissances variées des diverses influences morbifiques, que l'allopathe l'est de rire du nombre immense de nos symptômes médicamenteux.

3° La connaissance que nous avons des médicamens n'a commencé à se perfectionner qu'au moment où nous sommes allés à la recherche des rapports existans entre les remèdes et les causes morbifiques. Suivant toutes probabilités, ce n'est qu'à l'aide de semblables rapprochemens qu'il nous sera possible de découvrir les points importans à connaître pour guider notre choix, lorsqu'il s'agit du plomb, du zinc, du colchique, etc., substances que nous ne savons pion encore appliquer, malgré l'étude qu'on a fait de leurs symptômes. Ce n'est même qu'après avoir approfondi l'étiologie des maladies qu'il nous sera permis de songer à écrire un traité de thérapeutique qui puisse servir de guide au débutant. Mais c'est méconnaître entièrement l'homœopathie et faire rétro-

grader la science, que de vouloir fonder un travail de ce genre sur les hypothèses fantastiques de la nosologie jusqu'à ce jour accréditée. La pneumonie dans laquelle le chanvre s'est montré utile, tenait certainement à d'autres causes éloignées que celle don l'aconit a procuré la guérison.

4° Il n'est pas rare que l'absence de symptômes différentiels nous oblige à fonder nos prescriptions uniquement sur la cause de la maladie. C'est ce qui arrive souvent chez les enfans, les aliénés, les animaux, et dans les maladies peu riches en symptômes. Quiconque a essayé des médicamens sur soi-même n'a qu'à se rappeler les vertiges, les nausées, l'accablement, les altérations du goût, etc., pour concevoir combien il est fréquemment difficile, même dans la langue la plus riche, d'exprimer ces sensations de manière à se rendre intelligible aux autres.

5° Une connaissance exacte des effets de toutes les influences extérieures peut seule nous mettre à l'abri d'une erreur qui consiste à mettre sur le compte des médicamens une guérison due à des choses du dehors, dont l'influence s'est exercée accidentellement sur le malade. Pouvons-nous en toute assurance faire honneur au laurier-rose de la guérison d'une paralysie, quand le malade a éprouvé une frayeur après avoir pris cette substance, ou attribuer le retour des règles à la pulsatille, lorsque la femme, pendant qu'elle en faisait usage, a changé son lit de situation?

6° Cette méthode nous permet de mieux approprier le régime à chaque cas donné.

Je passe sous silence la grande utilité dont une connaissance exacte des diverses causes morbifiques serait pour la médecine légale et la police médicale. Il s'entend de soi-même aussi que c'est uniquement par la connaissance des causes, et non par celle des remèdes des maladies, que la médecine peut se rapprocher le plus possible de son but suprême, c'est-à-dire, d'amener un état de choses qui permette de se passer d'elle.

Mais, par causes de maladie, nous n'entendons pas seulement l'excès dans le boire et le manger, le chaud et le froid, le sommeil et la veille, etc.; sous ce nom nous embrassons toutes les circonstances dites étiologiques de la pathologie générale, les causes les plus éloignées comme celles qui le sont le moins, les externes comme les internes, celles qui agissent lentement comme celles dont l'action est rapide; nous n'excluons que la cause pro-

chaine des symptômes, l'essence de la maladie, ce feu follet qui ne conduit qu'à des généralisations et à des rêveries. L'exposition de nos habitations au levant ou à l'ouest, l'amour comme l'espérance, le matin comme le soir, le bruit, la musique, la lumière, les couleurs, les corps célestes, les montagnes et les vallées, etc., agissent sur nous, engendrent des prédispositions aux maladies qui, dans des circonstances favorables ou sous des influences étrangères, peuvent se manifester sous la forme de maladies réelles. Le pain, la viande, le lait, le fruit, tout, en un mot, produit des symptômes. Ce qui manque à beaucoup de ces influences, sous le rapport de l'intensité d'énergie, est compensé par la durée de leur action. La lumière et l'obscurité, le froid et la chaleur, la vengeance, la pitié, la haine, l'avarice, la crainte, quelque peu matérielles que soient ces influences, ne changent pas seulement les traits, la tenue et la forme de notre corps, mais encore étendent leur action jusque sur les générations futures, et par conséquent donnent lieu à des maladies stables, même héréditaires. L'âge, la constitution, le sexe, le tempérament, la complexion, ne doivent naturellement point être exclus. « Parmi tous les hommes qui existent, ont existé et existeront, dit Reil, chacun a son mode propre d'existence, et les diverses sortes d'organisation des corps humains sont aussi multipliées qu'on compte d'individus. » Le champ qui s'offre à défricher ici est donc à perte de vue ; nous n'apercevons donc point de bornes à l'individualisation, qui est comme le cachet de la vraie science, et qui, semblable à un kaléidoscope, nous offre de nouvelles apparences à chaque cas nouveau.

Telles sont en peu de mots mes vues sur le besoin pressant que nous avons d'une étiologie uniquement établie sur des faits. Je n'aurais pas cru nécessaire de m'étendre autant à ce sujet, si dernièrement encore on n'avait émis l'opinion (1) que nous pouvons nous dispenser d'étudier les causes des maladies.

(1) « Je ne donne pas la noix vomique, dit un homœopathe, parce que le malade s'est mis en colère, mais parce que le résultat de la colère est une maladie que les symptômes de la noix vomique couvrent. » Cependant, le même auteur avait rapporté auparavant une histoire de maladie qui contredit suffisamment cette assertion. Après avoir reçu une contusion à la tête, un homme offrit une hémorrhagie par la bouche et par le nez, de la pâleur, du bégaiement, des vomissemens, une grande envie de dormir et des bosses

Mais on se tromperait beaucoup si, dans ce qui précède, on croyait trouver une preuve en faveur de la doctrine dite isopathique. Comme il ne saurait y avoir deux vérités différentes d'un seul et même fait, il ne peut non plus y avoir qu'une seule guérison, qui est l'homœopathique (1).

Quand les émissions sanguines sont salutaires, c'est qu'elles aident une nature ayant la tendance à provoquer une hémorrhagie, c'est-à-dire qu'elles sont homœopathiques. Cependant il ne faut pas perdre de vue que l'homœopathie peut aussi procéder symptomatiquement, qu'il y a des moyens qui guérissent le crachement de sang et les démangeaisons au pudendum, sans guérir la phthisie pulmonaire ou la leucorrhée qui s'y trouve jointe. De même que la chaleur humide n'est pas la même que la chaleur sèche, ni le froid de la neige que celui de l'air froid, de même aussi le principe contagieux d'un individu n'est point identique avec celui d'un autre, ou une dilution médicamenteuse soit avec le médicament grossier, soit avec la teinture. Une dose d'aloës, prise aujourd'hui, devrait alors anéantir l'effet d'une autre dose prise la veille; ce qui est contraire à l'expérience de tous les jours. Toute guérison médicale a lieu d'après la loi de l'homœopathie, et ce qu'on appelle l'allopathie n'est que l'application d'un moyen

douloureuses. L'arnica le guérit. Mais jusqu'ici on n'a observé, parmi les symptômes de cette substance, ni la pâleur, ni le bégaiement, ni les bosses. D'un autre côté, nul homœopathe n'aurait donné en pareil cas l'arsenic, la belladonne, le capsicum, le quinquina, le mercure, la noix vomique, l'étain ou le stramonium, quoique chacun de ces moyens couvrît les symptômes énoncés.

(1) Quand un homœopathe ne guérit point, il a prescrit un remède allopathique, et quand un allopathe guérit, il est tombé sur un remède homœopathique. On peut faire des prescriptions, mais non des guérisons antipathiques et allopathiques. Un symptôme d'un médicament n'est réellement utile que quand le symptôme opposé a lieu également par le même remède dans la même partie. Qu'on se rappelle la diarrhée et l'insomnie de l'opium et du tartre stibié, les douleurs distensives et compressives de la belladonne, de la bryone, etc., le soulagement des douleurs, de la pulsatille et du mercure par la chaleur extérieure, de celles du quinquina par l'attouchement, la faiblesse semblable à celle d'une hémorrhagie que produit l'aconit. Le seigle ergoté détermine l'avortement et affaiblit aussi les douleurs de l'accouchement. La chose principale me paraît donc être l'organe, des effets primitifs et secondaires opposés, mais qui se touchent, des effets alternans.

exerçant une action analogue à celle de la cause, méthode toujours moins sûre que l'application des médicamens d'après les symptômes seuls, mais également imparfaite, parce que les symptômes doivent compléter les causes, et les causes compléter les symptômes.

Un pareil travail sur l'étiologie ne peut d'abord se faire que par fragmens et d'une manière fort incomplète. La matière médicale pure ne débuta non plus elle-même que par les *Fragmenta* de Hahnemann; mais ce travail me paraît être un des plus pressans besoins actuels de la médecine homœopathique.

A l'égard des essais de médicamens, je les regarde comme un devoir indispensable pour tout homœopathe.

1° Nous ne devons pas nous contenter de profiter des recherches d'autrui, et il faut contribuer de tous nos propres moyens aux progrès de la science.

2° Ces essais consolident le principe fondé sur l'expérience que par eux seuls nous arrivons à bien juger ceux qu'ont faits les autres, et à en tirer tout le parti possible.

Quelques personnes pourraient craindre de compromettre leur santé par ces sortes d'expériences; je puis les assurer que j'en ai fait pendant plusieurs années sans cesser de me bien porter; certaines substances, notamment l'acide sulfurique, l'Æthusa Cynapium, le brôme, le caïnca, le cuivre, l'iode, le rhododendron, le santal, le Solanum nigrum, etc., m'ont affecté violemment pendant des semaines et des mois, mais incontestablement parce qu'elles convenaient d'une manière spéciale à mon individualité; aucune d'elles cependant ne m'a laissé d'incommodités durables.

La nécessité urgente de continuer les essais de médicamens me détermine à signaler en peu de mots les lacunes de la médecine homœopathique, sous le point de vue pharmacologique (1). Quelque indispensable qu'il soit d'examiner un grand nombre de sub-

(1) Un travail non moins nécessaire serait de donner une thérapeutique pour ainsi dire négative, en ayant soin de déterminer d'abord ce qu'on doit entendre par guérison médicale. Quand une inflammation des amygdales a besoin, pour faire place à la santé, qu'on emploie des moyens homœopathiques pendant trois ou cinq jours et davantage, on ne peut dire qu'il y a eu là guérison par le médecin, car la maladie ne demande pas un temps plus long pour se dissiper sans médicamens.

stances qui sont déjà employées à titre de médicamens, chacun est libre de choisir celle qui lui convient, et sous ce rapport il n'y a rien qui soit plus à propos que de signaler les produits naturels dont il importe le plus, pour le moment actuel, d'étudier les propriétés. Nul doute que toutes les choses extérieures ne puissent déterminer des maladies, et par conséquent aussi en guérir : je ne doute pas que la pierre ponce, la lave, etc., ne soient elles-mêmes dans ce cas. Mais, toutes choses égales d'ailleurs, nous devons nous abstenir d'examiner des choses qui sont trop affines les unes des autres, et chercher surtout à connaître d'abord les représentans des familles et des groupes (1). Plusieurs indices peuvent nous servir de guides dans le choix à faire.

1° On doit avoir égard aux médicamens dont les allopathes font le plus fréquemment usage. Nous pouvons admettre d'avance, comme une chose positive, que toutes les guérisons sont homœopathiques, qu'elles aient eu lieu par de grandes ou faibles doses, par des applications internes ou externes, suivant la doctrine de Brown ou de Stoll. Les dérivatifs eux-mêmes ne guérissent certainement que quand ils peuvent déterminer une affection analogue, car ils provoquent jusqu'à la paralysie; et la moutarde, employée à l'intérieur, guérit également une sorte de fièvre nerveuse, ainsi que l'ont reconnu Weikart, Callisen et autres. Déjà Rivière avait dit: *Referunt practici nonnulli, ob frontis vulnera nonnullos a cæcitate fuisse liberatos*, et l'on peut rapporter de même ici l'emploi de l'acide sulfurique, d'après Little, et celui de la suture dorée pour la guérison radicale des hernies. Le vomissement débarrasse bien quelquefois le corps de substances nuisibles, mais la spécificité du moyen employé pour l'exciter est sans contredit la cause du soulagement qu'il procure quelquefois. Ce n'est point parce que les allopathes guérissent plus souvent avec leurs remèdes favoris qu'ils ne le feraient avec d'autres, mais parce que le fréquent emploi qu'ils en font procure la connaissance d'effets primitifs et curatifs dont nous pouvons profiter, qu'il convient de commencer par soumettre à un examen approfondi les substances qu'ils emploient jour-

(1) Mais c'est perdre son temps que d'étudier des produits morbides, puisque nous ne connaissons encore aucun moyen d'obtenir des préparations qui soient toujours identiques, tandis que le cuivre, la scille, l'hellébore seront encore au bout de vingt siècles ce qu'ils étaient auparavant.

nellement (1). Tels sont plusieurs sels (sel ammoniac, tartre, borax), et plusieurs huiles essentielles et empyreumatiques (orange, cannelle, serpentaire, menthe, sauge, succin). Telles sont encore diverses résines et gommes résines (jalap, aloës, myrrhe, gomme ammoniaque), plusieurs amers (quassia, calamus, lichen d'Islande), de même que le vinaigre, le vin, la moutarde, le lin, plusieurs aromates et enfin le séné.

2° Nous pouvons avoir égard aux principes immédiats chimiques des médicamens. Il serait absurde de prétendre que nous avons essayé assez de substances narcotiques; cependant le nombre de celles que nous connaissons contraste d'une manière frappante avec celui des substances astringentes, balsamiques et résineuses. Tandis que l'opium, la jusquiame, le stramonium, le safran, le conium, la cicuta, la douce-amère, l'agaric, la belladonne, etc., se rapprochent à tel point qu'on a conçu l'impraticable idée de les comparer soit ensemble, soit avec le rhus, la bryone et quelques autres médicamens à longue action, travail pour l'accomplissement duquel la terre entière fournirait à peine assez de papier, nous savons peu de chose de la rhubarbe et du ratanhia, qui sont des astringens, et nous ne savons rien encore du quinquina, de la tormentille, de la bistorte, de la benoîte, du noyer et du saule, qui appartiennent à la même catégorie.

3° Enfin nous pouvons prendre aussi en considération la division des plantes en familles, d'après leur forme extérieure, en ne perdant toutefois pas de vue les deux principes précédens. Les familles qu'on a le plus étudiées sont celles des solanées (belladonne, capsicum, douce-amère, jusquiame, nicotiane, stramonium, verbascum, etc.), et des renonculacées (aconit, clématite, hellébore, pulsatille, renoncule, staphysaigre). Je ne me plain-

(1) Si les homœopathes avaient essayé l'alcool, ils n'y auraient pas plus trouvé l'ivresse et le *delirium tremens* que dans l'opium; car qui voudrait prendre du seigle ergoté jusqu'à ce que ses membres se détachassent du corps? Par cette raison, il y aura toujours entre les symptômes médicamenteux et la maladie naturelle, un vide que nous devons chercher à remplir de notre mieux à l'aide des causes morbifiques, mais surtout des observations faites par d'autres ou par nous au lit des malades. Or, c'est là précisément le grand avantage de la médecine homœopathique; elle se prête au perfectionnement de tous les côtés, tandis que l'allopathie voit son édifice s'écrouler à droite, tandis qu'elle le construit à gauche.

drai pas de ce que nous possédons déjà deux espèces des genres *viola* et *veratrum*, mais il eût été plus utile d'étudier une espèce de la famille des rosacées (tormentille, benoîte), ou de celle des amentacées (saule, chêne, noyer, orme). La moutarde appartient aux crucifères, le jalap aux convolvulacées, l'oranger aux hespéridées, la mousse d'Islande aux lichens, le quassia aux ochnacées, familles auxquelles les allopathes font de si fréquens emprunts, et dont les homœopathes ne se sont point encore occupés.

Si l'arnica, la camomille, le ledum, la rue, la sabine et la valériane contiennent de l'huile essentielle, nous n'avons presque aucune connaissance de leurs représentans, les labiées et les laurinées, dont nous ne possédons que le marum et le camphre, ignorant les propriétés de la menthe, de la sauge, de la cannelle.

Nous ne possédons, parmi les aroïdées que le caladium (ni l'arum, ni le calamus), parmi les aristolochiées que l'asarum (non la serpentaire), parmi les légumineuses qu'un fragment de l'indigo et de la fève de tonka (non le séné). Nous ne savons rien des géraniées, des scitaminées (gingembre), des iridées, des hydrocharidées (nymphæa), des caryophyllées (saponaire, lin), des orchidées (vanille, orchis, coryophora), des loasées, des lobéliées, etc. (1)

(1) Le liége, l'alcool, l'huile empyreumatique de grain, la pomme de terre, et même le verre devraient être étudiés, si nous voulions avoir pleine et entière certitude dans nos expériences. Le sucre de lait lui-même provoque des vents et la diarrhée : on l'a vanté contre la pleurésie, la pneumonie, la phthisie, l'hémoptysie, le scorbut, l'engorgement des glandes du mésentère, mais surtout contre la goutte et la toux fatigante. Du reste, le choix des genres et des espèces ne devrait point avoir lieu d'après les erremens de l'ancienne matière médicale, qui a négligé les plus grands dons de la nature, en les qualifiant de poisons. L'analogie nous apprend que les qualités physiques des plantes, la forme et la couleur des corolles et des feuilles, l'odeur, le goût et la station indiquent bientôt les espèces les plus actives d'un genre. Ainsi on aurait dû prendre le *Verbascum nigrum* au lieu du *Thapsus*, l'*Aconitum stœrkianum* au lieu du napel, le *Nicotiana glutinosa* au lieu du *virginica*.

RÉFLEXIONS SUR UN ARTICLE INTITULÉ ÉTUDES HOMŒOPATHIQUES;

Par le docteur CROSÉRIO.

Sous le titre d'Études sur l'homœopathie, l'auteur, si on le juge d'après son premier article, semble s'être proposé exclusivement de réfuter le seul ouvrage dans lequel cette doctrine soit développée avec l'étendue suffisante. Un tel jugement porté par un partisan apparent de la médecine de Hahnemann doit nécessairement détourner de la lecture de cet ouvrage les médecins qui y sont encore étrangers, et les tenir éloignés de la seule source où ils puissent en prendre une connaissance exacte.

Je vais examiner, dans l'intérêt de la vérité, si les graves reproches qui lui servent de texte sont mérités.

Le persiflage qu'il adresse aux médecins qui jugent cet ouvrage autrement que lui, ne convient nullement dans un sujet aussi sérieux que celui de la santé et de la vie de ses semblables.

Quiconque réfléchit est frappé des nombreuses contradictions de l'Organon, dit-il. Et quelles sont les grandes contradictions qu'il découvre ?

Hahnemann, après avoir recommandé d'avoir toujours égard à la cause et aux circonstances concomitantes de la maladie, dit que, pour le choix des moyens propres à guérir, les symptômes surtout doivent servir de guide; que l'ensemble des symptômes *est la principale*, et il ajoute *ou la seule chose* qui le détermine. L'auteur trouve une grande contradiction dans ces deux mots qui se suivent, *la principale* ou *la seule*.

Pour le lecteur de bonne foi, la contradiction ne consiste que dans les mots, car il est évident que Hahnemann, par cette gradation *la seule*, ne voulait qu'augmenter la force de la proposition antérieure, *la principale chose*, afin de faire sentir l'importance de ne jamais perdre de vue le tableau des symptômes. La cause occasionelle peut bien faire pencher la balance en faveur d'un médicament, mais si celui-ci ne présente pas le tableau des symptômes caractéristiques, il faut toujours préférer un autre qui les offre. Ainsi une maladie produite par un chagrin profond ne doit être combattue par la fève Saint-Ignace qu'autant que ses symptômes se trouvent en rapport avec les symptômes pathogénétiques de cette substance, etc. Il est clair que

lorsqu'après avoir dit la *principale*, il ajoute la *seule* chose, ce mot *seule* sert à donner plus de force à son idée ; aussi tout le monde l'a-t-il compris ainsi.

L'auteur ne veut considérer l'homœopathie que comme une branche de la thérapeutique, et reproche à Hahnemann de s'être élevé contre l'ancienne médecine, et d'avoir exprimé l'inutilité de l'étudier.

Le fondateur de l'homœopathie n'a jamais dit que l'étude de l'anatomie, de la physiologie, et des autres sciences accessoires à la médecine ne fût pas indispensable à l'homœopathe ; il s'est seulement élevé contre la pathologie telle que nous l'ont faite les auteurs, le plus souvent d'après des présomptions ; il ne met même pas en doute son utilité, puisqu'il n'hésite pas à l'adopter lorsque l'état morbide est bien défini par elle et toujours identique, comme dans les maladies contagieuses, telles que la scarlatine pure sans complications, la rougeole, le pourpre, la petite-vérole, etc., l'excitation, l'irritation générale du système sanguin artériel, contre lesquelles maladies, *à priori*, d'après les effets pathogénétiques des médicamens sur l'homme sain, il en a conseillé dont l'expérience a confirmé l'efficacité au lit du malade.

Mais l'expérience des médications homœopathiques devait faire sentir à son inventeur l'insuffisance des doctrines pathologiques anciennes en général. Par exemple, qu'une diarrhée soit produite par un *refroidissement* ou par la *colère*, ou par l'irritation produite par la *viande de porc* ou par *des fruits*, ce ne sera toujours, d'après la pathologie, qu'une colite, une entéro-colite, etc., contre laquelle un traitement antiphlogistique seul sera indiqué ; sa nature (une fois la cause occasionelle éloignée) ne sera déterminée que par la constitution du malade et la gravité de la maladie : au contraire l'expérience homœopathique nous apprend que ces quatre maladies sont d'une nature différente, et exigent des médicamens différens, que la douce-amère réussira de préférence dans le premier cas, la camomille dans le second, la pulsatille dans le troisième, et l'arsenic dans le quatrième (si les symptômes répondent à ces substances).

La théorie de l'irritation n'est donc pas exacte dans ce cas. — Ces imperfections se font remarquer dans le plus grand nombre de maladies, mais surtout lorsqu'elles ne sont pas encore entiè-

rement développées (dans les prodromes des maladies). Un individu, après avoir été exposé à une cause morbide, par une infraction quelconque aux règles hygiéniques, éprouvera du malaise, il sera souffrant de tout son corps, et cependant l'examen le plus scrupuleux ne pourrait pas faire découvrir un organe plus malade que les autres; d'après la pathologie régnante il n'y a pas encore de maladie, ce n'est qu'un état avant-coureur d'une maladie, qui pourra être une angine, une bronchite, une pleurésie, une gastrite, un rhumatisme, etc., etc. L'homœopathie au contraire considère cet état comme une vraie maladie; elle recommande d'agir promptement pour le guérir, et elle le guérit très-facilement par le spécifique convenable.

Comment exprimer pathologiquement la différence entre le rhumatisme dans lequel le mouvement excite seul la douleur de la partie malade, et celui où la douleur ne se fait sentir que dans le repos absolu? Entre le rhumatisme qui exige la bryone et celui qui exige le rhus, deux substances antidotes l'une de l'autre? Ces deux états morbides, très-différens par leurs symptômes et par les moyens capables de les guérir, doivent avoir nécessairement quelque chose dans leur nature qui les différencie; une cause identique ne peut pas produire deux effets différens, et deux causes différentes ne peuvent pas produire un effet identique.

Le rhumatisme n'est donc pas une simple phlogose musculaire ou fibreuse; il y a donc autre chose dans ce genre de maladie que ce que la pathologie nous indique. Quelle différence la pathologie remarque-t-elle, dans les phlegmasies et les névralgies, entre celles dont les exaspérations ont lieu le matin, à midi, l'après-midi, le soir, la nuit, avant ou après minuit; entre celles dont la douleur se manifeste par des élancemens, une compression, un serrement, une térébration, etc.; entre une douleur continue et une intermittente, entre celle qui vient et disparaît tout à coup et celle qui vient et augmente insensiblement jusqu'au plus haut degré, pour se dissiper ensuite de la même manière, etc., etc.?

La maxime, confirmée par l'expérience, qui considère toutes les maladies comme des lésions du système en général, excepté les lésions mécaniques légères et récentes, peut-elle s'accorder avec leur localisation, telle que l'établit la pathologie régnante?

Toutes ces considérations, qu'il me serait si facile de multiplier, démontrent la différence immense qui existe entre les principes pathologiques de l'ancienne médecine et ceux de Hahnemann, et la nécessité pour lui de repousser de toutes ses forces une doctrine qui s'accorde si mal avec sa découverte.

Il résulte en outre que l'homœopathie doit évidemment apporter à la médecine des changemens bien plus importans que celui d'administrer les médicamens, comme semble le croire l'auteur des Études; en effet que resterait-il de la loi des semblables, si l'homœopathie n'était destinée qu'à fournir un succédané à la saignée et aux sangsues dans l'aconit, la bryone ou la noix vomique, la camomille, etc., et à la purgation avec la manne ou les pilules de Belloste dans la camomille, la bryone, la digitale, la pulsatille, etc., etc.?

Pour celui qui a expérimenté des médicamens sur soi-même, il est impossible d'admettre une analogie entre leur action et le dualisme pathologique ou l'humorisme. Ou l'homœopathie n'est qu'un rêve d'un cerveau malade, ou elle doit renverser toutes les théories médicales qui ont régné jusqu'à ce jour.

Je ne releverai pas le reproche que l'auteur des Études fait à la multiplicité des symptômes des médicamens rapportés par Hahnemann dans sa Matière médicale pure; l'expérience montre combien cette variété est quelquefois précieuse dans la pratique. Quant au désir de voir déterminer par Hahnemann, *à priori*, les cas de maladies dans lesquels chaque médicament peut convenir, il n'est pas réalisable, parce qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de prévoir toutes les formes individuelles que peuvent présenter les maladies de l'espèce humaine.

Comment aurait-on pu définir d'avance les innombrables circonstances dans lesquelles la noix vomique et la belladonne ont déjà réussi? Ces résultats démontrent toute l'importance de l'indication minutieuse des symptômes; il fallait qu'elle fût bien riche en effets pathogénétiques, la substance qui a réussi dans un si grand nombre de cas de maladies si différentes!

J'aurais cru inutile cette réfutation si les ouvrages de Hahnemann étaient plus répandus en France, parce que leur lecture seule aurait suffi pour répondre : on ne saurait trop en recommander la méditation aux personnes qui veulent comprendre une doctrine tant de fois attaquée sans succès.

PHARMACODYNAMIQUE.

RATANHIA.

Durée d'action, inconnue. — *Antid.*, inconnu. — *Dose*, x.

Tête. — Céphalalgie, comme si la tête allait éclater. — Élancemens douloureux çà et là dans la tête, le soir. — Elancemens dans le front en se baissant.—Tiraillement extérieur à la tempe. — *Chaleur dans toute la tête, avec pesanteur.* — En se remuant et en faisant des inspirations profondes, tiraillement ou élancement dans la tête. — *Afflux du sang.*

Yeux.—Ardeur dans les yeux, le soir, et le matin après le réveil. — La nuit, les paupières sont collées par de la chassie. — Vue trouble pour les objets éloignés.

Oreilles. — Tiraillemens et élancemens dans l'oreille interne.

Nez. — Prurit et ardeur aux narines qui s'enflamment et se couvrent de croûtes. — Violent saignement de nez.

Dents. — Tiraillement dans les molaires, tantôt inférieures, tantôt supérieures, du côté droit, tantôt aussi au devant de l'oreille droite, profondément dans l'os, le soir.

Langue. — Ardeur comme du feu, au bout de la langue.

Pharynx. — Douleur en avalant à vide. — Constriction spasmodique douloureuse, qui rend le parler difficile.

Estomac. — Après le dîner, éructations, ayant parfois le goût de ce qu'on a mangé. — Hoquet si fort que l'estomac en fait mal. — Chaleur et ardeur dans l'estomac. — Douleur resserrante dans l'estomac, que l'éructation dissipe le soir.—Circulation et borborygmes dans l'estomac, après le dîner.

Ventre.—Pulsations, ardeur, tranchées dans l'hypochondre gauche, en se rapprochant de l'épigastre, qui diminuent en appuyant sur la partie. — Traction à la région ombilicale, avec sentiment de froid au même endroit.

Selles. — Ténesme. — Diarrhée avec ardeur brûlante à l'anus, mal de ventre, borborygmes dans le ventre, pression dans les aines, et sortie de quelques gouttes de sang. — Pendant la selle, céphalalgie comme si la tête allait éclater. — Selle dure, solide, sortant difficilement (effet alternant).

Urine. — Emission fréquente d'urine, mais peu abondante chaque fois, et avec ardeur dans l'urètre.

Org. génit. — Les règles avancent. — Pression de haut en bas

dans les deux aines, comme à l'approche des règles, avec écoulement de mucosités par le vagin.

Org. respir. — Eternumens très-forts et violens. — Enchifrenement qui empêche de respirer. — Au moindre effort, pression sur la poitrine et raccourcissement de la respiration. — Elancemens dans la poitrine, comme si on y plongeait un instrument piquant, surtout en descendant l'escalier.

Dos. — Plusieurs gros élancemens, comme avec une alêne, qui traversent l'épine du dos et ressortent par le creux de l'estomac.

Extrémités. — Tiraillemens dans les membres supérieurs et inférieurs. — Douleur tiraillante dans les tendons du pied.

Sensat. génér. — Tressaillement dans tout le corps, tantôt sur un point et tantôt sur un autre. — Douleur d'écorchure, et fréquemment aussi dans l'intervalle, un léger élancement, tantôt à la poitrine, tantôt aux épaules et ailleurs.

Peau. — Très-violent prurit en différentes parties.

Sommeil. — Réveil avec tremblement, anxiété, sueur et soif. — Frayeur.

Calorification. — Il a toujours froid, même dans une chambre chaude.

Caractèr. — *Violentes hémorrhagies par diverses ouvertures du corps.*

Notes prat. — Les effets du ratanhia sont peu multipliés. On a constaté son efficacité dans les *règles qui durent trop longtemps*. Employé à l'extérieur, il arrête très-promptement le sang des plaies récentes.

ANTIMONIUM CRUDUM.

Durée d'act., 40 jours. — *Antid.*, hep. sulph., merc. — *Dose usitée*, III et IV.

Tête. — *Vertige.* — Ivresse. — Douleurs sourdes à l'extérieur, au front, qui provoquent une sueur d'anxiété, en marchant au grand air. — Mal de tête, comme si le front allait éclater. — Tiraillement dans la tête, qui diminue en marchant au grand air. — *Afflux du sang vers la tête.* — Point au pariétal, qui, lorsqu'on appuie dessus, cause des douleurs considérables sur l'os, comme si le périoste était gonflé.

Yeux. — Yeux et *paupières rouges*, avec sensibilité à la lumière du jour. — Chassie dans les coins des yeux.

Oreilles.—L'oreille externe est rouge, gonflée, brûlante.—*Bourdonnemens d'oreilles.*—Elancement, fouillement, traction douloureuse à travers l'oreille, jusque dans la trompe d'Eustache.

Nez.—Gerçures et ampoules aux narines.

Face.—Léger tressaillement dans les muscles de la face. — Dans les lèvres, fourmillement ou sensation semblable à celle d'étincelles qui tomberaient dessus. — Granulations d'un jaune de miel au menton. — Ecorchure des commissures des lèvres.

Bouche. — Sécheresse de la bouche. — Avant midi, langue chargée, blanche. — Petits élancemens vifs ou sensation d'écorchure au bord de la langue. — *Goût amer.* — Faim et soif. — *Défaut d'appétit.* — Forte soif, surtout la nuit.

Vomiss.—Renvois d'un goût âpre.—*Dégoût, nausées et vomissemens.* — Vomissement de mucosités et de bile. — Violent vomissement et diarrhée, avec grande anxiété.

Estomac. — Sensation douloureuse en appuyant sur l'estomac. — Mal d'estomac comme après avoir trop mangé, avec gonflement du ventre, qui n'est cependant pas dur. — Spasme d'estomac.

Ventre. — Ventre très-gonflé, d'où résulte une douleur semblable à celle que produirait une pression interne. — Tranchées toute la journée. — Glande dans l'aine, douloureuse en appuyant dessus. — Aussitôt après avoir mangé, *vents abondans qui circulent dans le bas-ventre*, et dont il sort quelques uns.

Selles. — Selles fréquentes, en bouillie. — *Evacuation de sang noir par le rectum.* — Pression diductive dans le rectum pendant la selle. — Selles alternativement liquides et dures. — Traction, prurit et ardeur à l'anus. — Fourmillement et ardeur dans les hémorrhoïdes. — *Hémorrhoïdes borgnes et fluentes.*

Urine. — Fréquentes envies d'uriner, avec émission peu copieuse. — Urine d'un jaune d'or ou d'un rouge brun.

Org. génit. — Excitation de l'appétit vénérien, avec agitation particulière dans tout le corps, qui empêche de rester assis tranquille. — Pollutions la nuit, sans rêves lascifs. — Hémorrhagies utérines.

Org. respir. — Obstruction du nez le soir. — Faiblesse de la voix. — Toutes les fois qu'il s'échauffe, il perd la voix, et ne la recouvre que par le repos. — Toux sèche. — En toussant, il sent dans la poitrine de l'ardeur, comme du feu, et l'haleine est

brûlante. — Douleur pressive dans la poitrine, parfois dans le dos, parfois aussi en devant et en arrière à la fois. — Vifs élancemens dans le côté gauche de la poitrine pendant l'expiration, en se tenant debout. — Elancement constrictif et pinçant au milieu de la poitrine.

Nuque, Dos. — Traction spasmodique dans un muscle postérieur du cou, de haut en bas, le soir, en se tenant assis. — Elancemens spasmodiques dans l'omoplate droite. — Tiraillemens dans le dos, et maux de reins, seulement dans la journée.

Membres. — *Traction de bas en haut dans l'avant-bras, dans les articulations des doigts.* — *Gonflement rouge et chaud de l'avant-bras, avec ardeur et tension.* — Douleurs musculaires tractives dans la cuisse, et de l'articulation de la hanche au sacrum, violentes surtout pendant la marche. — Traction tiraillante à travers le gros orteil. — Elancement dans le genou, le tibia. — Il se forme de grosses callosités aux gros orteils. — Douleur dans les cors, comme s'ils étaient comprimés.

Peau. — *Prurit par tout le corps.* — Aux articulations, au visage surtout, et ailleurs aussi, surviennent, après du prurit, de petits points rouges, des vésicules miliaires, ou des ampoules semblables à celles que produit une piqûre d'insecte. — Enflure hydropique.

Caract. génér. — Pesanteur dans les membres. — Lassitude, qui survient l'après midi ou le soir, et semble naître du bas-ventre.

Sommeil. — Grande envie de dormir dans la journée, et si forte le soir qu'à peine a-t-on le temps de se déshabiller. — Frayeurs qui réveillent.

Calorification. — Sensibilité désagréable au froid, et frisson par tout le corps, avec froid continuel aux pieds. — Forte sueur la nuit. — Fièvre intermittente, avec dégoût, nausées, vomissement, amertume de la bouche, soif vive, langue chargée, rapports et défaut d'appétit.

Moral. — Abattement. — Inquiétude. — Morosité. — Grande propension à s'effrayer du moindre bruit.

Caractérist. — *Les symptômes s'exaspèrent après avoir mangé.* — *Beaucoup d'entre eux ne paraissent qu'après midi.* — *Traction rhumatismale dans les membres.* — *Retour périodique des symptômes.* — *Symptômes gastriques.* — *Beaucoup de symptô-*

mes sont surtout prononcés en restant debout, et disparaissent en se couchant, tandis que ceux du tartre stibié sont plus forts pendant qu'on est assis. — Après des maladies provenues d'un refroidissement, l'antimoine cru excite des sueurs le matin, comme la camomille. Il exerce une influence spécifique sur l'assimilation.

NOTES PRATIQUES. — C'est de préférence le matin qu'on donne ce remède. — Avec son secours on a guéri plusieurs maladies de peau. — Un prurit extrêmement pénible à la tête, avec *chute des cheveux*, ne céda qu'à lui. — Réduit en emplâtre avec de la cire, l'antimoine en poudre a été employé avec un succès marqué dans les tumeurs blanches du genou. — On a vu ce remède procurer de bons et durables effets dans les alternatives de diarrhée et de constipation qu'offrent souvent les personnes âgées. — Il est d'un très-grand secours dans les *inflammations des tendons* au pli du bras, contre les *douleurs causées par les dents creuses*, et dans les *hémorrhoïdes muqueuses*.—C'est un des principaux moyens dans les *fièvres intermittentes*.

En 1566, l'emploi de l'antimoine fut défendu par le parlement.

De quel œil de pitié, dans cent ans, n'envisagera-t-on pas l'époque actuelle, où, sans prohiber l'homœopathie, on nie aveuglément et sans examen les grandes vérités qu'elle proclame !

DIDIER.

AVIS.

Après avoir, en sa qualité de président perpétuel, visité l'Institut homœopathique de Léipzick, s'être informé de tous les détails relatifs à l'administration et au service médical, et avoir témoigné sa pleine et entière satisfaction sous ces deux rapports, Hahnemann m'a confié l'honorable soin d'inviter toutes les personnes qui s'intéressent en France aux progrès de l'homœopathie, à vouloir bien contribuer, par leurs libéralités, au soutien d'un établissement qui n'a d'autre appui que celui des amis et des partisans de la nouvelle doctrine, à la propagation de laquelle il a contribué d'une manière si efficace et si utile. Les dons seront reçus à la librairie de M. Baillière, et les noms des donataires publiés dans les Archives.

C. HAUBOLD,

Inspecteur de l'Institut homœopathique de Léipzick.

Paris, 15 août 1834.

ÉTUDES HOMŒOPATHIQUES.

Troisième étude.

En ouvrant l'Examen de Broussais, nous tombons sur le passage suivant : « Qu'il nous suffise pour le moment actuel de remarquer » que l'homme est tourmenté par le besoin de reconnaître la » cause première de ce qu'il voit, et que même bien souvent, » lorsqu'on lui a démontré l'impossibilité de la découvrir, il prend » le parti de la supposer. Or de l'hypothèse à la réalisation, et de » celle-ci au roman, la distance n'est pas grande. » Que de vérité dans cette tirade! Combien nous sommes faibles, nous autres humains!

Il suffit de parcourir en pensée l'histoire de la médecine, et toutes les ombres que le cerveau de l'homme a créées passent devant nous comme autant de fantômes. Sans cesse l'un accuse l'autre d'avoir bâti sur des hypothèses; et, après avoir soufflé de toute la force de ses poumons, il hasarde une nouvelle hypothèse, en récompense de l'habileté qui lui a été nécessaire pour découvrir les fautes de ses prédécesseurs.

Personne n'a signalé les défauts de la médecine avec autant de sagacité que Hahnemann. D'une main puissante il écarte le nuage des hypothèses qui l'enveloppe, et pose sa loi, puisée dans la nature, *similia similibus curantur*. Il démontre l'ignorance de tous les siècles à l'égard des véritables effets des médicamens: il fait voir comment on doit s'y prendre pour les découvrir, et il indique la manière de faire servir au salut de l'homme des substances qui exercent une action morbifique sur lui. Mais, nous le disons à regret, emporté par la vanité humaine, il croit escalader le ciel, et voulant expliquer comment les médicamens guérissent les maladies dont les symptômes ressemblent à leurs propres effets, il retombe aussitôt dans les hypothèses.

Avant de s'engager dans cette glissante carrière, son vaste esprit semble chercher des motifs d'encouragement. Il dit (*Organon*, p. 126) : « Comme cette loi thérapeutique de la nature se » manifeste hautement dans tous les essais purs et dans toutes les » expériences sur les résultats desquels on peut compter, que

» par conséquent le fait est positif, *peu nous importe la théorie* » *scientifique de la manière dont il a lieu, et nous attachons peu* » *de prix aux explications que l'on pourrait essayer d'en donner.* » Mais il ne trouve pas blâmable qu'on tente l'épreuve, et il ajoute : « Cependant celle qui suit me semble être la plus vraisemblable, » parce qu'elle repose uniquement sur les données fournies par » l'expérience. » Dans la note au paragraphe 12 (p. 117), il fait remarquer « Qu'il ne serait d'aucune utilité au médecin de savoir » comment la force vitale détermine l'organisme à produire les » phénomènes morbides, c'est-à-dire comment elle crée la mala- » die. Aussi l'ignore-t-il éternellement. Le maître de la vie n'a » rendu accessible à ses sens que ce qu'il lui était nécessaire et » suffisant de connaître dans la maladie pour en procurer la gué- » rison ». Nous demandons de quelle utilité il serait pour lui de savoir comment la guérison s'effectue ? Mais un secret penchant l'entraîne à imaginer aussi des hypothèses pour expliquer cette œuvre de la nature. Examinons quelle est celle que propose Hahnemann.

Il débute par la proposition suivante : « Une affection dynami- » que dans l'organisme vivant est éteinte d'une manière durable » par une autre plus forte, lorsque celle-ci, sans être de même » espèce qu'elle, lui ressemble beaucoup quant à la manière » dont elle se manifeste. » A l'appui de cette proposition, il invoque les analogies suivantes.

1° « Pourquoi le brillant Jupiter disparaît-il dans le crépuscule » du matin aux nerfs optiques de celui qui le contemple ? Parce » qu'une puissance semblable, mais plus forte, la clarté du jour » naissant, agit alors sur ces organes. » Cette analogie nous semble mal choisie, car Hahnemann dit qu'une affection dynamique est éteinte *d'une manière durable* par une autre plus forte, ce qui n'a pas lieu dans l'exemple indiqué : nous ne voyons plus Jupiter pendant le jour, mais il reparaît à nos yeux dès que le crépuscule du soir commence.

2° « Avec quoi est-on dans l'usage de calmer les nerfs olfactifs » offensés par des odeurs désagréables ? avec du tabac, qui affecte » le nez d'une manière semblable, mais plus forte. Ce n'est ni avec de » la musique, ni avec des sucreries qu'on pourrait guérir le dégoût de » l'odorat, parce que ces objets sont relatifs aux nerfs d'autres sens. » Cette comparaison boite également ; car, dès que l'action médici-

nale du tabac cesse, nous sentons les odeurs désagréables comme auparavant.

3° « Par quel moyen étouffe-t-on dans l'oreille compatissante » des assistans les lamentations du malheureux condamné au sup- » plice des verges? par le son glapissant du fifre marié au tam- » bour. Par quoi couvre-t-on le bruit éloigné du canon ennemi » qui porte la terreur dans l'âme du soldat? par le retentissement » de la grosse caisse. Ni cette compassion, ni cette terreur n'au- » raient pu être réprimées, soit par des admonitions, soit par une » distribution de brillans uniformes. » Ces deux analogies ont le même défaut que les précédentes, car l'effet plus fort produit par le tambour, le fifre et la grosse caisse, *n'est point durable;* et, quand il cesse, l'affection plus faible reparaît.

4° « De même la tristesse et les regrets s'éteignent dans l'âme » à la nouvelle, fût-elle même fausse, d'un chagrin plus vif » survenu à une autre personne. » Ceci est tout-à-fait faux. L'affection chez certaines personnes devient plus supportable, en effet, par la pensée qu'il existe des gens plus malheureux encore; mais ce moyen ne l'éteint jamais.

Ces quatre preuves de Hahnemann démontrent seulement qu'une affection plus forte empêche qu'on en sente une plus faible. C'est ce que personne ne révoque en doute, et ce qu'Hippocrate a déjà exprimé dans l'aphorisme 46; *duobus doloribus simul obortis, non tamen eadem in parte, vehementior alterum obscurat.* Mais de tels faits ne sauraient être allégués à l'appui de la proposition de Hahnemann, qui exige une extinction *totale.*

5° « Les inconvéniens d'une joie trop vive sont enlevés par le » café, qui de lui-même dispose l'âme à une joie extrême. » C'est là une guérison homœopathique que nous ne révoquons point en doute. Mais le but de Hahnemann est d'expliquer la guérison homœopathique, et en bonne logique on ne se sert pas du fait lui-même pour expliquer comment il a lieu. A part même cette pétition de principes, qui prouve que la joie produite par le café est plus forte que celle dont on voyait ou redoutait de fâcheux effets? La dernière preuve ne vaut donc pas mieux que les autres.

Ainsi la proposition fondamentale manque de preuves, et tout l'édifice repose sur le sable.

Continuons cependant à examiner avec attention la théorie de Hahnemann et l'application qu'il en fait. Il se sert de sa propo-

sition non prouvée pour expliquer la guérison ; et, se fondant là-dessus, pose l'axiome suivant :

« Le remède homœopathique attire à la force vitale une ma-
» ladie médicinale ou artificielle analogue, mais un peu plus
» forte, qui se met à la place de la maladie naturelle. Cédant
» alors à l'impulsion de l'instinct, la force vitale, qui n'est plus
» malade que de l'affection médicinale (plus forte), se trouve
» obligée de déployer davantage d'énergie contre cette nouvelle
» maladie ; mais l'action de la puissance médicinale qui la dés-
» accorde ayant peu de durée, elle ne tarde pas à en triompher,
» de sorte que, comme elle avait été débarrassée en premier lieu
» de la maladie naturelle, elle est maintenant délivrée aussi de
» la maladie médicinale artificielle substituée à celle-là, et par
» conséquent capable de remettre la vie de l'organisme dans la
» voie de la santé. » (*Organon*, p. 12.) Il devrait donner pour preuves de cet axiome :

1° Que la puissance médicinale produit une maladie artificielle plus forte que la maladie naturelle ;

2° Que la force vitale ne reste plus atteinte que de la maladie médicinale ;

3° Que la maladie médicinale est de courte durée ;

4° Que tous ces effets ne peuvent être produits qu'à l'aide d'un médicament choisi d'après la ressemblance des symptômes.

Pour établir le premier de ces quatre principes, il dit : « Les
» puissances ennemies, tant physiques que morales, qui portent
» atteinte à notre vie ici-bas, ne possèdent pas d'une manière
» absolue la faculté d'altérer la santé ; nous ne tombons malades,
» sous leur influence, que quand notre organisme est suffisamment
» *disposé* à ressentir l'action des *causes morbifiques* (p. 123).
» Ces puissances ne font donc naître la maladie ni chez tous les
» hommes, ni chez le même homme dans tous les temps. Mais
» il en est autrement des puissances morbifiques artificielles que
» nous appelons médicamens. En effet, dans tous les temps, dans
» toutes les circonstances, un véritable médicament agit sur tous
» les hommes, excite en eux les symptômes qui lui sont propres
» (p. 128). Les influences morbifiques n'ont qu'un pouvoir sub-
» ordonné, et souvent même conditionnel, de provoquer les ma-
» ladies, tandis que les puissances médicinales en ont un absolu et
» infiniment supérieur (p. 130). »

L'auteur répète partout que la maladie médicinale est plus forte et plus absolue que la maladie naturelle; mais nulle part il ne le prouve. Or nous ne saurions donner notre assentiment à ce qu'on ne peut prouver par des faits palpables. Celui que Hahnemann cite, p. 129, n'est point concluant, car les seuls enfans préservés de l'épidémie furent ceux auxquels on donna la belladonne *à temps* : or si la maladie médicinale était absolue et plus forte, elle devrait *toujours* produire son effet, qu'on l'excitât plus tôt ou plus tard. Et même, en accordant force de preuve à ce fait, il est trop isolé pour contre-balancer ceux qui parlent en sens inverse. Tous les médecins, tant homœopathes qu'allopathes, ont pu se convaincre que les médicamens n'agissent pas plus que les causes morbifiques naturelles *d'une manière absolue*. D'ailleurs il n'y a rien d'*absolu* sur la terre. A quel homœopathe n'est-il point arrivé d'avoir à se plaindre du défaut d'action des remèdes, même quand ils étaient parfaitement choisis et clairement indiqués. En pareille circonstance on accuse le défaut de réceptivité de l'organisme, et l'on administre une dose de soufre ou d'opium pour ranimer cette réceptivité. Le cas arrive même chez des personnes qui n'ont jamais pris d'autres médicamens, et chez lesquelles on ne peut par conséquent s'en prendre à de fortes doses dont elles aient fait précédemment usage. N'est-il donc pas vrai, d'après cela, que l'organisme a besoin aussi d'être *disposé* à ressentir l'action de la *cause morbifique artificielle*, et peut-on dire dès-lors que celle-ci exerce une action *absolue*? Dans les essais de médicamens à petites doses sur les personnes bien portantes, il se rencontre aussi des individus si réfractaires qu'ils prennent les substances pendant des semaines entières sans rien éprouver. Il y a des hommes, dit Griesselich, l'un des plus chauds partisans de l'homœopathie en Allemagne, qui ne ressentent rien de certains médicamens, pris même à hautes doses, et qu'on ne peut par exemple faire vomir, comme il y en a aussi qui ignorent ce que c'est que la jalousie, l'envie, la vanité, qui ne se dépitent de rien, qui ne connaissent point la colère ; leur âme est morte à ces affections, et ne sait pas qu'il y a la camomille, la coloquinte, la fève Saint-Ignace et la staphysaigre pour les combattre.

Mais admettons même que l'action des médicamens soit *absolue*, et celle des causes morbifiques naturelles purement *con-*

ditionnelle, c'est-à-dire subordonnée à une *prédisposition*, comment prouve-t-on qu'une fois que la cause morbifique naturelle, ayant rencontré la prédisposition nécessaire, a agi et provoqué la maladie naturelle, celle-ci cède le pas et fait place à la maladie médicinale plus forte? Il ne serait possible d'admettre cette proposition que si l'on avait prouvé qu'une affection est éteinte d'une manière durable par une autre plus forte. Or nous avons vu que la preuve de cette proposition fondamentale n'a point eté donnée. On nous opposera peut-être le paragraphe 30 de l'*Organon*, qui n'est point là à sa place, et qui dit que les maladies naturelles sont guéries et vaincues par des médicamens appropriés, qu'en conséquence ceux-ci ont un pouvoir de désaccorder le corps humain bien supérieur à celui des irritations morbifiques naturelles. Mais Hahnemann n'a pu vouloir regarder ceci comme une preuve; car qui oserait prétendre que la maladie produite par l'arnica a plus d'intensité que la contusion qu'elle guérit, que les effets médicinaux de l'ignatia sont plus forts que les effets du chagrin qu'ils font cesser? Les aggravations homœopathiques ne sauraient non plus être alléguées, parce qu'elles n'ont pas toujours lieu, et qu'elles ne sont point nécessaires, quand le médicament a été bien choisi.

Nulle part nous ne trouvons rien qui prouve qu'après l'action du médicament la force vitale soit restée affectée seulement de la maladie qu'il a produite. La preuve nous en manque à l'égard des doses homœopathiques; quant aux grandes doses, pourquoi Hahnemann se plaint-il (§ 74) de ce que les maladies déterminées par de fortes doses sont souvent incurables?

Quant à la proposition qu'*une maladie ne peut être guérie qu'à l'aide d'un médicament capable de produire des symptômes analogues aux siens*, c'est là le dogme inattaquable et inébranlable de l'homœopathie. L'allopathie, l'énantiopathie, l'isopathie et toutes les *pathies* qu'on pourra encore imaginer, viennent expirer aux pieds de la grande loi de la nature *similia similibus*. Cette loi a été trouvée par Hahnemann, et elle est son titre de gloire. En elle se résume l'homœopathie entière, et la théorie qu'on y a rattachée depuis n'en saurait diminuer la valeur. *Similia similibus* est un axiome que l'on peut constater, mais qu'il est impossible d'expliquer. L'homœopathie en prouve la vérité par le fait même, comme Diogène se mettait à marcher pour prouver le mouvement.

Mais continuons à suivre Hahnemann dans ses explications.

« Une intensité plus grande des maladies artificielles à provo-
» quer par le moyen des médicamens n'est cependant pas la
» seule condition exigible pour qu'elles aient le pouvoir de guérir
» les maladies naturelles. Avant tout il faut, pour qu'une guéri-
» son s'effectue, qu'il y ait la plus grande similitude possible en-
» tre la maladie qu'on traite et celle que le médicament a l'apti-
» tude de susciter dans le corps humain (§ 34).» Pour démon-
trer cette proposition, Hahnemann dit : « Si deux maladies dis-
» semblables, qui viennent à se rencontrer chez l'homme, ont
» une force égale, ou si la plus ancienne est plus forte que l'au-
» tre, la maladie nouvelle sera repoussée du corps par celle qui
» existait avant elle, et ne pourra s'y établir (p. 131). Si la mala-
» die nouvelle, qui ne ressemble point à l'ancienne, est plus
» forte que cette dernière, elle la suspend jusqu'à ce qu'elle-
» même ait achevé son cours ou soit guérie, mais alors l'ancienne
» reparaît (p. 132). La nouvelle maladie, après avoir agi long-
» temps sur l'organisme, finit par s'allier à l'ancienne affection, mal-
» gré le défaut de similitude entre elles, et de là résulte une ma-
» ladie compliquée (p. 137). Deux maladies qui se ressemblent
» ne peuvent ni se repousser mutuellement, ni se suspendre
» l'une l'autre, ni exister l'une à côté de l'autre chez le même
» sujet, et former une maladie double ou compliquée (§ 44).
» Deux maladies qui diffèrent bien l'une de l'autre, quant au
» genre, mais qui se ressemblent beaucoup à l'égard de leurs
» effets, c'est-à-dire des symptômes et souffrances qu'elles dé-
» terminent, s'anéantissent toujours mutuellement dès qu'elles
» viennent à se rencontrer dans un même organisme (§ 45).»

Des preuves complètes accompagnent toutes ces propositions; mais sans songer qu'elles ne démontrent point son hypothèse, Hahnemann continue ainsi : « La maladie plus forte détruit la
» plus faible. La plus forte qui survient, ayant de l'analogie avec
» l'ancienne dans sa manière d'agir, envahit, et même de pré-
» férence, les parties qu'avait jusqu'alors attaquées cette der-
» nière, qui, plus faible qu'elle, s'éteint, ne trouvant plus à exer-
cer son activité. » Dans le paragraphe suivant (§ 46), il cite plusieurs exemples qui prouvent très-bien que *similia similibus curantur*, mais non qu'une maladie plus forte en enlève une plus faible. L'ophthalmie, la cécité, la dyspnée, la surdité, l'engorge-

ment du testicule, la dysenterie, sont guéris par la petite-vérole : c'est une guérison homœopathique ; mais où est le *pathomètre* qui nous fera connaître que la petite-vérole est une maladie plus forte que ces diverses affections? La constitution épidémique, l'individualité et autres circonstances ne rendent-elles pas souvent très-dangereuse une maladie qui, sous d'autres conditions, l'est fort peu.

Quelques uns de nos confrères (1), nous le prévoyons bien, manifesteront le mauvais effet que cette Etude fera sur eux *en plaignant l'erreur de ceux qui acceptent la pratique de Hahnemann et repoussent la théorie, la déclarant vulnérable sur tous les points, comme si l'une n'était pas la conséquence de l'autre* (Journ. homœopath. nº 13-14. p. 116). Si nous n'avons pas répondu plus tôt à ce reproche amical (nous le considérons comme tel), c'est qu'on a promis de démontrer plus amplement notre erreur. Une discussion publique de ses opinions est la seule manière de se convaincre, et nous n'hésiterons jamais à reconnaître que nous nous sommes trompés, quand effectivement nous aurons failli. Nous voulons seulement qu'on ménage les termes, et surtout qu'on s'abstienne de nous *plaindre*; car qui est assez sûr de soi-même pour oser affirmer qu'il ne changera jamais d'opinion, et qu'un jour ne viendra pas où il regrettera d'avoir été de tel ou tel avis? En fait de *système*, a dit Voltaire, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

Nous croyons avoir mis assez de franchise et de précision dans cette étude. La théorie de Hahnemann n'a point notre assentiment. Mais, quoique nous n'adoptions point cette théorie, *à laquelle lui-même n'attache aucune importance*, nous n'en croyons pas moins être un véritable et orthodoxe homœopathe, et tous nos efforts tendront à perfectionner le grand art, l'art difficile de la thérapeutique.

C'est sans fondement qu'on dit qu'il est impossible de condamner la théorie sans rejeter aussi la pratique. Ou la théorie a été construite avant la pratique, ou elle est déduite de la pratique.

(1) Nous n'avons ni le temps ni la volonté de répondre aux lieux communs du Dr Croserio. Si nous avions pu supposer qu'il prît pour son propre compte des réflexions qui ne s'appliquent à personne, puisqu'elles sont purement générales, nous aurions prié l'éditeur d'inscrire sur la bande du cahier qui lui fut adressé : *Honni soit qui mal y pense.*

Quiconque assigne une théorie du premier genre à l'homœopathie, et la considère comme une idée d'après laquelle on doit apprécier les faits, quiconque est tenté de sacrifier les faits à cette idée, pour donner une teinte scientifique au système et le rendre conséquent partout, n'a point saisi le caractère positif des efforts de Hahnemann, et nous ne pensons pas que tel soit le cas de l'écrivain auquel nous répondons ici. Mais si la théorie n'est qu'une suite de la pratique, on peut écarter toutes les explications de l'homœopathie sans porter atteinte à l'utilité, à la vérité du fait sur lequel cette dernière repose. L'école italienne a posé en principe le dualisme de l'exaltation et de la diminution de l'activité vitale. L'école française a pour dogme fondamental l'exaltation locale de cette activité, qui se propage peu à peu par la voie des sympathies. L'école allemande partage la maladie, comme la vie, en trois sphères, celle de la sensibilité, de l'irritabilité et de la nutrition, dont l'équilibre entretient la santé, et le défaut d'équilibre engendre la maladie. Toutes ces écoles partent d'une idée préconçue, à laquelle elles ploient ensuite la pratique. Mais Bacon s'est déjà élevé contre la logique des écoles, dont l'art consiste à déduire les conséquences les plus importantes de certaines propositions plus ou moins discutées, et il a introduit la méthode de l'induction, qui consiste à s'élever des faits particuliers, suivis sans intervalles, jusqu'aux axiomes généraux. Or telle a été aussi la marche de Hahnemann. Des observations multipliées l'ont conduit à ce qu'il y avait de commun dans tous les phénomènes isolés d'un même genre. L'expérience lui a enseigné à reconnaître la circonstance que, dans tous les cas de guérison par un médicament, on peut le considérer comme étant la condition de l'action salutaire produite par cette substance. Il a trouvé la loi, mais il n'a pu expliquer par des hypothèses pourquoi cette loi agit comme elle le fait. Bien certainement une maladie plus forte n'enlève point une maladie plus faible, et c'est pour cela que nous rejetons la théorie de Hahnemann, tout en nous conformant, dans la pratique, à la grande loi qu'il a découverte.

L'homœopathie ne peut point prétendre à une perfection absolue, qui lui permette de se montrer à nous sous les dehors d'un tout complet et bien homogène. Car tant qu'il restera encore une substance médicinale à étudier, tant qu'il y aura des médicamens qui permettront de faire des applications nouvelles de la *grande*

vérité, c'est-à-dire éternellement, elle ne sera qu'un amas de *fragmens*. La loi de Hahnemann est puisée dans la nature, et par conséquent elle n'est non plus qu'un fragment de la nature. Ce n'est pas déprécier l'homœopathie que de parler d'elle en de pareils termes, car la loi de Newton est probablement aussi dans le même cas. Les découvertes qu'on fait à chaque instant prouveront peut-être un jour que la loi de Newton, que la loi de Hahnemann ne sont que des parcelles d'une parcelle un peu plus grande, et avec le temps on parviendra à expliquer les aberrations de ces deux lois, qui ne sont certainement qu'apparentes.

Pour nous l'homœopathie consiste dans la loi *similia similibus*; employez pour la guérison d'une maladie un moyen apte à provoquer chez l'homme bien portant un désordre organique semblable à celui qui caractérise cette maladie. On doit commencer par étudier les médicamens sur les personnes en santé, à des doses diverses chez des individus différens, dans des circonstances dissemblables, afin d'apprendre à connaître par là quelle est leur sphère d'action sur l'organisme. Mais il faut les donner à petites doses dans les maladies; seulement l'exiguité de la dose est relative à l'individualité du malade, de la maladie et du médicament.

La trentième dilution ne suffit pas toujours. Il est rare que, pour certains médicamens, comme *hepar sulphuris calcareum* et *aurum*, nous dépassions la troisième, et le plus souvent nous donnons la première. Braun, le doyen des homœopathes (âgé de 86 ans), et l'un des meilleurs, ne prépare pas les médicamens comme Hahnemann. Il prend un grain de poudre de belladonne, d'ipécacuanha, etc., le broie jusqu'à ce que le sucre de lait se soit assez attaché à la capsule pour rendre la trituration ultérieure très-difficile, et donne toujours un centième ou un deux-centième de grain du produit à la fois. Ce qui prouve l'efficacité de sa méthode, c'est qu'avec la belladonne ainsi préparée, il a guéri vingt hernies étranglées. Plusieurs doses d'une poudre d'aconit traité de la même manière sont très-efficaces dans les inflammations. Mais Braun répète rarement les doses, et seulement dans le cas de danger. Ceci prouve que ni le volume de la dose, ni le mode d'atténuation, ni la répétition, n'ont autant d'importance qu'on l'a prétendu, et que le point principal est de bien choisir le médicament, c'est-à-dire d'avoir soin qu'il soit parfaitement homœopathique.

La théorie de la psore a beaucoup trop d'extension. Il est impossible de réduire toutes les maladies chroniques à la psore, à la syphilis et à la sycose seulement. Après avoir lu notre profession de foi sur les principaux points de l'homœopathie, on sera sans doute surpris de nous voir émettre cette opinion, et plus d'un homœopathe en conclura que nous sommes ennemis de la doctrine. Peu nous importe; ce n'est point une critique que nous écrivons, nous ne faisons que penser tout haut, et nous accueillerons tout ce qui pourra redresser nos vues. Un journal est comme une chambre de discussion, ouverte à tous ceux que l'espace sépare, ou qui n'ont pas l'occasion ou la volonté de se mettre en contact les uns avec les autres. C'est pourquoi nous voulons qu'on discute avec franchise et cordialité. Personne ne nie que l'homœopathie n'ait ses imperfections : en cacher les côtés faibles, n'est pas le moyen de répandre ce qu'il y a de vrai en elle. Griesselich dit avec raison que les ennemis de l'homœopathie ne sont pas les seuls qui travaillent à sa ruine, et que les homœopathes eux-mêmes y concourent aussi. Ils n'en agissent pas mieux que leurs adversaires; les uns et les autres se reprochent les mêmes défauts. Les homœopathes ne parlent pas de traiter des noms de maladies, mais ils ne se lassent point d'admirer des hypothèses.

Si nous n'accordons ni à la gale le rôle immense que lui assigne Hahnemann, ni aux médicamens dits antipsoriques la grande influence qu'il leur attribue dans le traitement des maladies chroniques, nous ne nions pas le fait que beaucoup d'entre ces dernières sont dues à une gale répercutée ; mais nous disons que telle n'est point la source de toutes celles qui ne dépendent pas de la sycose et de la syphilis. Très-peu d'homœopathes allemands partagent à cet égard les vues de Hahnemann, contre lesquelles se sont même élevés Rau, Griesselich, Schrœn et autres.

Hahnemann dit (p. 175) : « La psore est la seule vraie *cause* » *fondamentale* et productive de toutes les autres formes morbi- » des presque innombrables qui, sous le nom de faiblesse ner- » veuse, hystérie, hypochondrie, etc., figurent dans les pathologies » comme autant de maladies propres, distinctes et indépendantes. » Il ne range parmi les maladies chroniques que les psoriques, les syphilitiques et les sycosiques. Car, dit-il (§ 77), « c'est fort » *improprement* qu'on donne l'épithète de chroniques aux mala- » dies dont viennent à être atteints les hommes qui sont soumis

» sans relâche à des influences auxquelles ils pourraient se sous-
» traire, qui font habituellement usage d'alimens et de boissons
» nuisibles à l'économie, etc. Ces maladies ou plutôt ces priva-
» tions de santé, que l'on s'attire soi-même, disparaissent par le
» seul fait d'un changement de régime. » Nous ne pouvons admettre cette proposition sans restriction, parce que beaucoup de causes morbifiques extérieures portent une atteinte si profonde à la vie organique, que souvent il ne suffit pas de les éloigner pour en faire cesser les résultats. Nous citerons la phthisie dorsale par abus des plaisirs de l'amour, l'hydropisie et autres maladies des ivrognes, les contractures après l'action prolongée d'un froid humide, l'asthme des meuniers, etc. On objectera peut-être que tous les hommes ne sont pas si profondément affectés par ces causes, qu'elles n'agissent ainsi que sur ceux qui ont la psore, que par conséquent toutes les maladies proprement ou improprement appelées chroniques, sont d'origine psorique, et que toutes les affections chroniques doivent être réellement réduites à la gale, à la syphilis et à la sycose. Mais, en accordant cela pour un moment, où rangera-t-on les lésions organiques, qu'elles soient d'ailleurs congénitales ou acquises. Si nous donnons à la gale l'extension que lui accorde Hahnemann, nous le mettons en contradiction avec lui-même, puisqu'il a dit, dans le même livre, que l'ensemble des symptômes est la seule chose qui guide dans le choix des médicamens.

Pour mettre en évidence le rôle immense qu'il fait jouer à la gale, Hahnemann remonte jusqu'aux temps les plus anciens. Nous apprécions l'érudition qu'il a déployée dans la recherche des exemples favorables à sa cause; mais nous croyons les documens historiques de l'antiquité trop obscurs pour pouvoir servir de preuves dans une circonstance où il faut des faits positifs. Nous accordons à Hahnemann que la gale a un vaste empire, et nous admirons la sagacité avec laquelle il découvre des conditions et des choses qui échappent au commun des observateurs. Mais il nous est impossible de retrouver cette sorte de bouc émissaire dans toutes les maladies chroniques *proprement* dites qui *ne sont pas* syphilitiques ou sycosiques; nous n'y parvenons ni en déchiffrant les temps passés, ni en interrogeant notre époque. Et si la gale était aussi répandue que Hahnemann le prétend, de nouveau il se serait contredit, car il a posé en principe que les causes morbifiques natu-

relles n'ont qu'une action relative, et qu'il n'y a que les médicamens qui en exercent une absolue.

Hahnemann étend même la gale jusqu'aux maladies aiguës, et il y a des homœopathes qui, lorsque l'aconit, le mercure, etc., ne produisent rien dans une péripneumonie, s'en prennent, non à ce qu'ils n'ont point fait choix du médicament qui convenait, mais à ce que la gale est en jeu. Il est triste que l'homme ait tant de propension à se laisser entraîner par des idées préconçues.

Quand Hahnemann s'en prend à la psore de ce qu'il ne pouvait pas toujours guérir, il est injuste envers lui-même et envers sa *grande vérité*. « Il suffisait souvent, dit-il, d'écarts un peu gros-» siers dans le régime, d'un refroidissement, d'un mauvais temps, » d'un froid humide, d'un orage, etc., pour que l'un ou l'autre » des maux dont on avait triomphé reparût bientôt, accompagné » même d'accidens nouveaux, sinon plus fâcheux que ceux dont » l'homœopathie avait précédemment procuré la suppression, fré-» quemment du moins tout aussi graves et maintenant plus opiniâtres. » (*Mal. chr.*, p. 4.) Il n'est pas besoin d'invoquer la gale, si l'on veut absolument avoir une explication de ces phénomènes ; car toutes les causes que cite Hahnemann sont de nature à rendre malade un homme même qui se porterait bien, et quelque radicalement qu'un malade ait été guéri, ses organes conservent toujours une grande disposition à ressentir l'action des causes morbifiques. Hahnemann demande (*ibid.* p. 7) : « D'où vient donc ce » résultat moins favorable, défavorable même, qu'a l'homœopa-» thie dans le cours du traitement des maladies chroniques non » vénériennes? » Pour résoudre ce problème, il a recours à la gale, et toujours sans nécessité, car la faute ne venait pas de lui. La philanthropie qui l'anime est si ardente qu'elle lui fait oublier son propre mérite, et chercher dans des fautes commises par lui-même la cause de l'insuccès ! Voilà pourquoi il pense si souvent à la gale. Il oublie que la nature de l'homme porte en elle-même l'inévitable source de la maladie et de la mort. Renonçons au présomptueux espoir de jamais amener la médecine à un tel point de perfection qu'elle puisse guérir toutes les maladies, et qu'il n'y ait plus pour l'homme d'autre mort que le doux sommeil de l'épuisement sénile !

Nulle part il n'y a de santé absolue. Quelle multitude d'impres-

sions physiques et morales l'homme ne reçoit-il pas du monde extérieur auquel son existence est enchaînée? Comment parvenir à connaître toutes les causes possibles de maladies? Pourrait-on même seulement les énumérer? Sans vouloir être absolu comme Hahnemann l'est avec sa psore, nul homme ne refusera de ne point toujours chercher la cause de la maladie dans ce qui a pu agir sur lui-même. Le malade paie souvent les fautes de ses parens; il participe aux maux de sa famille, de son pays, de son temps, et, sans que la loi lui en assure le bénéfice, il est appelé à recueillir en bloc l'héritage de plusieurs générations d'aïeux. Ces causes de maladies (phthisie, épilepsie, dartres, plique, pian, etc.) peuvent traverser des générations entières sans manifester leur influence, mais aussi sans la perdre. Hahnemann désigne un état de ce genre sous le nom de *psore latente*, qui n'a besoin que d'une occasion pour sortir de sa léthargie, de même que la chaleur latente est toujours de la chaleur, et n'attend qu'une cause pour se manifester comme telle.

Les efforts de Hahnemann pour signaler un certain quelque chose qui favorise et entretient la maladie dans l'organisme, ne seront désapprouvés par personne; mais, en leur donnant trop d'extension, en imposant à ce quelque chose le nom impropre de psore (maladie galeuse interne et externe), non seulement il a déprécié lui-même ses propres services, qui sont si éminens, mais encore il est tombé dans des contradictions manifestes avec ses autres axiomes; s'il n'a pas nui par là aux intérêts de l'homœopathie parmi ceux qui avaient déjà reçu l'initiation, il a détourné bien des personnes de s'en occuper, et fourni des armes à ses ennemis.

Dans la manière dont il a voulu prouver la psore, il a commis contre la logique une faute qu'on ne peut pardonner à un homme tel que lui. Outre les faits qu'il va chercher dans l'histoire pour démontrer que la gale remonte jusqu'au berceau du genre humain, il allègue l'efficacité des médicamens dits antipsoriques comme un de ceux qui prouvent le mieux que la gale est l'unique cause de nos maux. « En appliquant, dit-il, ces médicamens au » traitement d'affections chroniques semblables, auxquelles les » malades ne pourraient point assigner pour cause une infection » de ce genre, il devint évident pour moi, d'après les succès » que j'en obtins, que, dans le cas même où le sujet ne se sou-

» venait pas d'avoir eu la gale, les maux dont il se plaignait de-
» vaient cependant provenir d'une gale rentrée, etc. » (*Mal. chron.* 1 vol., p. 11). Ce raisonnement est faux : Hahnemann dit : certains remèdes guérissent des malades dont les maux provenaient certainement de la gale ; les mêmes remèdes guérissent des maux analogues dont on ne pouvait pas démontrer l'origine psorique ; donc toutes les maladies où ils se montrent efficaces dépendent de la psore. En raisonnant de même, on pourrait dire : les homœopathes guérissent des maladies réputées incurables ; ils en guérissent aussi dont on ne peut pas dire qu'elles aient été regardées comme au-dessus des ressources de l'art; donc les guérisons que l'homœopathie opère ont toutes pour objet des maladies qui sont regardées comme incurables. Il n'est pas prouvé que la sépia, le graphite, etc., soient des antipsoriques, parce qu'ils guérissent des maladies qu'on dit être de nature psorique, et cependant on conclut de là que toutes les maladies qu'ils guérissent sont psoriques. De là vient l'impossibilité où l'on est de définir les médicamens antipsoriques, et que Hahnemann lui-même n'a pu dire à Ægidi ce qu'il entend par là. Or si l'on ne sait pas au juste ce que c'est qu'un médicament antipsorique, c'est qu'on ne sait pas bien non plus ce que c'est que la psore. Il y a vingt-deux antipsoriques dans le traité des maladies chroniques de Hahnemann : on en compte cinquante dans le répertoire de Bœnninghausen ; Hering en a depuis ajouté neuf ; dernièrement on a attribué des vertus antipsoriques à la bryone et à l'ipécacuanha. Nous proposons de ranger aussi l'aconit, l'arnica, l'opium et le camphre dans cette catégorie ; nous n'avons pas de preuves à alléguer ; il est vrai, mais les autres n'en ont point non plus, et là où il n'y a pas de loi, chacun fait comme il l'entend. Nous ne reconnaissons point de dictateur.

Mais arrêtons-nous ici, et réservons pour une prochaine occasion d'émettre nos modestes doutes sur des points plus chatouilleux encore. Notre résumé est que, dans l'état actuel de nos convictions, nous ne pouvons souscrire à la théorie de Hahnemann, parce qu'elle repose sur des hypothèses sans preuves. Or, l'*Organon* nous apprend (p. 24) « à quelles grossières inconséquences
» mènent les hypothèses, même les plus subtiles, quand elles
» reposent sur l'erreur. » Hahnemann lui-même, nous l'avons déjà dit, n'attache aucun prix à sa théorie ; et, quant à l'infailli-

bilité, il n'oublie pas de rappeler (*Mal. chron.* 1; p. 7) que « ce terme ne peut être employé en parlant des choses humaines. »

ERYTHRUS.

RÉFLEXIONS SUR LES MÉDICAMENS SPÉCIFIQUES;

Par le Docteur E. STAPF.

L'observation nous apprend que chaque anneau de la grande chaîne des phénomènes produits par la puissance et d'après les lois éternelles de la nature, non seulement possède certaines propriétés qui lui appartiennent spécialement et le constituent individu à part, mais encore a d'étroites connexions avec quelqu'un des autres, dont l'action l'affecte plus particulièrement. Ce fait se reproduit partout, dans le monde moral comme dans le monde matériel. Si nous portons nos regards sur la médecine, nous sommes conduits à soupçonner qu'il y a également affinité entre les maladies et les choses extérieures; qu'à chaque maladie, comme individu distinct, correspond une force qui non seulement agit sur elle d'une manière générale, mais encore se trouve avec elle dans le plus intime rapport d'affinité. Ce soupçon fait place à la certitude quand nous consultons l'expérience. Comme l'affinité des agens du dehors pour les maladies doit dépendre des propriétés dévolues aux uns et aux autres et obéir aux lois éternelles de la nature, nous pouvons dire à bon droit que le rapport entre un médicament donné et une maladie également donnée est spécifique, par conséquent aussi imposer l'épithète de spécifique au médicament qui, d'après ce rapport et conformément aux lois naturelles, guérira à lui seul une maladie d'une manière prompte, sûre et durable. Par là nous le distinguons d'autres médicamens qui, mis en usage contre cette même maladie, avec laquelle ils n'ont pas comme lui un rapport intime, ne réagissent point sur elle de la même manière, c'est-à-dire ne la guérissent point avec certitude, promptement et complétement.

Parmi les innombrables médicamens dont les diverses théories médicales ont plus ou moins accrédité l'emploi, il s'en trouve quelques uns qui, malgré les bouleversemens auxquels la mé-

decine a été exposée pendant la durée des siècles, ont toujours joui d'une égale faveur, et n'ont jamais trompé l'attente de celui qui les employait convenablement dans certaines maladies déterminées. Nous demandons pourquoi, depuis si long-temps, telle ou telle maladie a pu être guérie de la manière la plus simple et en apparence la plus naturelle par tel ou tel médicament, tandis que d'autres affections, souvent moins graves, exigeaient un appareil bien plus compliqué de moyens, variant sans cesse au gré des théories du jour, dont l'effet n'était cependant point toujours de procurer la guérison *tuto, cito* et *jucunde?* Nous soupçonnons qu'il y avait une relation intime entre le mal et le moyen qui le guérissait d'une manière simple, rapide, sûre et complète. Nous reconnaissons entre l'un et l'autre un rapport naturel qui ne peut reposer que sur la réciprocité de leurs qualités les plus essentielles, ou sur la spécificité. Dès lors un problème se présente à nous, celui de savoir si, dans certaines circonstances, on ne pourrait pas trouver un spécifique pour chaque maladie, et rapprocher ainsi davantage la médecine du terme de la perfection.

En effet, nous voyons le nombre des médicamens appelés à juste titre spécifiques s'accroître de beaucoup par l'adjonction d'une foule d'autres qui, bien qu'offrant assez souvent ce caractère, ne peuvent cependant être mis en parallèle avec eux. De tout temps les médecins et les gens du monde ont vanté presque contre chaque maladie un remède, la plupart du temps simple, et réputé apte à la guérir spécifiquement; parfois même on en a indiqué plusieurs contre une seule maladie, et nous voulons bien croire, pour l'honneur de celui qui faisait la découverte, qu'il avait vu cette substance exercer sous ses yeux son influence salutaire, et mériter ainsi l'épithète qu'il lui donnait. Cependant, la plupart du temps, en répétant les essais, on reconnaissait que le prétendu spécifique ne guérissait pas aussi sûrement qu'on l'avait prétendu. De là vient que très-peu de ces remèdes se sont maintenus quelque temps en crédit, et que plus d'un habile médecin, rejetant à la fois le vrai et le faux, n'a point voulu croire aux spécifiques, qu'il a regardé comme une folie, ou même comme quelque chose de plus grave encore, d'y recourir.

Le mercure dans la syphilis, le soufre dans la gale des ouvriers en laine, le vaccin contre la variole, nous fournissent des exemples de la première classe de spécifiques. Quant à la seconde,

nous y rencontrons, entre autres, l'arsenic contre les fièvres intermittentes et le cancer, le quinquina contre les fièvres d'accès, le sulfure d'ammoniaque contre le diabète, le cuivre contre la chorée, la belladonne contre la rage, etc.

Le fait que certaines substances sont des remèdes toujours spécifiques dans des maladies données, tandis que d'autres ne le sont qu'en des occasions rares, dépend sans doute d'une circonstance dont la découverte promet de répandre une vive lumière sur la question. Mais la cause ne peut pas résider uniquement dans les moyens; elle doit être aussi dans la nature des maladies, et il doit y avoir une loi en vertu de laquelle arrive ce que nous offre l'observation.

En examinant les maladies avec attention, on reconnaît que quelques unes d'entre elles ont un caractère fixe, c'est-à-dire que, sous le rapport de leurs particularités les plus délicates et les plus essentielles, elles restent semblables à elles-mêmes dans tous les temps et dans toutes les circonstances. D'autres, au contraire, quelque semblables qu'au premier abord elles paraissent demeurer à elles-mêmes, n'ont point cette propriété, c'est-à-dire que les divers cas morbides auxquels la nosologie impose un nom commun en raison de leur identité purement apparente, ne sont en réalité point parfaitement semblables les uns aux autres ou identiques. La première catégorie comprend la syphilis, la gale, la scarlatine, la variole et quelques autres; à la seconde appartiennent toutes les autres maladies.

C'est cette différence essentielle entre les maladies, celles à caractère fixe et celles à caractère variable, qui fait qu'il ne peut y avoir de spécifiques toujours efficaces que contre les premières, tandis qu'il ne peut en exister que peu ou point contre les autres, envisagées d'après leurs caractères nosologiques.

En effet, de même qu'il est déjà très-contraire à la nature de désigner sous un même nom des séries de cas morbides individuels qui n'ont plus ou moins de ressemblance ensemble qu'au premier aperçu, mais qui, lorsqu'on les examine de plus près, se montrent très-différens à l'égard de leurs particularités les plus délicates et les plus caractéristiques, de même aussi cette manière de procéder entraîne de grands inconvéniens, parce qu'elle trouble les idées de l'observateur, lui fait tout envisager sous un faux point de vue, et l'accoutume à voir les choses non

elles qu'elles sont dans la nature et la réalité, mais telles que le système les lui représente. *Nihil sane in artem medicam pestierum magis irrepsit malum*, a dit Huxham, *quam generalia quædam nomina morbis imponere, iisque aptare velle generem quamdam medicinam.*

De plus, comme on ne peut opposer avec certitude de succès une chose déterminée et toujours identique qu'à une autre chose également déterminée et restant toujours semblable à elle-même, comme au contraire on doit manquer le but en opposant une chose déterminée à une autre très-variable, dont on n'admet l'identité constante que par l'effet d'une erreur provenant d'un nom qui lui attribue faussement ce caractère, de même, il ne peut non plus y avoir de remèdes déterminés que pour les maladies dont la forme ne change jamais. Ainsi on est autorisé à dire que le mercure guérit la syphilis, et le soufre la gale, etc. Mais il n'en est pas de même des maladies dont les noms embrassent un groupe d'individus morbides qui, malgré une analogie plus ou moins grande, n'offrent cependant point une parfaite similitude. Ici la différence manifeste des cas morbides réunis contre nature sous un seul et même nom, et dont un examen attentif montre que chacun s'éloigne des autres par ses particularités spécifiques, repousse toute idée d'un remède déterminé, susceptible d'être employé avec certitude de succès, puisque ce remède s'applique plus au nom collectif des cas individuels qu'à aucun de ces cas eux-mêmes. Ainsi, par exemple, lorsque le hasard qui, à défaut de connaissance de la loi thérapeutique en vertu de laquelle la faculté curative d'un médicament tient au rapport spécifique qui existe entre lui et un cas individuel des maladies, donne souvent d'heureuses inspirations; lorsque, dis-je, le hasard fait tomber sous la main un moyen par lequel une maladie grave soit guérie d'une manière rapide, durable, complète et facile, la plupart du temps contre les dogmes du système reçu, il est absurde de dire aussitôt que tel ou tel médicament est un spécifique contre telle ou telle maladie nominale, par exemple la belladonne contre la rage. Car, si l'on excepte les cas où il s'agit de maladies ayant toujours un même caractère, le nom embrassant plusieurs variétés de maladies, distinctes les unes des autres dans leurs nuances les plus délicates, qu'on ne saurait nullement déterminer d'avance, et dont chacune doit

être considérée, pathologiquement et thérapeutiquement, comme un individu à part, il est clair que quiconque, prenant à tort ce nom comme une preuve de l'identité des individualités qu'il embrasse, emploie un médicament contre un cas qui n'a qu'une ressemblance nominale avec celui dans lequel on l'a donné pour spécifique, n'en obtiendra vraisemblablement pas le moindre effet curatif, puisque, malgré l'identité d'appellation, il y a une différence essentielle entre les deux cas. De là vient que ce moyen, mis plusieurs fois en usage, ne répondra que dans quelques circonstances à ce qu'on attend de lui; parce qu'il est dans sa nature de pouvoir guérir spécifiquement une espèce d'hydrophobie, une espèce de fièvre intermittente, etc., mais non de guérir les innombrables nuances d'hydrophobie, de fièvre intermittente, etc., qu'on désigne sous ces noms, et dont chacune, en sa qualité d'individu pathologique, exige un spécifique qui lui corresponde exactement. Il ne déploiera de nouveau sa spécificité que quand le cas morbide dans lequel il en avait déjà fait preuve, se reproduira, du moins aussi fidèlement que possible, ce qui arrive rarement pour les maladies non revêtues d'un caractère permanent. D'ailleurs la diversité des individus morbides compris sous un seul nom de maladie ressort assez déjà du grand nombre de spécifiques qu'on a trouvés contre cette dernière; chacun de ces spécifiques ne peut avoir montré sa spécificité que dans le cas entre lequel et lui il y avait correspondance parfaite, et il est d'autant plus inutile, nuisible même, de les vanter inconsidérément, qu'en général on se contente de les préconiser contre le nom collectif de la maladie guérie, et que presque jamais, ou pour mieux dire jamais, on ne donne la description complète et fidèle des spécialités du cas morbide individuel, condition indispensable néanmoins pour le comparer avec d'autres cas qui pourraient s'offrir plus tard. Il y a inutilité, parce qu'on ne peut plus ensuite asseoir son jugement sur des données certaines, condition indispensable pour faire avec avantage des recherches thérapeutiques; il y a danger, parce qu'on se trouve entraîné à expérimenter en aveugle, et à nuire au malade en n'opposant pas à la maladie dont il est atteint le remède qui y est exactement approprié (1).

(1) « Combien de fois, dit Reil, ne voit-on pas en médecine recom-
» mander, dans une maladie, une substance ou une méthode curative que

Ces considérations nous conduisent à conclure, 1° qu'il peut y avoir des spécifiques en général, puisqu'elles établissent qu'on en possède déjà réellement quelques uns, auxquels la nature des maladies dont ils sont les remèdes permet de déployer toujours et en toutes occasions ce caractère; 2° qu'il en existe beaucoup d'autres qui ne nous apparaissent sous un jour douteux que parce que, sans connaître ni désigner exactement les maladies qu'ils guérissent réellement, on les emploie plutôt contre des noms de maladies que contre les divers cas morbides faussement compris sous une même dénomination, de sorte que, rencontrant rarement et seulement par hasard l'état de choses auquel se rapporte leur spécificité, ils ne peuvent pas toujours remplir les espérances qu'on met en eux sans fondement.

Les vérités que l'immortel Sydenham, qui savait observer à la manière d'Hippocrate, a exprimées avec tant de force (1), ont été reconnues dans tous les temps par les médecins éclairés et instruits. Soupçonnant la possibilité qu'il y ait pour chaque maladie un remède spécifique, c'est-à-dire propre à la guérir d'une manière sûre, simple, prompte et durable, tous ont regardé comme but suprême de la médecine le moyen d'arriver à cette découverte, car ils reconnaissent que ce qu'on avait trouvé de salutaire sous ce rapport n'avait été jusqu'alors qu'un effet du hasard, et non le résultat de spéculations théoriques, non le produit calculé d'avance des systèmes de médecine, avec lesquels, au contraire, il était en contradiction manifeste, circonstance peu favorable au caractère de vérité de ces systèmes, dont les partisans l'attaquè-

» ceux qui l'imitent ensuite trouvent nuisible? Pourquoi cette différence » dans les résultats? Parce que le médicament a été employé dans des ma- » ladies différentes, dont on n'avait pas su apprécier la diversité. »

(1) *In vincendo itaque morbo is demum jure meritoque medici sibi vindicat nomen, penes quem est ejusmodi medicamentum, quo morbi species possit destrui; non qui id tantum agit, ut e primis secundisque qualitatibus nova aliqua introducatur et prioris subeat vicem; v. c. calefieri potest et refrigerari qui podagra laborat, vigente adhuc podagra, nedum devicta.... Specifica proinde medicamenta non cuivis homini contingunt, neque oscitantibus se ingerunt; nullus tamen dubito, quin in exundante illa plenitudine, qua turget natura, ita jubente O. M. rerum omnium conditore, in singulorum præservationem prospectum pariter sit ac de curatione malorum magis insignium quæ homines vexant.*

rent souvent de la manière la plus violente (1). Aussi sentaient-ils bien qu'on n'arriverait jamais au but par cette voie.

Ces pressentimens de la vérité, joints à une juste appréciation des vertus spéciales des médicamens, firent naître de temps en temps, à la vérité en contradiction directe avec les vues de la thérapeutique générale, des idées d'une relation spécifique entre les médicamens et les maladies curables par eux. Nous trouvons ces idées clairement exprimées, quoique incomplètes, mal arrêtées et dépourvues de toute apparence scientifique, dans ce qu'on appelle la méthode spécifique. Cette méthode, relevant les propriétés les plus saillantes des substances médicinales, établit un rapport souvent fort éloigné de spécificité entre elles et les symptômes les plus manifestes des maladies, dans la persuasion que cette manière de procéder l'emporte sur toutes les autres en efficacité. Quoique de telles vues soient déjà infiniment supérieures à celles de la thérapeutique générale, qui, sous le rapport des indications curatives, se perd au milieu de généralités déplorables et sans caractère, quoiqu'elles se rapprochent bien davantage de la nature que toutes ces théories construites en l'air, il leur manque cependant encore la condition indispensable de tout traitement rationnel, la connaissance complète des véritables vertus des médicamens, une notion exacte de la véritable forme des maladies dans leur totalité, de ce qui les constitue réellement individus, enfin la connaissance de la loi qui apprend à combattre chaque maladie individuelle par un remède spécifique, c'est-à-dire doué de la plus grande affinité avec elle. Aussi le défaut de base fixe eut-il pour résultat que les efforts de la méthode spécifique demeurèrent toujours incertains et fort éloignés du but. Comme elle n'envisage les médicamens que d'après un seul symptôme saillant, et qu'en général elle néglige toutes les autres spécialités, qui souvent peuvent seules donner la véritable interprétation de ce symptôme principal, elle n'a égard non plus dans les maladies qu'à un symptôme prédominant, et ne fait aucune attention aux autres, qui cependant ont avec lui les connexions pathologiques les plus intimes.

(1) Qu'on se rappelle seulement les attaques de l'école des arabistes contre l'emploi du mercure dans la syphilis, qu'elle traitait méthodiquement, sans jamais la guérir, par une foule de remèdes inappropriés, et celles des systèmes modernes contre la vaccine et contre la vertu préservative de la belladonne dans la vraie scarlatine.

De là vient que, méritant à juste titre le reproche de traiter symptomatiquement, elle s'éloigne de plus en plus du but. Car on ne peut arriver à la découverte d'un remède parfaitement curatif ou spécifique, qu'en ayant égard à la totalité des symptômes de la maladie et du médicament, et sans un tel guide, on s'égare dans un véritable labyrinthe, ce qu'il serait facile de prouver par de nombreux exemples.

Cependant, malgré tous les vices de cette méthode, on ne peut s'empêcher de la considérer comme un premier pas fait vers la vérité. Elle est donc susceptible de recevoir une forme bien plus scientifique, et nous allons essayer de l'envisager sous un point de vue plus élevé. Ce sera le moyen de signaler la seule route qui puisse conduire à la découverte rationnelle de remèdes spécifiques pour chaque cas individuel de maladie.

Nous avons déjà dit que toute véritable guérison repose sur un rapport de spécificité entre les maladies et les médicamens, et qu'il n'y a que l'étude approfondie de la spécificité des uns et des autres qui puisse nous faire connaître leur véritable nature et leur relation mutuelle. Nous avons vu aussi que tout nous porte à soupçonner une loi suprême qui détermine l'affinité des remèdes pour les maladies, et nous enseigne à les appliquer convenablement les uns aux autres pour arriver au but, la guérison. Ce que nous avons indiqué d'une manière générale va être développé dans les propositions suivantes :

1° Chaque cas de maladie (à l'exception des maladies revêtues d'un caractère fixe) est un individu à part, dont la spécificité ou l'individualité se manifeste dans l'ensemble de ses symptômes propres (1).

2° Chaque médicament change l'état de l'homme bien portant d'une manière qui lui est particulière, et présente ainsi, dans sa

(1) Ce n'est point ici le lieu de faire voir combien cette proposition est vraie et conforme à la nature. On peut s'en convaincre aisément pour peu qu'on observe sans prévention, sans se laisser aveugler par les classifications et les nomenclatures nosologiques, par les hypothèses qui n'ont de racines que dans l'imagination. Dans leurs périodes les plus brillantes, la minéralogie, la botanique et la zoologie ont rigoureusement individualisé, et c'est à cette méthode qu'elles doivent le haut degré de perfection où elles sont arrivées aujourd'hui. La médecine seule est restée, à son grand préjudice, dans le cercle des observations superficielles et des généralisations sans caractère

réaction sur l'organisme en santé, l'image d'une maladie artificielle qui, composée des effets spécifiques de ce médicament, s'offre à nous comme un individu bien distinct.

S'il est possible de guérir des maladies par des médicamens, il doit nécessairement y avoir une loi d'après laquelle ces individus, maladie et médicament, se combinent ensemble de telle sorte que de là résulte l'anéantissement de l'un d'eux, la maladie, ou plus exactement de tous les deux, car ils se détruisent mutuellement. Il saute aux yeux que cette loi ne peut avoir d'autre fondement que leurs qualités spécifiques. Or, en approfondissant le sujet, on trouve qu'il n'y a que trois manières dont les médicamens puissent attaquer les maladies.

1° Ils n'ont pas la moindre affinité avec l'individu-maladie auquel on les oppose (*rapport allopathique* ou *hétéropathique*).

2° Les phénomènes morbides qu'ils ont l'aptitude spécifique à faire naître chez les personnes bien portantes, sont directement opposés à ceux de l'individu-maladie (*rapport énantiopathique*).

3° La plus grande ressemblance possible, et par conséquent une affinité intime existe entre la totalité des symptômes qu'une maladie donnée offre à l'observation, et ceux qu'un médicament provoque chez des sujets bien portans (*rapport homœopathique*).

Tous les rapports des médicamens aux maladies rentrent dans l'une ou l'autre de ces trois catégories, vérité dont la conviction ne peut naître toutefois que d'une connaissance exacte de la spécificité des uns et des autres, des médicamens et des maladies. C'est l'expérience qui doit nous apprendre lequel de ces trois rapports possibles est la véritable relation curative, c'est-à-dire lequel permet d'anéantir les maladies de la manière la plus facile, la plus sûre, la plus prompte et la plus durable.

L'observation et le raisonnement s'unissent pour prouver que

précis, malgré le bel exemple que lui avait laissé Hippocrate. Peu de médecins, depuis ce grand homme, ont suivi la même marche. Il est très-instructif de rechercher comment la médecine peu à peu quitta la méthode d'individualiser, qui seule peut lui être profitable, pour adopter celle des généralisations, dont elle n'a jamais retiré aucun avantage. En procédant ainsi elle a quitté le grand jour de la nature pour se perdre dans la nuit des conceptions humaines. Le père de tous les fabricans d'hypothèses, Galien, s'est engagé un des premiers dans ce dédale, où s'est empressée de le suivre une foule crédule et servile.

le *rapport allopathique* ne saurait être conforme à la nature. On ne conçoit pas qu'en l'absence de toute relation entre les qualités spécifiques d'une substance et celles d'une maladie, la moindre affinité puisse exister entre elles. Un médicament qui n'a point d'affinité avec la maladie doit nécessairement, sans avoir l'aptitude à la guérir, développer ses propres symptômes morbides, et augmenter ainsi le mal, ce qui n'arrive que trop souvent en pareil cas (1). D'ailleurs toute maladie devrait alors céder au premier remède venu, quelque étranger qu'il lui fût sous le point de vue de son individualité, ce qui est contraire aux lois de la nature et aux données de l'expérience. Il doit donc y avoir une affinité intime entre le remède et la maladie, pour que la guérison radicale de cette dernière résulte de leur action réciproque.

Au premier coup d'œil, et en ayant égard à ce qui se passe dans la nature inorganique, celle qui n'obéit qu'aux lois de la chimie, le *rapport énantiopathique* semble être salutaire. Cependant il ne l'est point réellement, car l'organisme vivant n'étant point soumis aux lois du monde chimique pur, n'étant pas sujet, comme les corps inorganiques, à subir des changemens permanens de la part des influences extérieures, qui ne lui impriment jamais que des modifications temporaires, et ayant enfin une tendance manifeste à se rétablir, après les avoir subies, dans son précédent état de santé ou de maladie, des médicamens qui ne peuvent agir sur lui que d'une manière temporaire ne sauraient lui imprimer l'empreinte durable de leurs effets contraires à son mode actuel de vitalité, et quand leur action sera épuisée, au bout d'un laps de temps plus ou moins long, il ne manquera pas de revenir à son état primitif, aggravé même, au lieu d'être amendé (2). Ajoutons qu'en suivant cette méthode on n'a jamais égard qu'à des symptômes isolés d'une maladie donnée, et qu'on n'embrasse pas, comme il faudrait le faire pour obtenir une guérison complète, durable et certaine, la totalité de ces symptômes, qui seule peut

(1) *Sæpe accidit*, a dit Sydenham, *ut facies morbi variet pro vario medendi processu, ac nonnulla symptomata non tam morbo, quam medico debeantur.*

(2) Cette circonstance est surtout fort importante dans le traitement des maladies chroniques ; elle fait voir pourquoi ces maladies, qui ne guérissent jamais d'elles-mêmes, et qui n'ont jamais un cours rapide, ne peuvent être guéries par la méthode énantiopathique.

faire apprécier la véritable valeur de chacun d'eux. Aussi conduit-elle aux plus funestes illusions ; on pallie la maladie, c'est-à-dire qu'on semble la diminuer, quoiqu'en réalité on l'aggrave toujours.

Il ne reste donc plus que le *rapport homœopathique.* La loi qui veut que deux forces ayant ensemble une grande analogie se neutralisent mutuellement quand elles viennent à se rencontrer dans certaines circonstances, fait que ce rapport est le plus conforme à la nature pour obtenir la guérison. Cette loi s'applique partout, en mécanique comme dans la vie organique et la vie intellectuelle. Elle se manifeste également dans la guérison des maladies qui, résultant presque sans exception d'un désaccord particulier de la force vitale, n'obéissent qu'à des lois dynamiques et jamais à des lois purement chimiques. Pour l'appliquer en pareil cas, il faut bien connaître les qualités spécifiques, la physionomie des deux objets à mettre en opposition l'un avec l'autre, la maladie et le remède. En effet tous les médicamens que l'expérience nous apprend être spécifiques agissent en vertu de cette loi ; car chacun d'eux est capable de provoquer chez les sujets bien portans une maladie médicinale très-analogue à la maladie naturelle que nous le voyons guérir spécifiquement, et l'on est fondé à dire que tout médicament peut devenir un remède spécifique contre toute maladie qui lui correspond parfaitement.

Tous les spécifiques connus jusqu'à ce jour le sont en vertu de la loi homœopathique. De là résulte cette loi qui préside à toute guérison réelle et conforme à la nature : pour guérir d'une manière douce, rapide, certaine et durable, choisir dans chaque cas de maladie un médicament capable de provoquer par lui-même une affection analogue. Connaissant cette loi suprême, nous trouvons sans peine le moyen d'arriver au but soupçonné par les meilleurs médecins de tous les temps, c'est-à-dire que nous avons des principes posés pour choisir dans chaque maladie individuelle le remède qui lui convient à titre de spécifique. Il faut pour cela bien saisir la physionomie individuelle de chaque cas morbide, considérer ce cas comme un individu à part, sous tous les rapports, et chercher aussi à connaître les spécialités de chaque médicament, ce qui n'est possible qu'en observant avec soin les phénomènes morbides qu'ils ont d'eux-mêmes l'aptitude à produire chez les personnes bien portantes. Une fois que nous avons sous les yeux le

portrait exact et des maladies et des médicamens, il ne s'agit plus que d'appliquer la loi pour trouver l'individu-médicament qui a le plus d'affinité avec l'individu-maladie, et qui par cela même doit en être le spécifique.

Ainsi ce qu'on n'avait pu obtenir jusqu'à présent que dans des cas rares, par l'effet d'un pur hasard, et en contradiction manifeste avec les systèmes reçus, devient ici une œuvre raisonnée, certaine, conforme aux lois de la nature.

On conçoit maintenant que, pour pouvoir choisir dans chaque cas de maladie le remède spécifique qui lui convient exactement, il faut avoir une connaissance précise des propriétés particulières d'un très-grand nombre de médicamens.

Tant que nous ne posséderons pas ce trésor, tant qu'il faudra se contenter du peu qui est aujourd'hui à notre disposition, il se présentera des cas dans lesquels on ne pourra, parmi les médicamens étudiés, en trouver aucun qui corresponde assez exactement à la maladie pour remplir toutes les conditions d'un remède spécifique. Cependant c'est beaucoup que l'homœopathie puisse déjà anéantir partiellement la maladie : on choisit donc parmi les médicamens éprouvés celui qui correspond à cette maladie, sinon entièrement, du moins le mieux possible, et en l'employant à propos on obtient un soulagement marqué : cherchant ensuite le remède qui convient le mieux au reste de l'affection, on parvient par une voie détournée, mais avec tout autant de précision et de certitude, à guérir les maladies même qui se trouvent dans ce cas, à moins que, parmi les médicamens dont nous disposons, il n'y en ait aucun qui lui corresponde sous un point de vue quelconque, car alors toute guérison homœopathique serait pour le moment impossible. Heureusement ce dernier cas est fort rare. Quand, soit parce que nous manquons de moyen qui couvre la totalité d'une maladie donnée, soit parce que certaines circonstances peu connues encore ne permettent pas de détruire cette maladie avec un seul médicament, on est obligé d'en administrer plusieurs, et qu'on ne peut dire d'aucun de ces remèdes successifs, dont chacun diminue toutefois la masse des symptômes, qu'il est le spécifique de la maladie envisagée dans sa totalité, il n'en est pas moins vrai que chacun des médicamens employés à tour de rôle est en relation de spécificité avec la portion de la maladie aux symptômes de laquelle il correspond homœopathiquement,

et que, si on tient à lui donner une épithète, celle de spécifique peut aussi lui être imposée, quoique seulement d'une manière relative.

Si la possession de remèdes spécifiques est considérée à juste titre comme un des objets les plus désirables, et l'art de les trouver dans chaque cas individuel de maladie, non par hasard, mais par un procédé rationnel, comme le but suprême de la médecine, la voie qui conduit à ce but ne saurait être une fausse route. Pourquoi donc dédaigner cette voie que la nature, notre premier maître en médecine, et l'expérience, ce juge infaillible de la valeur des idées, nous disent être la plus courte et la plus sûre?

ENCORE UN MOT SUR L'EXIGUITÉ DES DOSES HOMŒOPATHIQUES;

Par le Docteur GROSS.

La défiance avec laquelle les médecins ont accueilli ce que les homœopathes disent de l'efficacité des très-faibles doses auxquelles ils prescrivent leurs médicamens, a jusqu'à ce jour eu sa source principale, je pourrais même dire unique, dans des vues trop matérielles sur les effets des substances médicinales en général. En faisant usage de ces substances d'après les lois de la méthode énantiopathique ou de l'allopathique, c'est-à-dire dans des circonstances où, quand elles n'étaient pas dénuées de tout rapport avec la maladie, elles n'en avaient qu'un, soit d'opposition, soit d'analogie fort éloignée, on voyait souvent les plus fortes doses n'entraîner aucun inconvénient, parfois produire peu d'effet, et même dans certains cas n'en déterminer aucun. Il était donc tout naturel que, pour apprécier la possibilité d'un effet quelconque de la part des parcelles médicamenteuses si infiniment petites dont l'homœopathie prescrit l'usage, on se servît de l'échelle adoptée en allopathie et en énantiopathie, que des millionièmes, des décillionièmes de grain semblassent ridicules, et qu'on crût devoir ne leur accorder aucune action. Le corps qu'on avait employé des milliers de fois en grande quantité, sans danger, et dont on croyait nécessaire d'augmenter le poids pour en accroître l'effet, devait sembler agir par sa masse seule, et ce qu'on voyait n'agir que matériellement, comment lui supposer encore de l'action, après

l'avoir porté à un degré de division qui semble effacer presque entièrement toute idée de matière?

C'est cette série d'idées qui me semble avoir le plus contribué à ce que les médecins révoquent en doute l'efficacité de si faibles doses. Du moins beaucoup d'entre eux ont-ils motivé leur incrédulité sur ce que de pareilles doses s'effaceraient presque entièrement devant les influences auxquelles les malades sont exposés, quelque régime sevère qu'on leur imposât.

On a dit que tous les alimens pris par le malade, l'eau même qu'il boit et l'air qu'il respire, contiennent plus de substances très-actives que ne lui en donne le médecin homœopathiste, et qu'on ne voit aucune de ces substances produire des effets qui rendent probable qu'elle possède cette activité. Cette objection semble en effet réduire à rien l'action des doses homœopathiques; mais on pourrait renverser la proposition et dire : comme une longue expérience m'a donné la ferme conviction que même les plus petites doses homœopathiques conservent encore assez d'énergie pour atteindre au but que le médecin se propose, je nie que les alimens, l'eau et l'air, à l'influence desquels les malades sont exposés, contiennent des substances actives dont l'action puisse entrer en parallèle avec celle de ces molécules. Si elles existaient, elles contrarieraient, troubleraient ou anéantiraient infailliblement l'effet des remèdes homœopathiques; mais comme rien de pareil n'arrive, comme la cure continue sans interruption, pendant que les faibles doses annoncent la puissance de leur action en déterminant un commencement d'aggravation de la maladie primitive, l'hypothèse de l'existence de ces substances tombe d'elle-même.

Le médecin homœopathiste, pour empêcher que l'action de ses faibles doses ne soit affaiblie par rien, n'accorde à ses malades que des alimens et des boissons uniquement propres à apaiser la faim et la soif. Il écarte scrupuleusement tout ce qui peut exercer la moindre influence sur eux. Il surveille même avec soin l'atmosphère, car il éloigne les émanations et odeurs qui pourraient leur nuire, ou du moins troubler le traitement.

Ce que la chimie a pu trouver dans les alimens et boissons exempts de toute influence médicinale, ne pourrait soutenir le parallèle avec l'énergique puissance dynamique des médicamens; sans quoi, ces substances, que des individus très-irritables prennent

souvent en excès, devraient agir dynamiquement sur eux, comme les médicamens, et imprimer à l'organisme des affections pathologiques diverses, mais spécifiques pour chacune d'elles, ainsi que nous le voyons faire, en effet, à celles qui ne sont pas dans le même cas, et que, par cela même, l'homœopathe proscrit ou ne permet qu'avec des restrictions, comme le cochon, le veau, l'oie, les ognons, le raifort, etc. Mais quand les alimens permis nuisent, ils ne le font que d'une manière mécanique, par leur masse, ainsi qu'il arrive à tous les excès imaginables.

On a cité entre autres le soufre, qui, dit-on, entre en petite proportion dans tous nos alimens. Ce serait là sans doute une substance qui, même en faible quantité, pourrait, dans certaines circonstances, apporter des modifications à l'état d'un organisme malade. Mais le soufre est-il, dans les alimens, à l'état de pureté et de liberté? La chimie l'extrait-elle, ou ne le produit-elle pas par le fait de ses opérations? C'est une question qui mérite qu'on y ait égard; car ce qui n'est pas réellement du soufre, et du soufre pur, ne saurait agir comme soufre. Admettons cependant que tous les alimens renferment une petite quantité de soufre pur, ou que ce corps, malgré sa combinaison avec d'autres substances, continue à agir comme du soufre pur, le seul cas où son action pourrait se prononcer serait celui où l'individu qui prend l'aliment, aurait une maladie attaquant les parties de l'organisme que le soufre a plus particulièrement coutume d'affecter, en y faisant naître des symptômes fort analogues à ceux que ce dernier détermine par lui-même chez les personnes bien portantes. Car quiconque connaît les lois de la médecine homœopathique, sait que les petites molécules médicamenteuses qu'il juge nécessaire de faire respirer, ne peuvent manifester leur action que quand elles rencontrent une réciprocité qui leur correspond, c'est-à-dire quand il y a la plus grande analogie possible entre cette action et la maladie existante. Les médicamens allopathiques, ceux qui sont sans rapport naturel avec la souffrance de l'organisme avec lequel on les met en contact, ne produisent ordinairement aucun effet à petites doses. Donc, quand tout est livré aux caprices du hasard, le soufre qu'on suppose dans les alimens ne doit que très-rarement rencontrer les conditions nécessaires à la manifestation de son action; il doit passer inaperçu la plupart du temps. D'ailleurs cette manifestation exigerait encore qu'il eût subi le même traitement que

celui dont l'homœopathie fait usage pour ses faibles doses. Les molécules du soufre ne produiraient jamais les effets auxquels elles donnent lieu, si on ne faisait que les amener à un état d'extrême division mécanique. L'attrition et la succussion sont plus propres à developper ou déployer la puissance médicamenteuse, qu'à l'affaiblir. Une goutte contenant la millionième partie d'une goutte de teinture d'ipécacuanha, agit réellement davantage qu'un trentième de grain de la racine : l'action dure moins long-temps, mais elle est plus profonde et plus rapide, fait que l'expérience, mais elle seule aussi, apprend et confirme. Ainsi, quand bien même les alimens contiendraient un peu de soufre, il ne pourrait sous aucun rapport entrer en parallèle avec un dix millième de grain préparé à la manière homœopathique et employé à propos ; son action se réduirait à rien, comparée à celle de ce dernier.

Les mêmes considérations s'appliquent à toutes les autres substances réputées influentes, plus même que les doses homœopathiques, et qui pourraient être mises en contact avec les malades, par le moyen des alimens.

Quant à d'autres influences auxquelles on supposerait encore les malades exposés, et parmi lesquelles je ne puis concevoir que celles qui sont étrangères au domaine de la diététique, et qu'il n'est au pouvoir du médecin ni de limiter ni d'écarter, comme par exemple celles du climat, elles sont sans effet sur les doses homœopathiques, ainsi que le prouvent assez toutes les guérisons obtenues avec le secours de la nouvelle méthode. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? La plus minime dose homœopathique est toujours assez puissante pour éteindre en peu de temps, d'une manière totale et durable, la forme de maladie correspondante à son action spécifique, quelque opiniâtre et chronique que soit cette dernière, et elle n'opère même la guérison qu'en excitant d'abord une légère exaspération de tous les symptômes : combien, à plus forte raison, ne doit-elle pas être suffisante pour triompher plus facilement encore de ces influences que nous ne pouvons détourner, et qu'on sait ne pas être à beaucoup près assez puissantes pour provoquer un changement appréciable dans une maladie un peu grave (1). Quant aux influences qui

(1) Peut-être l'habitude contribue-t-elle aussi pour sa part à ce que les influences extérieures qui nous environnent n'apportent aucun change-

luttent réellement d'énergie avec les doses homœopathiques, qui par conséquent pourraient en affaiblir, en troubler, même en anéantir l'effet, le médecin homœopathe les écarte avec soin, comme je l'ai déjà dit, afin que ses efforts soient couronnés de succès.

Malheureusement il arrive quelquefois, malgré toutes les précautions, que les petites doses homœopathiques sont en quelque sorte absorbées par de fortes influences auxquelles le malade se trouve exposé, qui les rendent aussi dépourvues d'action qu'on s'imagine communément qu'elles le sont toujours. Les conditions indispensables pour que ces doses agissent pleinement, et dont une des plus importantes est l'éloignement absolu de toute influence étrangère, contrastent si souvent à tel point avec les habitudes vicieuses dont le luxe et la mode ont fait un besoin journalier, qu'on voit des hommes aimer mieux conserver une maladie que se faire violence pour y renoncer. En pareil cas, l'homœopathie ne peut rien opérer; heureuse encore quand les défauts de nos mœurs ne se cachent pas sous le masque d'une entière déférence à ses avis! Car il n'est pas rare qu'on promette de suivre ponctuellement ses préceptes diététiques, et qu'en secret on continue le régime qu'elle proscrit. On croit pouvoir se permettre cette transgression sans scrupule, parce que n'ayant pas bien saisi l'esprit et les besoins ds la nouvelle médecine, on attribue les privations qu'elle impose à un pur caprice, les allopathes n'étant point dans l'usage d'exiger de pareilles privations. C'est en jugeant, d'après le résultat, qu'on a désobéi à ses préceptes, que l'homœopathe exercé parvient à diminuer, jusqu'à un certain point, les désagrémens qu'entraînent nécessairement les collisions entre l'art et les préjugés.

L'action des doses homœopathiques ne se manifeste donc pas quand l'homœopathe le désire, mais quand toutes les conditions nécessaires et indispensables à cette manifestation sout remplies; dans le cas contraire, c'est en vain qu'on compte sur elle. Je ne conçois donc pas qu'on ait pu dire que le régime et l'air pur, prescrits par la nouvelle doctrine, puissent, comme on l'a pré-

ment en nous, même pendant l'état de maladie, tandis que les moindres médicamens, avec lesquels il est rare que nous entrions en contact, agissent d'une manière très-puissante sur notre corps, quand il se trouve dans les conditions de réactivité nécessaires pour en ressentir l'influence.

tendu, égaler en énergie les doses homœopathiques, qui, avec leur assistance, se montrent toujours efficaces dans des maladies contre lesquelles eux seuls ne peuvent rien.

La violente réaction que l'organisme exerce contre les médicamens à hautes doses, et qui les lui fait rejeter, est sans contredit très-fréquemment cause que ces doses n'agissent point avec autant de force qu'on pourrait s'y attendre en prenant pour point de comparaison l'action des petites doses homœopathiques. Mais il n'a jamais été dit que cet effet ait toujours lieu, et que le superflu de la puissance médicinale soit constamment repoussé au dehors. Plusieurs autres causes encore expliqueraient ce résultat, quoique je sois forcé d'avouer qu'il peut se trouver souvent dans le même cas qu'une foule d'autres phénomènes naturels dont la raison nous est inconnue jusqu'à présent. Il est vraisemblable, par exemple, que, comme on a l'habitude de mêler ensemble plusieurs médicamens, ils réagissent les uns sur les autres de manière à mutuellement affaiblir et changer leur action. Combien de fois d'ailleurs ne doit-il pas arriver que le mélange renferme précisément la substance qui correspond homœopathiquement au cas morbide présent, et qui, dans la supposition d'une forte dose, serait seule capable de produire un effet très-violent. Car, comme je l'ai déjà dit, les médicamens employés d'une manière énantiopathique ou allopathique, doivent être prescrits à hautes doses pour produire un effet quelconque, un millionième, un décillionième de grain serait alors absolument sans résultat. Mais si le hasard fait qu'un médicament homœopathique soit mis en usage contre une maladie, à moins que la résistance de l'organisme n'excite des évacuations tumultueuses, qui déchargent le superflu de la force médicinale, à moins aussi que la présence d'autres substances actives ne trouble et n'affaiblisse l'action de celle-ci, il faut, dans la plupart des cas, sinon même toujours, qu'une dose trop forte excite un orage plutôt nuisible que salutaire (1).

(1) Un mélange d'électuaire de séné, de soufre et de nitre, à doses ordinaires, prescrit contre une colique hémorrhoïdale, dont le soufre est le remède homœopathique, ne provoqua point, malgré la présence du séné, les évacuations alvines qu'on en attendait, et que le soufre seul, à hautes doses, détermine si volontiers. Le malade sentit son mal fort aggravé; un ténesme fatiguant ne lui laissait aucun repos, des douleurs affreuses dans

Au reste, j'accorde volontiers que mes tentatives pour expliquer théoriquement l'efficacité des petites doses homœopathiques ne sont point encore de nature à convaincre les allopathes (1). Si cette théorie satisfait l'homœopathe, parce qu'elle s'accorde avec ses observations, on ne peut pas en vouloir aux médecins étrangers à son école d'envisager avec défiance des lois théoriques d'où nous déduisons des propositions expérimentales que leur propre expérience n'a point encore confirmées, et auxquelles ils ne peuvent par conséquent ajouter foi d'emblée. Il importe même beaucoup, dans une science expérimentale comme la médecine, que les choses même les plus probables en apparence ne soient point accueillies sur parole; si cette règle avait été constamment observée, on trouverait en médecine, sinon davantage de bon grain, du moins une plus faible quantité d'ivraie.

Mais si, d'un côté, l'allopathe est en droit de douter de l'efficacité des doses homœopathiques, tant qu'il n'a point encore fait lui-même d'expériences à cet égard, d'un autre côté on est fondé à lui reprocher de rejeter les observations des homœopathes, comme autant de choses impossibles, et de ne pas les juger dignes d'examen. Tout en convenant que ce n'est pas la théorie, mais l'expérience seule qui doit prononcer ici, il demande comment s'y prendre pour la consulter. Évidemment on doit expérimenter

le bas-ventre l'obligeaient à se rouler, il ne pouvait supporter le moindre attouchement aux téguments de l'abdomen, et il finit par avoir de violentes convulsions des membres, avec délire pendant la veille et l'assoupissement. Ces phénomènes ressemblent parfaitement aux effets primitifs du soufre. Ils prouvent donc qu'ici le soufre (homœopathique) avait fait taire les autres moyens. Ce ne furent non plus que les antidotes du soufre qui purent diminuer peu à peu cette maladie artificielle et ramener les choses à leur état primitif. Quiconque a eu souvent occasion de se convaincre de l'efficacité d'un dix millième de grain de soufre dans les cas appropriés, sera nécessairement conduit par des faits de ce genre à considérer l'application homœopathique de cette substance à hautes doses comme une témérité.

(1) Cependant c'est un besoin pour l'esprit humain de chercher la raison du fait que l'expérience lui révèle, et de s'en créer une théorie. Ce n'est même qu'en agissant ainsi qu'on peut éviter les erreurs auxquelles conduisent les théories construites *à priori*. En supposant qu'on se trompât et qu'on donnât une mauvaise explication de faits constatés, l'erreur serait moins grave qu'elle ne l'est quand on veut soumettre les résultats de l'expérience aux exigences d'une théorie imaginée d'avance.

précisément dans l'esprit de la médecine homœopathique. Mais celui qui doute d'avance de la possibilité d'un fait, se prive par cela même du seul moyen d'arriver à la conviction du pour ou du contre, parce que, dans une telle disposition d'esprit, il ne pourra jamais se résoudre à y consacrer une sérieuse attention.

Tout en jugeant nécessaire de n'admettre aucune découverte sur parole, nous devons, pour rester conséquent, reconnaître qu'on fait preuve d'une fâcheuse précipitation lorsqu'on rejette sans examen des vues nouvelles qui semblent paradoxales et qui répugnent aux opinions dont nous sommes imbus. Admettons que les idées reçues ne permettent pas de croire à la probabilité de l'action des doses homœopathiques, on ne saurait cependant la déclarer impossible sans faire preuve de légèreté et d'esprit de parti. Ce serait le comble du ridicule que, pour complaire à des fables absurdes, un médecin en vînt à prescrire des doses aussi faibles que le sont celles des homœopathes, et il faudrait le croire réellement fou si l'on supposait même un instant qu'il n'a point de motifs péremptoires pour trouver des décillionièmes de grain suffisans dans des cas où ses confrères d'une autre école regardent déjà un demi-grain comme peu de chose. On ne saurait admettre une telle inconséquence chez un homme à qui l'on ne refuserait pas le sens commun, et il faut bien croire que sa conduite a dû lui être dictée par l'expérience (1). Or on ne peut rejeter sans examen, ni déclarer impossible, ce qui a pour soi l'expérience de plusieurs hommes. Toute décision qui ne repose que sur des opinions arrêtées d'avance n'est point un jugement.

On ne saurait trop répéter que l'homœopathie ne peut être mise à l'épreuve que sur le terrain de la pure expérience. Les partisans de ce système ne méritent pas le reproche qu'on leur adresse, de ne tenir à leurs idées que par une foi aveugle; un attachement fondé sur de si faibles motifs pourrait-il être dura-

(1) Comme le système homœopathique repose uniquement sur l'expérience, son auteur n'est point arrivé tout d'un coup à restreindre ainsi les doses des médicamens, et il n'y a été conduit que peu à peu par l'observation. Ainsi, en 1801, il conseillait encore un vingt-quatre millionième de grain de teinture de belladonne pour préserver de la scarlatine; il en faisait prendre aux enfans une à treize gouttes et plus, suivant leur âge, et aux adultes 40 gouttes à la fois; aujourd'hui il ne prescrit plus qu'une goutte d'un décillionième de grain de teinture. Comment en serait-il venu là, si le temps

ble? ne perdrait-il pas bientôt tout aliment, si la raison ne le justifiait point? D'ailleurs, l'homœopathie avec ses exigences et ses promesses n'a rien de ce qu'il faut pour inspirer la foi : au contraire, elle se présente avec un cortége d'idées si opposées aux opinions reçues, que partout elle soulève la contradiction et l'incrédulité! Quelle force irrésistible ne doivent donc pas avoir les preuves qui militent en sa faveur, pour qu'elle parvienne à remplacer ce doute si naturel par une ferme conviction, et à faire adopter ses doctrines en apparence paradoxales! On ne peut point acquérir ces preuves tout d'un coup : on les trouve peu à peu avec le secours de l'expérience, qu'on doit interroger graduellement comme l'a fait le fondateur lui-même. Il n'y a pas d'autre moyen de juger la valeur ou le défaut de valeur de cette doctrine, et ceux qui l'adoptent n'ont pas suivi d'autre voie pour arriver à la conviction qui leur était nécessaire.

COMMENT JE SUIS DEVENU HOMŒOPATHE;

Par le Docteur GRIESSELICH.

Il est des gens qui reprochent aux médecins homœopathes de n'avoir renoncé à l'ancienne doctrine que parce qu'ils n'y trouvaient pas leur compte, et embrassé la nouvelle que pour faire sensation à l'aide des miracles qu'elle produit. Ce reproche, traduit en langage vulgaire, veut dire : les homœopathes nous enlèvent la pratique et la rente fixe des maladies chroniques. Cela tient, il est vrai, à ce que, de l'aveu même des allopathes éclairés, les personnes atteintes de maladies chroniques, après avoir été par eux soumises à toutes les drogues de la pharmacie, à l'action de toutes les eaux minérales, et enfin abandonnées souvent comme

et l'expérience ne lui avaient appris que tel est le moyen d'arriver plus facilement et plus sûrement au but? En supposant que des doses élevées ne fussent en général pas nuisibles, et elles le sont réellement, en admettant qu'elles n'agissent qu'avec un peu plus de force qu'il n'en faut pour arriver au but, ce serait un motif suffisant pour accorder la préférence à des doses plus faibles; un homme sage choisit toujours ce qui remplit le mieux ses vues; il ne déploie pas un grand appareil de force, quand il peut réussir par des efforts moindres.

malades imaginaires, viennent chercher guérison auprès des homœopathes. Quant il y aura des chaires et des cliniques consacrées à l'homœopathie, le reproche de schisme cessera de pouvoir être appliqué, car alors il pourra se former de jeunes homœopathes, comme il se fait tous les jours de jeunes allopathes. Jusque-là il est bon que chacun traverse l'allopathie, et qu'il en tire tout ce qui peut s'y trouver de bon. Une fois initié à l'homœopathie, on se rappelle avec plaisir l'histoire de ses précédentes années, sur lesquelles un jour nouveau s'est répandu. Je ne voudrais pas pour tout au monde n'avoir point suivi les bannières de l'allopathie, car ce que j'ai fait alors me sert d'échelle pour apprécier ce que je fais maintenant. Je voudrais que chacun fît publiquement connaître de quelle manière il est devenu schismatique, car c'est fournir de précieux matériaux à l'histoire de l'esprit humain, que de dévoiler ses erreurs. Si les astronomes avaient placé un signe du doute dans le firmament, comme ils en ont mis un du cancer, du belier, etc., je croirais être né sous l'influence de ce signe. Au temps même où je ne faisais encore que débuter dans la carrière de la clinique, de graves scrupules s'élevaient déjà en moi, relativement à la médecine qui porte le nom de rationnelle. A la vérité je découvris avec effroi que les hérétiques dont je me rapprochais le plus étaient ceux qu'on appelle rationalistes, mais je trouvai cependant plus d'une fois le rationalisme de la médecine en contradiction avec le mien. Plusieurs branches de l'arbre que je cultivais alors ne me plaisaient point. Telle était entre autres la pathologie générale, qui débute d'ordinaire par la définition de la maladie. Il me semblait étrange que les auteurs disputassent sur une chose qui ne saurait être un objet de discussion, car aussi long-temps qu'on ne saura pas ce que c'est que la vie, toutes les définitions imaginables de la maladie seront également vraies, puisqu'elles partent au moins de l'idée de la vie elle-même. Mais ni les qualités de Galien, ni la polarité des écoles modernes ne nous apprennent rien sur cette dernière.

Je n'ai jamais pu me faire une idée cla ire, d'après les livres, de tout ce qu'on appelle crises. En me livrant à la pratique, je répétai d'abord ce que j'avais entendu dire dans l'école à ce sujet. Plus tard je fus tenté souvent de regarder les crises matérielles comme les égouts de l'organisme malade, rendu plus malade encore par la multitude de moyens employés pour le ré-

tablir. Dans les idées reçues sur les évacuations critiques et dans les opinions anciennes sur l'altération des humeurs, je ne voyais que des reflets de l'humorisme ancien et moderne. Je mettais la doctrine qui représente les crises comme des solutions des maladies en parallèle avec celle qui attribue les maladies à des cachexies, à des âcretés acides ou alcalines, à la prédominance de l'hydrogène ou de l'oxigène, etc. L'altération des humeurs me choquait d'autant plus qu'on en parlait en termes plus précis, dans un langage emprunté à la chimie, quoiqu'il n'y eût qu'un très-petit nombre de cas où l'on pût la démontrer chimiquement. Je ne concevais pas comment on pouvait parler d'une âcreté scrofuleuse, goutteuse, etc., et bâtir là-dessus un plan de traitement.

Il m'était impossible aussi de concevoir l'essence des maladies, et ce qui commença à troubler mes idées sur ce point, c'est que je vis plusieurs médecins, dont j'étudiais les ouvrages, avouer assez franchement que l'on ne connaît point l'essence des maladies. Je trouvai chez d'autres les vues les plus disparates sur l'essence d'une seule et même affection. D'un autre côté, j'étais poursuivi par cette pensée de savans profonds, qu'il est absolument nécessaire d'approfondir l'essence des maladies, parce qu'autrement on tombe dans l'empirisme, qui est incompatible avec la médecine rationnelle. Je rencontrais même, à ma grande surprise, des auteurs qui me parlaient d'empirisme rationnel. Je voyais les écrivains n'être point d'accord ensemble sur le commencement, et ne pouvais concevoir que cependant on disputât déjà sur la fin. Je trouvai quelque consolation dans l'accord d'un assez grand nombre de médecins à l'égard du mode de traitement, et c'était pour moi un sujet d'édification de retrouver au moins le sel ammoniac, l'infusion de mauve, les vésicatoires ou les sinapismes à la queue d'un traité bien savant et bien profond sur le catarrhe. Toutes ces querelles, pensais-je enfin, sont sans importance, et avec le temps je m'habituai fort bien à voir les maladies voyager, pour ainsi dire, tous les six mois dans les livres, et la goutte, le rhumatisme, l'érysipèle, le coryza, le typhus, la coqueluche, l'hydropisie, le diabètes, la manie, l'angine de poitrine, l'entérite, tantôt marcher amicalement côte à côte, tantôt se disperser dans le volume. Il me semblait tout aussi commode de chercher la goutte dans les inflammations ou les cachexies, que parmi les spasmes ou les lésions organiques, car

chacun ne s'occupait que d'un seul phénomène, et au lieu d'un tableau complet n'en donnait que le tiers ou le quart, n'ayant trouvé que de l'eau et point de couleur pour peindre le reste. J'étais assez étonné de trouver la diarrhée, par exemple, dans la classe des flux, tandis que le catarrhe, le coryza et la gonorrhée étaient dispersés de tous les côtés. Mais sous le nom de diarrhée, on réunissait des états aussi différens que le vomissement et la gastrite le sont l'un de l'autre, et ces dernières maladies auraient eu le même droit rationnel à être confondues ensemble. Les états diarrhéiques ont-ils, en effet, autre chose de commun qu'une évacuation par l'anus, qui peut dépendre de causes infiniment différentes? Il est difficile de comprendre en quoi une pareille classification des maladies est conséquente. Repose-t-elle sur les symptômes? Mais que devient l'essence dont on fait tant de bruit, quand on place la jaunisse dans le groupe des rétentions? C'est un travail d'élève que celui de mettre à nu les défauts d'un système de médecine, parce que l'élève juge d'une manière impartiale, tandis que le système de médecine est l'œuvre de la partialité. A chaque instant le systématiste trouve ses propres principes en défaut. Aussi le mieux me paraît-il être de donner les manuels en forme de dictionnaires, car il n'y a là que trop de place encore pour l'imagination.

Ces réflexions, dont la masse grossissait d'année en année, m'avaient convaincu du néant des systèmes avant que j'eusse appris ce que veut l'homœopathie. Mais aux doutes que j'avais conçus d'abord par rapport à la pathologie s'en joignirent bientôt d'autres encore à l'égard de la thérapeutique. Ceux qui sacrifiaient à l'invisible divinité de l'essence des maladies, ne s'entendant pas sur la nature de cette essence, ne pouvaient pas non plus, du moins très-souvent, s'entendre relativement au traitement. Or, il était difficile de découvrir lequel devait être le plus rationnel, attendu que les apothicaires n'ont pas de poids pour peser l'intelligence qu'une autorité renferme dans sa tête. Ce que l'un traitait par les antiphlogistiques, l'autre le combattait par les antispasmodiques; celui-ci fortifiait, celui-là purgeait ou faisait suer. L'un saigne copieusement une fille chlorotique, l'autre, pour lui rendre ses couleurs, croit ne pas pouvoir lui donner assez de quinquina et de fer, et nous explique, à un cheveu près, comment le fer peut augmenter la masse du cruor.

Tous les moyens sont vantés dans la goutte, depuis l'eau chaude jusqu'à la tisane de gayac, depuis la moutarde jusqu'au feu, depuis le cataplasme de graine de lin jusqu'à la peau de chat; tout a été utile une fois au moins. Il en est de même à l'égard de la syphilis; l'un dit la guérir toujours sans mercure, l'autre se vante d'avoir donné le sublimé et le précipité rouge à la dose de plusieurs grains, sans que la nature se révoltât : celui-ci fait faire des frictions mercurielles par douzaines, celui-ci donne une décoction de brou de noix avec l'antimoine : ici on peint de noires couleurs les suites de l'abus du mercure, et là on nie d'un rire moqueur le fantôme de cet abus, parce qu'on ne voit pas tous les jours passer sous ses yeux des mines vivantes de mercure.

Les inflammations, les exanthèmes, fournissent d'autres exemples encore de ce qu'on doit penser des autorités. On finit par être obligé de ne plus croire à aucune, car on se dit que là où chacun soutient si vertement qu'il a raison, le droit chemin n'est pas chose facile à trouver.

Les maladies mentales sont dans un état plus pitoyable encore, elles qu'on traite d'ailleurs dans les écoles à peu près comme la psychologie dans les cours de physiologie. Partout on ne rencontre que contradictions à leur égard. L'hypochondrie et l'hystérie sont une véritable *olla putrida*, comme la boîte d'où l'on tire les médicamens qu'on emploie contre elles. Là souvent le médecin, quand ses moyens ne peuvent plus rien, déclare la maladie imaginaire, et alors en effet son art ne devait être bon à rien, puisque quand son embarras cesse le malade n'a plus de mal réel.

Si, pour couronner l'œuvre, nous lisons la description et la définition d'une maladie, nulle part nous ne rencontrons d'accord entre les différens auteurs. L'un attribue tel phénomène à cette maladie, et l'autre lui en assigne tel autre; un troisième les rejette tous les deux, mais ne donne rien de mieux à la place. A la fin on demeure convaincu que la méthode reçue de distinguer les maladies ressemble beaucoup à la définition que Walsh rapporte dans son voyage en Turquie. Un jour que ce docteur était en Transylvanie, son hôte lui adressa la question suivante : *Visne schnaps, domine?—Quid est schnaps?* demanda Walsh. L'hôte lui répondit : *Schnaps, domine, est res maxime necessaria omnibus hominibus omni mane.*

Très-souvent aussi nous trouvons que les auteurs expriment l'essence des maladies par les noms mêmes qu'ils leur assignent.

C'est ainsi que peu à peu l'expérience journalière me convainquit de la vanité des efforts tendant à établir des systèmes nosologiques, qui, portassent-ils même l'épithète de naturels, n'en sont pas moins pour la plus grande partie les fruits d'un travail de cabinet. Quiconque aime les phrases bien cadencées, les peintures dont l'imagination a fourni les couleurs et les mosaïques agréables à la vue, pourra être satisfait : mais il n'apprendra point à connaître la nature malade, ni à la guérir. Chaque jour presque voit éclore un nouveau roman de médecine, et tous trouvent des lecteurs.

Mais je ne dois point oublier la matière médicale, parce qu'elle fait une grande partie de l'échelle qui me conduisit au scepticisme. Bien avant d'avoir pénétré dans les abîmes sans fin de cette prétendue science, je la regardais déjà comme un monstre engendré par un père originairement sain, la pharmacie, mais élevé au sein d'une mère rachitique, la thérapeutique. Ni ce qui a rapport à la pharmacie, ni moins encore ce qui concerne la thérapeutique, rien n'est le moins du monde satisfaisant dans la matière médicale. On n'y apprend pas un mot des indications. Chaque moyen y reçoit seulement sa lettre de recommandation, et de là vient que la matière médicale et la thérapeutique procèdent en sens inverse l'une de l'autre à l'égard des médicamens ; l'une accommode les remèdes aux maladies, et l'autre ploie les maladies aux remèdes. J'ai toujours regardé les manuels de matière médicale comme des livres très-dangereux, parce que ce ne sont en réalité que des guide-ânes. Les formules qu'on y trouve sont trop engageantes pour qu'on ne se détermine point à en faire usage : on supplée aisément le défaut de connaissances diagnostiques en essayant l'un après l'autre tous les remèdes, et souvent même les mêlant tous ensemble. Les formulaires et leurs nombreuses éditions témoignent du goût dominant de la médecine dite rationnelle dont on fait si grand bruit dans les chaires de l'école : au lit du malade c'est tout autre chose, quand l'essence de la maladie laisse le professeur dans l'embarras, il ne dédaigne pas de descendre à l'empirisme, et à saisir en aveugle la tradition, à laquelle seule est due la plus grande partie de son savoir rationnel.

Je me fais d'une pharmacopée l'idée d'un livre de cuisine dont

l'auteur s'épuise à imaginer les mets les plus raffinés pour stimuler des palais blasés. Avant de connaître l'homœopathie, je croyais pouvoir admettre en toute conscience que cette science de mélanges ne saurait être vraie, et mon point de départ était que l'action d'un assemblage de diverses substances devait différer de celle qu'exerce chacune de ces dernières, que par conséquent ce qu'on en disait reposait plus sur des récits traditionnels que sur l'observation pure des effets. J'étais même allé plus loin encore, et j'avais fini par penser que les prétendues indications ne sont qu'illusions. On paraissait ne pas s'en fier à un médicament seul parce qu'on ne connaissait son action que d'après ouï-dire ; parce qu'on envisageait les maladies à travers le prisme des complications infiniment plus subjectives qu'objectives, on dédaignait tout traitement simple, pour se jeter à corps perdu dans les méthodes complexes. J'entendais bien dire : *simplex sigillum veri*, mais je ne voyais jamais appliquer ce sage axiome. Aussi les recettes me semblaient-elles jouer le rôle d'une chaise de poste, dont l'heure du départ et celle de l'arrivée sont déterminées, et où Juifs, Païens, Chrétiens et Turcs, roulent amicalement côte à côte jusqu'à ce que l'un d'eux descendant, les autres lui souhaitent tout au plus un bon voyage, sans jamais plus penser à lui.

Avec le temps je conçus un grand dégoût pour la médecine, et quoique je réduisisse mes méthodes à la plus grande simplicité, je sentais cependant toujours un grand vide en dedans de moi-même. Je ne voulais que le bien, mais je ne le trouvais pas dans ce que les systèmes m'offraient. Cet art, que je regardais plutôt comme une plaie que comme un bienfait, je ne pouvais pas lui accorder l'estime qu'on exige qu'ait pour lui celui qui l'exerce. Je désespérais de moi-même, et je m'affligeais d'être réduit à suivre une profession sans y appartenir, de faire des choses contre lesquelles s'élevaient mes convictions. Si j'écrivais une recette, quelque simple qu'elle fût, je ne pouvais m'empêcher de me dire à part moi : Tu fais là une chose dont tu ne saurais te rendre compte ! Tu fais de la routine ! Je me cramponnais à la force médicatrice de la nature, et je lui laissais le champ aussi large que possible, en me bornant dans la plupart des cas à de simples prescriptions diététiques. Jamais la présomption d'avoir guéri ne se glissait dans mon cœur, et le soir j'étais content lorsque je pouvais me dire : Du moins tu n'as pas nui !

Enfin j'avais terminé tous mes comptes avec la médecine, et fatigué de voir qu'elle ne mettait pas à ma disposition des moyens proportionnés à la responsabilité que j'assumais sur ma tête, je me disposais à embrasser une autre profession, lorsque j'entendis parler de l'homœopathie. J'appris d'abord que Hahnemann commençait à essayer les médicamens sur l'homme en santé, qu'il comparait les symptômes fournis par cet examen avec ceux des maladies, et qu'alors il choisissait le remède convenable pour le donner à des doses si exiguës que je ne pouvais m'en faire une idée. Je lus l'ouvrage du Wedeking, qu'on m'avait prêté, pour me convaincre du néant de l'homœopathie; je trouvai que la nouvelle doctrine, ainsi présentée par fragmens, était ridicule, mais je n'en conçus pas une meilleure opinion de l'ancienne. Je parcourus quelques autres livres du même genre, mais ils ne faisaient que me rendre la tête encore plus vide. La curiosité plutôt que tout autre chose me fit prendre l'*Organon*; j'y trouvai bien des choses vraies et qui retentirent dans mon intérieur, mais ce premier effet fut détruit, quand j'en vins aux billionièmes, aux trillionièmes de grain. L'homœopathie ne me sembla plus dès lors qu'une satire de la profusion ridicule avec laquelle on abuse des médicamens. Je ne pouvais concevoir l'efficacité des petites doses, c'est pourquoi je rejetais la doctrine entière. Cependant, pour me convaincre qu'en effet elle n'était rien, je lus la *Matière médicale pure* tout entière, je méditai les préfaces mises en tête de chaque médicament, et je fus frappé du ton d'assurance de l'auteur. Je me demandai si un homme pourrait être assez sot pour pousser les choses aussi loin, et appeler hardiment la critique sur le terrain de l'expérience. Impossible, me dis-je, que la satire revête jamais de pareilles formes! mais je retombais sur un décillionième; je lisais qu'une fièvre nerveuse pouvait être guérie par une goutte de rhus et de bryone employés alternativement, et un rire inextinguible s'emparait de moi. Sans me rendre compte du principe fondamental *similia similibus*, sans penser, comme je l'avais fait en d'autres temps, que les phénomènes qui nous touchent de plus près sont incompréhensibles pour nous, et cependant sont vrais, sans réfléchir à ce que Hahnemann exigeait, qu'on l'imitât avant de le juger, je rejetais l'homœopathie; je trouvais le régime bon et digne d'être suivi, ainsi que le défaut d'action médicale. Au total

ces lectures ne firent qu'accroître et confirmer ma haine pour la médecine.

Le livre de Simon contre Hahnemann me tomba entre les mains; mais il n'eut d'autre effet que de me révolter par le ton des attaques dirigées contre une doctrine du néant de laquelle je croyais être convaincu, parce que je ne pouvais la concevoir. Quelque mauvaise que soit une chose, encore ne faut-il pas la combattre avec des armes pires qu'elle. Mais ce qui me fut suspect, c'est l'accueil fait à ce livre par des médecins dont la conduite rationnelle n'était pourtant guère digne d'éloges. Cependant j'en restai là; croyant au néant de l'homœopathie, je n'en étais pas mieux disposé en faveur de sa rivale. J'avais rejeté tout, le bon presque avec le mauvais; j'étais les mains vides, plus encore que le mendiant qui ronge sa croûte de pain sec. C'est alors que mon scepticisme fut mis à une dernière épreuve. Ce que j'avais essayé avec doute sur d'autres, je le vis employer sur mon enfant malade. Le supplice est affreux de n'avoir point de confiance et de ne savoir à quoi s'arrêter, d'errer au hasard, et de chercher avidement tout ce qui a pu jadis être utile, en s'écriant à chaque chose, elle ne peut rien faire!

Ce fut donc avec une véritable ardeur que je me jetai dans les bras de l'homœopathie, dont venait de me parler un homme qui lui devait le retour de sa santé. Je n'avais plus de vieilles idées à secouer, il ne fallait qu'en acquérir de nouvelles, et le scepticisme était là pour me diriger. Le premier pas à faire était de me convaincre de l'efficacité des petites doses, et l'expérience seule le pouvait. Je riais bien encore de temps en temps lorsqu'il était question de ce sujet, et je me pris à rire plus fort encore quand je commençai les essais sur moi-même; un moment j'hésitai, mais enfin je triomphai, je tentai l'expérience, et je n'eus pas sujet de m'en repentir.

Incapable d'exagération, je sais maintenant ce qu'on doit penser de l'homœopathie, et mon opinion sur le compte de l'allopathie est la même que par le passé. Elle n'est pas pour moi un billionième de moins qu'elle n'était avant. Tous mes efforts tendront désormais à cultiver la nouvelle doctrine, sans m'inquiéter de ce qu'on pourra penser de moi. On ne doit point renoncer à ce dont on est réellement convaincu. Une fois cette conviction acquise, il ne s'agit plus que d'une seule chose : *aude sapere!*.

INDUCTIONS PRATIQUES;

Par le Docteur WOLF.

Méconnue et poursuivie par les médecins, inaperçue et abandonnée à son sort par les grands, persécutée par l'administration, l'homœopathie n'a d'autre appui que celui de l'opinion publique. Une grande masse de succès a pu seule lui valoir cette puissante protection, et finir par faire généralement reconnaître sa réalité et son influence salutaire. Tout ce qui peut tendre à l'améliorer mérite donc d'être examiné. J'ose donc espérer qu'on n'accueillera pas sans indulgence mes faibles essais, dont personne mieux que moi ne sent l'imperfection.

Les résultats que les homœopathes ont obtenus dans la syphilis et autres maladies que les partisans de l'ancienne école traitent par les mêmes moyens, mais avec une issue bien différente, sont incontestablement du nombre des plus beaux et des plus utiles auxquels aient pu conduire les découvertes et les doctrines dont nous sommes redevables au fondateur de la nouvelle doctrine.

Des doses très-faibles de mercure soluble ou de mercure pur (II, IV, depuis quelques globules jusqu'à une goutte), répétées en cas de besoin à des intervalles éloignés, guérissent les ulcères chancreux d'origine récente, sans produire aucun des pénibles effets accessoires, ni entraîner aucun de ces fâcheux accidens qu'on observe si souvent après les doses que les allopathistes sont dans l'usage d'employer. C'est un fait que la pratique des grandes villes surtout établit d'une manière incontestable. Elles ne sont pas moins efficaces dans les altérations secondaires de la gorge, et dans les suites plus désagréables encore de la syphilis invétérée, surtout quand ces maux ont été abandonnés à eux-mêmes.

Cependant il est des cas où l'action de ces doses se montre manifestement insuffisante; parfois même elles n'arrêtent pas les progrès du mal. Je ne suis pas le premier qui ait fait cette observation; elle n'avait point échappé à la sagacité de Hartmann. « Quelques affections syphilitiques, dit ce praticien, résistent opiniâtrément au mercure; elles exigent, pour leur guérison, tantôt le foie de soufre, tantôt l'acide nitrique, l'or, le rhus ou

d'autres moyens encore. On rencontre aussi des exceptions en ce qui concerne les doses auxquelles il faut employer le mercure. Ainsi, chez certains sujets, une dose de la douzième dilution ne fait aucune impression, tandis qu'on observe une amélioration sensible dans les premiers six jours qui succèdent à la prise d'un centième de grain, et qu'on est même obligé, dans certaines circonstances, de répéter cette dose tous les deux jours. » Ce dernier procédé, en supposant que l'auteur agisse de même jusqu'à ce que l'amélioration commence à se déclarer, ressemble beaucoup à celui des allopathes. Je n'en ferai cependant point reproche à mon estimable confrère, mais c'est surtout à l'occasion d'une maladie où l'art peut si bien déployer sa puissance, puisque la nature seule ne parvient jamais à la guérir véritablement, qu'il importe au médecin homœopathiste de montrer les principes et la pratique de son école dans toute leur pureté.

Je n'ai pas l'intention d'examiner la question ardue de savoir si le mercure est spécifique, et seul spécifique, dans tous les maux syphilitiques purs, et si les moyens indiqués par Hartmann, comme aussi quelques autres encore, ne sont efficaces que dans les affections auxquelles leur siége, leur apparence et leur manifestation à la suite du coït, donnent les couleurs de maladies vénériennes, mais qui ne doivent cependant pas naissance au principe contagieux syphilitique, ou dans celles qui, étant à coup sûr d'origine syphilitique, ont été modifiées et altérées, soit par l'usage de préparations mercurielles ou autres, soit par des complications avec d'autres états morbides (1). Mon seul désir est de

(1) Quant à l'or, je suis presque certain qu'il ne guérit point les symptômes syphilitiques purs. Plus d'une fois j'ai trouvé le thuya un excellent remède dans les ulcères de la verge et de la bouche, ayant tout-à-fait l'aspect des chancres syphilitiques, mais à l'égard desquels j'avais des motifs particuliers pour ne pas croire qu'ils dussent leur origine à la contagion. Ce médicament ne m'a pas paru moins utile chez les malades atteints d'ulcères à la gorge incontestablement vénériens, qui passent du traitement allopathique à celui de l'homœopathie, chez lesquels le mercure n'a point été épargné, et où l'on est dans le doute de savoir si l'affection n'est plus que de nature simplement mercurielle ou modifiée. Dans tous ces cas, je fais prendre d'abord une dose de thuya, et bien des fois j'ai vu la guérison complète s'ensuivre en un petit nombre de jours. Si elle n'a pas lieu, je n'hésite point à employer le mercure.

soumettre au jugement de mes confrères les essais curatifs que j'ai tentés dans les cas de chancres secondaires et de syphilis invétérée, où le mercure était incontestablement le remède approprié, et où cependant les doses homœopathiques de ce médicament n'ont amené aucune réaction (1), soit qu'elles eussent été administrées de suite, parce que la maladie était purement syphilitique, soit qu'elles eussent succédé à des remèdes antipsoriques, parce qu'il y avait complication de psore, et cela sans qu'il y eût rien à reprendre au régime du malade. Dans quelques cas de ce genre, après avoir essayé en vain divers degrés de dilution, il m'a suffi d'élever la dose jusqu'à un quart à un tiers de grain de mercure soluble, pour déterminer la réaction désirée, et amener une parfaite guérison. Mais, dans d'autres circonstances, je n'ai pu arriver par là au même résultat, et, à mon grand désappointement, après avoir employé des doses d'abord faibles, puis graduellement plus fortes, au lieu de l'amélioration sur laquelle je comptais, je voyais les chancres de la gorge continuer à s'étendre, ce qui me faisait redouter les conséquences les plus fâcheuses, ou, dans le cas de syphilis invétérée, quand le danger n'était pas pressant, les symptômes ne subir du moins aucun changement, comme si le malade n'eût rien pris du tout. Le sentiment de malaise qu'un traitement aussi infructueux produit déjà par lui-même chez le médecin, redoublait encore, chez un partisan de l'homœopathie, par la désagréable idée que, précisément là où doit se trouver, pour employer les expressions de Hahnemann, la pierre de touche de la véritable médecine, la nouvelle méthode non-seulement n'était pas supérieure à l'ancienne, mais même ne se montrait pas suffisante pour opérer la guérison. Cependant si je ne voulais pas lui devenir infidèle, il fallait trouver le moyen de réveiller la puissance réactionnaire assoupie de l'organisme. Je ne pouvais me flatter d'y parvenir par des doses de mercure

(1) Je ne puis omettre de dire que, dans les chancres syphilitiques primitifs, même chez des personnes qui n'ont encore rien pris et qui d'ailleurs se portent bien, nos doses de mercure sont quelquefois inertes à un point surprenant. La cause n'en est cependant point un défaut de réaction; mais elle tient à ce que cette réaction est troublée par trop d'exercice. En effet, le mal augmente presque toujours chez ceux qui voyagent, dansent, etc,; mais s'ils gardent ensuite le repos, une nouvelle dose très-petite de mercure suffit pour les guérir complétement, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois,

soluble qui dépassassent un quart à un tiers de grain : car alors il serait infailliblement survenu des excrétions et des sécrétions qui auraient en grande partie absorbé l'efficacité de ces doses. Il fallait donc me retourner d'un autre côté, et ce fut l'observation des effets que produisent les eaux minérales, qui me mit sur la voie de l'expédient auquel j'eus recours.

Il saute aux yeux que ce grand moyen de l'ancienne école se rapproche beaucoup de la pure homœopathie. En contradiction manifeste avec leurs théories et leur manière de voir sur les effets des remèdes, ses partisans l'emploient, dans les maladies qui ne cèdent point aux médicamens donnés en masse, comme ressource dernière, comme la plus énergique des puissances modifiantes, c'est-à-dire, pour envisager les choses sous le même point de vue qu'eux, comme moyen d'astreindre les malades à un genre de vie plus régulier que celui dont ils ont l'habitude, et de les soumettre à des quantités très-faibles de substances médicamenteuses prodigieusement étendues (véritables dynamisations homœopatiques naturelles), qui, à leur insu, sont fort souvent en rapport homœopathique avec les maladies, et peuvent par cela même les guérir. Ce dernier effet, soit dit en passant, a surtout lieu pour les eaux minérales sous forme de bains, qui ayant un mode d'action moins révolutionnaire, sont plus rarement employées antipathiquement que ces mêmes eaux sous forme de boisson, et le sont en général d'une manière plus pure, d'après les résultats avantageux qu'elles ont produits dans des cas analogues. Si nous réfléchissons à ce qui se passe dans ces sortes de traitemens par les bains d'eaux minérales, quand ils ont une favorable issue, si nous considérons que souvent ils commencent par exaspérer les maux contre lesquels on les prescrit, que fréquemment, lorsqu'on en prolonge l'usage, ils font disparaître et reparaître alternativement d'anciens maux long-temps inaperçus, et que les symptômes tant anciens que nouveaux, parmi lesquels on ne doit pas oublier de mentionner divers exanthèmes provoqués par ces bains, s'effacent ensuite avec lenteur, pour faire place à la guérison, on est frappé de l'analogie qui règne entre ces phénomènes et ceux qu'on observe après avoir donné un médicament homœopathique puissant, soit à une dose un peu trop forte, soit à un sujet trop sensible. Nous devons donc admettre que, dans les deux cas, il se passe quelque chose d'analogue.

En continuant la comparaison, nous trouvons que les médecins allopathistes s'éloignent encore de leurs maximes ordinaires sous un autre rapport, et par cela même se rapprochent de l'esprit de la doctrine homœopathique; car, l'expérience leur ayant appris que la guérison n'a souvent lieu qu'assez long-temps après la cessation des bains, ils ne se conduisent pas à leur égard comme ils le feraient pour tout autre moyen, c'est-à-dire n'en continuent point l'usage jusqu'à ce qu'il se manifeste au moins un commencement d'amélioration : dès que, dans leur opinion, un laps de temps assez long s'est écoulé pour produire une action suffisante sur le corps, ils arrêtent le traitement, lors même qu'aucun changement avantageux ne se fait encore remarquer, et attendent le reste des efforts de la nature. Il n'entre point dans mon plan de discuter les suites nuisibles qu'entraînent souvent les traitemens par les eaux minérales, l'aggravation de l'état morbide primitif par l'addition de symptômes médicamenteux (1); il me suffit de signaler les faits suivans.

1° Dans beaucoup de cas, les eaux minérales sont en rapport homœopathique avec les états morbides contre lesquels on les emploie, et ces sortes de traitemens ne diffèrent de ceux des homœopathes qu'en ce que ceux-ci ont pour principe de ne donner qu'une dose extrêmement faible du médicament approprié, tandis que, dans l'autre cas, cette dose est répétée une trentaine de fois, à des intervalles très-rapprochés.

2° On ne peut nier que les eaux minérales ne guérissent quelquefois des états extraordinairement fâcheux. Nous n'avons point à examiner si la guérison n'aurait été possible que de cette manière; il nous suffit que le résultat prouve qu'en certaines circonstances nous devons considérer l'emploi des moyens homœopathiques à petites doses fréquemment répétées, et la prolongation des effets primitifs qui résulte de là, comme une

(1) Muller fait remarquer que les personnes atteintes d'affections chroniques, qui ont été pendant de longues années soumises à des traitemens allopathiques, se trouvent rarement bien des antipsoriques choisis parmi ceux qui entrent dans la composition des eaux minérales dont elles ont déjà fait usage, comme *calc.*, *natr. carb.* et *muriat.*, *sulph.*, *magnes. carb.*, *silicea*, etc., et qu'on doit surtout recourir chez elles à ceux dont les allopathes n'ont pu faire abus, parce qu'heureusement ils ne les connaissent point, tels que *lycopod.*, *sepia*, *petrol.*

condition qui, si elle n'est point essentielle, du moins ne met point obstacle à la guérison.

3° L'expérience apprend que l'amélioration de l'état général et des symptômes en particulier (1) ne se prononce fréquemment que long-temps après la cessation des bains, et qu'en général les eaux minérales produisent des effets consécutifs de très-longue durée, les uns salutaires (prenant la forme d'effets curatifs), les autres désagréables (effets secondaires purs). Nous devons conclure de là que des doses extrêmement petites d'un médicament homœopathique actif, répétées à très-peu de distance l'une de l'autre, éleveront à un certain degré l'intensité de l'activité réactionnaire de l'organisme.

Maintenant le médecin homœopathiste ne considérera pas les traitemens par les eaux minérales, en général, comme un modèle à imiter; il ne se sentira pas disposé à agir de la même manière. D'un côté il ne voudra point acheter une espérance de succès au prix du danger plus vraisemblable d'exaspérer les maladies, et d'un autre côté il n'a pas besoin de semblables expériences. Mais je crois pouvoir déduire des inductions et conclusions précédentes, qu'un procédé qui se rapproche partiellement de celui-ci peut être quelquefois employé avec avantage et sans crainte de nuire, et que nous devons trouver un moyen de sortir d'embarras, dans les cas exceptionnels où une seule dose du médicament le plus approprié ne provoque pas la réaction, en administrant ce remède d'une manière qui ait de l'analogie avec celle des médecins des eaux minérales, tout en s'écartant assez peu de la marche ordinaire pour concilier l'avantage d'une action plus pénétrante avec la certitude de ne point nuire par des doses trop accumulées.

(1) Je me bornerai à un seul exemple. Peu de temps après m'être voué à l'homœopathie, je prescrivis les bains de Tœplitz à une dame tourmentée d'affections goutteuses et hémorrhoïdales. Elle me demanda en plaisantant si un gros ganglion qu'elle portait au poignet, et que l'application prolongée d'une plaque de plomb n'avait pu diminuer, guérirait aussi par là. Je le lui affirmai, ayant déjà vu de pareilles tumeurs disparaître pendant l'usage de ces eaux, et je lui conseillai d'exposer tous les jours la sienne durant quelque temps au courant du robinet. Elle revint très-satisfaite du résultat, mais ne manqua pas de me montrer son ganglion, qui était resté le même. Je n'avais rien à répondre. Un mois après son retour, elle y remarqua un léger changement, et en peu de temps la résolution fut complète.

L'idée me vint donc d'employer ainsi le mercure dans les cas de maladie dont j'ai parlé plus haut. Voici comment je m'y pris. Dans les chancres de la gorge, je fis prendre journellement, pendant trois jours, une dose de mercure (un millionième, un centième ou un quart de grain), et j'attendis tranquillement l'issue, quel que fût l'aspect des ulcères (1). La guérison a eu lieu jusqu'à présent dans tous les cas où j'ai opéré ainsi. Dans l'un d'eux (peut-être à cause d'un refroidissement), l'amélioration s'arrêta du seizième au dix-huitième jour; je donnai encore deux doses, et le malade guérit complétement. Trinks, à qui je fis part de ce procédé, l'adopta chez un malade atteint d'ulcères syphilitiques dans la bouche, contre lesquels le mercure à petite dose n'avait rien produit. Il fit prendre trois doses, qui amenèrent une guérison parfaite. Dans une syphilis invétérée, j'administrai trois doses en cinq jours, de manière à laisser un jour d'intervalle entre elles; l'amélioration qui s'ensuivit dura trois, quatre, cinq et six semaines. En répétant, je choisis ensuite une autre dynamisation, ou (si l'effet curatif n'avait pas duré assez long-temps) une autre préparation mercurielle, de manière à employer tour à tour le mercure pur, le mercure soluble, et le précipité rouge.

C'est d'après ces guérisons que je me crois fondé à présumer que ce moyen de provoquer la réaction, quand elle n'a pas lieu, pourrait être employé aussi, en pareil cas, dans des maladies chroniques d'origine psorique, et pour d'autres médicamens. A la vérité l'énorme activité des antipsoriques à la plus faible dose de la dernière dilution, fait qu'on aurait rarement besoin d'y recourir; cependant il se présente des circonstances où l'organisme n'offre pas ce haut degré de réactivité pour les médicamens antipsoriques, et alors nous donnons avec avantage des dynamisations moins fortes par gouttes. Mais malheureusement cette méthode ne nous conduit pas non plus toujours au but, et souvent, après avoir fait prendre un ou plusieurs antipsoriques choisis avec le plus grand soin, nous n'apercevons aucun changement, ou nous ne voyons survenir que d'insignifians effets primitifs, qui n'amènent

(1) Si, lorsqu'on se sert d'un médicament dont les effets curatifs ne peuvent pas se déployer promptement, en raison de la nature de la maladie, on voulait continuer à l'employer jusqu'à ce que l'effet commençât à paraître, on retomberait dans les fautes de l'allopathie, et on verrait le mal bien plus souvent s'aggraver que guérir.

point d'effets curatifs, sans que nous puissions remédier à ces inconvéniens par de petites doses de soufre, qui ordinairement néanmoins sont efficaces en pareil cas. Ceci nous arrive surtout chez les personnes dont l'excitabilité a été émoussée par l'usage continué pendant longues années de médicamens de toute espèce (1); dans des maux ayant pour siége des parties qui ne possèdent la vitalité qu'au plus bas degré, qui ne déterminent que des symptômes obtus, je dirais presque mécaniques (pression sur les parties voisines, etc.); dans certaines dégénérescences et pseudo-organisations qui jouissent en quelque sorte d'une existence à part; dans des maladies chroniques qui ont tellement pénétré et changé le corps, qu'elles cessent pour ainsi dire d'être quelque chose d'étranger pour lui, en sorte qu'il n'y a plus dans l'organisme de tendance propre à s'en débarrasser, et que la susceptibilité d'y être excité par des médicamens appropriés se trouve presque éteinte. Sans doute, tous nos efforts sont souvent inutiles en pareil cas, parce que la maladie est incurable; mais

(1) Certains individus n'offrent souvent que d'une manière temporaire une insensibilité aux médicamens homœopathiques, qui ne dépend que d'un régime excitant et de l'abus des agens médicinaux, mais qui ne s'accompagne pas de symptômes provenant des remèdes pris en masse, ou d'effets secondaires indestructibles de certains procédés si mal à propos décorés du nom de traitemens. Si l'on oblige ces malades à une vie plus réglée, et que, pendant trois, quatre à six mois, on continue à leur donner les remèdes indiqués, en attendant que chacun ait épuisé son action, et sans s'effrayer de la nullité apparente du résultat, très-souvent on voit ensuite se manifester un changement favorable bien prononcé, et l'excitabilité naturelle se rétablir jusqu'à un certain degré, ce qui fait qu'on peut alors procéder au traitement homœopathique, pour lequel il suffit en général d'employer des doses un peu plus fortes. A la vérité ce cas est toujours fâcheux, quand la maladie s'accompagne de grandes douleurs. Un fait très-remarquable, c'est la grande différence qui existe entre les médicamens, eu égard à la modification qu'ils apportent à la sensibilité de l'organisme. L'acide hydrocyanique, employé pendant long-temps, émousse toutes les préparations homœopathiques. Dans deux cas où la belladonne avait été administrée aux doses ordinaires de l'allopathie, il me fut impossible, plusieurs années après, de jamais produire aucun effet par des doses homœopathiques, quoique les deux sujets fussent demeurés extrêmement sensibles à tous les autres moyens. D'un autre côté j'ai plus d'une fois observé que la douce-amère ne demeurait pas sans action, quoique auparavant elle eût été employée pendant long-temps.

c'est une circonstance sur laquelle on peut rarement prononcer *à priori* d'une manière absolue. Je crois donc qu'il ne serait pas hors de propos, dans toutes les maladies chroniques d'origine psorique où nous sommes convaincus d'avoir choisi le remède antipsorique le mieux approprié, et où l'absence de tout résultat doit être attribuée uniquement à un défaut d'excitabilité de l'organisme auquel nul moyen ne peut remédier, d'essayer quelques doses administrées comme je l'ai fait pour le mercure, afin d'ouvrir en quelque sorte l'organisme, et de porter sa réactivité au degré nécessaire pour que la guérison puisse avoir lieu.

Jusqu'à présent je n'ai, en ce qui concerne les maladies psoriques, qu'un seul fait à l'appui de l'utilité de cette méthode. Helbig, avec qui j'en avais causé, traita peu de temps après une gale à laquelle le soufre convenait, suivant tous ses symptômes, mais que l'administration de ce remède à la manière ordinaire ne put guérir; trois doses la firent céder (1).

OBSERVATIONS SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU RHUMATISME AIGU;

Par le Docteur PETROZ.

Le rhumatisme est une maladie fort commune à laquelle on a attaché moins d'importance qu'à beaucoup d'autres, parce qu'ordinairement il ne menace pas la vie des malades.

(1) Qui n'a éprouvé dans sa pratique combien le défaut de réaction de l'organisme rend parfois toute guérison impossible, malgré le bon choix du médicament? L'idée de donner alors ce remède à très-petites doses qui se succèdent rapidement, mérite d'être prise en considération. A cette occasion je rappellerai que Hahnemann a déjà indiqué l'opium comme propre à tirer l'excitabilité de la léthargie. Quand l'organisme, en quelques unes de ses parties, est insensible aux impressions du dehors, et par conséquent aussi aux médicamens, quelques petites doses d'opium, répétées à des intervalles de huit à douze heures, rèveillent souvent la sensibilité, et exaltent merveilleusement la réaction presque nulle. Qu'arriverait-il si dans les cas, d'ailleurs peu fréquens, dont parle Wolf, avant d'employer le remède indiqué, on faisait prendre quelques doses d'opium, non pas seulement, comme le conseillait Hahnemann, pour obtenir plus de symptômes de la maladie, qui,

Sydenham le considère comme une affection inflammatoire qu'il faut combattre par la saignée et les boissons tempérantes.

Stoll pense que l'inflammation rhumatismale diffère de la vraie inflammation, et qu'elle se prolonge plusieurs semaines quand on l'abandonne à la nature : en parlant du traitement proposé par Sydenham, il dit que la longueur du mal élude souvent ce traitement actif, que les forces se trouvent plus tôt abattues que la maladie, que des malades restent ensuite plusieurs semaines sans pouvoir remuer.

Pinel, en attendant de nouvelles recherches sur cette maladie, ne parle que du rhumatisme articulaire. Il est, dit-il, ordinairement précédé de frisson; ses douleurs suivent le trajet du tissu fibreux ; elles sont aiguës, déchirantes, arrachent souvent des cris aux malades ; elles suspendent tous les mouvemens des parties affectées, des parties voisines, et quelquefois tous les membres se gonflent, les douleurs se propagent le long du tissu fibreux ; elles augmentent surtout par les mouvemens qui en opèrent la distension. Le pouls est fréquent et dur, la peau sèche et chaude, surtout sur les parties affectées; il y a soif, sécheresse de la bouche, céphalalgie, rougeur de la face, insomnie, lésion dans les sécrétions. Pinel recommande la saignée, les onctions camphrées opiacées.

Broussais, après avoir parlé, dans ses leçons de pathologie et de thérapeutique générales, de l'action du froid dans la production de la goutte, etc., dit : « Ce sont quelquefois des douleurs » permanentes qui se font sentir dans une masse musculaire, qui

malgré son intensité, ne se manifeste que faiblement, mais encore pour réveiller la faculté réactionnaire des organes malades, et vivifier ainsi le champ sur lequel doit opérer le médicament ? Le fait suivant, qui m'a été communiqué par Stegemann, vient à l'appui de cette donnée, et confirme les observations que j'ai faites moi-même : Une fille chlorotique avait pris déjà de la pulsatille, du soufre, du graphite, et sans le moindre résultat; une constipation pénible détermina à lui administrer deux doses d'opium II, qui, n'ayant rien produit non plus, furent bientôt suivies d'une dose de soufre xij : alors reparurent non seulement les selles, mais encore les règles : le soufre commença à déployer sa puissance jusqu'à ce moment inerte, et la malade guérit parfaitement en peu de temps. — Un tout autre cas est celui où l'excès de sensibilité et d'endolorissement ne permet à aucun moyen d'agir ; l'opium alors ne pourrait que nuire. (Stapf.)

» augmentent à la pression, avec un sentiment de chaleur légère, » et ensuite de froid dans la partie, et qui, s'accompagnant de difficulté dans les mouvemens, commandent plus ou moins l'immobilité ; c'est le rhumatisme aigu. » Il conseille de se tenir chaudement, d'exciter la peau par des frictions, des bains émolliens, gélatineux, en y joignant quelquefois des substances aromatiques, en les chargeant de principes sulfureux. « En résumé, dit-il, quand il est nouveau et léger, il s'enlève par les sangsues. »

On s'est, en général, borné à distinguer le rhumatisme aigu du rhumatisme chronique ; cependant il est des auteurs qui ont admis sous cette dénomination des affections qu'ils ont décorées de noms étranges, tels que ceux de rhumatisme métallique, cacochimique, leucorrhéique, etc. En général on s'est plus attaché à lui donner des noms tirés du siége qu'il affecte, ou de quelques particularités accidentelles, qu'à chercher les caractères distinctifs qu'il peut présenter, parce qu'il semble qu'une dénomination trouvée suffit pour la science, qu'on surcharge de noms quelquefois barbares ou ridicules.

La durée du rhumatisme aigu varie suivant la constitution du malade, son âge et la saison pendant laquelle il se manifeste. Pinel lui assigne une durée de cinq à cinquante jours. Haygarth dit qu'il peut durer jusqu'à 80 jours sans changer de caractère ; c'était l'opinion de Sydenham.

C'est inutilement qu'on cherche dans les auteurs des descriptions exactes des diverses affections qu'on a désignées sous le nom de rhumatismes ; toutes ont été confondues sous une dénomination générique qui devait tenir sa place dans les cadres nosologiques ; toutes, malgré leurs individualités bien tranchées, ont été combattues par un mode de traitement à peu près uniforme : aussi en voit-on un grand nombre passer à l'état chronique, et être rangées dans la classe des maladies réfractaires aux moyens employés jusqu'à ce jour.

La méthode homœopathique, tout expérimentale, est appelée à éclairer ce point de thérapeutique d'une manière positive. J'espère que les observations suivantes pourront confirmer cette assertion.

Observation première. — Une jeune femme d'une complexion délicate, à peau blanche et fine, habitait un lieu bas dont la tem-

pérature, pendant les chaleurs de l'été, était différente de celle du dehors au moins de deux degrés. Pendant les chaleurs de 1833, chaque fois qu'après un exercice modéré elle rentrait dans son appartement, elle éprouvait une impression qui, d'abord agréable, avait fini par devenir incommode. Un jour elle se plaignit de pesanteur de tête, de lassitude extrême; à la fin de la journée, tremblement des membres, douleurs d'élancement dans différentes parties; pendant la nuit, insomnie, ou sommeil agité, réveil avec frayeur, chaleur sèche à la peau, bouillonnement du sang. Le lendemain, avec les symptômes précédens, face vultueuse, céphalalgie térébrante, tantôt dans le front, tantôt dans la tempe droite, pouls dur, serré, cent dix pulsations par minute; gonflement léger presque sans rougeur dans l'articulation du poignet, le carpe et le métacarpe du côté droit. La malade dit y éprouver une douleur froide; les articulations du pied droit étaient dans le même état; le mouvement était difficile et très-douloureux (*dulcam.* VIII, eau sucrée pour boisson). Quelques heures après, tiraillemens dans les jambes, élancemens dans le poignet, traction comme une crampe dans le pouce, sueur générale légère, sans augmentation de chaleur; elle dure pendant toute la nuit, qui est plus calme. Le lendemain la peau était dans son état normal; le mouvement et le toucher causaient peu de douleur. La malade semblait être en pleine convalescence, lorsque vers la fin du troisième jour elle éprouve un élancement violent dans l'avant-bras droit, qui s'étend au poignet; il se montre dans l'extrémité inférieure; pendant la nuit insomnie, agitation, esprit inquiet, pleurs le matin, douleur sourde et sentiment de froid dans le bras droit, difficulté de le mouvoir, cependant le mouvement ne le rend pas plus douloureux (*dulcam.* VIII, comme la veille). Au bout de deux heures, la peau devint halitueuse, la fièvre se calma, les douleurs diminuèrent, et cette diminution, progressivement plus grande, permit le mouvement au quatrième jour. Toute douleur avait cessé, les fonctions excrétoires avaient eu lieu comme dans l'état ordinaire; la santé ne s'est point démentie depuis cette époque.

Observation seconde. — Un homme de trente-cinq ans, d'une constitution forte, habitué à la fatigue, obligé, par sa profession, de descendre plusieurs fois chaque jour dans une cave très-froide, tomba malade, éprouvant de violentes douleurs dans les membres.

Je n'ai pu recueillir des renseignemens assez positifs pour les rapporter. Il avait été deux fois copieusement saigné et avait pris plusieurs bains tièdes, lorsque je le vis au douzième jour de sa maladie. Figure d'un rouge terne, yeux fortement injectés, céphalalgie assourdissante, idées vagues, confuses; demi-surdité, respiration profonde, fréquente ; pouls élevé, plein, dur ; la peau injectée dans toute son étendue (ces symptômes étaient dus en partie aux nombreuses couvertures qui écrasaient le malade) ; les articulations des extrémités, quoique très-douloureuses, ne présentaient pas de tuméfaction ; le malade, couché sur le dos depuis plusieurs jours, sans avoir changé de position, parce qu'on le lui avait défendu pour éviter de plus violentes douleurs, fut fort étonné de les sentir moins vivement pendant le mouvement.

Les symptômes généraux diminuèrent aussitôt que le malade fut moins couvert, et que, convaincu de pouvoir se mouvoir sans danger de souffrances plus grandes, il trouvait une position plus supportable. Le treizième jour de la maladie, céphalalgie avec stupeur, bourdonnemens dans la tête, yeux moins injectés, bouche sèche, respiration plus libre, ventre sans douleur à la pression, raideur douloureuse de la nuque et du cou, douleur tensive dans les omoplates; élancemens dans les bras, plus souvent dans le droit; élancemens violens, incisifs, répétés, dans les genoux, surtout dans le droit ; élancement dans la cuisse du même côté, qui vient finir au sacrum, comme sur une plaie vive ; tristesse, abattement, pleurs, crainte de la mort. A midi *rhus toxic.*; pour boisson, eau panée.

A cinq heures du soir, chaleur à la peau, surtout aux mains, céphalalgie obtuse, anxiété, pouls peu fréquent, quelquefois intermittent ; à neuf heures, sueur générale sans odeur, tristesse moins grande, les mouvemens sont plus faciles; la nuit, grande soif d'eau ; après minuit, le malade a une heure et demie de sommeil ; le matin, le courage se relève, les douleurs sont supportables, même dans l'immobilité. Bouillon deux fois dans la journée. Le jour suivant, sueur douce par tout le corps, la tête exceptée; urine plus abondante, diminution des douleurs, les accès d'élancemens qui sont plus faibles deviennent rares, le mieux croît rapidement ; cependant au 20e jour de la maladie, 3e du traitement, les douleurs quoique légères subsistent encore ; elles se montrent avec le caractère de douleur continuelle et

tiraillante, que le mouvement dissipe. Le 21, *rhus toxic.* Sueur légère dans la journée, la nuit suivante repos prolongé, convalescence. Le malade n'a point ressenti de douleur depuis cette époque.

3 *Observation.* — Un jeune homme de 19 ans, d'une complexion forte, élevé dans une école préparatoire à Versailles, fut, à la suite d'une promenade, saisi par le froid; dans la nuit qui suivit il éprouva de fortes douleurs de tête qui durèrent plusieurs jours, bientôt une fièvre ardente se manifesta; douleur tensive dans les pieds, douleur incisive dans le bas-ventre; on applique jusqu'à 20 sangsues; délire, agitation extrême, douleur vive à l'estomac, 20 sangsues à l'épigastre; les douleurs des pieds deviennent plus vives, le plus léger mouvement les rend intolérables et arrache des cris; elles s'étendirent aux jambes et gagnèrent bientôt toutes les articulations; une exacerbation violente avait lieu de minuit à 3 heures, le froid soulageait, la chaleur augmentait les souffrances. La douleur est poursuivie dans tous les points par l'application des sangsues, de manière (dit le malade) qu'il ne restait plus une seule place où l'on pût en appliquer. — Au 8e jour, bains de fumigations, onctions huileuses; ils sont sans effets.—Au 12e, les douleurs se calment, mais la faiblesse est telle que le malade ne pouvait soulever un de ses membres; il fut transporté à Paris, où deux jours après je le vis; ses souffrances se renouvelèrent.—Céphalalgie contusive, douleur de pression sur les yeux, injection de la conjonctive, impossibilité de supporter la lumière; décubitus horizontal, bas-ventre douloureux à la pression, émission de l'urine difficile, accompagnée de douleurs lancinantes, respiration anxieuse, courte; chaque aspiration produisait des élancemens aigus dans les parois de la poitrine; peau sèche, brûlante; pouls petit, serré, fréquent; anxiété morale très-grande; le malade ne pouvait prendre une petite quantité de liquide sans de violentes douleurs, que provoquait une légère tussiculation. *Aconit.* VIII toutes les 4 heures. Le lendemain, les mêmes symptômes, moins la céphalalgie, qui était presque nulle; l'injection de la conjonctive et la pression sur les yeux avaient disparu.—La difficulté de respirer produite par des élancemens dans les muscles pectoraux, par une douleur pressive continuelle sur toute la poitrine et s'étendant à l'épigastre, étaient les symptômes qui présentaient l'indication la plus pressante;

Bryonia VIII.—A la fin de la journée la respiration était devenue plus libre, le besoin de tousser avait cessé ; insomnie.—Le 2e jour les symptômes de la poitrine et de la partie supérieure du ventre avaient disparu. 4e jour, la douleur en urinant existait encore, mais moins forte ; les membres, quoique très-douloureux, l'étaient moins au toucher. La plupart de ces symptômes indiquaient l'usage du *colchique* V. Il fut donné ; ses effets furent prompts sur la poitrine, les voies urinaires et les membres supérieurs ; pour la première fois, le malade goûta quelques heures de sommeil pendant la nuit suivante ; l'exacerbation de minuit à 3 heures n'eut pas lieu ; le lendemain, l'esprit n'était plus abattu, l'impatience et les craintes avaient cessé, le malade n'éprouvait plus cette sensibilité douloureuse de tout le corps, les voies urinaires étaient dans leur état normal.—Le besoin qu'avait eu le malade de se soulager en cherchant le frais, était un caractère évident de son affection, qui trouva un moyen spécifique dans l'emploi du *rhododendron chrysanthum*; il fut employé à la IVe puissance, ses effets furent prompts et absolus ; au 8e jour, le malade était sans douleurs, et n'avait plus qu'à réparer des forces perdues par l'excès des émissions sanguines.

4e *Observation.*—Une femme jeune, d'une constitution lymphatique et très-irritable, accouchée depuis 15 jours d'un premier enfant, est malade (après un refroidissement) d'une difficulté de respirer, avec douleur élançante dans le côté gauche de la poitrine, jusque sous la clavicule ; on fait une saignée au bras ; soulagement presque nul ; à la fin de la journée l'oppression devient plus forte ; la nuit, l'anxiété est extrême, la tête s'embarrasse, délire ; le lendemain on renouvelle la saignée sans succès, des rubéfians aux extrémités inférieures soulagent la tête, mais la respiration reste aussi gênée qu'avant. Au 3e jour la malade était dans l'état suivant : face pâle, bouffie, conjonctive décolorée, lèvres bleuâtres, expression d'angoisse et de crainte, respiration anxieuse au dernier degré ; pouls faible, mou, fréquent ; la douleur dans le pectoral gauche devenait violente, en faisant éprouver au bras un mouvement d'abduction. *Bryonia* VIII.—Aggravation insensible ; au bout de deux heures diminution des symptômes. La nuit suivante sommeil ; au réveil, faiblesse générale sans oppression ni douleur ; convalescence, alimentation.

Ces quatre observations ont bien évidemment les caractères de

l'affection désignée sous la dénomination de rhumatisme aigu, et, comme on le voit par les trois dernières, elles auraient été soumises à un mode de traitement uniforme. Quel en aurait été le résultat? je laisse cette question à décider à ceux qui ont souvent été dans le cas d'observer des faits semblables; toujours est-il certain que chacun de ces faits se distingue par des traits caractéristiques très-prononcés, qui en font autant de maladies spéciales, vraies individualités dont la connaissance conduit au traitement le plus sûr et le plus prompt. Chez le malade du n° 2, le mouvement, loin d'accroître les douleurs, les diminua; chez celui du n° 3, le mouvement est impossible sans un accroissement de souffrance qui devient intolérable. Les tentatives infructueuses faites chez l'un et l'autre malade pour arrêter les progrès du mal l'ont compliqué, ou rendu plus difficile à combattre: aussi chez le malade n° 3 a-t-il fallu procéder par abstraction de symptômes pour arriver à une solution prompte et complète, tandis que, dans l'origine, un seul médicament aurait pu suffire pour obtenir ce résultat d'une manière plus prompte.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES;

Par le Docteur KRAMER.

Au mois de septembre 1832 je fus appelé auprès d'une jeune personne de 14 ans, qui, après s'être échauffée, puis refroidie, avait été atteinte d'une entérite bien caractérisée. Malgré tous les moyens allopathiques qu'on mit en usage, tels que sangsues, dont 87 furent apposées dans les premiers six jours, les fomentations, les cataplasmes émolliens, les linimens avec l'huile de jusquiame et la teinture d'opium, les lavemens émolliens et légèrement laxatifs, les demi-bains, les émulsions, enfin le calomélas, uni sur la fin à l'opium, la maladie, loin de diminuer, ne fit que croître de jour en jour jusqu'au septième; la malade se trouvait alors à deux doigts de la mort. Le docteur Siegel qui, après avoir suivi l'ancienne pratique pendant 50 ans, s'était rangé depuis deux années parmi les partisans de l'homœopathie, me proposa de recourir à cette dernière, en ajoutant toutefois qu'elle pourrait bien ne plus être utile dans une affection parvenue au

septième jour sans nulle annonce de crise, très-violente, au plus haut degré, et contre laquelle on avait employé tant de saignées et de calomélas. Quelque ennemi que je fusse alors de la nouvelle doctrine, j'adoptai cet avis, ayant perdu tout espoir de sauver ma malade par l'usage plus long-temps continué des moyens allopathiques. En conséquence je prescrivis : *aconit* VIII, iij, à répéter de trois en trois heures pendant la nuit. A ma grande surprise, le lendemain matin, huitième jour de la maladie, la jeune personne se trouvait infiniment mieux; pour la première fois depuis le commencement de la maladie elle avait dormi par quarts d'heure et demi-heures pendant la nuit; les vomissemens continuels provoqués par tout ce qu'elle prenait, avaient cessé; les douleurs de bas-ventre, jusqu'alors continuelles, avaient presque entièrement disparu; l'abdomen n'était plus qu'un peu sensible au toucher, il n'était plus si gonflé, ni si dur; la fièvre, jusque-là continue, avait presque cessé; et tout ce changement eut lieu sans crise, ni par les sueurs, ni par les urines. La malade prit encore quelques doses d'aconit dans la journée; le lendemain elle était rétablie de cette affection devenue si dangereuse.

Cette guérison homœopathique me causa le plus grand étonnement. Cependant je ne pus pas me persuader qu'elle était due en entier à l'aconit prescrit en si petites doses : je pensais qu'on pouvait la considérer comme un effet consécutif du traitement anti-phlogistique précédemment mis en usage, quoique cette hypothèse fût combattue par l'absence de toute crise, dont il ne manque jamais de survenir une quelconque dans les maladies inflammatoires de ce genre.

La convalescence de ma malade fut longue; elle était très-faible, et ce fut au bout de trois semaines seulement qu'elle put marcher seule. Pendant la quatrième semaine, elle s'exposa imprudemment à un courant d'air, qui fit de nouveau surgir la même maladie. Des maux de ventre continuels à la région ombilicale, que la moindre pression augmentait, de fréquens rapports douloureux, des vomissemens fréquens de matières d'un vert jaunâtre, la constipation, le pouls petit, vite et un peu dur, la chaleur générale, la soif, l'anxiété et l'agitation continuelle, annonçaient assez une entérite. Les parens et la malade me prièrent de recourir à l'homœopathie; je donnai *aconit* VIII, iij. Un quart d'heure était à peine écoulé que la malade tomba dans

un sommeil calme qui dura plus de trois heures; à son reveil elle se sentit soulagée ; elle ne se plaignait plus d'aucun des symptômes précédens, et elle voulait se lever, ce qui ne lui fut permis que le lendemain.

Les affections de ce genre, quand on les livre à la nature, ou qu'on les traite allopathiquement, durent en général sept à neuf jours avant de se juger. On croira donc sans peine que je ne fus pas peu étonné d'une guérison si rapide par une seule dose d'aconit, sans nul moyen allopathique interne ou externe.

C'en fut assez pour me décider à étudier l'homœopathie, et le résultat fut que je quittai les méthodes dont je faisais usage depuis quarante ans, sans autre regret que de ne m'y être pas résolu plus tôt. Je vais rapporter quelques uns des cas les plus remarquables de ma pratique homœopathique.

Un homme de 53 ans était depuis plusieurs années obligé de passer ses nuits sur un fauteuil à cause d'une oppression telle de poitrine, qu'il semblait être sur le point de suffoquer dès qu'il penchait un peu la tête ou le haut du corps; à chaque mouvement un peu fort, surtout en montant l'escalier, il perdait haleine, et était obligé de rester long-temps tranquille pour se remettre. L'urine était rare et presque toujours rougeâtre. Les pieds enflaient souvent, et alors la poitrine était plus dégagée. En outre, mucosités abondantes dans la gorge, enrouement, toux sèche, défaut d'appétit, accidens hémorrhoïdaux, douleurs rhumatismales, et sueurs copieuses. Divers moyens allopathiques, employés pendant long-temps, n'avaient fait qu'aggraver l'état du malade. Je donnai *arsenic* X, iij. Après la première prise, celui-ci put passer la nuit dans son lit sans éprouver de suffocation ; le lendemain l'urine fut plus abondante et teinte en jaune. Six doses du même remède, de quatre en quatre jours, suivies de *nux* VIII, iij, et de *carb. veg.* VIII, iij, à cause de l'affection hémorrhoïdale, améliorèrent l'état au point que le malade put se coucher la nuit entière, qu'il fut moins souvent oppressé, et que les douleurs du bas-ventre devinrent très-supportables. Plus tard il eut la grippe, qui réveilla ses anciennes souffrances.

Une dame de 24 ans souffrait de l'estomac depuis sept ans; pendant tout ce temps elle n'avait pris que du lait de vache froid; toute autre chose lui causait les plus violens maux d'estomac, des spasmes, des nausées, des vomissemens. Il y avait en outre chez

elle : afflux du sang vers la tête, céphalalgie pressive, faiblesse de la vue, hémorrhoïdes, froid par tout le corps, surtout aux mains et aux pieds, suppression des règles depuis cinq ans, grande irritabilité, maigreur, disposition à l'impatience. Huit doses de *nux* VIII, iij, une chaque jour avant de se mettre au lit, et quatre de *bryone* VIII, iij, suffirent pour diminuer la maladie au point qu'après quatorze jours d'usage de ces deux moyens, la malade put supporter la volaille et le veau rôti, sans éprouver ni douleur ni pesanteur à l'estomac. Il est à espérer que les règles reparaîtront à mesure que les forces elles-mêmes se rétabliront.

J'eus à traiter cinq cas de chancres primitifs entre le gland et le prépuce ; dans deux de ces cas les chancres avaient une grande étendue. Sans nul moyen externe, trois malades furent guéris en trois semaines, et les deux autres en un mois, par *mercur. viv.*, pris tous les deux jours, à la dose d'un grain de la première atténuation. Chacun des deux premiers consuma donc un neuvième de grain de mercure, et chacun des autres un peu moins d'un septième. Il ne survint aucun accident nouveau, et la guérison fut parfaite. Pour apprécier l'importance du traitement homœopathique ici, il faut bien connaître l'ancienne méthode, et les fâcheux résultats qu'elle entraîne si souvent.

Plusieurs personnes atteintes de la grippe furent rapidement guéries par quelques doses d'aconit; peu ne le furent pas au bout de trente-six heures; le plus grand nombre furent débarrassées en douze à vingt-quatre heures de la fièvre inflammatoire accompagnée de rhumatisme, catarrhe, mal de gorge ou autres affections locales. Je fus rarement obligé de recourir ensuite à la noix vomique. Les inflammations locales, à la vérité apyrétiques, mais qui cependant restaient encore en partie, cédèrent non moins rapidement aux moyens indiqués, par exemple : *mercur. sol.* et parfois *pulsat.*, contre le mal de gorge ; *bryon.*, *nux* ou *rhus*, contre les douleurs rhumatismales ; *nux*, *bellad.*, *ipecac.*, et *pulsat.*, contre le catarrhe.

On objectera qu'abandonnées à la nature, ces maladies guérissent avec non moins de facilité, sans nul médicament, ou seulement en favorisant un peu la transpiration : je n'en disconviens pas; mais l'expérience m'a appris que la guérison n'a jamais lieu alors avec autant de rapidité qu'à l'aide du traitement homœopathique, et qu'il n'est pas rare de trouver des cas où l'on est obligé

d'employer des médicamens, qui même toujours ne parviennent point à raccourcir la durée, ou à prévenir le danger. Or, jamais rien de semblable n'a lieu avec l'homœopathie.

Les eaux minérales de Bade sont visitées chaque année par des centaines de goutteux, qui s'attirent quelquefois par imprudence une fièvre arthritique. Dans ce cas l'aconit et la bryone m'ont été du plus grand secours ; en peu de temps ils délivrèrent les malades de leur mal. Si l'on considère combien l'ancienne méthode exige du temps pour guérir, ou même seulement pour soulager en pareil cas, combien aussi elle emploie d'évacuans, de sudorifiques, de diurétiques, de sangsues, de ventouses, ou même d'excitans et de stimulans, on ne pourra contester la prééminence de la nouvelle.

Jamais jusqu'à présent l'aconit ne m'a manqué dans les fièvres inflammatoires auxquelles étaient jointes aussi des inflammations locales. Toujours j'en ai obtenu d'excellens et prompts effets. On peut dire en toute assurance qu'il est vraiment spécifique dans ces formes de maladies. Suivant le degré de la maladie et la violence des symptômes, je le donne toutes les deux, trois ou quatre heures, ou seulement deux à trois fois par jour, à la dose de dix, quinze et vingt globules de la vingt-quatrième dilution.

Dans quelques cas de fièvre dentaire, chez les enfans, qui était accompagnée de convulsions, l'aconit, la camomille et la belladonne se sont montrés très-efficaces.

M'appuyant sur l'expérience d'un grand nombre de médecins, et convaincu de la certitude avec laquelle l'homœopathie guérit le croup entre leurs mains, je l'ai employée, pour la première fois cet été (j'avoue que ce ne fut pas sans inquiétude), chez un enfant de quatre ans, fils unique de parens riches. Sa maladie était à un haut degré, et datait déjà de douze heures ; je donnai quinze globules de la vingt-quatrième dilution d'aconit, deux heures après une goutte de teinture d'éponge IX, et deux autres heures plus tard un grain de la seconde atténuation de foie de soufre calcaire : j'alternai ces deux derniers médicamens toutes les deux heures, et j'eus la grande joie de voir mon malade sauvé au bout de douze. La toux simple qui restait encore céda en quelques jours à l'ipécacuanha et à la belladonne.

Une dame était affectée depuis plusieurs semaines, pendant la nuit, d'une toux spasmodique, contre laquelle plusieurs remè-

des allopathiques avaient été employés sans résultat. La belladonne convenait parfaitement; trois doses de VIII, iij, chaque soir avant de se mettre au lit, suffirent pour procurer pleine et entière guérison.

J'eus à traiter trois enfans de la coqueluche. Chez deux la maladie débutait, ils furent guéris en quinze jours par *acon.*, *hepar. sulph.* et *zinc.*, ces deux derniers moyens alternés ensemble. Le troisième était malade depuis neuf semaines déjà ; il éprouvait de fréquens accès le jour et la nuit ; la belladonne et le cina, alternés d'un jour l'un, améliorèrent tellement l'état en huit jours, que l'enfant ne toussait plus dans la journée, et que les quintes étaient rares pendant la nuit. Je prescrivis contre ces dernières le *conium*, dont la cinquième dose les fit cesser.

Pendant ma pratique de quarante années, j'ai traité bien des enfans atteints de la coqueluche, mais il m'est rarement arrivé d'en guérir dans l'espace d'un mois : malgré tous les narcotiques, antispasmodiques, incisifs et topiques, la maladie durait d'ordinaire dix-huit semaines. On sait quels accidens elle cause pendant son cours, et quels fâcheux résultats elle laisse à sa suite : le moins est qu'elle détruise la santé pour plusieurs années. On ne craint pas d'essayer contre elle tous les moyens allopathiques imaginables ; pourquoi ferait-on difficulté de recourir à une méthode dont l'expérience a tant de fois constaté l'efficacité, l'infaillibilité ?

Une dame de trente-quatre ans, mère de plusieurs enfans, d'une complexion délicate, scrofuleuse pendant son jeune âge, était atteinte depuis un an d'une phthisie muqueuse (bronchite chronique), suite d'un rhume négligé. Les symptômes essentiels étaient : fièvre lente, toux avec crachats muqueux, respiration oppressée, suppression des règles, faiblesse générale, enflure des pieds. Divers moyens allopathiques, loin d'améliorer le mal, n'avaient fait que l'aggraver de jour en jour. Je prescrivis une dose *tinct. sulph.* X, iij, et six jours après une seconde ; n'ayant aperçu aucun changement, je donnai *ars.* X, iij, plus tard *calc. carb.* X, iij, et enfin *stann.* III, iv; ces trois derniers moyens furent répétés trois ou quatre fois, à cinq ou six jours de distance. Pendant leur usage l'état s'amenda peu à peu; au bout de trois mois, il ne restait plus que de la faiblesse et la suppression des règles.

Quelques personnes, les unes âgées, les autres affaiblies par

des maladies ou par un mauvais genre de vie, et qui souffraient depuis plusieurs années d'une toux grasse, soir et matin, avec crachats salés, ou douceâtres, jaunâtres, verdâtres, muqueux ou puriformes, mais sans fièvre, ont été rétablies par *ars.*, *sep.*, *calc.*, *stann.*, *china*, *silic.*, *lycopod.*

Une toux sèche, datant de deux ans, chez un homme de vingt-six ans, avec fréquens crachemens de sang, douleurs lancinantes et brûlantes au côté droit de la poitrine pendant l'inspiration et la toux, oppression et tension de la poitrine, battemens de cœur, froid aux pieds, selles sanguinolentes, mouvemens fébriles, et amaigrissement, avait résisté pendant vingt-un mois aux efforts de l'allopathie. Elle céda en trois mois à *tinct. sulph.*, *ac. phosph.*, *bryon.* et *nux.*

Plusieurs autres toux sèches analogues, qui fatiguaient depuis long-temps les malades, faisaient craindre la consomption, et avaient résisté à tous les moyens allopathiques, ont été rapidement guéries par *ars.*, *conium*, *china*, *phosph.*, *calcar.*, *sulph.*, *ipecac.*, *spong.*, suivant la durée et l'ensemble des symptômes.

Je ne puis passer sous silence l'histoire d'une fille de vingt-trois ans, qui, depuis deux années, avait une toux sèche, avec élancemens dans le côté gauche, pression et anxiété en inspirant, battemens de cœur, douleurs et spasmes à la région hépatique et dans le bas-ventre, chlorose, leucorrhée, coliques avant l'apparition des règles peu copieuses, vertiges en se baissant, céphalalgie tiraillante, bourdonnemens dans les oreilles, enflure des pieds, fièvre lente, amaigrissement et faiblesse générale, tristesse et abattement. *Nux*, *pulsat.*, *ars.*, *calc.* et *phosph.* rétablirent la santé.

Deux hommes robustes et pléthoriques, de moyen âge, éprouvaient l'un des vertiges continuels à tomber à la renverse et de grands maux de tête, l'autre une céphalalgie étourdissante à la partie antérieure de la tête, avec perte instantanée de connaissance, et flamboyement devant les yeux; ils avaient l'habitude de se faire saigner plusieurs fois par an, sans compter les rafraîchissans et les dérivatifs qu'ils prenaient à l'intérieur; une ou deux doses d'aconit les débarrassèrent chaque fois de leurs accès, sans qu'ils eussent besoin de recourir à d'autres moyens.

Beaucoup de malades atteints d'affections du bas-ventre éprouvaient : douleurs à l'estomac et au foie, jaunisse, obstruc-

tions abdominales, accidens hémorrhoïdaux, etc. Ces affections sont fréquentes surtout de quarante à cinquante ans, et chez ceux qui mènent une vie sédentaire. En pareil cas, *nux*, tous les jours, ou au plus tous les deux jours, m'a été plus utile qu'aucun autre moyen : cependant les symptômes ont parfois exigé d'autres médicamens, *calcar.*, *bryon.*, *sulph.*, *lycopod.*, *sepia*, *graphit.*, *silic.*, *carb. veget.*, *phosph.*

Chez un de ces malades, obligé de rester toujours assis, l'affection était arrivée au point de le réduire au désespoir. Engorgement du foie, teint jaune, hémorrhoïdes, resserrement du ventre, beaucoup de vents, ballonnement de l'abdomen, violentes douleurs au côté droit de la poitrine, allant de là jusqu'au milieu du thorax et aux hanches, durant des heures entières, gênant et souvent coupant la respiration, cessant pendant quelque temps et reparaissant ensuite avec une nouvelle force tant la nuit que le jour, tels étaient les principaux symptômes. Dans les accès de spasmes, le pouls battait cent vingt fois par minute, la figure devenait rouge et la tête entreprise, après quoi se déclarait une céphalalgie pressive. Cet état durait depuis quatre ans, sans que rien pût le calmer. *Nux*, *acon.*, *coloc.*, *ars.*, *carbo an.* et *veget.*, et enfin *phosph.* procurèrent une guérison radicale en six semaines.

Un homme souffrait depuis six mois d'une douleur lancinante dans le côté gauche de la poitrine, chaque fois qu'il se remuait ou se baissait. Il n'éprouvait pas autre chose. Six doses de *nux* X, iij, cri ses une chaque soir, le débarrassèrent complétement.

Un jeune homme, hypochondriaque depuis quelques années, affaibli et amaigri, se plaignait d'affections hémorrhoïdales, fréquentes coliques, constipation, vents, spasmes dans le bas-ventre et la poitrine, insomnie : il était inquiet, timide, abattu, et souvent très-sensible. Plusieurs doses de *nux*, le phosphore et de nouveau *nux*, combinée avec l'anacarde, enlevèrent les principaux symptômes ; les selles revinrent tous les jours, la digestion se fit mieux, l'appétit reparut, les spasmes cessèrent, les forces s'accrurent et le moral se rasséréna.

J'ai traité trois personnes atteintes du tic douloureux de la face, et chez l'une desquelles les accès revenaient tous les quinze jours, avec assez de violence pour la rendre presque folle. Ils éclataient ordinairement le matin, et duraient la plupart du temps vingt-

quatre heures, avec quelques interruptions. Quinze jours d'usage de la belladonne et de la noix vomique procurèrent une parfaite guérison, qui ne s'était point encore démentie au bout de quatre mois. Dans les deux autres cas j'employai *bellad.* et *stram.*, *bellad.* et *zinc.*: trois mois après aucun accès n'avait encore reparu.

Je ferai remarquer que je fais prendre plusieurs doses l'une après l'autre du médicament indiqué par l'ensemble des symptômes, que j'emploie des doses plus fortes, et que je les rapproche davantage. L'expérience m'a appris que c'était ordinairement un moyen d'arriver plus vite au but.

Une dame se plaignait depuis long-temps de spasmes d'estomac, avec nausées et vomissemens fréquens dès qu'elle avait bu ou mangé; un jeûne sévère, presque complet, la débarrassait de ses douleurs; en même temps que les spasmes d'estomac se manifestaient, elle éprouvait des élancemens sur la poitrine et au voisinage du cœur, et souvent une constriction telle de la poitrine, qu'elle perdait la respiration. Pendant l'accès, elle avait de l'anxiété, avec chaleur, mal de tête, sueur et douleurs dans le dos. Deux doses de belladonne, et ensuite quelques doses de noix vomique, firent cesser en peu de jours cet état, qui avait résisté des mois entiers à l'allopathie.

Une dame de trente et quelques années éprouvait depuis douze ans des nausées et des vomissemens aussitôt après avoir déjeuné avec du café. La même chose lui arrivait en prenant d'autres alimens le matin, et même souvent après le dîner. Outre ces accidens, elle se plaignait d'élancemens et d'oppression à la poitrine, avec toux sèche, céphalalgie frontale lancinante, vertige stupéfiant, froid aux mains et aux pieds, et maux de ventre peu avant les règles. Après quinze jours d'emploi de *tinct. sulph.* et *ipecac.*, le vomissement cessa; *ars.* et *con.* enlevèrent ensuite la toux et les autres accidens.

Une dame souffrait depuis cinq ans de douleurs lancinantes presque journalières dans la région inférieure droite du bas-ventre, qui s'étendaient jusqu'aux reins et au dos; hémorrhoïdes, fréquent ténesme, constipation, vents, gonflement du ventre, enflure des jambes et des pieds, douleurs dans ces parties, froid aux mains et aux pieds, caractère susceptible, morose et triste. *Sulph.*, *nux*, *coloc.*, *phosph.*, *nux*, et de nouveau *phosph.* furent les moyens qui la rétablirent en trois mois.

Plusieurs malades, atteints de dartres sèches et humides, durent leur guérison à *sulph.*, *ars.*, *ac. nitr.*, *graph.*, et *bovist.* combiné avec l'usage des eaux de Bade.

Une desquamation furfuracée de la peau du visage, dont une femme était atteinte depuis plusieurs années, fut guérie par trois doses de soufre, trois de *calc. carb.* et deux de lycopode.

Une éruption psoriforme humide au front et sur toute la face, au cuir chevelu, au dos et aux cuisses, avec petits ulcères sur le gland, gonflement des os, et douleurs dans le tibia, survenant pendant la journée seulement, chez un jeune homme qui avait eu autrefois la syphilis, et qui maintenant était amaigri, pâle, épuisé, avait été traitée en vain par le mercure à fortes doses pendant deux années : *acid. nitr.*, *aur.* et *ac. phosph.* ramenèrent la santé en trois mois.

J'ai traité des malades atteints de la gravelle, avec envies fréquentes d'uriner, pression et contraction douloureuse de la vessie. Les accidens diminuèrent chez quelques uns sous l'influence de *sarsap.*, *petrol.*, *calcar*, *phosph.* et *lycop.*; d'autres furent guéris après avoir rendu beaucoup de graviers.

SUR LE VÉRITABLE RAPPORT ENTRE L'HOMŒOPATHIE ET L'ALLOPATHIE;

Par le Docteur CASPARI.

(Suite.) (1)

Il faut comprendre parmi les maladies organiques certaines affections qu'on n'a point coutume d'y rapporter, et dans lesquelles le côté dynamique se prononce par des symptômes certains et même plus appréciables que ceux du côté organique. Je signalerai seulement ici les diverses sortes de phthisie ou de suppuration d'organes importans, ainsi que certaines déformations de la peau par des exanthèmes, dans lesquelles l'homœopathie déploie une si grande efficacité, et où l'on ne peut nier qu'il y ait réellement perte de substance.

(1) Voyez page 150.

d'état de guérir certaines maladies, il ne faudrait pas partir de là pour la croire impuissante, et douter qu'elle ait une sphère d'action fort étendue, car cette doctrine dépendant d'une connaissance aussi exacte que possible des effets de tous les médicamens, il n'est pas étonnant que certaines maladies ne se retrouvent qu'incomplétement ou même point du tout parmi les symptômes des substances médicinales peu nombreuses qui ont été étudiées jusqu'à ce jour, mais cela n'enlève rien à sa toute-puissance, qui seulement est subordonnée aux progrès de la matière médicale pure.

L'homœopathie ne s'étend au moins pas, dit-on, sur la chirurgie, dans le domaine de laquelle elle n'a rien à voir, puisque là toutes les maladies sont locales, extérieures. Au contraire ! Non-seulement elle empiète sur les terres de la chirurgie, mais même un jour viendra où elle en changera totalement la forme. Elle lui enlevera la plus grande partie des maladies dites chirurgicales, pour les incorporer à la thérapeutique générale ; elle rendra inutiles une foule d'opérations douloureuses ou dangereuses, et elle réduira la chirurgie au rôle que son nom seul déjà assigne, à la guérison des lésions purement mécaniques. Il n'est pas difficile d'entrevoir comment cette réforme aura lieu. Si nous examinons sans préventions ni préjugés les maladies chirurgicales réputées extérieures, qui ne proviennent pas d'une lésion mécanique de la substance organique, nous voyons qu'elles sont les unes des produits locaux de maladies générales, des affections locales secondaires dans lesquelles se reflètent les maladies inhérentes à l'organisme entier, les autres des affections locales primitives déterminées par des influences dont l'action s'est exercée localement. Tout chirurgien instruit sait que, même dans la méthode allopathique, beaucoup de maladies chirurgicales peuvent être guéries par des moyens internes, seuls ou secondés d'applications extérieures, et que même, dans beaucoup de cas, il vaut infiniment mieux recourir aux premiers qu'aux secondes, parce que celles-ci entraînent souvent des suites

Mais quand bien même l'homœopathie serait encore hors

fâcheuses. Nous n'ignorons pas que la nature provoque quelquefois une maladie locale tout exprès pour débarrasser ou préserver une partie essentielle à la vie, et qu'en pareil cas il est imprudent, souvent impossible, de guérir cette maladie par des topiques, tandis qu'elle cède aisément et d'elle-même quand l'affection interne est détruite.

Lorsque nous réfléchissons à la manière d'agir des médicamens sur l'homme en santé, nous trouvons qu'ils ont le pouvoir non-seulement d'engendrer toujours des maladies internes, mais encore, lorsque lour influence s'exerce long-temps, de provoquer des affections locales. Leur action n'est pas moins spécifique dans ce dernier cas que dans l'autre, car c'est toujours sur une partie déterminée, sur un point exactement limité, qu'elle porte.

Or, si les maladies chirurgicales sont pour la plupart dynamiques, quoique locales, et que les médicamens homœopathiques puissent faire naître aussi des affections locales analogues, il est clair que ces médicamens peuvent également guérir des maladies chirurgicales dynamiques. C'est ce que l'expérience démontre. Il n'est pas jusqu'aux affections locales les plus opiniâtres, celles qui résistent à toutes les ressources de l'allopathie, comme l'amaurose et la cataracte, la carie, certaines exostoses, les verrues, etc., contre lesquelles ils n'agissent avec une énergie et une promptitude surprenantes. Que de souffrances ne pourra-t-on donc point épargner désormais aux malades! combien de maux ne parviendra-t-on pas à guérir d'une manière plus rapide et plus certaine, sans avoir à craindre de récidive prochaine ou éloignée!

Loin donc de restreindre le champ de la médecine, l'homœopathie l'agrandit au contraire de beaucoup et borne celui de la chirurgie, assurément au grand avantage de l'humanité. J'entrevois une époque où les opérations chirurgicales seront réduites à un bien petit nombre, où tant de maladies maintenant incurables seront guéries d'une manière douce et prompte, et où la médecine et la chirur-

gie, toujours séparées jusqu'à ce moment, se donneront la main pour agir de concert. Ce ne sera point la faute de l'homœopathie si ce jour tarde long-temps encore à paraître, où la médecine ne fera plus qu'un grand tout, où il n'y aura plus qu'une seule méthode curative, une seule théorie, où l'art de traiter les maladies ne sera plus à la merci des hypothèses imaginées pour en expliquer l'essence.

Un autre point qui fait que les allopathistes envisagent l'homœopathie sous un jour défavorable, et s'abstiennent de l'essayer, est le précepte *similia similibus*, substitué à l'ancienne maxime *contraria contrariis*. Mais ce précepte a été pris par eux dans un autre sens que par Hahnemann, ou du moins ils en ont fait une fausse application. Si l'on voulait le substituer à l'ancien adage dans la thérapeutique allopathique, et l'appliquer concurremment avec les autres principes de l'ancienne école, il résulterait de là un mélange absurde, dont les résultats seraient en effet aussi fâcheux qu'on le redoute : c'est la fausse idée qu'ils se font des intentions d'Hahnemann à cet égard, jointe à la conscience qu'ils ont de ne point toujours procéder d'après l'axiome *contraria contrariis*, et d'agir plus fréquemment en conséquence du précepte *tolle causam*, qui les dispose si mal en faveur de l'homœopathie.

Mais tel n'était pas le but d'Hahnemann. Son principe *similia similibus* doit, comme tous les autres points de sa doctrine, être entièrement dégagé des doctrines de l'allopathie. Vouloir fondre ensemble les principes des deux méthodes serait détruire l'essence de l'une et de l'autre. Si l'on avait approfondi l'homœopathie, on aurait vu qu'agir en conformité du principe de Hahnemann, ce n'est point aggraver une maladie, comme il peut le sembler au premier aperçu, mais la faire cesser promptement et sûrement : on aurait reconnu qu'à l'égard de certains médicamens il y a concordance entre l'homœopathie et l'allopathie, d'où l'on doit conclure que ces deux méthodes ne diffèrent pas l'une de l'autre quant à leur essence, mais seulement quant à la

manière d'expliquer les effets. Ainsi le quinquina ayant été trouvé utile dans des maladies accompagnées de faiblesse ou causées par elles, on l'a considéré comme fortifiant; et parce qu'il a guéri des fièvres intermittentes, on l'a regardé aussi comme fébrifuge. Employé homœopathiquement, il produit aussi les mêmes effets curatifs; seulement ce n'est pas parce qu'il possède *à priori* une propriété fortifiante ou fébrifuge, mais parce qu'il peut, de lui-même, provoquer des effets analogues dans le corps. Tous les autres médicamens sont dans le même cas. L'allopathie et l'homœopathie nous signalent toutes deux des guérisons dues à leur intervention. Mais les explications qu'elles en donnent sont différentes. Ce qui prouve qu'Hahnemann a trouvé la meilleure, c'est que celle des allopathistes n'a rien de fixe, implique souvent contradiction, et fréquemment aussi est réfutée au moment où l'on s'y attend le moins par les résultats de l'action d'un médicament, tandis que celle de Hahnemann ne cesse jamais d'être exacte dans tous les cas où l'on emploie les médicamens d'après les règles rigoureuses de l'homœopathie.

Si cette concordance n'a pas lieu partout, si l'homœopathie emploie beaucoup de médicamens dans des cas morbides autres que ceux auxquels l'allopathie les applique, c'est parce que nous ignorons la plus grande partie des effets de ces substances; parce que rien ne pouvait nous les enseigner, à moins que le hasard ne nous mît sur leurs traces; parce que, ne connaissant pas la loi thérapeutique suprême, nous ne savions pas les employer d'une manière conforme à la nature; parce que beaucoup de substances dont l'homœopathie se sert avec le plus grand succès, n'existent pas dans nos officines, attendu qu'on n'avait point encore soupçonné qu'elles possédassent des vertus curatives, enfin parce que l'homœopathie guérit au moyen des effets primitifs, et l'allopathie à l'aide des effets consécutifs ou réactionnaires, ce qui doit nécessairement établir entre elles une grande différence.

Mais, objectent les allopathistes, nous n'aurions pas, depuis des siècles, guéri tant de malades et d'une manière durable, si nous les avions traités par une fausse méthode, si l'homœopathie était la seule vraie. Ils invoquent donc l'expérience en leur faveur. Nul doute que beaucoup de malades n'aient été guéris d'une manière sûre et souvent même prompte d'après l'ancienne méthode. Mais examinons comment la guérison a eu lieu. Dans beaucoup de cas nous savons positivement que les allopathistes ont employé des moyens qui agissaient homœopathiquement à leur insu, et dont l'action n'était lente et accompagnée de nombreux accidens qu'en raison de l'exagération des doses, puisque, quand celles-ci étaient faibles, la guérison avait souvent lieu avec une grande rapidité. L'ipécacuanha, le mercure, le soufre et autres substances en fournissaient des exemples. Mais quand ce cas n'avait pas lieu et que cependant la santé se rétablissait peu à peu, tantôt la nature venait au secours du malade, tantôt l'organisme était forcé de se maintenir dans un état contraire à celui de sa maladie et à l'effet primitif du médicament employé, jusqu'à ce que la maladie eût été vaincue par là, ou qu'elle eût accompli son cours naturel. Imposer ainsi par violence à l'organisme un état opposé à celui qui existait auparavant, devait avoir des suites très-graves, comme le témoigne assez l'issue si fréquemment funeste des traitemens allopathiques.

Quand on s'est familiarisé avec l'homœopathie, on reconnaît souvent avec surprise pourquoi le moyen mis en usage dans tel ou tel traitement allopathique n'a point réussi, pourquoi, au contraire, un autre a produit si promptement des effets salutaires : on découvre pourquoi tel remède vanté comme spécifique contre une maladie purement nominale, échoue fréquemment dans un autre cas morbide désigné sous le même nom; on conçoit comment les médicamens ont pu déterminer parfois des effets différens ou opposés, suivant qu'on les donnait à forte ou faible dose;

l'ipécacuanha, par exemple, exciter ici le vomissement et calmer le spasme d'estomac, là provoquer les règles et faire cesser des spasmes utérins; la rhubarbe fortifier l'estomac et suspendre la diarrhée à faible dose, et purger à haute dose; l'opium porter au sommeil et accélérer aussi l'action du système vasculaire; le musc stimuler et cependant aussi apaiser les spasmes. Toutes ces contradictions inexplicables dépendaient uniquement de ce qu'à faibles doses des médicamens leurs effets primitifs seuls se prononçaient, tandis que, sous l'influence des fortes doses, l'organisme se trouvait simultanément dans la nécessité de mettre en jeu sa réaction, à moins que, par l'effet du hasard, le remède ne fût homœopathique, et que, par cela même, il guérît sur-le-champ la maladie sans provoquer d'effets accessoires.

Aveuglés par les principes de l'allopathie, beaucoup de médecins ne croient pas à l'efficacité des faibles doses des médicamens, et regardent comme impossible qu'ils produisent ce que ne parviennent souvent pas à opérer les doses énormes prescrites par l'ancienne école. Cette erreur tient à l'idée matérielle qu'ils se font du mode d'action des médicamens, dont la force, résidant, suivant eux, dans la quantité, doit croître et diminuer avec cette dernière. Voyant qu'après avoir reçu pendant quelque temps une dose déterminée de tel ou tel remède, l'organisme avait besoin d'en recevoir de plus fortes pour ressentir désormais les mêmes effets de leur part, s'apercevant que les résultats des vomitifs, des purgatifs, des sudorifiques, des diurétiques, augmentaient avec les doses, partant enfin de l'idée qu'à l'instar des alimens, les substances médicinales sont digérées et passent dans la masse générale des humeurs, on ne doit point être surpris de ce qu'ils n'eussent aucun égard à leur puissance dynamique. A quoi l'on doit joindre encore qu'ils s'imaginaient qu'aux doses infinitésimales de l'homœopathie les médicamens devaient produire les mêmes effets qu'aux doses allopathiques. La plus simple expérience sur

eux-mêmes avec une substance médicale quelconque, les aurait convaincus de la vérité du principe posé par Hahnemann; mais il n'est pas difficile non plus de pressentir qu'une substance devient d'autant plus active et pénétrante, qu'elle est plus atténuée. N'est-ce pas un des premiers axiomes de la chimie qu'un corps ne peut déployer son pouvoir dynamique qu'après avoir été suffisamment divisé et dissous? Et un médicament, s'il est spécifique dans un cas donné, ne procurera-t-il pas guérison même à la plus faible dose, tandis que, dans tout autre cas, il ne produira rien, ou du moins ne guérira point, même à haute dose? L'homœopathie enseigne à choisir et employer partout ce qui convient le mieux, le remède spécifique. L'expérience est le meilleur maître à cet égard. C'est par des essais sur les personnes en santé et en maladie qu'on se convaincra de l'exactitude du précepte : après avoir vu on croira, ce qu'il est impossible de faire jusque-là.

On prétend aussi que la facilité d'apprendre l'homœopathie est une objection contre elle, qu'elle est incompatible avec le caractère rationnel et scientifique d'une doctrine. Mais il faut ne point connaître l'homœopathie pour lui adresser un pareil reproche. Qu'après s'être livré pendant plusieurs années à la pratique allopathique, on vienne à essayer la nouvelle méthode, et l'on ne tardera pas à s'apercevoir des difficultés qu'il faudra écarter pour ne pas tomber dans l'erreur. Les préceptes de l'*Organon*, si peu nombreux, eu égard à ceux qui remplissent les manuels allopatiques, sont faciles à concevoir et bientôt gravés dans la mémoire, mais la matière médicale, si peu embarrassante dans l'allopathie, est ici ce qui arrête tout court. L'étude de l'homœopathie fait vivement sentir que l'art d'individualiser est le talent qu'il importe le plus au médecin d'acquérir, qu'il est impossible sans lui de bien choisir les remèdes, que la pratique seule peut apprendre à retrouver exactement le tableau de la maladie dans celui des effets des médicamens, enfin qu'il faut bien plus de temps pour

se graver dans la tête la pathologie et la thérapeutique homœopathiques que pour apprendre celles de l'école allopathique.

Qu'on ne croie pas non plus que l'homœopathie n'a nul besoin de la pathologie, de la physiologie et du diagnostic. Celui-là seul peut devenir bon médecin qui possède à fond ces sciences fondamentales, et qui est en état de bien comparer ensemble les deux méthodes curatives entre lesquelles l'art se partage aujourd'hui. Celui qui n'a point réellement étudié la médecine, qui ne connaît pas l'importance de chaque organe, qui ne sait pas apprécier les rapports de chaque maladie avec chacun d'eux, les diverses périodes des maladies, le danger plus ou moins grand qu'elles entraînent, et une foule d'autres circonstances analogues, celui-là pourra bien s'approcher hardiment des malades, mais non déterminer s'ils sont ou non susceptibles de guérir, et il en perdra plus d'un au moment où il s'y attendait le moins. Quiconque n'exploite pas la médecine à titre de pure industrie, doit être jaloux de savoir quel changement l'organisme éprouve dans une maladie, et jusqu'où s'étend la puissance de son art, connaissances d'ailleurs fort importantes pour le perfectionnement des théories, jusqu'à présent si vagues et souvent si peu exactes, que nous possédons sur l'essence des maladies. L'homœopathie n'a-t-elle pas déjà commencé à perfectionner la pathologie en faisant voir, par la démonstration de l'action purement dynamique des médicamens, le néant de l'humorisme et la prééminence du solidisme?

Enfin ce n'est pas un des moindres services rendus par Hahnemann à la médecine, que d'avoir démontré combien il importe d'avoir égard aux sensations propres du malade, et de profiter des indices qu'elles fournissent souvent pour se guider dans le choix des remèdes. Un penchant inaccoutumé et très-fort porte certains hommes à désirer les choses propres à les guérir, quelque contraires qu'elles soient aux vues du médecin. Toutes les fois qu'on peut se convaincre

qu'il n'est pas l'effet d'un caprice, il faut s'y prêter avec circonspection, car dans beaucoup de cas on se trouve bien d'y avoir cédé.

PHARMACODYNAMIQUE.

ÆTHUSA CYNAPIUM.

Durée d'action, inconnue. — *Antidote*, inconnu. — *Dose*, inconnue.

Tête. — Il n'a pas la tête à soi. — Idées fixes. — Délire. — Manie. — Fureur. — Vertige et somnolence. — La tête est lourde et comme entreprise. — Sentiment de pesanteur dans la tête. — *Céphalalgie, surtout à la partie antérieure de la tête, comme si elle était fortement comprimée en arrière et en haut.* — Tiraillement convulsif au dessus de l'œil gauche, dans le sinus frontal, en se tenant assis. — Tiraillemens et élancemens en différentes directions dans la tête. — Bouffées de chaleur à la tête, avec augmentation de la chaleur par tout le corps. — La tête, la figure et les mains lui semblent comme gonflées, après avoir été au grand air, sentiment qui se dissipe dans la chambre. — Les maux de tête cessent un peu en mangeant, mais ne tardent pas à reparaître.

Yeux. — Violente ardeur aux yeux, dans la chambre, semblable à celle que causerait la fumée. — Beaucoup de petits vaisseaux rouges dans la conjonctive. — Yeux brillans, proéminens. — Regard fixe, inanimé. — Pupilles dilatées, insensibles à la lumière, sensibles à l'air.

Oreilles. — Élancemens et tiraillemens dans les oreilles. — Même sensation que si elles étaient bouchées.

Face. — Tiraillemens dans les os des pommettes. — Pâleur de la face. — Traction de l'aile du nez vers les coins de la bouche, qui donne au visage une expression d'anxiété et de douleur. — Visage sensiblement affaissé et altéré.

Dents. — Élancemens dans les gencives. — Secousses dans les dents.

Bouche. — Goût douceâtre, fade. — Sécheresse de la bouche. — Forte soif.

Gorge. — Sensation dans la gorge comme si l'on ne pouvait avaler, et constriction spasmodique. — Chaleur dans la gorge. — Élancemens en n'avalant pas. — Sécheresse.

Vomissemens. — Éructations, parfois ayant le goût de ce qu'on a mangé. — Violens vomissemens d'une masse écumeuse, d'un blanc laiteux. — Fréquens vomissemens de mucus verdâtre, avec diarrhée.

Estomac. — Sensation dans l'estomac comme si quelque chose s'y était retourné, puis sensation d'ardeur qui remonte jusque dans la poitrine. — *Douleurs tiraillantes dans le creux de l'estomac, qui remontent de là dans l'œsophage.*

Ventre. — Élancemens dans l'hypochondre gauche, que le frottement diminue un peu. — Tranchées dans la région ombilicale et dans l'hypogastre. — Pincement et bouillonnement dans la région ombilicale. — Le bas-ventre est gonflé et très-sensible au toucher, surtout à la région hépatique. — Enflure de tout le corps, parfois avec couleur d'un bleu noir.

Selles. — Evacuation d'un liquide jaune ou vert, mêlé de beaucoup de bile, avec ténesme. — Diarrhée.

Urine. — Urine pâle comme de l'eau.

Org. respir. — Envie d'éternuer. — Obstruction des narines. — Toux sèche après le dîner. — Respiration courte et anxieuse. — Respiration courte, interrompue par le hoquet. — Forts élancemens et ardeur dans le milieu du sternum, qui se dissipent en appuyant dessus, mais reviennent. — Elancement sourd très-douloureux dans le milieu de la poitrine, pendant l'inspiration, en se redressant après s'être baissé; la douleur devient plus forte encore en faisant de profondes inspirations.

Cou et nuque. — Tiraillemens dans le côté droit du cou. — Elancement, tiraillement et battement dans les muscles de la nuque.

Dos. — Elancemens entre les omoplates. — Tension douloureuse dans les épaules. — Sensation de chaleur dans le dos. — Chaleur à l'extérieur, aux reins, qui cesse après s'être frotté.

Extr. sup. — Elancemens, tiraillemens et tension en différens endroits.

Extr. inf. — Grande lassitude des membres inférieurs.

Sensat. génér. — Convulsions. — Spasmes épileptiques. — Raideur de tout le corps. — Grand accablement.

Peau. — Furoncles très-douloureux à la région lombaire.

Sommeil. — Somnolence. — Envie de dormir, sans bâillemens.

Calorification. — Froid par tout le corps et froid à l'extérieur, sans soif. — Elévation de la température. — Pouls petit. — Battemens du cœur accélérés, petits, irréguliers.

Moral. — Anxiété, — agitation, — mauvaise humeur.

Caractérist. — *Les symptômes se taisent au grand air, et reviennent dans la chambre.*

Notes pratiques. — L'ancienne médecine n'a jamais employé ce médicament. L'homœopathie commence à en étudier les propriétés. On remarque, à son égard, le fait suivant dans le *Bull. de pharm.*, VI, 339 : « Appliquée par méprise sur les seins douloureux et distendus par le lait, elle causa des accidens sérieux, qui se calmèrent par l'apparition d'un flux salivaire qu'on ne peut pas positivement attribuer à cette plante. »

DIDIER.

ANNONCE.

JURISPRUDENCE DE LA MÉDECINE, DE LA CHIRURGIE ET DE LA PHARMACIE EN FRANCE, comprenant la médecine légale, la police médicale, la responsabilité des médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc.; l'exposé et la discussion des lois, ordonnances, réglemens et instructions concernant l'art de guérir, appuyé des jugemens des cours et des tribunaux; par ADOLPHE TRÉBUCHET, avocat, chef du bureau de la police médicale et des établissemens insalubres de la préfecture de police. Un volume in-8° de 770 pages, prix 9 fr., à la librairie de J.-B. BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13 bis.

Voilà un livre qui vient bien à propos au moment où la grave question de responsabilité médicale vient d'être soulevée par l'affaire Thouret-Noroy. Toutes les questions médico-légales et d'organisation, soit dans l'exercice ou la pratique de la médecine, y sont successivement passées en revue, et y forment autant de traités distincts, dans lesquels sont soulevées des questions neuves, dont la solution atteste de longues études et une grande connaissance du sujet. Ainsi, soit qu'on suive l'auteur dans ses discussions sur la médecine légale, sur les qualités que doivent présenter les médecins légistes, sur la conduite à tenir dans les affaires dont ils sont chargés, sur leur compétence dans les questions d'aliénation mentale, sur la viabilité, la constation des décès et des naissances, la responsabilité médicale, le secret, les donations, les honoraires, etc., etc.; soit que l'on étudie ses considérations sur l'état actuel de la médecine et de la pharmacie, sur les remèdes secrets, les eaux minérales, les officiers de santé, les améliorations que réclame la législation de la médecine et de la pharmacie; soit enfin qu'au milieu de ces hautes questions on s'arrête aux faits remplis d'intérêt, aux jugemens importans qui viennent presque toujours animer ces discussions et en rendre la lecture plus attachante, on restera convaincu qu'il était impossible de rien faire de plus complet et qui répondît plus directement aux besoins actuels du corps médical.

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES DES FEMMES;

Par le Docteur HARTMANN.

(Premier article.)

I. *Phénomènes morbides qui précèdent l'apparition du flux menstruel.* — Lorsque les accidens qui annoncent la première éruption des règles sont violens et continus, la *pulsatille* (X) est un des principaux moyens, surtout quand il y a pesanteur dans le bas-ventre et la matrice, froid, pandiculations, bâillemens et autres symptômes fébriles. L'état des choses indique parfois aussi *chamomilla* et *veratrum*. Mais comme il provient presque toujours d'une psore héréditaire ou acquise, on doit surtout s'attacher aux antipsoriques, notamment *sepia*, *conium*, *murias magnesiæ* et *lycopodium*.

Si l'âge de la puberté est arrivé sans que les règles fassent mine d'apparaître, et que la santé n'en souffre d'ailleurs point, on doit tout abandonner à la nature, et ne pas la troubler par des médicamens. Il n'y faudrait recourir que si l'état se prolongeait, malgré les progrès du développement, et alors les antipsoriques surtout conviendraient. Cependant, avant de les employer, je prescris la *pulsatille*, que je ne crains même pas de répéter si les indications sont précises, et principalement quand la jeune fille est craintive, chagrine, sujette à pleurer, pâle et d'une carnation molle. *Nux* convient dans la disposition morale inverse, le tempérament colérique et fougueux, la pléthore sans congestions, et la rougeur des joues. Si ces moyens, auxquels j'en pourrais ajouter quelques autres, ne produisent rien, on conseille *causticum* et *graphites*, surtout lorsque les règles coulent en petite quantité et cessent bientôt; *natrum muriaticum* et *kali carbonicum*, quand il n'y a pas d'écoulement du tout; *calcarea carbonica*, lorsque le flux a lieu, mais que tout annonce une pléthore générale.

II. *Suppression et retard des règles.* — Appelé à temps, le médecin s'informe de la cause occasionelle, afin de combattre les effets de la peur, du chagrin, de la colère, d'une indigestion, etc., par les moyens indiqués en pareil cas. Mais si la suppression du-

rait déjà depuis quelque temps, ces moyens réussiraient rarement, et il faudrait choisir des remèdes appropriés aux principaux symptômes. Ceux qui ont été indiqués dans le paragraphe précédent conviendront souvent.

Si à l'époque où les règles devraient paraître et ne viennent point, la femme éprouve de violens spasmes abdominaux, *cocculus* (VI ou VIII) sera souvent le meilleur moyen, surtout si, avec les spasmes profonds dans le bas-ventre, il y a oppression de poitrine, anxiété, soupirs, gémissemens, faiblesse qui empêche de se remuer et de parler, mouvemens convulsifs des membres et pouls à peine sensible. *Cuprum aceticum*, ou mieux encore *cuprum metallicum* (X), peut marcher de pair avec la coque du Levant. Il convient souvent dans les violens paroxysmes typiques qui consistent en spasmes insupportables dans le bas-ventre, remontant jusqu'à la poitrine, dégoûts, envies de vomir, vomissemens même, et spasmes épileptiformes dans les membres, pendant lesquels la malade jette un cri pénétrant. *Valeriana*, *platina*, *ignatia*, *magnes arcticus*, *mezereum*, *digitalis* sont aussi à recommander dans ce cas.

Lorsque ces moyens ne rétablissent pas les règles, il ne reste d'autre ressource que de recourir aux antipsoriques, parmi lesquels *magnesia carbonica*, *murias magnesiæ*, *sulphur*, *sepia*, *zincum*, *silicea*, *lycopodium*, *graphites*, *acidum nitri*, méritent la préférence, et peuvent être employés aussi quand la suppression des règles n'entraîne aucun accident.

En cas de simple retard des règles, il faut agir d'après les mêmes règles que dans la suppression.

III. *Trop grande abondance des règles.* — *Nux* (X) est toujours un des principaux moyens, surtout quand des impressions morales fâcheuses ont surexcité le système neuveux entier, de sorte que la malade se fâche au moindre mot, qu'elle est emportée, contrariante, que le moindre bruit l'effraie, qu'elle s'inquiète du plus léger événement, qu'elle a beaucoup de propension à se coucher, et qu'elle n'aime pas le grand air. Quoique *pulsatilla* ne convienne guère dans la menstruation exagérée, cependant il y a des cas où l'on peut l'employer avec avantage, pour calmer l'irritabilité, à des intervalles convenables, et alternée avec la noix vomique. *Coffea cruda* (I) et *magnes arcticus* peuvent aussi être indiqués pour faire cesser la surexcitation.

De tous les moyens propres à modérer les règles trop abondantes, à en prévenir le retour trop fréquent, et à faire cesser celles qui durent trop long-temps, *nux* est le principal. Cependant il y a beaucoup de cas aussi où l'on doit employer *chamomilla*, quand le sang est foncé en couleur, presque noirâtre et caillé, avec douleurs tractives des reins au pubis, accès de syncopes, froid aux extrémités et grande soif.

Il n'est pas surprenant que l'abondance excessive des règles allant jusqu'à la véritable métrorrhagie, soit si commune dans un temps où l'on fait un si grand abus de la camomille, tant pour favoriser la première apparition du flux menstruel, que pour dissiper les douleurs qui accompagnent parfois cet écoulement. L'homœopathe reconnaît bientôt les symptômes provenant de cet abus, et il les combat soit avec *nux*, soit avec *ignatia* ou *china*.

En général les moyens que j'indiquerai plus loin contre les lochies trop abondantes et la métrorrhagie, conviennent dans l'écoulement trop copieux des règles. J'ajouterai seulement ici qu'il m'est plus d'une fois arrivé, chez des femmes dont les règles reparaissaient souvent et duraient long-temps, de faire cesser ces désordres par des doses réitérées d'*ignatia* IV, et de guérir même ainsi des spasmes utérins consistant en crampes et compression.

Si ces divers moyens ne peuvent rien contre la menstruation exagérée et les accidens qu'elle entraîne, ou contre le retour trop fréquent des règles, s'ils ne font que pallier les symptômes, sans procurer une guérison radicale, on doit recourir aux antipsoriques, parmi lesquels on choisira surtout, suivant les cas, *sulphur*, *calcarea*, *lycopodium*, *phosphor.*, *kali carbonicum*, *carbo vegetalis*, *murias magnesiæ*, *silicea* et *sepia*.

IV. *Règles trop peu abondantes.* — Le peu d'abondance des règles ne doit pas seul diriger le plan de traitement, et il faut avoir égard aussi aux autres accidens. Quoique *pulsatilla*, *nux*, *ferrum*, *rhus*, *dulcamara* et autres moyens doivent toujours être pris en considération d'abord, et réussissent même dans beaucoup de cas, cependant il y a bien des circonstances aussi où ils ne produisent aucun effet, parce que l'affection tient à la psore. Il convient donc, lorsqu'un ou deux d'entre eux sont demeurés sans résultat, de recourir à *sulphur* (X), après quoi on donne, suivant l'analogie des symptômes, *graphites*, *magnesia*, *natrum muriaticum*, *causticum*, *sepia*, *silicea*, *ammonium carbonicum*,

conium. Ce dernier est surtout recommandable dans les spasmes utérins.

V. *Accidens morbides pendant les règles*. — Ces accidens sont si variés, qu'il serait difficile de les énumérer tous, et d'indiquer des remèdes contre eux, puisque la constitution, l'âge, les idiosyncrasies, le genre de vie, etc., font varier leur caractère au point qu'ils exigent pour ainsi dire un nouveau médicament chez chaque malade. Dans les accidens ordinaires qui surviennent avant ou après les règles, comme ébullition de sang, congestion à la tête, céphalalgie, oppression de poitrine, nausées, vomissemens, coliques, syncopes, etc., *chamomilla*, *pulsatilla*, *nux*, *ignatia*, *belladonna*, *veratrum*, *cocculus*, *china*, *hyoscyamus*, *coffea*, *platina*, *cuprum* et quelques autres conviennent suivant le cas. La difficulté est plus grande lorsqu'il survient des désordres de l'esprit à cette époque. Pour faire choix alors du remède convenable, il faut avoir égard à l'état du corps avant l'écoulement, à l'abondance de celui-ci, à sa nature et à d'autres circonstances accessoires. De cette manière on se trouvera souvent conduit à employer *pulsatilla*, *veratrum*, *belladonna*, *hyoscyamus*, *platina*, *stramonium*, *cocculus* et quelques autres. Les cas les plus épineux sont ceux où la suppression presque totale s'accompagne de désordres de l'esprit, d'affections diverses du bas-ventre, de symptômes arthritiques et autres, qui constituent toujours de nouveaux paroxysmes avant l'époque des règles. Il est rare alors qu'on obtienne une guérison radicale avec les moyens ordinaires, et l'on est obligé de recourir à l'action plus énergique des antipsoriques, tels que *sepia*, *conium*, *lycopodium*, *murias magnesiæ*, *silicea*, *natrum muriaticum*, surtout quand la femme est triste et mélancolique avant l'apparition du flux.

Un autre phénomène morbide avant et même pendant les règles, est le gonflement douloureux des seins, dont le mamelon et l'aréole deviennent le siége d'une violente ardeur, avec rougeur. La chaleur convient ici comme moyen diététique. Les remèdes qui correspondent le mieux à ces symptômes sont : *chamomilla*, *pulsatilla*, *belladonna*, *rhus*, *conium*, *calcar. carb.*, et *carb. veget.*

VI. *Flueurs blanches*, *leucorrhée*. — Souvent la malade se plaint, pendant les premiers jours, d'une augmentation de chaleur, avec plénitude et tension dans les parties génitales internes,

d'un fourmillement continuel, qui cependant n'est point désagréable, et parfois aussi d'une sensation d'ardeur en urinant; on remarque en même temps une fièvre légère. En pareil cas nul remède n'égale l'*aconit* à petites doses, qui souvent suffit pour éteindre la maladie dès son début.

J'ai quelquefois observé, chez de nouvelles mariées, cet état qu'on aurait tort d'attribuer à une infection vénérienne, puisqu'il résulte des efforts du coït, comme le prouvent souvent la tuméfaction et la rougeur de la vulve, avec douleur brûlante en urinant, et même rétention d'urine. C'est le cas d'employer *arnica* II. Si la malade se plaint d'un sentiment d'ardeur dans le vagin et aux grandes lèvres, avec écoulement de mucus âcre et cuisant, frissonnemens continuels, propension à se coucher, tristesse, abattement, mauvaise humeur, *pulsatilla* VI sera le moyen qui rétablira le plus sûrement la santé.

Quant il y a prurit sensible aux grandes lèvres, avec gonflement considérable et douleur, inflammation du vagin, qui semble mis à vif, écoulement puriforme et rongeant, on donne *mercur. solub.* 3 ou 4, répété une ou deux fois, suivant les circonstances.

Outre ces moyens, les accidens indiquent souvent *ferrum*, *arsenicum*, *thuya*, *mezereum*, *staphysagria*, *belladonna*, *platina* (ces deux derniers surtout quand il y a pression de haut en bas dans les parties génitales internes), et même assez souvent *sulphur*.

Tout ce qui précède s'applique à la leucorrhée qu'on peut appeler aigüe. Dans les flueurs blanches, c'est-à-dire dans la nuance chronique, les moyens précédens conviennent quelquefois, mais rarement, et en général tout ou plus sont-ils indiqués comme remèdes intercurrens. C'est aux antisporiques, au soufre surtout, qu'il faut recourir, si le flux est peu abondant et muqueux, avec légères douleurs tractives dans les reins, lassitude dans les cuisses, et selles variables, presque liquides.

Lycopodium est toujours indiqué quand le flux, revenant par saccades, est précédé de tranchées profondes, que l'écoulement a une teinte jaunâtre, que le teint est blême, avec fréquentes bouffées de chaleur au visage, et diverses affections du bas-ventre annonçant le trouble des fonctions digestives.

Natrum muriaticum est indispensable quand le flux muqueux s'accompagne de fréquens maux de ventre constrictifs, de fré-

quens changemens de la couleur du visage, qui est ordinairement jaunâtre, de resserrement du ventre, de nausées, et quelquefois de vomissemens.

Graphites, *conium*, *nitr. ac.*, *calcarea*, *silicea*, *sepia*, *carbo veget.*, et surtout *bovist.*, parmi les antipsoriques, *stannum*, *ignatia*, *nux*, *china*, *cocculus*, *arnica*, *sabina* et autres, ont été trouvés utiles, quand les symptômes les indiquaient.

VII. *Chlorose.* — Le traitement repose beaucoup sur les causes occasionelles, qu'il faut toujours écarter, quand on le peut, pour obtenir une cure radicale. Aussi doit-on attacher une grande importance au régime. Les hémorrhagies et les menstruations excessives seront traitées d'abord par une couple de doses de *china*, qui est aussi le moyen le plus efficace contre la faiblesse causée par l'abus des plaisirs de l'amour, l'onanisme, les saignées et les purgatifs.

Un des principaux remèdes homœopathiques est la *pulsatille*, qui presque toujours se trouve indiquée dans les premiers temps du traitement, parce qu'elle correspond fort bien aux dispositions morales de la malade, et parce qu'elle convient dans les cas de peu d'abondance ou de retard de la menstruation, qui accompagne presque toujours la chlorose, dans la pâleur de la face et dans le relâchement de la fibre musculaire. Immédiatement après elle, marche *cocculus* X, surtout quand la malade se plaint beaucoup de spasmes profonds dans le bas-ventre, avec désordre de la menstruation. Si le tempérament est fougueux et emporté, si les règles reviennent souvent, mais sans régularité, si la digestion se fait mal, qu'il y ait vomissement et constipation, *nux* est toujours indiquée. On doit aussi l'employer quand l'abus du café et de la camomille a favorisé le développement de la chlorose. *Pulsatilla* et *ignatia* conviennent également en pareil cas. *China* est fort approprié aussi à cette maladie, quand il y a enflure œdémateuse des pieds surtout, cercle bleu autour des yeux, regard morne, gonflement du ventre, retard des selles, douleur, tension ou reptation dans le bas-ventre, mauvaise digestion, rapports acides, appétit bizarre, etc. S'il y a, en outre, tremblement, syncopes fréquentes et faiblesse extrême, *arsenicum* X est certainement un des principaux moyens. Si la maladie est compliquée de flueurs blanches, on est souvent obligé de recourir à quelqu'un des médicamens qui ont été indiqués plus haut.

Parmi les antipsoriques, on choisira de préférence *sulphur*, *natrum muriaticum*, *sepia*, *lycopodium*, *nitri acidum*, *graphites*, etc., en suivant les symptômes prédominans. Il est rare qu'on arrive à aucun résultat sans les trois premiers, parce que la maladie dépend souvent de l'onanisme, contre les suites duquel je les ai employés avec avantage. J'ai eu naguère à traiter plusieurs cas, que j'ai guéris en deux ou trois mois par plusieurs doses de soufre, répétées à huit jours d'intervalle. Dans certaines circonstances, où il y avait propension continuelle au coït, j'ai donné avec succès *phosphor* X.

VIII. *Accidens pendant la grossesse.* — 1° *Nausées*, *soda*, *vomissement*. Dans les cas légers, on administre quelques doses d'*ipec.* 4 ou 6. Dans ceux qui sont plus opiniâtres, une seule dose de *nux* 29 ou 30, suffit souvent pour procurer une cessation rapide des accidens. Dans d'autres plus graves encore, *natr mur.* (X) gl. j, est un moyen dont l'expérience m'a révélé l'efficacité, et qu'on peut répéter une seconde et une troisième fois, si les accidens se reproduisent.

2° *Diarrhée.* Comme elle provient souvent d'un refroidissement, il est bon de tenir le ventre chaudement, pour aider l'action de *dulcam.* VIII, qui est spécifique ici. Si la diarrhée dépend d'une surcharge de l'estomac ou de corps gras, on donnera *pulsat.* VI, et quelquefois *antimon. cr.* X, gl. j. S'il s'y joint des maux de ventre, et que les matières rendues soient aqueuses, c'est le cas de recourir à *chamom.* IV, gl. ij. Quand il y a ténesme, selles fréquentes, peu copieuses, muqueuses et teintes de sang, on guérit presque toujours par *merc. sol.* IV, quelquefois aussi par *sulph.* X, qui convient surtout dans la diarrhée opiniâtre et devenue habituelle. *Phosph.* et *petrol.* X méritent la préférence dans certains cas. Si le teint est très-jaunâtre et terreux, *lycop.* X peut être fort avantageux.

3° *Constipation.* L'exercice, surtout en plein air, l'abstinence du café et des boissons échauffantes, et l'usage des fruits, conviennent en pareil cas, et appuient l'action de *nux* VIII, qui presque toujours est indiquée. Si ce moyen ne faisait qu'amender l'état, sans le guérir tout à fait, on donnerait *ignat.* VI, gl. ij, puis de nouveau *nux* X. Dans quelques circonstances, *bryon* VI, gl. ij, *opium* II, gl. ij et *veratrum* conviendront. Il est toujours bon d'associer des lavemens à ces moyens, quand la consti-

pation est opiniâtre. Si elle résiste à tout, il faut recourir à *plumb.*, *alum.*, *platin.*, *sepia*, et surtout à ces deux derniers.

4° *Syncopes*. En général le plus sûr et le plus prompt moyen de faire revenir une femme enceinte tombée en syncope, consiste dans une aspersion d'eau froide. Si elle est très-pléthorique, une ou deux doses *acon.*, *chamom.*, *nux*, *veratr.*, *bellad.*, *china*, ou de quelques autres substances, préviendront le retour de l'accident. Lorsque la femme est irritable à l'excès, et qu'il y a chez elle disposition à l'hystérie, on arrive au même but par *pulsat.*, *valeriana*, *moschus*, *viola odorata*, *cocculus*, etc.

5° *Maux de dents*. Presque toujours ils dépendent de la psore, de sorte que tous les moyens qui n'attaquent pas cette dernière ne font que les pallier. Cependant il est quelquefois utile de les apaiser en faisant flairer des globules imbibés d'une haute dilution. *Bellad.*, *mercur.*, *rhus*, *staphys.*, *pulsatilla*, *hyoscyam.*, rendent bien de grands services dans certains cas; mais en général c'est à *sepia*, *calcar.*, *alum.*, et surtout *magnes. carb.*, qu'il faut recourir.

6° *Toux*. C'est ordinairement une toux sèche, qui survient tantôt dans les premiers et tantôt dans les derniers mois de la grossesse, se montre très-opiniâtre, et ne cesse qu'après l'accouchement, quand on ne la combat pas. Si cette toux courte et sèche est surtout excitée par le parler, que le siége de l'irritation qui la détermine soit dans le larynx, et qu'elle s'accompagne d'asthme, *chamomilla* conviendra, tandis que plusieurs petites doses, souvent répétées, d'*ipecac.*, guériront une toux analogue, mais convulsive et plus continue. C'est à *nux* qu'il faudra recourir contre la toux sèche, fatigante, qui est surtout violente le matin, et qui occasione une douleur comme de brisure dans le bas-ventre, que la malade est obligée de se tenir à deux mains. *Ignatia*, *bellad.* et *hyosc.* conviennent dans la tussiculation spasmodique et sèche; mais on doit préférer *conium*, quand cette toux dure depuis longtemps. Parmi les antipsoriques, *sepia*, *calcar.* et *phosph.* sont les principaux moyens; il faut se borner à les faire flairer, pour en obtenir un effet plus rapide.

7°. *Prolapsus du vagin*. Il s'accompagne toujours de douleurs brûlantes et lancinantes dans le vagin, que les attouchemens augmentent. J'ai plusieurs fois guéri cette affection en peu de jours par une seule dose de *nux*. Ce moyen était ordinairement le plus

convenable aussi quand la femme avait beaucoup de propension au coït, pendant lequel elle éprouvait des douleurs brûlantes. Il m'a fallu quelquefois recourir à *mercur.* et *ferrum.*

8o *Douleurs* poussant vers le bas, dans les parties génitales internes, avec ou sans maux de reins, en sorte que la femme ne peut rester debout sans que la douleur augmente à un point insupportable. Le plus sûr et le plus prompt moyen est de recourir à *bellad.* et *platin.*

9° *Douleur d'écorchure* dans le vagin. On l'enlève par *rhus*, *mercur.*, *ferrum*, *thuya* et *ambra.*

10° *Douleurs brûlantes et pruriteuses*, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Elles cèdent à *thuya*, *mercur.*, *cantharid.*, *staphysag.*, *chamom.*, *ambra*, quelquefois à *rhus*, *pulsat.*, et à quelques autres moyens, suivant les symptômes concomitans. Cependant, si elles proviennent du coït, et d'une disproportion entre les organes des deux sexes, le seul moyen de guérison est l'abstinence, combinée avec l'usage de l'arnica.

11° *OEdème des grandes lèvres.* Je l'ai guéri une fois par *helleb. nig.* Dans d'autres cas, *bryon.*, *arnic.*, *merc.*, *china*, *dulcam.*, *colchicum* conviendront. L'*emphysème des grandes lèvres*, qui est plus rare, céderait aisément à *bryon.*, *rhus*, *ambra*, *staphys.*, *arsenic.*, s'il provenait de causes internes.

12° *Varices.* Je me suis souvent très-bien trouvé de *nux*, *bellad.*, *pulsat.*, *arnica*, *ferrum*, *arsen.*, *magn. austr.* Cependant ces moyens n'égalent point en efficacité les hautes dilutions de *calcar. carbon.*, *graphites*, *lycopod.*, *sulphur.*, *carb. veget.* Les tumeurs hémorrhoïdales réclament le même traitement. J'ai plus d'une fois éprouvé que les moyens de la médecine ne parviennent point à faire disparaître complétement ces affections.

13° *Métrorrhagie.* Si elle survient dans les derniers mois de la grossesse, sans lésion extérieure, qui exigerait l'emploi externe et interne de l'*arnica*, il importe de réclamer l'assistance d'un accoucheur. Les moyens indiqués dans le paragraphe suivant pourront être utiles quelquefois. Il y a des cas où l'on se trouvera bien de faire flairer *crocus* 3, ou *sabina* X.

14° *Avortement.* Les hémorrhagies qui surviennent dans les premiers temps de la grossesse entraînent souvent l'avortement. Si celui-ci a eu lieu déjà, on arrêtera l'hémorrhagie et on en préviendra les suites fâcheuses par le repos, l'abstinence, et l'emploi

de *chamom.*, *sabina*, *crocus*, *calcar. carb.* La cause de l'avortement étant presque toujours psorique, il est rare qu'on réussisse à le prévenir par les apsoriques. Cependant j'y suis parvenu à l'aide d'une ou deux doses de *sabina* V ou VI, séparées par de longs intervalles. *Secale cornut.* 12 paraît être spécifique aussi; on en répète la dose tous les quinze jours, jusqu'à ce que l'époque ordinaire de la fausse couche soit passée, et tout au plus en faut-il administrer encore une ensuite. *Nux* s'est montrée utile quand l'avortement dépendait de l'abus du café, en supprimant toutefois celui-ci; on donne une goutte de la 18e dilution, et on répète la dose au bout de quinze jours ou trois semaines. Si la femme est évidemment psorique, il faut recourir à *carb. veget.*, *calcar. carb.* et *lycopod.* Quand il y a état variqueux des vaisseaux, on doit employer *sepia*, *silic.*, *zinc.*, et peut-être aussi *ratanhia.*

15° *Convulsions* et *spasmes.* Si la maladie dépend d'une grande frayeur, et qu'on soit appelé sur-le-champ, nul moyen n'égale *opium* en efficacité; mais, au bout de quelque temps, c'est *acon.* ou *ignat.*, à la plus haute dilution, qu'il faut employer. Si la cause est un violent accès de colère, *chamom.* IV gl. ij feront ordinairement cesser la maladie dès son début. Si les spasmes sont accompagnés de froid, on préférera *bryon.* X gl. ij à la camomille. Quand ils proviennent de vives douleurs, presque insupportables, la plus petite dose de teinture de café suffit pour ramener l'état normal, à moins qu'il n'y ait de la fièvre, car alors il faut prescrire une dose d'aconit. Si la femme s'est donné un effort, *arnica* ou plus sûrement encore *rhus* la rétablira. Lorsque aucune de ces causes ne peut être signalée, et que les spasmes ont paru à la suite d'une grande perte, on a recours au traitement de la métrorrhagie. Si la femme est encline à l'hystérie, on choisit le moyen le plus en rapport avec le caractère spécial des spasmes : tantôt *hyoscyam.*, *stramon.*, *opium*, *laurocerasus*, tantôt *ipecac.*, *moschus*, *belladonna.*

16° *Fausses douleurs*, quelquefois désignées sous le nom de *rhumatisme de la matrice.* Ordinairement elles cèdent à une dose de *nux*, *bryon.*, *dulcam.* ou *pulsat.*

IX. *Accidens pendant l'accouchement.* — 1° *Douleurs trop fortes.* Souvent une seule petite dose *coffea cr. X gl. j* les calme, quand la femme n'a pas l'habitude journalière du café, cas où il faut lui faire respirer *nux*, surtout si elle se plaint en même temps

d'épreintes continuelles. Si ces deux moyens ne soulagent pas promptement, on a recours à *bellad.* X gl. j, qui est souvent d'un grand secours, surtout chez les primipares âgées.

2° *Douleurs trop faibles.* Le meilleur moyen est *pulsat.* X, quand les douleurs sont rares et impuissantes, avec grands maux de reins, traction douloureuse dans les cuisses, et abattement. Si les douleurs, d'abord fortes, cessent tout à coup, avec tremblement par tout le corps, secousses violentes de temps en temps, sommeil soporeux et ronflement, nul remède n'égale un à deux globules d'*opium* II. Une à deux gouttes de *tinct. cinnamom.* sont un excellent moyen dans l'abolition totale des douleurs, sans que la femme éprouve autre chose. Je l'ai toujours vue rappeler bientôt des contractions énergiques de la matrice, surtout quand la tête était déjà engagée. Je conviens qu'elle n'agit ici que d'une manière palliative, mais c'est une palliation très-salutaire, et qui n'a pas besoin de durer long-temps. L'efficacité de la cannelle tient en pareil cas à son action primitive; l'effet consécutif, excitation d'une hémorrhagie, n'est point à craindre, puisqu'il n'a lieu qu'après des doses d'une demi-cuillerée à une cuillerée entière. Le seigle ergoté est un excellent moyen pour accroître et multiplier les douleurs. Je l'ai employé d'abord chez une femme grêle, dont la pulsatille n'avait pu suffisamment accélérer les douleurs dans plusieurs accouchemens précédens. Les douleurs revenaient bien tous les quarts d'heure, mais sans augmenter d'énergie, et le travail n'avançait point; je donnai *secale corn.* II gl. ij, et tout fut terminé en une demi-heure. Depuis j'ai toujours employé ce moyen avec succès, et à la même dose.

3° *Douleurs spasmodiques.* On les convertit en douleurs efficaces par une petite dose de camomille ou de belladonne, quand elle sont très-pénibles, sans avancer le travail; mais si elles n'empêchent pas celui-ci de marcher, quoiqu'avec lenteur et peu d'énergie, on aura recours à *hyosc.*, *stramon.*, *ignat.*, *cicut.*, *ipecac.*, *coccul.*, et dans les cas très-dangereux à *cupr. met.*, selon la nature des spasmes. Tous ces médicamens seront donnés à la plus haute dilution, et à un seul globule. La respiration est même préférable, puisqu'il s'agit seulement ici d'un effet prompt.

X. *Accidens pendant les couches.* — 1° *Contusions des parties génitales.* Nul moyen ne peut remplacer *arnic.* II gl. ij, même lorsqu'il y a des déchirures et de l'inflammation. En pareil cas il

convient d'employer aussi à l'extérieur un mélange de deux à trois gouttes de teinture d'arnica avec deux onces d'eau.

2° *Douleurs consécutives.* Si elles sont assez violentes pour priver l'accouchée du repos et du sommeil, et que le sujet soit très-irritable, on donne *coffea* 1 et *chamom.* 12. On emploie *coffea* seul quand la douleur est affreuse, qu'il semble qu'on déchire les intestins, et qu'il s'y joint des convulsions, avec cris, grincemens de dents, froid et raideur. *Pulsat.* 18 peut convenir également si la malade est douce, très-irritable et facile à effrayer. Lorsqu'un sang noir et gluant coule, avec des élancemens aigus, semblables à des coups de couteau, dans les parties génitales, l'aine, et les deux côtés des lombes, *crocus* 3 rend de grands services. Si le sang est caillé et sort par saccades, avec les plus violentes douleurs, *chamom.* est ce qui convient le mieux. Certaines douleurs, celles surtout qui occasionent pendant le décubitus des envies d'aller par le bas qui cessent en se mettant sur la garderobe, cèdent en peu d'heures à deux ou trois globules de *nux* X. Le moyen presque spécifique contre ce fâcheux symptôme est *arnica* II; j'ai cependant trouvé la trentième solution assez efficace.

3° *Irrégularité des lochies.* Dans *la trop grande abondance des lochies* et la *métrorrhagie*, *chamom.* convient si la femme n'en a point abusé auparavant, si l'écoulement est de couleur foncée, presque noirâtre, en caillots, et si sa sortie est accompagnée chaque fois de violentes douleurs dans le bas-ventre, avec soif et froid des extrémités. Si la métrorrhagie a été la suite de l'abus de la camomille, on emploiera un des moyens indiqués par cette cause. S'il y a atonie de la matrice, froid par tout le corps, et secousses comme spasmodiques, on aura recours à de légères frictions sur le ventre, à des injections d'eau chargée de quelques gouttes de vinaigre, et à *china* VIII. gl. j. Si l'écoulement de sang est accompagné d'une pression continuelle dans les parties génitales internes, comme s'il allait survenir un prolapsus du vagin ou de la matrice, et que la malade éprouve de violens maux de reins, une très-petite dose de *bellad.* procure un prompt soulagement. *Platin.* 6 convient quand le sang est épais et foncé, sans être en caillots, que la douleur est moins vive dans les reins, et qu'elle se porte davantage vers les aines, avec sensibilité extrême des organes génitaux. Si le sang est noir, en grumeaux, visqueux, avec douleurs sécantes, profondes, dans le bas-

ventre, qui se dirigent vers les reins, une petite portion de *croc.* I mérite la préférence sur tous les autres moyens, tandis que *sabin.* X semble être indiquée par un sang plus rouge et des douleurs semblables à celles de l'accouchement. Ce sont là des cas où *ferrum* et *ratanhia* méritent aussi qu'on les prenne en considération. *Bryon.* V est avantageuse quand le sang coule en grande quantité, d'un rouge foncé, avec de violens maux de reins pressifs, et une douleur diductive très-vive dans la tête, surtout aux tempes. *Hyoscyam.* IV j à ij gl. convient principalement lorsqu'à l'apparition de la métrorrhagie, il survient des spasmes généraux interrompus par des secousses dans quelque membre, et suivis de raideur dans toutes les articulations. Ce cas a lieu ordinairement chez les femmes qui ont déjà éprouvé des spasmes pendant la grossesse : le sang, d'un rouge clair, coule sans interruption, mais avec plus d'abondance à chaque secousse spasmodique du corps; le pouls faiblit de plus en plus, et finit par devenir intermittent. *Ipecac.* VI, répété souvent, s'applique aux cas où il y a douleur sécante autour de l'ombilic, pression sur la matrice et le rectum, froid au corps et chaleur dans la tête. Peut-être *ignat.*, *nux*, *millefol.*, etc., seraient-ils utiles dans certaines circonstances; mais l'expérience n'a fourni aucune donnée sur leur compte.

Le trop peu d'abondance et *la suppression des lochies* réclament *l'opium* quand ils doivent leur origine à la peur, et qu'on est appelé à temps. Plus tard, *acon.* mérite la préférence. Si la cause est le chagrin, on a recours à *chamom.* *Acon.* est le meilleur moyen si les accidens dépendent à la fois de la peur et du chagrin. S'ils tiennent à de longs chagrins ou à un dépit concentré, on donne *ignat.* 12.

4° *Constipation.* Si les lavemens ne suffisent pas pour la faire cesser, on emploie, suivant les circonstances, *nux*, *bryon.*, *veratr.* ou *opium.*

5° *Diarrhée.* A la suite de la diarrhée, *dulc.* VIII gl. ij convient. On donne avec succès *hyosc.* IV gl. ij quand les selles sont liquides, et sortent sans douleurs, presque involontairement; *rheum* III gl. ij et *antim cr.* X gl. ij, lorsque les évacuations sont en bouillie ou aqueuses. Les diarrhées aqueuses très-opiniâtres, presque involontaires et sans douleurs, cèdent souvent à *phosph.* X et *ac. phosph.* X.

6° *Surabondance du lait.* Gross recommande *calcar. carb.* ou *phosph.* X gl. j. A ces moyens j'ajouterai *acon.*, *rhus*, *bellad.*

7° *Suppression du lait.* Gross assure que les meilleurs moyens sont *pulsat.*, *calcar.* et *zinc.* Si l'enfant refuse de prendre le sein, on donne à la mère *zinc.* ou *merc. solub.*, tous deux à la neuvième ou à la douzième dilution, et au bout de quelques heures déjà, la répugnance de l'enfant a cessé.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMOEOPATHIQUE,

Par le Docteur KNORRE.

Acidum muriaticum. — Dans un cas de *boutons hémorrhoïdaux tuméfiés et enflammés.* Chez une jeune femme, à la suite de sa sixième couche, après deux accès de fièvre intermittente, l'inflammation des tumeurs hémorrhoïdales s'éleva peu à peu, du neuvième au treizième jour, jusqu'au degré suivant : orifice de l'anus gonflé en un bourelet arrondi et épais, que des sillons divisent en trois parties inégales, dont l'une a le volume d'un œuf de poule, et l'autre celui d'une muscade. La tumeur est d'un rouge bleuâtre, dure, chaude, brillante et extrêmement sensible au toucher. La malade y ressent une douleur continuelle, comme d'écorchure, accompagnée de fourmillemens, avec de violens élancemens qui la traversent. Ces derniers paraissent de temps en temps, par paroxysmes, et arrachent des cris involontaires. La malade ne peut point s'asseoir; elle se retourne avec peine, et toujours alors ses douleurs augmentent. *Acid mur.* 3, *gutt. ij.* Guérison en six jours, avec augmentation du fourmillement, de l'ardeur, des élancemens, excrétion d'un sang épais et noirâtre par la tumeur, et prurit.

Acidum nitricum. — Dans un cas d'*hémorrhoïdes fluentes.* Chez un garçon de treize ans, d'ailleurs bien portant, qui, depuis quelques années, souffrait sans interruption d'hémorrhoïdes, contre lesquelles on avait employé en vain les secours de l'allopathie. L'affection se manifestait par les symptômes suivans : une selle rare, extrêmement douloureuse, tous les trois à quatre jours ; excrémens durs et secs ; à chaque selle, sortie de plusieurs

boutons hémorrhoïdaux et copieuse émission de sang; saignement, en outre, plusieurs fois par jour. *Nux vomica* et *ignatia* (en plusieurs doses) régularisèrent les selles, de sorte qu'elles eurent lieu tous les jours et absolument sans douleur. *Acidum nitricum* 15, donné pendant plusieurs mois de suite, à de courts intervalles, fit cesser peu à peu l'écoulement de sang par l'anus, qui continuait à accompagner chaque selle, les boutons cessèrent par degrés de sortir, et, après avoir diminué graduellement, ils finirent par disparaître tout à fait. Gross a obtenu le même résultat en faisant prendre chaque jour une cuillerée à bouche de *ammon. carbonic.* X gl. iij, dissous dans six onces d'eau.

Acidum phosphoricum. — Dans une *éruption lichénoïde humide* sur la partie rouge des deux lèvres, et sur la joue, au voisinage du coin de la bouche. Les parties malades des lèvres étaient les unes à vif, les autres couvertes de croûtes brunes, peu épaisses, et saignaient de temps en temps. A la joue, elles étaient couvertes de croûtes épaisses et jaunes. Le malade était un garçon de quatre ans, chez lequel la teigne se déclara un an plus tard.

Aconitum. — 1° *Pleurésie, péripneumonie.* Si nous possédions, pour les autres inflammations, un moyen aussi certain que l'aconit l'est dans celle-ci, le traitement homœopathique des inflammations aurait fait un grand pas. De nombreuses observations m'ont appris qu'il vaut mieux, dans la pleurésie et la péripneumonie, employer les hautes dilutions, à doses répétées en cas de besoin, que les inférieures, même à une seule dose. Celles-ci produisent une aggravation trop longue, ou trop intense, ou bien même laissent l'inflammation continuer en apparence sans changement dans son intensité primitive, de manière à faire douter qu'on ait choisi le remède convenable, ou que la guérison soit possible par cette voie. Après les hautes dilutions, au contraire, on voit l'amélioration survenir sans aggravation, souvent au bout de quelques heures seulement. Je n'ai donc jamais employé pour les adultes que *acon.* 15 et 24, et pour les enfans *acon.* 30.

Les symptômes indiquant cette substance étaient : 1° *Symptômes appartenant à l'organe malade.* Douleurs lancinantes, tiraillantes, plus ou moins vives, fixées la plupart du temps sur un point, dans l'un ou l'autre côté de la poitrine, et une fois

seulement dans le dos, s'étendant de là en diverses directions, par exemple vers les épaules, les bras, le foie, la rate, etc., augmentant par les inspirations profondes, la toux, l'éternument, le parler, le mouvement et quelquefois la pression extérieure; respiration rapide, courte, superficielle, pénible, plus facile en se tenant assis le corps penché en avant; envie continuelle de tousser; toux d'abord brève et sèche, mais bientôt accompagnée de crachats écumeux, muqueux, striés de sang, ou composés de sang pur. 2° *Symptômes produits par le reflet de l'affection locale;* à la suite de froid, augmentation permanente de la chaleur par tout le corps, avec sécheresse de la peau; tête entreprise, douloureuse: céphalalgie pulsative; face rouge, chaude, vultueuse, ou taches rouges circonscrites sur les deux joues; yeux rouges; soif vive; langue blanche, ou sèche et brunâtre; ventre resserré; urine rare, chaude, foncée en couleur; pouls accéléré, plein, dur; grande agitation, anxiété, perte de l'espérance, crainte de la mort.

2° *Fièvre inflammatoire.* Rare chez les adultes, elle est commune chez les enfans. Elle débute tout à coup. Après un froid, souvent léger et court chez les enfans, survient une chaleur ardente continuelle par tout le corps; mal de tête; face rouge, chaude, vultueuse; yeux brillans, étincelans; lèvres, langue et cavité buccale sèches; soif presque inextinguible; défaut d'appétit; langue nette ou couverte d'un enduit blanc peu épais; selles rares, peu abondantes; urine peu copieuse, saturée, chaude; peau chaude et sèche; pouls accéléré, égal, plein, quelquefois dur; respiration précipitée, brève; haleine chaude; agitation; sommeil nul ou extrêmement agité; délire; pas d'affections locales, et seulement parfois des douleurs indéterminées, çà et là. Une et rarement plusieurs doses d'*acon.* 30.

3° *Rougeole.* Spécifique dans cette affection, l'aconit en écarte le danger et la guérit.

4° *Scarlatine.* J'ai observé quatre épidémies de cette maladie. En général elle était bénigne. Sur cent cinquante-trois enfans, je n'en perdis que trois dans la période de desquamation, mais les suites de la scarlatine, surtout l'hydropisie, en firent périr beaucoup, parmi les gens de la campagne, principalement en automne et en hiver. La cause fut toujours l'ignorance du danger, la négligence à invoquer les secours de l'art, et de nuisibles influences, sous le

rapport du genre de vie, de l'habitation, etc., qu'il était impossible d'écarter. Après un ou deux jours de prodromes, lassitude, paresse, morosité, frissons entremêlés de chaleur, pâleur de la face, mal de gorge, difficulté d'avaler, et assez souvent un ou plusieurs vomissemens, la scarlatine se déclarait par de petites taches lisses, d'un rouge tantôt plus et tantôt moins foncé, de la grandeur d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'une lentille, à la face, au cou, sur la poitrine, aux avant-bras, aux mains, etc. Ces petites taches, dont le milieu était d'un rouge foncé et le bord comme lavé, se réunissaient au bout de six, douze, vingt-quatre heures, ou même plus tard, et formaient une rougeur uniforme, qui couvrait tout le corps, ou seulement de grandes surfaces, telles que le cou, la poitrine, les extrémités. Dans le premier cas, la fièvre et les autres symptômes, la rougeur, la chaleur, la sécheresse, la tension de la peau couverte d'exanthème, le mal de tête, la soif, etc., étaient ordinairement au plus haut degré. Dans le dernier cas, et dans ceux où l'éruption ne confluait pas en une surface scarlatineuse, la santé générale était souvent peu ou même point troublée. Dans beaucoup de circonstances, les parties rouges de la peau étaient couvertes d'innombrables granulations miliaires, serrées les unes contre les autres, provenant d'un soulèvement de l'épiderme par une sérosité limpide, et plus sensibles au toucher qu'à la vue. Dans d'autres cas, le fond d'un rouge intense portait des ampoules plus grosses, séparées les unes des autres, contenant un liquide blanc jaunâtre, analogue à du pus, et depuis la grosseur d'une graine de pavot jusqu'à celle d'une tête d'épingle. Le mal de gorge était presque toujours en raison inverse de l'affection cutanée; cependant il y avait des exceptions à cet égard. L'état de la langue était très-caractéristique; le premier et le second jour après l'éruption de l'exanthème, elle offrait un enduit blanc ou jaunâtre, plus ou moins épais; puis, se dépouillant bientôt de cet aspect, elle devenait d'un rouge intense, luisante, et sensible aux acides et aux sels. Quelquefois aussi elle était continuellement douloureuse et se gerçait. Le période d'éruption et de stase de l'exanthème durait en général trois à six jours. Dans quelques cas, cet exanthème était si peu de chose qu'on n'y faisait aucune attention, et que l'existence passée de la scarlatine s'annonçait seulement par la desquamation de l'épiderme ou l'anasarque

consécutive. *Acon.* 30, ordinairement une à deux doses par jour.

5° *Rhumatismes aigus.* L'aconit produisit d'excellens effets dans une inflammation rhumatismale de l'articulation du genou gauche. Les douleurs étaient violentes, tiraillantes; le genou douloureux au toucher; le mouvement et la flexion de la jambe impossibles; le gonflement considérable; la peau rouge et luisante; il y avait de la fièvre.

6° Je n'ai pas trouvé l'aconit moins efficace dans les *fièvres rhumatismales*.

Alumina. — *Ozène.* Il coulait par le nez, et le malade mouchait en plus grande quantité le matin, un liquide épais, jaune, et de mauvaise odeur, venant des profondeurs des fosses nasales. Fréquemment, lorsqu'il reniflait de l'eau tiède, il se détachait de grands lambeaux durs d'une matière sèche et d'un jaune vert, qu'il amenait au dehors par des efforts considérables pour se moucher. Obstruction du nez; de temps en temps des saignemens de nez violens; défaut d'odorat; douleur à la base du nez et dans les sinus frontaux; teint blême, aspect malade, selles rares, dures et sèches; maigreur; dartres sur le dos des doigts de la main gauche. — *Alum.* 30 et 15, à doses fréquentes, pendant plusieurs jours. — Il s'agissait d'une jeune fille de douze ans.

Ambra. — Chez un enfant de deux ans, *ambr.* 3, gr. j, fit cesser rapidement une *toux spasmodique sèche*, revenant par paroxysmes et semblable à la coqueluche, mais sans sifflement pendant l'inspiration.

Antimonium crudum. — *Indurations cornées à la peau de la plante des pieds*, ressemblant à des cors. Il les guérit radicalement dans cinq cas. Dans trois, les indurations étaient situées au milieu de la plante du pied, et avaient près d'un pouce de diamètre. Elles étaient rondes, aplaties, plus épaisses dans le milieu, et se confondaient avec la peau, sur les bords. Elles rendaient la marche extrêmement douloureuse et sensible. De temps en temps la peau s'enflammait tout autour. Des élancemens les traversaient. — Après *antim. cr.* 3, gr. j, elles commencèrent, au bout de dix à quinze jours, à causer du prurit et des douleurs, et plus tard, elles se détachèrent peu à peu par larges écailles. Dans aucun cas elles ne revinrent. — L'antimoine cru n'a eu aucun effet contre les cors situés à la face dorsale des orteils.

Aqua amygdalarum amararum.—Spasmes après une peur violente.—Un jeune homme psorique, sujet aux spasmes, fut éveillé en sursaut, la nuit, par le feu éclaté dans sa demeure. Après huit jours environ de malaise, il éprouva quelques vomissemens d'eau insipide, puis il tomba dans l'état suivant : tous les quarts d'heure, ou toutes les demi-heures, à la suite d'une vive anxiété, les yeux se tournaient en haut, et restaient fixés vers un point; dilatation des pupilles, perte de la vue, bourdonnemens et tintemens d'oreilles, tremblement et convulsions des muscles de la face, distorsion des traits du visage, afflux du sang vers la tête, chaleur et rougeur de la face, claquement de dents, tremblement d'abord des membres supérieurs, puis des inférieurs, ensuite du corps entier, cependant avec chaleur et sueur au corps, dégénérant peu à peu en convulsions et contorsions spasmodiques du corps entier et des extrémités; battemens de cœur, soupirs et gémissemens; perte partielle de la conscience. Les paroxysmes duraient quelques minutes. Dans les intervalles, tête comme vide, douleur à la région précordiale, grande faiblesse, brisure générale, anxiété, agitation, assoupissement court, de temps en temps interrompu par des rêves de feu, des frayeurs, des sursauts; parfois délire; cris au secours; point de fièvre. — Toutes les deux heures, 5 gouttes d'eau d'amandes amères. Au bout de vingt-quatre heures, il ne restait plus que de la faiblesse.

Arnica. — Contre les *accidens* survenus aux parties externes, les extrémités surtout, par l'effet d'un coup, d'une chute, d'une contusion, d'une luxation incomplète, etc., comme douleur, enflure, rougeur inflammatoire, ecchymoses. A l'extérieur, la teinture étendue d'eau. — Dans l'*hémoptysie.* Chez des sujets prédisposés à la phthisie, et dans la phthisie débutante, il arrive souvent qu'un léger effort du corps entier, ou seulement des bras, pour se baisser, lever un fardeau, saisir un objet, etc., cause un crachement de sang. L'arnica convient alors comme moyen intercurrent. — *Dans une maladie chronique occasionée par des coups sur l'estomac* : douleurs pressives et sécantes, continuelles, au creux de l'estomac et à l'épigastre; malaise continuel; fréquens hauts de corps sans résultat, surtout la nuit; vomissement, même des moindres alimens; suppression des selles, fièvre lente, grand amaigrissement, tristesse, morosité, perte de l'espérance. Chez une femme qui avait passé le milieu de la vie. — Dans l'*excoria-*

tion des seins, pendant l'allaitement. Si le mal est considérable, et qu'il dépende de la psore, comme c'est l'ordinaire, il ne cède qu'au soufre et aux antipsoriques.

Arsenicum album. — 1° Dans la *teigne* des enfans, provenant de nombreuses pustules éparses çà et là, superficielles, enflammées à la base, confluentes plus tard, remplies d'un liquide puriforme, qui ne tardent pas à crever, et dont le contenu se dessèche avec les cheveux, en croûtes épaisses et jaunes, sous lesquelles suinte bientôt un liquide épais comme du miel, lymphatique et puriforme, quelquefois sanguinolent. Elle se montre la plupart du temps sur le derrière de la tête, accompagnée de violentes démangeaisons, avec gonflement des glandes de la nuque et du cou.

2° Dans la *diarrhée dysentérique* chronique des enfans, accompagnée de violentes tranchées déchirantes, d'une grande soif, d'un prompt amaigrissement et d'une fièvre lente.

3° *Vomique abdominale.* — Une femme non mariée, de quarante-cinq ans, valétudinaire depuis sa puberté, était tourmentée de maux divers, tels que menstruation douloureuse et irrégulière, leucorrhée, hémorrhoïdes, induration du foie, spasmes d'estomac, constipation alternant avec la diarrhée, tiraillemens arthritiques, surtout dans la tête, etc. Elle avait fait un continuel usage de médicamens, la plupart échauffans et drastiques, comme aloès et autres. Elle fut tout à coup prise des plus violentes douleurs, avec fièvre. Les douleurs avaient principalement leur siége au creux de l'estomac, aux régions hépatique et hypogastrique, et dans les reins; le reste du ventre était douloureux; vomissement continuel, forte soif, anxiété inexprimable et agitation. Après que le vomissement et la douleur, tant au creux de l'estomac qu'à la région du foie, eurent cessé, elles augmentèrent dans l'hypogastre, les reins et les hanches. Elles y étaient brûlantes et sécantes. L'hypogastre supportait à peine le moindre attouchement : il était tuméfié, dur, tendu, chaud. Élancemens dans le rectum; ardeur aux boutons hémorrhoïdaux tuméfiés; fréquentes envies d'uriner, avec émission d'une petite quantité d'urine foncée, et ardeur dans l'urètre; selles liquides, avec ténesme, douleurs sécantes et brûlantes, surtout dans la profondeur du bassin; fièvre, sécheresse de la bouche, envies de vomir, soif, insomnie, anxiété, agitation, battemens de cœur. — *Ars.* 40 (3 doses) agit instantanément sur l'affection, en produisant une

aggravation homœopathique prononcée, mais sans amélioration ensuite. Au bout de quelques jours, cessation subite des douleurs, sortie de plusieurs verrées de pus épais par les selles; cet écoulement s'arrêta peu à peu au bout de six à huit jours. La malade ne tarda pas à guérir.

4° *Squirrhe de l'estomac.* — Une femme âgée, qui avait souvent éprouvé des spasmes d'estomac, ne passait pas un seul jour, depuis plusieurs mois, sans avoir des douleurs à l'épigastre et dans le dos. Ces douleurs s'accrurent peu à peu : il survint de fréquens vomissemens, qui enfin eurent lieu plusieurs fois par jour, de sorte que la malade ne pouvait presque rien prendre sans vomir de suite, ou au bout de quelques heures, avec accroissement de ses douleurs. Elle vomissait même quelquefois ayant l'estomac vide. En même temps elle maigrissait à vue d'œil. La faiblesse et la continuité des douleurs l'obligèrent enfin de garder le lit. La douleur était constrictive et brûlante; le creux de l'estomac tendu et douloureux à la pression du doigt, le ventre affaissé; constipation, langue nette, sécheresse de la gorge, soif, insomnie. Quelques doses d'*ars.* 30, à de grands intervalles, éloignèrent pour long-temps cette gastrite chronique, sans doute accompagnée de tendance à la production du squirrhe. Cependant elle revint peu à peu, et la malade ne réclama plus mes soins.

Aurum. — 1° Dans deux cas d'*ozène*, où depuis long-temps le malade mouchait une matière épaisse, d'un jaune verdâtre, tantôt molle, tantôt desséchée, avec odeur fétide s'exhalant du nez, perte de l'odorat, et obstruction continuelle des narines, de fréquentes doses d'*aurum* I furent efficaces.

2° Dans un *battement de cœur*, qui revenait plusieurs fois chaque jour, par paroxysmes, à la suite de congestions du sang vers la poitrine et le cœur, sans qu'on pût découvrir aucune autre cause. Il était violent, mais non continu, accompagné d'anxiété de poitrine, et il durait déjà depuis plusieurs mois.

Baryta acetica. — Dans une *teigne humide*, toute la tête suintait beaucoup, avec gonflement des glandes de la nuque; chez une petite fille de onze ans.

Baryta muriatica. — Dans la *dysenterie*, chez un enfant de dix-huit mois, qui avait eu auparavant des dartres humides; la dysenterie avait résisté au traitement allopathique. L'enfant, auparavant gras et fort, était au bout de trois semaines blême et

fort amaigri. Il rendait plusieurs fois par jour des mucosités sanguinolentes, sans douleurs particulières. Quelques doses de *baryt. mur.* 1 le guérirent promptement.

MES OBSERVATIONS SUR L'HOMŒOPATHIE,

Par le Docteur G.-H. MUHLENBEIN.

Tout médecin qui se respecte est tenu d'examiner ce qui tend au perfectionnement de son art et au bien du genre humain, et, après avoir terminé cet examen, d'en communiquer le résultat au public; c'est ce qui me détermine à prendre aussi la plume. Mais je crois devoir raconter d'abord l'histoire de ma transition à l'homœopathie, des obstacles que j'ai rencontrés, des persécutions que j'ai eues à essuyer.

Depuis 1789 je pratique l'art de guérir, et quoique Hahnemann me soit personnellement connu depuis 1790, je n'avais alors aucune notion de l'homœopathie, encore au berceau; je savais seulement que le gouvernement ducal de Brunswick avait accordé à l'inventeur la permission de dispenser lui-même des remèdes, et de les éprouver comme bon lui semblerait. Il ne pouvait guère se trouver en consultation avec d'autres médecins, puisque sa manière d'agir différait tant de la leur, et que des inconséquences inévitables seraient résultées d'un tel rapprochement.

De 1789 à 1822 je restai fidèle à mon école; je rectifiai les connaissances que j'avais acquises d'après ma propre expérience et celle des autres, en étudiant tous les systèmes qui apparaissaient, observant les malades qui n'avaient jamais fait usage de remèdes dans leurs affections, approfondissant les guérisons qu'obtenaient parfois les charlatans, et m'informant même des maladies auxquelles les animaux sont sujets. De cette manière j'en vins à me convaincre que l'instruction puisée dans les écoles était très-incomplète encore, et qu'un temps devait venir, tôt ou tard, où la médecine subirait une grande réforme.

En 1822, deux volumes de la *Matière médicale* me tombèrent entre les mains : quelques réflexions de Hahnemann et son mémoire sur les sources de la matière médicale actuelle me détermi-

nèrent à lire tous les ouvrages pour et contre l'homœopathie, et à essayer cette méthode au lit du malade.

Après avoir lu et vu quelques essais confirmant les principes de Hahnemann, je crus qu'il était de mon devoir d'en causer avec mes confrères, et de les engager à un examen général de la doctrine. Mais partout j'essuyai des refus. On déclarait l'homœopathie un tissu de niaiseries, quoiqu'on la connût à peine, et qu'on l'eût encore moins mise à l'épreuve. Les dénominations mathématiques des doses de médicamens bouleversaient tellement les têtes, que personne n'était même capable de prendre une idée juste de la chose. On n'épargnait rien pour me tourner en ridicule, ainsi que l'homœopathie. L'un disait que si cette dernière était vraie, la physiologie professée jusqu'à ce jour ne le serait point ; un autre, que quand bien même elle serait vraie, il n'en faudrait pas moins l'interdire ; celui-ci, qu'il se trouvait fort bien de l'allopathie, qu'elle lui rapportait de l'argent, et qu'il ne voulait point y renoncer ; celui-là que, s'étant procuré une dose d'aconit, il se faisait fort, lui bien portant, de l'avaler, en présence de ses amis, sans en rien éprouver, ce qui prouvait que de pareilles doses ne pouvaient exercer aucune action. Dans un autre cas, on essaya du soufre, pour déterminer une vraie gale par son moyen, et comme l'effet n'eut point lieu, puisqu'il ne pouvait arriver, on conclut que l'homœopathie entière était une absurdité sans fondement. Il y en eut qui donnaient dans la coqueluche une décoction de semen contra par cuillerées à café, et qui, croyant agir ainsi homœopathiquement, soutenaient qu'on ne pouvait par là guérir la maladie. Un autre, qui avait déclaré en ma présence ne point connaître la nouvelle doctrine, se procura quelques poudres, et les présenta comme pièce de conviction de leur inertie dans une réunion, en présence même d'un malade que pendant seize ans il avait traité inutilement d'un asthme, et que j'avais moi-même guéri par l'homœopathie. Tous les moyens imaginables furent employés pour éloigner les malades de moi.

Ces obstacles ne firent que me rendre plus fidèle à ma résolution d'approfondir la doctrine nouvelle. Plus je l'étudiais au lit du malade, plus je me persuadais de la vérité des méthodes de traitement qu'elle enseigne ; et non-seulement je pardonne à mes adversaires, mais je les remercie, parce qu'ils m'ont inspiré plus de

persévérance et forcé d'accroître la masse de mes connaissances positives.

Quelques confrères, quoiqu'ils n'eussent point fait d'essais, furent plus réservés et ne prirent aucune part aux démêlés. Un petit nombre venaient lire chez moi les ouvrages homœopathiques, me confiaient des malades pour les traiter, et voyaient de leurs yeux le résultat; mais la crainte de se faire des ennemis et de compromettre leurs intérêts, leur ôtait le courage de tenter eux-mêmes l'expérience. La plupart de mes confrères, au nombre d'une trentaine, introduisirent depuis lors un régime plus sévère parmi leurs malades, s'imaginant que telle était la vraie cause des guérisons homœopathiques, qu'ils ne pouvaient enfin plus révoquer en doute; ils prescrivaient même les médicamens à plus faible dose que par le passé. Quel avantage n'en pourrait-il pas résulter, si tous les médecins examinaient avec loyauté les principes de l'homœopathie, s'ils les soumettaient au creuset de l'expérience et non à celui de leurs vues favorites! honneur à ceux qui, comme Hahnemann, Stapf, Gross, Hartlaub, Muller, Rau, Rummel, Schweikert, Franz, etc., ont suivi cette marche! C'est toujours une chose fort importante que la vérité, si souvent attaquée, soit demeurée debout; on ne pouvait la renverser, puisqu'elle a la nature elle-même pour fondement!

Mais si, après avoir observé quelques milliers de malades, je me vois forcé d'avouer que la méthode homœopathique a de grands avantages sur toutes les autres méthodes connues, je dois dire aussi non moins franchement qu'avec son secours on ne parvient point à guérir tous les malades, et que les faits bien constatés de l'allopathie conservent leur valeur; car il n'y a rien de parfait au monde. Mais l'homœopathie peut être encore singulièrement perfectionnée par un concours de volontés réunies.

Les faits suivans montreront si ce que j'ai dit est vrai ou non. On y remarquera des fautes contre les règles fondamentales de l'homœopathie, que ne peut guère éviter celui qui a très-longtemps été guidé par les vues de l'allopathie, et dont il ne parvient à se garantir qu'avec le temps et à force d'études.

I. J'ai fait mes premiers essais homœopathiques sur quatre enfans atteints de la *coqueluche* depuis un mois, et que l'ancienne école avait déjà exploités. L'un de ces enfans avait la poitrine très-affectée, une forte fièvre, une expectoration très-abondante, et

la respiration extrêmement oppressée. Lorsque je le vis pour la première fois, je ne pus établir qu'un très-fâcheux pronostic. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'au bout de quelques jours, après qu'il eut pris trois doses de *cina*, je le vis accourir à moi débarrassé de ses spasmes! huit jours après il était entièrement guéri. Depuis lors j'ai traité homœopathiquement, et avec le même succès, plusieurs centaines d'enfans atteints de la coqueluche. J'ai aussi employé la teinture de drosera, à la dose d'une goutte de la seizième dilution, mais j'ai trouvé que, comme le dit Hahnemann lui-même, cette dose est beaucoup trop forte et nuit souvent en la répétant; j'ai vu deux enfans dont elle aggrava beaucoup l'état, et prolongea la maladie, ce qui n'avait pas lieu lorsque je n'employais qu'une seule petite goutte de la trentième dilution.

II. Une épidémie de *miliaire* me donna également occasion de constater l'action de l'aconit à faibles doses. Ce moyen, diminuant rapidement la congestion vers la tête, le mal de gorge et la fièvre, en prévint ainsi le danger. L'angine qui, dans ces épidémies, s'observe en même temps chez les adultes, trouva également un prompt remède dans ce médicament, et lorsqu'il y avait plus particulièrement tuméfaction des amygdales, une très-petite dose de belladonne fut trouvée salutaire.

Parmi les malades atteints de la miliaire, était une jeune femme d'une vingtaine d'années, que je traitai allopathiquement pendant les trois premiers jours; cependant la fièvre, le mal de gorge et les maux de tête allaient toujours en croissant; les règles s'établirent; il y eut fréquemment délire, avec les yeux ouverts et fixes. Je donnai enfin l'aconit, qui enleva sur-le-champ tous les accidens graves; la maladie marcha ensuite d'un pas plus tranquille et plus rapide. Pendant la dessiccation, la jeune femme éprouva, ce qui arrive souvent, une douleur violente dans l'épaule gauche, que le mouvement surtout augmentait, et qui céda en peu de temps à une dose homœopathique de bryone.

Plus tard, beaucoup de personnes qui avaient été traitées de la miliaire par d'autres médecins, se sont adressées à moi pour des suites de ces affections; je les ai guéries presque toutes par l'aconit, l'hellébore, la bryone ou la pulsatille, suivant l'indication, et plusieurs ont été débarrassées d'accidens qui compromettaient leur existence.

III. Dans deux épidémies de *rougeole* j'ai eu recours d'abord à l'aconit, puis à la bryone ou à la pulsatille, selon l'exigence des cas, et j'ai pu me convaincre que ce traitement l'emportait de beaucoup sur l'allopathique, eu égard à la promptitude et à la facilité avec lesquelles il procurait la guérison chez les enfans et les adultes. Lorsque les parens désiraient que je traitasse leurs enfans par l'ancienne méthode, je m'apercevais que la maladie tirait plus en longueur, de sorte que mes cliens finirent par donner eux-mêmes la préférence à l'homœopathie.

IV. J'eus à traiter en même temps deux femmes atteintes d'*ictère*. L'une succomba, et l'autre, sur le rétablissement de laquelle je ne comptais pas d'abord, guérit cependant.

1° Une femme d'une quarantaine d'années, d'un caractère morose, et tourmentée par des chagrins domestiques, avait depuis long-temps un mauvais teint. Quelques années auparavant, on l'avait traitée de diverses affections et de légères maladies inflammatoires. Lorsque je la vis pour la première fois, elle était dans l'état suivant : sommeil inquiet, réveil à chaque instant, ardeur dans le corps, douleurs dans les membres et surtout à la région stomacale; pesanteur à l'estomac en se couchant sur le dos, et impossibilité de se mettre sur le côté gauche; dès que la malade s'endormait, elle était réveillée par de la chaleur et de l'anxiété; au réveil, elle se sentait plus fatiguée qu'en se couchant; dans la journée, accablement extrême, qui l'obligeait de s'asseoir. — Trouble de la vue, qui ne permettait pas de distinguer les objets, mais revenait seulement d'une manière périodique, moins fort le matin, et accompagné de la chaleur, qui se déclarait surtout en même temps que lui; l'albuginée n'était point encore jaune. — Langue non chargée, mais de temps en temps mauvais goût dans la bouche. — Entre les épaules, sensation comme d'un poids, que le froid excite. — Oppression et ardeur sur la poitrine, surtout pendant la chaleur périodique, qui parcourt le corps de la tête aux pieds et se prononce surtout dans l'estomac; point de toux. — Battemens de cœur périodiques, avec anxiété et gonflement des veines des mains. — Bon appétit; les alimens semblent de bon goût, mais ne peuvent être pris qu'en petite quantité; pression, ardeur et fouillement continuel dans l'estomac. En mangeant davantage, pesanteur à l'estomac, qui semble prêt à sortir du corps. La même sensation s'y manifeste à chaque pas. — Pendant

l'oppression et l'anxiété, rapport qui soulage, avec la même sensation que si tout le corps s'étendait; nulle sensation en appuyant sur le creux de l'estomac. — Ventre tendu; au côté droit, profondément, du côté du bassin, on sent une masse dure, qui cause de la douleur quand on appuie fortement dessus, mais n'est pas douloureuse par elle-même; fréquens pincemens dans les intestins, qui obligent à ployer le corps en deux. — Selles ordinaires, parfois dures. — Urine plutôt foncée que claire. — Froid continuel aux pieds en restant assis; les mains sont toujours chaudes. — Pouls normal; tristesse habituelle, propension à pleurer, dégoût de la vie; humeur à la moindre occasion. — Régime convenable.

La belladonne et la noix vomique me semblaient indiquées. J'attribuai la masse interne du côté droit à une induration de l'ovaire, me fondant sur un accouchement très-laborieux qui avait été suivi de stérilité. Je donnai donc la 15e dilution de belladonne; neuf jours après *bellad.* 20, puis *nux* 30. De mois en mois j'alternai ces deux substances; une fois aussi je fis prendre *coccul.* et *veratr.*, dans l'intervalle. Tous ces moyens furent inutiles; l'ictère se développa de plus en plus, la peau devint jaune et pruriteuse, l'albuginée d'un jaune foncé; l'urine d'une teinte plus foncée, et les selles de plus en plus blanches; la masse remonta du côté de l'estomac, et fut reconnue pour appartenir au foie lui-même: il s'y développa une douleur pulsative et térébrante, qui passa dans l'estomac; au dessous de l'omoplate droite, en apparut une semblable, qui persista jour et nuit. On vit aussi survenir les symptômes qui passent pour indiquer la présence des calculs biliaires. Comme la malade n'avait point de fièvre jusqu'alors, je lui fis prendre pendant trois semaines, tous les jours, un gros de bile de veau fraîche, mais inutilement. J'eus recours alors au traitement allopathique ordinaire, que je prolongeai pendant quinze jours. Les douleurs s'accrurent, la fièvre survint, la térébration ressentie dans la tumeur ne laissait plus aucun repos; elle s'établit aussi dans le côté gauche, au dessous de l'omoplate; le prurit à la peau devint insupportable, les jambes commencèrent à enfler. Je revins alors aux moyens homœopathiques. La belladonne et la noix vomique éteignirent la fièvre, et calmèrent quelques douleurs, mais n'influèrent point sur l'état général. Enfin il s'établit une ascite, et peu à peu la malade fut conduite à la mort.

En ouvrant le corps, on trouva le foie induré, et ses conduits excréteurs obstrués : la vésicule du fiel était remplacée par une masse caséiforme renfermant plus de trente calculs. Evidemment cette maladie était au dessus des ressources de l'art.

2° Une femme de trente-sept ans, qui avait eu plusieurs fois déjà la jaunisse, en était encore atteinte depuis cinq ans, à la suite d'une fausse couche et d'une suppression des règles. On lui avait fait prendre divers médicamens, entre autre l'éther, le laudanum, et le calomelas poussé jusqu'à la salivation. Lorsque je la vis, elle se réveillait en sursaut une heure après s'être endormie, éprouvant une chaleur subite ; son sommeil était troublé par le cauchemar ; au bout de quatre heures, la chaleur cessait, et elle se rendormait jusqu'au matin ; en se réveillant, elle était faible, accablée et parfois couverte de sueur ; quand elle se mettait sur son séant ; elle éprouvait des nausées et même des vomissemens de mucus très-amer. — Étourdissemens en marchant ; mal de tête la nuit seulement, pendant la chaleur. — De temps en temps de la chassie dans les coins des yeux ; du reste la vue était bonne, l'albuginée jaunâtre, la pupille naturelle. — Odorat sensible à certaines odeurs. — Fréquemment de l'ardeur aux lèvres. — Langue souvent brûlante, toujours sèche, surtout l'après-midi et dans la nuit, ordinairement blanche ou jaunâtre ; goût amer dans la bouche. — Ardeur dans la gorge pendant la chaleur ; beaucoup de mucosités dans la bouche et dans la gorge. — Trisme des mâchoires. — Défaut d'appétit ; aussitôt après avoir mangé, plénitude, pression et rapports insipides ; impossibilité de supporter la moindre pression, même des habits, sur l'estomac. — Douleurs continuelles dans l'épine du dos. — Pincemens la nuit, de l'ombilic vers le bas ; plénitude, vents, tendance à la constipation. — Urine verdâtre ou d'un brun foncé ; prurit à l'anus ; selles grises. — Règles très-peu abondantes. — Serrement spasmodique et sentiment de faiblesse dans les mollets. — Les pieds se refroidissent aisément, et les orteils sont comme morts ; les pieds enflent souvent le soir. — Fièvre pendant la nuit, avec forte soif ; sueur tous les matins. — Amaigrissement extrême.

Je donnai d'abord la pulsatille. Elle ne fit que prolonger le sommeil, et améliorer un peu l'appétit ; la fièvre diminua un peu aussi, mais les autres accidens restèrent les mêmes. La belladonne, administrée ensuite, rendit l'appétit encore meilleur, di-

minua la fièvre, éclaircit la teinte de la face et des yeux, fit pousser des selles plus colorées, quoique toujours très-difficiles, et rendit l'urine plus pâle. Il y avait encore des douleurs dans le côté droit et l'omoplate. Une goutte de *nux* 30 améliora de plus en plus le sommeil et l'appétit ; de temps en temps beaucoup de rapports ; malgré la fréquence des besoins d'aller par le bas, le ventre n'était pas si tendu ; la fièvre diminuait toujours. Un lavement d'eau pure n'ayant rien produit, j'administrai *bellad.* 26. Dès lors les forces reprirent, l'appétit était très-bon, les selles devinrent plus faciles, mais il restait encore de l'enflure aux pieds; un excès de table entraîna des pesanteurs d'estomac, des nausées et des vomissemens, avec trouble du sommeil. Une petite dose de *bryone* 20 dissipa ces accidens, ainsi qu'un peu de fièvre, qui avait reparu. J'eus alors recours à *bellad.* 29, et l'état s'amenda tellement que la malade put reprendre ses occupations et se promener au grand air. Une dose *nux* 30 rétablit les règles, qui n'avaient point encore reparu. Cependant comme la malade se plaignait d'éprouver fréquemment des bouffées de chaleur, et qu'elle avait de temps en temps le ventre distendu par des vents, quoique les selles et l'urine fussent dans l'état naturel, une dose *pulsat.* 6 acheva la guérison, qui ne s'est pas démentie depuis.

V. Deux enfans, l'un de six ans, méchant et morose, l'autre de quatre ans, d'un bon naturel, furent rapidement guéris de l'*ictère*, le premier par *nux* 32, le second par *bellad.* 36. Une seule goutte suffit pour chacun.

VI. Une demoiselle de 28 ans éprouvait depuis une année des maux de dents, et des tractions par tout le corps, accidens contre lesquels elle avait essayé sans succès divers moyens. Le mal de dents la réveillait fréquemment; elle avait souvent des rêves inquiétans, sans sueur. Au réveil, elle était très-fatiguée. — Dans la tête, tiraillement qui commençait aux mâchoires et s'étendait à la nuque; il survenait principalement l'après-midi, jusqu'au soir, et s'aggravait toujours au grand air. — De temps en temps ardeur dans les yeux. — Goût amer dans la bouche, le matin. — Tiraillemens et élancemens dans toutes les dents, surtout l'après-midi, qui augmentaient au grand air et en mangeant froid, mais diminuaient au chaud. — Au moindre refroidissement, chaleur et élancement à la région du larynx. — Dans les bras et les épaules, tractions fréquentes, et quand elle fatiguait un bras, par exemple

en cousant, l'autre lui faisait mal; mains fréquemment froides et mouillées. — Appétit bon, mais des éructations aussitôt après avoir mangé. — Souvent de l'ardeur dans les lombes avant les règles, mais point en allant à la selle. — Tristesse et mélancolie pendant le malaise. — Tous les accidens s'accroissaient par le mouvement et au grand air.

Après avoir dirigé convenablement le régime, je donnai *nux* 20, et un mois après *bryon.* 15. Quoique le premier médicament eût presque rétabli la santé, le second excita pendant les trois premiers jours de violens accès d'odontalgie et de douleurs dans la tête; mais tous ces accidens disparurent ensuite, et ne se firent plus sentir.

VII. Un enfant de 9 ans, malade depuis deux mois, avait une fièvre intermittente, compliquée d'hydropisie. Je le trouvai dans l'état suivant: — Sommeil bon et réparateur. — Avant et après la fièvre, constriction douloureuse du devant de la tête vers les tempes. — Enchifrenement, mais parfois aussi écoulement de mucus nasal. — Après la fièvre, élancement dans les deux oreilles. — Souvent une douleur pressive dans les dents. — Les amygdales se tuméfiaient fréquemment. — Élancement au côté gauche de la poitrine, mais seulement pendant la fièvre; ensuite survient une toux sèche et brève; une douleur analogue se manifeste en courant. — Palpitations de cœur en marchant vite. — Peu d'appétit; après avoir mangé, rapports ayant le goût des alimens; une pression sur le creux de l'estomac cause de la douleur. — Sous les fausses côtes droites, sensation désagréable qui se porte vers l'estomac et la poitrine; impossibilité de se coucher sur le côté droit; le décubitus sur le côté gauche excite de la douleur dans le droit. Le ventre est tendu et ballonné au côté gauche. — Tous les deux jours, une selle dure. L'urine est normale. — La jambe gauche est œdématiée; les deux jambes sont faibles, les pieds et les mains chauds. — Pouls à 128 pendant la fièvre, à 90 pendant l'apyrexie. — Peau très-pâle et flasque; grande propension à suer. — La fièvre, d'abord quotidienne, était devenue tierce; elle durait depuis une heure après midi jusqu'à cinq, avec mal de tête, froid, chaleur sèche et sueur. — Tempérament très-sanguin; parfois des caprices.

Après avoir réglé le régime, je prescrivis une goutte d'*arsenic* 36. Le troisième jour, la fièvre avait complétement cessé, et

elle ne reparut plus ; mais il restait encore l'enflure, qu'*heileb.* 9 enleva tout-à-fait. La santé est restée parfaite depuis.

VIII. J'ai quelquefois observé les effets prodigieusement prompts du sublimé dans la dysenterie d'automne chez les adultes. Quelques doses de la seizième dilution m'ont suffi pour faire cesser les accès les plus violens. Je n'ai pas été moins heureux, dans des coliques et diarrhées, avec les remèdes homœopathiques appropriés, par exemple *coloc.*, *aloe* et *rheum*, qui ont procuré une guérison rapide.

Un homme qui souffrait beaucoup m'envoya chercher ; comme j'étais absent, un de mes confrères me remplaça, et regarda la maladie comme une violente colique hémorrhoïdale, avec fièvre ; en conséquence il prescrivit de légers antiphlogistiques. L'affection avait débuté par du froid et de la chaleur, de l'anxiété, la diarrhée, des tranchées dans le ventre, un violent mal de reins, et le ténesme, avec déjection d'un peu de sang. Les moyens employés ne diminuaient pas la maladie ; au contraire l'anxiété, le ténesme et la soif augmentèrent ; toutes les dix minutes le malade rendait des mucosités sanguinolentes, mêlées de sang pur. Le troisième jour de sa maladie, il prit *sublim.* 16. Dès le soir même toute sa maladie était terminée, et le lendemain il put vaquer à ses affaires.

IX. Un enfant de dix-huit mois fut atteint de vomissemens, avec diarrhée verdâtre ; comme il commençait à faire des dents, je crus devoir donner de l'aconit, pour modérer l'ardeur de la fièvre. Cependant, loin que les accidens se calmassent, la diarrhée devint si violente, que l'enfant anéanti ne pouvait plus ouvrir les yeux. Une dysenterie bien caractérisée s'établit, et je le crus perdu sans ressource. Je lui donnai une petite portion d'une goutte de *sublimé* 16, qui le rétablit en très-peu de temps.

DE L'INFLUENCE DE L'HOMŒOPATHIE SUR LA CHIRURGIE,

Par le Docteur CASPARI.

Au milieu des progrès toujours croissans de la médecine homœopathique, je crois convenable d'en tracer la véritable circonscription, et de faire bien connaître ses rapports avec les

anciennes méthodes. Il me paraît surtout utile de ne point oublier la chirurgie, qui jusqu'à ce jour a été regardée comme trop séparée de la médecine dite interne, et moins accessible à l'homœopathie qu'aucune autre branche de l'art de guérir. En jetant un coup d'œil sur son histoire, nous sommes surpris de la bizarrerie du sort qu'elle a éprouvé, et nous avons peine à comprendre qu'on ait pu si long-temps être incertain de la véritable place qu'elle doit occuper dans l'ensemble de l'art, et tantôt étendre, tantôt restreindre son domaine, comme si une science devait être soumise à des idées arbitraires et despotiques. Lorsqu'en 1774, Méderer ouvrit les cours à l'université de Fribourg par un discours sur la nécessité de réunir les deux branches de la médecine, il fut menacé de voir sa maison envahie et d'être maltraité dans sa chaire. Vingt ans plus tard, quand l'opinion se fut épurée, on lui fit des excuses de ces violences. En Italie les chirurgiens s'obligeaient par serment à ne point traiter de maladies internes et même à ne jamais prescrire de remèdes internes dans les affections extérieures sans la présence de médecin. Il en était de même en France et surtout en Allemagne, où les barbiers seuls se livraient à la chirurgie, et où leurs examens consistaient à prouver qu'ils savaient préparer certains emplâtres. Cependant on était alors sur une bien meilleure voie qu'aujourd'hui pour arriver au perfectionnement de la chirurgie, car, s'il doit y avoir séparation entre elle et la médecine interne, on ne peut raisonnablement isoler que la partie manuelle, celle qui se borne aux secours mécaniques, parce que tout le monde ne se sent pas apte à la pratiquer, et que tout traitement dynamique, même d'une maladie externe, rentre dans les attrib tions du médecin. Si les médecins du quatorzième siècle avaient pu secouer le préjugé qui leur faisait croire les maux externes inaccessibles aux remèdes internes, s'ils avaient pu se convaincre que, loin d'être purement locales, ces affections dépendent la plupart du temps d'un état morbide intérieur, et qu'on ne peut les guérir promptement et radicalement que par la destruction de cet état, ils se seraient formé une bien plus haute idée de la chirurgie, et cet art serait maintenant beaucoup plus perfectionné qu'il ne l'est. Les travaux modernes, qui n'ont d'autre but que de lui donner une apparence plus scientifique, et de systématiser les maladies de son ressort, n'ont changé que sa forme, d'une manière même

peu convenable, et n'ont ni agrandi sa tendance, ni rendu son action plus sûre et plus précise.

C'était à l'homœopathie qu'il appartenait de démontrer que la grande idée d'une fusion intime de la chirurgie en un seul corps, ne pouvait être réalisée par l'établissement de préceptes généraux auxquels les deux parties fussent invariablement astreintes. Il lui était réservé de faire voir qu'une connaissance exacte et approfondie des vertus de nos substances médicinales est nécessaire pour être aussi heureux dans le traitement des maladies externes par des remèdes internes, que dans celui des affections intérieures. Elle a déchiré le voile qui cachait à la chirurgie le vrai moyen d'arriver au degré de perfection et de dignité qui lui avait manqué jusqu'à présent; elle a dissipé l'obscurité qui enveloppait la pathologie chirurgicale, et effacé la prétendue différence existante entre des maladies qui étaient souvent entrelacées ensemble d'une manière intime. Enfin elle nous a fait connaître les moyens de restreindre la partie opérative, et de la borner à un petit nombre d'affections, qui exigent impérieusement des secours mécaniques. Examinons comment elle a rempli toutes ces indications.

1° La plus grande partie des maladies dites locales ou externes, dépendent d'un état morbide interne et général dont elles ne sont que le reflet sur un organe quelconque. La chirurgie avait déjà depuis long-temps reconnu ce principe, quoiqu'elle ne lui accordât point autant d'extension qu'il peut en avoir. L'expérience nous autorise à admettre que toutes les maladies en apparence externes, qui ne doivent pas leur origine à une influence mécanique, chimique ou dynamique du dehors, comme les plaies, les brûlures, certaines inflammations, contusions, etc., dépendent de circonstances morbides internes, quelque inaccessibles que ces circonstances soient à nos sens; car nous voyons qu'après l'éloignement forcé des affections dites locales, sous quelque forme qu'elles se présentent, il survient souvent des maladies beaucoup plus graves dans des parties internes, et que celles-ci sont fréquemment ensuite supprimées par le rappel de l'ancienne lésion locale. Ainsi on voit la cataracte succéder à la suppression d'un exanthème derrière les oreilles, de violentes ophthalmies désorganisatrices à celle d'une gonorrhée, l'encéphalite à celle d'un érysipèle au visage, l'hydrencéphale à celle de la teigne, l'asthme à

celle d'une éruption sur la poitrine, l'apoplexie à l'extirpation de loupes à la tête, etc. De même aussi les affections locales s'effacent spontanément à la suite de certains changemens survenus dans la constitution, ou de la guérison de maladies internes, comme les verrues après l'établissement du flux menstruel, de gros tubercules à la tête après celui du flux hémorrhoïdal, la cataracte après la guérison de la goutte, en un mot dans des circonstances où l'on était peut-être fort éloigné de supposer un lien de causalité. Enfin il ne faut pas oublier non plus que parfois des maladies internes deviennent inopinément stationnaires, quand il commence à se développer une affection dite locale, qu'alors elles s'éteignent pour ainsi dire dans leur produit, où se concentre toute la force du mal, à l'influence duquel le reste du corps cesse dès lors d'être soumis.

2° La plupart des affections réellement locales ne le sont qu'eu égard à leur manifestation, et non par rapport à leurs effets, car elles ne tardent pas à entraîner sympathiquement dans leur sphère d'action l'organisme entier, qui à son tour peut ensuite réagir sur elles. Non seulement il est dans la nature de certaines affections locales, telles que les squirrhes et divers ulcères, d'exercer au bout de quelque temps une influence générale sur le corps dans lequel elles existent, mais encore il dépend souvent du plus ou moins grand degré d'excitabilité de l'organisme qu'il prenne ou non part tout entier à une affection d'une de ses parties, ainsi que nous le voyons fréquemment dans les inflammations locales, les panaris, les ophthalmies, les brûlures, les plaies, etc. Mais une fois que cette participation a lieu, l'affection locale devient en quelque sorte dépendante de l'affection générale, et peut être exaspérée par elle, ou changer de caractère lorsqu'elle a son siége dans un organisme très-sensible, qui s'en trouve vivement affecté. Des nodosités squirrheuses dans le sein d'une femme, après avoir été provoquées par une cause purement externe, peuvent, lorsqu'elles durent déjà depuis quelque temps, entraîner une affection générale; mais elles décèlent alors leur influence sur l'économie entière par cette circonstance que leur extirpation entraîne soit la reproduction de la maladie dans une partie analogue, soit la fièvre hectique et la mort.

3° Une maladie externe ne peut être regardée comme réellement locale que quand toute participation de l'organisme entier est

éteinte, et qu'on a acquis la conviction, ou qu'elle a été provoquée par une cause purement extérieure, sans que nulle réaction générale ait été mise en jeu, ou que la maladie interne qui annonçait son existence par une affection externe est parfaitement guérie, et que cette dernière seule subsiste encore, soit parce qu'en raison de sa longue durée, elle a trop profondément affecté l'organe envahi par elle, soit parce qu'elle est accompagnée d'un grand changement matériel, circonstances qui toutes deux s'opposent à ce qu'elle puisse disparaître d'elle-même après la cessation de la maladie précédente. Au contraire, tant que cette affection locale continue à faire des progrès, on doit la considérer comme une maladie générale; car les circonstances qui l'ont fait naître durent encore, et ce n'est qu'en les écartant qu'on peut arrêter ou détruire leur produit. Ainsi, lorsqu'à la suite d'une inflammation chronique, il survient quelque part unexsudation de lymphe plastique, ce produit doit être regardé comme inséparable de l'inflammation tant qu'il fait lui-même des progrès et que la phlegmasie persiste; mais s'il persiste encore après la guérison de l'inflammation, sans augmenter ni exercer d'influence dynamique sur l'organisme entier, on est fondé à voir en lui une affection locale, surtout lorsque sa substance est de nature (osseuse, par exemple) telle que l'économie ait beaucoup de peine à s'en débarrasser.

4° Les maladies locales nous servent très-souvent à juger si l'affection interne dont elles dépendent subsiste encore, quoique latente et soustraite à nos sens; elles sont donc fort importantes pour le diagnostic. Le chancre persiste aussi long-temps que la maladie vénérienne qui l'a produit n'est pas entièrement détruite; une fistule à l'anus qui dépend de la maladie hémorrhoïdale, ne se cicatrise qu'après la guérison de cette dernière, et sa suppression intempestive a plus d'une fois entraîné la mort; certains ulcères chroniques ne se ferment qu'après l'extinction de la goutte qui les fomentait, etc. Aussi quand nous voyons ces lésions locales disparaître ou diminuer sous l'influence du traitement interne, pouvons-nous conclure de là que leur cause interne est guérie radicalement.

5° Plus un mal réellement et purement local est aigu, plus il réagit facilement et promptement sur l'organisme entier, de manière à devenir par là une maladie générale. Un panaris ne tarde pas à étendre son influence à tout le système vasculaire et nerveux;

il suscite de l'agitation, de l'insomnie, des accidens spasmodiques; la réflexion de l'affection locale sur toute l'économie peut même être assez forte pour que la maladie générale devienne prédominante, et que, comme elle présente plus de danger que l'autre, on soit obligé de la calmer avant de songer à cette dernière.

6° Les changemens organiques qui surviennent dans les affections locales se soustraient quelquefois à l'influence de l'organisme entier, et forment alors un tout à part; mais toujours ces maux matériels cèdent plus difficilement et plus lentement que les maux dynamiques. Nous parvenons plus souvent et plus facilement à faire cesser les affections dynamiques associées à une maladie locale, et à guérir le changement lui-même de substance, et il n'est pas rare que ce dernier commence à céder lorsque les accidens dynamiques disparaissent, mais qu'ensuite il ne tarde pas à demeurer stationnaire, et qu'il se montre peu accessible aux influences médicinales.

7° L'ancienneté du mal, la constitution, l'âge, le tempérament, le sexe du malade, les affections antérieures ou simultanées et leur connexion possible avec l'état morbide présent, sont autant de circonstances qu'on doit peser avec le plus grand soin quand il s'agit d'apprécier une maladie locale.

Maintenant, avant de passer aux principes thérapeutiques, je dois entrer dans quelques généralités à cet égard, et chercher à dissiper quelques doutes qui pourraient s'élever dans l'esprit des personnes peu familiarisées avec l'esprit de l'homœopathie, relativement à son application à la chirurgie. Quand nous cherchons, dans la *Matière médicale pure*, un remède pour une maladie interne, nous en trouvons plusieurs dont les symptômes s'accordent assez bien avec ceux de l'affection naturelle; mais il n'en est plus de même quand nous faisons cette recherche pour une maladie externe. Il est très-rare alors que nous trouvions des changemens organiques signalés d'une manière précise, de sorte qu'il semble qu'on serait très-incertain sur le choix, que souvent même on ne pourrait pas le faire. Cependant il n'en est point ainsi, et en ne négligeant aucun des moyens qui sont ici à notre disposition, nous voyons bientôt qu'il est facile de trouver chaque fois le remède, et de dissiper des changemens matériels. Plusieurs voies s'offrent à nous pour arriver à ce but, mais elles partent toutes de ce point qu'ici, comme dans toute opération thérapeutique, le

diagnostic le plus certain, même dans les circonstances qui paraissent insignifiantes, est le meilleur moyen d'arriver à la vérité, ce qui prouve combien on a tort de refuser le caractère scientifique et rationnel à l'homœopathie, tandis que ce qui la distingue par dessus tout, c'est la fidélité à ses dogmes, la précision dans l'examen des maladies et le soin extrême dans le choix des remèdes.

1° Sous ce rapport nous avons d'abord à réfléchir sur la cause occasionelle et sur les premiers accidens qui éclatent à l'apparition du mal. Quoique en général les causes occasionelles des maladies aient déjà depuis long-temps épuisé leur action et disparu, quand nous sommes appelés à guérir leurs produits, cependant quelques unes d'entre elles impriment à ces derniers un caractère spécial et persistant, qui les approprie à tel ou tel médicament, de sorte qu'une autre substance, en apparence aussi convenable, ne produirait néanmoins rien contre eux. Ainsi la cataracte déterminée par un coup sur l'œil est guérie exclusivement par le *conium*, qui ne fait rien dans d'autres espèces de cette affection. Ainsi les foulures et leurs conséquences cèdent à l'*arnica*, tandis que l'*antimonium* possède de grandes vertus contre les inflammations rhumatismales et les maux qui s'y rattachent. Mais l'étude des accidens qui accompagnent une maladie à son apparition est surtout importante lorsque plus tard il n'existe plus de symptômes, et que la lésion organique subsiste seule, isolée. Alors on choisit de préférence le moyen parmi les symptômes duquel se trouvent ceux qui existaient à l'origine du mal.

2° On a égard aux progrès graduels de la maladie, on recherche la nature des accidens qui se sont alors manifestés, on examine s'ils étaient ou non inflammatoires, quels organes étaient spécialement affectés, dans quelles circonstances, dans quels changemens de la constitution ils ont apparu, etc. Car toutes ces particularités contribuent à guider dans le choix du remède, le meilleur de tous les moyens à employer étant celui parmi les symptômes duquel on rencontre ceux-là.

3° Il est de la plus haute importance d'avoir égard aux maladies générales qui ont précédé ou accompagné l'apparition de l'affection locale, ainsi qu'aux médicamens employés contre elle, et de se faire une idée exacte de l'état présent tout entier du corps. Quand on connaît les maladies antécédentes ou simultanées, leur marche, leur cessation, leurs rapports avec l'affection locale; quand on

sait qu'une ancienne affection s'est peut-être transformée en cette dernière et persiste sous son masque, on a déjà une donnée précieuse pour la détermination du remède, puisqu'on peut le diriger contre la maladie qui existait auparavant. Lorsqu'on connaît les médicamens qui ont été mis précédemment en usage, ils donnent parfois des notions sur la nature et le mode d'apparition de la maladie locale, dont eux-mêmes peuvent avoir été en partie cause, et préservent en même temps de recourir à un remède qui fait déjà portion intégrante de la cause. Mais ce qu'il y a de plus nécessaire, c'est de bien saisir l'état morbide de l'organisme entier qui coexiste avec une affection locale, car il n'est pas rare que l'excès ou l'insuffisance de la nutrition, l'incomplet développement d'une disposition aux hémorrhoïdes, ou une affection goutteuse périodique très-peu prononcée, soit la cause des maladies locales, comme la cataracte, des ulcères, etc., qu'on ne peut guérir qu'en faisant disparaître cet état morbide, et qui sans cela résistent à tous les moyens imaginables.

4° Il faut surtout faire attention aux symptômes saillans, par exemple inflammatoires, qui marchent de concert avec l'affection locale, et les rechercher parmi ceux des médicamens à mettre en usage, parce qu'il arrive très-souvent qu'à leur existence tient celle du mal local, qui cesse dès qu'on les fait disparaître par des moyens appropriés. Je signalerai seulement les engelures, qui cèdent souvent d'une manière prompte lorsqu'on oppose aux douleurs qui les accompagnent des remèdes propres à les éteindre. Je pourrais encore citer ici une foule d'autres exemples.

5° On doit attacher beaucoup d'importance au diagnostic des moindres circonstances et des symptômes les plus éloignés. Quoique la *Matière médicale pure* ne signale en termes précis qu'un très-petit nombre de lésions organiques du corps, cependant elle note parfaitement les lésions dynamiques qui les accompagnent, par exemple, la douleur, la chaleur, la rougeur, et en général les accidens relatifs aux systèmes vasculaire et nerveux. Il ne s'agit que de rechercher ces dernières avec le plus grand soin, d'en comparer les caractères avec ceux des médicamens, et de ne pas négliger les circonstances les plus légères, les moindres douleurs, même dans un organe éloigné de celui qui souffre, pour guérir heureusement l'affection matérielle. Chaque ulcère pour ainsi dire a ses accidens propres, une douleur qui le caractérise, ses

exacerbations et ses effets particuliers sur tout le corps ; chaque gonflement inflammatoire est accompagné de symptômes à part ; beaucoup de cataractes altèrent la vision d'une manière spéciale ; la douleur est souvent très-différente dans les divers gonflemens des testicules, etc. Dans toutes ces circonstances, il faut ordinairement recourir à des moyens différens. Or si nous admettons que les accidens dynamiques en rapport avec ces états dont la *Matière médicale pure* donne l'indication, en sont les premiers commencemens, qu'ils expriment la souffrance purement dynamique dont ils ont été précédés, et que s'ils ne désignent point aussi l'affection secondaire matérielle, c'est uniquement parce que la substance médicinale n'a point agi assez long-temps ni assez fort sur l'organisme, il ne sera pas difficile de reconnaître que ces médicamens peuvent nous servir à guérir les accidens dynamiques, et avec eux les accidens matériels secondaires, puisque ceux-ci doivent nécessairement céder lorsque ceux-là, qui en sont la cause, n'existent plus.

Après ces remarques préliminaires, je puis passer à l'exposition des principes thérapeutiques eux-mêmes que nous offre la chirurgie homœopathique.

1° L'homœopathie guérit les affections externes d'espèce dynamique par des moyens internes. Par suite du principe établi plus haut, que la plupart des maladies dites locales dépendent de maladies générales, et par suite aussi du fait constaté que les médicamens essayés sur l'homme sain produisent tant des affections internes que des affections externes, nous employons contre ces dernières les moyens internes reconnus appropriés, à l'exclusion de tout remède externe. L'observation au lit du malade nous a suffisamment prouvé que cette méthode est plus sûre et plus prompte qu'aucune autre pour obtenir la guérison ; que par là nous évitons l'inconvénient de faire seulement disparaître un mal local, pour exciter à sa place une affection interne plus fâcheuse ; que nous nous ménageons un précieux signe diagnostique, dont la disparition pendant le traitement interne prouve que la maladie qui joue le rôle de cause est réellement guérie ; et qu'ainsi nous arrivons à guérir certaines affections qui, de toute autre manière, n'admettraient point de guérison radicale. Je ne vois pas quels argumens on pourrait opposer au traitement des maladies locales par des remèdes internes, puisque ces affections se présentent

jusque dans des organes internes, le cœur, les ovaires, le système glanduleux du bas-ventre, les poumons, le foie, où les remèdes externes n'ont point accès, qu'ainsi placées elles n'ont jamais été attribuées au domaine de la chirurgie, et que cependant on parvient à les guérir par des moyens internes. Sur quoi donc reposerait la prérogative dont les organes splanchniques jouiraient à cet égard sur les parties du corps situées au dehors? Celles-ci ne sont-elles pas tout aussi bien que ceux-là des parties du tout, liées avec lui par les plus intimes connexions, et les médicamens n'arrivent-ils pas également aux uns et aux autres? C'est donc l'habitude seule qui nous a empêchés de changer plus tôt nos procédés contre les maux locaux, et de nous rapprocher, en ce qui les concerne, des préceptes de la médecine interne, d'autant mieux qu'on devait être bien persuadé que les remèdes locaux, employés sous forme d'emplâtres ou de frictions, n'agissent que par une influence dynamique. N'étions-nous pas depuis longtemps dans l'usage d'attaquer uniquement par des remèdes internes certaines maladies locales, les dartres, par exemple, même lorsqu'elles ne s'accompagnent pas de la moindre affection générale apparente, et cela, comme on disait, par crainte de les obliger à se jeter sur un organe plus important? Pourquoi ne pas user de la même circonspection envers plusieurs autres affections locales, dès que l'expérience (et ici un seul fait, même le plus rare, suffit pour faire loi) nous apprend qu'il y a possibilité de nuire en agissant autrement? Nous ne traitons pas les ophthalmies et les tuméfactions des os scrofuleuses par des moyens externes : de cela seul qu'elles sont là nous concluons à l'existence de la maladie scrofuleuse, alors même qu'aucun signe apparent ne décèle une affection générale; des observations exactes nous convaincront également que la plupart des autres maux locaux se rattachent à un état morbide interne, et qu'ils ne peuvent pas non plus être efficacement traités par des topiques.

2° Des maladies même qui sont purement locales, qui, par exemple, dépendent d'une lésion extérieure, guérissent à l'aide de moyens internes, et d'autant plus facilement qu'elles sont plus aiguës, qu'elles se reflètent davantage sur l'organisme entier. Il est certain qu'il existe aussi des maladies simplement locales, parmi lesquelles je désignerai seulement les plaies et les inflammations dues à des influences du dehors, qui n'excitent peut-être

aucune trace d'affection générale dans un corps fortement organisé, mais qui là même cependant admettent ou exigent des moyens internes, sans nul moyen externe, parce qu'alors la guérison s'obtient d'une manière plus rapide et plus sûre. On arrive d'autant plus aisément à ce résultat, que le mal est plus aigu, attendu que la partie souffrante se trouve plus accessible à l'impression du moyen interne, comme dans les inflammations. En procédant de cette manière, nous évitons bien plus sûrement le danger des maladies consécutives graves, par exemple, la suppuration, la gangrène, etc., qu'à l'aide du procédé ordinaire, parce que la cure marche bien plus rapidement, et qu'elle est effectuée par des remèdes spécifiques, qu'on sait être les plus puissans et les plus énergiques de tous. Dès que ces maux externes, par exemple les inflammations, portent leurs attaques sur le corps entier, excitent la fièvre, un malaise général, l'insomnie, des accidens spasmodiques, etc., il est plus facile encore de les guérir par des remèdes internes, l'organisme se trouvant alors dans un état de receptivité poussé à l'extrême, et ce mode de traitement devient d'autant plus nécessaire, que le corps entier est menacé, que les moyens purement externes détournent avec lenteur le danger qui pèse sur lui, et que la position du malade peut bientôt devenir très-grave. Quoique le remède homœopathique puisse, dans beaucoup de cas, être employé aussi à l'extérieur, nous ne sommes cependant point en état de calculer ainsi le degré de son action, parce qu'on est obligé d'en accroître la dose; d'ailleurs on n'atteint par là qu'une partie du but, puisqu'on ne fait rien contre l'affection générale. Il n'est pas jusqu'aux plaies simples dans lesquelles nous ne puissions procurer du soulagement et hâter la guérison par un traitement interne convenable, dirigé contre l'inflammation, les douleurs et les autres accidens qui les accompagnent. Quand l'expérience nous a donné quelques leçons, nous sommes surpris de la promptitude avec laquelle l'homœopathie guérit les inflammations érysipélateuses, les panaris, les ophthalmies, les furoncles, etc. Heister rapporte qu'il a guéri, dans l'espace de douze heures, près de deux mille panaris par l'application de l'onguent gris, auquel il attribue en conséquence un pouvoir spécifique en ce cas: il ne savait pas agir homœopathiquement, sans quoi la guérison n'aurait été ni si sûre ni si prompte. Quelle n'eût point été sa surprise de voir qu'aujourd'hui nous

possédons tant d'autres moyens contre cette affection, que nous les donnons tous à l'intérieur, et que cependant nous arrivons bien plus promptement encore au but!

3° Quelquefois nous guérissons par l'emploi simultané à l'intérieur et à l'extérieur du remède homœopathique, ou bien nous faisons succéder le second au premier. J'ai déjà dit que, parfois, les maux locaux s'isolent, c'est-à-dire restent sans changer, quand la maladie interne de laquelle ils dépendent a été détruite et que les moyens les plus appropriés n'exercent plus alors aucune action sur eux; j'ai dit aussi qu'il arrive souvent à ceux qui sont d'origine purement externe, de persister sans nulle variation après l'extinction des accidens dynamiques dont ils étaient accompagnés. Ces cas sont surtout ceux où nous administrons simultanément le remède homœopathique à l'intérieur et à l'extérieur. Nous l'employons alors extérieurement sans l'étendre, à moins que ce ne soit une substance âcre ou caustique, et cette excitation semble accroître la réceptivité de la partie malade pour le remède interne, au point de permettre à celui-ci d'exercer son influence sur elle. Nous suivons la même marche quand une affection locale a été provoquée uniquement par des causes externes, qu'elle n'a jamais entraîné sympathiquement le reste de l'organisme, qu'elle est fort ancienne, que la partie témoigne très-peu d'excitabilité, que la maladie n'entraîne aucun accident dynamique, enfin que le sujet est très-robuste et peu sensible à l'effet des remèdes, surtout dans une affection chronique. En pareil cas on peut se contenter d'appliquer le remède homœopathique à l'extérieur, et le laisser agir pendant quelque temps, ou même le répéter. Il est même utile de l'employer en frictions, parce que l'irritation mécanique rend la partie plus impressionnable par lui. On conçoit qu'il faut alors recourir aux formes sous lesquelles le médicament est le plus pénétrant; aussi l'électricité et le magnétisme sont-ils d'un grand secours quand on s'en sert avant d'autres moyens, ou alternativement avec eux. Ainsi, dans certaines tumeurs enkystées, exsudations de lymphe coagulable, excroissances et verrues, il est avantageux d'employer le remède homœopathique, soit seulement à l'intérieur, soit en même temps à l'extérieur et à l'intérieur, lorsque quelques accidens l'exigent, et qu'ainsi nous sommes fondés à attendre un plus grand effet de sa part.

4° Les affections locales avec changement de substance exigent des doses plus fortes que les maladies aiguës et internes; il faut même répéter plusieurs fois ces doses, afin qu'elles agissent long-temps, et que la partie malade s'en sature pour ainsi dire, car autrement leur action s'épuise avant d'avoir suffisamment ébranlé un mal invétéré. C'est dans la même vue qu'on fait choix alors de remèdes dont l'action dure long-temps. Cette précaution est souvent nécessaire pour le goître, les ulcères anciens et opiniâtres aux jambes, et les hernies qui ne sont point encore accompagnées de changemens matériels.

5° Pendant le traitement par des moyens internes nous évitons toute espèce de pansement, par exemple les bandages herniaires, les bandages compressifs et coercitifs, les emplâtres, les onguens. On se borne à couvrir la partie malade d'un linge, et les ulcères d'un peu de charpie. La pression et les graisses, qui rancissent promptement, occasionent dans les parties malades un changement défavorable à la guérison, qui en devient plus difficile et plus lente.

6° C'est seulement lorsqu'un mal local résiste opiniâtrément à l'emploi prolongé des remèdes connus, et s'accompagne d'incommodités qui exigent qu'on le fasse cesser promptement, ou quand il est de nature mécanique et telle que son ablation seule puisse mettre un terme à certains accidens dangereux, que nous nous croyons obligés de recourir à des secours mécaniques, bandages, machines, instrument tranchant, trépan, etc. Mais si, après une opération, il survient d'autres affections générales, nous devons les traiter d'une manière conforme à leur caractère.

Pour confirmer ce qui vient d'être dit et échapper au reproche d'avoir posé des principes qui n'auraient pas pour eux la sanction de la pratique, je vais rapporter maintenant quelques observations.

I. Le *cancer* a été jusqu'ici l'un des maux les plus incurables, puisqu'il résiste opiniâtrément aux remèdes internes, et que les secours mécaniques sont très-rarement efficaces contre lui, comme le prouvent tant d'opérations dont la mort a été l'issue immédiate ou peu éloignée. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on ne peut même pas l'opérer avec sûreté lorsqu'il ne reste aucun doute sur son origine due à des influences extérieures, puisqu'il tarde très-peu à affecter sympathiquement l'organisme entier. En effet pres-

que toujours, après l'opération, le cancer se reproduit, ou il se déclare une fièvre hectique qui enlève le sujet. C'est donc un des plus importans problèmes de la médecine, que celui des spécifiques propres à guérir les diverses espèces de cancer. On aurait donc tort de renoncer à s'en occuper par crainte de l'ignorance ou de la malveillance.

Un paysan d'une constitution robuste, né de parens sains, ayant lui-même joui toujours d'une bonne santé, et marié depuis plusieurs années, fut peu à peu atteint, au milieu de la lèvre inférieure, d'un squirrhe gros comme un pois, couvert d'une croûte noire, et auquel il ne pouvait assigner d'autre cause que de longs chagrins domestiques. Un chirurgien imprudent cautérisa plusieurs fois ce tubercule, qui enfin disparut; mais à sa place survint aux deux coins de la lèvre inférieure un ulcère indolent, rongeant les parties sous-jacentes, causant rarement du prurit, à bords inégaux, de couleur blanche, rendant peu de liquide, sans mauvaise odeur bien prononcée, ayant enfin un fond rouge pâle et l'étendue d'un centime à peu près. Il s'écoulait toujours de la bouche une salive causant une sensation âcre et mordicante à ceux qui marchaient dessus les pieds nus. Du reste, aucun symptôme de maladie; caractère vif et rude, un peu déprimé pour le moment; dégoût de la vie, causé par la maladie et par les rapports désagréables de famille.

Cette dernière circonstance, jointe à la cause présumée du mal, me détermina à employer *nux vom.* Le malade en prit une goutte de la dix-huitième dilution, le matin, à jeun, avec injonction de ne plus penser à ses chagrins. Le second jour, en allant au grand air, il remarqua un accroissement du prurit; les deux ulcères s'étaient nettoyés, le fond s'en était relevé, ils saignaient un peu en y touchant, et exhalaient un peu de pus blanc; le gauche avait diminué. Je n'avais fait mettre à l'extérieur qu'un peu de charpie sèche. Le cinquième jour, l'ulcère gauche était parfaitement cicatrisé; le droit suppurait encore comme auparavant. Le sixième jour je donnai une goutte de la vingt-unième dilution de *conium.* L'amélioration fit des progrès rapides, et l'ulcère droit fut complétement guéri le dixième jour.

II. Une jeune femme de 22 ans, délicate, mais bien portante, avait reçu, cinq ans auparavant, un coup au sein gauche. Depuis lors il s'était développé un squirrhe, qui avait cru lentement, et

qui alors offrait le volume d'une noisette. Il était très-douloureux, mais immobile ; la peau qui le couvrait était livide, et parfois il y avait des démangeaisons dedans. Du reste la maladie semblait être réellement locale, du moins n'apercevait-on pas la moindre influence de sa part sur l'organisme entier. Ayant égard à la cause occasionelle, je prescrivis le *conium*, qui correspond très-bien aux engorgemens glandulaires déterminés par les coups et contusions. Peu après la malade s'aperçut d'élancemens plus forts dans la tumeur, qui ne durèrent pas long-temps, et se renouvellèrent le soir. Le lendemain matin, le tubercule était devenu un peu plus petit et mobile. On découvrit alors qu'au dessous s'en trouvait un autre plus gros. La petite dose eut bientôt épuisé son action, et l'amélioration s'arrêta. Le quatrième jour, je prescrivis *chamom.* I, gtt. j, dont l'action parut durer quatorze jours. Chaque soir avait lieu une exacerbation propre à la camomille, et le lendemain matin une rémission ou amélioration. Le premier soir, après la prise, le squirrhe s'accrut jusqu'à la grandeur d'une pièce de cent sous, et la malade y ressentit des douleurs vulsives et pressives; mais, le lendemain matin, il avait repris ses anciennes dimensions, il était indolent et un peu plus mou. Les mêmes effets se reproduisirent chaque jour. La tumeur devenait plus mobile à mesure qu'elle diminuait, et l'induration située au dessous se ramollissait. Ces alternatives d'aggravation et d'amélioration continuèrent dix jours, en diminuant chaque fois. Au bout de douze jours, il n'y eut plus d'exacerbation le soir, et le quatorzième jour la tumeur n'avait plus que la grandeur d'une pièce de vingt sous. Dès lors tout amendement cessa. Plusieurs médicamens internes que j'employai furent sans action, et je crus devoir recourir à des moyens externes. Je fis donc faire tous les soirs des frictions sur la tumeur avec quelques gouttes de teinture non étendue et fraîche de *conium.* En huit jours, toute trace d'engorgement avait disparu.

III. Un journalier portait depuis deux ans, au milieu de la partie rouge de la lèvre inférieure, un squirrhe de la grosseur d'un petit haricot, attribué à la pression de la pipe. Au dessus, la peau était ulcérée et convertie en une masse fibreuse, blanche, presque sèche, semblable à du lard. Le bord du squirrhe était corné et lisse, sa face tournée vers les dents molle et spongieuse, mais d'aspect naturel. Point de douleurs dans la chambre ; mais, au grand air, survenaient aussitôt des douleurs lancinantes. Du reste l'homme

étant bien portant et robuste. Je prescrivis *conium* V, gtt. j, le soir. Vers minuit eut lieu une exacerbation. Le malade ressentit autour de la tumeur des douleurs pruriteuses et tiraillantes, qui parfois passaient aussi dans le menton, persistaient dans la chambre, et durèrent près de trois jours. Alors la portion détruite de la peau se trouva convertie en une croûte; l'induration était un peu plus molle et moins élevée. L'homme m'assura qu'il se sentait mieux et plus fort; le sommeil était calme et l'appétit plus grand. Les douleurs disparurent tout-à-fait, et peu à peu le fond diminua. J'employai plusieurs moyens internes, qui dissipèrent le gonflement de la face interne de la lèvre, mais le squirrhe ne voulut plus diminuer. J'allais me décider à employer les remèdes homœopathiques à l'extérieur, quand j'appris que le malade s'était fait opérer.

IV. Un homme robuste, de trente ans, éprouvait depuis deux jours de violentes douleurs dans une molaire creuse du bas, au côté droit, qu'il fit arracher le troisième jour. Les douleurs n'en devinrent que plus fortes et s'étendirent davantage; vers le soir, le sujet fut pris de froid interne et externe et de raideur générale; au bout d'une heure survint une forte chaleur fébrile, je fus appelé à dix heures, et l'on me dit que le malade avait eu le transport. Je le trouvai revenu à lui, et couché tranquillement dans son lit, la face très-rouge et couverte de gouttes de sueur, les yeux rouges et très-brillans, la peau brûlante, le pouls très-fréquent, plein et fort, point de soif. Du côté où la dent avait été arrachée, on sentait et voyait de forts battemens, et il s'y faisait sentir une odontalgie tiraillante et pulsative, qui, du point douloureux, remontait, le long de la joue, jusqu'au milieu du front. Dès que la douleur était arrivée là, ce qui avait lieu toutes les cinq à dix minutes, le malade perdait la raison et devenait furieux, les yeux se renversaient, il criait, sautait à bas du lit, se jetait sur les assistans, et voulait s'échapper. Cet état durait quelques minutes, après quoi la connaissance et le repos revenaient. On avait employé des bains de pieds, des fomentations vinaigrées sur la tête, des sinapismes sur les bras, et une infusion de tilleul, le tout sans succès; je fis cesser ces moyens, et prescrivis *hyoscyam.* III, gtt. j. Peu après, accès plus violent de douleur et de fureur, mais qui cessa plus vite, et fut suivi d'un long repos. Deux légers accès reparurent encore, et au bout de trois

heures, le malade en fut délivré, ainsi que de ses douleurs. Quand je le revis le lendemain matin, il était sans fièvre; il avait sué un peu, était gai, et témoignait le désir de se lever. Le battement à la mâchoire inférieure était très-faible, et en appuyant sur l'alvéole, le malade croyait éprouver la sensation d'un ulcère qui se formait. En conséquence, et à cause du tempérament, je prescrivis *nux vom.* X, gtt. j. Le lendemain matin, nulle trace de douleur et guérison parfaite.

V. Une femme de 26 ans, d'une constitution très-robuste, fut prise tout à coup, par un temps froid, humide et variable, de douleurs rhumatismales à la nuque, qui l'empêchaient de remuer librement la tête. Sans qu'il eût été rien fait contre elle, cette douleur disparut au bout de quelques heures, aussi rapidement qu'elle s'était déclarée, et se fixa au tendon du muscle biceps, dans le pli du bras droit. Ce tendon se gonfla, il s'y manifesta des douleurs lancinantes et tensives, la malade fut forcée de plier l'avant bras et de le soutenir, parce que toute tentative de l'allonger était extrêmement douloureuse. La moitié de l'avant bras prit part à l'inflammation; elle était gonflée, rouge, chaude et très-sensible au toucher. Je prescrivis *antimon.* I, le matin, vers dix heures. Le lendemain matin la douleur avait disparu en grande partie dans le tendon, le bras pouvait s'étendre un peu, le gonflement et la chaleur y avaient beaucoup diminué. Le second jour l'inflammation avait complétement disparu, la malade pouvait allonger le bras, et elle n'éprouvait plus dans le tendon qu'un peu de sensibilité à la pression, qui cessa tout-à-fait le troisième jour.

QUELQUES REMARQUES SUR LES ÉMISSIONS SANGUINES,

Par G.-C. WISLICENUS.

L'un des reproches les plus graves qu'on adresse à l'homœopathie, est celui de rejeter les émissions sanguines. Beaucoup de ses adversaires ont surtout été choqués de cette proscription, qui les a soulevés contre elle et la leur a fait envisager comme une doctrine arbitraire, dénuée de fondement, dont la propagation serait fort dangereuse, parce qu'elle proclame l'inutilité et les dangers d'une méthode éprouvée de traitement, en faveur de laquelle parle

l'expérience des siècles. Qui pourrait nier, en effet, que le renoncement total à un remède si ancien ne soit au premier abord un acte téméraire, et ne fasse naître le soupçon d'un goût décidé pour les paradoxes? Ce qui date de loin et s'est maintenu jusqu'à nous, paraît déjà par cela seul respectable, et si nous voyons quelqu'un douter de son infaillibilité, nous éprouvons la tentation de lui reprocher sans examen l'audace avec laquelle il porte la main sur une chose sanctionnée, surtout quand cette chose nous est devenue chère par la force de l'habitude.

Si l'ancienneté doit être de quelque poids dans l'appréciation du prix des objets, les émissions sanguines ont assurément beaucoup de valeur, car nous les trouvons usitées dès avant Hippocrate. Mais quoique ce moyen curatif se soit soutenu jusqu'à nous, il ne manque cependant pas de médecins qui l'ont attaqué, ou qui du moins ne l'ont admis qu'avec de grandes restrictions. Les médecins y furent sans doute conduits par l'imitation de la nature; ayant vu des hémorrhagies spontanées soulager et guérir des maladies, ils se hasardèrent à favoriser et même à provoquer ces sortes de crises. Cependant c'est une grave question que celle de savoir si de pareils efforts d'une nature livrée à elle-même sont des indices certains qui doivent déterminer à marcher sur ses traces, et s'il n'y a pas de voie plus facile et meilleure pour arriver au but. Chacun avouera que ces crises de la nature ne sont pas sans inconvéniens, que même quand l'issue en est favorable, elles laissent toujours une grande faiblesse à leur suite, et rendent le rétablissement lent. Le moyen de guérison qu'emploie ici la nature ne peut certainement pas être le plus parfait de tous, puisqu'il compromet souvent l'existence. Du reste les hémorrhagies naturelles sont, comme on sait, bien plus efficaces que les émissions sanguines artificielles, et celles-ci ne peuvent les remplacer. Pourquoi en serait-il ainsi si la diminution de la masse du sang était tout ce qu'il y a d'essentiel dans les crises naturelles? Quoique nous ignorions ce qui se passe à l'intérieur dans ces efforts curatifs spontanés, quoique nous ne puissions hasarder que des hypothèses à cet égard, cependant, de la différence existante entre les hémorrhagies naturelles et provoquées, nous devons conclure que la perte de sang n'est qu'une partie de l'opération, et que, pendant la lutte qui la précède dans l'organisme, il se passe encore quelque autre chose qui contribue aussi pour

sa part à l'issue. Or, comme nous ne pouvons déterminer qu'une portion de cet acte naturel, la sortie de sang, il s'ensuit de là que, quand bien même le procédé de la nature serait digne qu'on l'imitât, ce que nous sommes loin d'accorder, les émissions sanguines n'en resteraient pas moins un moyen fort imparfait. La preuve en est fournie par la seule hémorrhagie normale qui ait lieu dans notre espèce, la menstruation, à la suppression de laquelle on tenterait inutilement d'obvier par des saignées périodiques, attendu que l'écoulement de sang n'est pas ce qu'il y a d'essentiel dans ce phénomène.

D'un autre côté il n'est pas difficile d'entrevoir quelle est la cause qui rend la saignée si répandue. Un moyen qui produit un résultat en apparence favorable, d'une manière souvent rapide ou même instantanée, devait d'autant plus aisément s'accréditer qu'on sentait plus vivement l'absence d'autres secours prompts et directs dans des maladies qui parfois en réclament avec tant d'instance. De là l'espèce de prédilection avec laquelle on y a recours dans les cas d'orgasme général et surtout partiel. Un homme est en proie à une inflammation de poitrine, la violence de son mal saute aux yeux, son état est menaçant, on ouvre la veine, et du moment que le sang commence à couler, le point de côté diminue, l'insupportable oppression disparaît, la respiration redevient plus libre. N'en est-ce point assez pour établir l'excellence du moyen mis en usage? Mais les affections inflammatoires ne sont pas les seules auxquelles on oppose la saignée; on combat aussi par là des hémorrhagies, des spasmes, des convulsions, des douleurs, et d'autres maladies dont on accuse le sang, d'une manière souvent fort hypothétique.

Je ne veux pas dire que la saignée n'a jamais agi avantageusement. On ne peut disconvenir que souvent elle n'ait été utile et tiré des malades d'un grand danger. Aussi est-ce d'elle, comme en général de la méthode antiphlogistique, que les médecins sont surtout fiers. Cependant personne ne soutiendra que les émissions sanguines soient un moyen indifférent. Tout en convenant qu'elles ont servi beaucoup de malades, il faut malheureusement avouer que le nombre n'est pas petit non plus des malheureux qui en ont été les victimes. Peut-être objectera-t-on qu'un si déplorable résultat a uniquement dépendu de ce qu'on les avait employées mal à propos, et que tout remède quelconque devient nuisible quand

on en fait abus. Cependant ce ne sont pas seulement des praticiens ignorans ou inconsidérés auxquels il est arrivé de nuire par la saignée; les plus prudens même n'ont pu l'éviter, ce qui prouve qu'on n'aperçoit pas toujours les limites où commence et finit le danger d'y avoir recours. Combien de fois n'a-t-on pas vu, après son emploi, survenir, dans le restant du cours de la maladie, des accidens qui, s'ils n'amenaient point à eux seuls la mort du malade, contribuaient cependant à l'accélérer, et qu'on se sentait plus disposé à mettre sur le compte de la maladie que sur celui de la saignée? Admettons même qu'elle n'ait pas précisément ce fâcheux résultat; cependant personne ne niera que son emploi n'entraîne fort souvent des inconvéniens. Nul médecin n'ignore que, quand on la prodigue, elle laisse une grande faiblesse à sa suite, que par conséquent elle retarde la guérison, et chacun se rappellera que l'enflure des jambes et le trouble des digestions attestent cette débilitation générale; sans parler des événemens désagréables qui peuvent survenir pendant qu'on la pratique, des syncopes, des convulsions même, dont néanmoins j'ose à peine faire mention dans la crainte d'être tourné en ridicule, car le précepte d'agir *jucundè* est celui de tous auquel le médecin s'est le moins attaché jusqu'à ce jour. La nature des choses ne voulait peut-être pas qu'on y mît beaucoup d'importance; mais ne mérite-t-il donc point aussi qu'on le prenne en considération?

Toutes les fois qu'on a agi d'une manière si inconsidérée, me dira-t-on, il y a eu abus condamnable; mais les inconvéniens signalés peuvent ordinairement être évités, et quand bien même ils surviendraient souvent, ce n'en serait point assez pour faire renoncer à la saignée, surtout dans des cas pressans, où il doit bien être permis d'employer un moyen un peu héroïque pour procurer soulagement et salut. J'accorde volontiers tout cela tant qu'il n'a point été trouvé de moyens qui guérissent d'une manière plus facile et plus douce. Quand on manque de méthodes éprouvées, recourir à d'autres non évidemment bonnes, est une bien triste mais impérieuse nécessité, et le médecin a pour excuse de chercher à soulager par toutes les voies qui lui sont ouvertes. Aussi l'emploi circonspect de la saignée ne peut-il point être regardé comme une faute. Mais ce n'en est pas moins un devoir, quand on propose un nouveau procédé qui peut dispenser de recourir à une méthode moins bonne jusqu'alors usitée, de l'examiner

avec soin, et de ne pas le laisser de côté sans y faire attention. Nous savons à quel point la médecine est encore imparfaite. Pourquoi donc voudrions-nous condamner de prime abord une chose nouvelle, uniquement parce qu'elle est en contradiction avec celles dont nous avons l'habitude? Est-il donc sans exemple que des maladies dans lesquelles on a coutume de saigner, et notamment des inflammations, aient été guéries sans émissions sanguines, par des moyens internes? On a essayé de le faire dans tous les temps, et l'école dominante elle-même ne prescrit pas de recourir sur-le-champ à la lancette ou aux sangsues dans toutes les phlegmasies; elle tente auparavant ou simultanément des remèdes internes, à plusieurs desquels elle impose le nom d'antiphlogistiques. Mais si l'on admet que, dans les cas légers, les inflammations puissent être guéries sans émissions sanguines, on ne saurait non plus contester la possibilité d'arriver également au but dans les cas graves, et tout moyen qu'on annonce pouvoir y conduire mérite par conséquent d'être pris sérieusement en considération.

A la vérité, des argumens théoriques, sans preuves pratiques, ont peu de poids dans une science expérimentale telle que la médecine, et il est tout naturel que les médecins hésitent à n'employer qu'un médicament homœopathique dans les inflammations; il ne serait même pas à désirer qu'ils choisissent ces cas pressans et graves pour essayer l'homœopathie. Mais la théorie peut conduire à se convaincre que la guérison est praticable aussi de cette manière. La plupart des adversaires de la nouvelle méthode accorderont probablement qu'on peut ne pas avoir recours à la saignée dans les maladies autres que les inflammations, mais c'est contre celles-ci qu'ils seront le moins disposés à y renoncer. Aussi vais-je insister principalement sur ce point.

Si, comme on l'a si souvent admis, la pléthore était la source de tant d'affections, les émissions sanguines se trouveraient jusqu'à un certain point justifiées, quoiqu'alors même elles ne pussent agir que d'une manière palliative, l'organisme cherchant toujours à réparer la soustraction qu'on lui a faite. Mais les phlegmasies qui se développent rapidement sont précisément les maladies dans lesquelles on peut le moins songer à une augmentation de la masse du sang, qui devrait être soudaine; et de quelque manière qu'on cherche à les expliquer, il demeurera

constamment vrai que cet état pathologique est dynamique et la plupart du temps provoqué par des causes dynamiques. Quoique chaque écrivain, pour ainsi dire, ait construit une théorie à cet égard, la pratique est cependant restée à peu près la même, la saignée a été le moyen principal, et les médicamens employés de concert avec elle ne l'ont guère été que dans la vue d'appuyer ses effets. Or la saignée se borne à diminuer la masse du sang, à débarrasser un peu pour l'instant les organes enflammés, et à modérer l'afflux vers eux de ce liquide, résultat auquel contribue peut-être aussi la diminution de l'activité des vaisseaux, qui a lieu souvent après la saignée. Cependant une saignée ne suffit très-fréquemment pas pour juger la maladie; on est obligé d'y revenir, même plusieurs fois, et cela seul prouve qu'elle n'est point un remède propre à guérir d'une manière radicale et directe. Assurément des récidives peuvent être déterminées partout par des influences nuisibles, mais on ne doit pas considérer comme telles les recrudescences qui surviennent indépendamment de causes extérieures. Souvent la saignée, surtout quand elle est copieuse, ne détruit la maladie qu'en épuisant le malade. On voit donc qu'elle ne conduit au but que par une voie semée de dangers, et, dans les cas favorables, par un détour qui fait perdre à la fois et du temps et des forces.

La plupart des inflammations et des fièvres inflammatoires sont produites par des influences dynamiques. Sans vouloir rechercher si cette excitation morbide du système vasculaire est un symptôme primitif ou une réaction de l'organisme, ce qui serait difficile à déterminer et importe peu, sous le point de vue du traitement, puisque l'image de la maladie nous apparaît composée des deux états, nous pouvons dire qu'on n'entrevoit pas comment la guérison de maladies dynamiques serait impraticable par des moyens agissant d'une manière dynamique, lorsque tant de maux provoqués par des causes mécaniques cèdent à un traitement dynamique, en tant qu'ils ne rentrent pas en entier dans les attributions de la chirurgie. La possibilité d'une telle guérison est d'autant plus admissible, en ce qui concerne les inflammations, que, quand quelques unes des fâcheuses terminaisons de celles-ci n'ont pas encore eu lieu, elles ne constituent pas des lésions organiques, dans l'acception rigoureuse du terme, et que ces dernières même n'excluent point l'homœopathie, comme le

prouve l'expérience. Si un médicament a le pouvoir de ramener à son degré normal l'action vasculaire exaltée, soit partout, soit dans un organe donné, on doit admettre aussi qu'il pourra guérir un état inflammatoire sans qu'on ait besoin d'émissions sanguines. Une surabondance de sang ne saurait être la cause principale de l'inflammation ; quelques jours avant de tomber malade le sujet avait certainement autant de sang qu'il en a aujourd'hui, et il se portait bien. On ne peut démontrer non plus que le sang ait changé de qualité, et quand bien même il en serait ainsi, une saignée ne ramenerait pas sa composition aux conditions normales.

Le système circulatoire est très-facile à exciter. Il suffit de causes légères pour le mettre tout entier en émoi et déterminer des congestions locales. Ce n'est point encore là sans doute une inflammation, qui exige des causes plus énergiqnes, mais elle peut naître de cet état. On sait assez que les substances médicinales provoquent une excitation générale du système vasculaire, faculté dont jouissent déjà les boissons spiritueuses; mais certains médicamens peuvent aussi produire de véritables états inflammatoires, par exemple les cantharides dans les voies génitales et urinaires. Nous voyons donc là des exemples de cette faculté; l'homœopathie en a déjà trouvé quelques uns dans ses expériences sur les personnes en santé, et probablement elle en découvrira d'autres encore. Mais s'il y a des médicamens capables de provoquer un état inflammatoire, pourquoi des médicamens ne pourraient-ils pas aussi faire cesser des inflammations? On arriverait à cette conclusion sans même recourir au principe fondamental de l'homœopathie, c'est-à-dire sans admettre que les remèdes d'une maladie sont les médicamens aptes à provoquer un état morbide analogue. Or il faut beaucoup moins d'énergie en eux pour guérir une maladie que pour la provoquer, à cause de l'excitabilité plus grande du sujet.

Soit dans les inflammations, soit dans les autres maladies auxquelles on oppose fréquemment la saignée, l'homœopathie cherche à rendre inutile cette déperdition toujours grave d'un liquide nécessaire à la vie, et il lui arrive tous les jours de parvenir au but par le seul emploi de moyens dynamiques bien choisis. Du reste, dans les affections inflammatoires, elle n'apporte pas moins de soin au choix de ces moyens que dans tout autre cas morbide.

Aussi ne se contente-t-elle pas d'une indication générale et superficielle des symptômes ; elle s'attache à en rendre la liste complète, et à en faire ressortir toutes les particularités ; puis, d'après leur ensemble, elle choisit le remède qui convient le mieux, sans se laisser entraîner uniquement par les indices, d'ailleurs souvent fallacieux, du siége de la phlegmasie locale.

Elle n'approuve pas davantage les émissions sanguines dans les hémorrhagies, où elles ne font qu'accroître la faiblesse déjà produite par la maladie, et porter une atteinte de plus à la force vitale. Elle cherche aussi à guérir ces affections par des moyens internes, et emploie à cet effet des médicamens posssédant par eux-mêmes l'aptitude à provoquer des hémorrhagies. On connaissait déjà depuis long-temps quelques uns de ces moyens, mais on les employait dans le cas précisément inverse, dans la suppression des hémorragies, où ils ne peuvent produire qu'un effet palliatif momentané, surtout quand la maladie dure long-temps, sans compter que le rappel d'une hémorrhagie supprimée ne constitue point une guérison radicale. Le traitement dynamique de l'homœopathie mérite donc ici la préférence, parce qu'il guérit d'une manière directe, au lieu que l'allopathie agit par des voies indirectes, d'où résultent souvent de graves inconvéniens et de longues convalescences. Combien n'est-il pas souvent hasardeux de saigner, quoique l'état du malade l'indique dans les vues de l'allopathie! Quelle perplexité alors pour le médecin consciencieux, à qui des raisons puissantes interdisent un moyen que sa conviction lui dit être nécessaire! L'homœopathie n'est jamais dans ce cas ; dès qu'il a constaté l'indication précise d'un moyen, rien ne l'empêche jamais de l'administrer, parce qu'il ne craint point d'ébranler violemment la force vitale et de révolutionner l'organisme.

Cependant on a élevé quelques objections contre le traitement homœopathique des inflammations. Les uns ont dit qu'il est trop doux et trop lent, les autres qu'on ne doit pas se permettre, dans des cas pressans et dangereux, de donner des substances capables de provoquer un état analogue, et qui pourraient aggraver encore le mal. Ces deuxobjections se contredisent l'une l'autre.

L'homœopathie prouve qu'elle agit avec énergie, en guérissant des affections chroniques très-graves. Il est vrai que là elle a plus de temps, mais aussi les phlegmasies aiguës ne sont point encore

des lésions organiques. D'un autre côté, nous avons aussi des exemples d'un effet rapide de sa part, surtout quand elle emploie des moyens dont l'action dure peu, cas où quelques heures suffisent pour qu'on aperçoive une amélioration notable. Elle est donc applicable aux inflammations, et le seul cas où l'on pourrait avoir scrupule d'y recourir serait celui où un grand danger menacerait à l'instant même les jours du malade; mais alors l'issue serait très-douteuse, quelque traitement qu'on employât.

Quant à la seconde objection, il est très-vrai que l'aggravation homœopathique commande de la circonspection. Mais, pour écarter tout danger, le médecin n'a qu'à suivre à la lettre les préceptes de l'homœopathie, bien choisir le remède, et ne le donner qu'à la plus petite dose possible : alors l'aggravation sera insignifiante, passagère ou même inaperçue. Dans les maladies aiguës graves, on ne saurait trop recommander de bien se garder d'employer les remèdes homœopathiques sans précaution et à hautes doses. Le médecin qui se ferait illusion sur les doses aurait à s'accuser des suites fâcheuses qui pourraient en résulter, d'autant plus que les médicamens doivent être pris à doses d'autant plus faibles, qu'ils correspondent mieux à l'image de la maladie.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DE LA PÉRIPNEUMONIE,

Par le docteur CROSÉRIO.

Consentiunt omnia est un adage répété par tous ceux qui ont étudié la nature animale avec quelque maturité. Cette loi se manifeste rigoureusement dans la formation des maladies; lorsqu'une cause morbifique agit sur une partie quelconque du corps, son action est ressentie par tout le système; aussi, excepté les lésions mécaniques légères ou très-récentes, n'existe-t-il pas de maladies, à proprement parler, locales.

Qu'un homme ayant très-chaud s'expose à un froid subit, l'impression désagréable ne sera que passagère; mais, quelque temps après, lorsqu'il ne songeait déjà plus à son imprudence, il éprouvera malaise, perte d'appétit, lassitude, tristesse, etc. Ces symptômes dureront plus ou moins long-temps, quelquefois même plusieurs jours, avant que les frissons et les autres signes précur-

seurs immédiats d'une lésion viscérale se manifestent, et cette lésion sera, selon la prédisposition de l'individu, ou une angine, ou un croup, ou un catarrhe, ou une pneumonie, ou une méningite, ou une entérite, ou un rhumatisme, etc. Le système général est donc toujours malade long-temps avant que l'affection locale se déclare. Celle-ci n'est que l'expression d'un état particulier de la lésion générale. L'intervalle qui s'observe, dans le développement de toutes les maladies, entre l'action de leur cause occasionelle et la manifestation des symptômes généraux appelés précurseurs, s'observe dans tous les cas de maladie d'un organe quelconque ; il suffit d'examiner ce qui a lieu depuis l'engelure la plus légère jusqu'à la céphalite, pour en demeurer convaincu. Cet état d'incubation et la production constante des symptômes précurseurs, sont une preuve que le système général est toujours affecté avant l'organe malade, et ils attestent l'exactitude de la loi posée par Hahnemann, que lorsqu'un homme devient malade, *la force vitale a été affectée par l'action dynamique d'un agent morbide sur tout l'organisme.*

Ce principe, qui semble au premier abord ressembler à celui des diathèses de Brown, en diffère entièrement. Brown ne considérait les altérations du système général que comme le résultat d'un excès ou d'une diminution de la force. Au contraire, Hahnemann ne leur assigne aucun degré dynamique. Elles sont pour lui un désaccord, un dérangement de l'état qui constitue la santé, et, dans chaque cas particulier de maladie, elles se manifestent aux sens par des phénomènes morbides qu'on appelle symptômes. A ses yeux ce désaccord constitue pour ainsi dire l'essence de la maladie, tandis que la diathèse n'était qu'une prédisposition ou une aptitude à telle ou telle maladie. S'il est vrai que les lésions des organes se forment et soient entretenues par l'action des forces vitales du système général, les viscères qui se trouvent plus spécialement sous leur influence, soit par leur structure et la nature des tissus qui entrent dans leur composition, soit par l'importance de leurs fonctions, doivent en ressentir bien plus facilement et promptement les effets. Or nul viscère ne présente ces conditions à un plus haut degré que le poumon, par le nombre et le volume de ses vaisseaux sanguins, par le nombre des rameaux nerveux qu'il reçoit, et par l'importance de sa fonction, la sanguification : aussi ne s'opère-t-il pas un changement, quelque

léger qu'il soit, qui n'ait son retentissement dans ce viscère.

Hahnemann, après avoir reconnu que les causes morbides agissaient en altérant l'action de la force vitale, a démontré que les moyens curatifs, pour être utiles, devaient exercer une influence directe sur cette même force. Ses études ont été dirigées vers la recherche des moyens d'atteindre à ce but, et ses travaux ont amené la découverte de l'*action dynamique* des substances médicinales, action d'autant plus pénétrante que le médicament a été porté à un degré plus élevé d'atténuation, et bien distincte de son *action physique*, qui s'exerce en raison de la masse.

Cette puissance des médicamens agit sur la force vitale par l'intermédiaire du système nerveux, avec lequel ces derniers sont mis en contract; elle la modifie et l'altère de la même manière que le font les causes morbifiques générales. Ses effets sensibles ne se font non plus apercevoir que comme ceux de ces derniers, c'est-à-dire toujours dans un laps de temps plus ou moins long après leur impression, et ils sont différens pour chaque substance médicinale.

Ces effets qu'un médicament peut produire, sont analogues à ceux de l'altération naturelle de la force vitale dans la maladie que l'on se propose de guérir; ils déterminent une action de la nature que Hahnemann appelle *réaction*, et qui ramène la force vitale à son état naturel, par conséquent à la santé.

L'homœopathie ayant été dotée par son auteur des moyens de rétablir le dérangement vital qui produit les maladies, celles dont les phénomènes principaux se développent dans un organe où l'action de la vie générale est plus prononcée, doivent y trouver des moyens beaucoup plus efficaces et plus prompts. Or la péripneumonie se trouve dans cette condition. Lors donc qu'elle atteint un individu non affecté de maladies chroniques, et qu'elle est attaquée à temps, avant qu'elle ait pu développer le vice psorique encore latent, sa guérison a lieu, par les moyens homœopathiques, aussi promptement et aussi facilement que celle de l'incommodité la plus légère, plus promptement même que celle d'un organe qui se trouverait dans des conditions moins favorables, telles qu'un simple rhume, ou un panaris, etc.

Les souffrances locales de l'organe malade n'étant, comme nous venons de le voir, que l'expression d'une partie du dérangement général de l'organisme, elles sont presque toujours précé-

dées ou accompagnées de souffrances dans quelqu'autre partie. Ainsi, dans la péripneumonie, les frissons et le malaise qui précèdent, le mal de tête, la rougeur du visage, la soif, la chaleur générale, la fièvre et les autres symptômes que la médecine ordinaire appelle sympathiques, sont, le plus souvent, des expressions de l'état particulier de la lésion générale. Il faut donc, dans le choix de l'agent qu'on se propose d'administrer, pour ramener la force vitale à son état normal, avoir égard à tous ces phénomènes, et préférer celui qui offre, dans ses effets pathogénétiques, le plus grand nombre de symptômes analogues à ceux observés sur le malade. Si l'on est assez heureux pour en rencontrer un qui les offre exactement tous, alors les effets surpassent toute croyance; en quelques heures on voit changer l'état le plus grave d'une maladie aiguë en un état de santé parfaite. Ce phénomène a lieu souvent dans certains cas de péripneumonie. Si l'on ne rencontre pas un médicament qui représente tout l'ensemble de la maladie, il faut donner la préférence à celui qui offre les principaux, ou ceux du système qui a le plus d'importance, soit dans l'organisme en général, soit dans le viscère malade. Dans des cas très-rares, on administre celui qui répond spécialement à un symptôme menaçant l'existence ou empêchant la perception de l'action des substances plus adaptées à la maladie essentielle. Mais même alors il faut toujours aussi avoir égard le plus possible à l'état général du malade, pour le choix du moyen palliatif.

Les médicamens indiqués dans le traitement de la péripneumonie, sont : l'aconit, la bryone, la noix vomique, le soufre, le phosphore, le chanvre, le rhus, la pulsatille, le nitre, l'acide hydrocyanique, l'acide nitrique, le tartre émétique, la scille, le sénéga, la belladonne, le mercure, l'arnica, la douce-amère, le lycopode, la grande ciguë, le quinquina, etc.

Si l'on est appelé pendant la période d'incubation, ou à l'apparition des premiers signes précurseurs, avant que la fièvre et les signes de la phlegmasie locale se soient dessinés, il faut surtout avoir égard à la cause occasionelle, dans le choix des médicamens. Cette considération, qui jamais ne doit être négligée dans le diagnostic, est d'autant plus importante ici, que la maladie est plus récente. Si cette dernière a paru après un refroidissement, après 'être échauffé, ou à la suite d'émotions violentes, d'abus des spiritueux etc., on aura recours à la *noix vomique*. Si elle a été

provoquée par un froid humide, comme par l'impression d'une pluie battante, etc., on emploiera la *douce-amère*. Si elle est survenue à la suite d'une blessure, d'une contusion du poumon, ou d'efforts respiratoires, on administrera l'*arnica*, etc.

Lorsque la maladie est développée, comme elle se manifeste toujours par des symptômes inflammatoires généraux, que ces phénomènes sont les plus importans, et qu'ils dominent tous les autres, il faut avoir recours au médicament qui exerce le plus d'influence sur ce mode d'altération du système artériel, c'est-à-dire à l'*aconit*. On en administre 1 à 3 globules de la trentième dilution. Cette dose suffit quelquefois pour guérir la maladie. Dans d'autres circonstances, on est obligé de la répéter, à 24, 12, 8, 6, 4, 2 et même une heure d'intervalle, jusqu'à ce que les symptômes généraux d'inflammation et d'éréthisme soient dissipés.

A l'exemple d'Ægidi, beaucoup d'homœopathes, dans les cas graves, et chez les sujets très-robustes, mêlent une goutte entière de teinture d'aconit, à la trentième dilution, avec six onces d'eau distillée, édulcorée au moyen du sirop simple, et font prendre cette potion par cuillerées, toutes les 2, 4 ou 6 heures, jusqu'à la cessation des symptômes.

Quelques homœopathes conseillent de pratiquer une petite saignée avant d'administrer l'aconit; d'autres veulent seulement qu'on emploie ce moyen dans les cas graves, où la congestion locale est très-prononcée. Hahnemann et ses disciples les plus expérimentés condamnent cette pratique, comme étant inutile et même nuisible à l'action régulière de la puissance dynamique des médicamens, en ce qu'elle diminue les forces dont la nature a besoin pour déterminer une réaction salutaire.

Après avoir combattu l'état inflammatoire général, on passe au traitement des symptômes particuliers qui n'auraient pas été dissipés. Lorsque l'angoisse et l'agitation fébrile n'ont été que diminuées, qu'il y a point de côté et douleur brûlante dans la poitrine, toux plus facile, crachats sanguinolens, et constipation, que la maladie est accompagnée de douleurs, dites rhumatismales, soit dans les parois de la poitrine, soit dans les extrémités, ou que les souffrances augmentent par le mouvement, on administre la *bryone*. Si le malade se plaint de ressentir une douleur compressive dans la poitrine, en inspirant, se remuant et

toussant, et que la toux soit plutôt sèche que grasse, le *sénéga* mérite la préférence.

Quand il y a toux, avec crachats muqueux et jaunâtres, palpitations de cœur qui causent de l'angoisse, douleur semblable à celle d'une plaie dans la poitrine, qui est plus sensible quand on palpe cette dernière que quand elle exécute des mouvemens, et qu'il existe en même temps des douleurs rhumatismales vives dans d'autres parties du corps, surtout dans les articulations, la *pulsatille* est indiquée.

Si la toux s'accompagne d'envies de vomir, que l'expectoration ait lieu surtout la nuit, que le malade soit couvert d'une sueur abondante qui ne lui procure aucun soulagement, enfin qu'il soit sensible à l'impression de l'air et disposé au dévoiement, le *mercure* doit être préféré.

Lorsqu'après la disparition des phénomènes inflammatoires les plus marquans, il subsiste encore une toux sèche, fatigante et spasmodique, avec serrement de poitrine, point de côté, soif vive, et constipation, la *noix vomique* est indiquée. Hartmann a souvent trouvé cette substance utile après l'aconit, lorsque le resserrement de poitrine était accompagné d'un point de côté vif pendant les inspirations profondes, que le pouls était fréquent et dur, et que le malade manifestait de l'agitation, avec angoisse.

Quand l'inflammation occupe surtout la partie inférieure ou la moitié gauche de la poitrine, que le malade éprouve des palpitations, de l'oppression au dessous du sternum, des coups sourds dans la région du cœur, des hoquets fréquens, et plutôt du froid que de la chaleur par tout le corps, avec chaleur au visage, c'est le cas de recourir au *chanvre* à la trentième dilution.

Si les mouvemens respiratoires semblent se faire seulement par les muscles de l'abdomen et le diaphragme, que les parois thoraciques restent immobiles, et qu'on entende un râle dans les bronches et la trachée, avec angoisse et sensation de resserrement suffocatoire de la poitrine, le *tartre émétique* pourra être utile.

Lorsqu'il y a un point de côté vif et douloureux, excité surtout par la toux, qui est fréquente, avec crachats muqueux très-abondans, sans oppression forte, et besoins fréquens d'uriner, la *scille* est nécessaire.

Observe-t-on chez le malade les signes d'un vice chronique interne (psorique), Hartlaub conseille d'administrer le soufre,

après que l'aconit a épuisé son action, pourvu qu'il n'existe pas de symptômes nerveux. Il considère cette substance comme jouant, dans la pneumonie, un rôle analogue à celui de la belladonne dans les affections du cerveau, et un nombre considérable d'observations qu'il a publiées semblent établir l'exactitude de son opinion.

Lorsque les phénomènes concomitans annoncent la souffrance du système cérébro-spinal (complication nerveuse), on a recours aux médicamens qui, parmi leurs symptômes, offrent ceux de ces lésions ; à la *bryone*, si les symptômes inflammatoires sont encore saillans, et le point de côté vif, avec serrement de poitrine : à la *belladonne*, lorsque l'inflammation se manifeste par une pression douloureuse dans la poitrine, vers son milieu plus qu'ailleurs, respiration courte et gênée, agitation continuelle, crachats striés de sang, difficiles à expulser et chassés seulement par une toux continuelle, respiration suspirieuse, face vultueuse, joues rouges, lèvres et langue gercées, chaleur sèche et brûlante, soif inextinguible et symptômes nerveux. Dans ce dernier cas, il sera toujours bien de donner d'abord l'aconit, et de faire prendre la belladonne quatre à six heures après.

Si les lésions cérébro-spinales masquent l'affection pulmonaire, que celle-ci ne soit sensible à l'œil du médecin que par les mouvemens tumultueux et pénibles des côtes, la difficulté de respirer, la rougeur excessive des joues, et que les symptômes cérébraux se manifestent par un état soporeux, on administre le *rhus*.

Lorsque le malade a supporté beaucoup de saignées, sans que l'inflammation ait été dissipée, et qu'à la faiblesse résultant de la perte du sang, se joignent les phénomènes nerveux, on éprouve de très-bons effets du *quinquina*.

Si des symptômes typhoïdes prédominaient, on administrerait tantôt le *rhus*, ou la *belladonne*, tantôt la *jusquiame*, le *stramonium*, ou le *veratrum* ; ce dernier surtout lorsque le pouls est petit et facile à déprimer, les forces entièrement abattues, les excrétions involontaires, avec tristesse, délire léger, insomnie complète, vomissemens, etc.

Quand le malade est dans un état à demi-comateux, avec respiration ronflante, et ayant les yeux à demi ouverts, quoique très-difficile à éveiller, *l'opium* dissipe promptement ces phénomènes nerveux.

Toutes les fois que, dans ce genre de complications, les exacerbations ont lieu surtout la nuit, et que les symptômes nerveux se manifestent, accompagnés du plus grand accablement des forces, avec manque de chaleur vitale, et très-grand affaissement moral, dans le moment où le malade a sa connaissance, la *grande ciguë* trouve son application.

Lorsque la péripneumonie est accompagnée de symptômes indiquant une lésion des organes digestifs (*gastro-pneumonie, entéro-pneumonie, hépato-pneumonie*) il faut donner la préférence aux médicamens qui offrent aussi ces symptômes à un degré éminent, tels que la *bryone*, *l'antimoine*, la *noix vomique*, la *belladonne*, la *camomille*, les *cantharides* etc. etc.

Quand, après la cessation de la fièvre, le point de côté persiste, on a recours à l'*arnica*.

L'espace ne me permet pas d'indiquer le traitement homœopathique convenable dans les diverses terminaisons de la péripneumonie, qui cependant se juge rarement d'une autre manière que par la résolution, lorsqu'elle a été attaquée à temps et traitée convenablement par les moyens homœopathiques; je me contenterai de faire observer que Hartmann a constaté par de nombreuses expériences l'efficacité du *lycopode* dans les péripneumonies qui menaçaient de dégénérer en phthisie, et qu'il a répété avec succès ce remède au bout de 24 heures. Hartlaub a également éprouvé en pareil cas les bons effets du lycopode.

Plusieurs autres médicamens peuvent être indiqués dans des circonstances particulières, tels sont l'*ignatia*, employée par Gross, l'*arsenic* etc. La confrontation exacte des symptômes de la maladie avec ceux des effets médicamenteux doit seule servir de guide dans l'application de ces divers agens médicinaux.

1re *Observation.*—Un jeune garçon, de trois ans, blond, très-fort et grand pour son âge, est pris, le 16 juillet 1833, de malaise, avec inappétence; il demande à se coucher, et vomit son déjeuner; frissons, suivis de chaleur le soir.—Appelé le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, je remarquai les symptômes suivans; respiration courte, difficile, et se faisant surtout par le ventre; peu de soulèvement des parois thoraciques durant les mouvemens respiratoires du côté droit; dilatation forte des narines pendant l'inspiration; toux courte, saccadée, fréquente, arrachant des cris; léger râle de temps en temps dans la trachée; douleur à la

partie antérieure et dans le côté droit de la poitrine; son mat dans toute l'étendue du poumon droit antérieurement; absence du bruit respiratoire dans les trois quarts inférieurs de ce côté de la poitrine; râle crépitant à sa partie supérieure; râle muqueux dans le côté gauche, qui résonne assez bien dans toute son étendue; visage rouge; yeux vifs et luisans; bouche sèche et soif; le malade boit avec avidité, et tousse après avoir bu; langue rouge sur les bords et blanche au milieu; pas d'appétit, ni de selles depuis deux jours; urine rouge et en petite quantité; chaleur brûlante par tout le corps; l'épigastre et le ventre sont peu douloureux; les plaintes que le malade fait entendre pendant qu'on le palpe paraissent plutôt l'effet de son humeur, qui est excessivement irritable, colère et impatiente (en bonne santé, il était gai, bon, mais entêté et colère); pouls fréquent (120 pulsations), vif et dilaté; insomnie; parfois des paroles incohérentes; léger délire.

Le diagnostic n'était pas difficile à établir, d'après ces symptômes. Évidemment une grande partie du poumon droit commençait à s'hépatiser. L'indication, selon la doctrine régnante, était claire, ainsi que les moyens à prescrire. Mais le pronostic dans un cas si grave, et sur un sujet si tendre! Cette incertitude, la probabilité très-grande de l'insuffisance du traitement antiphlogistique et des ressources de la médecine ordinaire, et les observations nombreuses que j'avais lues dans les recueils homœopathiques de cas non moins dangereux, qui avaient été guéris très-promptement par la nouvelle méthode, me déterminèrent à proposer cette dernière, qui fut acceptée.

Les symptômes correspondant à l'aconit étaient trop sensibles pour qu'il pût y avoir lieu à hésiter. Comme l'enfant était très-difficile, et qu'on n'aurait pu lui rien faire prendre qui eût l'air d'un médicament, je prescrivis deux globules imbibés de la trentième dilution, à prendre, l'un de suite, et l'autre à huit heures du soir, avec de l'eau sucrée, à la température de la chambre, pour boisson. Je conseillai en outre de rafraîchir l'air de la chambre autant que possible, et de faire régner la tranquillité autour du petit malade.

Après la prise du premier globule, le malade dormit un quart d'heure; à son réveil il paraissait respirer un peu plus librement. La nuit il y eut un peu de délire et des frayeurs; vers quatre heu-

res du matin, sommeil pendant une heure et demie. Le matin, urine moins rouge, un peu trouble, et plus abondante; moiteur de la peau, visage moins rouge, yeux moins vifs, respiration plus complette, moins de mouvement dans les narines, pouls moins vif, toux toujours très-fréquente, pas de selles; l'enfant crie quand on le remue dans son lit, pour le faire boire.

Considérant que l'action de l'aconit était insuffisante pour résoudre entièrement l'affection pulmonaire, et que ce remède avait opéré tout ce qu'on pouvait attendre de lui dans ce cas, c'est-à-dire diminué l'éréthisme fébrile général, je crus devoir passer à l'administration d'un médicament plus spécial. La toux grasse, les cris excités par les mouvemens du corps, la constipation, les urines colorées et rouges, et surtout l'humeur de l'enfant, qui était grognon, colère et irritable, me déterminèrent pour la bryone. J'en prescrivis un globule, qui fut pris à dix heures du matin.

Après la prise l'enfant sembla plus agité, et son visage devint plus coloré; il parut respirer plus difficilement. Vers midi il s'endormit jusqu'à deux heures. Depuis lors, le mieux fut très-sensible, et alla toujours en augmentant; il y eut une bonne selle naturelle à quatre heures, et la nuit, au lieu d'exaspération, six heures de bon sommeil en deux fois. Le matin, à huit heures, nouvelle selle; la toux est grasse, facile, sans douleur et rare; la respiration libre; l'enfant demande à manger, son visage redevient riant, et il a repris sa gaîté naturelle; apyrexie complète, urine naturelle. L'auscultation ne fournit qu'un peu de râle muqueux dans les deux côtés de la poitrine, qui résonne bien partout. Je fis donner deux panades, avec de l'eau sucrée pour boisson.

Le lendemain, les symptômes morbides, à l'exception d'un peu de toux et de la faiblesse, avaient disparu sans nul autre médicament, et, par le seul fait du régime continué encore pendant huit jours, l'enfant recouvra une santé parfaite.

Il est difficile de se refuser à reconnaître les effets de la médication homœopathique dans cette guérison, qui fut si prompte parce que le malade jouissait auparavant d'une bonne santé, et qu'il n'avait pas été affaibli par des émissions sanguines. Peut-on supposer que tout autre traitement, même l'expectation absolue, aurait procuré un résultat si heureux et surtout si rapide?

Le cas suivant, pour n'avoir pas été si prompt, n'en fut pas moins heureux.

Deuxième observation. — Un homme âgé de 27 ans, d'une constitution lymphatique, portait sur les côtés du cou plusieurs cicatrices d'abcès scrofuleux; il avait eu la gale deux fois, et il était sujet à des rhumes fréquens; du reste, il se portait assez bien ordinairement.

Le 25 janvier 1834, il fut pris, dans l'après-midi, de malaise et de frissons, avec mal aux reins; la nuit, il eut de la chaleur et du mal de tête; à cet état se joignirent, le 26, une toux sèche et un point dans le côté gauche de la poitrine. Je fus appelé le 27 à midi. En examinant l'état, je reconnus les symptômes suivans: un point dans le côté gauche de la poitrine, entre la sixième et la septième côte, pression sur le devant de la poitrine, respiration courte et gênée; la toux et les mouvemens augmentent la douleur de côté; angoisse, toux peu fréquente et sèche; parfois quelques crachats rouillés et difficiles à arracher; mal de tête, pression au front, embarras dans toute la tête, battemens dans les tempes, parfois étourdissemens en se redressant dans le lit; visage rouge, yeux vifs et luisans, langue blanche, bouche pâteuse, chaleur dans la gorge, sensation de sécheresse en avalant, pas d'appétit, soif peu vive, constipation, sensation de pression douloureuse à l'épigastre, qui est sensible au toucher; urine rougeâtre et claire, sensation de courbature, de brisement général, surtout dans les reins; douleurs dans les jambes, exacerbation le soir et le matin; pouls dur, plein et fréquent; peau séche et brûlante; insomnie, inquiétude, crainte de la mort; le côté droit résonne bien dans toute son étendue; le gauche rend un son mat à son côté inférieur, vers la sixième et la septième côte; fort bruit de la respiration au côté gauche, parfois avec un peu de râle sibilant; râle crépitant dans une grande partie du côté droit; absence de bruit respiratoire à l'endroit correspondant à la douleur; chevrottement en arrière et du même côté.

L'inflammation aiguë de la plèvre et du poumon gauches était évidente, ainsi que l'indication de la saignée générale. Espérant néanmoins un résultat plus assuré de l'homœopathie, je prescrivis deux globules d'aconit X, qui furent pris de suite, à six heures du soir, et répétés le lendemain, à huit heures du matin. Eau panée pour boisson.

La première dose ne changea pas l'état du malade. Une demi-heure après la seconde, il y eut une exaspération sensible ; mal de tête très-fort et léger délire; crachats plus rouges ; oppression et angoisse plus fortes. Vers deux heures après midi le malade dormit une heure; il se réveilla en sueur; celle-ci dura toute la nuit. Après la troisième dose, sommeil de deux heures ; respiration plus libre ; visage moins rouge ; crachats plus faciles et moins rouillés ; peau moins chaude ; pouls fréquent, moins dur et plein ; sueur. Je laissai agir le médicament, dont l'effet ne me paraissait pas épuisé. Vers huit heures du soir, les symptômes éprouvèrent une nouvelle récrudescence ; l'agitation revint plus forte ; le point de côté, qui avait beaucoup diminué, redevint vif et empêcha de respirer ; une selle diarrhéique liquide, précédée de coliques autour du nombril, avec ténesme et cuisson à l'anus ; sueur générale ; soif. Les sueurs, la nature des selles et l'exaspération de la nuit me déterminèrent à donner le mercure soluble, dont je fis prendre trois globules de la douzième dilution, avec deux grains de sucre de lait.

La nuit fut agitée ; sommeil depuis une heure jusqu'à six heures du matin ; ni selles, ni coliques ; sueur moins forte. Les autres symptômes n'ont éprouvé aucun changement ; à neuf heures du matin, l'amélioration ne continue point. L'après-midi le point de côté augmente ; la toux est plus fatigante ; parfois des crachats de sang caillé ; oppression, comme par un poids sur la poitrine ; yeux un peu jaunes ; chaleur brûlante ; soif vive ; urine d'un rouge foncé, rare ; pas de selles ; violent mal de reins ; inquiétude extrême ; pouls fréquent et serré.

La nature de la toux et des crachats, l'état des urines, des selles et de la chaleur, enfin la couleur des yeux me déterminèrent pour la bryone, que je donnai de suite, à la dose de deux globules imbibés de la trentième dilution.

La nuit fut agitée, sans sommeil et avec un peu de délire ; une selle le matin ; moins de soif et de fièvre. Mais les symptômes de la poitrine ne changent pas, si ce n'est que le sang pur ne se manifeste plus dans les crachats ; un peu d'appétit. Ces légers indices d'amélioration me déterminèrent à attendre jusqu'au soir. Je prescrivis le matin une légère semoule au lait, et du lait pour l'après-midi.

Vers le soir, nouvelle exacerbation ; nuit sans sommeil ; soif

vive; les symptômes de l'affection pulmonaire ne sont pas améliorés. Voyant cette pertinacité des symptômes, je crus devoir l'attribuer au vice psorique dont le malade offrait des signes incontestables. Je lui administrai donc, le soir même, d'après les indications de Hartlaub, un seul globule de la teinture spiritueuse de soufre non atténuée. Il dormit plusieurs fois la nuit pendant une demi-heure. Le matin il se trouvait beaucoup mieux, et respirait plus librement; le poids sur la poitrine avait disparu; le point de côté était beaucoup moindre, et ne se faisait sentir avec force que pendant la toux; les crachats étaient moins rouillés et plus faciles; la fièvre avait beaucoup diminué : désir d'alimens; deux potages au pain, eau sucrée.

Le 2 et le 3 février, le mieux se soutient; bon sommeil pendant la nuit.

Le 4 février, le point de côté ne se fait sentir que pendant les fortes inspirations; la toux est rare; le malade a dormi toute la nuit; il sent ses forces revenir, a de l'appétit et désire se lever; soupe grasse deux fois; eau sucrée.

Le 5, le malade est resté levé deux heures sans en éprouver de fatigue. Le point de côté a entièrement cessé. A part un peu de toux, qui se dissipa peu à peu en six jours, le malade est entièrement rétabli.

Dans ce cas, l'amélioration franche et soutenue qui eut lieu après le soufre, fut trop prompte et trop prononcée pour qu'on pût raisonnablement l'attribuer à la seule expectation.

OBSERVATIONS HOMOEOPATHIQUES;

Par le Docteur PETROZ.

Ire *Observation* — Pneumonie. Un officier, âgé de vingt-huit ans, d'une constitution sanguine, fut atteint, en octobre 1832, d'une pneumonie violente. Combattue d'abord par des évacuations sanguines très-abondantes et par des révulsifs, cette affection le fut ensuite par l'émétique à très-haute dose. Le malade revint au sein de sa famille pour y passer sa convalescence. Voici ce qu'il offrit à mon examen : grande maigreur, peau aride, dé-

colorée, pouls faible, petit et fréquent; toux sèche; le côté droit de la poitrine, qui avait été malade, offrait à la percussion un son mat dans son tiers inférieur; l'auscultation faisait reconnaître un engorgement imperceptible dans la même étendue; l'estomac conservait de la sensibilité au toucher, et ne supportait qu'une très-petite quantité d'alimens doux. Malgré tous ces restes d'une affection grave, le malade recouvrait ses forces et semblait marcher à une guérison prochaine, lorqu'une impression subite de froid humide en arrêta les progrès; dès lors, frisson, douleur contusive dans les membres, céphalalgie frontale, ardeur dans le côté gauche de la poitrine, respiration difficile, toux, expectoration muqueuse, claire, écumeuse; le deuxième jour, respiration plus courte, entrecoupée, toux plus violente et douloureuse, crachats sanguinolens, pouls très-fréquent, petit et serré.

La marche rapide des symptômes, l'état de faiblesse et d'épuisement où était encore le malade avant leur apparition, faisaient présager une suite d'accidens graves et difficiles à maîtriser, surtout par un traitement semblable à celui qui avait été employé contre la maladie du poumon droit.

Dans cette journée, quelques symptômes généraux furent donc combattus par l'aconit; la céphalalgie diminua, la peau cessa d'être brûlante, l'expectoration devint moins difficile. Le troisième jour, anxiété grande, douleur pongitive au milieu du thorax gauche, se prolongeant sous l'omoplate du même côté; la céphalalgie n'est plus qu'un élancement dans la tête, produit par chaque secousse de toux. L'extrême ressemblance de ces symptômes avec ceux que produit la bryone, indiquant ce médicament comme le plus utile, il fut administré. Deux heures après, aggravation légère des symptômes pectoraux; la douleur de côté devient plus vive, la respiration plus courte, plus difficile; cet état se prolonge pendant quatre heures, après lesquelles les élancemens qui avaient lieu sous le sein gauche et au travers de la cavité thoracique, jusque dans le dos, deviennent obtus, la peau se couvre d'une sueur uniforme, le pouls devient plus large, plus souple, l'oppression diminue. Le quatrième jour, tous les symptômes perdent de plus en plus de leur intensité. La bryone est répétée sans aggravation sensible; la sueur continue. Le cinquième jour, le pouls avait perdu de sa fréquence, le ma-

lade était sans douleur, la perméabilité du poumon gauche était entière ; bouillon léger toutes les cinq heures. Le sixième jour, la convalescence est confirmée ; le poumon droit, qui semblait être resté étranger à tout ce désordre, avait cependant ressenti les effets de la médication, car il ne parut pas être, comme on aurait pu le craindre, un obstacle au rétablissement absolu, qui ne tarda pas à se faire remarquer par le retour des forces et de l'embonpoint.

IIe *Observation.* — Hépatite compliquée de pneumonie. — Un homme, âgé de 38 ans, d'une constitution sèche et forte, à peau brune, fut, le 22 mai dernier, obligé de suspendre son travail parce qu'il éprouvait une forte lassitude dans tous les membres. Le soir, frisson, tussiculation légère, céphalalgie frontale, anxiétés toute la nuit ; le lendemain, mêmes symptômes, avec chaleur générale, soif ardente, que le malade apaise avec l'eau d'orge ; il se soumet à la diète la plus sévère. Je le vis le matin du troisième jour : peau sèche et brûlante, pouls dur, élevé, fréquent, et céphalalgie susorbitaire, vive coloration des pommettes, toux forte et éclatante, expectoration abondante et assez facile de mucosités sanguinolentes ; oppression, douleur obtuse à chaque inspiration dans le côté droit de la poitrine ; la percussion donne un son mixte, l'auscultation fait reconnaître un engouement muqueux dans les bronches et un râle à chaque inspiration. Continuation des boissons émollientes. Aconit 24, toutes les huit heures.

Le quatrième jour, couleur ictérique très-prononcée sur toute la peau, et particulièrement à la sclérotique. L'épigastre et l'hypochondre qui, la veille, n'étaient que sensibles au toucher, sont douloureux jusqu'à l'ombilic; la plus légère pression cause une douleur forte, qui hors ce temps est obtuse, presque nulle, excepté pendant les secousses de la toux ; expectoration de crachats larges, muqueux, d'un jaune foncé, mêlés de sang; urine peu abondante, trouble, d'une couleur jaune intense; pouls moins dur que le jour précédent; la céphalalgie était moins intense, la peau moins brûlante; langue sèche, jaunâtre à la surface et rouge sur les bords; le malade accusait une saveur amère insupportable ; tristesse, inquiétude angoisse. Chamom. 12. Boissons émollientes quand le malade se plaignait de la soif. Le cinquième jour, les symptômes précédens continuent, moins l'état de la bouche ; la langue était

devenue humide, blanche et sans rougeur sur ses bords ; le goût était fade et pâteux ; la peau était halitueuse; bryone 18. Dans la journée, comme la veille, toux, expectoration sanguinolente, d'un jaune foncé, élancemens obtus dans l'hypochondre droit, jusque dans le dos et sous l'épaule du même côté; sueur à la fin du jour, qui se prolonge toute la nuit.

Le sixième jour, respiration plus facile; le malade peut quitter la position horizontale, la couleur ictérique diminue, les crachats sont presque sans couleur, l'urine devient plus abondante et plus claire ; la pression exercée sur l'épigastre et à sa droite y cause très-peu de douleur, le malade a quelques heures de sommeil, sa figure exprime le mieux-être. Boisson ordinaire.

Le 7, tous les symptômes s'effacent dans une proportion égale à leur intensité; le malade prend un peu de nourriture légère. Le 8, mercure 6. Retour de la santé depuis le 10.

OBSERVATIONS DE GUÉRISON HOMŒOPATHIQUE DU ZONA ;

Par le Docteur CROSERIO.

Le zona n'est pas une maladie assez fréquente pour que les homœopathes aient eu l'occasion de l'observer souvent, et de fixer leur opinion sur le véritable caractère de cette affection. Hartmann, se fondant sur l'aspect des pustules qui la caractérisent, propose le mercure. Kretzschmar a conseillé le graphite ; Caspari la pulsatille ; Trinks le soufre et l'arsenic, qu'il a employés avec succès contre les douleurs brûlantes qui sont souvent le symptôme le plus pénible et le plus opiniâtre. Il appelle aussi l'attention des médecins sur l'acide nitrique et l'euphorbe.

Deux cas de zona que j'ai eu l'occasion de traiter, ne seront pas sans intérêt, dans cet état d'incertitude où la question a été laissée par les auteurs les plus expérimentés.

Ire *Observation.*—Une petite fille de 3 ans et demi, blonde, d'un tempérament lymphatique-nerveux, et née de parens psoriques, ayant eu des croûtes de lait dans son bas âge, portait un vésicatoire au bras gauche, pour une ophthalmie dont elle était

atteinte. Depuis deux jours elle avait perdu l'appétit, et elle éprouvait de la fièvre. On me la présenta le 24 juillet, et je reconnus en elle les symptômes suivans.

Autour du vésicatoire, rougeur érythémateuse, s'étendant sur presque tout le bras, en haut et en bas, brûlante, sèche et douloureuse au toucher ; cils des deux paupières collés par beaucoup de mucus ; paupière supérieure comme allongée, ne s'élevant pas entièrement; yeux larmoyans; fièvre; pouls très-fréquent et vif ; agitation ; insomnie la nuit ; urine rouge ; soif ; bouche sèche ; la malade demande à boire très-souvent, et boit peu à la fois ; mal de tête ; mauvaise humeur.

L'âge de la malade, son humeur, la sécheresse de la peau, la nature de la soif et de l'urine, le mal de tête, me firent choisir la belladonne, dont je prescrivis un globule pour le lendemain matin, après une dose minime d'aconit, qui fut prise de suite, à cause de la force et de la fréquence du pouls. Le 26 la fièvre a diminué, le pouls est moins fréquent et la soif moins vive ; la malade a dormi un peu la nuit ; l'érysipèle a pâli au bras, mais il s'est étendu au cou, sur les côtés de la tête et du visage, et à la main. Je fis répéter la belladonne le lendemain matin.

Le 28, la petite malade ne se plaint plus du mal de tête ; l'érysipèle s'efface à la tête et à la main, mais s'étend sur le tronc ; il couvre toute la poitrine, le dos et le cou, et se termine par une limite distincte, au bord des côtes ; la tête et le bras sont entièrement libres ; la fièvre et les autres symptômes généraux sont les mêmes ; les yeux sont beaucoup mieux. Pensant que la belladonne pouvait encore agir favorablement, je ne fis pas de prescription.

Le 29, l'érysipèle s'étend au bras droit, et s'est avancé aussi sur le ventre et les cuisses, en abandonnant le haut de la poitrine.

Voyant qu'il n'y avait plus rien à attendre de la belladonne, et quoique la petite malade n'eût pas été à la selle depuis deux jours, attendu la mobilité excessive de la maladie et les exaspérations manifestes de la fièvre vers le soir, je prescrivis une dose minime de pulsatille.

Le 30, l'érysipèle continue ses migrations ; il s'étend sur les jambes, abandonne la poitrine et le haut du ventre ; la tête ; le visage et l'extrémité gauche en sont entièrement libres ; il occupe encore la main droite. Les symptômes généraux n'ont pas changé.

Je fis donner un lavement simple, pour exciter une selle, et laissai agir la pulsatille.

Le 31, même état. Le 1er avril, l'érysipèle revient aux parties supérieures, sur la poitrine, les épaules, le cou et le visage ; la peau est toujours sèche, avec soif vive. L'enfant est assoupie toute la journée. La nuit, insomnie, plaintes continuelles. Ces circonstances me déterminèrent à reprendre la belladonne, que je répétai le surlendemain.

Le 5, la maladie n'avait été influencée en rien par ce médicament, si ce n'est que la soif était moins forte, et que la somnolence pendant la journée avait disparu ; mais l'érysipèle continuait à marcher vers la partie inférieure des extrémités supérieures et le tronc, il offrait comme une large bande qui aurait enveloppé le ventre et la partie inférieure de la poitrine, avec les portions des membres supérieurs correspondantes, si elles avaient été placées le long du corps.

Les jours de la petite malade étaient évidemment menacés. Dans le relevé exact des symptômes que je fis, pour choisir un médicament plus convenable, j'appris que cette enfant était d'une tristesse excessive, qu'elle pleurait presque toujours, qu'elle était excessivement timide et peureuse. Ces circonstances, l'état d'abattement, et le souvenir des bons effets obtenus du rhus dans des cas d'érysipèle produit par la même cause que celle-ci, m'engagèrent à faire prendre de suite une dose minime de cette substance.

Le 6, la nuit a été meilleure ; la fièvre est beaucoup diminuée. L'érysipèle pâlit dans toute son étendue. La malade demande à manger. Je laisse agir le médicament, et je fais donner deux petites tasses de bouillon coupé.

Le 7, l'érysipèle se ranime : la fièvre est plus forte ; retour des symptômes. Je répète le rhus.

Le 8, amélioration très-sensible.

Le 9, nouvelle aggravation. Voyant que l'action du rhus paraissait épuisée dans un si court espace de temps, je le fis répéter ce jour même, et successivement le 10 et le 11.

Le 12, tous les symptômes de l'érysipèle avaient disparu, ainsi que la fièvre. La petite malade prenait deux petits potages par jour avec avidité. Il restait un gonflement des deux pieds, qui n'avait rien d'érysipélateux, dur et douloureux à la pression.

Comme les yeux étaient toujours chassieux, qu'il y avait encore de la constipation, et qu'il existait des signes évidens de psore, je prescrivis un globule de soufre, pour le lendemain, et une nourriture légère.

Les pieds désenflèrent en moins de deux jours, et les selles se rétablirent dès le lendemain; les paupières se guérirent entièrement dans l'espace de cinq à six jours, sans autre médicament.

Dans cette observation, malgré la durée de la maladie, les avantages de la médication homœopathique sont incontestables. Le zona, lorsqu'il ne finit pas par la mort, ce qui est très-fréquent, a ordinairement une durée plus longue. Si le rhus avait été administré après la première dose de belladonne, et répété comme il l'a été en dernier lieu, il est probable que j'aurais abrégé de beaucoup les souffrances. La nécessité de répéter ce médicament au bout de vingt-quatre heures, peut avoir quelque intérêt aux yeux des homœopathes, parce qu'il est indiqué comme une des substances dont les effets se font le plus longtemps attendre parmi les apsoriques. L'âge de la malade et la gravité de la maladie sont probablement les causes de la promptitude avec laquelle son action fut épuisée.

IIe *Observation.* — Une femme âgée de 72 ans, d'un tempérament lymphatique, avait eu des peines morales, beaucoup de croûtes dans la tête pendant son enfance, et la gale à l'âge de dix ans. Réglée à seize ans, l'écoulement eut lieu facilement jusqu'à 50, époque à laquelle il cessa par des pertes. Quelque temps après la femme éprouva plusieurs catarrhes, à la suite desquels il lui resta des accès de suffocation, surtout en montant l'escalier; du reste ses fonctions se faisaient assez bien.

Le 31 octobre 1833 elle fut atteinte de frisson, malaise, inappétence, douleur très-aiguë et profonde dans le côté gauche de la poitrine, sous le sein, et dans le dos. La nuit fut très-agitée; les douleurs dans la poitrine empêchaient de se mouvoir.

Le 1er novembre on aperçut de petites phlyctènes sous le sein et sur le dos. Appelé près de la malade à quatre heures de l'après-midi, je reconnus les symptômes suivans:

Forts vertiges, avec chaleur dans la tête; tête lourde; bouche pâteuse; langue blanche, épaisse; pas d'appétit ni de soif; constipation; urine rouge, épaisse; envies fréquentes d'uriner; respiration courte; bande érysipélateuse, de quatre doigts, étendue

depuis la ligne médiane, sous le sein gauche, jusqu'à l'épine dorsale, interrompue vers le milieu et recouverte de phlyctènes; douleur vive et profonde dans la poitrine et le dos, correspondant à l'érysipèle; tristesse, chagrin, mauvaise humeur habituelle; défiance.

La pulsatille offrant d'une manière bien distincte les symptômes caractéristiques de cette affection, entre autres, langue sale, bouche pâteuse, absence de la soif, envies fréquentes d'uriner, phlyctènes, douleur brûlante, exaspération des symptômes le soir et la nuit, souffrances dans une moitié seule du corps, tristesse, elle me parut le spécifique convenable en pareil cas, et j'en prescrivis pour le lendemain matin un globule de la trentième dilution. Bouillon gras, eau sucrée.

Le 3 novembre. Les phlyctènes changent de couleur et commencent à sécher; les douleurs sont toujours les mêmes; pas de selles. Je répète la même dose le lendemain matin.

Le 5. Les pustules ont presque entièrement disparu sur le devant; il en reste encore une petite agrégation au dos. La malade a été tourmentée, la nuit, par des envies fréquentes d'uriner, qui l'empêchaient de dormir. Je laisse agir la pulsatille.

Le 7. Les pustules sont dissipées. Il reste une douleur brûlante et des élancemens profonds dans la partie. Constipation et envies fréquentes d'uriner. Graphit. X, gl. ij.

Le 9. Les douleurs ont beaucoup diminué, pas de selles malgré deux lavemens.

Le 10. La dysurie a cessé depuis la veille.

Le 11. Une bonne selle le matin. La malade est guérie, sauf l'oppression qui lui est habituelle, et contre laquelle elle ne veut plus rien faire.

PHARMACODYNAMIQUE.

ACTÆA SPICATA.

Durée d'action: huit heures au plus dans les maladies aiguës, et jusqu'à douze jours dans les chroniques. — *Dose,* X. — *Antid;* inconnu.

Tête. — Vertige et titubation pendant le mouvement au grand

air, qui se dissipent peu à peu. — Pesanteur dans le devant de la tête. — Tiraillemens et élancemens violens, réduisant presque au désespoir, au vertex, jusque dans l'interstice des sourcils. — Douleur fouillante et sécante dans l'intérieur de la tête, semblable à celle que produirait un instrument émoussé, avec perte passagère de la conscience de soi-même. — *Douleur tiraillante et rongeante dans la tempe droite, principalement dans l'apophyse mastoïde, comme si elle était repoussée de dedans en dehors, pendant la nuit, dans le lit.* — Sentiment de plénitude et de petits picotemens en différens endroits de la tête, en se redressant, qui disparaissent presque entièrement sous l'influence d'une coiffure chaude. — Violente douleur lancinante et tiraillante dans le front. — Fouillement dans la bosse frontale gauche, avec la même sensation que si les os étaient broyés, ce qui oblige de gémir, après avoir mangé et avoir bu froid. — Douleur sécante, parfois aussi rongeante et mordicante, dans le sinus frontal, cessant tout à coup, et sautant sur quelque point du vertex, mais ne tardant pas à reprendre son ancien siége; après minuit. — *Sensibilité exaltée de tout l'os frontal, quand on y touche, dégénérant en douleur et obligeant de crier.* — Pression à l'occiput; sentiment de vacuité dans le front, en se baissant. — *Céphalalgie térébrante et tiraillante dans tout le côté droit de la tête*, avec obnubilation et sensation comme d'ivresse. — Sensation de brisure dans toute la tête, en se tenant assis et couché. — Elancemens subits à travers la tempe droite, jusque dans le cerveau. — Pression spasmodique dans les deux bosses frontales en parlant. — Desquamation furfuracée sur le devant de la tête, jusqu'au front. — Chute des cheveux.

Yeux. — Sensation de chaleur entre les deux sourcils, vers le soir. — Douleur térébrante, tiraillante, au fond de l'orbite droite. — Gonflement et inflammation sèche des paupières, principalement des supérieurs. — Fourmillement pruriteux continuel aux paupières, qui oblige de les frotter. — Yeux d'un rouge vif, étincelans, proéminens, roulant avec vitesse, très-sensibles à la lumière. — Tension, fourmillement et pression dans l'intérieur de l'œil, le soir. — Vue de flammes.

Oreilles. — Prurit ardent et sensation de chaleur dans la conque de l'oreille droite, en se tenant couché. — Douleur tiraillante, térébrante, dans la caisse du tympan droite. — Tintement,

bourdonnement, bruit de cloches dans les oreilles. — Dureté d'ouïe passagère, après avoir mangé.—Sensibilité aux courans d'air. — Douleur de crampe dans l'intérieur de l'oreille, avec traction jusque dans la cavité buccale.

Nez. — Rougeur et inflammation érysipélateuse superficielle du bout du nez, avec prurit violent et mordication. — Douleur tiraillante, térébrante, violente, à la racine du nez. — Ampoules rouges, pruriteuses, qui, après avoir été grattées, causent une ardeur insupportable.

Face. — Bouffissure du côté droit, avec pression sourde à la parotide. — Tiraillement et resserrement dans l'os de la pommette. — Térébration sur le périoste. — Tension et pression de dedans en dehors dans les parties charnues, au dessous des deux yeux, augmentant beaucoup par le mouvement, par l'éternument et en se baissant. — Tiraillement dans le côté gauche de la mâchoire, surtout après minuit. — Enflure de la joue et douleurs rhumatismales.

Lèvres. — Sécheresse et sensation d'écorchure à la lèvre supérieure, survenant après avoir mangé. — Traction et tension de la lèvre inférieure, s'étendant jusqu'au menton.

Dents. — Élancement et tiraillement insupportable dans les dents molaires inférieures gauches, qui semblent allongées.—Ardeur à la gencive. —Tension tractive dans la gencive du côté supérieur droit, qui s'étend jusqu'à la luette.

Cavité buccale. — Rongement au côté interne de la joue, avec sensation d'ulcération. — Afflux de salive acide dans la bouche.

Langue. — Langue rouge, nette, chaude, tremblante. — Ardeur par momens sur divers points de son étendue. — Prurit mordicant à sa pointe. — Douleur d'écorchure sur son dos, le matin surtout.

Gorge. — Sécheresse et chaleur, quelquefois avec sensation de l'afflux d'un courant d'air chaud, la nuit. — Tension en avalant des alimens solides.

Goût. Salive. — Goût aigre, amarescent, assez souvent salé. — Crachotement fréquent.

Renvois. Vomissement. — Rapports aigres. — Soda après avoir mangé. — Régurgitation des alimens, avec dégoût et envie de vomir, le soir. — Fréquente sensation de chaleur pendant les renvois, avec désir de l'eau froide.

Estomac. — Pression tensive après avoir mangé. — Faible fouillement au cardia, assez souvent suivi d'ardeur. — Constriction de l'estomac la nuit. — Rongement et traction spasmodique. — Douleur ulcérative à l'extérieur, très-sensible quand on touche à la partie.

Epigastre. — Douleur pulsative. — Pression et sensation de plénitude, comme si la région était trop étroite, avec oppression et happement de l'air, après s'être éveillé la nuit, portées au plus haut degré par le café et les boissons échauffantes. — Traction et tension, alternant avec des horripilations, pendant le mouvement au grand air.

Hypochondres. — Gonflement douloureux de l'hypochondre droit, diminuant par les renvois. — Pression dans la profondeur du foie. — Tension et distension dans le côté du foie tourné vers le diaphragme. — Ardeur passagère dans le foie. — Après avoir mangé, légère pression lancinante dans le foie. — Élancemens passagers et fouillement tiraillant de l'hypocondre droite au gauche, surtout en restant couché.

Mésogastre. — Tension douloureuse et tortillement pressif autour de l'ombilic. — Au dessous du nombril, enflure bien limitée, rougeâtre, douloureusement tendue, peu élevée. — Rétraction spasmodique des muscles du bas-ventre en se mettant au lit. — Pincement et émission de vents. — Enflure du ventre, surtout au côté droit.

Hypogastre. — Douleurs lancinantes de bas en haut dans le bas-ventre, excitées par l'éternument et la toux. — Sensation d'un grand poids sur l'hypogastre, en restant couché. — Sensation de vacuité dans l'hypogastre.

Lombes. — Ardeur par momens à la région des reins, comme s'il y avait là du feu. — Pression et sensation d'écorchure dans les deux reins. — Violente douleur brûlante, quelquefois fourmillement pruriteux, au côté gauche, bientôt suivi de l'émission d'une urine briquetée, chargée d'un fort sédiment. — Douleur tiraillante, tensive, qui se dirige vers le rachis; violente surtout en restant assis, se dissipant par le mouvement.

Anus. Rectum. — Traction lancinante dans la direction du rectum. — Fréquentes épreintes; quelquefois douleur sécante et ardeur dans le rectum. — Sortie et ardeur des boutons hé-

morrhoïdaux. — Resserrement du ventre, avec tension tractive dans le sacrum, jusqu'aux lombes. — Besoin pressant d'aller à la selle. — Selles liquides, âcres, cuisantes, avec mucus sanguinolent, le soir. — Ecorchure et douleur rongeante autour de l'anus.

Urine. — Forte envie d'uriner, avec violent prurit et fourmillement à l'orifice de l'urètre. — Urine coulant goutte à goutte, avec ardeur pendant la selle. — Constriction de l'urètre. — Urine abondante, d'un rouge ardent, trouble et épaisse. — Emission d'une grande quantité de mucus. — Elancemens dans l'urètre, qui remontent vers la cavité abdominale. — Elancemens passagers et tension tractive dans les uretères.

Fonct. génit. — Traction spasmodique, avec douleur tensive, à la racine de la verge. — Propension au coït. — Pression, et parfois tiraillement ou térébration de dehors en dedans, dans le testicule droit. — Menstruation fort abondante, et avançant de quatre jours. — Douleur d'écorchure aux grandes lèvres, avec fréquente cuisson pruriteuse. — Tension tractive et pression, quelquefois élancemens passagers dans le vagin, qui remontent jusque dans la matrice.

Respiration. — Coryza, avec chatouillement dans le nez, qui fait éternuer. — L'eau froide et l'air froid occasionent une toux d'irritation, au larynx. *Tremblement de la voix.* — Toux exigeant de grands efforts, et constriction spasmodique de la trachée. — Respiration très-courte, inégale et bruyante, la nuit en se tenant couché, et qui diminue en se redressant. — Elancemens passagers à travers les poumons, avec accès d'asthme. — Crachats muqueux, écumeux, teints de sang. — Pression dans le côté dorsal des poumons; parfois même sensation que s'ils allaient se déchirer, la nuit.

Poitrine. — Légère pression sourde à l'extérieur de la poitrine. — Même sensation que si la poitrine était serrée dans un étau, allant presque jusqu'à la suffocation. — Violent fouillement dans le sternum, jusque dans les clavicules.

Mamelles. — Gonflement des seins, avec sensation de chaleur et parfois d'ardeur. — Fréquens élancemens passagers dans la mamelle droite. — Prurit continuel dans les mamelons, le matin.

Cœur. — Elancement sourd dans le côté gauche de la poitrine, se dirigeant vers le dos. — Coups isolés dans le cœur. — Battemens du cœur sourds, inégaux. — Oppression, comme si le sang ne circulait pas librement. — Le décubitus sur le dos est très-pénible, la plupart du temps même impossible.

Cou et dos. — Raideur du cou. — Fourmillement dans le rachis, surtout au sacrum. — Un point circonscrit, douloureux, à peu près au milieu du rachis, qui cause une ardeur insupportable quand on y touche. — Secousses instantanées dans l'épine, laissant après elles une sensation de brisure. — Violent tiraillement au côté gauche du cou.

Membres supérieurs. — Douleur violente dans l'articulation de l'épaule. — Douleurs presque continuelles dans les membres. — Rongement dans l'humérus gauche, ayant l'air d'avoir son siége au périoste, la nuit surtout. — Convulsions et secousses depuis la poitrine jusque dans les deux bras. — Engourdissement des deux bras, avec fourmillement. — Térébration fourmillante dans l'articulation de la main, avec douleurs tiraillantes de dedans en dehors dans les deux os de l'avant-bras. Gonflement de l'articulation de la main, avec rougeur. — Douleur tensive dans les doigts de la main droite, le pouce surtout. — Ardeur sur le dos de la main, surtout après minuit. — Elancemens passagers, alternant avec des tractions, dans le doigt medius de la main droite. — Sensation d'engourdissement au bout des doigts de la main gauche, le matin.

Membres inférieurs. — *Douleurs terribles, tiraillantes et resserrantes, dans les hanches, qui augmentent par la chaleur du lit.* Violent prurit ardent, dans la cuisse droite, au dessous de la hanche, qui devient plus fort en se frottant. — Douleurs tiraillantes, brûlantes, comme si on passait un fil de fer rouge dans les os, ou que la jambe entière se fendît. — *Enflure et rougeur pourprée du genou et de l'articulation du pied, très-douloureuse à la pression, et ne supportant même pas la couverture du lit.* — Faiblesse et tension douloureuse, mais plus souvent chaleur brûlante, dans la jambe droite, qui se dissipent par le mouvement, le matin. — Fouillement térébrant dans tout le tibia, jusqu'à l'articulation du pied. — Elancement tiraillant dans les orteils. — Enflure et forte rougeur du gros orteil gauche, avec violente douleur tensive après minuit.

— Sensation d'engourdissement au coude-pied. — Ardeur à la plante des pieds.

Peau. — *Prurit général, surtout à la tête et à la face.* — Eruption dartreuse sèche autour de la bouche, avec pustules isolées pruriteuses. — Une croûte à l'aile droite du nez. — Desquamation furfuracée à la tête. — Desquamation à la jambe gauche. —Eruption pustuleuse à la lombe gauche.

Sommeil. — Envie de dormir pendant la journée. — Coma vigil. — Fréquens sursauts ; parfois des cris en dormant.

Calorification. — Violente chaleur interne et externe. — Forts mouvemens fébriles, la nuit. — Violentes ébullitions de sang, et afflux du sang vers la tête, après avoir pris du café. — Les accès de fièvre sont presque toujours annoncés par un léger frisson dans le dos, et ils reviennent à des époques indéterminées. — Sueur générale, d'odeur aigre. — Sueur abondante, qui inonde la tête et le visage. — Sueur visqueuse vers le matin.

Sensations générales. — Disposition à se refroidir. — Aversion pour le mouvement au grand air. — Grande irritabilité nerveuse, le matin. — Agitation et gesticulation anxieuse. — Impossibilité de rester au lit le matin.

Moral. — Irrésolution, variabilité de l'humeur, tantôt de la tristesse, et tantôt de l'hilarité. — Diminution de la conception. — Propension à s'effrayer. — Accès de défaut de volonté, allant presque jusqu'à la démence. — Volubilité de la parole.

Caractéristique. — *Affection des articulations, surtout de nature arthritique chronique. Les douleurs sont terribles, et d'ordinaire plus violentes la nuit. Les accès goutteux et rhumatismaux sont accompagnés de symptômes gastriques et biliaires.*

Notes pratiques. — On arrache la racine de terre, en novembre et en décembre, pour en extraire la teinture. — Les baies sont vénéneuses, et font périr les animaux qui en mangent. La poudre et la décoction de cette plante ont été employées pour tuer la vermine et guérir la gale. Les symptômes l'indiquent dans le tic douloureux de la face, et la sciatique, mais surtout dans la migraine..

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES FIÈVRES INTERMITTENTES;

Par le Docteur HARTMANN.

Les fièvres intermittentes sont du nombre des maladies contre lesquelles il est impossible d'indiquer un mode de traitement parfaitement certain, parce que ce n'est point assez ici d'avoir égard aux particularités de la fièvre elle-même et de son type, aux circonstances caractéristiques du froid, de la chaleur, de la sueur et de la soif, pour établir un choix exact du remède homœopathique, et qu'il faut encore savoir bien apprécier la période de l'apyrexie, qui varie dans chaque sujet, puisqu'elle se rattache d'une manière intime à son individualité. Ce n'est donc qu'au lit du malade qu'il est possible de trouver le remède propre à combattre spécifiquement une fièvre intermittente. Une autre cause contribue encore à frapper d'incertitude l'indication des moyens homœopathiques contre ces sortes d'affections, c'est que leur invasion développe la psore latente, ce qui leur imprime à elles-mêmes un caractère tout particulier. Il n'est pas rare non plus qu'un grand nombre de maladies prennent un type intermittent, ou le revêtent même dès leur début, cas dans lequel on ne peut également trouver le remède convenable qu'au lit du malade. Cependant, malgré ces difficultés, je vais dire ce que l'expérience a enseigné, tant aux autres qu'à moi, sur le traitement homœopathique des fièvres intermittentes, afin de montrer au débutant quelle route il doit suivre pour attaquer ces maladies avec succès.

Le diagnostic des fièvres intermittentes repose sur la considération du paroxysme et de l'intermission. Ces deux états sont la seule chose à laquelle on puisse reconnaître une fièvre intermittente; car pendant les accès eux-mêmes, ainsi que pendant l'apyrexie, il se présente une innombrable quantité de différences qui ne permettent pas d'exposer les symptômes dans tous leurs détails. Ainsi nous trouvons des fièvres dont les accès ne consistent qu'en chaleur; d'autres où il n'y a que du froid, suivi ou non de sueur: certaines dans lesquelles le malade est glacé, quoique éprouvant une sensation de chaleur, ou a froid, quoiqu'il paraisse

avoir chaud, quand on le touche; quelques unes où un paroxysme consiste uniquement en frisson ou en simple froid, suivi de bien-être, et le suivant en chaleur seule, suivie ou non de sueur ; plusieurs où l'on observe une apyrexie après le froid et la chaleur, puis, souvent au bout d'un assez grand nombre d'heures, un second accès consistant uniquement en sueur ; d'autres où il ne survient pas de froid, où l'accès ne se compose que de sueur, sans froid ni chaleur, où il n'y a de sueur que pendant le chaud, etc. En un mot, le nombre des différences est immense, principalement sous le rapport des symptômes accessoires, du mal de tête, du mauvais goût dans la bouche, des nausées, des vomissemens, de la diarrhée, de l'absence ou de l'intensité de la soif, des douleurs dans le corps ou les membres, du sommeil, du délire, des désordres de l'esprit, des spasmes, etc., avant, pendant et après le froid ; avant, pendant et après la chaleur; avant, pendant et après la sueur. Ce sont là autant de fièvres intermittentes différentes, dont chacune, comme de raison, réclame un traitement particulier. Mais le médecin ne doit pas avoir moins égard au temps de l'apyrexie, surtout quand le paroxysme lui-même offre peu ou rien de particulier ; car alors on trouve ordinairement, pendant l'intermission, des états morbides qui ailleurs n'ont pas coutume de s'observer à la suite d'un accès de fièvre intermittente.

Une règle fort importante, dans le traitement des fièvres intermittentes, consiste à donner le médicament peu après la fin de l'accès, époque à laquelle il est le plus efficace, parce qu'alors il a plus de temps pour modifier l'organisme, sans l'attaquer d'une manière violente. Mais si l'apyrexie est fort courte, comme dans quelques fièvres très-graves, ou si elle est troublée par des désordres consécutifs au paroxysme précédent, on doit donner la dose homœopathique aussitôt que la sueur commence à s'apaiser, ou les accidens du dernier accès à diminuer. Une autre règle non moins importante est de répéter le médicament plusieurs heures avant le paroxysme prochain. Si le médecin n'est pas parfaitement sûr de son choix, il attendra cet accès, et immédiatement après répétera le remède, ou si ce dernier n'a produit aucun changement, en donnera un autre qui convienne mieux.

Je ne dois pas omettre de dire qu'on a conseillé, pour guérir les fièvres intermittentes, de faire prendre quelques doses d'ipéca-

cuanha, à des distances égales, et d'administrer une dose de noix vomique pendant l'apyrexie qui vient ensuite.

Les fièvres intermittentes endémiques dans les contrées marécageuses cèdent facilement et promptement, le régime étant bien réglé, à une ou deux des plus petites doses des dernières dilutions de quinquina. Quand ce remède échoue, c'est une preuve de psore qui tend à se développer, et alors la fièvre ne saurait être guérie sans un traitement antipsorique.

Quelques homœopathes, entre autres Haubold et Muller, attaquent les accès violens de fièvres intermittentes par une ou plusieurs doses d'aconit, administrées quelques heures auparavant. Cette méthode n'est point à dédaigner, quand on pense que chaque accès d'une fièvre intermittente est un nouvel accès de fièvre synochale, et que le meilleur remède de celle-ci est l'aconit.

Pour que le quinquina puisse guérir une fièvre intermittente, il faut qu'elle présente l'un ou l'autre des symptômes suivans : absence de la soif pendant le frisson ou le froid, mais soif entre le frisson et la chaleur. Cependant le quinquina ne convient point lorsqu'il y a soif pendant la chaleur; car, tout au plus, doit-il y avoir alors quelque peu d'ardeur ou de sécheresse des lèvres, qui oblige à les humecter, sans que la soif elle-même se fasse sentir. S'il y a soif après la chaleur ou pendant la sueur, le quinquina convient à coup sûr. Quand une fièvre intermittente commence par un symptôme accessoire par exemple, des battemens de cœur, de l'anxiété, des éternûmens fréquens, des nausées, une grande soif. une faim canine, une douleur pressive dans le bas-ventre, ou un mal de tête, on peut être certain qu'elle cédera à la plus petite dose de quinquina. Il en est de même quand il y a gonflement des veines, avec simple chaleur dans la tête, ou accroissement général de la chaleur, ou simple sensation de chaleur sans chaleur, sensible à l'extérieur, ou enfin chaleur réelle au dehors. Si le sang se porte à la tête, ordinairement avec rougeur et chaleur de la face, souvent avec froid au reste du corps, même appréciable au toucher, ou s'il y a seulement sensation interne de chaleur à la face, avec froid des joues et sueur froide au front, le quinquina est également indiqué.

La noix vomique, à la trentième dilution, mérite toujours d'être prise en considération, avec *veratrum*, *bellad.* et *coccul.*, dans les fièvres intermittentes accompagnées de constipation. Quoique

je l'aie surtout employée avec avantage dans les fièvres tierces, ce n'est pas un motif pour l'exclure du traitement de celles qui ont un autre type. S'il n'y a que les symptômes accessoires, ou les accidens de l'apyrexie qui lui correspondent, quel que puisse être le type, il ne fournit jamais une contre-indication à son emploi. C'est certainement un moyen puissant de guérison dans les fièvres intermittentes compliquées, notamment lorsqu'il y a prédominance d'un état gastrique ou bilieux, cas dans lequel on peut hésiter entre elle, *chamom.*, *antim. cr.* et *pulsat.*

Dans quelques fièvres intermittentes, dites apoplectiques, avec vertige, anxiété, frisson fébrile et une espèce particulière de délire qui consiste en visions vives, parfois effrayantes, avec tension à l'estomac et accidens fébriles et nerveux, la noix vomique est certainement un moyen de haute importance. Aussi se montre-t-elle toujours utile dans les fièvres où, à l'invasion même de l'accès, les membres sont comme paralysés, avec défaut de force dans les genoux et les jambes, grande lassitude, tremblement, prostration soudaine des forces, syncopes, vertige, avec perte des sens, pesanteur vertigineuse de la tête, comme dans l'ivresse, propension à se coucher, respiration difficile et anxieuse, battemens de cœur, crainte de la mort, affadissement du cœur; d'abord des frissons, puis une chaleur anxieuse, rougeur des joues, avec frisson interne; sensation de chaleur au visage, avec horripilation au reste du corps; chaleur dans la tête, avec froid au corps; ardeur dans les yeux, sans inflammation; céphalalgie tiraillante, pulsative, lancinante, qui augmente par la marche et au grand air; défaut d'appétit; dégoût pour le pain; rapports amers et acides; délire nocturne; coma vigil; délire furieux; éruption miliaire brûlante, pruriteuse, et prurit ardent par tout le corps.

Il n'est pas plus possible pour la belladonne que pour la noix vomique de spécifier exactement les cas de fièvres intermittentes dans lesquels elle convient, puisqu'elle exige également qu'on ait moins égard aux symptômes fébriles qu'aux accidens concomitans. Comme elle convient très-bien à la guérison des maladies qui reviennent d'une manière périodique, il est clair qu'elle doit se montrer fort efficace dans les fièvres intermittentes accompagnées de symptômes douloureux qui reviennent par paroxysmes, quand le froid est peu vif, la chaleur quelquefois ac-

compagnée d'horripilations, la sueur peu forte, ainsi que la soif, et que la sécheresse de la bouche et de la gorge invite seule le malade à prendre des boissons pour l'apaiser. La belladonne convient quelquefois dans les fièvres intermittentes quotidiennes, quand les accès journaliers sont accompagnés de céphalalgie atroce, avec vertige, rougeur des yeux, nausées, vomissement, constipation depuis plusieurs jours, grelottement ou horripilations, avec soif, sans grande chaleur ensuite, la peau étant seulement un peu plus chaude que de coutume, et la soif modérée.

Veratrum 12 convient dans les fièvres intermittentes qui ne consistent qu'en froid extérieur, ou qui ne sont accompagnées que de chaleur interne et d'urine foncée en couleur, principalement lorsqu'il y a sueur froide au corps ou du moins au front.

La teinture de *cina*, à la dose de deux à trois globules de la trillionième dilution, est un moyen que rien ne peut remplacer dans les fièvres intermittentes qui commencent par le vomissement des alimens, suivi de faim canine, reparaissent par accès quotidiens, et sont accompagnées de soif pendant le froid.

Les fièvres intermittentes accompagnées au début de froid, de vomissemens muqueux abondans, dans lesquels le malade ne boit beaucoup ni pendant la chaleur ni pendant la sueur, mais éprouve, durant l'apyrexie, des selles diarrhéiques muqueuses, avec anorexie continuelle et défaut d'appétit, ont plus d'une fois cédé, entre mes mains, à la plus petite partie d'une goutte de la douzième dilution de pulsatille.

On doit rapprocher beaucoup de ce médicament *antimon. cr.* 12, qui se distingue principalement lorsque la sueur apparaît de suite avec la chaleur, et qu'elle se dissipe bientôt, de manière qu'il ne reste plus que de la chaleur sèche.

Les fièvres intermittentes auxquelles *coccul.* 12 ou 18 convient, sont celles qui, pendant l'apyrexie, déploient des symptômes analogues à ceux de cette substance, par exemple, outre une constipation opiniâtre, des spasmes de diverses espèces, et notamment des spasmes d'estomac.

Un moyen capital dans les fièvres intermittentes est l'arsenic à dose aussi faible que possible, quand le froid et la chaleur ne se développent pas toujours manifestement, qu'ils alternent, ou même qu'ils surviennent ensemble. Il convient aussi quand la chaleur est brûlante, même désagréable au toucher, et accom-

pagnée d'une grande agitation et d'une soif presque inextinguible. Il n'est pas moins recommandable, et mérite même la préférence sur tous les autres moyens, quand la fièvre offre un symptôme caractéristique de l'arsenic, c'est-à-dire lorsque des douleurs ou des accidens déjà existans, mais peu prononcés, s'accroissent au moment de la fièvre, ou quand il en survient au moment où celle-ci éclate, ou enfin qu'elle est accompagnée de symptômes qui ne lui appartiennent point, comme vive anxiété, bourdonnemens d'oreilles, tiraillemens dans les membres, syncopes, etc. L'arsenic n'est pas moins efficace dans les fièvres où, immédiatement après le frisson, on observe des envies de vomir ou un goût amer dans la bouche; quand le goût des alimens et des boissons est éteint, sans goût amer ou désagréable continuel dans la bouche, qui ne se développe, encore même pour quelque temps seulement, qu'en mangeant ou peu après avoir mangé; quand les vertiges, les nauséees, le tremblement et la chute rapide des forces, sont portés au plus haut degré; quand le malade boit très-souvent et fort peu à la fois; quand la sueur ne survient que quelque temps après la chaleur, ou même ne se manifeste pas du tout; quand il y a paralysie du sentiment ou du mouvement, douleurs insupportables et angoisses.

Une grande partie des médicamens homœopathiques essayés jusqu'à présent sur l'homme sain, produisent des états analogues aux fièvres intermittentes, et conviennent par conséquent pour guérir des états morbides analogues. Tels sont entre autres l'*opium* 6, qui convient surtout dans les fièvres intermittentes soporeuses, et la *sabadilla* 30, utile dans les fièvres qui reviennent toujours à une heure fixe, sans avancer ni reculer, avec un froid de courte durée, puis de la soif, et de la chaleur, c'est-à-dire quand la soif a lieu entre le froid et la chaleur, ou dans celles qui ne consistent qu'en froid. En général la sphère d'action de la *sabadilla* paraît être fort grande dans les fièvres intermittentes. *Ignatia* 12 à 18 convient surtout lorsque la chaleur extérieure fait cesser le froid fébrile, ou qu'il y a chaleur dans certaines parties, et froid ou frisson dans d'autres, ou enfin que la chaleur est simplement extérieure et non accompagnée de soif. Aussi l'emploie-t-on toujours avec avantage dans les fièvres intermittantes où le malade a soif pendant le froid, mais n'en éprouve point pendant le chaud. Si la maladie tient à une affection pso-

rique, et que la fièvre se présente sous la forme que je viens d'indiquer, le charbon végétal détermine des effets analogues, de sorte qu'il peut être alors considéré comme spécifique. Le *tart. emetic.* est indiqué surtout quand un état comateux accompagne les accès. En pareil cas, on peut aussi employer *arnic.*, *rhus*, *chamom.*, *spongia*, *bryon.*, *plumb.*, et beaucoup d'autres. Mais lorsqu'une maladie chronique se développe manifestement par l'effet d'une fièvre intermittente prolongée, qu'elle accompagne cette dernière, et qu'elle la rend fort opiniâtre, c'est le cas de recourir à d'autres moyens, parmi lesquels je citerai surtout *tinct. sulph.*, *natrum. mur.*, *lycopod.*, *ammon. mur.*, *calcar. carb.*, *carbo veg.*, *sepia*, *hepar sulph.*, etc.

Je dois encore parler des fièvres intermittentes qui ont été changées par l'abus du quinquina, supprimées par ce moyen, ou compliquées de symptômes qui lui appartiennent. Il reste alors un état morbide d'une autre nature que l'on désigne sous le nom de maladie quinique, et qui constitue un genre particulier d'affections.

Le traitement d'une fièvre intermittente ainsi compliquée de symptômes quiniques, ou plutôt d'une maladie quinique, car la fièvre intermittente primitive offre à peine encore quelques vestiges de sa pureté primitive, et ne peut plus être combattue comme telle ; ce traitement, dis-je, exige la plus grande circonspection de la part du médecin, parce que, presque toujours, en pareil cas, les principes morbifiques latens dans le corps ont été provoqués à se développer, qu'ils se sont également joints à la maladie quinique artificielle, ainsi qu'à la fièvre intermittente primitive, et que de là est résultée une triple complication. La principale indication, pour guérir une maladie si difficile, consiste toujours à détruire le mieux possible, par des moyens appropriés, les accidens engendrés par les doses immodérées et trop souvent répétées de quinquina, ou du moins à les calmer, afin d'avoir promptement sous les yeux une image pure de la maladie proprement dite. Le mieux est de recourir aux antidotes connus du quinquina ; mais on ne doit pas s'attendre à ce qu'ils fassent complétement disparaître les accidens quiniques, parce qu'on ne peut jamais établir de ligne de démarcation bien tranchée entre les effets du quinquina et ceux de la psore, auparavant latente, qu'il a réveillée. Cependant, ce qu'il y a de plus pres-

sant, c'est toujours de faire disparaître les effets saillans du quinquina.

Un des premiers et des plus importans moyens contre une maladie quinique, survenue à la suite d'une fièvre intermittente supprimée, est la belladonne, à la plus petite dose possible, surtout quand il y a surexcitation générale du système nerveux, avec abattement du corps et de l'âme, que le moindre bruit cause une impression désagréable sur les sens du malade, et que tout ce qui agit sur les organes sensoriels affecte désagréablement sa sensibilité interne et son moral. Le malade sent une faiblesse tremblotante dans tous les membres; ses pupilles sont dilatées, ses yeux ternes et cernés de bleu; ou bien il a la face bouffie et terreuse, et l'albuginée d'un blanc tirant sur le jaunâtre, un mal de tête tiraillant, qui revient d'une manière périodique, surtout aux tempes, et qui est reproduit ou aggravé par le moindre bruit; une faiblesse extrême; une grande propension au sommeil, sans pouvoir dormir, ou du moins un sommeil fort agité, interrompu, soit par des rêves inquiétans et effrayans, soit par des bouffées subites de chaleur. Cette grande mobilité du système nerveux s'exprime, dans les organes thoraciques, par une respiration pénible, oppressée, suspirieuse. Cependant une diminution de l'irritabilité, surtout des fibres musculaires du canal intestinal, qui se manifeste par la constipation, n'est point une contre-indication à l'emploi de la belladonne. Parmi les symptômes produits par le quinquina qui caractérisent cette substance, se range encore le gonflement du bas-ventre, surtout du colon transverse, qui est accompagné de douleurs pénibles.

Un second antidote, également important, est le *fer* 3. On y a recours quand les congestions vers la tête sont accompagnées de gonflement des veines et de pesanteur de tête; que le malade a un teint terreux et ictérique, la face entière paraissant bouffie, surtout aux alentours des yeux; que les moindres alimens pèsent sur l'estomac; que le bas-ventre est très-tendu sous les fausses côtes, principalement dans l'hypochondre droit; que le malade en éprouve une oppression de la respiration, une sorte d'asthme; qu'il vomit ce qu'il mange, manque de chaleur vitale, et ressent, par tout le corps ou dans quelques parties, une faiblesse voisine de la paralysie.

En pareil cas, on pourra presque toujours donner, dès le

commencement, soit une, deux ou trois petites doses d'ipécacuanha 6, à quatre ou six heures d'intervalle, soit une dose d'arnica 6, avant d'administrer l'un des antidotes proprement dits, si la présence de symptômes caractéristiques particuliers n'exige pas l'administration d'un autre moyen.

Veratrum 12 convient surtout, d'après Hahnemann, lorsque l'usage immodéré du quinquina a produit le froid au corps, avec sueurs froides, et que les autres symptômes n'en contre-indiquent pas d'ailleurs l'emploi.

Outre les moyens dont je viens de parler, la pulsatille et l'arsenic m'ont paru fréquemment utiles dans les récidives des fièvres intermittentes qui avaient été mal à propos supprimées par le sulfate de quinine. La première convient surtout quand les alimens ont un goût amer, sans que du reste le goût soit altéré ou corrompu. Quant à l'arsenic, je l'ai trouvé convenable lorsque, conjointement avec les accès de fièvre, qui d'ailleurs n'étaient pas très-forts, ou du moins n'offraient point un froid considérable, mais bien une chaleur brûlante prolongée, sans sueur notable, il y avait d'autres symptômes douloureux qui s'y joignaient, ou qui s'aggravaient soit avant leur invasion, soit à l'époque de leur apparition. Le mercure soluble et le soufre doivent également être rangés ici.

Il en est de même d'autres maladies engendrées par l'abus prolongé de médicamens, et dont il est souvent très-difficile, même impossible, au médecin homœopathe d'obtenir la guérison. Je range ici l'abus des eaux minérales naturelles et artificielles, tant en bains qu'en boisson; les diverses préparations mercurielles, soit externes, soit internes; l'opium, la valériane, la digitale pourprée et plusieurs autres médicamens. Comme ces maladies médicinales constituent des affections chroniques, et qu'en conséquence on ne parvient à les guérir, pour la plupart, qu'à l'aide des antipsoriques, j'en parle ici seulement pour recommander aux homœopathes de ne porter leur pronostic qu'avec réserve, dans les maladies chroniques ainsi compliquées de symptômes médicamenteux, et de commencer toujours le traitement par les antidotes des moyens que le malade a employés en dernier lieu à grandes doses, après quoi ils emploient ceux des autres remèdes dont les symptômes pourraient encore se prononcer.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR L'ACONIT ET LA NIGELLE;

Par le Docteur L. HEYNE.

Aconit. — On sait que jusqu'à présent l'aconit a été considéré comme l'antiphlogistique le plus sûr et le plus puissant, applicable à toutes les circonstances ordinaires. On a même reconnu en lui des propriétés qui le rendent un moyen précieux dans quelques affections non inflammatoires. Cependant, quoiqu'il puisse dispenser des émissions sanguines, son emploi est encore un peu limité. L'expérience nous apprend qu'il ne produit pas d'effet dans toutes les circonstances où il y a symptômes inflammatoires, et que parfois il se borne à enlever certains accidens, sans faire cesser la maladie entière. D'un autre côté, il déploie les vertus les plus manifestes dans la plupart des phlegmasies spéciales, de sorte que c'est un des moyens auxquels on a recours le plus souvent. Ainsi, dans la rougeole et le pourpre miliaire, il rend des services d'autant plus éminens que les phénomènes morbides et inflammatoires sont plus prononcés et plus orageux. Si le malade ne commet aucune imprudence, l'exanthème marche alors régulièrement, au milieu d'une diminution notable de la fièvre, de la chaleur brûlante, de la soif et de beaucoup d'autres symptômes, de sorte qu'il hâte même le cours de la maladie et sa terminaison sans le moindre accident consécutif.

Lorsqu'il y a en même temps inflammation locale, par exemple, des bronches, du poumon, etc., et surtout que le sentiment de constriction spasmodique et de douleur ulcérative dans la poitrine est accompagné d'une violente toux sèche, avec crachats muqueux, peu chargés de sang, on observe ordinairement, après la prise d'un seul globule d'aconit, une aggravation assez considérable des symptômes inflammatoires, qui ne doit cependant pas détourner de l'employer; car en peu d'heures, surtout le soir, les accidens diminuent d'autant plus qu'ils avaient augmenté davantage. En pareil cas, l'aconit a toujours rempli mon attente, si ce n'est dans la circonstance suivante. Il s'agissait d'un jeune homme de dix-huit ans, faible et mal nourri, au sixième

jour d'une péripneumonie peu dessinée, qui accompagnait la rougeole, avec crachats abondans, blancs, très-fétides, mêlés de pus sanguinolent et de masses jaunâtres, caséiformes, en partie cartilagineuses, et une toux continuelle, violente, exigeant de très-grands efforts. Ces accidens persistèrent malgré la *calcar. carb.*, entremêlée avec *arsenicum*, et le malade périt au bout de quelques semaines, dans un état de phthisie. Trois autres fois, en pareilles circonstances, chez des sujets où prédominait l'affection scrofuleuse, l'aconit n'a point suffi, tandis qu'après l'éloignement des principaux symptômes inflammatoires, une dose de *silicea* a procuré rapidement une guérison complète, sauf la faiblesse, qui céda ensuite à *china*.

Dans l'hépatite, où l'aconit a été conseillé, il ne produit aucun effet avantageux; loin de là, il porte au plus haut degré les symptômes inflammatoires, sans amélioration subséquente; il détermine même ordinairement des vomissemens bilieux et muqueux, parfois aussi des diarrhées de sang noir, très-fétides et débilitantes. La douleur pressive, la violente tension, le gonflement du foie, qui paraît même dur pendant la nuit, et la sensibilité exaltée des tégumens extérieurs, ne font que croître, ainsi que le sentiment de faiblesse, l'abattement, les vertiges, surtout le soir, la propension aux syncopes, et les légers accès intercurrens de perte de connaissance, sans parler de la difficulté extrême de respirer. Une fois cependant j'ai observé de prompts et excellens effets dans une hépatite très-violente et fort étendue, accompagnée de gastrite. La *belladonne* se montra excellente contre les douleurs pressives et tensives, parfois lancinantes et sécantes, dans la profondeur du foie, qui s'accrurent aussi beaucoup par son emploi, et la *noix vomique* dans la constipation opiniâtre, avec pression sourde et douloureuse se dirigeant vers la région pubienne.

L'aconit possède des vertus puissantes et promptement salutaires lorsqu'on l'emploie dans les inflammations des intestins, de la vessie, des poumons, etc. Dans l'entérite, la puissance et la rapidité de ses effets curatifs semblent se déployer en raison directe de l'intensité des symptômes inflammatoires, de la violence et du cours orageux de la fièvre, de la force et de la vivacité des douleurs tensives, lancinantes ou tiraillantes; car plus ces symptômes sont violens, plus le délire est furieux, plus la respiration

est courte et gênée, moins il y a de symptômes nerveux, et plus aussi *aconit* X est énergique et indispensable. Dans les pneumonies aussi, au milieu des mêmes circonstances, surtout lorsqu'elles sont accompagnées d'un crachement de sang continuel, avec violens élancemens et tussiculation courte continuelle, deux globules suffisent en général pour écarter les symptômes les plus graves et les plus fâcheux. Au bout de six à huit heures, quelquefois seulement de douze à seize, on voit les phénomènes inflammatoires et fébriles diminuer beaucoup, l'état des fonctions s'améliorer, la respiration redevenir plus libre, les crachats être faciles à détacher, abondans, muqueux, épais, jaunâtres et bien liés ; le malade a plus de repos et de sommeil, il se sent davantage de force, etc. Il est très-rare, quand on emploie ce moyen à propos, que l'issue soit fâcheuse, à moins que le poumon ne fût déjà gravement atteint, affecté de tubercules, etc., accidens qui, par l'adjonction d'une inflammation, amènent toujours la mort. Dans les angines violentes, avec grand gonflement de la gorge, l'aconit est également un moyen presque indispensable, qui conduit très-promptement au but, quoique la coopération de la noix vomique, de la bryone, etc., soit assez souvent nécessaire. Presque toujours la pression douloureuse et la tension fatigante dans la gorge, devenant presque insupportables en avalant, et le gonflement porté souvent au point de faire craindre la suffocation, diminuent en peu d'heures, la parole est moins gênée, la voix plus claire, la respiration plus libre et moins pénible.

Une règle pratique dans tous ces cas est d'attendre l'épuisement de l'action de l'aconit, qui, dans les maladies aiguës, dure vingt-quatre et au plus trente-six heures, et de ne donner un second globule qu'environ quatre heures après. De cette manière, surtout quand le malade a le repos nécessaire, l'effet est ordinairement plus fort et plus favorable, attendu que les symptômes inflammatoires, avec tous leurs accompagnemens, diminuent d'une manière sensible le lendemain, et qu'après la seconde dose, le troisième ou le quatrième jour, ils ont la plupart du temps disparu entièrement. Des doses trop rapprochées les unes des autres se contrarient mutuellement et produisent de moins bons effets. Il peut même devenir nécessaire de recourir à un antidote, indiqué par la force des mouvemens, l'agitation et les jecticulations du malade. Une chose très-importante, c'est qu'un globule de la tren-

tième dilution est souvent une dose trop forte chez les enfans irritables, et qu'alors la quarantième dilution suffit pour la guérison, si l'on veut éviter de graves accidens.

Je ne puis décider jusqu'à quel point l'aconit est salutaire dans d'autres maladies. Au début de la phthisie laryngée, après deux doses, il diminua les symptômes inflammatoires, mais sans effet durable. Le malade ne dut sa guérison qu'à la pulsatille, suivie du soufre. L'hémoptysie ne cède souvent non plus à l'aconit, qu'avec l'assistance d'un antisporique. C'est une circonstance à laquelle on doit avoir égard toutes les fois que l'aconit, qui s'est déjà trouvé ou qui semble devoir être salutaire dans une affection quelconque, ne suffit cependant point pour la guérir.

Nigella sativa. — En lisant avec soin les observations suivantes, on se convaincra que, dans certains cas, ce médicament a une prééminence incontestable sur l'aconit.

Première observation. — Une femme de vingt-sept ans, mère de trois enfans, ayant toujours joui d'une bonne santé, à cela près de la rougeole et de la scarlatine dans son jeune âge, fut attaquée d'une violente entérite, à laquelle on opposa en vain, pendant quatre jours, d'abondantes émissions sanguines et l'usage des boissons nitrées; la maladie alla toujours en s'aggravant, la faiblesse s'accrut, et il survint des accidens nerveux. Appelé, je constatai l'état de choses suivant : avec de violens mouvemens fébriles le soir, tête très-entreprise, diminution de la sensibilité, propension à la mauvaise humeur, indifférence, anxiété énorme, alternant avec un sentiment de froid et de tension; impossibilité de se redresser, tremblement, trouble de la vue, difficulté de mouvoir les yeux, sentiment de paralysie dans les paupières, violens bourdonnemens d'oreilles, sécheresse du nez, teinte bleuâtre des ailes du nez, sensation de froid au bout du nez, affaissement des traits, teinte rouge brunâtre et sale de la face, pâleur et tremblement des lèvres, langue rouge, sèche et fendillée, difficile à mouvoir, parole marmotante et inintelligible, presque comme dans la paralysie; goût de rance dans la bouche, absence de sécrétion salivaire, dysphagie, sentiment de plénitude, sans envie de vomir, soif inextinguible, pression à l'estomac, avec douleur tensive, gonflement après avoir bu, battement à la région de l'estomac, resserrement du ventre, pression à l'anus, respiration rare, profonde, stertoreuse, bâillemens, gémissemens,

avec violente douleur pressive profonde dans la poitrine, de temps en temps tussiculation, battemens du cœur sourds et supprimés, sensation de brisure, gonflement du bas-ventre, tension et grande sensibilité de l'abdomen en y touchant, violentes douleurs lancinantes en appuyant dessus; enflure se dirigeant vers la région pubienne, élancemens violens au moindre attouchement, avec douleur tiraillante, diductive; sécrétion urinaire diminuée, urine d'un rouge clair, parfois avec ardeur; borborygmes dans l'hypogastre, douleur ulcérative, immobilité des jambes; sensation de courbature dans les reins, parfois violente chaleur brûlante, suivie de froid, grande agitation, somnolence, fréquens soupirs, continuels murmures, sursauts, paresse à répondre, insomnie.

Les symptômes de l'entérite étaient bien marqués, et la maladie si avancée, qu'il restait peu d'espoir de guérison. On devait moins compter sur l'aconit que sur des moyens propres à combattre les symptômes nerveux. Ni la noix vomique ni la bryone ne me paraissant convenir, je donnai *nigella* VI, gl. j, le matin. Il parut d'abord ne pas produire de résultats favorables; au bout d'une heure tous les symptômes s'exaspérèrent au plus haut point; délire furieux, avec violente chaleur à l'occiput, jecticulation continuelle, cris, volubilité de la parole, respiration courte et accélérée, soif indéfinissable, avec chaleur brûlante, violence extrême des douleurs dans le bas-ventre, vers les lombes, vive douleur sécante et fouillante dans les intestins, sauts dans le lit, qui obligent à tenir la malade. Au bout de deux heures, diminution des accidens, tête plus libre, sérénité, repos et en général amélioration prononcée. Vers le soir, exaspération moins forte et moins longue, peu après grande envie de dormir et sommeil assez tranquille, interrompu seulement par des rêves inquiétans, des sursauts et des paroles inarticulées. La nuit fut tranquille. Le lendemain matin, à l'exception de vives douleurs lancinantes et tensives dans le bas-ventre et d'une grande faiblesse, la malade se trouvait assez bien; elle n'accusait plus qu'une céphalalgie sourdement pressive dans les bosses frontales, avec douleurs un peu lancinantes à l'occiput, soif, dégoût et répugnance pour les alimens. Je lui donnai un second globule, qui produisit une très-courte aggravation des symptômes, surtout du mal de tête, tandis que la douleur tensive et lancinante dans l'abdomen fit place à un tiraillement sécant. L'exacerbation fébrile du soir fut égale-

ment moins orageuse ; cependant il n'y eut pas de selle, non plus que le jour précédent ; urine un peu plus abondante, de couleur rouge foncée, avec un léger nuage. Je me déterminai à donner *nux* X, gl. j. Le lendemain matin, la malade me dit qu'elle avait dormi tranquillement et bien, et qu'elle se sentait assez forte ; toutes les douleurs avaient disparu dans la tête, où elle n'éprouvait plus qu'un sentiment de vacuité ; point de chaleur ni de froid, respiration libre, voix ordinaire, soif presque nulle, langue humide, un peu blanchâtre sur les bords et sans rougeur, goût naturel, désir des alimens, sentiment de vacuité dans l'estomac, quelquefois des éructations, sans douleurs, selles abondantes, dures, foncées en couleur, avec émission copieuse de vents, disparition des douleurs et de l'enflure du ventre ; seulement, en se redressant dans le lit, quelques élancemens, avec tension à la région cœcale, apparition des règles, écoulement copieux de sang mêlé de mucus ; urine fort abondante, peu rouge, avec un épais sédiment blanchâtre. Le sixième jour la malade n'offrait rien d'anormal, si ce n'est une céphalalgie lancinante et pressive à l'occiput, le soir ordinairement ; les règles coulaient encore, depuis quatre jours. Cependant les forces revinrent sous l'influence d'un bon régime, l'appétit reparut, il y eut deux selles par jour, et le sommeil fut bon pendant la nuit. Dès lors la guérison put être considérée comme parfaite.

Deuxième observation. — Une femme en couches, de vingt-quatre ans, à la suite d'un refroidissement et d'un petit chagrin, fut prise tout à coup de frissons, de vertiges et de défaillances pendant près d'un quart d'heure. En l'examinant je remarquai : face blême et bleuâtre, lèvres pâles, affaissement des seins, absence totale du lait, violens élancemens passagers dans l'occiput et le vertex, pression et fouillement insupportables dans les bosses frontales, tiraillement et compression dans la tempe droite, douleur séante au milieu du cerveau avec battement continuel, excitabilité extraordinaire, propension à la frayeur, crainte de la mort, disposition au chagrin, violente oppression de poitrine, yeux ternes et souvent obscurcis, convulsions de la paupière supérieure droite, bourdonnement et tintement d'oreilles, avec douleur interne, térébrante et pressive, froid glacial au bout du nez, dilatation des ailes du nez, sécheresse de la membrane pituitaire, qui dégénéra plus tard en coryza ; respiration courte, ster-

toreuse ; parfois de petits élancemens en travers de toute la poitrine ; langue blanche, avec sensation de froid au bout et tremblement ; voix anxieuse, précipitée, interrompue ; sécheresse de la bouche et de la gorge ; sensation comme d'un grand poids sur la poitrine; constriction spasmodique dans le pharynx, descendant vers la poitrine ; constipation opiniâtre ; urine rare, presque d'un rouge de sang, brûlante à la sortie, avec douleur d'écorchure dans le vagin ; tension douloureuse du bas-ventre, sensible au moindre attouchement ; violentes douleurs lancinantes et térébrantes au dessous de l'ombilic jusqu'à la région pubienne, rendant la pression insupportable ; matrice non revenue sur elle-même ; absence des lochies, avec chaleur ardente dans le vagin et sécheresse de ce conduit ; sensation extraordinaire de faiblesse et douleur contusive par tout le corps ; violens tiraillemens dans les reins ; sentiment général de froid, avec chaleur brûlante interne, faiblesse dans les deux cuisses ; peau sèche, très-chaude, tendue comme du parchemin ; les battemens du cœur violens, irréguliers, parfois inaperçus ; pouls très-fréquent, petit, tendu, un peu dur ; retour d'un violent frisson, avec vertige, perte de connaissance et syncope. Evidemment il s'agissait d'une fièvre puerpérale, d'une inflammation du péritoine, avec forte affection du cerveau. Deux globules d'aconit X diminuèrent bientôt les douleurs lancinantes et térébrantes dans le bas-ventre et la tête. Je donnai le lendemain *nigella* VI ; au bout de quelques heures, les symptômes nerveux, l'excitation du cerveau, la propension au chagrin, l'oppression de poitrine, le sentiment général de froid, la douleur contusive, etc., augmentèrent à un point surprenant, et il s'y joignit de violentes douleurs fouillantes et perforantes à l'occiput, des douleurs diductives au dessus des sourcils, une douleur pressive de dedans en dehors dans la poitrine, une pression sourde dans le bas-ventre, une vive traction et tension le long du rachis. Les accidens parurent surtout très-intenses vers midi, avec fréquens accès de perte de connaissance et une longue syncope. A peine la malade revint à elle, que tous les accidens diminuèrent peu à peu. Elle eut une selle dure et d'un brun foncé, après laquelle disparut la douleur térébrante dans le ventre, ainsi que la traction dans le rachis, et le sentiment de froid général fut remplacé par un léger frissonnement, suivi de chaleur. La peau devint halitueuse, le sang coula par le vagin, les seins se rem-

plirent, et la sécrétion urinaire eut lieu fort abondamment. Vers le soir, on ne remarqua qu'un peu de céphalalgie tractive, depuis le derrière de la tête jusque dans la nuque, avec sensation de raideur; le sommeil fut calme, sans rêves et très-réparateur. La santé se rétablit peu à peu. Une dose de platine fit cesser une surexcitation persistante du système utérin.

Troisième observation.—Une fille, née de parens syphilitiques, fut atteinte tout d'un coup, à douze ans, après une pression sourde au vertex et à l'occiput, avec grande pesanteur, vertiges et tournoiemens, de spasmes épileptiques violens, qui se renouvelaient ensuite à la moindre cause, par exemple après le moindre mouvement pour se baisser ou monter. Ils étaient toujours annoncés par une douleur tiraillante et térébrante au vertex, qui survenait d'ordinaire le soir, grande ébullition de sang, battement saccadé au vertex, bruissement dans l'oreille gauche et battement tensif dans la caisse du tympan. Pendant l'accès, face bleuâtre, avec cercle bleu autour des yeux, écume à la bouche, trisme des mâchoires et perte de connaissance. Après l'accès, grande faiblesse, tête entreprise, propension à la morosité, alternant avec un sentiment de froid au côté droit de la tête, qui se faisait surtout remarquer pendant les mouvemens. On apercevait quelques légers tubercules groupés en cercle à la nuque et sur les épaules, pleins d'une sérosité jaunâtre, et causant une violente ardeur après s'être gratté. Un globule de *nigella* VI, répété tous les six jours. Pendant les premiers huit jours, les paroxysmes furent plus fréquens, plus forts, et d'ordinaire plus longs; au bout de ce temps seulement ils devinrent plus rares, quoique toujours aussi intenses. La *nigella* fut encore donnée trois fois sans résultat appréciable, si ce n'est sous le rapport de la fréquence des accès. Le *merc. acetos.*, donné trois fois, à six jours de distance, procura guérison. Deux jours après le dernier accès, qui fut très-fort, les règles s'établirent assez abondamment, et revinrent ensuite tous les mois.

Quatrième observation. — Un jeune homme de vingt-huit ans fut atteint d'hépatite à la suite d'un refroidissement. Des saignées et le calomélas, employés pendant trois jours, ne firent qu'accroître la maladie; je fus alors appelé : face exprimant l'anxiété et le désespoir, teint blême, traits affaissés, yeux ternes, regard éteint, tête entreprise, indifférence, quelquefois tussiculation sèche, respiration lente et un peu stertoreuse, gonflement con-

sidérable de l'hypochondre droit, qui est très-sensible, douleur sécante, pressive, quelquefois tiraillante ou lancinante, au foie, augmentant par les attouchemens; constipation opiniâtre; courbature générale, décubitus sur le dos; aggravation de la fièvre le soir, avec délire tranquille et mussitation; pouls très-fréquent, un peu tendu, faible et parfois intermittent. Un globule de *nigella* VI exalta d'abord les symptômes, qui diminuèrent ensuite. Les accidens céphaliques se calmèrent promptement, l'esprit redevint plus libre; une violente sensation de pression depuis l'occiput jusque entre les épaules fatiguait le malade; une selle molle, foncée en couleur et mêlée d'un peu de sang caillé; sommeil inquiet pendant la nuit, souvent interrompu par des rêves, par des paroles inintelligibles. Le lendemain matin, visage gai, teint moins jaune, yeux plus vifs, avec écoulement aqueux; tête libre, absence de douleurs, disparition du gonflement de l'hypochondre; au lieu des douleurs précédentes, légère pression sourde; selle abondante, en bouillie, noirâtre, suivie d'un grand soulagement; émission abondante d'urine d'un rouge foncé et sédimenteuse; quelques crachats muqueux, amenés par une toux modérée; forte moiteur sur la poitrine et les bras; pouls plus plein et plus fort. Le troisième jour la dose de *nigella* fut répétée, sans apparition de symptômes morbides saillans. Les exacerbations du soir parurent réduites à peu de chose et très-courtes; sommeil tranquille, grande moiteur générale, désir des alimens. Au bout de quelques jours le malade peut quitter le lit.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LES MALADIES UTÉRINES;

Par le Docteur GUEYRARD.

Première observation. — Une femme de trente-quatre ans, cheveux bruns, face pâle et tirée, peau flasque et flétrie, amaigrissement considérable, est traitée depuis sept années par les allopathes pour une phlegmasie chronique du col de l'utérus, passée à la dégénérescence; il existe sur cette partie une excoriation profonde, qui fournit de fréquentes hémorrhagies.

Indépendamment des s ignées générales et des applications

immédiates de sangsues, on avait pratiqué plusieurs cautérisations sur l'ulcère, employé les injections mercurielles et stupéfiantes, établi des exutoires, et prescrit la position horizontale perpétuelle, etc.

La malade, parvenue à un degré avancé de dépérissement, sentait le reste de ses forces s'éteindre et ses facultés digestives diminuer graduellement de plus en plus. En cet état de choses, elle eut recours à l'homœopathie, après avoir pris conseil de son médecin allopathe, placé par l'opinion publique au premier rang des chirurgiens habiles. Celui-ci l'affermit dans ce dessein, poussé probablement moins par une conviction personnelle que par la perspective d'être déchargé du soin d'une malade vouée désormais à une fin douloureuse.

Tableau de la maladie au 22 *août* 1832. — Elancemens brûlans dans le col utérin, dans les lèvres de la vulve et dans le pli des aines.

Utérus d'un volume énorme et douloureux par la plus légère pression de la main sur l'hypogastre.

Col utérin tuméfié, dur, inégal, très-sensible, saignant au moindre toucher, parsemé de tubercules bleuâtres et d'ulcérations que bordent des vaisseaux injectés.

Sensation d'écorchure permanente au dessous de la symphyse pubienne.

Tiraillemens douloureux dans les extrémités inférieures.

Douleur lombaire.

Hémorrhagies fréquentes, qui soulagent momentanément.

Leucorrhée jaunâtre, mêlée d'ichor fétide.

Fréquente émission de l'urine.

Constipation, alternant avec diarrhée.

Voix faible, presque éteinte.

Petite toux sèche.

Fièvre, avec redoublemens nocturnes.

Marasme.

Caractère doux, triste, mélancolique.

La malade prend *acid. phosph.* 15, gl. ij.

Quatre jours après ce remède, les hémorrhagies se tarissent et ne reparaissent plus depuis cette époque; il survient une diarrhée aqueuse si abondante que la malade croit avoir pris un purgatif. Les douleurs habituelles varient d'abord de caractère, puis perdent

de leur intensité. Au bout d'un mois l'utérus, exploré de nouveau, n'offre plus aucune trace d'ulcération ; son volume a diminué de moitié, il est moins dur, moins inégal.

23 septembre. L'ensemble des symptômes qui restent détermine le choix de *Laurocerasus* 12, gl. j.

Six jours après, développement de douleurs vives, lancinantes, avec gonflement abdominal, tranchées intestinales, cuisson du vagin et écoulement blanchâtre très-copieux; exagération de la douleur lombaire et de la sensation d'écorchure, que la malade rapporte derrière le pubis ; en même temps retour des forces, de l'appétit et du coloris.

9 octobre, *sepia* 30, gl. j. — Tout s'améliore par degrés.

5 novembre, *acid. phosph.* 9, gl. j. — Reproduit, entre autres symptômes, une diarrhée qui persiste jusqu'au

15 janvier, et cède alors à *jalappa* 6, gl. j.

21 janvier, *tinctur. sulphur.* 30°, réveille une série de symptômes qu'on est obligé d'apaiser successivement par le moyen de *bellad.* 30 et de *platina* 6.

4 mars.—On revient à *sepia* 30. La malade, dès cette époque, demeure levée toute la journée, prend chaque jour des forces et de l'embonpoint, et fait d'assez longues courses à pied. Le col utérin est presque dans son état naturel, cependant il reste un léger écoulement blanc, un peu de pesanteur et de douleur lombaire, surtout à l'approche de chaque période menstruelle.

23 avril, *murias magnesiæ* 30, gl. j.

7 mai. — Coliques, chaleur intestinale, diarrhée excessive, qui cède.

15 mai, *phosphor.* 30, gl. j.

7 juin. — De nouveau *tinct. sulph.* 30.

10 août, *sepia* 30. — 8 septembre. *acid. phosph.* 9.

5 octobre, *bellad.* 30.

Regardant alors la guérison comme parfaite, j'engageai cette dame à visiter son ancien médecin, qui fut frappé de surprise, mais qui n'a pas pour cela étudié l'homœopathie.

Deuxième observation.—Une dame de vingt-trois ans, blonde, douce et patiente, est soumise, depuis trois années, à divers traitemens allopathiques pour une affection utérine, qui a fait de continuels progrès, et maintenant force les médecins allopathes à reconnaître leur impuissance.

La malade, à l'issue d'une couche laborieuse, avait conservé une phlegmasie chronique du col de l'utérus, qui ne tarda pas à s'engorger et à durcir. On opposa d'abord à la maladie la position horizontale permanente, les antiphlogistiques internes et externes, un régime très-sévère et de fréquentes saignées, tant générales que locales.

Malgré ces précautions énergiques, les douleurs empiraient journellement, et leur caractère lancinant indiquait une tendance à la dégénération carcinomateuse, qui devint bientôt manifeste, et fit des progrès, en dépit des saignées immédiates à l'aide de sangsues placées sur le col utérin lui-même, des saignées ordinaires répétées, des injections de diverse nature, etc. Des excoriations s'établirent sur de petits tubercules ronds et blanchâtres, et la cautérisation, qu'on répéta jusqu'à l'abus, ne servit qu'à les étendre et à provoquer d'abondantes hémorrhagies.

Ces hémorrhagies cessaient de temps en temps pour faire place à un suintement séro-sanguinolent habituel, mais se reproduisaient avec abondance aussitôt que la malade essayait de quitter son lit pour se mettre debout sur ses jambes. Les forces s'épuisaient avec l'établissement de la fièvre hectique, et le découragement s'emparait de la malade. Ce fut alors qu'elle entendit parler de la médecine homœopathique; elle réclama l'avis de ses médecins, qui décrièrent cette nouveauté scientifique, avec une haine si mal déguisée, que ce fut pour la malade, m'a-t-elle dit ensuite, un motif déterminant d'y avoir recours.

L'homœopathie, dans l'état des choses, ne pouvait espérer un grand succès, mais elle promit de soulager mieux qu'aucune autre méthode; elle a tenu plus que sa promesse.

Tableau de la maladie au 23 *décembre* 1832. — Utérus d'un volume égal à une petite tête de fœtus, très-douloureux; son col abaissé, inégalement dur et bosselé. Une large excoriation a détruit en partie la lèvre antérieure de l'orifice utéro-vaginal. Cette place saigne presque continuellement, et surtout au toucher. La lèvre postérieure du même orifice est allongée, molle, spongieuse; elle semble dégénérer en un fongus, qui laisse également suinter du sang.

Ces hémorrhagies, mêlées quelquefois d'une leucorrhée jaunâtre et fétide, obligent la malade à garder le lit.

Douleur lombaire constante.

Elancemens brûlans dans les régions inguinales, la vulve et l'hypogastre.

Tiraillemens douloureux, aux membres inférieurs surtout.

Fièvre hectique, avec insomnie et paroxysmes nocturnes, que termine un peu de sueur.

Constipation, nul appétit.

Grande sensibilité au bruit, tristesse, découragement.

Le 23 décembre. — La malade entreprend son traitement et prend *belladonna* 30, qui répond à la plupart des symptômes ci-dessus.

L'amélioration est si rapide, que la malade se lève dès le troisième jour sans éprouver d'hémorrhagies; au bout d'une semaine, elle reste levée toute la journée et reprend sensiblement des forces. Les symptômes s'améliorent tous, l'appétit se prononce, la fièvre s'évanouit; progrès soutenu jusqu'au 10 janvier, époque d'un événement qui vint à la traverse et fit craindre pour la malade.

Un membre de sa famille, tendrement aimé d'elle, fut enlevé par une mort inopinée, et le plus violent désespoir s'empara de son âme.

L'acide phosphorique, dont l'action sur les peines morales est si remarquable, lui convenait également à d'autres égards.

11 janvier. — *Acid. phosph.* 9.

Une heure s'était à peine écoulée depuis ce remède que la malade s'étonne du changement qui s'opère en elle et qu'elle est loin d'attribuer à la poudre qu'on lui a fait prendre. Un calme glacial succède à la douleur profonde, elle raisonne de la mort de son frère avec une résignation inespérée, sa tête s'allége, sa poitrine se dilate, et le sourire reparaît sur ses lèvres. Cette métamorphose l'effraie, elle tremble de conserver cette insensibilité, de perdre le sentiment, et regrette le chagrin qui l'oppressait.

L'acide phosphorique, indépendamment de cette action si surprenante sur l'état maladif des organes sensitifs et intellectuels, exerce chez la jeune malade diverses modifications : ainsi, le lendemain et pendant trois jours consécutifs, retour d'hémorrhagies peu abondantes; pincemens brûlans dans l'abdomen, ressentiment de très-anciennes douleurs thoraciques et d'une oppression guérie depuis long-temps. Malgré le malaise qu'occasionent les

apparitions transitoires, tout s'améliore progressivement jusqu'au 25 janvier. — Ce jour-là, je trouve ma malade plongée dans l'abattement et la tristesse, livrée aux pleurs et aux réflexions les plus mélancoliques : il lui semble, tant est vive son affliction, que son frère vient de mourir la veille. Présumant que le remède a épuisé son action, je renouvelle la dose, en lui présentant un flacon d'*acid. phosph.* à respirer.

Le résultat n'en est pas moins admirable que la première fois. Avant même la fin de ma visite le calme revient dans l'esprit de ma malade, sans que j'aie tenté la ressource si vaine des paroles consolantes, et l'honneur du changement opéré, pour la seconde fois, dans son être moral, est tout au miasme reçu par sa membrane pituitaire.

4 février. Aggravation de tous les accidens de la maladie (la malade n'avait point flairé deux ou trois globules, mais un plein flacon d'une pharmacie de poche.) — Fièvre ardente, douleurs abdominales vives ; le tout s'apaise en l'espace de deux jours par *belladona* 30.

24 février. L'action de la belladonne paraissant épuisée, le médicament qui correspond le mieux à l'ensemble des symptômes restans, tels que pesanteur dans le bassin, constipation, sensation de ligature autour des flancs, élancemens et picotemens dans l'abdomen et la vulve, leucorrhée glaireuse, etc.., paraît être *sepia* 30.

Ce médicament produit grand nombre de malaises étrangers à la maladie, et fatigue long-temps sans procurer une amélioration sensible. La leucorrhée devient plus copieuse, le sommeil est pénible et ne repose pas; il survient une hématurie passagère.

2 avril. *Bellad.* 30 rétablit un peu de paix dans l'organisme.

A cette époque j'explore de nouveau l'utérus; le changement suivant m'étonne : son volume est moindre de moitié, ses bosselures sont effacées; il n'existe plus ni ulcération ni abaissement. Le pourtour de l'orifice utéro-vaginal est arrondi, souple, moins sensible que le fond de l'utérus, qui paraît maintenant la partie la plus engorgée. La malade fait sans se fatiguer d'assez longues courses à pied et en voiture, elle va même dans le monde, et danse sans la permission de son docteur.

8 mai. *Murias magnesiæ* 30.—Ce médicament développe une série de malaises particuliers, plus prononcés le matin, soulagés

au grand air ; une espèce de bronchite factice, de violentes pressions aux lombes, des élancemens utérins très-vifs, surtout après les règles, qui viennent à point chaque mois ; des rêves fatigans, etc., mais, à travers ces légers orages, la guérison marche et l'utérus se trouve à très-peu de chose près dans son état normal.

1 juin. *Tinctur. sulph.* 60 réveille de la pesanteur, qui cède à *bellad.*

15 juillet. *Sepia* 30 ne produit plus les mêmes malaises que la première fois, et dissipe un reste de leucorrhée et de douleurs picotantes.

Aujourd'hui la santé de cette jeune dame ne laisse plus rien à désirer

Troisième observation—Dame de 27 ans, chez laquelle existe, depuis douze années, une phlegmasie chronique de l'utérus, avec engorgement considérable et induration, d'où résultent un écoulement âcre et un gonflement abdominal qui simule assez bien un état de grossesse. La malade éprouve diverses souffrances qui ne la condamnent pas habituellement au repos absolu, mais le 10 mai 1833 elle est saisie d'une métro-péritonite aiguë, pour laquelle elle réclame mes soins.

Tableau de la maladie au 11 *mai.* — Face pâle, contractée, soulèvement des ailes du nez par l'inspiration, rapprochement des sourcils.

État fébrile intense, respiration supérieure, gênée, abdomen tuméfié, dur, douloureux à un tel point que le simple contact du drap de lit excite des cris aigus.

Angoisse excessive, désespoir, crainte de la mort ; vomissemens glaireux.

Ce même jour, à onze heures du matin, la malade prend *aconitum* 24 ; une demi-heure après, le pouls, qui était à 120 pulsations, s'élève jusqu'à 140, puis retombe bientôt à 110 ; tous les accidens subissent une aggravation analogue, suivie d'une semblable décroissance.

A une heure, seconde dose semblable à la première.

Le pouls s'élève à 118 et retombe à 90, les autres symptômes s'aggravent encore momentanément, mais beaucoup moins qu'après la première dose, et l'amélioration qui s'ensuit est plus prononcée.

A trois heures une dernière dose d'*aconit* enlève la plupart des dou-

leurs, détermine une douce transpiration et rend le pouls naturel.

A neuf heures du soir, la malade est calme, transpire abondamment et souffre seulement quand elle cherche à exécuter des mouvemens dans son lit. Je puis alors pour la première fois palper légèrement l'abdomen ; le corps utérin est d'un volume considérable, et comme en état de contraction permanente ; je donnai ce soir-là *pulsatilla* 12.

Le lendemain matin il n'existe aucun symptôme péritonéal, mais la malade ressent des douleurs semblables à celles d'un accouchement, affectant le même retour périodique toutes les cinq ou six minutes, et le même caractère de contraction du haut vers le bas. Ces contractions sont appréciables avec la main placée sur l'abdomen. Il devient indispensable d'explorer par le vagin, et la malade s'y soumet. A travers l'orifice utérin, dont la dilatation offre l'étendue d'un pouce environ en diamètre, le doigt rencontre un corps lisse, arrondi, élastique et rénitent ; ce corps est insensible et paraît devoir être expulsé de la cavité utérine où il est renfermé ; mais les bords du museau de tanche sont d'une telle épaisseur et d'une telle dureté squirrheuse, qu'ils ne paraissent pas devoir céder avec facilité aux contractions répétées du corps utérin.

Quelle que pût être la nature du corps ainsi formé et incarcéré dans l'utérus, l'indication était d'en favoriser l'expulsion si elle était possible, en conséquence j'administre *allopathiquement* le seigle ergoté. Les contractions douloureuses acquièrent beaucoup de violence et se succèdent sans relâche comme au plus fort d'un travail d'enfantement, mais sans amener de résultat; après trente-six heures de souffrance le col utérin n'est pas plus effacé qu'au début, l'orifice n'a rien acquis en dilatation, et ses bords n'ont rien perdu de leur excessive dureté. En conséquence je me décide à arrêter les douleurs expulsives ; dans ce but je donne homœopathiquement *secale corn.* 3, qui ne paraît rien faire; une heure après j'administre *platina* 6, dont un symptôme caractéristique est celui de douleurs analogues aux contractions utérines. Ce médicament opère avec une promptitude qui m'étonne. Les douleurs diminuent au bout d'une demi-heure, et s'éteignent sans retour après deux heures de durée ; la malade se trouve assez bien pour sortir le troisième jour, et rentre, quant à sa maladie, dans l'état habituel.

Quatrième observation.—Une dame de 47 ans, encore réglée, grande, mince, et qui a éprouvé des chagrins domestiques, est soignée

depuis quatre années par la médecine allopathique, pour une métrite chronique avec dégénération imminente, sinon déjà existante. Elle ne peut soutenir la marche ni la station, ressent continuellement une douleur gravative dans le bas-ventre et dans les lombes, douleur qu'exaspère le toucher, et à laquelle se joignent par momens de vifs élancemens.

Une hémorrhagie continuelle a considérablement amaigri, décoloré et affaibli la malade.

Au toucher, le corps utérin paraît d'un volume et d'un poids énormes et d'une excessive sensibilité. Son col est allongé, d'une mollesse spongieuse; l'orifice utéro-vaginal fermé ou confondu dans une masse fongueuse, saignant abondamment par le contact du doigt explorateur, sans forme déterminée, comme sans consistance.

Il existe peu de symptômes sympathiques, si ce n'est le cortége obligé des métrites chroniques ; douleurs sincipitales, mammaires, lombaires, crurales ; sensibilité, pleurs, spasmes, etc.

Cette malade prend tour à tour, et suivant l'exigence du moment, pendant l'espace de seize mois, *bellad.* 30, *silicea* 30, *thuya* 30, *conium* 30, *china.*, 24, *platina* 6 et *tinctur. sulph.* 30.

Au bout de quatre mois l'ensemble des symptômes avait totalement changé, il ne survenait plus d'hémorrhagies, la malade s'applaudissait du retour de son embonpoint, de ses forces, et le volume utérin était diminué de moitié, le col à peu près restitué à l'état normal, cependant encore un peu mou, un peu plus chaud que le vagin, et sensible au toucher. Mais depuis, la guérison a fait des progrès et la malade n'éprouve aucun malaise.

Cinquième observation. — Une dame de 18 ans, blonde, mince, vive et sensible, éprouve divers malaises, qui paraissent dépendre d'une métrite chronique et s'exacerbent à chaque période menstruelle.

Le toucher fait découvrir un tubercule dur et squirrheux développé sur la partie antérieure du col utérin.

La malade, ennemie de la contrainte, ne consent à soigner sérieusement sa santé qu'à l'occasion d'une métrite aiguë, qui vint tout à coup s'enter sur l'état chronique, le 15 mai 1833, s'accompagnant d'un état fébrile plus prononcé le soir, et d'une diarrhée dont l'invasion avait eu lieu la nuit.

Ces deux dernières circonstances sont caractéristiques pour l'emploi de *pulsat.*, qui, donnée le seize au matin, produit un mieux

surprenant dès ce même jour, et provoque le lendemain l'apparition très-anticipée des règles.

Huit jours après, tout étant rentré dans l'ordre ordinaire, c'est-à-dire dans l'état chronique, la malade prend successivement *silicea*, *iodium*, *tinct. sulph.*, dans l'espace de six mois. Le tubercule squirrheux a disparu, et elle jouit d'une santé parfaite.

Sixième observation. — Au 10 avril 1834, une jeune dame demande mes soins pour une affection de l'utérus ancienne et rebelle.

Apprenant de sa bouche qu'elle faisait cette démarche auprès de moi contre le gré de son mari et de son médecin ordinaire, j'exigeai, avant d'entreprendre sa guérison, qu'elle voulût bien faire constater la nature de sa maladie par l'un des chirurgiens renommés à Paris, dont elle m'apporterait l'avis par écrit. Comme elle hésitait, je lui adressai le raisonnement suivant :

Ou vous aurez à vous applaudir de vous être confiée à l'homœopathie, ou bien au contraire vous n'en éprouverez rien.

Dans le premier cas, on vous dira que vous n'étiez pas malade lorsque vous est venue la fantaisie d'être traitée homœopathiquement.

Dans le second cas, on accusera l'homœopathie de vous avoir donné les maux dont vous continuerez à vous plaindre.

La malade n'objecta plus rien, et m'apporta l'avis par écrit d'une de nos célébrités chirurgicales, qui déclarait l'existence :

1° *D'un engorgement du col de la matrice* ;

2° *D'un petit polype né de la surface interne du col utérin* ;

3° *De fongosités entourant l'orifice urétral.*

La malade est chétive, délicate, brune, d'une sensibilité excessive, d'un caractère mélancolique, quoique avec des éclairs de gaîté; elle éprouve une nombreuse série de symptômes dont voici les plus saillans :

Migraines fréquentes ;

Habituellement tiraillemens douloureux aux lombes, aux régions du foie et de l'estomac ;

Sensation de poids dans le bassin ;

Souffrance plus vive avant les règles;

Leucorrhée jaunâtre.

Inappétence, langue saburrale ;

Aversion pour les acides, qui causent de la gastralgie ;

Constipation opiniâtre ;

Irritabilité excessive, impatience, humeur morose, envies de pleurer.

Facilité extrême à se refroidir.

Belladonn. 30 ne produisit aucun effet remarquable. Mais *platina* 6, gl. ij, une semaine après son administration, développa une forte aggravation de la plupart des symptômes et une série de douleurs expulsives, qui durèrent plusieurs jours, et cessèrent brusquement, en même temps que se détacha le polype dont il a été question. Dès ce moment un bien-être soutenu succéda aux souffrances de la malade. Néanmoins elle conservait une grande irritabilité nerveuse, à laquelle *aurum* 30 répété parut apporter quelque amélioration.

Sepia 30, donné quelques semaines plus tard, réveilla fortement plusieurs malaises, qu'il fallut apaiser tour à tour par *nux*, *chamom. puls.*, *staphys.*

La malade, deux mois après l'emploi de *sepia*, fut de nouveau examinée par son médecin allopathe, et m'apporta, écrite de sa main, l'attestation qu'il n'existait plus ni polype, ni engorgement du col utérin, mais seulement un peu d'abaissement de cet organe et quelques petits boutons à l'orifice de l'utérus. Je donnai encore *platin.*, puis *sulph.*; la personne, aujourd'hui, est dans un état de santé très-satisfaisant.

OBSERVATION DE RHUMATISME GUÉRI HOMŒOPATHIQUEMENT;

Par le Docteur CROSERIO.

Un homme de 28 ans, d'une taille élevée et d'un tempérament nervoso-sanguin, éprouvait, depuis quatre jours, un embarras d'estomac après le dîner, avec mal de tête et douleur dans le dos, qui le forcèrent enfin de garder le lit. Il fit usage d'une infusion de camomille et de tilleul jusqu'au jour où je fus appelé. L'examen de la maladie m'offrit les symptômes suivans. Mal de tête excessif, sorte de pression au front, au dessus des yeux, qu'il est obligé de tenir dans une direction moyenne; l'élévation et l'abaissement de ces organes augmentent la douleur; en se levant le malade éprouve des secousses violentes dans toute la tête,

qui l'obligent à se recoucher ; visage pâle ; bouche sèche ; langue blanche ; soif ; désir des alimens ; épigastre indolent ; point de selles depuis quatre jours , malgré les lavemens ; urine rouge ; douleurs dans le dos , depuis les épaules jusqu'au bas des reins , en se remuant dans le lit ; facilité à suer ; petits boutons , remplis de sérosité à la pointe , sur différentes parties du corps , qui démangent quand ils apparaissent et se dissipent promptement ; sommeil interrompu par des rêvasseries ; pouls naturel et peu fréquent ; peau chaude, inquiétudes ; larmes abondantes , sans motif et involontaires. Avant sa maladie le sujet était gai et d'humeur douce , aimant beaucoup le travail. Un an environ auparavant , il avait éprouvé une douleur au dos semblable à celle qu'il ressent actuellement, et qui fut suivie d'un abcès au devant du cou.

Comment établir d'une manière positive le diagnostic de la maladie que j'avais sous les yeux d'après la pathologie régnante ? Malgré la violence du mal de tête , ce ne pouvait pas être une méningite : l'absence presque de fièvre excluait cette idée. Quelques symptômes auraient bien pu faire admettre une lésion dans l'estomac , mais son insensibilité, le désir d'alimens, etc., ne permettaient pas d'admettre la gastrite comme cause prochaine de toutes ces souffrances. Décidément il ne pouvait pas être question ici de phlegmasie : les souffrances , qui se prolongeaient depuis quatre jours (malgré la diète et le repos), et s'augmentaient de jour en jour, ne pouvaient être l'effet d'une indigestion. Les maux de reins et de dos, qui avaient résisté à quatre jours de transpiration, me faisaient craindre qu'ils ne retinssent longtemps le malade éloigné de ses occupations , si on ne leur opposait qu'une médication prise parmi celles de la médecine ordinaire. Je me vis donc forcé d'en venir à l'homœopathie. Cette doctrine, qui n'impose pas l'obligation de déterminer la cause prochaine de la maladie, et qui se contente des signes accessibles aux sens et à la raison de l'homme , me donnait seule le moyen d'établir un diagnostic non douteux. L'ensemble du système avait été affecté de manière à produire les souffrances que j'avais sous les yeux. Si leur variété ne permettait pas de leur donner un nom , la matière médicale pure fournissait des subtances qui , offrant les principales, procuraient les moyens de les guérir promptement. Ces moyens étaient surtout la bryone et la noix

vomique. La douleur excitée par le mouvement du corps, la rougeur des urines, les boutons et la disposition à la sueur me déterminèrent pour la première, quoique la seconde répondît aux autres symptômes.

Je donnai trois globules imbibés de la trentième dilution de bryone, à 9 heures du matin; eau sucrée et deux potages gras, sans épices; je conseillai de ne couvrir le malade que d'un drap, attendu la chaleur de la saison.

Le 12. La douleur de dos est entièrement dissipée. Pendant la nuit le malade a mieux dormi. Le visage est meilleur, et l'appétit plus vif; il y a moins de soif; les urines sont moins rouges; le mal de tête est toujours le même, surtout le matin; le sujet ne peut se tenir debout; la tête est lourde, et il éprouve des étourdissemens quand il se tient levé; les yeux sont douloureux, comme s'il y avait reçu des coups; il a une répugnance extrême pour la pipe (qu'il affectionnait beaucoup). J'apprends ce jour-là seulement qu'il est marié depuis cinq semaines, ce qui m'explique son état nerveux, et surtout la disposition à pleurer, qui existe toujours, quoique le sujet assure n'éprouver aucune peine morale et n'avoir fait aucun excès. Cette circonstance a certainement exercé, selon moi, de l'influence sur la nature de la maladie, et elle méritait d'être prise en considération dans le choix des médicamens.

Cette cause présumée, l'état nerveux du malade, la nature de la céphalalgie, augmentée par les mouvemens des yeux et plus forte le matin, la répugnance pour la pipe, l'âge et l'état physique du malade me firent présumer que la noix vomique était le spécifique indiqué actuellement. Comme la bryone avait produit tout le bien qu'on pouvait attendre d'elle dans ce cas, je fis prendre deux globules de la vingt-quatrième dilution de noix vomique, le même jour, à 3 heures de l'après midi, et je permis d'ajouter des légumes aux potages.

Le 13, deux heures après la prise, le mal de tête était entièrement dissipé, sans exaspération préalable, et il n'a pas reparu depuis. Selle très-dure et difficile, dans la soirée; bon sommeil toute la nuit. Vers le matin, le malade se sent très-bien; à cela près d'un peu de pesanteur de tête, son humeur a repris son état naturel.

Cette maladie, sans être un de ces graves désordres qui com-

promettent l'existence, mérite attention par la promptitude avec laquelle des souffrances très-violentes ont été dissipées. Les effets des deux médicamens prouvent l'exactitude de la loi des semblables d'une manière bien positive. La bryone, qui exprime dans ses symptômes celui de la douleur du dos, l'a guérie en 24 heures.

UN MOT SUR LES ÉMISSIONS SANGUINES;

Par le Docteur GROSS.

Si l'on réfléchit à tout ce que l'allopathie se propose en recourant à la saignée, on est à bon droit surpris de l'étendue de la sphère d'action attribuée à ce moyen. Elle doit ici faire cesser la pléthore, et là calmer l'éréthisme, ailleurs rétablir l'équilibre de la masse du sang, lorsqu'elle est inégalement répartie, et plus loin diminuer la cohérence excessive de ce liquide; en certains cas elle le détourne des organes vers lesquels il afflue, s'oppose aux hémorrhagies actives, ou les arrête, et ramène au type normal toute action vitale trop exaltée, etc. Les émissions sanguines ont été employées dans presque toutes les maladies aiguës, et même dans la plupart des affections chroniques, comme moyen principal de guérison, ou, tout au moins, comme accessoire à peu près indispensable.

Quand un moyen suffit à de nombreuses indications, c'est toujours une preuve qu'il a une action très-diversifiée. Ainsi l'expérience a constaté que la noix vomique, le mercure, la belladonne, la pulsatille, etc., produisent une multitude d'effets particuliers qui les rendent propres à guérir des maladies très-différentes. Ne devrait-on pas en accorder de plus nombreux encore à la saignée, si on la jugeait d'après l'emploi qu'en fait l'allopathie? Cependant on commettrait une grave erreur, car l'effet de ce moyen, loin d'être varié, a plutôt une grande uniformité; il n'est que violent et pénétrant. La saignée s'attaque à toutes les parties de l'organisme; elle porte atteinte à la vie immédiatement et jusque dans ses profondeurs les plus cachées. Comment pourrait-il en être autrement? Toute mutilation d'un organe, quelque peu important que fût celui-ci comparativement aux autres, porte

plus ou moins atteinte à la vie de tous ou de presque tous les autres, et l'excitation même rapide d'un doigt ne peut pas rester sans quelque influence sur l'ensemble de l'organisme. Mais la diminution de la masse du sang doit léser toutes les parties de ce dernier à la fois, parce que le sang est la source à laquelle chacune puise l'aliment nécessaire à son existence, propriété qui annonce combien est grande son importance pour l'économie animale entière. La saignée doit donc produire un changement pathologique général dans cette dernière. Un épuisement de la vie est le premier résultat de la diminution de la quantité normale du sang; tous les tissus organiques y participent, mais le système vasculaire le ressent doublement, parce que l'émission sanguine, outre qu'elle le prive d'une portion de son principe nutritif, lui enlève aussi le stimulant naturel qui l'excite à continuer ses fonctions propres. La vie ne peut se maintenir dans un pareil état de choses, de sorte que la force organique tend à réparer la perte en préparant plus de sang qu'à l'ordinaire, mais cette réparation n'ayant jamais lieu qu'aux dépens du tout organique, les effets nuisibles de l'atteinte générale se font sentir pendant quelque temps dans l'organisme jusque-là vigoureux. Celui qui est plus faible, ou qu'on épuise par des saignées réitérées, succombe souvent aux efforts de la nature pour se rétablir dans l'état d'intégrité qu'on lui a fait perdre.

Nulle puissance médicinale ne porte une atteinte aussi immédiate et aussi soudaine à la vie entière que la saignée. L'action de tout médicament quelconque s'exerce dans un sens déterminé, et porte sur tel ou tel système, de préférence aux autres, qu'elle n'affecte que d'une manière secondaire. On ne peut même pas dire de l'arsenic qu'il anéantisse immédiatement toute la vie. La perte du sang est seule capable de produire un pareil résultat. C'est peut-être aussi en raison de cette grande et générale influence qu'on emploie la saignée dans la plupart des maladies, car, si les médicamens proprement dits ne déterminent jamais que des changemens partiels et souvent lents dans l'état de l'organisme sain et malade, les émissions sanguines sont au contraire suivies d'une modification soudaine et générale. Mais la question se présente de savoir si cette modification subite et générale est réellement apte à remplir les indications curatives qu'on se propose, et l'on serait tenté d'y répondre par l'affirmative, car le fréquent emploi

qu'on fait de la saignée mène naturellement à conclure que les inconvéniens de son action violente sont surpassés de beaucoup par les avantages qui en résultent ensuite, et que nul autre moyen ne peut la remplacer dans les maladies. Cependant il n'en est point ainsi, comme on s'en convaincra par une discussion approfondie.

On veut remédier à la surabondance du sang par la saignée. L'existence de cet état, quoique généralement admise, est néanmoins très-problématique. La proportion de la masse du sang à celle des parties organiques varie dans toutes suivant les individus; mais on ne peut pas dire pour cela que jamais elle prédomine d'une manière absolue. Un si grand défaut de rapport entre les liquides et les solides devrait certainement s'annoncer par des phénomènes plus manifestes, plus menaçans, que ceux qui accompagnent ce qu'on appelle la pléthore, nom sous lequel on désigne une prédominance individuelle du système vasculaire, qu'on peut très-bien concevoir renfermée dans les limites de la santé, de même que les divers organismes, où, dans l'impossibilité d'une harmonie absolue des forces, en existe au moins une relative, offrent, dans telle ou telle de leurs parties, une prédominance qui est la source de la diversité des tempéramens. Quand un système quelconque prédomine dans un organisme jouissant de la santé, ce système, dès qu'il vient à tomber malade, joue naturellement aussi le rôle principal et imprime son caractère à la maladie : donc si c'est le système vasculaire qui l'emporte chez le sujet sain, il suffira déjà d'une faible influence pathogénétique externe ou interne, pour le porter à une réaction plus vive, et pour lui faire imprimer une direction spéciale à la maladie qui se développe. Ainsi, par exemple, un exercice plus violent qu'à l'ordinaire ou une légère émotion suffit pour mettre le sang en émoi chez un sujet qui se trouve dans ce cas. Nous n'examinerons pas s'il peut ou non exister une véritable pléthore, nous admettrons même la réalité de son existence, et nous accorderons que la masse du sang peut s'accroître parfois au point qu'il en résulte un véritable danger; mais la saignée est-elle spécifique dans cet état morbide? Il est très-permis d'en douter. La médecine allopathique, qui se vante de guérir radicalement les maladies en détruisant leur cause prochaine, commet une inconséquence frappante lorsqu'elle diminue la masse du sang dans la

vue de faire cesser les phénomènes morbides de la pléthore. Pourquoi donc en pareil cas attache-t-elle, contre ses propres principes, tant d'importance à des accidens qui, d'après ces mêmes principes, ne sont que des symptômes d'un symptôme (pléthore), et par conséquent ne méritent aucune attention? Pourquoi ne cherche-t-elle pas la cause prochaine de la pléthore, qui ne peut point s'établir d'elle-même, et qui doit nécessairement avoir pour cause un état morbide particulier, dont l'effet soit de produire une hématose trop abondante? Croirait-on, dans le cas d'une suppuration abondante et chronique déterminée par l'introduction d'une épine au milieu de parties musculeuses, guérir rapidement et radicalement la sensibilité douloureuse du membre malade, en exprimant le pus par la plaie, au lieu de rechercher et d'extraire le corps étranger? Ou bien l'allopathie se serait-elle permis de faire ici une exception à la règle, parce que l'expérience lui aurait appris, contre sa théorie, que la saignée, opérant une guérison radicale, est un moyen spécifique en pareil cas? S'il en était ainsi, elle se serait trompée, et aurait sans besoin fait infidélité à ses principes, car l'utilité de la saignée dans la pléthore, vraie ou imaginaire, n'est que palliative et momentanée, jamais durable; elle ne détruit point la cause de l'hématose excessive; bien au contraire, cet état pathologique particulier de l'organisme s'exaspère sous son influence, comme on le voit, la plupart du temps, à la suite des traitemens palliatifs; la pléthore revient avec plus de fréquence et d'intensité, ce qui oblige à recourir sans cesse à la saignée (1). On suit en cela la même méthode symptomatique que quand on cherche à guérir une hydropisie par la ponction. L'hydropisie n'est qu'une chose en quelque sorte accessoire, un symptôme d'un état plus profondément caché, après la cessation duquel la sérosité se trouve résorbée et éliminée du corps par les voies naturelles. Loin de guérir une hydropisie par la ponction, surtout si elle date de loin, on ne

(1) Ainsi ceux qui ont contracté l'habitude des saignées annuelles régulières, ne peuvent les omettre sans s'exposer à tous les résultats de la pléthore : une nouvelle saignée leur procure encore un soulagement palliatif; mais un médicament qui répondrait spécifiquement à la pléthore, serait suivi d'une guérison radicale. Les mêmes réflexions s'appliquent aux saignées pratiquées chez les femmes enceintes, sans le concours de médicamens appropriés à l'état du sujet.

fait que la rendre plus opiniâtre et plus dangereuse : car plus on répète l'opération, plus le liquide s'accumule rapidement et abondamment, de sorte que le sujet, au lieu de guérir, devient incurable. Pourquoi cherche-t-on à faire cesser la pléthore par un moyen qui est absolument impropre à produire ce résultat, qui même nuit à l'organisme d'une manière directe, en l'épuisant plus que ne le pourrait faire tout autre, et indirecte, en augmentant le mal pour l'avenir? Peut-être ne connaît-on point encore soit l'état pathologique qui fait la base de cette pléthore, soit le remède qui lui convient, soit enfin l'une et l'autre circonstance. En effet on ne peut apercevoir ou s'expliquer clairement ni l'état morbide, ni les vertus curatives des remèdes : mais on aperçoit très-bien les effets propres du premier, en observant ce qu'éprouve le malade, et l'on découvre les propriétés des médicamens en les mettant à l'essai sur des personnes bien portantes; du moins l'homœopathie suit-elle cette marche infaillible, et jamais elle n'a eu lieu de s'en repentir. Ainsi il n'est pas rare qu'elle guérisse par de très-petites doses d'éponge brûlée, de mercure, d'aconit, etc., suivant l'exigence des cas, tous les accidens accompagnant ce qu'on appelle la pléthore, même chez les femmes enceintes, et que par conséquent elle guérisse la pléthore elle-même, le tout d'une manière facile, prompte et durable. Peu soucieuse de savoir s'il y a pléthore ou orgasme, elle ne s'attache qu'à l'ensemble des spécialités de la maladie, après quoi, sans peine et à coup sûr, elle trouve le moyen de l'éloigner à jamais.

Il en est de même de la répartition inégale du sang et de son afflux vers l'un ou l'autre organe. La saignée doit procurer, dans les parties organiques où il y a trop de sang, un soulagement momentané, qui n'est pas plus réel que celui auquel elle donne lieu dans la pléthore ; mais le défaut de sang se fait sentir encore davantage dans les autres, et quoique la modification générale déterminée par la saignée soit suivie, dit-on, d'une répartition plus uniforme du sang, cet effet ne peut également point être durable, parce que ce n'est pas l'état pathologique d'où dépend cette inégalité de répartition, mais seulement son symptôme, qu'on a supprimé d'une manière palliative. Or l'homœopathie guérit aussi cet état d'une manière facile, prompte et durable, par des moyens appropriés, assez souvent par la noix vomique, le quinquina, etc.

Il en est de même des altérations de la masse du sang, par exemple de sa cohérence excessive et de sa viscosité, en supposant qu'il existe réellement quelque chose de semblable. La saignée ne peut les guérir d'une manière durable, et elle ne les fait cesser que momentanément. Le sang devient pour quelque temps moins riche en cruor, mais celui-ci ne tarde pas à y augmenter, parce que la cause dynamique de l'altération n'a point été détruite, et que l'altération a été seulement palliée. On n'en procure la guérison radicale qu'à l'aide d'un médicament spécifique, correspondant à la cause, entre autres par le safran, ainsi que nous l'apprend la méthode homœopathique.

On peut en dire autant des hémorrhagies actives, qui ne sont au fond qu'un plus haut degré de développement des congestions actives. Si l'on s'imagine les guérir en se bornant à diminuer la masse du sang, toutes les objections qui s'élèvent contre l'emploi de la saignée dans les congestions reparaissent ici. Mais si on attribue cet état anormal à une exaltation morbide de l'excitabilité de l'organe, qui, dans le moment actuel, est plus particulièrement le siége d'une congestion, et si l'on pense faire cesser cette exaltation par une saignée pratiquée sur un point éloigné, où l'on s'imagine provoquer ainsi une congestion artificielle assez forte pour détruire la congestion naturelle, on ne procurera non plus par là aucun soulagement réel au malade. La suppression palliative de la congestion ou de l'hémorrhagie naturelle ne dure pas plus que la congestion ou l'hémorrhagie artificielle, après la cessation de laquelle elle revient plus forte qu'auparavant. Dans un pareil cas, on ne peut non plus être véritablement utile qu'en opposant des moyens spécifiques à l'affection pathologique de l'organe ou de l'organisme entier, qui est en proie à la congestion.

La saignée n'agit également que comme palliatif, et jamais comme moyen de guérison radicale, dans tous les états pathologiques où il y a exaltation soit générale, soit partielle, de la vie, à moins que la maladie ne soit très-peu grave et d'une si courte durée que l'action pathogénétique de l'émission sanguine ne lui survive; mais alors le sujet doit rester plus longtemps atteint de la maladie artificielle, qu'il n'aurait pu l'être de la maladie naturelle.

Les phénomènes pathologiques (symptômes) ne naissent pas seulement des influences pathogénétiques (excitant la maladie);

l'organisme concourt aussi pour sa part à leur manifestation, parce qu'à l'impression qu'il reçoit il oppose une réaction proportionnelle, conflit d'où résulte le groupe des symptômes. Quand ce groupe porte le cachet d'une exaltation de la vie, on tente de ramener cette dernière à son état normal, en diminuant l'énergie de l'organisme, et pour cela, dans les maladies aiguës surtout, qui exigent de prompts secours, on emploie les émissions sanguines, à l'aide desquelles on enlève à l'organisme entier la plus grande partie de son pouvoir réactionnaire. On suit donc le même principe que dans les traitemens méthodiques par la faim, usités dans les affections invétérées, traitemens par lesquels, en n'accordant point à l'organisme toute la nourriture dont il a besoin, on croit priver aussi d'aliment l'acte morbide qui se passe en lui.

De cette manière la scène prend toujours une autre face, mais n'en acquiert point une meilleure. On surcharge l'économie d'une nouvelle maladie (diminution de son énergie, épuisement), qui, suivant qu'elle égale ou surpasse l'affection primitive en intensité, occupe l'organisme et le sollicite à la résistance, momentanément ou à demeure. Car une loi fixée par la nature ne permettant pas qu'il soit atteint à la fois de deux maux différens, et le plus faible étant toujours suspendu par le plus fort, on voit ordinairement, dans le dernier cas, l'épuisement produit par les émissions sanguines, et dont l'intensité surpasse la maladie primitive, prendre le dessus dans l'organisme aussi long-temps que sa nature lui permet de durer. Dans le premier cas, lorsque l'épuisement ne fait que lutter d'intensité avec le mal naturel, il dispute en quelque sorte la prééminence à ce dernier. Nous voyons alors apparaître les symptômes propres, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, alternativement. Ainsi l'expérience nous apprend que la saignée, poussée jusqu'à la syncope, rend les paroxysmes de la rage moins forts et peut-être aussi moins fréquens, mais qu'elle n'est point capable de sauver le malade; qu'au contraire elle le conduit plus rapidement à la mort, parce qu'étant incapable de le guérir, elle épuise sa force vitale tout autant que pourrait le faire la maladie primitive, quoique d'une autre manière (1).

(1) Si donc l'allopathie déclare ordinairement les malades incurables,

Les spasmes, les douleurs vives et en général toutes les maladies qui présentent le caractère d'une exaltation anormale de la vie, ne peuvent non plus jamais être guéris d'une manière conforme à la nature par la saignée. Ces affections reparaissent ordinairement un peu moins fortes, parfois aussi intenses que par le passé, et alternent en quelque sorte avec l'épuisement général causé par la saignée, quand celui-ci les balance, ou sont suspendues par lui, lorsqu'il les surpasse en intensité; une fois que l'organisme est ranimé, on les voit, si toutefois leur cours n'est point épuisé, reparaître plus fréquentes et plus graves, parce que la force vitale n'a plus assez d'énergie pour leur opposer la même résistance qu'autrefois.

A la vérité les émissions sanguines ne sont pas considérées comme un moyen indispensable dans les affections qui viennent d'être passées en revue, et on les y croit plutôt un secours utile pour préparer et appuyer le traitement; mais elles passent pour nécessaires et même spécifiques dans toutes les inflammations. Elles n'agissent pas, dit Reil, en diminuant la pléthore, en débarrassant les vaisseaux et produisant par là une détente, mais en soustrayant le liquide qui concourt à l'action des organes.

En admettant la possibilité que le système vasculaire, fortement irrité dans les inflammations, soit incapable de supporter même la stimulation naturelle du sang, et que celle-ci ne fasse

après que la rage a réellement éclaté, c'est alors que commence, à proprement parler, la sphère d'action de l'homœopathie. Après avoir bien saisi tous les phénomènes que lui présente le paroxysme, et qui varient suivant les individus, elle choisit le médicament qui correspond le mieux à l'ensemble des symptômes. La plus petite dose, prise après le premier paroxysme, supprimera le suivant, ou du moins le rendra plus court et moins fort; il en surviendra difficilement un troisième. Si la belladonne, mieux encore que la jusquiame et la pomme épineuse, moyens homœopathiques, en pareil cas, a rarement été utile, il ne faut pas s'en étonner; ce qui surprend davantage, c'est qu'elle n'ait pas toujours accéléré la mort; car quand elle n'a pas été utile, elle a presque toujours nui, uniquement à cause de l'énormité des doses. Brera parle de quatre cas dans lesquels on a fait prendre 3 gros en vingt-quatre heures, et en tout 8 onces, de belladonne en poudre à chaque malade. S'il n'y a pas erreur dans l'énoncé de ces doses, il fallait ou que la belladonne eût perdu une grande partie de son énergie, ou que le mercure, qui est en partie son antidote, en eût paralysé l'action.

que le pousser à redoubler d'activité, rien de tout cela ne prouve encore la nécessité des émissions sanguines. Au contraire, ce qu'on peut faire de plus naturel en pareil cas, c'est de ramener directement l'excitabilité des vaisseaux à son degré normal par des médicamens appropriés. Quand un œil est enflammé, on le soustrait, et avec grand avantage, à la lumière qui l'offense, et alors agit sur lui comme irritant contre nature; mais il en est tout autrement du sang, qui soutient toute l'économie animale, et qu'on ne peut prodiguer sans des inconvéniens graves, ou du moins non compensés par les avantages qu'on en retire, puisque la saignée ne tend qu'à diminuer partiellement l'irritation dans le système vasculaire. L'utilité de la saignée ne saurait être d'écarter une irritation nuisible; car, s'il en était ainsi, une seule émission sanguine devrait non seulement ramener l'action des vaisseaux à son degré normal, mais encore la maintenir à ce degré, puisque l'irritation, une fois éloignée par la diminution de la masse du sang, ne peut pas plus revenir en un court espace de temps que la pléthore dissipée par le même moyen. Cependant nous voyons que, dans la plupart des cas, on n'obtient pas ce résultat d'une seule saignée; au bout de quelque temps, les actions des organes reviennent à leur précédent degré de violence, ce qui fait qu'on est obligé de pratiquer ordinairement deux à trois saignées, et souvent même davantage. Il faut donc que les émissions sanguines aient une autre manière d'agir, pour qu'on puisse expliquer leur utilité dans les inflammations. Peut-être dira-t-on qu'un changement de qualité du sang, déterminé par l'inflammation, est la cause des qualités stimulantes anormales de ce liquide. Si un changement pareil a lieu réellement dans beaucoup de cas, c'est une raison de plus pour s'empresser de détruire la maladie d'une manière directe, et pour ne pas borner ses efforts à en éloigner les effets. Il est bien difficile que la couenne inflammatoire fournisse une indication certaine pour la saignée; car d'abord elle est par elle-même un signe fort insidieux d'inflammation, puisque Hewson, Parmentier et Deyeux ont remarqué que, chez les animaux abattus par le boucher, la coagulabilité du sang augmentait à mesure qu'ils perdaient du sang; mais ensuite, en supposant même que le sang ait jamais une nature inflammatoire et par conséquent irritante, la reproduction fréquente de cette qualité après la saignée, et le retour de

tous les autres phénomènes pathologiques, prouvent que la diminution de la masse de ce liquide n'est pas propre, comme telle, à faire disparaître les qualités anormales qu'il peut offrir. Ils démontrent, au contraire, que les émissions sanguines ne remplissent le but du médecin qu'en modifiant l'organisme entier et spécialement l'état particulier du système vasculaire. Ce paraît donc être l'épuisement général déterminé par la saignée, qui, affectant l'organisme avec plus de force que la maladie primitive, l'inflammation, suspend celle-ci d'une manière en partie énantiopathique, en partie allopathique, et ralentit violemment les actions des vaisseaux.

La saignée est regardée comme le premier et le plus salutaire moyen dans toutes les inflammations ayant le caractère de la synoque. Mais il est souvent très-difficile de reconnaître le vrai caractère d'une inflammation : c'est ce que prouvent les aveux des médecins de tous les temps, et les erreurs dans lesquelles on tombe si souvent à cet égard. Huxham dit : *Peripneumonia grassabatur epidemica, in qua post alteram (et interdum quoque post unicam) sanguinis emissionem, pulsus et vires ægroti mirum in modum prosternebantur, et quæ in febris mutabatur speciem nervosæ, cum qua magni tremores, tendinum, subsultus profusi sudores, aut diarrhœa atrabiliosa, cum lingua nigra, comate vel delirio erant conjuncta; quanquam in principio pulsus plenus et celeriter tremens, dolor, tussis et oppressio ita urgere videbantur, ut sanguinis emissionem quam maxime indicarent.* D'un autre côté, il y a des cas où tous les phénomènes morbides annoncent le caractère du typhus, qui ne fait place qu'après la saignée à celui de la synoque. Ainsi Reil dit qu'on rencontre quelquefois une grande faiblesse avec pouls petit, faible et intermittent, grande dyspnée, anxiété, pâleur du visage et froid des extrémités, et que cependant la saignée est indiquée d'une manière plus pressante que dans une douleur très-aiguë. Comment distinguer ici le véritable caractère? On conçoit aisément que les considérations tirées du tempérament, de l'âge, du sexe, de la complexion, des habitudes, des crachats sanguinolens et de la constitution régnante, seraient toujours des ressources fort équivoques, et Reil en convient lui même, quand il dit qu'on ne pourrait arriver par là qu'à de simples préventions, et donne ensuite le conseil de recourir à des saignées d'essai,

dans les cas douteux, puis de s'en rapporter au tact médical et au hasard. C'est malheureusement une chose fort suspecte que le tact médical, comme doivent le savoir tous les praticiens expérimentés, et l'on doit déplorer la condition du malade dont le sort est confié à ce talent équivoque, mis en parallèle avec un hasard heureux. Un remède susceptible de nuire négativement, parce que le médecin peut avoir des motifs pour s'en abstenir, quoiqu'il soit indiqué, et positivement, parce que, malgré l'indication, il aggrave la maladie, et la rend parfois mortelle, un remède dont l'effet ne peut pas toujours être calculé d'avance, et qu'on est parfois obligé de commencer par essayer sur le malade, afin de savoir s'il sera utile ou nuisible, un tel remède, fût-il spécifique et applicable sans inconvénient dans mille autre cas, doit, raisonnablement parlant, être considéré au moins comme incertain et dangereux.

Dans presque tous les temps, on a attaché une grande importance à l'aspect et à la nature du sang tiré de la veine. Il fallait toujours une véritable couenne inflammatoire pour justifier la nécessité de la saignée. Cependant nous avons déjà vu que c'est là un signe fallacieux; les médecins anciens et modernes ont pu s'en convaincre. Ainsi, Huxham, après avoir rapporté quel fut, chez la plupart des sujets, l'état du sang dans l'inflammation de poitrine où il a vu la saignée entraîner la mort, ajoute : *Interdum quidem crusta erat crassior et tenacior, sed colore pallide rubicundo, baccis corni vel dilutæ ribesiorum rubrorum gelatinæ simili.... Quod phænomenon sæpius in veris pleuroperipneumoniis observavi.* Mais si la véritable couenne inflammatoire du sang prouve, la plupart du temps, la nécessité de la saignée, et qu'un autre état de ce liquide indique que l'opération ne convient pas, le malade se trouve dans une fâcheuse situation, puisqu'on ne peut juger de l'état de son sang qu'après l'avoir saigné. A la vérité les suites d'un pareil essai pourraient ne point être graves, s'il ne fallait qu'une très-petite quantité de sang pour donner une juste idée du véritable état de la maladie; mais Baglivi nous apprend qu'il n'en est point ainsi : *in pleuritide, peripneumonia et hujusmodi inflammatoriis pulmonum morbis, si in sanguine, e vena secta extracto, non appareat in superficie crusta alba, quæ necessario apparere debet, pessimum?.... Si vero in altera sanguinis missione incipiat apparere, bonum; contra si in secunda nequidem apparebit, abstineto statimà sanguinis missione,*

aliter interficies ægrotantem. Je pense que le malade est déjà à moitié tué après ces expériences. Il faut vraiment une témérité sans égale pour entreprendre une seconde saignée quand la première donne déjà un très-fâcheux pronostic, et cela uniquement pour voir si cette seconde saignée aura un meilleur résultat. N'est-ce pas là conduire le malade à la mort suivant les règles de l'art? Tandis qu'on met principalement sa confiance dans l'état normal de la couenne inflammatoire, on saigne plus ou moins dans toutes les inflammations, et la mort qui survient si souvent chez ceux dont le sang ne montre pas la couenne normale, est attribuée uniquement à cette anomalie. *Quamquam*, dit Huxham, *in febribus pulmonicis, si in sanguine satis tenax et crassa apparet crusta, in genere non malum est symptoma; quando tamen ejus tenacitas insignior et color summe latens aut pallide plumbeus est, periculum sub est;* et plus loin il ajoute : *Quod aliquoties in pleuroperipneumonia vidi, ubi post quartam aut quintam sanguinis emissionem tam violenter, ut antea, continuabat dolor, et pars sanguinis globularis ita erat diminuta, ut crassamentum vix sextam totius sanguinis voluminis partem efficeret, tamen firmitate, quanta carnis frustum, erat præditum. Qui casus plerumque sunt mortiferi.* Si la mort a eu lieu dans la plupart de ces cas, ce n'est pas une preuve qu'ils fussent mortels par eux-mêmes, mais c'en est une seulement que la saignée n'y convenait point; tout fait présumer que les malades qui ont succombé, non pas seulement après la saignée, mais par son effet, auraient pu être sauvés, si, la laissant de côté, on eût choisi un meilleur mode de traitement. Ici donc elle nous apparaît non pas seulement comme incertaine et dangereuse, mais comme mortelle.

Il y a des cas aussi où l'état inflammatoire d'un organe est accompagné de faiblesse générale. Les bons effets, d'ailleurs presque toujours momentanés et palliatifs, que peuvent alors avoir de petites saignées répétées, sont compensés et au-delà par les résultats durables provenant de ce que l'émission sanguine ne convient allopathiquement ou antipathiquement qu'au premier des deux états, et aggrave l'autre. D'ailleurs l'organe enflammé ne tardera pas à participer à l'asthénie des autres, et dès lors tout espoir disparaîtra, tandis qu'auparavant l'énergie de l'organisme permettait encore d'espérer la guérison, bien qu'avec lenteur. Dans ce cas donc, le médecin qui ne sait rien faire de mieux

que de saigner, nuit plus à son malade qu'il ne lui est utile.

En donnant la saignée comme le principal remède des inflammations sthéniques, on prétend aussi qu'il n'en existe pas de meilleur pour prévenir leurs fâcheuses terminaisons. Mais d'abord toutes les inflammations ne se terminent pas par induration, adhérence ou suppuration, puisqu'on a des exemples de péripneumonies fort aiguës (affection dans laquelle il est de règle qu'on doit saigner de suite, si l'on veut que l'opération soit utile), où la première saignée, faite après le septième, le neuvième, le quatrième ou le quatorzième jour, n'a point encore été inutile, et l'on est autorisé à admettre que les fâcheuses terminaisons, qui n'avaient point eu lieu jusque-là, ne seraient pas non plus survenues malgré l'omission de la saignée; ensuite c'est une chose connue, et qu'aucun médecin expérimenté ne révoquera en doute, que ces issues fâcheuses ont lieu assez souvent malgré des saignées copieuses et répétées, car sans cela comment les observerait-on si fréquemment, puisque l'école régnante prescrit les émissions sanguines dans toutes les inflammations? Enfin la saignée est le meilleur moyen d'amener la plus dangereuse terminaison de l'inflammation, la gangrène; du moins est-ce la manière la plus naturelle d'expliquer l'apparition de cette dernière chez les sujets robustes, sanguins et jeunes. En effet, comme le caractère de la sthénie est souvent si difficile à distinguer de celui de l'asthénie, comme ces deux états passent parfois de l'un à l'autre d'une manière insensible, et que la synoque la mieux dessinée peut se rapprocher visiblement du typhus par l'effet épuisant de la saignée, on voit combien il est facile de dépasser le juste degré dans l'emploi de cette dernière (1). Donc la saignée est dans beaucoup de cas insuffisante et même très-fâcheuse.

Mais, à part tous les résultats équivoques que la saignée peut avoir dans beaucoup de cas, à part la difficulté de prononcer souvent sur la convenance d'y recourir, elle laisse encore beau-

(1) Reil rapporte, d'après Walsch, le cas d'un malade atteint d'hépatite aiguë, qui éprouva quelque soulagement d'une saignée. Dans la soirée, le médecin, trouvant que le pouls était encore tendu, proposa une nouvelle saignée, qui fut suivie d'une aggravation sensible; une troisième mit le malade au bord du tombeau : abandonné alors à son sort, celui-ci se guérit lui-même en buvant abondamment du vin de Porto,

coup à désirer dans les inflammations où elle convient le mieux. Elle ne dissipe presque jamais à elle seule les accidens inflammatoires, ni dans leur totalité, ni d'une manière durable. *Dolor.... major vel minor sæpius febre prorsus cessante speciatim post pleuropneumoniam per longum temporis spatium continuat*, avoue *Huxham*; et il dit plus loin : *Aliquam sanguinis viscidi, obstruentis, inflammatorii partem detrahere parum prodest, nisi residuum ejus refrigeretur, diluatur et attenuetur, ac generatio lentoris inflammatorii major nitrosis attenuentibus, refrigerantibus, saponaceis medicamentis, diluentibus, relaxantibus, emollientibusque potionibus, emulsionibus cæterisque avortatur*, etc. Quoiqu'on ait un peu changé, depuis Huxham, les moyens qu'il est nécessaire d'employer avec la saignée, dans les inflammations, ces vues sont cependant restées à peu près les mêmes, c'est-à-dire qu'on a besoin d'une foule de moyens accessoires, parce que la saignée seule ne suffit pas. Un moyen qui ne guérit pas la maladie d'une manière complète et durable, et dont l'action a besoin d'être appuyée par celle de plusieurs autres médicamens, ne peut point être appelé un remède spécifique, ni même principal.

Les guérisons même les plus parfaites de maladies inflammatoires par la saignée, offrent de grandes imperfections. Ainsi aucune pneumonie ne peut être guérie sans expectoration (1). En prenant pour but de ses efforts le mouvement critique dont les crachats de bon aspect sont le produit, on n'obtient d'autre résultat que celui auquel la nature arrive souvent sans notre secours, on laisse la maladie suivre son cours naturel, sans en diminuer la durée. Cette irritation ne peut jamais être mise en parallèle avec les procédés d'une médecine rationnelle. Celle-ci, dans toute inflammation, procure, à l'aide de médicamens appropriés, une guérison rapide, complète et durable, de manière que dès le troisième ou le quatrième jour, le malade est à peu près ou complétement rétabli; elle éteint la maladie entière à la fois, sans attendre ni provoquer aucune évacuation critique, et annonce ainsi incontestablement sa prééminence. Si la maladie datait de

(1) *Paucæ vel nullæ peripneumoniæ vel pleuro pneumoniæ*, dit Huxham, *sine libera et copiosa exscreatione bene terminantur; hæc enim est crisis horum morborum naturalis.*

long-temps, et que la crise soit déjà préparée ou en train, elle conserve du moins à l'organisme les forces qu'il perdait pour accomplir ces efforts, parce qu'elle les raccourcit et les dirige mieux, en sorte que, même alors, la guérison s'opère plus rapidement et plus complétement que quand on l'abandonne à la nature seule. En général la saignée non seulement ne raccourcit jamais la durée des inflammations, mais encore la prolonge ordinairement de beaucoup; elle ne pourrait avoir le premier effet que dans le cas très-rare où une seule saignée modérée éteindrait les symptômes inflammatoires; et le second a lieu nécesairement lorsqu'il faut deux, trois saignées copieuses, et davantage, pour modérer l'inflammation. Dans cette dernière circonstance l'épuisement de l'organisme entier doit être profond et de longue durée. Aussi la plupart des malades, même à la fleur de l'âge, qui ont été guéris d'inflammations par la saignée, sont-ils affaiblis au point de ne pouvoir se lever du lit sans aide; leur état pathologique actuel est bien plus grave que celui où ils étaient auparavant, et qui ne les aurait pas, de lui-même, accablé autant; il est plus chronique et plus enraciné, autrement l'ancien n'aurait pas terminé son existence d'une manière si tranquille et sans phénomènes qui l'annonçassent hautement; les malades sont atteints d'un mal qui doit durer des mois et des années, et dont il ne peuvent se relever qu'avec peine (1). Doit-on donc s'étonner de ce que la plupart de ceux qui éprouvent une récidive pendant cette pénible convalescence, en deviennent les victimes? *Novo violenti doloris, spirandi difficultatis et suppressæ exscreationis*

(1) Lors même qu'on raccourcit cette lente et pénible convalescence par le quinquina, qui, à l'insu du médecin, est le seul spécifique assuré dans ce genre de faiblesse, et qu'ainsi l'on finit par amener réellement une pleine et entière guérison, les détours qu'on est obligé de faire annoncent une méthode de traitement fort imparfaite. *Quamquam haud me latet, ægros, temeraria sanguinis missione mulctatos, convenientium cardiacorum usu aliquando servari..... Sed præstiteret plagam non infligi, quam sanari.* L'homme guéri homœopathiquement d'une inflammation remue avec facilité tous ses membres, dès que les sensations douloureuses ont cessé; on voit que la maladie avait moins épuisé qu'enchaîné ou opprimé sa force vitale, de sorte qu'il lui devient possible de reprendre toute son activité, dès qu'elle a été dégagée de ses entraves par un remède correspondant spécifiquement à la maladie.

in impetu iterum haud secus, ac in novo morbo, maxima vero cum cautione et temperantia incipere debemus; quum omnis recidiva his præcipue in casibus sit periculosa, ægrotus quotidie magis debilitetur et eo minus ullam sanguinis insignem perferre valeat evacuationem, dit aussi Haxham. En effet, les malades ne peuvent plus supporter de nouvelles saignées, puisqu'ils n'ont point encore surmonté l'effet des dernières, et la léthalité de la récidive ne tient point à celle-ci, mais bien plutôt aux suites des émissions sanguines; car il n'est pas commun que la récidive d'une pneumonie guérie par des spécifiques soit plus dangereuse que la maladie primitive, et le contraire se voit souvent.

Les saignées locales n'affaiblissent pas aussi généralement, et sont en conséquence moins préjudiciables à l'organisme entier; mais il est fort rare aussi qu'elles procurent une guérison radicale, parce qu'elles agissent également soit comme moyen antipathique, quand on les pratique près d'un organe enflammé, soit comme moyen énanthiopathique, quand on les pratique loin de la partie malade. Là elles affaiblissent immédiatement l'organe affecté par la perte de sang et pallient l'inflammation, ici elles détournent le sang des tissus malades vers d'autres régions. Dans les deux cas, leur effet est momentané, et ne produit guérison que quand la durée de leur action dépasse celle de la maladie.

Nous avons acquis la conviction que les émissions sanguines ne procurent qu'un soulagement momentané, et ne sont point un remède réel dans tous les états morbides dont on place en totalité, ou du moins en partie, la source dans le sang, la pléthore, les ébullitions et altérations du sang, les congestions actives et les hémorrhagies; nous avons vu qu'elles ne peuvent procurer une guérison véritable dans les maladies non inflammatoires ayant pour caractère une exaltation de la vie; nous avons reconnu que, même dans les maladies inflammatoires sthéniques en apparence, la sphère proprement dite de leur action, elles sont tantôt incertaines et dangereuses, parce que le caractère de la maladie étant difficile à déterminer, on ne peut pas toujours déterminer d'avance si elles seront nuisibles ou utiles, ce qui conduit aux expérimentations les plus funestes; tantôt plus nuisibles qu'utiles, dans les maladies à caractère double, simultanément sthéniques et asthéniques; tantôt insuffisantes et équivoques, parce qu'elles ne préviennent souvent pas les terminai-

sons les plus fâcheuses de l'inflammation, et que parfois elles les amènent; tantôt enfin d'un effet très-incomplet, parce qu'ordinairement elles ne guérissent ni seules, ni promptement, ni d'une manière durable, et que, dans les cas les plus favorables, elles ne peuvent suspendre le cours naturel de la maladie. Par tous ces motifs réunis, parce qu'elles retardent toujours la guérison en affaiblissant beaucoup le malade, et parce qu'ainsi elles rendent toutes les récidives dangereuses, leur utilité est plus que douteuse. On conçoit donc que le médecin en doit rejeter l'emploi dans toutes les maladies qui ont été passées en revue (1).

Tout praticien de bonne foi conviendra qu'il a souvent eu occasion de se convaincre de l'incertitude des émissions sanguines, qu'il aurait bannies depuis long-temps de la liste de ses moyens, s'il en avait eu un autre meilleur à leur substituer. Bien des médecins, il est vrai, doutent qu'il soit possible de guérir des inflammations sthéniques par des remèdes spécifiques, et d'après cela regardent jusqu'à un certain point les saignées comme un mal nécessaire en médecine. L'exaltation souvent énorme de la vie dans les affections franchement inflammatoires, et le danger de tous les accidens, leur semblent rendre suspects tous les médicamens internes, et réclamer aussi impérieusement des secours instantanés, fussent-ils même seulement palliatifs, que ces moyens le sont dans un cas de danger imminent, par exemple de suffocation. D'un autre côté ils croient les spécifiques connus en trop petit nombre encore, et ceux qu'on possède aujourd'hui applicables seulement aux maladies chroniques. Ce sont là deux erreurs. Quelque pressans secours que puissent quelquefois réclamer les maladies franchement inflammatoires, il est très-rare qu'on puisse comparer ce cas à celui d'une asphyxie, puisque jamais nous ne voyons ces affections abandonnées à elles mêmes se terminer instantanément par la mort. Il reste donc toujours

(1) On devra au moins en réduire infiniment la sphère d'action, en les conservant uniquement comme moyen palliatif utile, quelquefois indispensable, dans les cas d'un danger pressant, où le moindre délai pourrait amener la mort, par exemple dans certaines apoplexies, quelques syncopes et asphyxies par strangulation ou par des gaz irrespirables, etc. Ici un palliatif est de rigueur, pour ranimer promptement le jeu de la vie, qui continue ensuite par sa seule énergie, ou que l'emploi de spécifiques ramène dans la voie normale.

assez de temps pour qu'un spécifique puisse agir. Mais si l'on ne possède jusqu'à présent qu'un petit nombre de spécifiques pour certaines maladies, c'est qu'on s'en est remis au hasard du soin de les découvrir, ne sachant comment s'y prendre pour les trouver; de là vient aussi qu'on n'en a guère découvert que pour les maladies chroniques, qui restent toujours semblables à elles-mêmes, tandis que les maladies aiguës, à un petit nombre d'exceptions près, se présentent sous des formes si variables, qu'à peine les rencontre-t-on deux fois de suite revêtues de la même forme (1).

Si nous recherchons avec soin les vertus propres des médicamens, travail sans lequel nous ne pouvons jamais émettre un jugement fondé sur leur véritable mode d'action, et ne trouvons en eux que les substances nuisibles, au lieu de remèdes, nous faisons la découverte remarquable que tous ceux dont le hasard nous a fait connaître la spécificité ont, dans leurs effets, une analogie frappante avec les phénomènes morbides contre lesquels ils se sont jusqu'à présent montrés préférables à tous les autres, pour guérir d'une manière prompte et sûre. Quiconque répétera cette observation sans se laisser arrêter par les préjugés, la trouvera parfaitement exacte, et sera naturellement conduit à en conclure que la spécificité de tous les médicamens tient uniquement à l'analogie de leurs symptômes avec ceux de ces maladies, et qu'ainsi il a découvert un moyen sûr de déterminer d'avance avec certitude dans quels cas ils doivent agir comme spécifiques.

Dès qu'on s'est ainsi convaincu de cette grande vérité, que

(1) C'est ainsi que le hasard ayant fait connaître l'utilité du quinquina dans une espèce de fièvre intermittente, on s'empressa de le décorer du nom de fébrifuge. Mais comme il échouait dans d'autres espèces de fièvres d'accès, on eut recours à divers succédanés. Celle que cette substance a guérie pour la première fois ne s'est peut-être jamais représentée depuis; mais si l'écorce du Pérou a été efficace dans d'autres cas analogues, c'est parce que la fièvre à laquelle elle convient dépend presque toujours des effluves des marais, ou du moins se reproduit à peu près avec les mêmes symptômes principaux, et parce que le quinquina excite lui-même de très-nombreux symptômes, qui font de lui le remède spécifique d'états morbides divers. Une connaissance exacte de ses effets purs permet au médecin de déterminer d'avance, avec certitude, s'il sera utile dans tel ou tel cas.

toute maladie non absolument incurable est susceptible de guérison spécifique, et que tout médicament est un remède spécifique pour certains états pathologiques, qui empêche de traiter aussi toutes les inflammations par des spécifiques, et de rejeter entièrement les émissions sanguines de la classe des véritables remèdes (1)? Ce ne serait point une excuse de dire qu'on ignore ce qui pourrait résulter d'une telle innovation, puisque les allopathes de toutes les écoles ne se font pas scrupule d'employer la plupart des médicamens sans connaître au juste leurs effets, et d'essayer même toutes les substances nouvelles qu'ils entendent vanter. D'ailleurs on pourrait d'autant moins alléguer le défaut d'expérience au sujet de la curabilité des affections inflammatoires par les spécifiques; et manifester de la répugnance à tenter des essais pour s'en assurer, que les annales de la médecine nous ont transmis plus d'un exemple de guérisons obtenues par cette voie. Qui ne connaît, en effet, l'efficacité spécifique de l'arnica dans les accidens inflammatoires causés par des chutes, des coups, ou des contusions? Comme l'arnica guérit les contusions et toutes leurs suites avec plus de rapidité qu'aucun topique, de même elle fait cesser plus certainement que tout autre remède les dangers de la commotion cérébrale. Qu'on ne s'imagine pas que la moitié du succès doive alors être attribuée aux émissions sanguines souvent employés de concert avec l'arnica, car elles sont plus propres à entraver qu'à favoriser la guérison, ainsi que de nombreuses

(2) C'est un fait fort remarquable et bien constaté que là où l'allopathie a coutume de saigner, sans avoir sous les yeux un état inflammatoire bien dessiné, et ne peut procurer qu'un soulagement très-palliatif, par exemple dans les palpitations de cœur, l'anxiété, certaines congestions locales, même dans les inflammations rapidement développées et souvent très-considérables de certains organes, l'emploi homœopathique de l'aconit procure les secours les plus positifs, les plus prompts et les plus durables. J'ai observé plusieurs cas où les accidens précités avaient été combattus pendant des années par de fréquentes émissions sanguines, sans jamais être guéris radicalement, et où ils se prononçaient de la manière la plus menaçante quand on négligeait la saignée, devenue en quelque sorte une seconde nature. Quelques très-petites doses d'aconit, non-seulement faisaient cesser les accidens, mais encore éteignaient la disposition à les reproduire. Une dame de trente-trois ans en éprouvait de pareils depuis long-temps; à la moindre cause survenaient de très-grands bouillonnemens de sang, avec rougeur de la face, anxiété, agitation; presque toujours, il se développait en quelques heures une phlegmasie

observations m'en ont convaincu, même dans des cas où se trouvaient réunies des circonstances qui semblaient rendre la saignée indispensable. Il n'y a pas si long-temps qu'on connaît la spécificité de la belladonne contre la scarlatine et de l'aconit contre la miliaire pourprée, découverte due à l'infatigable activité de Hahnemann. A la vérité, quoiqu'on reconnaisse aujourd'hui à la belladonne la vertu de préserver de la scarlatine, on lui conteste encore celle de guérir cette affection; mais cette dernière est, comme l'autre, le résultat de la pure observation, et s'il a fallu vingt ans pour se convaincre de l'une, espérons qu'il ne faudra pas un temps si long pour établir la seconde vérité. Or, si la scarlatine et la miliaire pourprée, deux maladies si aiguës, peuvent être prévenues et guéries d'une manière rapide, facile et durable, par des remèdes spécifiques, c'est un argument puissant en faveur de la curabilité des autres inflammations par des spécifiques.

La médecine homœopathique, qui repousse toutes les spéculations, et qui ne se guide que d'après la pure expérience, a depuis long-temps banni du nombre de ces moyens tous ceux qui dissipent les humeurs en pure perte, et par conséquent aussi les émissions sanguines. Cette marche lui était prescrite par ses principes même, et, pleine de confiance dans son pouvoir, elle soutient avec calme les attaques de mille espèces qu'on dirige contre elle. Un moyen qui au lieu de rétablir l'intégrité de l'organisme y porte

aiguë de quelque organe noble, surtout au cou, à la poitrine, ou aussi dans le bas-ventre, parfois même au cerveau, ce qui s'annonçait par de violens maux de tête et du délire. Pendant plusieurs années, les saignées avaient procuré un soulagement momentané, mais purement palliatif. La personne fut saignée jusqu'à sept fois dans le cours d'une année. Son mal n'avait fait que s'accroître. Elle se soumit à un traitement homœopathique, et quelques doses d'aconit IV, avec le régime convenable, la guérirent radicalement. Un jeune homme de dix-huit ans, très-sanguin, avait depuis deux ans et demi des battemens de cœur violens et très-douloureux, souvent accompagnés de fièvre, de syncopes et de douleurs particulières dans les articulations. Pendant deux ans on lui pratiqua inutilement un nombre infini de saignées qui ne firent que l'épuiser. Quelques doses d'aconit le délivrèrent à jamais d'un mal qui revenait presque toutes les semaines. Employé dans de pareils cas, et de cette manière, l'aconit est un des plus puissans remèdes, infiniment supérieur à ce qu'il est quand l'allopathie le prescrit à hautes doses comme anti-rhumatismal et anti-arthritique.

une atteinte plus profonde encore, qui au lieu de guérir radicalement les inflammations n'entraîne, comme tous les palliatifs, qu'un épuisement de la force vitale, et à l'égard duquel on ne peut même point, dans beaucoup de cas, déterminer d'avance s'il produira une palliation utile ou s'il nuira réellement ; un moyen si imparfait, si équivoque, si incertain, souvent même si dangereux, devait d'autant moins être admis au nombre de ceux dont elle dispose, qu'elle ne manque pas d'agens médicinaux qui correspondent d'une manière spécifique à chacun des divers états inflammatoires, et qui, en lui permettant d'opérer des guérisons promptes, faciles et durables, lui évitent l'embarras de recourir à de simples palliatifs.

OBSERVATIONS SUR LE TRAITEMENT DES FICS;

Par le Docteur KRATZENSTEIN.

C'est un devoir sacré pour tout médecin qui a reconnu la grande vérité de l'homœopathie, d'employer tous les moyens licites dont il peut disposer pour contribuer à la répandre. Or en est-il de plus efficace que de rapporter dans tous ses détails l'histoire d'une maladie qui, après avoir été attaquée allopathiquement, sans succès, pendant des années entières, a cédé enfin au traitement homœopathique.

Un homme de vingt ans fut atteint, en 1817, à la suite d'un coït impur, d'une gonorrhée de très-mauvais caractère, à laquelle s'adjoignirent, au bout de quelques jours, deux petites pustules au frein du prépuce, qui dégénérèrent bientôt en ulcères. Ceux-ci ne furent point regardés comme des chancres; cependant on les traita par un onguent rouge, associé à des médicamens intérieurs. Ils disparurent, mais la gonorrhée dura quatre ou cinq mois, pendant lesquels se formèrent une multitude de verrues au prépuce, au gland et à l'anus. Voilà ce que j'appris du malade, quand il m'appela.

Au commencement de l'été, en 1819, les verrues de la verge étaient si nombreuses, que le prépuce formait une véritable masse ; on ne pouvait le retirer en arrière qu'avec de vives dou-

leurs et en faisant saigner les excroissances. A l'anus, celles-ci avaient un volume énorme; elles étaient de différentes formes, semblables les unes à des crêtes de coq, les autres à des choufleurs, plusieurs à des morceaux de viande; celles-ci, longues de près de deux pouces, étaient épaisses, rondes et portées sur un pédicule grêle.

Le malade était robuste, et sans traces de nulle autre affection. Je regardai les excroissances comme un reliquat d'une syphilis mal traitée, et pensai que c'était le cas d'employer le mercure. Je prescrivis donc des pillules de sublimé, dont le malade prit chaque jour depuis un huitième jusqu'à un quart de grain. Les diarrhées, les coliques et les autres accidens furent écartés par des doses répétées d'opium : après quoi l'usage du sublimé fut repris jusqu'à ce que la salivation s'établît. En même temps, comme les fics du gland causaient de violentes douleurs pendant les érections, je les touchai plusieurs fois avec la pierre infernale; les endroits vifs furent aspergés d'un mélange de sabine en poudre et de précipité rouge. Par ces moyens, les excroissances furent complétement détruites en six semaines, au milieu d'insupportables douleurs. Celles de l'anus restèrent sans changement; cependant plusieurs petites taches rouges, qui étaient restées au gland, ne tardèrent pas à repulluler peu après la cure, et au bout de six mois les choses se retrouvèrent absolument dans le même état que par le passé. Je commençai alors à lier les verrues, à les couper, à les brûler avec le fer rouge; mais il me fut impossible d'empêcher qu'elles se reproduississent. Après beaucoup de temps perdu en efforts inutiles, le malade, dans la gorge duquel paraissaient aussi de petites excroissances spongieuses, se soumit à un traitement par la diète et les frictions. Pendant ce traitement, les fics se fanèrent, et l'affection de la gorge disparut entièrement; elle ne s'est plus remontrée depuis. L'état paraissait tolérable, et je conseillai au malade de ne plus rien faire.

Vers 1823 une débauche de vin de champagne amena un changement subit dans son état. Tous les fics subsistans furent pris de pourriture, et tombèrent en peu de jours, mais laissant de petites taches rouges, à la surface desquelles s'opérait sans cesse une desquamation furfuracée, et de petits enfoncemens où se sécrétait une matière caséeuse, extrêmement fétide. Le malade vécut ainsi plusieurs années, lorsque enfin son ancienne affection repa-

rut, plus forte que jamais, à l'anus surtout, sans qu'il m'en dît d'abord rien, dans la crainte d'être de nouveau soumis aux tourmens inutiles qu'il avait endurés jadis. Enfin, comme les condylômes de l'anus ne lui laissaient plus aucun repos, et saignaient presque à chaque mouvement, il réclama encore mes soins, mais en me priant avec instance de le traiter homœopathiquement. En août 1833, voici quel était son état.

1. Le matin, en se levant du lit, vertige et lueurs devant les yeux.

2. Pesanteur de la tête et pression dedans.

3. Diminution de la mémoire et souvent absence totale d'idées.

4. Depuis long-temps les cheveux sont en grande partie tombés.

5. Une foule de petites verrues à la paupière inférieure gauche.

6. Bourdonnemens dans l'oreille gauche, diminution de l'ouïe.

7. Fortes démangeaisons à la barbe, sans éruption.

8. Langue blanche, goût acide dans la bouche et fréquens renvois.

9. Borborygmes dans le ventre; beaucoup d'incommodités causées par des vents.

10. Ardeur et prurit au rectum et à l'anus, augmentant par le frottement, mais surtout par la chaleur du lit.

11. Pendant les selles, qui sont dures, douleur de déchirure, qui ne diminue que quand les fics saignent; souvent aussi émission de suc prostatique, la verge demeurant flasque.

12. Fréquentes envies d'uriner; urine plus abondante, tantôt claire comme de l'eau, tantôt trouble, avec une forte odeur.

13. L'épididyme droit est induré, et le testicule lui-même gonflé.

14. Le prépuce est rouge et gonflé, gercé à l'extérieur et garni en dedans de petits enfoncemens qui sécrètent une masse abondante, caséeuse et fétide.

15. Fics sur le gland.

16. Fréquens accès de coryza; souvent de l'asthme, en marchant long-temps.

17. A l'air froid, raideur des doigts et de l'articulation de la main, où se trouvent de petites verrues, qui se desquament souvent, sans causer de démangeaisons.

18. Éruption lichéniforme de verrues dans la main gauche.

19. Mains fréquemment froides et suantes.

20. Étant couché, surtout pendant la méridienne, douleur tractive dans les mollets, qui oblige à remuer continuellement les jambes; les pieds sont toujours froids, et suent aisément; ils s'échauffent avec peine dans le lit.

21. Tout le corps est très-sensible à l'air humide.

22. Nuits pleines de rêves, troublées, souvent sans sommeil.

23. Moral abattu; le malade se fait d'amers reproches, pour des choses passées depuis long-temps et souvent insignifiantes.

Le 23 août je donnai au malade un quart de goutte de *thuya* X. Je répétai cette dose le 6 et le 18 septembre. En outre les fics furent touchés tous les deux jours avec une dilution plus faible. Pendant l'usage du thuya, je vis cesser quelques symptômes, notamment ceux de la tête, le prurit à la barbe, les renvois, la sensibilité à l'air humide, le coryza, et les douleurs du mollet; mais comme la même chose avait déjà eu lieu sous l'influence du beau temps, et que les autres symptômes n'offraient pas le moindre changement, je ne crus pas devoir attribuer cet effet au thuya, J'étudiai donc de nouveau les symptômes existans, et je crus apercevoir une plus grande ressemblance entre eux et ceux de l'acide nitrique. Je quittai donc le thuya, et je donnai le 12 septembre *ac. nitr.* VIII, gl. iij, qui déjà, au bout de quelques jours, avait provoqué un changement très-favorable. Je répétai cette dose le 26 octobre et le 10 novembre.

Le 22 novembre les symptômes 1, 2, 3, 4, 5, 9, 12, 14, 15, 16, 19, 22 et 23 avaient entièrement disparu. Il ne restait plus que:

1. Bourdonnemens dans l'oreille gauche; mais l'ouïe était améliorée.

2. Prurit à la barbe, où se voyaient alors de petites taches rouges.

3. Goût aigre dans la bouche, grande répugnance pour le pain, qui semblait amer, et renvois putrides, la nuit surtout.

4. Ardeur dans l'anus, et sortie de gros boutons hémorrhoïdaux.

5. Induration de l'épididyme et gonflement du testicule.

6. Sensibilité du corps à l'air humide.

7. Eruption de verrues aux poignets, et dartre à la main gauche.

8. Convulsions et tiraillemens dans les jambes et les pieds.

Quoique ces symptômes, notamment les 5 et 7, ne fussent pas compris parmi ceux du soufre, cependant les autres convenaient très-bien à cette substance. Je me décidai donc pour elle, d'autant plus volontiers que, comme l'acide nitrique, elle a la propriété de guérir la maladie mercurielle. Le résultat répondit à mon attente. Après la seconde dose de *sulph.* X, gl. iij, la plupart des accidens avaient disparu. Cependant je fis prendre, le 26 décembre, *sulph.* VIII, gl. iij, et comme l'amélioration continuait, je laissai le malade sans médicamens jusqu'au 12 janvier. Alors, tout ayant disparu, à cela près de l'éruption verruciforme aux poignets, de l'exanthème à la main gauche, et de l'enflure du testicule, je donnai *natr. mur.* X. gl. ij., que je répétai le 28, sans succès. Je revins donc à l'*ac. nitr.* X, gl. iij, le 9 février, et le 10 mars. Le 20 mars je trouvai mon malade sans aucune trace d'affection quelconque.

Rummel a traité un cas dans lequel le thuya dissous dans une grande quantité d'eau, et pris pendant quelques jours, a procuré une guérison très-rapide de verrues.

Un jeune homme robuste, de constitution lymphatique, portait depuis long-temps au prépuce deux fics presque gros comme des pois, qui du reste ne l'incommodaient point. Le 18 février il prit quatre doses de *thuya* X, gl. iij. Le 24, il avait une forte fluxion à la joue, peu douloureuse, mais gênante à cause de son volume, et ses fics n'avaient subi aucun changement. Après avoir attendu deux jours, il lui fut prescrit *mercur.* V, gl. ij. L'abcès s'ouvrit dans la bouche, et l'enflure se dissipa promptement. Délivré de cette maladie intercurrente, il voulut attaquer de nouveaux ses fics, et le 1er mars, il lui fut prescrit de prendre par jour une cuillerée de *thuya* X, gl. ij, dissous dans un verre d'eau. Au bout de dix jours, il vint trouver Rummel, disant qu'il avait le prépuce tout couvert de pus. La chose était vraie. Il reçut l'injonction de ne plus rien prendre, et d'introduire un peu de charpie entre le prépuce et le gland. Deux jours après, il n'y avait plus ni fics, ni traces de cicatrice.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES PRATIQUES;

Par le Docteur SCHROEN.

I. Parmi plusieurs *épileptiques* que j'ai traités homœopathiquement, il en est deux que je suis parvenu à guérir.

Une femme éprouvait, depuis plusieurs années, des accès d'épilepsie, qui apparaissaient, à quelques semaines de distance, précédés de coliques dans le bas-ventre. La *camomille* seule, par gouttes de la 6e dilution, prise tous les trois jours, guérit cette maladie. Elle en recut dix doses, et depuis dix mois, son affection n'a pas reparu.

Un garçon de 10 ans avait depuis un an des accès d'épilepsie, qui revenaient à peu près tous les mois. Avant l'accès, il ressentait toujours une traction dans le bras gauche, qui se rapprochait involontairement du corps. Quatre doses *cuprum* VI, gl. j, de huit en huit jours, enlevèrent complétement la maladie. Depuis un an, l'enfant n'a pas eu d'accès.

II. *L'angine tonsillaire* cède, dans beaucoup de cas, à la belladonne ou au mercure, quelquefois aussi à la belladonne suivie du mercure, mais non au mercure suivi de la belladonne. Si la suppuration est déjà en train, et que le malade ait une forte fièvre, malgré ces moyens, ses amygdales abcèdent toujours; mais *aconit.* VI, une goutte toutes les deux heures, a dans beaucoup de cas guéri la maladie en peu de temps, sans que la suppuration eût lieu.

III. *Tinct. sulph.* (non étendue) gl. j, répétée tous les huit jours, a guéri plusieurs violens *soda*, chez des jeunes gens, dont un en souffrait au point de commencer à maigrir, parce qu'il n'osait plus rien prendre qu'un peu de soupe. Il ne fallut jamais plus de deux doses. Les acides étaient toujours restés sans effet.

IV. Les ulcères syphilitiques primitifs ont toujours cédé à 3 à 6 doses *merc. viv.* I, gr. β, de quatre en quatre jours; mais ce traitement a déterminé assez souvent des angines mercurielles, qui d'ailleurs disparaissaient d'elles-mêmes. La gonorrhée, au contraire, se montre plus rebelle, et je n'ai point encore réussi,

dans aucun cas, avec un seul médicament. Le plus efficace paraît être le pétrole non étendu, donné par gouttes, à de courts intervalles; Trinks le recommande ainsi. Il m'a rendu de grands services, donné après *cannab.* ou *bals. copaiv.* Les cubèbes, à hautes doses fréquemment répétées, guérissent promptement et assez sûrement.

V. Un cas de sycose, compliquée de syphilis, mérite d'être rapporté. Une fille de seize ans avait, il y a trois ans, des fics de la grosseur du doigt, et de la forme d'un haricot, surtout autour de l'anus, et en outre un flux leucorrhoïque qui lui excoriait les cuisses. Pendant que je lui faisais prendre des pilules de sublimé, j'excisai les fics. Après moi, un autre allopathe traita également cette fille par le mercure; mais ni les fics ni la leucorrhée ne disparurent jamais entièrement. Elle revint me trouver il y a un an. Des deux côtés du nez, vers la joue, elle avait deux larges chancres qui s'introduisaient dans les narines, à fond lardacé, à bords rouges et renversés. Autour de l'anus on voyait un chapelet de crêtes de coq, suintantes, qui causaient une ardeur terrible, et ne permettaient point de garder le lit. En outre, flux leucorrhoïque, qui rougissait les cuisses. Je donnai *merc. viv.*, à la dose d'un demi-grain, alterné avec *thuya* I, gt. j, à huit jours de distance. L'essence de thuya fut employée, à l'extérieur, sur les condylômes. En six semaines, les ulcères disparurent entièrement; en douze semaines les condylômes et le flux. D'abord la douleur brûlante diminua dans les fics, jusqu'à ce qu'enfin elle cessât tout-à-fait; ensuite le suintement s'arrêta, puis les excroissances tombèrent d'elles-mêmes. C'est une des guérisons les plus remarquables que j'aie vues.

VI. Dans quelques cas de spasmes d'estomac, douleurs tournoyantes et resserrantes à l'épigastre, avec vomissement d'un liquide clair et acidule, vers le soir ou même la nuit, et renvois aigres, j'ai toujours guéri avec *phosph.* X, gutt. j, donné tous les trois ou quatre jours. Une fois le spasme était si violent que plusieurs médecins crurent à un squirrhe commençant du pylore.

VII. Un homme de 60 ans avait une cataracte aux deux yeux. Lorsque je le vis, en juin 1833, il apercevait la lumière, mais ne distinguait rien. Au mois d'août, il distinguait les gros caractères. Aucun moyen n'a pu pousser plus loin cette amélioration,

qui avait été obtenue avec *magn. carb.* X et *cannab.*, employés alternativement par gouttes, à des intervalles de huit jours.

IX. Une inflammation de l'estomac fut guérie par *ars.* X, gl. j, douze heures après lequel je donnai *coloc.* X, gl. j, que je répétai seize heures plus tard. Le malade, âgé de 60 ans, se plaignait de la plus vive douleur brûlante au creux de l'estomac, où il ne pouvait même supporter le contact de sa chemise : il vomissait sur-le-champ tout ce qu'il prenait. Le pouls était petit et vite; le malade ne faisait que se remuer dans son lit. La convalescence fut prompte, et n'exigea aucun médicament.

X. Une femme était atteinte du choléra sporadique. Vomissement continuel, d'abord des alimens, puis d'un liquide verdâtre, avec selles diarrhéiques très-fréquentes, de plus en plus liquides, et incolores, douleurs violentes, sécantes et lancinantes, dans le ventre; crampes dans les mollets; suppression de la sécrétion de l'urine, chute rapide des forces. *Colocynt.* VI, gtt. j, répété toutes les deux, ou, au plus, toutes les trois heures, procura la guérison en 24 heures. La convalescence fut très-rapide, et n'exigea aucun médicament.

XI. La camomille est un moyen capital, non seulement dans les rhumatismes récens, mais encore dans la sciatique.

Un homme de 50 ans se plaignait déjà depuis long-temps de douleurs nocturnes dans la cuisse droite, avec faiblesse de toute la cuisse, telle qu'à peine pouvait-il se traîner. Tout à coup éclata une sorte de paralysie des membres, avec des douleurs atroces, surtout la nuit. La camomille II, gl. j, une dose par jour, enleva la paralysie en trois jours; les douleurs cessèrent bientôt, et après 6 doses de camomille, le malade marcha beaucoup mieux qu'il n'avait pu le faire depuis des années.

La camomille a guéri aussi, chez deux hommes, une immobilité du bras, qui durait déjà depuis plusieurs semaines, et qui ne leur permettait ni de mettre le bras sur la tête, ni de s'habiller ou de se déshabiller. Il s'y joignait des douleurs nocturnes. Deux à trois doses de camomille II, gl. j, répétées tous les trois jours, guérirent promptement cette affection.

XII. Une femme de quarante ans, hystérique, avait de temps en temps des accès très-violens de céphalalgie. La douleur occupait surtout la partie postérieure de la tête, et elle était si vive, qu'elle ne permettait pas à la femme de parler, et l'obligeait de

se coucher. Elle restait au lit vingt-quatre heures au moins sans rien dire, sans prendre d'alimens ni de boissons. La moindre contrariété, le moindre mouvement au grand air, surtout quand elle y causait avec vivacité, lui attiraient un accès pour le lendemain. Rhus VI, gl. j, répété tous les huit jours, enleva presque entièrement cette maladie en six semaines, de sorte que, quand elle reparaissait à la suite d'une contrariété, elle ne durait jamais plus d'une heure. Du reste la femme assure que quand je lui fais prendre une dose par semaine, elle est tout-à-fait exempte du mal de tête, ce qui serait remarquable à l'égard de la répétition.

XIII. Dans les maux de dents, qui exigent la camomille, le mercure, la noix vomique ou l'aconit, je répète toujours, avec le plus grand avantage, les doses toutes les heures ou toutes les deux heures, et à chaque fois je fais prendre deux à trois globules. Je préfère ordinairement *camom.* II, *merc.* II, *acon.* VI et *pulsat.* VI. Si je crois devoir prendre *merc.* I, j'en mêle un demi-grain avec quatre à six grains de sucre de lait, et je fais prendre du mélange, toutes les heures ou toutes les deux heures, ce qu'il en peut tenir au bout d'un couteau. Chez les malades délicats, je mêle une ou deux gouttes du médicament dans quatre à six onces d'eau, et je donne une cuillerée par heure de cette potion.

Dans un grand nombre d'affections de ce genre, parmi lesquelles il s'en est trouvé qui se rapprochaient beaucoup du tic douloureux, je ne me rappelle pas plus d'un cas où le moyen choisi avec soin n'ait pas procuré guérison complète en 24 ou tout au plus 36 heures.

La camomille est le moyen qui m'a réussi dans le plus grand nombre de circonstances. Au printemps de 1833, où le mal de dents fut réellement épidémique, elle convint partout. En automne, la pulsatille sembla mériter la préférence.

XIV. Un homme de 38 ans, pléthorique, se plaignait d'une violente pression à l'estomac, survenue subitement. Elle l'affectait surtout après avoir mangé; en même temps, engourdissement et fourmillement continuels des mains, et absence du toucher. Le malade avait mauvaise mine, il suait toute la journée; il était très-faible et de mauvaise humeur. Je crus avoir à craindre une paralysie des extrémités supérieures; mais deux doses de rhus IV, gutt. j, à six jours de distance, firent cesser entièrement cet état. Il survint alors une douleur lancinante à travers le sternum,

qui n'augmentait point en respirant, mais bien à chaque mouvement, et qui n'était jamais plus violente que quand l'estomac se trouvait vide. Le malade sentait toujours une sorte de tremblement ou de sautillement dans le creux de l'estomac. Tout céda à une dose *bryon.* VI, gl. j.

Dans deux autres cas, où il y avait évidemment imminence de paralysie, j'ai vu le Rhus agir d'une manière parfaite ; mais ces cas sont peu intéressans, à cause de leur longue durée et du grand nombre de médicamens qui furent employés.

XV. Une femme de 28 ans éprouvait de fréquentes céphalalgies frontales, avec vomissement bilieux ensuite ; pression à l'estomac, comme par une pierre ; douleur dans l'hypochondre droit, devenant pressive, lancinante, en se baissant ; selles rares, pénibles et dures ; règles douloureuses, durant huit à dix jours, consistant en beaucoup de sang caillé, et suivies de boutons hémorrhoïdaux à l'anus ; enfin faiblesse, sueur et sommeil agité. Deux doses *coccul.* VI, gl. j, prises en huit jours, la guérirent.

XVI. Un avortement imminent, chez une femme enceinte de 6 mois, qui avait déjà eu une fausse couche, fut prévenu par une seule dose *sabina* III, gl. j. La femme avait été prise tout à coup d'une violente douleur tractive de haut en bas, comme si ses règles allaient venir ; elle vomissait tout ce qu'elle prenait, et avait des envies continuelles d'aller à la selle, une violente diarrhée, avec fièvre, froid grelottant, anxiété et découragement. Après la prise de la sabine, survint un sommeil calme de six heures, dont la malade sortit guérie. Trois mois après, elle accoucha d'un enfant bien portant.

XVII. Il y a quatre ans, je traitai allopathiquement une fille de dix-sept ans, délicate, de deux dartres, l'une au genou, l'autre à l'articulation du bras. J'employai une solution de borax à l'extérieur. Il s'ensuivit des désordres de la menstruation, avec fréquens accès de toux violente. Il y a un an, les règles s'arrêtèrent tout-à-fait. Une dose *pulsat.* VI, gl. j les rétablit, et une dose *sp. sulph.* gl. j., prise huit jours après, rappela les dartres à leur ancien siége. Pendant trois mois je ne fis rien ; règles régulières, toux disparue, dartres se régénérant sans cesse. Enfin je prescrivis une dose *graph.* I, gr. j, sans succès, et au bout de quinze jours une dose *conium*, VI. gutt. j. Ce dernier moyen fut suivi de mal à la tête, pustules dans la bouche, petite éruption fugace au cou,

assez semblable à une dartre. En trois mois les deux dartres avaient disparu, sans inconvénient pour la santé.

XVIII. Dans la diarrhée négligée pendant la première dentition des enfans, qui alors rendent cinq à six fois par jour de l'eau brune, maigrissent extrêmement, jaunissent, perdent l'appétit, pleurent toute la journée, et ont le ventre gros, j'ai plusieurs fois guéri avec *ars.* X, gl. j. Dans un cas, une seule dose suffit : dans d'autres, je le répétai tous les huit jours. Il ne m'a jamais fallu plus de trois doses.

XIX. Une jeune femme de 25 ans fut réglée sans douleurs à quinze, eut un accouchement laborieux à vingt-deux, et allaita son enfant pendant une année, ayant déjà ses règles depuis six mois. Après le sevrage, les règles demeurèrent régulières ; mais elles s'accompagnèrent de telles coliques que chaque fois la femme restait huit jours au lit. Élancemens très-douloureux dans l'aine gauche, douleur sécante à l'utérus ; les règles durent huit jours ; elles sont d'abord noirâtres et grumelées, puis d'un rouge clair ; pendant ce temps la femme est obligée de se tenir roulée dans le lit ; ensuite elle a pendant quinze jours un flux leucorrhoïque doux. Deux doses de *pulsat.* VI, gtt. j, à 6 jours d'intervalle, après la cessation des règles, déterminèrent un écoulement de plusieurs livres d'un mucus épais et visqueux; depuis lors, guérison complète de la colique et des flueurs blanches.

XX. Un homme éprouvait depuis trois ans les avant-coureurs d'une paralysie des extrémités. Les allopathes l'avaient traité auparavant d'une sciatique par les nervins et les frictions de phosphore. Vers le commencement de l'année précédente, les prodromes en question furent annoncés par un engourdissement des bras, le gauche surtout, avec stupeur et douleur dans l'articulation de l'épaule. Le malade urinait souvent, avec traction dans le bras gauche, et il avait presque toujours les pieds à la glace.

Le *rhus* VI, gtt. j, répété plusieurs fois, et suivi de *silic.* X, gtt. j, répétée de même à plusieurs reprises, enleva toute trace de cette maladie, et le sujet se trouva, pendant l'hiver dernier, mieux que jamais. Depuis lors il a été pris d'une paralysie complète du côté gauche, pour laquelle je le traite en ce moment.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMŒOPATHIQUE,

Par le docteur KNORRE.

Belladonna. — 1° *Céphalée.*—Chez une jeune fille de 17 ans, d'ailleurs bien portante, mal de tête irrégulier, mais revenant très-souvent, et cela depuis plusieurs années ; la douleur commence presque toujours le matin, et dure jusqu'au soir; elle atteint sa plus grande violence vers midi. Presque toujours elle est accompagnée de vomissemens amers. Elle consiste en une pression violente sur le vertex et aux tempes; vertiges en soulevant et remuant la tête, surtout en se baissant ; froid aux mains et aux pieds; afflux du sang vers la tête ; rougeur, chaleur et enflure du visage; vide de la tête et insomnie. *Bellad.* X (deux doses).

2° *Angine phlegmoneuse.* Gonflement considérable du voile palatin, de la luette et des amygdales ; les parties gonflées sont d'un rouge pourpre, sèches et luisantes, ou couvertes d'un mucus visqueux, blanc jaunâtre ; douleur continuelle, brûlante, lancinante, qui augmente en pressant sur les côtés du cou, en remuant ce dernier, et surtout en avalant ; déglutition souvent impossible, de sorte que les plus petites quantités même de liquide ressortent sur le champ par le nez; en même temps, fréquent besoin d'avaler, exspuition continuelle de mucus mêlé de salive, qui souvent coule de lui-même : raucité de la voix ; parole inintelligible, nasale, et difficile, ainsi que la respiration ; langue ou sèche et chaude, ou couverte d'un enduit muqueux ; les douleurs s'étendent fréquemment, sous forme d'élancemens, dans l'oreille ; les parties latérales du cou sont, à l'exterieur, gonflées, douloureuses, ainsi que les parotides et les glandes sous-maxillaires ; fièvre intense ; chaleur par tout le corps, peau brûlante ; pouls plein et accéléré ; soif difficile à apaiser ; urine rare et foncée en couleur; afflux du sang vers la tête ; maux de tête, ou plénitude et hébétude de la tête ; bouffissure de la face, qui est rouge et chaude ; yeux brillans ; grande agitation; parfois du délire.

J'ai eu fréquemment occasion d'employer la belladonne dans des cas pareils ; son effet y surpasse de beaucoup, en certitude et en

rapidité, celui de tous les autres moyens et procédés connus. Quand la maladie durait déjà depuis long-temps, elle m'a paru, et cela plusieurs fois, accélérer l'aboutissement de l'abcès déjà formé dans les amygdales ou le tissu cellulaire du pharynx. Je l'ai employée quelquefois avec succès, pour faire cesser la disposition au retour fréquent de la maladie. Alors je la donnais, pendant long-temps, à doses répétées, mais distantes les unes des autres.

Lorsque l'inflammation locale et la fièvre étaient moins intenses, que la première affectait surtout la membrane muqueuse ou les amygdales, que les parties du pharynx étaient d'un rouge peu foncé, et couvertes de masses muqueuses épaisses, ou quand les amygdales étaient très-gonflées, mais non douloureuses, en proportion de leur enflure, et couvertes de flocons blancs d'un mucus peu épais, que la langue était couverte d'un enduit muqueux, épais, blanc en avant et jaune en arrière, qu'il s'exhalait de la bouche une très-mauvaise odeur, analogue à celle que produisent les préparations mercurielles, enfin, que les parotides étaient douloureusement enflées, avec salivation et douleurs tiraillantes dans les membres, alors *merc. sol.* produisait d'excellens effets.

3° *Hydrencéphale aiguë des enfans.*—On sait combien sont peu satisfaisans les résultats du traitement ordinaire de cette maladie, malheureusement si commune. Il est rare que la période inflammatoire soit aussi clairement exprimée qu'on le dit dans les manuels de pathologie et dans les monographies; car les prodromes ou n'existent pas ou sont presque toujours si peu marqués, si fallacieux, qu'on n'y fait aucune attention. La plupart du temps, la maladie marche lentement, sous les fausses couleurs d'une absence totale de danger; la période qui mérite à peine le nom d'inflammatoire est bientôt passée, et le médecin trouve l'enfant sans ressource dans la seconde, celle de l'épanchement. La belladonne convient dans la période phlegmasique, lorsqu'elle est bien marquée, et qu'elle porte plutôt le caractère d'inflammation artérielle ou veineuse, que d'inflammation lympathique. Elle a déjà été employée, quoique, dans plusieurs des cas qu'on rapporte de guérison par elle d'hydrencéphale aiguë, on puisse à bon droit douter que la maladie existait réellement. Dans la seconde période (inguérissable!), elle ne fait plus rien, si ce n'est qu'elle supprime les vomissemens, et d'une manière complète, comme l'attestent plusieurs observations. La période des prodromes serait celle qu

demanderait le plus d'attention, et le diagnostic le plus perfectionné. Dans beaucoup de cas j'ai vu précéder pendant huit, quinze ou vingt jours une douleur continuelle à l'épigastre et à la région ombilicale, qui était accompagnée souvent de diarrhée, quelquefois de constipation, parfois aussi de dysurie. La plupart du temps on ne découvre pas plus de causes occasionelles que de prédisposition, sous le rapport de l'organisation spéciale du cerveau et du volume de la tête. Je crois avoir trouvé que, dans plusieurs cas, la prédisposition à la maladie dépendait de maladies habituelles des parens, qui devaient leur origine à la psore. D'après cela, on parviendrait peut-être à en prévenir le développement par l'emploi d'antipsoriques (*arsenic? sepia?*), pendant la période des prodromes.

4° *Apoplexie.* — Pour en prévenir les récidives chez une femme replète qui n'était plus réglée depuis deux ans et demi. Non-seulement la menstruation reparut bientôt après, mais encore il se manifesta plus tard un écoulement de sang par l'anus. Il n'y eut plus aucune récidive de l'apoplexie.

5° *Spasmes d'estomac.* — Chez une femme enceinte, ils revenaient souvent, et chaque fois avec une intensité croissante. Douleur spasmodique des plus violentes dans le creux de l'estomac et l'hypochondre gauche, avec vomissement; endolorissement de tout le ventre; violente pression de haut en bas vers le bassin et les parties génitales, avec de fréquentes envies d'uriner. Écoulement peu copieux d'urine aqueuse; visage rouge, bouffi, chaud; regard fixe; pupilles dilatées; perte partielle de la conscience de soi-même; la malade reste tranquille, sans mouvement; de temps en temps elle a des sursauts causés par les douleurs dont la violence lui arrache des cris. *Bellad.* V, plusieurs doses.

6° *Diarrhée dysentérique.* — Douleurs tiraillantes, sécantes, resserrantes dans le bas-ventre; violente douleur dans le dos et les reins; pression à l'estomac après avoir peu mangé; huit à dix selles dans la journée; sortie d'une petite quantité de mucus blanc, suivie d'épreintes et d'ardeur à l'anus; envie presque continuelle et vaine d'aller à la selle; frissonnemens mêlés de chaleur, les premiers surtout pendant la durée de chaque selle; soif. La femme, d'ailleurs douce et bonne, est très-irritable et pleure continuellement.

Bryonia. — 1° *Céphalalgie.* — Douleur pressive de dedans

en dehors au sinciput, au front et aux tempes, comme si la tête allait éclater, avec élancemens passagers, dont la violence arrache des cris. Elle est aggravée par l'action de se baisser, le mouvement de la tête, la toux et l'éternument.

2° *Fièvre nerveuse.* — Délire continuel, jour et nuit; chaleur brûlante et sèche par tout le corps et surtout à la tête; langue et lèvres sèches, brunes, fendillées; grande soif; cris en touchant au creux de l'estomac; constipation; douleur en urinant. *Bryon.* VIII, gl. j.

3° *Rhumatisme aigu.* — *Première forme.* — Fièvre rhumatismale, avec complication gastrique, douleurs tiraillantes par tout le corps, surtout violentes et concentrées dans les articulations des deux mains, coudes, genoux et pieds. Les articulations elles-mêmes sont gonflées, la peau rouge et chaude. Les douleurs augmentent en essayant de remuer les membres et en touchant aux parties. Au bout de trois jours, et après six doses de *bryon.* X, gl. j, plus d'inflammation ni de douleur dans les articulations, mais violent mal de reins térébrant, tiraillant, qui, ainsi qu'une toux sèche et fatigante et la fièvre, disparut bientôt sous l'influence de la bryone continuée.

Seconde forme. — Fièvre, avec violente céphalalgie, battement au sinciput et au vertex, qui sont si pesans qu'on peut à peine soulever la tête; pression de dedans en dehors au dessus des yeux, douleurs tiraillantes de haut en bas le long du dos, comme aussi dans les bras et les jambes; de temps en temps, engourdissement au bout des doigts et des orteils, suivi d'insensibilité; vomissement de liquide aqueux et muqueux, amer; douleurs dans les régions du foie et de la rate; agitation et chaleur, surtout la nuit; le mouvement augmente les douleurs dans la tête et les membres.

2° *Inflammation phlegmoneuse du coude.* — Grand gonflement dur, chaud et très-rouge, du coude droit, s'étendant jusqu'au milieu du bras et de l'avant-bras. Quand le bras reste tranquille, les douleurs sont supportables; mais, en le remuant ou le tenant pendant, comme aussi durant la nuit, ou en appuyant légèrement sur les deux condyles de l'humérus, elles sont à peine tolérables; mais elles augmentent surtout en essayant de ployer ou d'étendre le coude. Six doses de *bryon.* X, gl. j, en quatre jours. Cessation de l'inflammation en six jours. Contre une douleur qui

était restée à l'olécrâne et dans l'articulation, se faisait surtout sentir la nuit et en remuant le bras, je donnai au bout de quinze jours *merc. sol.* 3 gr.

Calcarea acetica. Dans les diarrhées aiguës des enfans, qui sont décrites sous le nom de *ramollissement de l'estomac* et du canal intestinal, la diarrhée s'établit sans cause appréciable. Les selles copieuses et plus ou moins fréquentes, suivant l'intensité de la maladie, consistent en matières aqueuses, muqueuses, tantôt verdâtres, tantôt grisâtres, floconneuses, d'une odeur cadavéreuse, qu'exhalent aussi les vents, et qui infecte continuellement l'atmosphère. En même temps, fièvre légère, ardeur à la paume des mains et à la plante des pieds, violente soif continuelle, défaut d'appétit, amaigrissement rapide de tout le corps, surtout du visage, qui semble vieilli par le plissement de la peau, agitation continuelle, jecticulation, gémissemens et cris, pâleur et sécheresse de la peau, sans turgescence, bas-ventre presque toujours sensible, ballonné, élastique, parfois des vomissemens, urine rare et pâle, sommeil comateux ou léger, avec les yeux à demi fermés et tournés vers le haut, etc. La maladie dure ainsi trois à cinq jours.

Je l'ai traitée, sous cette forme, trois fois allopathiquement et deux fois homœopathiquement. Sur les trois premiers malades, l'un mourut, et les deux autres ne furent sauvés qu'avec peine. Parmi les deux derniers, l'un avait été traité allopathiquement long-temps auparavant. Plusieurs doses de *calc. acet.* gl. j, supprimèrent les abondantes évacuations continuelles, et rendirent un aspect florissant à l'enfant, qui était devenu presque un squelette. Dans l'autre cas, j'employai, outre la chaux, *merc. sol.* 2 et 3, à doses répétées.

La psore, sous forme scrofuleuse, me paraît contribuer surtout au développement de cette énigmatique maladie. Chez deux enfans, il parut plus tard des dartres sèches, sur plusieurs points du corps; chez un troisième, il survint, sur toute la tête, une éruption teigneuse, très-suintante et de mauvaise odeur, dont il n'y avait jamais eu de traces auparavant; chez un quatrième, il se forma peu à peu un grand gonflement de la parotide, qui ensuite s'ulcéra et suppura long-temps : j'observai plus tard des furoncles, et encore aujourd'hui (au bout de huit ans), il y a toujours un écoulement purulent par l'oreille.

Dans la forme la plus aiguë de cette maladie, surtout lorsqu'il y a de violens maux de ventre, la coloquinte serait sans doute le premier et le principal moyen.

CALCAREA CARBONICA. 1° Dans la *teigne*, tant humide que sèche; cette dernière consistant en écailles petites ou grandes, minces ou épaisses, d'un blanc jaunâtre.

2° Dans l'*ophthalmie scrofuleuse*. C'est ici un des principaux moyens, et l'un de ceux qui sont le plus fréquemment indiqués. Entre autres cas nombreux, le suivant a été observé sur une petite fille de quatre ans, qui avait déjà éprouvé plusieurs ophthalmies scrofuleuses.

Depuis trois semaines l'enfant reste le visage caché ou dans son oreiller ou entre ses mains; paupières fermées, rouges, gonflées, douloureuses, pruriteuses, collées le matin; conjonctive oculaire enflammée et rouge; pustules pleines de pus sur la cornée; écoulement de larmes âcres, grande aversion pour la lumière; douleurs lancinantes dans les yeux; cuir chevelu chargé de croûtes, tantôt sèches et épaisses, tantôt humides; gonflemens glandulaires à la nuque; nez très-enflé, excorié au bout et aux narines, par le mucus aqueux et âcre qui en découle sans cesse; lèvre supérieure également gonflée, couverte d'une éruption, ainsi que le visage, surtout au front et aux joues. Cette éruption consiste en petites pustules rouges, en places écorchées et suintantes, en croûtes épaisses et jaunes, avec suintement d'un liquide âcre. Quand ce dernier effet a lieu, la peau se détache sur-le-champ, même aux doigts et aux mains. Violent prurit et ardeur à l'exanthème. Ventre gonflé et dur, paresseux; peau pâle et bouffie. Je donnai *calc. carb.* V, gtt. j. Après un aggravation homœopathique de six jours, l'amélioration fit peu à peu des progrès, de sorte qu'au bout de vingt jours l'inflammation, la photophobie et l'exanthème avaient disparu, et qu'au bout de sept semaines l'enfant était parfaitement guéri.

3 Dans la *blennorrhée* du nez, suite du coryza, ou survenant d'elle-même, écoulement tantôt d'un mucus épais et puriforme, tantôt d'un liquide jaune rougeâtre, qui excorie la lèvre supérieure et le pourtour du nez, et fait naître sur la lèvre et les joues des pustules rouges, pruriteuses et pleines de pus; nez gonflé à l'extérieur et ulcéré en dedans, avec enflure de la lèvre supérieure.

4° Dans les *gonflemens scrofuleux* du nez, survenant de temps en temps, avec teinte d'un rouge bleuâtre et obstruction des narines.

5° Dans les *maux de dents*, tiraillemens dans les dents creuses et saines, par accès, le jour comme la nuit, qui augmentent par le froid; hors des accès, les dents sont très-sensibles à l'impression de l'air.

6° *Spasme d'estomac*, avec nausées, renvois aigres, vomissement aigre et amer, anxiété et oppression de poitrine, battemens de cœur, resserrement du ventre, hemorrhoïdes borgnes, tempérament bilieux.

7° *Suppression du flux hémorrhoïdal*, depuis plusieurs mois; vertige continuel, parfois assez fort pour faire tomber presque sans connaissance; douleur pressive sourde à la tête, comme dans l'ivresse; violente céphalalgie pressive et stupéfiante; faiblesse de la mémoire; pesanteur de la tête: selles rares et dures; fortes sueurs fétides aux pieds, dont la plante est excoriée. *Calc. carb.* V, plusieurs doses. Le jeune homme avait eu auparavant la gale et des dartres.

8° *Leucorrhée*, avec ou sans dérangement de la menstruation. Écoulement abondant d'un mucus blanc et doux, avec violent prurit dans les parties génitales, quelquefois aussi de l'ardeur et des élancemens fugaces, accablement général, faiblesse surtout dans les genoux et les jambes, amaigrissement, pâleur de la face, faiblesse de la poitrine, surtout en parlant, quelquefois oppression de poitrine, douleurs pressives dans la poitrine, toux sèche et fatigante, sommeil troublé. La femme est très irritable et sujette à s'emporter pour des riens, abattue, triste et inquiète sur l'issue de sa maladie.

9° *Verrues*. Molles à la base, où elles ont presque la couleur de la peau, arrondies, dures, rudes, blanchâtres et comme cornées à la surface.

Premier cas. Chez une petite fille de 4 ans, qui avait eu des dartres auparavant, depuis plusieurs mois, la figure, les oreilles et le cou étaient couverts d'une multitude de ces verrues, dont le volume allait depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un petit pois. Elles disparurent après trois mois d'emploi de la *calcar*. Leur base s'enflamma; puis elles se dessécherent en une croûte d'un brun foncé, que la suppuration fit tomber. Les doses

furent, 25 avril, *calc.* V; 10 mai, *calc.* 9; 25 mai et 10 juillet, *calc.* 6; 16 juillet, *calc.* 9.

Second cas. Verrues de la même nature et de même volume, seulement en moindre nombre, et également à la face, chez un petit garçon de deux ans et demi; après *calc.* V, gtt. ij, toutes les verrues disparurent de la même manière, en deux mois.

10° *Coxalgie.* Un enfant de trois ans, d'une constitution scrofuleuse, commença à boiter sans cause extérieure, et à traîner la jambe gauche en marchant, sans se plaindre d'aucune douleur. En l'examinant, je trouvai la jambe malade un peu plus longue que l'autre, et en pressant la tête du fémur contre la cavité cotyloïde, de la douleur se faisait sentir. En marchant, la pointe du pied était toujours tournée en dehors. Plusieurs doses de *calc.* enlevèrent la maladie dans l'espace d'un mois.

Calcaria sulphurata. — 1° *Croup.* Chez deux enfans d'un an, *calc. sulph.* 2., gr. j., suivie de *spong. tost.*

2° *Trachéite,* chez plusieurs enfans; fièvre vive continuelle, avec maux de tête, grande rougeur de la face, forte soif, etc.; respiration gênée, courte, anxieuse; voix rauque; toux violente, sèche, douloureuse, tantôt âpre, tantôt creuse; douleur à un point déterminé du larynx, augmentant par la pression, la respiration, la toux et le parler.

3° *Teigne humide* à l'occiput des enfans.

4° *Erysipèle à la face*, chez un enfant de quinze mois, survenu à la suite d'une grande frayeur. Fièvre vive, sommeil agité, interrompu par des secousses comme électriques, se répandant du dos par tout le corps. L'érysipèle commença à l'oreille gauche, envahit ensuite le cuir chevelu et la face jusqu'à l'oreille droite; mais la fièvre disparut entièrement dès le 4e jour, et l'inflammation du nez, qui persista jusqu'au 10e, fut très-légère. Du second au huitième jour de la maladie, selles diarrhéiques d'un jaune bilieux, parfois verdâtres, au nombre de trois à cinq par jour. Le premier jour, deux doses de *bellad.* X. Plus tard, deux doses de *calc. sulph.* 3, gr. j.

5° *Inflammation catarrhale et blennorrhée de l'œil*, chez une jeune femme psorique, qui en était tourmentée souvent et beaucoup depuis longues années. Paupières des deux yeux enflammées, excoriées, suintantes, comme corrodées, surtout dans l'angle interne; face interne des paupières, de l'inférieure surtout, d'un

rouge intense et enflammée; ardeur, surtout le matin, en s'éveillant; douleur d'écorchure, cuisson, prurit aux paupières; paupières et coins des yeux collés le matin par du mucus puriforme; conjonctive oculaire simplement rouge, parsemée de gros vaisseaux sanguins; photophobie; le soir, des roues colorées et troubles autour de la lumière des chandelles, avec douleurs pressives, qui obligent à fermer les yeux de temps en temps. Doses répétées de *calcar. sulph.* 3.

Cannabis. — *Gonorrhée*, suite de rapports avec une femme atteinte d'accidens syphilitiques, ou le plus souvent de leucorrhée psorique. Les fortes doses de *cannabis* sont préférables aux petites. Les antipsoriques seuls conviennent pour la guérison de la gonorrhée consécutive, et la plupart du temps même de la gonorrhée débutante. Il ne faudrait point oublier ici la térébenthine.

Cantharides. — *Hématurie*. Chaque fois que le malade urine, ardeur au col de la vessie et dans l'urètre. Après avoir uriné, au milieu de violentes douleurs sécantes et brûlantes, et d'efforts continuels, émission de quelques gouttes de sang.

Carbo vegetalis. — 1° *Phthisie pulmonaire*, par suite du passage de la phlegmasie à la suppuration.

Chez deux malades, les symptômes étaient les suivans : toux fatigante jour et nuit, tantôt sèche, spasmodique et par violens accès, tantôt (et plus fréquemment) avec exspuition de grosses masses d'un mucus épais, jaune, vert, puriforme, parfois aussi d'une matière ténue et jaune; respiration courte, oppressée, accélérée, surtout après les mouvemens du corps et les accès de toux; ardeur, douleurs pressives sourdes, et parfois élancemens passagers dans la poitrine, principalement sous les omoplates; fièvre hectique vers le soir, avec grande chaleur générale et ardeur au plat des mains et des pieds; soif violente pendant la fièvre et dans l'apyrexie; disparition de l'appétit; amaigrissement général, sensible surtout au visage, qui est pâle et fatigué; yeux exprimant la souffrance d'une manière toute particulière; insomnie, sueur la nuit et le matin; lassitude générale et perte des forces. Il fallut répéter souvent les doses de charbon.

Chez un jeune homme de 17 ans, qui avait eu des dartres auparavant, j'observai les symptômes suivans : Depuis trois à quatre mois toux fatigante, avec douleurs continuelles dans la poitrine; longs accès de toux pénibles, jusqu'à ce qu'il crache un peu; les

crachats consistent en des masses de mucus épais, verdâtre, fétide, puriforme; ils sont surtout abondans le matin; perte de l'appétit, dégoût de la viande et des alimens salés; parfois vomissement le matin; oppression de la respiration en marchant; amaigrissement général et perte des forces; fortes sueurs nocturnes. Plusieurs doses de *carb. veg.* X.

2° *Maladies des gencives.* La gencive des dents incisives canines du haut et du bas se retire, de sorte que les racines sont mises à découvert; élancemens douloureux pendant la mastication et même sans manger; elle est pâle, et saigne au moindre attouchement; fréquentes douleurs dans les dents saines et à la racine du nez; petite éruption rouge et pruriteuse sur divers points du corps. Chez un jeune garçon de 8 ans, qni avait eu la gale auparavant.

3° *Télangiectasie congéniale chez les enfans.*—Tumeurs élevées au dessus de la peau, rondes, plates, molles, élastiques, d'un rouge foncé, et formées d'un tissu de vaisseaux capillaires dilatés. Les moindres lésions donnent lieu à des hémorrhagies. Hering a employé le phosphore, et Ruckert le soufre. Je me suis mieux trouvé du charbon végétal. Cependant le mal ne disparut qu'avec une lenteur extrême; ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'on le vit faire des progrès vers la guérison.

Camomilla. — 1° *Diarrhée* chez les adultes et surtout chez les enfans. Elle se déclare d'ordinaire après des refroidissemens, ou à l'époque de la dentition. Les évacuations sont aqueuses, ténues, tantôt jaunes, tantôt vertes ou blanchâtres, muqueuses, sans odeur; elles se font au milieu de douleurs tiraillantes et sécantes dans le ventre, sortent avec violence, sont accompagnées de vents, et laissent de l'ardeur et de la cuisson à l'anus. Ordinairement il y a sécheresse de la bouche et de la langue, soif, tension et ballonnement du ventre, quelquefois fièvre légère. Le manger occasione ou augmente la plénitude et le gonflement du ventre, et il est bientôt suivi de plusieurs selles.

2° *Catarrhe simple des enfans.* — Avec mucus visqueux, adhérent, toux, surtout la nuit, fièvre légère, grande agitation et jecticulation la nuit.

3° *Cris des enfans à la mamelle*, qui dépendent de violentes douleurs dans le bas-ventre. Les enfans crient des heures entières, sans que rien puisse les apaiser, en se ployant le corps en deux, et s'agitant beaucoup dans les bras de leur mère. Il y a en même

temps chaleur, sueur anxieuse au visage, quelquefois selles diarrhéiques, émission de vents, etc. J'ai souvent vu cet état causé par du café qu'on avait fait boire aux enfans.

China. — 1° *Fièvres intermittentes, première forme : fièvre quotidienne ; froid*, vertige, pâleur de la face, froid et pâleur des mains et des pieds, afflux de mucus à la bouche; *chaleur* durant long-temps et violente ; mal de tête ; grande rougeur de la face ; pouls plein et accéléré ; toux sèche, spasmodique, fatigante, avec endolorissement des deux hypochondres et surtout du creux de l'estomac, somnolence; *sueur* pendant la nuit; *soif* modérée pendant le froid et le chaud ; *apyrexie*, toux sèche, spasmodique.

Seconde forme : fièvre tierce ; froid en dehors et en dedans ; *chaleur* et *soif* fortes ; *sueur* abondante. Pendant la fièvre et l'apyrexie : goût, rapports et vomissemens amers, langue chargée d'un épais enduit jaune brun ; pression au creux de l'estomac ; pression, élancemens et gonflement à la région de la rate ; teinte jaunâtre pâle de la face.

Troisième forme : fièvre tierce ; frissonnement léger et court ; ensuite douleur pressive violente sur le devant de la tête ; afflux du sang vers la tête et la face; douleur tiraillante dans la tempe droite et autour de l'œil droit ; ce dernier rouge, chaud, douloureux, brûlant et si sensible à la lumière du jour, qu'il faut obscurcir la chambre ; larmoiement des yeux ; *chaleur* générale, mais peu intense ; *soif* grande ; l'accès dure depuis l'avant midi jusqu'au soir ; ensuite forte *sueur* pendant la nuit ; dans la journée, disparition complète de l'ophthalmie, mais anxiété, abattement. Doses répétées et assez fortes de *china*.

2° *Affaiblissement général* par suite de règles trop abondantes ou trop prolongées et d'hémorrhagies utérines.

PHARMACODYNAMIQUE.

CHENOPODIUM VULVARIA.

Durée d'act., quatre jours. — Antid., inconnu. — Dose usitée II.

Tête. — Vertige après le mouvement au grand air, en levant les yeux et en montant l'escalier. — Tête entreprise, fatiguée, pesante. — Élancement tractif au milieu du pariétal. — Sensation de brisure à l'occiput. — Pression aux deux tempes,

surtout le soir. — Chaleur brûlante subite au vertex, qui se dirige vers la tempe gauche. — Douleur terrible sur un point limité du pariétal, avec grand battement dans le cerveau. — Picotemens dans le cuir chevelu, suivis de prurit. — Elancement fourmillant dans la bosse frontale gauche. — Rongement dans la droite après le repas. — Douleur tractive dans tout le front, par l'effet du mouvement, le soir.

Yeux. — Ternes et sans éclat. — Souvent une douleur tractive et brûlante dans le droit, qui cesse par le mouvement. — Pression et tension dans les deux yeux, le soir. — Difficulté de mouvoir les yeux. — Quelquefois photophobie. — Pupilles très-sensibles, parfois un peu contractées, l'après-midi. — Sécheresse continuelle des yeux. — Prurit et cuisson aux paupières, dégénérant en ardeur, quand on se frotte. — Traction en forme de crampe dans la paupière supérieure droite, le soir.

Oreilles.—Souvent des tintemens ou des bourdonnemens.—Pression par momens dans les deux oreilles. — Souvent une traction, après le mouvement au grand air. — Fréquemment de l'ardeur, et parfois aussi des picotemens dans la conque de l'oreille droite. — Sensation de sécheresse dans les deux oreilles. — Chatouillement dans le lobule droit. — Altération de l'ouïe, qui est tantôt plus fine, surtout le matin, tantôt plus dure, surtout le soir.

Nez. — Alternativement brûlant et froid. — Souvent un chatouillement au bout du nez. — Fréquente dépravation de l'odorat.

Face. — Fréquentes bouffées de chaleur, sans froid ensuite, parfois avec ardeur dans la joue droite. — Teint la plupart du temps pâle et blême, rougissant souvent un peu, surtout après le mouvement.

Lèvres d'un rouge pâle et sèches. — Quelquefois sensation passagère de chaleur dans l'inférieure, qui tremble vers le soir.

Dents. — Douleur tractive dans toutes les dents gauches. — Fréquemment aussi des tiraillemens et des élancemens dans les molaires inférieures moyennes, surtout après le repas, et diminuant au grand air. — Traction et douleur tensive dans le côté gauche de la mâchoire inférieure. — Chaleur aux gencives.

Langue un peu humide et blanchâtre, avec sensation continuelle

de sécheresse. — Souvent un grattement sur la langue. — Elancemens au bout de la langue, vers le soir.

Gorge. — Serrement pressif dans la gorge. — Vive chaleur passagère dans la gorge en se tenant couché. — Souvent une douleur tensive au côté droit de la gorge. — Souvent aussi une pression gênante en avalant.

Goût fade et muqueux. — Aucun aliment ne plaît.

Faim et soif. — Défaut d'appétit. — Dégoût des alimens chauds. — Peu de soif et aversion pour l'eau. — Désir de café et de thé. — Parfois faim canine et pica.

Rapports. Vomissemens. — Fréquens rapports fades ou acides après le repas. — Afflux d'eau à la bouche le matin. — Soda. — Souvent des éructations.—Nausées et envies de vomir fréquentes. — Vomissement rare. — Fréquentes régurgitations, avec pression au creux de l'estomac.

Estomac. — Pincement et violente constriction à l'estomac, obligeant à se coucher après le repas. — Parfois douleur sécante au côté droit de l'ombilic. — Pression en forme de crampe la nuit.

Hypochondres. — Serrement tensif dans l'hypochondre droit, surtout le soir. — Battement profond dans le foie. — Sentiment de plénitude. — Diminution notable de la sécrétion biliaire.

Bas-ventre. — Ventre comme trop plein, ce qui gêne la respiration. — Sensation générale de pesanteur dedans. — Distension pressive au côté droit. — Tension autour de l'ombilic. — Borborygmes fréquens, avec émission de vents. — Douleur sécante et fouillante en travers du ventre, le soir. — Sensation soudaine de chaleur au côté gauche, s'étendant jusque dans la cuisse, la nuit. — Douleur déchirante sous l'ombilic, la nuit. — Sensation douloureuse de cette région en y touchant, mais non en appuyant dessus. — Ventre contracté et comme affaissé.

Rectum. Anus. — Epreintes, avec traction lancinante dans les reins. — Forte pression dans le rectum, qui s'étend jusqu'à la région de la vessie.—Souvent de l'ardeur à l'anus, avec légère horripilation qui parcourt le corps. — Resserrement du ventre. — Selles rares, poussées toujours avec effort, très-dures, peu colorées, blanchâtres, suivies d'élancemens et de traction dans le rectum. — Forte douleur ulcérative. — Fréquent prurit à l'anus.

Urine. — Peu abondante, blanche, souvent un peu jaunâtre et sans sédiment. — Quelquefois une légère ardeur à la base de la verge.

Fonct. génit. — Flaccidité de la verge. — Erections fort rares. — Nul désir du coït. — Fourmillement et prurit à l'orifice de l'urètre, qui dégénèrent parfois en cuisson. — Scrotum très-flasque. — Traction modérée dedans, par l'effet du mouvement. — Flux muqueux abondant par le vagin. — Douleur sécante et tensive dans le vagin. — Elancemens avant les règles. — Retard des règles, qui sont peu abondantes, et souvent accompagnées de cuisson dans les parties et d'ardeur d'urine.

Respiration. — Sécheresse continuelle du nez. — Très-rarement coryza, qui est toujours peu fluent. — Chatouillement fréquent dans la narine droite.—Eternumens fréquens, surtout l'après-midi et le soir. — Obturation du nez en s'endormant. — Douleurs d'ulcération dans la narine gauche, le matin. — Grande sécheresse dans le larynx, avec besoin fréquent de tousser. — Toux sèche. — Crachats muqueux rares. — Traction et constriction spasmodique au larynx avec accès de suffocation, ordinairement la nuit. — Ces accidens cessent en se levant et par le mouvement. — Grattement dans le larynx et la trachée après avoir mangé. — Voix faible, rarement rauque. — Parole quelquefois difficile vers le soir.—Bâillemens, avec sensation de froid au cou et au haut du dos. — Accès d'asthme. — Douleur ulcérative dans les voies aériennes. — Quelquefois forte oppression de poitrine, avec respiration anxieuse et bruyante.

Poitrine. — Souvent de l'ardeur, surtout étant couché. — Traction et pression dans le côté droit, principalement en marchant. — Elancemens passagers et soudains qui traversent la poitrine jusque dans l'aisselle gauche. — Serrement prolongé dans le côté droit en arrière. — Tiraillement lancinant au milieu du sternum, qui s'étend jusqu'à la clavicule droite, le soir. — Forte pesanteur dans la poitrine, qui semble souvent ulcérée, avec respiration courte et gênée, le matin. — Douleur contusive dans la poitrine, avec ardeur à l'extérieur et violent prurit dans le milieu.

Cœur. — Palpitations fréquentes. — Battemens du cœur faibles

et petits. — Il semble parfois que le cœur soit sur le point de crever. — Très-forts bouillonnemens de sang, la nuit. — Forte pression dans le cœur, après le moindre mouvement. — Tremblement du cœur, le soir, en se couchant.

Cou. — Traction et petits élancemens dans les muscles du cou, surtout au côté droit, le matin. — Tension à sa partie antérieure et au larynx, après le mouvement.

Membres supérieurs. — Ardeur entre les épaules et dans le dos, surtout l'après-midi. — Tiraillement tractif dans l'omoplate droite. — Prurit sur les deux épaules, en allant se coucher. — Sensation de froid et pincement dans les épaules, le soir. — Pression et élancemens passagers dans l'aisselle droite. — Tiraillement dans l'humérus droit, le soir. — Traction lancinante et chaleur brûlante dans cet os, la nuit. — Difficulté de mouvoir le bras. — Sorte de fourmillement dirigé vers l'épaule. — Douleurs rhumatismales et élancemens dans l'articulation du bras droit, que le mouvement au grand air dissipe. — Douleur sécante et tiraillante dans l'humérus gauche, jusque dans l'avant-bras, surtout la nuit. — Douleur tractive au côté externe du bras, surtout dans les parties charnues, que le mouvement diminue. — Engourdissement du bras gauche pendant le repos. — Elancemens dans le coude gauche, dégenérant parfois en térébration tiraillante, dans le lit. — Douleur de crampe, le soir. — Tension et petits élancemens dans les deux avant-bras. — Ardeur à la paume des mains. — Elancemens passagers dans le dos de la main droite. — Tiraillement lancinant dans le pouce gauche. — Raideur des doigts. — Insensibilité du bout de l'indicateur et du médius droits. — Main gauche roide et comme paralysée. — Douleur tensive, tractive, dans le petit doigt gauche. — Douleur tiraillante dans le pouce gauche.

Membres inférieurs. — Térébration tiraillante aux hanches, rendant la marche presque impossible, mais cédant après avoir marché. — Traction spasmodique dans les deux cuisses, les parties charnues surtout, qui part du sacrum. — Engourdissement de la cuisse gauche. — Pesanteur dans les deux cuisses, l'après-midi. — Douleur ulcérative dedans, la nuit. — Ardeur à la face interne des cuisses. — Douleur contusive. — Elancemens tiraillans dans les jambes, le soir, qui dégénèrent en

crampe du mollet. — Forte tension et élancemens passagers dans le jarret gauche. — Douleur tractive et ardeur à la face interne de la jambe gauche, l'après-midi. — Raideur des deux jambes. — Engourdissement et difficulté de les mouvoir. — Violentes douleurs tiraillantes dans le pied droit, qui dégénère souvent en traction. — Petits élancemens dans la cheville externe droite, l'après-midi surtout. — Douleur tensive dans les deux pieds, que la marche dissipe. — Douleur fouillante dans la cheville interne gauche, la nuit. — Ardeur à la plante du pied. — Tension tractive dans le petit orteil gauche. — Tiraillement térébrant et ardeur dans l'os métatarsien de l'orteil médian ganche, l'après-midi, étant couché, qui cesse en marchant.

Sommeil. — Peu de sommeil. — Rêves rares, presque toujours effrayans. — Courbature et accablement le matin.

Sensations générales. — Abattement, lassitude générale. — Inconstance des symptômes; tantôt des douleurs affreuses dans la tête, tantôt de violens élancemens dans le corps et le rachis. — Les membres, et surtout les reins, presque toujours comme paralysés. — Souvent une chaleur énorme, surtout l'après-midi; souvent aussi de forts frissons et un froid glacial par tout le corps. — Pouls un peu accéléré, tendu, petit, sans force. — Parfois de terribles bouillonnemens de sang. — Température du corps moyenne, rarement très-élevée. — Agitation et jecticulation continuelles dans le lit. — Exaltation de la sensibilité générale. — Souvent chaleur passagère et rougeur, souvent aussi ardeur au visage. — Rarement de la soif. — Souvent traction par tout le corps, avec sentiment de faiblesse extrême. — Rarement de la sueur. — Peau presque toujours sèche.

Moral. — Répugnance pour la réflexion. — Dégoût du travail. — Incohérence de la pensée. — Hébétude après avoir mangé. — Souvent une grande mélancolie. — Diminution de la mémoire. — Propension à s'effrayer, avec fréquens accès d'anxiété. — Propension à la mauvaise humeur, au chagrin, aux pleurs. — Tristesse et plaintes continuelles.

Notes pratiques. On extrait le suc de la plante et on le mêle avec de l'alcool : les vertus ne se développent qu'à la seconde dilution. — La Vulvaire convient surtout dans les affections du système nerveux, par exemple dans l'hystérie. Le mouvement au grand air en favorise beaucoup l'action.

VARIÉTÉS.

M. le docteur Des Guidi, qui, le premier, a appelé d'une manière sérieuse l'attention des médecins français sur la méthode homœopathique, nous prie de publier la lettre suivante. Cette pièce pourra donner une idée des progrès que la nouvelle doctrine fait dans un pays où elle a été transplantée naguère par le savant et spirituel Hering.

HONORABLE ET DIGNE CONFRÈRE,

Le noble courage dont vous avez fait preuve en faveur de l'homœopathie, est la seule excuse que vous offre un étranger, au-delà des mers, pour se faire pardonner la liberté qu'il prend de vous écrire.

Il est parvenu jusqu'à nous votre éloquent appel aux médecins de France, en honneur du génie révélateur qu'a produit l'Allemagne. J'ai essayé de le reproduire, d'en faire entendre l'écho à mes compatriotes : et pensant qu'il serait agréable à l'esprit philanthropique qui dicta cet appel, de recevoir une preuve de sa bénigne influence sur des rives lointaines, je vous envoie un exemplaire du pamphlet anglais, en vous priant d'excuser quelques licences obligées par des relations locales, licences qui, si mes efforts n'ont pas été inutiles, ne touchent nullement à l'esprit de l'original.

Votre lettre, respectable confrère, fait beaucoup pour la cause à laquelle nous sommes attachés; car quoique l'homœopathie eût déjà, depuis quelques années, pris pied sur cette terre de liberté, ses disciples étaient peu nombreux, trop peu pour faire entendre leur voix au milieu des élémens discordans dont se compose ici l'opinion médicale. Ce nombre s'est un peu augmenté cette année, et il se grossit petit à petit. — L'attention du public est éveillée, et l'homœopathie gagnant de plus en plus dans l'esprit et la confiance du peuple, s'y place déjà de telle manière, qu'elle ne pourra désormais en être bannie. — Six médecins de notre ville sont ouvertement disciples de la nouvelle école, et d'autres, à moitié convertis, examinent avec intérêt la sublime révélation. — A Philadelphie, sous les auspices du docteur Hering, la doctrine obtient de nouveaux prosélytes, et répand de plus en plus sa bienfaisante influence.

Ces détails ne peuvent qu'être satisfaisans pour l'auteur de la Lettre aux médecins français, parce qu'ils contribuent à le convaincre que l'objet de ses plus chères espérances tend vers son accomplissement final. — Oui! les annales futures de la médecine présenteront aux yeux des hommes l'astre d'Hippocrate pâlissant devant la brillante lumière de Hahnemann.

Puissent vos jours précieux, ainsi que ceux de ce grand homme, se prolonger, pour que vous soyez l'un et l'autre témoins du triomphe de l'homœopathie sur les préjugés, la pédanterie et les passions, qui, de tous temps, se sont efforcés d'étouffer la voix de la vérité.

Si aucun obstacle ne s'y opposait, en daignant faire part au vénérable fondateur de l'homœopathie, de ce qui pourrait l'intéresser dans ce que j'ai l'honneur de vous communiquer, tout en gratifiant son âme philanthropique, vous ajouteriez une nouvelle obligation à celles que se reconnaît vous devoir votre, etc.

New-York, 23 septembre 1834.

CHANNING, M. D.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

De l'état présent de l'homœopathie en Allemagne. 5

Aperçu sur la médecine homœopathique, par Rau. 16

L'homœopathie mérite-t-elle le dédain qu'on affecte pour elle, par Schweikert. 27

Sur la manière de tracer un tableau de maladie et de choisir un remède, par Gueyrard. 36

Rapport à la Chambre des Etats de Hesse, sur l'homœopathie. 52

Observations de *rhumatisme* aigu, traité homœopathiquement, par Gross. 65

Symptômes des *Cantharides*. 71

Symptômes du *Selenium*. 74

Sur les expériences homœopathiques d'Andral 76

Etudes homœopathiques. 81, 161, 141

Idées sur l'histoire de la médecine, par Rummel. 91

Vues générales sur l'homœopathie, par Hartmann. 108

Sur l'hypénantiose, ou le principe *contraria contrariis curantur*, par Becker. 125

Un mot sur les doses homœopathiques et leur répétition, par Schrœn. 133

Note sur la *belladonne*, la *scarlatine* et la *rage*, par Gross. 140

Observations homœopathiques, par Schuler. 145

Sur le rapport entre l'allopathie et l'homœopathie, par Caspari. 150, 309

Symptômes du *Lamium album*. 157

Symptômes de l'*Asa fœtida*. 158

Appréciation de la médecine homœopathique, par Muller. 169

Considérations aphoristiques sur les doses des médicamens, par Trinks. 183

Réflexions sur l'article précédent, par Gross. 195

Réflexions et observations sur l'homœopathie, par Rummel. 200

Observations homœopathiques sur l'*érysipèle*, par Croserio. 213

Sur les causes des maladies et les médicamens considérés dans leurs effets purs, par Helbig. 220

Réflexions sur les Etudes homœopathiques, par Croserio. 232

Symptômes du *Batanhia*. 236
Symptômes de l'*Antimonium crudum*. 237
Réflexions sur les médicamens spécifiques, par Stapf. 256
Encore un mot sur l'exiguité des doses homœopathiques, par Gross. 268
Comment je suis devenu homœopathe, par Griesselich. 276
Inductions pratiques, par Wolf. 285
Observations sur le traitement homœopathique du *rhumatisme* aigu, par Petroz. 293
Observations homœopathiques, par Kramer. 300
Symptômes de l'*Æhusa cynapium*. 318
Sur le traitement homœopathique des *maladies des femmes*, par Hartmann. 321
Observations tirées de la pratique homœopathique, par Knorre. 334, 462
Mes observations sur l'homœopathie, par Muhlenbein. 342
De l'influence de l'homœopathie sur la chirurgie, par Caspari. 351
Quelques remarques sur les émissions sanguines, par Wislicenus. 367
Du traitement homœopathique de la *péripneumonie*, par Croserio. 375
Observations homœopathiques, par Petroz. 387
Observations de guérison homœopathique du zona, par Croserio. 390
Symptômes de l'*Actæa spicata*. 394
Sur le traitement homœopathique des fièvres intermittentes, par Hartmann. 401
Observations pratiques sur l'*aconit* et la *nigelle*, par Heyne. 410
Observations pratiques sur les *maladies utérines*, par Gueyrard. 418
Observation de *rhumatisme* guéri homœopathiquement, par Croserio. 428
Un mot sur les émissions sanguines, par Gross. 431
Observations sur le traitement des *fics*, par Kratzenstein. 451
Observations homœopathiques pratiques, par Schrœn. 456
Symptômes du *Chenopodium Vulvaria*. 472
Lettre de Canning à Des Guidi. 478

FIN DE LA TABLE.